

ACTA ANTIQUA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

I. BORZSÁK, I. HAHN, J. HORVÁTH,
ZS. RITOÓK, Á. SZABÓ, S. SZÁDECZKY-KARDOSS

REDIGIT

J. HARMATTA

HIS FASCICULIS EDENDIS PRAEFUIT

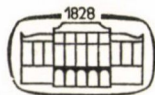
I. BORZSÁK

A

CS. TÖTTÖSSY
ADIUTUS

TOMUS XXVI

FASCICULI 1-2



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1978

ACTA ANT. HUNG.

ACTA ANTIQUA

A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
KLASSZIKA-FILOLÓGIAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: 1054 BUDAPEST. ALKOTMÁNY UTCA 21.

Az *Acta Antiqua* német, angol, francia, orosz és latin nyelven közöl értekezéseket a klasszika-filológia köréből.

Az *Acta Antiqua* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok a következő címre küldendők:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Megrendelhető a belföld számára az „Akadémiai Kiadó”-nál (1363 Budapest Pf 24 Bankszámla 215 11488), a külföld számára pedig a „Kultúra” Könyv- és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Bankszámla: 218 10990) vagy külföldi képviselőinél és bizományosainál.

Die *Acta Antiqua* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der klassischen Philologie in deutscher, englischer, französischer, russischer und lateinischer Sprache.

Die *Acta Antiqua* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten. Abonnementspreis pro Band: \$ 36.00.

Bestellbar bei dem Außenhandels-Unternehmen »Kultúra« (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Bankkonto Nr. 218 10990) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

ACTA ANTIQUA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

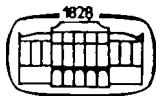
I. BORZSÁK, I. HAHN, †J. HORVÁTH,
ZS. RITOÓK, Á. SZABÓ, S. SZÁDECZKY-KARDOSS

REDIGIT

J. HARMATTA

TOMUS XXVI

FASCICULI 3—4



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1978

ACTA ANT. HUNG.

INDEX

STUDIES IN HONOUR OF J. HARMATTA II

<i>E. Condurachi</i> : Burebista, successeur du programme politique de Mithridate VI Eupator	7
<i>R. Günther</i> : Bardesanes und die griechische Philosophie	15
<i>J. Fitz</i> : Die Laufbahn des Aelius Triccianus	21
<i>T. Szepessy</i> : Zur Interpretation eines neu entdeckten griechischen Romans	29
<i>J. Herman</i> : Évolution $a > e$ en latin tardif?	37
<i>Д. Б. Шелос</i> : Сарматы и гунны в Нижнем Подонье	49
<i>A. Chastagnol</i> : Sidoine Apollinaire et le sénat de Rome	57
<i>J. Irmischer</i> : Zum Menschenbild der Justinianischen Epoche	71
<i>S. Szádeczky-Kardoss</i> : Eine unkollationierte Handschrift der Homilie über die persisch-awarische Belagerung von Konstantinopel	87
<i>A. Scheiber</i> : Das Nachleben eines Achikar-Märchens	97
<i>I. Boronkai</i> : Ein für verloren geglaubter Teil eines Briefes von Enca Silvio Piccolomini	101
<i>V. Gortan</i> : Probleme des Redigierens eines nationalen Lexikons des Mittellateins ...	105
<i>Gy. Györffy</i> : Arpad. Persönlichkeit und historische Rolle	115
<i>T. Dömötör</i> : Das Fasten als magische Handlungsweise im ungarischen Volksglauben	137
<i>M. Grignaschi</i> : Deux documents nouveaux à propos de la légende de Buzurgmîhr ...	147

*

<i>G. M. Anziferowa</i> : Medium in den NY-Präsentia der homerischen Sprache	275
<i>Th. S. Burns</i> : Calculating Ostrogothic Population	457
<i>A. Dreizehnter</i> : ΝΟΜΟΣ ΑΡΤΙΑΣ. Ein Gesetz gegen Müßiggang?	371
<i>G. Duma-Cs. Ravasz</i> : Farbstoffe aus Tell-el-Amarna	255
<i>R. Falus</i> : L'énigme du «plus beau triangle»	405
<i>Е. Герцман</i> : 'Η παρακαταλογή и три вида звучания	347
<i>V. Haas</i> : Medea und Jason im Lichte hethitischer Quellen	241

<i>J. Harmatta</i> : Migrations of the Indo-Iranian Tribes	185
<i>A. Kammenhuber</i> : Historisch-geographische Nachrichten	195
<i>A. Madarász-Zsigmond</i> : Die Anfänge der griechischen Logik	291
<i>M. Maróth</i> : Griechische Theorie und orientalische Praxis in der Staatskunst von al-Fārābī	465
<i>E. Maróti</i> : Bemerkungen zur Interpretation einiger Togaten-Fragmente	423
<i>Zs. Ritoók</i> : Ein neuer griechischer Zauberpapyrus	433
<i>C. R. Wason</i> : Iron and Steel	269
<i>J. P. Weinberg</i> : Die «außerkanonischen Prophezeiungen» in den Chronikbüchern	387
<i>Б. Б. Ходорковская</i> : Система интерпункции в древнеиталийской письменности и связь ее с геминацией согласных	361
<i>Gy. Moravcsik</i> : Einführung in die Byzantinologie. (Rec. <i>J. Mossay</i>)	471

ACTA ANTIQUA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

I. BORZSÁK, I. HAHN, †J. HORVÁTH,
ZS. RITOÓK, Á. SZABÓ, S. SZÁDECZKY-KARDOSS

REDIGIT

J. HARMATTA

HIS FASCICULIS EDENDIS PRAEFUIT

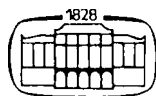
I. BORZSÁK

A

CS. TÖTTÖSSY

ADIUTUS

TOMUS XXVI



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1978

STUDIES
IN HONOUR OF J. HARMATTA

II

CLASSICAL ANTIQUITY II

BUREBISTA, SUCCESSEUR DU PROGRAMME POLITIQUE
DE MITHIRADATE VI EUPATOR

Une brève mais intéressante inscription latine, trouvée, il y a trois ans parmi les décombres de la ville pontique d'Histria et publiée récemment par Al. Suceveanu,¹ pose à nouveau le problème de la situation topographique d'Argedava, considérée pendant longtemps — et à tort — comme capitale du roi dace Burébista. En commentant ce document épigraphique d'époque impériale, l'auteur écarte à juste raison les hypothèses avancées auparavant quant à l'emplacement de la localité, visitée vers les années 70—62 av. n.è.² par Acornion, l'ambassadeur de la ville pontique de Dionysopolis auprès d'un roi dont le nom effacé de l'inscription respective (ligne 6) n'est guère connu, mais qu'une lecture hâtive avait toujours fait passer pour le père de Burébista.³ Du reste, le nom du roi dace figure seulement à la ligne 22 du décret, dans un contexte sans aucun rapport avec Argedava ou avec le «père du roi» auprès duquel Acornion s'était vraisemblablement rendu dans d'autres circonstances et à un autre moment de sa carrière diplomatique.⁴ Pour ce qui est de la mission confiée au même Acornion par Burébista — «devenu ces-derniers temps le premier et le plus puissant des rois thraces»⁵ —, cette mission-là se laisse dater avec une certaine précision. Le texte en est très clair : Acornion a été chargé par le roi dace de se rendre en ambassade auprès de Pompée avant la bataille de Pharsale, c'est-à-dire en 48 av.n.è. La lacune de notre texte se rattache probablement à la première ambassade d'Acornion auprès du père de quelque

¹ AL. SUCVEANU: A propos d'Argedava à la lumière d'une inscription inédite. *Revue Roumaine d'Histoire* 14 (1975) p. 111—118.

² Cf. H. DAICOVICIU: *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*. Cluj 1972. p. 37—41, avec toute la bibliographie du sujet.

³ C. DAICOVICIU avait suggéré Arcidava, située beaucoup trop loin, au Banat; R. VULPE a toujours localisé Argedava dans l'*oppidum* dace de Popești, près de Bucarest. Bien que plus proche de Scythie Mineure, cet *oppidum* — considéré à tort comme la véritable capitale de Burébista — n'en est pas moins loin de la côte pontique. Seul H. DAICOVICIU (*op. cit.*, p. 37) avait avancé l'hypothèse, confirmée par le nouveau document épigraphique susmentionné, que l'Argedava d'Acornion devait être cherchée non au-delà du Danube ou des Carpates, mais quelques part entre le fleuve et le littoral pontique.

⁴ Dernière édition commentée de ce fameux décret chez G. MIHAILOV: *Inscriptiones Graecae in Bulgaria reportae*. I. Serdica 1956, n. 13.

⁵ Lignes 22—25: [... νεωστ]ελ τε τοῦ βασιλέως Βυρεβίστα πρώτου καὶ μ[ερίστου γε]ργονότος τῶν ἐπὶ Θράκης βασιλέων ...

chef.⁶ Il n'y a pas lieu, donc, de voir dans le personnage siégeant à Argedava le père-même de Burébista et, de ce fait, la question de la capitale dace de ce nom ne présente plus l'intérêt qu'on lui avait attribué naguère. D'autre part, en ce qui concerne Acornion, il ne s'agissait que de l'une des nombreuses ambassades envoyées par les cités pontiques pour obtenir des roitelets indigènes, moyennant un «phoros» annuel ou un supplément de cadeaux, la sécurité politique et économique des négociants grecs du Pont Euxin.⁷ Ce fut sans doute grâce à l'expérience acquise de cette manière que quelques années plus tard — et dans des circonstances dont on ignore les détails — Acornion trouva faveur auprès du roi Burébista, qui en fit son ambassadeur auprès de Pompée.⁸

Toutefois, la mission confiée à Acornion était plus qu'une simple démarche visant à assurer au roi dace l'amitié du rival de César. Elle se dessine, en effet, comme la conclusion d'une politique entamée déjà quelques années auparavant et suit — à notre avis — la même direction, poursuivant les mêmes buts stratégiques que ceux du grand rival de Rome à l'époque de Sulla et de Pompée, à savoir Mithridate VI Eupator. Les villes pontiques ayant suivi quelques années auparavant — peut-être malgré elles — la politique du roi du Pont s'étaient vues obligées après la campagne de M. T. Varro Lucullus en 72—71 av. n. è. de changer de maître; désormais, elles devaient s'opposer, plus ou moins franchement, à toute tentative susceptible de les exposer une fois de plus aux dures représailles de la part des Romains.⁹ C'est dans ce contexte historique, qui précéda d'un siècle la véritable conquête romaine de la Scythie Mineure et de la vallée du Danube, que Burébista chercha, à son tour, le moyen de couper net aux progrès romains qui constituaient une menace pour le flanc gauche de son royaume.

La défaite et la disparition de la scène politique de Mithridate VI Eupator y avait laissé un vide dont les villes pontiques, ainsi que les tribus du Pont Euxin et du Bas-Danube devaient subir en tout premier lieu le contre-coup. C'est certainement en ce sens qu'il convient d'interpréter les fluctuations manifestées par la politique des villes pontiques au cours des années 70—62 av. n. è. A la sujétion brutale inaugurée par Lucullus en 72—71, succéda l'entente avec les tribus du voisinage, entente dirigée contre l'envahisseur romain. Quelques tribus gétiques ont eu leurs mérites — aux cotés des Bastarnes — dans la défaite infligée à Antonius Hybrida en 61 av. n. è.; c'est dans leur cité de Genucla que seront retrouvées plus tard les bannières cap-

⁶ Ligne 6: *Πρὸς τὸν πατέρα α[ὐτοῦ?]*

⁷ Cf. EM. CONDURACHI: *Histria I.* Bucarest 1954. p. 47 et D. M. PIPPIDI (dans D. M. PIPPIDI et D. BERCIU): *Din istoria Dobrogei.* Bucarest 1965. p. 225 et suiv.

⁸ Ligne 25 du décret: *[γ]ενόμενος καὶ πρὸς τοῦτον ἐν τῇ πρώτῃ καὶ με[γίστῃ φ]ιλίᾳ.*

⁹ Cf. EM. CONDURACHI, dans «Buletinul Științific, seria Științe istorice, filozofice și economico-juridice, al Academiei Republicii Populare Române». II 2—4 (1950) p. 67—77.

turées à cette occasion.¹⁰ Irrités par l'exploitation sans merci des Romains, des «alliés» grecs citoyens des villes pontiques, ont contribué à cette défaite.

Néanmoins, bon gré, mal gré, ils finirent par se soumettre à la domination romaine, contre laquelle, après cette date, il semble que personne ne pouvait plus se dresser. Si dure, si oppressante que fût cette domination, l'oligarchie marchande des villes pontiques devait composer finalement avec les conquérants, dont les intérêts étaient les mêmes. A ce prix-là, les dirigeants des villes pontiques s'assuraient un solide appui, tant contre les éventuelles agitations internes (le décret histrien qui raconte l'ambassade auprès de Zalmogédikos parle de certaines *ταραχαί*¹¹) que contre les tribus du voisinage — les Bastarnes, en tout premier lieu — entrées en ébullition du fait des mouvements de populations intervenus à l'époque aux confins de leurs territoires.

Cette conformité d'intérêts est l'unique explication possible de la fidélité gardée à Rome par l'oligarchie des cités pontiques alors qu'une nouvelle puissance se levait du côté du Bas-Danube, pour reprendre dans un certain sens la lutte menée jadis avec une telle force par Mithridate. La nouvelle puissance en question était celle de l'État géto-dace de Burébista. Et, c'est sous le jour des circonstances spécifiques de sa lutte acharnée contre les Romains qu'il convient de considérer aussi la politique du roi dace envers les villes pontiques — politique pendant longtemps insuffisamment et mal comprise.

En effet, il y a des historiens qui traitent le conflit de Burébista avec les villes pontiques de simple accident marginal de son activité politique et militaire, revêtant plutôt le caractère d'une expédition de pillage. Les spécialistes dont l'intérêt s'est centré sur la naissance et le développement du premier État géto-dace ont vu dans l'activité militaire de Burébista l'expression d'une tendance à s'épancher vers la Mer.¹² Toutefois, on n'a pas examiné l'activité du roi dans ce secteur en tant que partie de la politique générale de l'État géto-dace et des tribus balkano-danubiennes. Considérée sous cet angle, la campagne de Burébista du côté du Pont Euxin de simple entreprise apparemment isolée se transforme en chapitre important de la résistance opposée à l'avance romaine vers le Bas-Danube.

Le premier à mentionner l'attaque du roi contre les villes pontiques, depuis Olbia jusqu'à Apollonia est Dion Chrysostome.¹³ Il paraît que le premier objectif de cette attaque fut la riche Olbia, pour l'histoire de laquelle, la victoire de Burébista devait marquer un tournant vraiment tragique. Donc,

¹⁰ Cassius Dio, LI 26, 5.

¹¹ D. M. PIPIDI: Epigraphische Beiträge zur Geschichte Histrias in hellenistischer und römischer Zeit. Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, «Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft» 34. Berlin 1962. p. 75—88.

¹² E. H. MINNS: Scythians and Greeks. Cambridge 1913. p. 464; V. PÂRVAN: Getica. Bucarest 1926. p. 80 et suiv.

¹³ XXXVI 4.

Olbia constitua la première étape d'une opération d'envergure, conçue afin de réunir entre les extrêmes limites de l'État géto-dace le rivage occidental et nord-occidental du Pont Euxin. Avant de passer aux autres étapes de cette opération, arrêtons-nous pour examiner un fait négligé jusqu'à présent, bien que d'une portée spéciale pour le moment où se placent ces événements, de même que pour la signification de la politique de Burébista.

On sait de source certaine que peu après la chute d'Olbia, le roi Pharnace du Pont, successeur de Mithridate VI Eupator, prit à son tour les armes contre Rome. C'est le même Pharnace qui, quelques années auparavant, avait sacrifié l'indépendance du Royaume du Bosphore au profit de Romains, entraînant par sa trahison la mort de Mithridate, ce qui n'empêcha qu'il mette à profit chaque occasion pour se débarrasser de ses anciens alliés, dont l'«amitié» s'avérait, même à distance, lourde à supporter. Ce n'est certes pas par pur hasard que Pharnace prend les armes juste en 48 av. n. è.¹⁴ Son initiative est favorisée par les victoires de Burébista, ainsi que par les difficultés que traversait l'État romain à l'époque; elle représente le complément — sur l'autre rive du Pont Euxin — de l'activité anti-romaine entreprise par le roi dace.

Il est avéré qu'à cette époque la pression géto-dace sur les villes pontiques de la côte occidentale se faisait sentir de plus en plus. A part les informations très nettes de Dion Chrysostome et de Strabon, quelques inscriptions pontiques apportent elles aussi des données précieuses à ce propos. Mentionnons tout d'abord celles qui parlent sans laisser place au moindre doute de la campagne de Burébista, pour essayer ensuite de saisir jusqu'à quel point peut-on se fonder sur d'autres documents, dont la datation prête encore aux discussions.

De la première catégorie d'informations fait partie, pour commencer, un épigraphe de Mésembrie, publié partiellement par Kalinka et complété par G. Seure.¹⁵ C'est un texte destiné à honorer le nom des stratèges qui s'étaient distingués dans les combats contre Burébista. S'il est question dans un passage du document des gardes organisées jour et nuit afin d'éviter toute tentative de surprise de la part de l'ennemi, il ne comporte, par contre, rien en ce qui concerne la fin du siège de la ville, dont il semble, en tout cas, que le territoire rural était aux mains des Géo-Daces. Un autre document se rapportant à l'activité politique et militaire de Burébista en Dobroudja est le décret honorifique d'Acornion, déjà mentionné.

Même si les données qu'ils fournissent sont moins catégoriques, il y a encore d'autres documents éloquents pour l'histoire de certaines étapes de l'opération militaire entreprise par Burébista contre les cités pontiques. Par exemple, Latychev, Dittenberger, Seure et D. M. Pippidi sont absolument sûrs que le passage mentionnant le siège d'Histria du décret d'Aristagoras

¹⁴ Cassius Dio, XLII 9, 2.

¹⁵ G. SEURE: Arch. thrace, I. p. 17 et suiv. (tiré à part de la Rev. Arch., 1923).

se rapporte à cette campagne du roi géto-dace : les Gètes ont envahi le territoire rural de la cité, qu'ils ont tenu pendant trois ans, de sorte que — tout comme dans le cas d'Olbia — ses citoyens se trouvèrent obligés de prendre la mer.¹⁶ Pour C. Patsch, les «Barbares» qui, au dire de l'inscription respective, venaient d'au-delà du Danube, ne pouvaient être que les Bastarnes.¹⁷ Toutefois, le passage du décret d'Acornion traitant de la conquête des rives danubiennes et de la Dobroudja par Burébista comparé à celui de la même teneur du décret d'Aristagoras amoindrit sensiblement la portée de l'argument évoqué par le savant viennois en faveur des Bastarnes, bien qu'il ne soit pas tout à fait impossible que ces-derniers aient participé à l'expédition de Burébista, toujours comme pour Olbia.

Que la ville ait été assiégée, il n'y a pas l'ombre d'un doute et — si l'inscription d'Aristagoras concerne cet événement — l'envahisseur resta pendant trois ans maître de son territoire rural. De même que pour la Mésembrie, ce fut un siège rigoureux, épuisant, qui fit perdre leur liberté à un certain nombre de citoyens d'Histria, rachetés ensuite par Aristagoras. Le siège ne devait être levé qu'au terme de longs pourparlers. Au moment de la rédaction du décret d'Aristagoras, d'autres périls menaçaient la ville, de sorte que les Histriens n'ont pas cru nécessaire de préciser les conditions qui leur avaient été imposées en échange de leur délivrance. Fort probablement, la ville dût-elle payer cher ses trois années de résistance acharnée. Ou bien quelques événements imprévus ont-ils décidé de la retraite des Géo-Daces ? Par exemple, la mort de Burébista et tout ce qu'elle pouvait entraîner de désordre.

La même situation tragique résulte d'une inscription tomitaine, que G. Dittenberger estime se rattachant à l'attaque des Gètes de Burébista. Il semble que le siège de Tomis suscita une telle panique que beaucoup de ses citoyens, désespérant de pouvoir défendre leur ville, ont décidé de la quitter. A cette occasion, deux stratèges ont été chargés de former une quarantaine d'hommes choisis et instruits spécialement en vue d'assurer la garde des tours et des voies d'accès de la cité.¹⁸

Plus au sud, l'antique colonie milésienne d'Odessos offre une image analogue en tout point. C'est toujours en relation avec l'attaque de Burébista que Lathychev — le meilleur connaisseur des documents pontiques — met un épigraphe de cette ville mentionnant une consécration des prêtres d'Apollon «après l'exil».¹⁹

Enfin, il n'est guère improbable que la réfection d'un certain nombre d'édifices ruinés, dont parle une inscription callatienne,²⁰ se rattache également

¹⁶ Syll.³ 708.

¹⁷ Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa, 1922, p. 25.

¹⁸ Syll.³ 731.

¹⁹ Syll.³ 730.

²⁰ Arch.-epigr. Mitt., VI, 5, 5.

aux ravages dont s'accompagnait l'expédition de Burébista. Cependant, un autre document similaire relatif à l'Apollonia Pontique, regarde la remise en état des portes de la ville et des édifices dévastés par Varro Lucullus (72 av. n. è.).²¹

Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse de témoignages précis sur l'expédition guerrière de Burébista ou seulement de renseignements qui pourraient bien s'y rattacher sans qu'on en ait une certitude absolue, il est évident que de telles opérations militaires n'ont rien de fortuit. Dirigée tantôt contre l'une, tantôt contre l'autre des villes pontiques, la campagne du roi géto-dace fait partie d'un large développement de forces, qui, partant d'Olbia — comme l'affirme du reste clairement Dion Chrysostome — s'arrête à Apollonia. Il ne saurait être question là de brèves incursions : c'est une véritable campagne, à longue échéance et couronnée par la conquête de la rive droite du Bas-Danube avec la Dobroudja toute entière.²² De siège en siège, de capitulation en capitulation, la plupart des villes pontiques finirent par entrer dans le système étatique édifié par les Daces. Peut-être est-ce aussi le cas de la cité danubienne d'Aegyssos, conquise par les Gètes, ainsi qu'un fragment des *Epîtres* d'Ovide nous l'apprend.²³

Quelques uns des documents mentionnés laissent entendre que Burébista n'a pas pu s'emparer de toutes les cités pontiques. Ce n'est pas impossible, mais rappelons qu'absolument toutes les données à ce sujet, disponibles jusqu'à présent, émanent d'un seul et même camp. Qui plus est, bon nombre de ces documents appartiennent à une époque ultérieure aux événements qu'ils relatent.

Donc, nonobstant la résistance des Grecs, le roi géto-dace réalisa l'objectif final de son entreprise. Un tel siège, prolongé par le manque des moyens techniques et de l'expérience requise pour cette sorte d'opérations guerrières, ne pouvait être mené avec tant de tenacité que pour de fortes raisons, autrement dit, parce que la conquête des villes pontiques était absolument nécessaire au développement ultérieur de la politique de Burébista. En effet, l'entreprise pontique du roi prend son sens réel considérée dans l'ensemble de sa politique dans les Balkans, entièrement dirigée contre les Romains. Elle se place à l'époque où Burébista, ayant consolidé sa situation interne, avait réussi à reflouer (63—60 av. n. è.) vers l'ouest les tribus celtiques, ce qui devait lui assurer dans une certaine mesure la sécurité de sa frontière du Moyen-Danube.²⁴ Les phases de sa politique sub-danubienne après cette date sont plus difficiles à préciser. Au stade actuel des recherches, il semble pourtant que son activité au sud du fleuve, avec la Macédoine pour but — en tant que centre de gravité

²¹ E. KALINKA: *Antike Denkmäler in Bulgarien*. Wien 1906. no 156.

²² Lignes 24—25 du décret d'Acornion.

²³ *Ep. ex Ponto*, I 8.

²⁴ Cf. H. DAICOVICIU: *ouvr. cit.* p. 70.

des forces romaines à l'époque —, dût être précédée par la conquête du littoral pontique. Et ce n'était pas seulement une affaire de tactique du moment, suggérée par la défaite d'Antonius Hybrida qui entraîna l'éclipse temporaire du pouvoir romain dans cette région, éclipse que le roi sut mettre à profit pour s'assurer quelques positions de plus. L'entreprise cache une véritable pensée politique et militaire, reposant sur l'expérience des dernières dizaines d'années qui avait montré que les Romains, dans l'impossibilité de procéder à une attaque frontale au nord du Danube, s'étaient attachés à essayer de retourner le front, par la Dobroudja. Par conséquent, la conquête des cités pontiques, points d'appui de toute invasion romaine, revêtait un caractère impératif pour Burébista, au risque même de laisser découvert le flanc gauche de son front balkanique. Sans compter aussi les avantages économiques d'une telle conquête pour l'État géto-dace en plein essor, dont l'expansion du côté du littoral pontique avec la richesse de ses cités s'avérait une entreprise particulièrement fructueuse.

C'est dans ces circonstances et peut-être comme une de leurs conséquences qu'a eu lieu la révolte dalmate, mettant à dure épreuve le pouvoir romain dans la région adriatique. Cette révolte devait elle aussi contribuer à l'affaiblissement de la position des Romains dans la zone occidentale des Balkans avec la sensible augmentation du prestige dont jouissait le roi dace au sud du Danube. D'ailleurs, il se peut que Burébista en personne ait prêté main forte à la fomentation de la révolte, afin de hausser, entre autres, le prix d'une attitude amicale vis-à-vis de Pompée. Suivant l'inscription de Dionysopolis, Acornion «étant envoyé par le roi Burébista comme ambassadeur auprès de l'autocrate des Romains, Gnaeus Pompeius, fils des Gnaeus, et le rencontrant dans les régions de la Macédoine, près d'Héraclée Lynkestis, a rempli non seulement les missions dont le roi l'avait chargé, en gagnant pour le roi la bienveillance des Romains, mais encore il a mené des traitatives des plus fructueuses au profit de sa patrie».

Alors que l'attention de Pompée était tout naturellement retenue par les soucis de la guerre civile, le véritable but de Burébista se dessine comme étant de consolider ses positions stratégiques et politiques au sud du Danube, ainsi que nous porte à croire le faisceau de faits examinés ci-dessus.

Ainsi que nous l'avons déjà souligné au commencement du présent exposé, la conquête par Burébista du littoral pontique avec ses cités grecques, depuis Olbia à Apollonia prend, considérée sous cet angle, l'aspect d'une entreprise d'envergure, sur le plan politique autant qu'au point de vue militaire. La tendance manifeste du jeune État géto-dace d'élargir sa base économique coïncide, au milieu du I^{er} siècle av. n. è., avec le développement d'un vaste programme, dont le but final était de mettre fin à l'infiltration progressive des Romains dans la région du Bas-Danube. Comme cette fois-ci les intérêts des marchands grecs qui dirigeaient les villes pontiques tournaient dans la

même direction que les intérêts romains, le péril devenait imminent pour Burébista. De là cette campagne du roi géto-dace durant les années 50—48 av. n. è., qui se prolongea peut-être encore dans certains points, plus difficiles à gagner. Les résultats obtenus justifient l'entreprise du roi, puisqu'ils lui ont assuré des moyens économiques substantiels et la consolidation du front dans la zone qu'il pouvait, à juste titre, considérer comme dangereuse pour la lutte qu'il avait commencée contre Rome.

Bucarest.

R. GÜNTHER

BARDESANES UND DIE GRIECHISCHE PHILOSOPHIE

Bardesanēs, mit seinem syrischen Namen *bar daisan*, lebte von 154 bis 222.¹ Er war ein weit gereister Mensch, der in Edessa eine gründliche Ausbildung in Philosophie, Astronomie und Astrologie erfahren hatte. Etwa seit 179 beschäftigte er sich mit dem Christentum, blieb allerdings ein selbständiger Geist, was ihm später in der Kirche zum Nachteile gereichte. Er versuchte, die christliche Lehre mit Anschauungen der griechischen Philosophie und der chaldäischen Astrologie zu verbinden.

Bardesanēs philosophisch und weltanschaulich einzuordnen, stößt, weil er trotz der Abhängigkeit von philosophischen Strömungen seiner Zeit, etwa von den Neupythagoräern,² originell blieb, immer wieder auf Schwierigkeiten.³ Teils Christ, teils Naturphilosoph, teils Gnostiker, teils Astrologe, so schwankt die Meinung über ihn. Unter seinem Namen ist eine Schrift überliefert mit dem Titel «Buch der Gesetze der Länder» (*ktābā d-namosē d-aṭṭrau wāṭā*), die den Historiker immer wieder zu Untersuchungen und zu Vergleichen anregt. In ihrer Anlage stellt die Schrift einen Dialog dar, der in den Anfang des 3. Jahrhunderts gehört, wahrscheinlich in die Zeit des Kaisers Caracalla.⁴

In diesem Dialog spielt Bardesanēs etwa die Rolle des Sokrates in den platonischen Dialogen. Schüler, Christen und Zweifler stellen Bardesanēs Fragen, die er der Reihe nach beantwortet. Mit den Mitteln des Zwiegesprächs sucht er seine Freunde zum gründlichen Nachdenken gegenüber althergebrachten Vorstellungen zu bewegen und zur Erkenntnis neuer Zusammenhänge zu führen.

¹ A. BAUMSTARK: Geschichte der syrischen Literatur. Bonn 1922. S. 12 f.

² H. J. W. DRIJVERS: Bardaisan of Edessa and the Hermetica. *Annuaire de la Société Orientale* «Ex oriente lux», 21 (1969–1970), S. 208.

³ H. H. SCHAEFER: Bardesanēs von Edessa in der Überlieferung der griechischen und syrischen Kirche. *Zeitschrift für Kirchengeschichte* 51 (1932) S. 32 f.; F. NÄU: *Le livre des lois des pays*. Paris 1899. S. 9; H. J. W. DRIJVERS: Bardaisan of Edessa. Assen 1966. S. 2–59.

⁴ Über die Datierung der Schrift: F. ALTHEIM—R. STIEHL: Die Araber in der alten Welt, I. 1964. S. 43 f.; 609, Anm. 3; 612.

Wichtige Leitsätze der Weltanschauung des Bardesanes sollen im Folgenden zusammenfassend und referierend dargestellt werden.⁵ Der weltanschauliche Optimismus, schon eine Seltenheit im frühen 3. Jahrhundert, ist deutlich erkennbar.

Auf die Frage, weshalb die Gottheit die Menschen so unvollkommen geschaffen habe, daß sie sündigen und schuldig werden, antwortet Bardesanes: Die Gottheit habe die Menschen nicht wie die Werkzeuge geschaffen. Werkzeuge oder Sachen muß ein anderer in Bewegung setzen. Die Lyra spielt nicht von selbst, und ein Wagen fährt nicht allein. Das Werkzeug kann auch nicht von sich aus beurteilen, ob es gut oder schlecht geführt wird. Die Gottheit habe jedoch die Menschen nicht als Werkzeug geschaffen, sondern sie gab ihnen die Freiheit (*hērūtā*) und ließ ihnen damit auch die Freiheit der eigenen Entscheidung. Jedes Handwerk braucht seinen Künstler, aber der Mensch ist sein eigener Künstler, der entsprechend seinen Kenntnissen entscheidet. Die Sonne, der Mond, die Sterne haben dagegen keinen freien Willen erhalten, sondern sie sind in ihrer Existenz an bestimmte Ordnungen gebunden. Die Sonne kann niemals sagen: ich erhebe mich nicht zu meiner Zeit; der Mond kann nicht von sich aus verhindern, seine Gestalt zu wechseln; das Meer kann sich nicht weigern, Schiffe zu tragen; die Berge können ihren Standort nicht verändern, und die Erde kann nicht behaupten, sie würde nichts mehr tragen. Sie können alle nichts aus freien Stücken tun, denn sie sind Werkzeuge und haben keine Freiheit des eigenen Handelns erhalten. Der Mensch dagegen — nach dem Vorbilde der Gottheit geschaffen (*dmūtā dalāhā*) — hat die Gewalt, sich selbst nach freien Entschlüssen zu führen und besitzt die Freiheit, sich für das Böse oder für das Gute entscheiden zu können. Gerade dies sei das Große und Bedeutende am Menschen. Erst am Tage des letzten Gerichts werde die Gottheit darüber urteilen, *wie* die Menschen die Freiheit genutzt haben.⁶ Durch seinen Willen und durch seine Kenntnisse ist der Mensch in der Lage, das Gute zu suchen und das Böse zu meiden.

Danach wird Bardesanes die Frage gestellt, ob nicht die Sünde der menschlichen Natur entspreche. Er antwortet darauf: Es entspreche zwar der Natur des Menschen, geboren zu werden, zu wachsen, zu essen und zu trinken, zu schlafen, zu altern und zuletzt zu sterben. Dies sind ganz natürliche Dinge. Die Natur kann auch gar nicht anders handeln, denn sie ist dem Determinismus verhaftet, aber nicht der Mensch.⁷ Die Tiere folgen ebenfalls der Natur (*kiānā*), Menschen nur insofern, wie ihr Körper zur Natur in Beziehung steht. Aber in allen Dingen des Geistes handeln sie selbständig, denn sie sind freie Wesen,

⁵ Es wurde der Text von F. NAU, ed. Paris 1899 zugrunde gelegt. Die neue Textausgabe von H. J. W. DRIJVERS, Assen 1965, stand mir nicht zur Verfügung.

⁶ ed. NAU, S. 6.

⁷ ed. NAU, S. 10.

Herren ihrer selbst und Abbilder der Gottheit (*b-šbauwāṭā dēn d-re' iānāihōn meḏem d-šābin 'ābdin aik bnai ḥērē b-mešaltē waik dmūtā dalāhā*).⁸

Wieder wird Bardesanes eine neue Frage gestellt: Hängen das Gute und das Böse nicht vom Schicksal ab? Nun setzt er sich mit der chaldäischen Schicksalsauffassung auseinander und zeigt in seiner Argumentation Selbständigkeit sowie große Gewandtheit. Er unterscheidet sogar die babylonischen chaldäischen Lehren von den ägyptischen, die seinen Gesprächspartnern unbekannt sind.⁹ Das ist etwas erstaunlich, denn bisher weiß man noch nichts von Reisen des Bardesanes nach Alexandria, aber woher sollten diese Kenntnisse sonst stammen? Wäre darüber etwas in den Bibliotheken Edessas, dann wüßten gewiß seine belesenen edessenischen Gesprächspartner davon.

Natürlich, so meint Bardesanes, hängt nicht alles von unserem Willen ab, und die Existenz des Schicksals sollte man nicht bestreiten. Im Leben der Menschen gehe nicht alles nach seinen Wünschen und nach seinem Willen. Armut, Reichtum, Krankheit, Gesundheit — dies und Ähnliches stehe nicht in unserer persönlichen Macht und hänge vom Schicksal ab. Aber dieses regiere die Menschen nicht allmächtig; denn durch das Bewußtsein und durch den Willen hat der Mensch etwas Göttliches in sich, und das Göttliche stehe über dem Schicksal.

Das Schicksal (*ḥelqā*) kann das, was sich auf den menschlichen Körper bezieht, beeinflussen (z. B. durch Leidenschaften und plötzliche Krankheiten). Der Natur entspricht z. B. die normale Geburt, aber das Schicksal kann eine Mißgeburt bewerkstelligen. Die Natur gibt den Menschen ausreichende Ernährung, aber das Schicksal kann Mißernten, Seuchen und Hungersnöte bewirken.¹⁰ Die Natur fordert, daß die Alten über die Jungen rechten, daß die Starken die Schwachen führen; aber es ist nach der Meinung Bardesanes' das Schicksal, wenn es manchmal umgekehrt ist. Das Schicksal wird von der Stellung der Planeten bestimmt, aber auch diese sind der Gottheit am Tage des Weltgerichts rechenschaftspflichtig. Deshalb ergänzen sich die Freiheit des Menschen (*ḥērūtēh d-barnāšā*), die Natur (*kiānā*) und das Schicksal (*ḥelqā*). Diese drei Dinge bestimmen im Zusammenhang die menschliche Existenz.¹¹ Für die Sünden sind die Menschen jedoch durch ihren freien Willen vollkommen selbst verantwortlich; dafür können sie das Schicksal oder die Natur oder die Gottheit nicht verantwortlich machen.

Auch die Gesetze, die sich die Menschen geben, sind unterschiedlich, weil der freie Wille der Menschen nicht überall gleich ist. Für die Gesetze und die Regierungsformen der Völker ist das Schicksal völlig unschuldig. Bardesanes zieht nun zum Vergleich Gesetze der Serer, der Inder, Perser, Baktrier, Araber,

⁸ ed. NAU, S. 11.

⁹ ed. NAU, S. 18 f.

¹⁰ ed. NAU, S. 16.

¹¹ ed. NAU, S. 18.

Griechen, Parther und anderer Völker heran und weist nach, daß die Planeten und ihre Konstellation für die Gesetze, Sitten und Gebräuche der Völker nicht verantwortlich gemacht werden können. Die menschliche Freiheit, sich Gesetze zu geben, ist nicht vom Schicksal abhängig.¹² Am Ende, nach 6000 Jahren Geschichte,¹³ entsteht eine neue Welt, in der es nichts Böses mehr gibt, Frieden und Wohlstand werden durch die Güte der Gottheit herrschen, der Herrin der gesamten Naturen (*w-hāwē šainā wašlāmā men mauhabtēh d-māriā d-kulhōn kiānē*).¹⁴ Damit schließt der Dialog ab.

Jede moderne Beschäftigung mit den philosophischen Anschauungen des Bardesanes muß von dem grundlegenden Buch von H. J. W. Drijvers «Bardaisan of Edessa», Assen 1966, und auch vom Aufsatz von Hans Heinrich Schaeder ausgehen, den er unter dem Titel «Bardesanes von Edessa in der Überlieferung der griechischen und syrischen Kirche» in der Zeitschrift für Kirchengeschichte (1932), Band 51, S. 21 ff. veröffentlicht hat. Dem «Buch der Gesetze der Länder» sei ein kosmogonisches Gedicht des Bardesanes zur Seite gestellt, das in späteren syrischen Quellen, bei Theodor bar Konai (8. Jh.) und bei Mose bar Kepha (gest. 903) überliefert ist. Dieses Weltentstehungsgedicht schließt sich inhaltlich dem »Buch der Gesetze der Länder« an. Darin vertritt Bardesanes die Auffassung, daß die Welt aus *hamšā itīē*, d. h. aus fünf Elementen oder eigentlich wesentlichen Grundprinzipien entstanden ist: Licht, Wind, Wasser, Feuer und Finsternis. Schaeder hat nachgewiesen, daß diese Auffassung der stoischen Naturphilosophie entstammt.¹⁵ Anstelle des Äther erscheint bei Bardesanes das Licht und an der Stelle der Erde die Finsternis. Diese Änderungen gehen wiederum auf iranische Einflüsse zurück.

Ich bin der Meinung, daß die Beziehungen des Bardesanes zum griechischen Denken und zur griechischen Philosophie noch deutlicher hervorgehoben werden können. Sein Freiheitsbegriff ist z. B. aus dem orientalischen Denken kaum ableitbar. Syr. *hērā*, jüd. aram. und hebr. *hor* bezeichnen den Freien, den Freigeborenen, den Adligen oder im Plural die vornehmen Geschlechter, die Adligen. Wo im Syrischen das Substantiv *hērūtā* außer bei Bardesanes noch den freien Willen bedeutet, handelt es sich um späte jakobitische Literatur.¹⁶ Im Alten Testament ist jedenfalls diese Deutung nicht belegbar.¹⁷ Die griechische Polisfreiheit hob der jüngere Cyrus im Kampf gegen seinen Bruder als glückliches Besitztum hervor: *ὅπως οὖν ἔσεσθε ἄνδρες ἄξιοι τῆς ἐλευθερίας, ἣς κέκτησθε καὶ ἧς ὑμᾶς ἐγὼ εὐδαιμονίζω*.¹⁸

¹² ed. NAU, S. 29.

¹³ ed. NAU, S. 58.

¹⁴ ed. NAU, S. 30.

¹⁵ syr. *itīā* ist eine Übersetzung von griech. *οὐσία*.; H. H. SCHAEDEER, a. a. O. S. 50.

¹⁶ Z. B. in der Chronik des Josua Stylites 6,18.

¹⁷ Vgl. Nehem. 6,17; 7,5; Jerem. 27,20; 39,6.

¹⁸ Xenophon, Anabasis I 7,4

Der Begriff des freien Willens auf Grund selbständig erworbener Kenntnisse und nach Kenntnis der Dinge selbstverantwortlich entscheiden zu können, deckt sich nur zum Teil mit der stoischen Moralphilosophie, die nur den Weisen wirklich frei sein läßt. Viel eher ergeben sich für die Einordnung dieses Begriffes Beziehungen zur Philosophie des Aristoteles. «Der Mensch handelt freiwillig», heißt es in der Nikomachischen Ethik.¹⁹ «Es steht in der Macht des Menschen zu handeln oder nicht zu handeln.»²⁰ «Als freiwillig darf das gelten, dessen bewegendes Prinzip in dem Handeln selbst liegt, wobei er ein volles Wissen von den Einzelumständen der Handlung hat.»²¹ Wenn diese Voraussetzung gegeben ist, kommt der Mensch infolge seiner Sachkenntnis zu einer richtigen *προαίρεσις*, d. h. Entscheidung.²²

Ähnlich wie Bardesanes bringt Aristoteles die Rechtsverhältnisse und Staatsverfassung der Menschen mit verschiedenen unterschiedlichen Übereinkünften der Menschen und verschiedenen Zweckmäßigkeiten in Zusammenhang.²³

Wie Bardesanes die menschliche Willensfreiheit von Gott herleitet, so ist der *νοῦς* im Menschen, also eine wesentliche Voraussetzung der richtigen Entscheidung, ein *θεῖον*, etwas Göttliches.²⁴ «Der *νοῦς* ist der Gott in uns», heißt es auch im *Protreptikos*.²⁵ Epiphanius bezeugt im *Panarion*,²⁶ Bardesanes sei kundig *ἐν ταῖς δυοῖ γλώσσαις*, *Ἑλληνικῇ τε διαλέκτῳ καὶ τῇ τῶν Σύρων φωνῇ*.

Er konnte sich also selbst bei griechischen Autoren informieren und hat, wie mehrere moderne Autoren hervorhoben, das Christentum mit griechischer Bildung verbunden.²⁷

Bardesanes scheint auch allgemein ein griechisch gebildeter Mensch gewesen zu sein. Im «Buch der Gesetze der Länder» gemahnt der Satz: «Die Sonne kann niemals sagen: ich erhebe mich nicht zu meiner Zeit» an das Heraklitfragment Nr. 94: *Ἥλιος γὰρ οὐχ ὑπερβήσεται μέτρα* . . .²⁸ Dazu möchte ich noch eine Hypothese vortragen. Ich erinnere an die merkwürdige Gottesbezeichnung bei Bardesanes *māriā d-kulhōn kiānē*: Herr aller oder der gesamten Naturen. Diese Bezeichnung ist nicht auf christlichem Boden gewachsen; auch spätere syrische christliche Texte nennen Gott höchstens *mārekol*, d. h.

¹⁹ 3,1, 1110a.

²⁰ A. a. O.

²¹ 3,3, 1111a.

²² 3,4, 1111b; vgl. 5,10, 1135b; 6,13, 1144a.

²³ 5,10, 1135a.

²⁴ 7,14, 1153b; vgl. 10,7, 1177a—10,9, 1179a.

²⁵ 10 c W (S. 45).

²⁶ 56,1 = II 338—341 ed. Holl.

²⁷ H. H. SCHAEFER, a. a. O. S. 22; vgl. auch H. LIETZMANN: Geschichte der alten Kirche. II Berlin 196. S. 268: «Das ist sittlicher Optimismus, der vom Griechentum her bestimmt ist . . .»

²⁸ H. DIELS: Die Fragmente der Vorsokratiker, 10. Aufl., hg. von W. KRANZ, I. (Berlin 1961) S. 172.

Herr der Gesamtheit,²⁹ aber nicht Herr aller Naturen. Ich vermute, daß Bardesanes hier griech. *τῶν πάντων* d. h. *τὰ πάντα* als Bezeichnung der Natur einfach ins Syrische übersetzt hat. *τὰ πάντα* als Naturbegriff, als Zusammenfassung des Alls, findet sich bei den Orphikern, bei Heraklit, Xenophanes, Anaxagoras, Demokrit, Parmenides, Empedokles und bei Zenon, wie schon ein Blick in das entsprechende Stellenregister im 3. Band der Vorsokratikerfragmente von Diels zeigt.³⁰ Zum Beispiel heißt es im Fragment Nr. 64 des Heraklit:³¹ *τὰ δὲ πάντα οἰακίλει Κεραυνός* (Das Weltall aber steuert der Blitz). Zeus wird von Pindar in den Isthmien 5, 53 *ὁ πάντων κύριος* genannt. In den Zeushymnen des Cleanthes heißt er auch *ὑπατος βασιλεὺς διὰ παντός*.³² Als Gottheit des Weltalls, Herr der Natur, erscheint Zeus bei verschiedenen Autoren.³³ Bei Demokrit ist Zeus im Fragment Nr. 30 der Herrscher über die gesamte Natur:³⁴ *βασιλεὺς οὗτος τῶν πάντων*. Die Vermutung liegt nahe, daß Bardesanes bei seiner Formulierung *māriā d-kulhōn kiānē* sich von dieser oder einer ähnlichen griechischen Ausdrucksweise und Vorstellung leiten ließ.

Das bedeutet nicht, daß andere Einflüsse fehlen. Auch die Buddhisten kennen die Willensfreiheit, und da Bardesanes auch ein Buch über Indien geschrieben hat,³⁵ und außerdem mit einer indischen Gesandtschaft in Edessa zusammentraf, die auf dem Wege zu Kaiser Heliogabalus war, sind solche Einflüsse nicht auszuschließen. Ebenso muß man auf einen Grundsatz der zoroastrischen Lehre hinweisen, daß der Mensch selbst darüber die Entscheidungsfreiheit besaß, ob er erlöst oder verdammt wurde. Hermetische Einflüsse sind besonders von Drijvers nachgewiesen worden.³⁶

Es ist anzunehmen, daß Bardesanes eine Kompilation der griechischen Philosophie, ähnlich der des Diogenes Laertios vorgelegen hat. Diogenes Laertios scheidet aber aus; einmal ist er wahrscheinlich jünger als Bardesanes, zum anderen fehlt die aristotelische Lehre über die Willensfreiheit gerade bei ihm. Vielleicht war es Numenios von Apameia, der um 160 lebte, und auch Lehren der Magier, Ägypter, Brahmanen, Juden und Gnostiker in seine Arbeiten miteinbezogen hatte.³⁷

Leipzig.

²⁹ Syrischer Text von Eusebius' Kirchengeschichte 10,4,9 (ed. BEDJAN 568,9) und im Tractat des Thomas von Edessa de nativitate Jesu Christi 31,19.

³⁰ Band 3, Berlin 1960, S. 340b–341a.

³¹ Band 1, S. 165.

³² Vers 14.

³³ Vgl. besonders Aischylos, Agam. 160 ff.; 355 ff.; 1563 f.

³⁴ H. DIELS: a. a. O. Band 2, Berlin 1960, S. 151, 12 f.

³⁵ Fragmente bei Porphyrios, de abstinentia 4,17 und in der Anthologie des Stobaios 1,3,56; 66 ff.

³⁶ Bardaisan of Edessa and the Hermetica, a. a. O., S. 190 ff.

³⁷ H. J. W. DRIJVERS: a. a. O., S. 207.

DIE LAUFBAHN DES AELIUS TRICCIANUS

Die Verschwörung gegen Caracalla und die Machtergreifung des Macrinus eröffnete nicht nur für *einen* aus niedrigen Kreisen stammenden, bisher nur auf der zweiten Stufe stehenden Mann den Weg zu einer der wichtigsten Positionen. Aus der nicht immer objektiven Darstellung des Cassius Dio sind auch andere solche Personen bekannt. Unter ihnen gab es in der Tat zweifelhafte Existenzen genug: so z. B. Marcius Claudius Agrippa, der seine Laufbahn als Sklave begann, im Laufe seines wechselvollen Lebens unter Septimius Severus, später unter Caracalla sogar zweimal in Ungnade fiel und verbannt wurde, aber Macrinus schickte ihn als Statthalter zuerst nach Pannonia Inferior und später nach Dazien.¹ Julianus Nestor war unter Septimius Severus nur noch *princeps peregrinorum*, Chef der Geheimpolizei, ähnlich wie Ulpianus Julianus, eventuell schon unter Caracalla. Der letztere leitete im Jahre 217, vor der Ermordung Caracallas, das Amt *a censibus*. Von hier berief ihn Macrinus in das Amt des *praefectus praetorio*, gemeinsam mit Julianus Nestor, dessen inzwischen erfolgte amtliche Erhöhung im Dunkeln liegt.² Unter diesen Personen erscheint auch der Name Triccianus: τὸν δὲ δὴ Τρικκιανὸν ἐν τε τῷ πλήθει τῷ Παννονικῷ ἐστρατευμένον καὶ θυρωρόν ποτε τοῦ ἀρχοντος αὐτῆς γεγονότα καὶ τότε τοῦ Ἀλβανίου στρατοπέδου ἄρχοντα.³

Er diente als einfacher Soldat in Pannonien, eine Zeit lang war er Türsteher des dortigen Statthalters, dann leitete er die *legio* in Albanum. In der *Historia Augusta* wird dieses Bild mit weiteren Zügen vermischt: *conscii caedis fuerunt Nemesianus et frater eius Apollinaris <T>ric<c>cianusque, qui praef. legionis secundae Parthicae militabat et qui equitibus extraordinariis praecrat.*⁴ Das geglückte Attentat erhob Triccianus zum Senator und in das niederpannonische Statthaltertum im Range eines *consularis*.⁵

¹ Dio LXXVIII 13,2–4.

² Dio LXXVIII 16,1 — Die Analyse der Karriere von Ulpianus Julianus und Julianus Nestor siehe bei H.-G. PFLAUM: *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*. Paris 1960–61. 750–752, Nr. 288–289.

³ Dio LXXVIII 13,4.

⁴ SHA v. Ant. Car. 6,7.

⁵ Dio LXXVIII 13,3.

Das Bild des ersten Pannoniers, der sich aus der *caliga* bis in die Statthalterschaft seiner engeren Heimat emporarbeitete, bedarf indessen einer Richtigstellung. Sein Name lautet bei Dio — in einem Fall — Decius Triccianus,⁶ demgegenüber erscheint er an Meilensteinen⁷ Pannoniens in der Form Aelius Triccianus. In der Forschung sind die Meinungen über den richtigen Namen bis zum heutigen Tage geteilt. Ein Teil der Forscher betrachtet Decius⁸ als eine korrupte Form, aber der andere Teil sieht diese Annahme als unbewiesen an.⁹ Aufgrund von pannonischen Inschriften besteht kein Zweifel in bezug auf das *nomen* Aelius, deshalb nennen die letzterwähnten Forscher den Statthalter Aelius Decius Triccianus. Diese Variante ist jedoch in keiner Quelle belegt und es ist auch fraglich, ob der aus einer einfachen Familie stammende Triccianus zwei *nomina* gehabt hätte.¹⁰ Das *nomen* Decius wirft laut G. Alföldy auch die Möglichkeit einer Verwandtschaft mit dem aus Pannonien stammenden Kaiser Decius auf.¹¹ Decius stammte aber aus einer südpannonischen Senatorenfamilie, zu einer Zeit, als sich Triccianus noch nicht einmal in den Ritterstand emporgearbeitet hat. Weder die angebliche Namensähnlichkeit, noch der große gesellschaftliche Unterschied erlauben zwischen ihnen irgendeine Verbindung anzunehmen.¹²

Als ein einfacher, mit Bürgerrecht ausgestatteter Pannonier begann er seinen militärischen Dienst in einer Legion der provinziellen Armee. Sein *Cognomen* verweist vielleicht auf das in der Nähe des südlichen Balatonufers gelegene Tricciana. Das aus dem Ortsnamen gebildete *cognomen* dürfte an sich ein Beweis für die einfache Abstammung sein.¹³ Die Verbreitung des Namens in der weiteren Umgebung des betreffenden Ortes läßt voraussetzen, daß der spätere Statthalter in Tricciana — oder in dessen Umgebung — das Tageslicht erblickte. Tricciana gehörte zu Pannonia Inferior,¹⁴ so begann sein militärischer Dienst in der *legio II Adiutrix*.

⁶ Dio LXXVIII 13,3.

⁷ CIL III 3720, 3724, 3725, 6767 = 10618, 10629, 3276 = 10635 = Intercisa I. 312, 10637 = Intercisa I 313, 4636 = 10658, Arch. Ért. 78 (1951) 45, I. Nr. = AE 1953. 11, Arch. Ért. 78 (1951) 45, Nr. 2.

⁸ PIR.² A 271.; G. BARBIERI: L'albo senatorio da Settimio Severo a Carino (193–285). Roma 1952. 926; F. MILLAR: A study of Cassius Dio. Oxford 1964. 161–162.

⁹ E. GROAG: RE IV. col. 2286–2287, Nr. 21 «Aelius Decius Triccianus»; A. STEIN: Der römische Ritterstand. München 1927. 236, 270; T. NAGY: Beitrag zur Frage der Statthalter Unterpannoniens zur Zeit des Septimius Severus. Bp. R 20 (1963) 32–33, 45; G. ALFÖLDY: Fasti Hispanienses. Wiesbaden 1969. 58.

¹⁰ E. RITTERLING: Pannonia Inferior helytartói (legati pro praetore) Trajanustól kezdve. Die Legati pro praetore von Pannonia Inferior seit Trajan. Arch. Ért. 41 (1927) 83, Anm. 24. 297, Anm. 23.

¹¹ G. ALFÖLDY: o. c.

¹² J. FITZ: Alba Regia 12 (1971) 243.

¹³ A. MÓCSY: Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen. Budapest 1959. J. FITZ: Alba Regia 15 (1975) 356.

¹⁴ Tabula Imperii Romani. L 34 Budapest—Amsterdam 1968. 113; A. RADNÓTI: RE VII A «Tricciana». 82–83.

Cassius Dio behandelt insgesamt zwei Stationen der militärischen Laufbahn Triccianus'. Zuerst war er *θυρωρός*, d. h. *ostiarius*, was in der neueren Forschung als «statthalterlicher Türsteher» bezeichnet wird. Solange Triccianus, vom einfachen Soldaten angefangen, diesen Rang eines *principalis* erlangte, mußte er eine ganze Reihe Beförderungen erhalten. Noch mehrere Stufen führten zu der von Cassius Dio erwähnten zweiten Station, als er bereits Präfekt der *legio II Parthica* war. Aus der langen Reihe der Beförderungen wird der Schriftsteller den Posten eines *ostiarius* nur aus Übelwillen gegen den von unten aufgestiegenen *senator* hervorgehoben haben. Übrigens ist in dem Rang eines *ostiarius* nichts Herabwürdigendes zu sehen. Es war eine Spezialgruppe der *beneficarii consularis*, und so gehörte der *ostiarius* in die höhere Kategorie der *principales*.¹⁵

Über die Zwischenstationen seiner militärischen Laufbahn ist uns nichts bekannt. Die zwei gegebenen Punkte bestimmen jedoch die Gerade, die von dem *ostiarius* vorschrittsmäßig zur Legionspräfektur führte. Ein *beneficiarius consularis* konnte zum *speculator* avancieren, eventuell diese Stufe auslassend, zum *commentariensis*, *cornicularis praefecti legionis* oder zu einem *cornicularius* des Statthalters.¹⁶ Vor dem im Jahre 193 beginnenden Bürgerkrieg war damit im allgemeinen die Möglichkeit jeder weiteren Beförderung für einen *principalis* in der provinziellen Armee beendet. Der Weg zum Rang eines *centurio* und die Aufnahme in die hauptstädtischen Truppen wurde den *principales* der *Legionen* erst durch Septimus Severus geöffnet.¹⁷ Diese Änderung ermöglichte es auch Triccianus, daß er vom *beneficiarius consularis*, vom *speculator* oder *cornicularius consularis* zum *centurio* vorrücken oder in die Garde des Kaisers gelangen konnte, wofür er nach 193 als Pannonier eine gute Chance hatte.

Das Avancement der *Centurionen* hat zu viele Variationen, so daß wir uns über den Aufstieg Triccianus' kein klares Bild machen können. Entweder kam er innerhalb einer pannonischen Legion vorwärts, oder erreichte er die aufeinander folgenden Stufen in verschiedenen Legionen, oder aber — und vielleicht ist dies am wahrscheinlichsten, — in den hauptstädtischen Truppen; nach einer gewissen Zeit erhielt er dann die Stufe des rangältesten *centurio*, des *primus pilus*. Von hier an ist die Reihenfolge der Avancements gebunden, wenn man von einigen Bevollmächtigungen absieht: Zum *praefectus legionis* konnte er nach Bekleidung der hauptstädtischen Tribunate der Stadt Rom und nach dem zweiten Primipilate avancieren. So zum Beispiel:

¹⁵ A. v. DOMASZEWSKI: *Germania* 1 (1917) 174—175.

¹⁶ A. v. DOMASZEWSKI—B. DOBSON: *Die Rangordnung des römischen Heeres*. Köln—Graz 1967. 33.

¹⁷ CIL III 3306: I. O. M. Vlp. Marcellus b. co[s.] u. s. m. [(centurio)] leg. IIII F. f. — CIL VIII 17626: [. . .] Saturnius [b. f.] leg. III Au[g ex]pleta [s]tatione pr[o]motus ad [centurionatum] leg. II. Italicae . . .

Ti. Claudius Secundinus L. Statius Macedo (CIL V 867)	T. Licinius Hierocles (CIL VIII 20996)
primus pilus legionis IIII Flaviae fidelis	primus pilus
tribunus cohortis I vigilum	tribunus cohortis XI urbanae
tribunus cohortis XI urbanae	praepositus equitum itemque pedi- tum iuniorum Maurorum iure gladii
tribunus cohortis IX praetoriae	tribunus cohortis VIII praetoriae p. u.
primus pilus iterum	primus pilus bis
	procurator hereditatium
praefectus legionis II Traianae fortis	praefectus legionis II Parthicae

Die Aufzählung allein zeigt schon die lange Reihe der Avancements, welche Triccianus ablegen mußte, bis er vom einfachen Soldaten bis and die Spitze einer *legio* gelangte. Es lohnt sich, diese Reihe mit der Laufbahn eines anderen, aus der Donaugegend stammenden Soldaten, [...] Florus, zu vergleichen, wobei die Zeitpunkte des Avancements bekannt sind:¹⁸

mil(es) fac[tus in leg(ione) XII]I Gem(ina)	im J.	200
translatus in [coh(ortem) . . . praetor(iam)]		205
[factus prin]cipalis in coh(orte) s(upra) s(cripta)		209
promo[tus tesserarius in] coh(orte) s(upra) s(cripta)		213
[fac]tus optio in coh(orte) s(upra) s(cripta)		214
factus sig[nifer in coh(orte) s(upra) s(cripta)]		215
[factus antistes ab Imp(eratore)] Antonino aedis sa[crae]		217
factus [(centurio) leg(ionis) XXII Pr(imigeniae) p(iae) f(idelis) Mo]guntiacy		218
tranlat[us in coh(ortem) . . . praetoriam]		238
[factus (trecentarius) in] coh(orte) III praetor(ia)		240
fac[tus (centurio) in leg(ione) . . .]		

Der aus Sarmizegethusa stammende Florus — obwohl er im fünften Jahr seines Militärdienstes Prätorianer wurde — erlangte erst nach 19 Jahren den Rang eines *centurio* und in den folgenden 22 Jahren brachte er es bis zum *trecentarius* (seine Inschrift brach vor dem Primipilate, bei der vorletzten Stufe, ab). Das heißt also, daß 40 Jahre nicht ausreichten, um *primus pilus* zu werden.

¹⁸ CIL IX 1609.

Aus der Zusammenstellung von E. Birley ist uns eine ganze Reihe von Centurionen bekannt, die länger als 40 Jahre lang dienten — M. Herennius Valens¹⁹ und Varius Quintus Gaius²⁰ geradezu 55 Jahre, — ohne *primus pilus* zu werden.²¹ Diese Beispiele, die durch zahlreiche andere ergänzt werden könnten, veranschaulichen, daß Triccius bei den militärischen Dienstgraden ausnahmsweise schnell vorwärtsskam. Da er von unten kam, ohne besondere gesellschaftliche usw. Vorteile, nur mit entsprechenden Fertigkeiten, konnte er diesen Aufstieg nur mit Hilfe seiner guten militärischen Fähigkeiten erreichen. In der Severerzeit half ihm gewiß seine pannonische Abstammung, die aber allein, wie es das Beispiel von [...] Florus zeigt, nicht genug war. Neben seinen guten Fähigkeiten hatte Triccius wahrscheinlich Gelegenheit, seine militärischen Tugenden zu beweisen. Wie erwähnt, eröffnete sich für ihn die Möglichkeit des Centurionats nach 193. Bis dahin diente er in der pannonischen Armee und nahm offenbar an den italischen, später an den gegen Pescennius Niger und Clodius Albinus geführten Kriegszügen von Septimius Severus teil, bei denen die pannonischen Truppen den Kern des Severer-Heeres bildeten.

In Triccius können wir also einen der ersten Vertreter der pannonischen Soldaten erblicken, für den die Severische Reform die bis dahin für die Italiker vorbehaltene Beförderung ermöglichte, andererseits wurde ihm durch seine im Bürgerkrieg erworbenen Verdienste ein ungewöhnliches Weiterkommen gesichert. Die durch den Bürgerkrieg und die Reform aufgestiegenen einfachen Soldaten konnten unter Caracalla die höchsten Positionen erreichen. Cassius Dio sah mit dem Argwohn und der Herabwürdigung der senatorischen Führerschaft diese neuen Menschen an, denen unter dem ersten, nicht vom Senator emporgestiegenen Kaiser eine bedeutende Rolle zukam.

Unter den Teilnehmern der gegen Caracalla gesponnenen Verschwörung wird in der *Historia Augusta* u. a. auch Triccius genannt. Demgegenüber sind die Verschwörer bei Cassius Dio die folgenden: *καὶ τοῦτον δύο τε χιλιάρχους τῶν ἐν τῷ δορυφορικῷ τεταγμένων, Νεμεσιανόν τε καὶ Ἀπολλινάριον, ἀδελφοὺς Ἀῤῥηλίου, καὶ Ἰούλιον Μαρτιάλιον, ἐν τε τοῖς ἀνακλήτοις στρατευόμενον καὶ ὁργὴν οἰκείαν τῷ Ἀντωνίνῳ ἔχοντα διὰ ἑκατονταρχίαν αἰτήσαντι οὐκ ἔδεδώκει, παρασκευάσας ἐπεβούλευσεν αὐτῷ.*²²

Bei Herodian werden nur die Tribunen erwähnt: *μετ' ἐκείνων δὲ τὸν Μακρίνον, πειθόντων αὐτοὺς χιλιάρχων, οἱ καὶ τῆς ἐπιβουλῆς τοῦ Ἀντωνίνου συνωμόται καὶ καινωνοὶ τοῦ Μακρίνου γεγενῆσθαι ὑποπτεύθησαν.*²³

¹⁹ CIL III 11360.

²⁰ CIL VI 33033.

²¹ E. BIRLEY: Promotions and Transfers in the Roman Army II: The Centurionate. *Carnuntum Jahrbuch* 1963/64, 33.

²² Dio LXXVIII 5, 2—4.

²³ Herodian IV 14,2.

Es ist schwer zu entscheiden, in wie weit der *Historia Augusta* Glauben geschenkt werden kann. Cassius Dio, der mit Triccianus nicht sympathisierte, hätte schwerlich von Triccianus' Beteiligung geschwiegen, wenn er davon Kenntnis gehabt hätte.²⁴

War das große Avancement, das Triccianus 217 erreichte, auch noch so groß, kann nicht mit einer einfacher Mitwisserschaft erklärt werden. Ehe Triccianus das Legionskommando von Albanum erhielt, diente er jahrelang in Rom in den städtischen *cohortes* als Tribun. M. Opellius Macrinus war es, der von 212 an das Amt des *praefectus praetorio* innehatte. Es ist als sicher anzunehmen, daß Triccianus zu dieser Zeit Macrinus unmittelbar unterstellt war. Aber ihre Bekanntschaft kann auch gut auf ein Jahrzehnt früher datiert werden. Macrinus war kein Soldat, seine Ämter banden ihn jedoch an Rom (um ca. 200 war er *advocatus fisci*,²⁵ dann um 205 *praefectus vehiculorum per Flaminiam*²⁶), von da an, nachdem er *procurator aerarii maioris*,²⁷ später *procurator rationis privatae*²⁸ wurde, einer der Leiter der kaiserlichen Finanzen, mußte er oft am Hofe verkehren, wo er nicht nur die Freundschaft Caracallas, sondern auch diejenige des Prätorianer-Offiziers Triccianus gewinnen konnte. Macrinus hatte also in den früheren Abschnitten seiner Laufbahn, besonders als *praefectus praetorio*, die Möglichkeit, die militärischen Fähigkeiten des Triccianus zu erkennen. Am Kaiserthron wird diese Verbindung für Macrinus besonders wichtig gewesen sein. Als ein aus dem Ritterstand zur Macht gelangter Herrscher konnte er vom Senatorenstand mehr Argwohn und Zurückhaltung als Beistand erwarten, darum wird er nicht darauf verzichtet haben, seine bewährten Freunde in Schlüsselpositionen zu erheben.

Triccianus gehörte übrigens nicht zu denen, die gleich nach dem Machtwechsel einen neuen Auftrag bekamen, wie die *praefecti praetorio* Julianus Nestor und Ulpius Julianus, ferner Marcius Claudius Agrippa, der als Statthalter nach Pannonia Inferior ging. Triccianus blieb eine Zeit — einige Monate — lang Kommandant der *legio II Parthica*,²⁹ entweder deshalb, weil ihn Macrinus in der im Osten zusammengezogenen Armee brauchte, oder deshalb, weil Triccianus wirklich weit entfernt von den Verschwörern stand.

In der zweiten Hälfte des Jahres 217, als Marcius Agrippa von Macrinus nach Dazien geschickt wurde, übernahm Triccianus dessen Stelle. Vor seiner Ernennung gelangte er als *consularis* in den Senat.³⁰ Seine Tätigkeit in Pan-

²⁴ H. v. PETRIKOVITS: RE «M. Opellius Macrinus», XVIII 1939. 544.

²⁵ SHA v. Macrini 4, 5—6 — Datierung bei H.-G. PFLAUM: o. c. 1103.

²⁶ Dio LXXVIII 11,3; H.-G. PFLAUM: o. c. 1038.

²⁷ SHA v. Diadumeni 4,1.

²⁸ SHA v. Macrini 2, 1—5.

²⁹ Dio LXXIX 4,3.

³⁰ A. STEIN: o. c. 270; Á. DOBÓ: Die Verwaltung der römischen Provinz Pannonien von Augustus bis Diocletianus. Budapest—Amsterdam 1968. 90. Laut Dobó sollte Triccianus im Jahre 217 Konsul gewesen sein. Das ist ein Irrtum.

nonia Inferior bezeugen zahlreiche Meilensteine, die Diadumenianus als Cäsar bezeichnen,³¹ die aber noch zur Zeit der ersten *tribunicia potestas* von Macrinus, d. h. zwischen August und 9. Dezember 217, errichtet wurden. In der älteren Forschung wurde aufgrund der Meilensteine die Ausbesserung der Limes-Straße Triccianus zugeschrieben.³² Es ist aber offensichtlich, daß die wenigen Monate seiner Statthalterschaft zur Durchführung der Arbeiten von großen Ausmaßen nicht genügen konnten: die Errichtung der *milliaria* — die die Aktivität des neuen Statthalters bestätigt — war nur ein Teil der Wiederherstellungen, die noch unter Caracalla im Jahre 214 begannen.³³

Auf E. Groag ist der bekannte Irrtum zurückzuführen, daß Triccianus in Pannonien seines Amtes noch von Macrinus enthoben wurde und er sich in Bithynien aufhielt, als ihn Elagabalus ermorden ließ.³⁴

Cassius Dio, auf den man sich dabei beruft, schreibt wie folgt: *ὁ μὲν οὖν Ἀτταλὸς δι' ἐκείνον ἀπέθανεν, ὁ δὲ δὴ Τρικκιανὸς διὰ τοὺς Ἀλβανίους ὧν ἐγκρατῶς ἐπὶ τοῦ Μακρίνου ἡγεῖτο, Καστῖνός θ' ὅτι δραστήριός τε ἦν καὶ πολλοῖς στρατιώταις, ἔκ τε τῶν ἀρχῶν ὧν ἤρξε καὶ ἐκ τῆς πρὸς τὸν Ἀντωνῖνον συνουσίας, ἔγνωστο διόπερ καὶ ὑπὸ τοῦ Μακρίνου τὴν ἄλλως προπεμφθεὶς ἐν Βιθυνίᾳ τὴν δίαίταν ἐποιεῖτο. τοῦτόν τε οὖν ἀπέκτεινεν.*³⁵

Der hier erwähnte C. Julius Septimius Castinus war Caracallas Freund und Anhänger, der zwischen 209 und 211 in Pannonien regierte,³⁶ dann in den letzten Jahre Caracallas Dazien als Statthalter verwaltete.³⁷ Triccianus blieb gewiß in seiner Amtsstellung in Pannonien bis zum Sturz Macrinus', dessen Schicksal er teilte. Elagabal bestrafte ihn mit *damnatio memoriae*, sein Name wurde auf den von ihm errichteten Meilensteinen getilgt.

Székesfehérvár.

³¹ Siehe Anm. Nr. 7.

³² F. FÜLEP: Epigraphie. Intercisa I. AHung. XXXIII. 1954. 260.

³³ J. FITZ: A military history of Pannonia from the Marcomann Wars to the death of Alexander Severus (180—235). Acta Arch. Hung. 14 (1962) 80—81.

³⁴ E. GROAG: RE «Aelius Decius Triccianus». 2287.

³⁵ Dio LXXIX 4,3—4.

³⁶ Á. DOBÓ: o. c. 80—82, Nr. 57.

³⁷ A. STEIN: Die Reichsbeamten von Dazien. Diss. Pann. I/12. 1944. 65—67.

ZUR INTERPRETATION EINES NEU ENTDECKTEN GRIECHISCHEN ROMANS

Der neue griechische Roman, die «*Phoinikika*» des Lollianos, richtiger gesagt mehrere Dutzend Fragmente des Romans, waren bis jetzt in der Kölner Papyrus-Sammlung verborgen (P. Colon. inv. 3328); ihre Entdeckung und mustergültige Auflage ist das Verdienst von A. Heinrichs.¹ Laut der paläographischen Untersuchungen wurde der Text um die Jahrhundertwende des 2. und 3. Jahrhunderts u. Z. geschrieben; das Werk selbst ist wahrscheinlich nicht viel früher entstanden. Der größte Teil der erhalten gebliebenen Fragmente enthält nur einige Worte oder nur Buchstaben, dagegen sind 4 längere Texte erhalten, und dazu kommt — als fünfter — der seit langem bekannte P. Oxy. 1368, der früher als Fragment eines selbständigen Romans betrachtet wurde, aber der sich über die stilistische Verwandtschaft hinaus durch die in gleicher Weise in ihm und in dem jetzt publizierten Fragment auftretende Figur, Glauketes, fast mit absoluter Sicherheit an die «*Phoinikika*» anschließt. Da aber die einstige Ausgabe statt in Rollen schon als Kodex erschienen ist, finden sich die erwähnten 4 umfangreicheren Fragmente auf 2 Blättern (A und B) Recto und Verso angelegt: davon bilden 2 Fragmente (Recto und Verso von A) das Ende des ersten Buches, die beiden anderen (Recto und Verso von B) den Schluß eines späteren Buches zusammen mit dem Anfang des nächsten; also, wird auch P. Oxy. 1368 dazugerechnet, haben wir eigentlich mit 3 verhältnismäßig langen Abschnitten der «*Phoinikika*» zu tun, die uns einen gewissen Einblick in die Handlung des Romans erlauben.

Der Text auf dem Blatt, welches von Heinrichs als A bezeichnet wird, beginnt vermutlich mit der Beschreibung eines Festes: Frauen tanzen; Persis und Glauketes erscheinen auch, allerdings ohne daß klargestellt werden könnte, welche Rolle sie unter den Feiernden spielen (Recto); ferner hören wir von jemandem (möglicherweise von dem Androtimos der späteren Fragmente, in dem Heinrichs den männlichen Haupthelden des Romans vermutet), der eine Liebesnacht, die erste in seinem Leben, mit Persis verbringt; Persis will mit einer Halskette für die verlorene Unberührtheit des Mannes zahlen, aber

¹Die *Phoinikika* des Lollianos. Fragmente eines neuen griechischen Romans. Hrg. u. erl. v. A. HEINRICHS. Bonn 1972.

dieser lehnt es ab; dann erscheint auf Ruf der Persis Glauketes und sie gibt ihm den Schmuck, daß er ihn zum Schatzmeister (?) bringe und dieser solle dafür zweitausend Goldstücke zahlen; endlich platzt auch die Mutter der Persis herein (Verso) — allerdings reißt hier der Text ab.

Länger und vor allem bewegter sind die erhalten gebliebenen Handlungsteile auf dem anderen, mit B bezeichneten Blatt. Der erhaltene Text führt uns mitten hinein in ein angeregtes Gespräch: Androtimos (?) diskutiert mit mehreren Männern und mit ihrem Wortführer. Jene denken «dem Knaben» den Tod zu, Androtimos (?) ist dagegen: welchen Nutzen würde ihnen doch der Mord an dem Knaben bringen? Seine Gesprächspartner sind aber hartnäckig: spöttisch ermuntern sie ihn, daß er das Opfer nur trösten und aufmuntern solle, er kenne sich ja in solchen Dingen am besten aus. Ihr Oberhaupt (?) hält das aber auch nicht für nötig: Androtimos hat den Knaben oft genug besucht, versuchte ihm Mut zuzusprechen, dieser wird sich ohnehin tapfer verhalten. Androtimos (?) gerät in Wut: er macht sich heftige Vorwürfe und prophezeit den übrigen Gefährten eine furchtbare Strafe. Mittlerweile — in der Fortsetzung des Textes — erscheint ein neuer Mann in einem roten Lendenschurz. Der Ankömmling stößt den Knaben zu Boden, schlitzt ihm den Körper mit einem einzigen Schnitt auf; dann reißt er ihm das Herz aus dem Brustkorb heraus und legt es aufs Feuer; als es gebraten ist, schneidet er es in zwei Teile, eine Hälfte wälzt er in Mehl und in Öl und, in Scheiben geschnitten, teilt er es unter den «Eingeweihten» aus; als aber jeder das für ihn bestimmte Stück übernommen hat, läßt er seine Gefährten «auf das Herzblut» schwören, daß sie ihr Oberhaupt (?) niemals in Stich lassen, niemals verraten; auch dann nicht, wenn Gefängnis, Folter oder das Ausstechen der Augen sie erwartet (Recto). Das Buch schließt also mit einer Menschenopfer-Episode, als einem gut kalkulierten Höhepunkt ab. Aber auch am Anfang des nächsten Buches bleibt der Schauplatz derselbe, und die Handlung nimmt den am Ende des vorigen Buches fallengelassenen Faden erneut auf. Da, obwohl der Text an vielen Stellen stark fragmentarisch ist, sind auch hier mehrere zusammen, darunter auch Androtimos: sie essen und trinken; die andere Hälfte des Herzens und eine Kanne, welche mit Szenen aus den Kentauren- und Lapithenkämpfen geschmückt ist, werden erwähnt; des weiteren ist von einem Gesang und von einem Mädchen (Persis?) die Rede, das heftig beschimpft wird. Auf Schritt und Tritt tauchen geschmacklos-naturalistische Momente auf: erbrochene Speisen (allem Anschein nach die Herzstücke: werden «weich gemacht», laut Heinrichs deshalb, damit sie erneut genießbar werden; Androtimos schreit, sich ekelnd, daß seine Speisen roh sind; die Anwesenden stoßen mit plumper Rückhaltslosigkeit auf, flatulieren, ein unerträglicher Gestank breitet sich aus; schließlich nimmt eine allgemeine sexuelle Orgie ihren Anfang, und Lollianos versäumt nicht dazuzufügen, daß die Paare angesichts des Neulings in Liebesdingen, des Androtimos, vor «seinen Augen» buhlen. Um Mitternacht

— so lesen wir weiter — entkleiden sie die Toten (um welche Toten es sich handelt, geht nicht hervor), «sie lassen nicht mal dem Mädchen die Büstenhalter um», und werfen alles (die Kleider? die Toten?) zum Fenster hinaus; dann legt sich ein Teil von ihnen schwarze Kleidung an, der andere weiße Kleidung, auch ihre Gesichter bemalen sie schwarz bzw. weiß, und sie ziehen, man weiß nicht wohin, ab. Androtimos und sein Gefährte (eventuell auch seine Gefährten) beschäftigen sich mit Fluchtgedanken, aber ihr Grübeln ist vorläufig umsonst, weil man sie bewacht; wahrscheinlich, als sie ihre Möglichkeiten erwägen, fällt ihnen die im Text genannte Goldschmiedewerkstatt ein — hier allerdings reißt das Fragment ab.

Abschließend, damit die Schau vollständig wird, muß ich noch einige Worte über den P. Oxy. 1368 fallen lassen. Im Vordergrund der Handlung steht Glauketes: mit einem unbekannten Ziel und einem unbekannten Auftrag reitet er irgendwohin, als ihn der Geist eines jungen Mannes darum bittet, daß er ihn und «ein schönes Mädchen» begraben solle, beide seien die Opfer eines Mordes und sie liegen unter Platanen am Wegrand. Der zu Tode erschrockene Glauketes nickt mit stummer Verblüffung, aber er denkt nicht daran, die Bitte zu erfüllen, sondern treibt sein Pferd zum Galopp an und flieht vom Ort; gegen Abend gelangt er in ein an einem Fluß gelegenes Dorf, überquert den Fluß und erblickt einen Stall, geht hinein, legt sich hin und versucht zu schlafen; nach kurzer Zeit läßt sich eine Frau auf der Leiter, die aus dem oberen Geschoß in den Stall führt, herab — bis dahin das Fragment.

Welche Folgerungen zieht nun Heinrichs aus den soeben fast wortwörtlich wiedergegebenen Texten in seiner ausführlichen Einleitung (1–80), die den Kommentaren (81–146) und den Fotokopien der Fragmente (I–XVI) vorangestellt ist? Vor allem behauptet er, daß die «Phoinikika» der Gattung nach zu den antiken Romanen, näher betrachtet zu den Liebesromanen gehört: und die in den Fragmenten auftauchenden Motive, Liebe und Keuschheit, Gefangenschaft und Flucht, Heimsuchung und Lebensgefahr, aber auch die mit Dialogen vermischte Prosaform weisen tatsächlich auf einen Roman hin. Auch mir scheint die Klassifikation als «Liebesroman» für wahrscheinlicher, obwohl ich mir die «Phoinikika», hauptsächlich wegen der auffallend großen Anzahl der naturalistischen Elemente, auch als eine «realistische» Schöpfung der Gattung, anders gesagt, als einen nahen Verwandten des Petronius leicht vorstellen kann. Heinrichs weitere Folgerungen bzw. Hypothesen beziehen sich ausschließlich auf die Fragmente des mit B bezeichneten Blattes: 1. daß die Männer, die Androtimos gefangen halten und das Menschenopfer vollziehen, mit den im Nil-Delta wohnenden «Räuber-Hirten» (Bukoloi) identisch sind, die auch in anderen griechischen Romanen öfters erwähnt werden; 2. daß Lollianos eine ausführliche, ja noch mehr eine originalgetreue Beschreibung der Einweihungszeremonien des Dionysos-Zagreus-Mysteriums gab; darauf deuten die hier aneinandergereihten Motive: Kindesopferung, Omophagie und

Kannibalismus, Schwur, Festmal, sexuelle Promiskuität und Maskerade; 3. daß in den Kreisen der Bukoloi ein Dionysos-Zagreus-Kult ganz gut vorstellbar ist: seines Erachtens ist also das von Lollianos dargestellte Bild bei weitem nicht das Produkt der Phantasie des Autors, sondern entspricht der historischen Wahrheit; abschließend 4. daß die, auf den ersten Blick sonderlich erscheinende Ähnlichkeit der Schwurformel, die die «Mysterienszene» abschließt, mit den aus der Antike bekannten militärischen Schwurformeln dadurch zu erklären ist, daß die Bukoloi militärisch organisiert waren. Heinrichs ist sich selbstverständlich über die Kühnheit und die Bestreitbarkeit seiner Hypothesen im klaren. Nicht ohne Grund: offensichtlich werde ich nicht der Einzige sein, der seine Folgerungen nicht oder zumindest nicht ganz teilen wird.

Der Hypothese jedoch, daß die Männer bei Lollianos, die die Menschenopferung vorführen, allem Anschein nach die Bukoloi sind, kann man sicherlich schwer widerstehen. Es ist eine Tatsache, daß die «Phoinikika»-Fragmente in sich keinerlei Grundlage für diese Identifikation geben.² Es ist nicht weniger eine Tatsache, daß in den Liebesromanen, aufgrund der traditionellen Requisiten der Gattung, außer den Bukoloi noch zahllose Abarten von Räubern und Piraten eine Rolle erhalten; sie treten sogar innerhalb eines und desselben Werkes öfters auf, und in der Gewalt solcher Leute stehen die Tugend und das Leben der Romanhelden fast immer auf dem Spiele; ja, Anthia, die Heldin des Xenophon von Ephesos will man auch noch opfern, aber nicht die Bukoloi sollen es tun, sondern zufälligerweise Räuber aus Kilikien.³ Jedoch, was am meisten ins Gewicht fällt, die Episode des Menschenopfers zeigt solche auffälligen Ähnlichkeiten mit dem Menschenopfer der Bukoloi im Roman des Achilleus Tatios, daß der Leser wegen des Fehlens einer besseren und wahrscheinlicheren Lösung in den Männern des Lollianos mit Grund und Recht die berüchtigten «Hirten» der Delta-Gegend ahnt. Die parallelen Stellen im Romane des Achilleus Tatios entgingen natürlich der Aufmerksamkeit von Heinrichs nicht. Die Haupthelden des Achilleus-Romans, nämlich Leukippe und Kleitophon, sind auf ihrer Reise nach Alexandria in die Gefangenschaft der Bukoloi geraten, ohne zu wissen, daß ihre Gefährten, Menelaos und Satyros, von denen sie infolge eines früheren Schiffbruches getrennt wurden, ebenfalls in der Gefangenschaft der Bukoloi sind. Leukippe wird auf der Stelle ausgewählt und zum «König» der Bukoloi vorausgeschickt: sie soll später «als reinigendes Opfer für das Heer dargebracht werden»; Kleitophon wird gesondert zum «König» geführt, aber inzwischen wird er von den abgesandten Soldaten, die die Bukoloi

² Es gibt nur eine einzige Stelle unter den Fragmenten, die uns irgendwelche ethnische Sonderstellung der Wächter des Androtimos ahnen läßt: auf dem Verso des mit A bezeichneten Blattes wurde die Kanne nämlich mit einem speziellen Ausdruck bedacht und den wollte Lollianos seinen Lesern vorsorglich wissen lassen; leider ist dieser besondere Name, abgesehen von dem Wortanfang (einem Kappa) nicht mehr zu lesen.

³ 2, 13.

aufhalten sollen, befreit,⁴ und so sieht er schon von einem sichern Platz aus die «Opferung» der Leukippe mit an: in Begleitung eines ägyptischen Priesters führen zwei Bewaffneten Leukippe vor; der Priester singt, während die beiden das Opfergetränk auf das Haupt des Mädchens gießen; dann legt sie einer auf den Rücken, stößt mit seinem Schwert «in die Gegend des Herzens», schlitzt den Körper auf, die herausquellenden inneren Organe zieht er heraus und legt sie auf den Altar; als sie gebraten sind, schneidet er sie in Teile und verteilt sie unter die Bukoloi, die diese essen.⁵ Nachträglich stellt sich natürlich heraus, daß sich vor Kleitophon ein schwindlerisches Schauspiel abgespielt hat: die beiden Bewaffneten waren Menelaos und Satyros, sie haben Leukippe, um sie zu retten, tierische inneren Organe auf den Leib gebunden, nur diese schnitten sie dann auf und so blieb Leukippe am Leben — aber das ist momentan nebensächlich. Die Hauptsache ist, daß, *mutatis mutandis*, die Szene des Menschenopfers bei Achilleus Tatios und die Beschreibung des Lollianos unbestreitbar verwandte Züge zeigen.

Dazu kommt noch eine Stelle bei Cassius Dio, die auch Heinrichs zitiert: und dieser Abschnitt, die wichtigste der sonst spärlichen Quellen über die Bukoloi, weist die Menschenopfer-Szene der «Phoinikika» noch nachdrücklicher den «Räuber-Hirten» zu. Laut dieser Erzählung lehnten sich nämlich 172, z. Z. des Kaisers Marcus Aurelius, die Bukoloi unter der Führung eines Priesters namens Isidoros auf: zuerst durch List, in Frauenkleider gekleidet, ermordeten sie einen Centurio, seinen gefangengenommenen Gefährten aber opferten sie und zwar so, daß «sie die inneren Organe, auf die sie einen Schwur abgelegt haben, aßen»; dann errangen sie einen Sieg über die in Ägypten stationierten römischen Truppen, zogen gegen Alexandrien und hätten es wahrscheinlich auch eingenommen, doch gelang es Avidius Cassius, ihre innere Zwistigkeiten ausnützend, sie zu überrennen.⁶ Jeder Kommentar über die Ähnlichkeiten ist überflüssig, sie sprechen für sich; hauptsächlich, wenn ich noch hinzufüge, daß die Bukoloi des Achilleus Tatios in einem späteren Teil der Handlung die gegen sie marschierenden Soldaten ebenfalls (zwar ohne Verkleidung) überlisten⁷. Meinerseits wage ich also die Äußerung — Heinrichs geht nicht so weit —, *daß wir in Wahrheit drei Versionen derselben Erzählung gegenüberstehen*.

Oder geradezu vier Versionen, weil wir zu dem o. g. getrost eine Episode der «Aithiopika» des Heliodoros, wo die Bukoloi ebenfalls eine Rolle spielen, einbeziehen können; dieser Episode schenkt Heinrichs ziemlich wenig Aufmerksamkeit. Die Ähnlichkeiten sind leicht zu finden: auch hier ist der Anführer der Bukoloi ein Priester, namens Thyamis; unter seiner Leitung ziehen sie, wenn nicht gegen Alexandrien, aber gegen Memphis, welches sie aber doch

⁴ 3, 9—14.

⁵ 3, 15.

⁶ 71, 4, 1—2.

⁷ 4, 14.

nicht einnehmen (siehe Cassius Dio); auch den Bukoloi-Führer bei Heliodoros empfangen die «Hirten» als König⁸ (siehe Achilleus Tatios); der Anführer, der frühere Priester aus Memphis, prahlt damit, daß er das aus der Beute stammende Geld immer «in die gemeinsame Kasse» gab⁹ (was die Funktion des rätselhaften «Schatzmeisters» in den «Phoinikika» erklären würde, natürlich angenommen, daß die Handlung auf dem Blatt A auch unter den Bukoloi spielt) usw.; und, was das Wichtigste ist, auch bei Heliodoros ist das Motiv des Menschenopfers zwar in ziemlich verkümmerter Form auffindbar. Thyamis verliebt sich nämlich, dem üblichen Rezept des Romans entsprechend, in den weiblichen Haupthelden, Charikleia, und als eine rivalisierende Räubertruppe (vielleicht die Reminiszenz der von Cassius Dio erwähnten inneren Streitigkeiten?) die Bukoloi überfällt, versteckt er das Mädchen schnell in einer unterirdischen Höhle. Zu Beginn der Schlacht will er ein Opfer darbringen und schickt seinen Gefolgsmann nach einem Opfertier aus. Inzwischen kommen aber die Gegner immer näher und ihn befällt die Eifersucht, daß seine Geliebte eventuell in deren Hände gelangen könnte: so stürzt er in die Höhle, um Charikleia zu töten (selbst Thyamis und eine Zeitlang auch der Leser sind überzeugt, daß er wirklich die Heldin umgebracht hat, aber sehr bald stellt sich heraus — siehe Achilleus Tatios —, daß Charikleia nichts passiert ist, nicht sie, sondern ein anderes Mädchen wurde das Opfer). Aus der Höhle kehrt Thyamis zu seiner Truppe zurück und seinem Manne, der eben dort anlangt, sagt er nur, daß das endlich vorgeführte Tier nicht mehr notwendig ist, daß er eben schon «das herrlichste Opfer den Göttern dargebracht habe».¹⁰ Noch mehr verbindet die vier Versionen, daß in jeder das Moment der Gefangenschaft eine Rolle spielt; es rührt von den Gattungsunterschieden her, daß die drei Romanautoren, abweichend von Dio, den Haupthelden bzw. die Haupthelden ihres Romans in die Gewalt der Bukoloi bringen.

Das Vorgefallene, das allem Anschein nach die gemeinsame Grundlage für die vier Versionen ist, wurde am klarsten von Dio bewahrt, und seine Erzählung entspricht im großen und ganzen zweifellos den historischen Tatsachen. Im Zusammenhang mit dem Moment des Menschenopfers und des Kannibalismus können jedoch mit Recht Zweifel aufkommen. Darüber hinaus, daß unsere Kenntnisse über die Bukoloi sehr lückenhaft sind, oder, daß man bei Dio auf Schritt und Tritt anekdotisch abgerundete Episoden findet,¹¹ sind die Mitteilungen des Geschichtsschreibers vor allem deshalb verdächtig, weil sowohl die Menschenopferung als auch der Kannibalismus immer häufiger erklingende, sozusagen schablonenhafte Anklagen in der Literatur des 2. und 3. Jahrhunderts u. Z. sind. Wie oft das eine und auch das andere den Christen

⁸ 1, 7.

⁹ 1, 19.

¹⁰ 1, 13.

¹¹ S. FERGUS MILLAR: A Study of Cassius Dio. Oxford 1964. 121; 128; 147; und *passim*.

vorgeworfen wurde, und wie oft das auch noch durch die Verleumdung über die sexuellen Ausschweifungen (die Lollianos so anschaulich schildert) gekrönt wird, ist reichlich bekannt; mehr sagt aus, wenn ich — Heinrichs folgend — darauf hinweise, wie sich das Bild der Catilina-Verschwörung innerhalb von dreihundert Jahren, von Sallustius bis Cassius Dio, verändert hat. Sallustius berichtet erst nur darüber, daß Catilina und seine Gefährten vor dem feierlichen Schwur «angeblich» mit Menschenblut vermischten Wein tranken, und der Text gestattet höchstens die Möglichkeit von Menschenopfern;¹² Plutarchos spricht schon *expressis verbis* aus, daß beim Schwur Menschen geopfert wurden, ja, daß die Verschwörer auch Menschenfleisch aßen;¹³ bei Dio jedoch sind anstatt von Männern schon Kinder die Opfer¹⁴ als weitere Steigerung der Entsetzlichkeit des Aktes. Die Anhäufung der Verdächtigungen solchen Inhalts hängt aber nicht mit der Zunahme tatsächlicher Fälle zusammen, im Gegenteil, mit ihrer Abnahme; denn das Menschenopfer und der Kannibalismus können nur auf diese Weise und nur dann zum Symbol des asozialen Verhaltens, der Barbarei und der Grausamkeit werden, wenn sie in der Wirklichkeit nur selten vorkommen und als Handlungsweise wie auch als kontinuierliche Religionspraxis aufhören zu bestehen. Was meiner Meinung nach soviel bedeutet, daß ein fundamentaler Punkt von Heinrichs' Deutungsvorschlag auf allzu schwankendem Boden steht: er nimmt nämlich an, daß Menschenopfer und Kannibalismus unter den Bukoloi nicht nur eine Ausnahme, sondern eine ständige religiöse Handlungsweise waren und zwar im Rahmen der Dionysos-Zagreus-Mysterien, — deren Dromenon er teilweise eben aus dem Text des Lollianos rekonstruieren will!

Aber bei der Interpretation der «Phoinikika»-Fragmente *ist im Grunde genommen seine mühsam aufgebaute und komplizierte Mysterien-Hypothese gar nicht notwendig, und auch die historische Authentizität des Menschenopfers und des Kannibalismus der Bukoloi ist nebensächlich*: die angebliche Mysterien-Szene des Romans kann auf andere Weise viel einfacher und vielleicht auch befriedigender erklärt werden, mit Hilfe rein literaturhistorisch-ästhetischer Überlegungen. Es gibt nämlich in den Bukoloi-Erzählungen des Dio, des Achilleus Tatios und des Heliodoros noch ein, bis jetzt nicht erwähntes gemeinsames Moment (das Heinrichs, wie ich sehe, nicht aufgefallen ist): namentlich daß die «Hirten» aus irgendwelchem Grunde bei allen drei Autoren im Kampfe stehen bzw. sich auf einen Kampf vorbereiten. Wenn wir nun annehmen, daß ähnlich wie die anderen drei, auch die Erzählung des Lollianos eine Variante derselben Geschichte darstellt, was zumindest sehr wahrscheinlich ist, dann liegt es auf der Hand, die Menschenopferepisode der «Phoinikika» in sinnverwandte Zusammenhänge zu betten; also können wir mit Recht daran denken,

¹² *Coniuratio Catilinae* 22.

¹³ Cicero 10, 4.

¹⁴ 37, 30.

daß sich die Wächter des Androtimos ebenfalls auf einen Kampf, auf irgendeine bewaffnete Aktion vorbereiten. Die Gründe sind aus den uns erhaltenen Fragmenten leicht zu entnehmen, ja, sie ergeben sich fast von selbst: sie haben mehr oder weniger Menschen getötet oder in Gefangenschaft geschleppt und jetzt müssen sie die Retorsion abwehren. In solch einem Kontext ist aber die Funktion des Menschenopfers, genauso wie bei Dio oder in den Romanen des Achilleus Tatios und des Heliodoros «das reinigende Opfer für das Heer»; die Opferung abschließende Maskerade bildet offensichtlich eine Variante des bei Dio erwähnten Kleidungswechsels; und wenn man sich diese Szene am Vorabend des Kampfes vorstellt, dann gewinnt auch der militärische Schwur, der Heinrichs einige Kopfschmerzen verursacht hat, eine ausgezeichnete Begründung.

Meinerseits glaube ich also nicht, daß Lollianos bewußt ein bestimmtes Mysterien-Dromenon darstellen wollte.¹⁵ Sein vorrangiges Ziel war eher — entsprechend den ungeschriebenen Regeln des Liebesromans — soviel wie möglich extremistische Situationen zu schaffen, soweit wie möglich die Handlung zu komplizieren. Eben deswegen hat er die Geschichte der revoltierenden Bukoloi, Menschenopferer und Kannibalen, wie und wo er sie auch gelesen oder gehört hatte, aufgegriffen, ähnlich wie Achilleus Tatios und Heliodoros. Was hat denn alle drei bei der Geschichte angezogen? Vielleicht auch der Umstand, daß die Bukoloi zufälligerweise in Ägypten lebten, und die griechischen Romanschriftsteller sowieso ihre Helden gern auf ägyptischer Erde reisen ließen. Und in der Hauptsache, daß die Geschichte, anstatt irgendwelcher «vorgefertigter Elemente», beinahe auf einem Tablett serviert, die unentbehrlichen Requisiten für einen Liebesroman anbietet: die lasterhaften, für alle Grausamkeiten zu habenden Menschen und die dramatisch verschärften Situationen. Lollianos hat im Grunde genommen wenig an dem Rohmaterial verändert: mit Routinegriffen hat er Androtimos, der alle Schicksalsprüfungen sicherlich heldenhaft besteht, in die Gefangenschaft der Bukoloi geraten lassen und machte das sowieso schon schwarze Bild noch schwärzer, zum Teil mit den Ausmalungen der sexuellen Ausschweifungen, zum Teil mit den konzentriert naturalistischen Teilen. Auf alle Fälle wandte er genügend «entfremdende Effekte» an dafür, daß die Freunde dieser Literaturgattung, die die Menschenopfer-Episode seines Romans lesen, nicht an erhabene und ergreifende religiöse Riten denken, daß sie — es sei mir gestattet, meine skizzenhaften Bemerkungen mit einem Wortspiel abzuschließen — auf keinen Fall Mysterien, sondern nur verzerrte und abstoßende «Anti»-Mysterien in der Szene erblicken können.

Budapest.

¹⁵ Daß er *expressis verbis* von «Eingeweihten» spricht, bedeutet natürlich gar nichts; dieses Wort, wie auch das Wort «Mysterium» werden sehr häufig in übertragenem Sinne gebraucht: Kleitophon beweint z. B. «die Mysterien des zerteilten Bauches» der Leukippe, s. 3, 16.

J. HERMAN

EVOLUTION $a > e$ EN LATIN TARDIF?

ESSAI SUR LES LIENS ENTRE LE PHONÉTIQUE HISTORIQUE
ET LA PHONOLOGIE DIACHRONIQUE

The detail of the pattern is movement
(T. S. ELIOT: Burnt Norton V)

L'archiphonème /A/ est remarquablement stable et conservateur dans l'histoire du latin; ses éléments /ā et â/, fusionnés en un seul phonème /a/ dans la latinité dite «vulgaire» ne participent pas à la redistribution des degrés d'aperture qui a transformé au cours de la première moitié du premier millénaire tout le système des phonèmes vocaliques du latin.¹ On évoque tout au plus deux changements considérés comme «conditionnés»: une transformation $a > e$ après *yod* initial (type *Ienuarius* pour *Ianuarius*) et un flottement entre *e* et *a* devant *r* en syllabe non accentuée (*passar* pour *passer* et d'autre part *Caeser* pour *Caesar*). Les autres modifications que subira cette voyelle ne se produiront que dans l'évolution séparée — bien que pré littéraire dans certains sas — des idiomes romans.²

Il n'en est pas moins vrai que *a* ne semble pas avoir été complètement immuable dans la latinité tardive: nous possédons à ce sujet le témoignage — entre autres — de flottements graphiques bien plus rares que ceux qui se manifestent dans la transcription d'autres voyelles, mais néanmoins assez nombreux pour ne pas être considérés comme de simples erreurs individuelles.

Afin de pouvoir interpréter les faits dans leur ensemble et de trouver leur place dans le cadre plus vaste de l'évolution du système phonologique latin, nous passerons en revue les divers types de flottement, y compris ceux qui rentrent dans le cadre des changements «conditionnés».

¹ Il s'agit de la modification dite «vulgaire» du système vocalique latin, à la suite de laquelle les oppositions phonologiques de durée ont disparu pour être remplacées par des oppositions d'aperture; ainsi, *ē* a abouti à /e/ — *e* ouvert —, *ē* et *ī* ont fusionné en /e/ — *e* fermée, *i* a gardé le timbre /i/; parallèlement, dans la série vélaire, il y avait les transformations *ō* > /o/ — *o* ouvert —, *ō*, *ū* > /o/ — *o* fermé — tandis que *u* conservait le timbre /u/. Cette transformation constituait le type dominant; l'Est, la Sardaigne et quelques îlots conservateurs en Italie du Sud ont connu d'autres types qui ne nous intéressent pas ici. Les faits se trouvent dans tous les manuels de latin vulgaire ou de linguistique romane.

² Les deux changements «conditionnés» ont déjà été décrits par H. SCHUCHARDT (*Der Vokalismus des Vulgärlateins*, I. [Leipzig 1866-1868] 186 et 195) et illustrés de riches séries d'exemples. Pour un excellent résumé récent, v. V. VÄÄNÄNEN: *Introduction au latin vulgaire*. Paris 1967 (2^e éd.), §§ 52-53.

I. Type *ia-* > *ie-*

Changement largement attesté, en particulier dans les inscriptions, et mentionné dans tous les manuels. Nous ne citons quelques exemples que pour dégager les grandes lignes du processus.

L'exemple daté le plus ancien provient, à notre connaissance, de l'Ombrie : XI 5748 (a. 260) IENVARIVIVM (sic);³ il existe quelques pierres tardives, mais vraisemblablement préchrétiennes qui présentent des formes du type *Ienuarius* — par ailleurs, la masse des exemples apparaît dans les épitaphes chrétiennes,⁴ toujours dans le nom — nom de personne ou nom de mois — *Ienuarius* < *Ianuarius*. Une altération en apparence similaire apparaît dans quelques autres mots, mais les exemples dont on dispose proviennent de manuscrits d'auteurs chrétiens et de manuscrits bibliques; il n'y a pas, à notre connaissance, d'exemples épigraphiques : il s'agit de *ianua* > *ienua* (pour les exemples, cf. Thes. s. v. 133, 64 sqq.), de *iacto* > *iecto* (cf. Thes. s. v. *iacto* 48, 61) et de *iactum* > *iectum* (cf. Thes., s. v. *iacio* 33, 3); les attestations sont d'ailleurs incoparablement plus sporadiques que dans le cas de *Ienuarius*.

Comme c'est d'ailleurs normal dans les textes épigraphiques, *Ienuarius* pour *Ianuarius* reste toujours une variante: des formes avec *ia-* continuent à se rencontrer partout et toujours, jusque dans les inscriptions qui fourmillent de «vulgarismes». Pour citer des cas au hasard, en Ombrie — c'est-à-dire là même où nous avons relevé notre exemple le plus ancien — nous trouvons dans une inscription chrétienne XI 4335 (a. 503) GIANVARIA, comme nous trouvons en Gaule XIII 2109 IANVARIS (= *Ianuarius*), alors que le type *ie-* est parfaitement courant dans les inscriptions chrétiennes de cette province. Puisque ces formes, comme bien d'autres, présentent en dehors de la conservation de *a* un phonétisme nettement «vulgaire», il y a lieu de supposer que les formes avec *ia-* n'étaient pas moins authentiques que celles avec *ie-*:

³ Un chiffre romain suivi d'un chiffre arabe renvoie, devant un exemple épigraphique, au Corpus Inscriptionum Latinarum (volume et numéro d'ordre de l'inscription). Voici les autres abréviations que nous utilisons pour introduire nos citations:

Espérandieu = E. ESPÉRANDEU: Inscriptions latines de la Gaule (Narbonnaise). Paris 1929.
 ILCV = E. DIEHL: Inscriptiones Latinae Christianae Veteres. Berlin 1923 — 1931.
 Intercisa I = Intercisa (Dunapentele—Sztálinváros). Geschichte der Stadt in der Römerzeit. Budapest 1954 (Archaeologia Hungarica XXXIII).
 K. = H. KEIL (ed.): Grammatici Latini. Leipzig 1857 — 1880.
 REW = W. MEYER-LÜBKE: Romanisches etymologisches Wörterbuch. 3^e éd. Heidelberg 1935.
 RLÖ = Der Römische Limes in Österreich. Wien 1900.
 Thes. = Thesaurus Linguae Latinae.
 Vives = D. J. VIVES: Inscripciones cristianas de la España Romana y Visigoda. Barcelona 1942.

⁴ Voici quelques cas pris au hasard: ESPÉRANDEU 542 (VI^e s.) IENOARI; ILCV 287a (Rome, a. 338) IENVARIO; XII 934 (Arles, a. 529) GENOARI.

en d'autres termes, les doublets graphiques *Ianuarius* ~ *Ienuarius* recouvraient des doublets de type similaire dans la prononciation. Le changement phonétique était donc véhiculé par la variante «avancée» d'un vocable dont la variante ancienne continuait à être employée.

De toutes manières, d'un point de vue phonétique, le tableau est assez confus. A en croire les exemples non-épigraphiques *ianua* > *ienua*, *iactum* > *iectum* etc., le changement *ia-* > *ie-* aurait touché non seulement la syllabe initiale non-accentuée, mais aussi la syllabe accentuée, qu'elle fût ouverte ou fermée.⁵ Dès lors, on s'étonne de ne trouver, dans les inscriptions, que *Ienuaria* etc., et que les innombrables *iacet* (souvent *iacit*) se présentent toujours avec un *a*. La solution consisterait peut-être à supposer — tout en considérant *iecto*, *iectum* etc. comme des formes analogiques — que la forme *ienua* elle-même, très rare en somme (tout comme la forme de base *ianua*) dans la latinité vulgaire et tardive et à peine représentée en roman (cf. REW s. v. *ianua*) est remodelée, grâce à une contamination teintée d'étymologie populaire, d'après *Ienuarius*, bien plus fréquent.

Sur le plan géographique, la répartition des exemples est inégale. L'évolution semble relativement précoce en Italie Centrale et elle va fort loin à Rome : selon l'Index de Diehl (ILCV III, s.v.), sur un peu plus de 80 cas de noms de personne *Ianuarius*, *Ianuaria* etc. relevés dans des inscriptions romaines, 27 présentent le type *ie-*; dans les matériaux examinés par Zilliaccus,⁶ le type *ie-* constitue la majorité. Les exemples sont courants dans l'Italie du Nord et du Nord-Est, du moins dans les épitaphes chrétiennes ; par contre, nous n'en connaissons pas dans le Sud. Comme nous l'avons vu plus haut, il y a des exemples assez précoces en Dalmatie, ce qui témoigne une nouvelle fois des affinités linguistiques entre l'Italie et le littoral dalmate.⁷

Il n'y a pas d'exemple en Dacie, ni en Mésie, ni même, semble-t-il, en Norique ; le seul exemple pannonien est incertain.⁸ Tout cela est normal, étant donné la chronologie du processus *ia-* > *ie-* : en Dacie, l'activité épigraphique s'interrompt presque au moment même où le changement *ia-* > *ie-* se manifeste pour la première fois en Italie ; dans les autres provinces danubiennes et à l'intérieur des Balkans, les inscriptions se font rares après la fin du III^e siècle

⁵ W. MEYER-LÜBKE, dans son *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft* (Heidelberg 1920, 3^e éd.), pp. 157—158, examine le changement *ia-* > *ie-* dans un chapitre consacré aux voyelles non-accentuées, et il attribue par conséquent la forme *jenua* à une altération produite par l'influence analogique d'autres éléments en *ia-* > *ie-*.

⁶ Cf. H. ZILLIACUS: *Sylloge Inscriptionum Christianorum veterum Musei Vaticani*. Helsinki 1963 (*Acta Instituti Romani Finlandiae*. Vol. I—1—2), t. I, 7.

⁷ V. au sujet de cette question notre article: *Essai sur la latinité du littoral adriatique à l'époque de l'Empire*, in: *Sprache und Geschichte. Festschrift für Harri Meier zum 65. Geburtstag* (München 1971), pp. 199—226.

⁸ Il s'agit de l'inscription d'une bague trouvée à Győr (Arrabona), IENVARIE cf. NAGY L.: *Pannonia Sacra*. In: *Szent István Emlékkönyv*, I. (Budapest 1938) 90. Rien ne garantit que le mot ait été gravé en Pannonie même.

et le nombre des épitaphes chrétiennes y reste réduit. Ce qui est remarquable, par contre, c'est l'absence d'exemples du type *Ienuarius* en Espagne (bien que le nom, sans même parler du nom du mois, y soit connu) et surtout l'absence presque complète des cas avec *ie-* en Afrique : alors que l'Index de ILCV, l.c. connaît, sauf erreur, 29 cas du type *Ianuarius* pour le seul nom de personne, on n'y relève qu'un seul exemple de la forme altérée, et encore légèrement conjectural : VIII 20411 IE [...]

L'extension du nom de mois avec *ie-* (ou *ge-*), telle qu'elle ressort de l'Index de ILCV (III 392), confirme ce que nous venons d'établir pour le nom de personne : les noms avec *-e-* sont propres à l'Italie — surtout Rome et l'Italie du Nord — et à la Gaule — surtout la Gaule centrale et méridionale — alors que Diehl ne relève pas cette variante dans les inscriptions d'Afrique et d'Espagne.⁹

En fin de compte, il semble y avoir une curieuse connexion entre cette distribution et les faits romans : si *ienuarius*, en tant que variante du nom de mois, a triomphé pratiquement partout,¹⁰ la situation est moins nette dans la Péninsule Ibérique : bien que la forme esp. *enero* remonte indubitablement à *ienuarium*, il n'y a aucune raison contraignante d'écarter d'emblée une filiation directe entre *ianuarium* et port. *janeiro*,¹¹ rappelons aussi la forme *janer* relevé par Menéndez Pidal dans le domaine du vieux catalan.¹² L'existence de ces vestiges archaïques dans les parlers périphériques et l'absence du type en *ie-* dans les inscriptions latines indiquent que la variante novatrice ne s'est répandue dans la Péninsule que relativement tard, à une période où les parlers périphériques avaient déjà acquis une autonomie suffisamment forte pour se maintenir à l'écart des influences centrales, et où la distance entre la langue parlée et la langue des inscriptions était déjà assez grande pour permettre à l'usage épigraphique de conserver des traits traditionnels sur certains points, malgré la pression de la prononciation. Même retard

⁹ L'absence des formes avec *ie-* en Espagne a déjà été remarquée par P. GAENG: *An Inquiry into Local Variations in Vulgar Latin as Reflected in the Vocalism of Christian Inscriptions*. Chapel Hill 1968, p. 104, et avant lui par J. BRÜCK: *Glotta* 25 (1936) 35 — 42.

¹⁰ It. *gennaio*, log. *bennardzu*, fr. *janvier* (malgré Gaeng, l.c.) tout comme a. picard *jenvier*, prov. *genvier*, cat. *gener*, esp. *enero*. Roum. *ianuarie* est un emprunt au slave.

¹¹ Contrairement au REW qui ramène *janeiro* à *jenuarius*, ceux qui ne s'occupent que du portugais, sans souci de comparatisme, n'éprouvent visiblement pas l'ombre d'un doute quant à la justesse d'une filiation directe *januarius* > *janeiro*, v. p. e. E. B. WILLIAMS: *From Latin to Portuguese*. 2nd ed. Philadelphia 1962, p. 60, ou encore F. DA SILVEIRA BUENO: *A Formação Histórica da Língua Portuguesa*. Rio de Janeiro 1958, p. 84.

¹² R. MENÉNDEZ-PIDAL: *Orígenes del Español*. 4^a ed. Madrid 1956 (Obras de R. Menéndez Pidal, tom. VIII), p. 142; v. encore *ibid.* p. 192, dans le domaine du vieux aragonais *ianer*, *ianero*.

dans d'autres régions limitrophes de la Romania : en Afrique, en Sardaigne¹³ et sans doute aussi dans la Bretagne romaine.¹⁴

II. Le type *ar ~ er*

Contrairement à l'évolution *ia- > ie*, où l'antériorité de la variante avec *a* ne fait aucun doute, il s'agit ici d'une sorte de flottement, dans le cadre duquel c'est tantôt la variante avec *a* tantôt celle avec *e* qui constitue la forme admise, l'autre étant une déviation rare ou «vulgaire», une «faute» (sans être toujours plus récente). Plusieurs facteurs semblent en effet se conjuguer pour produire un ensemble de cas assez disparate :

a) A la suite des alternances du type *dare ~ reddere*, *pario ~ reperio*, le schéma usuel du mot latin comportait un *e* à la place d'un *a* en syllabe non-initiale devant *r*. De là, sans doute, une certaine tendance à insérer dans ce schéma les mots qui, pour une raison ou une autre, s'en écartaient : l'Appendix Probi 23 note *cithara non citera*, on évoquera aussi fr. *sevrer* de *seperare* remplaçant *separare*, ou bien esp. *comprare* de *comperare* remplaçant *comparare*, etc. Les exemples épigraphiques ne manquent pas non plus ; rappelons en particulier les nombreuses formes du type *Caeser*, *Caeseris* etc. : il y en a déjà dans les graffiti de Pompéi,¹⁵ relevons parmi les exemples précoces CAESER, CAESERE dans un diplôme militaire trouvé en Corse, de l'année 71 (Espérandieu 12). Des cas analogues se retrouvent un peu partout, citons au hasard III 5705 dans le Norique, V 2313 dans le Nord-Est de l'Italie, VI 8897 à Rome, IX 6173 en Italie du Sud, VIII 24719 (présentant la variante graphique CAESAERIS) en Afrique.¹⁶ Il y a aussi d'autres types d'exemples pour illustrer la même altération : II 3684 (Espagne) HILERA, V 2892 et 3235 (Italie du Nord) AMERYLLIS.

b) Par un mouvement contraire, *e* tend à s'ouvrir en *a* devant *r*, surtout, paraît-il, sous l'influence assimilatrice d'un *a* dans une syllabe voisine. Cette modification *e > a* se produit en particulier en position inaccentuée. L'Appendix Probi contient de nombreuses interdictions à ce sujet : 84 *camera non cammara*, 129 *anser non ansar*, 163 *passer non passar*, 168 *noverca non novarca* et éventuellement 43 *carcer non car[car]*. La tendance est d'autre part bien attestée dans les langues romanes, p.e. fr. *marché* (= lat. *mercatum*), *par*

¹³ Pour la Sardaigne, on remarquera p. e. qu'étant un des rares territoires romans qui ont conservé *ianua*, les formes *ia-* et *ie-* y coexistent : log. *yanna* (mais pourtant *bennardzu*), mais campid. *enna* (cf. REW s. v.).

¹⁴ A en croire en tout cas J. C. MANN: *Spoken Latin in Britain as Evidenced in the Inscriptions. Britannia* 2 (1971) 218–224, il n'y pas d'exemples de ce type dans cette île.

¹⁵ V. à ce sujet V. VÄÄNÄNEN: *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*. 3^e éd. augmentée. Berlin 1966, p. 19.

¹⁶ Cf. pour d'autres exemples Thes., *Onomasticon*, s. v.

(= lat. *per*). On relève également, dans les textes tardifs, des altérations du même type mais qui semblent plus éphémères, p.e. III 11316 (sud de la Pannonie, a. 236) GARMA[nicus], ou *litaras* en Afrique, dans les Tablettes Albertini d'époque vandale.¹⁷

A la suite de ces deux tendances contraires, l'incertitude quant au timbre des voyelles *e* et *a* devant *r* devait être assez générale, en particulier dans les noms de lieu qui ne s'associaient dans la conscience des locuteurs à aucune forme latine bien établie, d'où des graphies comme III 8011 ZERMICE-GETVSAE ou V 98 TERENTINO pour *Tarentino*.

III. Flottements *a* ~ *e* repris à une langue étrangère

Des flottements graphiques et sans doute phonétiques entre *a* et *e* se manifestent dans certains éléments — noms propres en particuliers — empruntés à une des nombreuses langues avec lesquelles le latin était entré en contact. Dans la plupart des cas, ces flottements reflètent des particularités de la langue à laquelle les éléments en question avaient été pris : divergences dialectales, alternances de caractère apophonique, etc. Ces flottements sont donc extérieurs, quant à leur origine, au phonétisme du latin lui-même. Notons toutefois qu'ils se produisent dans un contexte latin : si, dans le cas d'éléments adventices, une variante avec *a* et une autre avec *e* pouvaient être considérées comme signifiants équivalents et optionnels d'un seul et même signe, c'était parce que, dans le cas d'éléments latins également, les locuteurs avaient l'habitude d'alternances «libres» entre *a* et *e*.

Il ne saurait être question d'énumérer tous les types de flottements qui rentraient dans cette rubrique, ni toutes les langues qui entrent en ligne de compte. Nous évoquons quelques cas parmi les plus caractéristiques.

1. La *koiné* grecque connaissait encore — conservant ainsi le souvenir de divergences dialectales — des doublets dont l'un contenait un *a*, l'autre un *η* de type ionien.¹⁸ Il y a toutes les chances que des formes comme TRECVM (= *Thracum*, RLÖ 18 [1937] 71, Carnuntum, I^{er} siècle) et aussi — conformément à une conjecture ingénieuse de Mommsen III 849 (Dacie) A[l.thra] EC représentent la variante de type ionien de la forme courante *Thrax*, *Thracum* (fréquente partout ; citons au hasard, pour en rester à la région danubienne, III 4270, 4321, 4625, 11333). Il en est sans doute de même pour III 1139 (Apulum, a. 235) PRIEPO (= *Priapo*). Tous les mots grecs avec *e* pour *a* ne s'expliquent évidemment pas de la même manière : III 15166 (Aquincum, III^e siècle) SCOLESTICO est plutôt une réfection hypercorrecte d'après *σχολή*

¹⁷ V. VÄÄNÄNEN: Etudes sur le texte et la langue des *Tablettes Albertini*. Helsinki 1965 (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, ser. B, tom. 141: 2), p. 26.

¹⁸ Cf. SCHWYZER, Griechische Grammatik, p. 121.

(la forme usuelle se retrouve également à Aquincum : Archaeologiai Értesítő 45 [1931] 266, III^e siècle). Quant au *ε* de III 10611 (vrais. Aquincum, inscription judaïque tardive en caractères grecs) ANECTACIO, il reflète plutôt la variation morphologiquement conditionnée entre débuts de mot *áva-* et *àve-* au sein du même paradigme, p.e. *ávaβαίνω*, mais *ávέβην* etc.

2. Une alternance *a ~ e* s'observe dans certains noms provenant du domaine illyrien. Le fréquent nom de personne *Plator* (d'où le gentilice *Platorius*) se rencontre aussi sous les formes *Plaetor*, *Pletor*, *Plaetorius*, *Pletorius*.¹⁹ Le flottement correspond à une différenciation qui semble dialectale : les formes avec *e* ou *ae* sont nettement plus fréquentes dans le Nord que dans le Sud de la Dalmatie, et elles constituent la majorité dans l'Italie centrale, en Campanie, en Istrie et en Vénétie.²⁰ La Pannonie, de son côté, ne connaît que les formes avec *e* ou *ae* (III 3804, 3925 etc.) ce qui correspond au type vénéto-istriote, alors que ce sont les formes avec *a* qui sont plus courantes en Dacie, qui présente pourtant l'autre variante également (nous avons par exemple au même endroit — Alburnus Maior — III 1269 PLAETORIA et III 1271 PLATORIS).²¹ Il se peut d'ailleurs que cette différenciation soit reliée à une particularité du vocalisme illyrien, indiquée par Mayer (o.c. II 131—132) : il semble que, dans le voisinage d'une liquide, *a* — d'un timbre particulièrement instable — s'affaiblissait facilement en *e*. C'est ce qui explique peut-être les amples flottements dans le nom même de la Dalmatie : bien que plus rares que les formes avec *a*, les formes du type *Delmata*, *Delmatia* se rencontrent néanmoins partout ; il y en a non seulement en Dalmatie²² et dans les provinces adjacentes (III 8010 Dacie, III 4013 Pannonie etc.), mais aussi dans les autres parties de l'Empire ; les anciens étaient d'ailleurs conscients du dédoublement (cf. Velius Longus de Orthographia, K. VII 73).²³

3. Les doublets avec *a ~ e* sont assez fréquents et variés en territoire celtique ; notons, dans la Gaule Transpadane, V 5671 ADGAN AIS et V 6409 AGGAN AICO, mais par contre V 6409 IOM ADCENEICO ; dans la Lyonnaise, on trouve, entre autres, XIII 70 DEO ARTAHE qui alterne avec un

¹⁹ Voici quelques exemples : III 9866 (Rider) PLATOR ; III 2148 (Salona) PLATORIVS ; III 3825 (Igg) PLAETOR ; III 10723 (Nauportur) PLETOR ; VI 2544 (Rome) PLETORIO PRIMO ORIVNDVS EX PROVINCIA PANNO(nia) INFERIORE.

²⁰ V., avec littérature, G. ALFÖLDY : Die Personennamen in der römischen Provinz Dalmatien. Heidelberg 1969 (Beiträge zur Namenforschung, N. F. 4), s. v. *Plator*, *Plaetor* etc. V. aussi, s. v. *Plator* et *Plaetor*, les indications chez A. MAYER : Die Sprache der alten Illyrier. Wien 1957—1959. I.

²¹ Cf. A. KERÉNYI : Die Personennamen von Dazien. Diss. Pann. I. 9, pp. 144—145. En dehors des deux cas que nous venons de citer, Kerényi enregistre sept mentions de ce nom, toujours sous la forme *Plator*. Il est intéressant d'observer que la Dacie se relie ainsi à la Dalmatie du Sud, tandis que la Pannonie à l'Istrie et à la Vénétie.

²² Voir les cas cités chez P. SKOK : Pojave vulgarno-latinskogo jezika na natpisima rimske provincije Dalmacije. Zagreb 1915, p. 26.

²³ V. aussi les indications données par MOMMSEN dans CIL III p. 282.

douplet ARTEHE (XIII 64, 71). Pirson²⁴ évoque le doublet *Daverius* ~ *Davarius*, où il peut s'agir cependant du flottement bien latin devant *r*. Dans la majorité des cas, le flottement doit pourtant se ramener au gaulois.²⁵

IV. Autres exemples d'évolution $a > e$

Il reste des exemples épigraphiques qui constituent un résidu : il ne s'agit ni du type *ia-* ~ *ie*, ni du flottement devant un *r*, ni d'une altération de timbre qui se ramène avec un degré raisonnable de certitude à une source non-latine.

Pris un à un, tous les exemples que nous allons énumérer pourraient être considérés comme dus soit à des lapsus techniques, soit à des contaminations ou à des influences analogiques, donc en tout cas à des facteurs non-phonétiques : pris ensemble, ils forment pourtant une série trop compacte pour être ignorés — qui plus est, la tendance dont ils témoignent est évoquée par des grammairiens de l'époque : il ne s'agit donc pas d'un mirage.

Nous énumérons nos exemples — dont la liste est d'ailleurs sûrement incomplète — en procédant *grosso modo* d'Est en Ouest.

En Pannonie, nous relevons III 13430 VNENIMIS (= *unanimis* ou peut-être *unanimi* si la lettre S fait partie du mot suivant, indéchiffrable ; la pierre est de date incertaine, sans doute tardive pour la Pannonie) ; deux exemples (III 4368 Brigetio, fin I^{er} s. et 10513 = 3577, 3681 Aquincum, début II^e ?) de BETAVOS. Pour ce deuxième mot, la forme courante était *Bātāvus*, mais selon Lucain Phars. I 431 une prononciation *Bātāvus* devait être possible, il est donc difficile de décider si la première syllabe, dans nos exemples, est accentuée ou bien prétonique. Par ailleurs, le nom se rencontre toujours avec *a* en Pannonie, tout comme dans les provinces adjacentes (III 10329, 10671 etc.).²⁶

Dans le Nord-Est de l'Italie, en dehors d'un IVDEICAE (V 88, Pola) que l'on attribue facilement à l'influence analogique de *Iudaeus*, prononcé avec $e < ae$, on trouve aussi STEPHENI (V 8464) qu'il serait malaisé de faire remonter au grec sous cette forme ; cette variante a dû être assez tenace, puisqu'on la retrouve dans une inscription chrétienne tardive d'Espagne : Vives 334, (VI^e ou VII^e s.) STEFENI.

Il y a plusieurs exemples à Rome ; tout d'abord VI 1884 TREIECTAE, de l'année 130 — remarquons qu'une forme du même type se retrouve ailleurs aussi en Italie : XI 2643 TREIECER[unt]. On possède aussi VI 11479 LIBER-

²⁵ Cf. DOTTIN: La langue gauloise. Paris 1918, p. 57—58.

²⁴ J. PIRSON: La langue des inscriptions latines de la Gaule. Bruxelles 1901, p. 2.

²⁶ *HENC* sans doute pour *hanc* se trouve en Mésie Inférieure (III 2484). Il y a toutes les chances que ce soit une faute de graveur ; H et E se trouvent en ligature, qui doit être la mauvaise interprétation donnée par le graveur au dessin négligé d'une ligature H + A, formule graphique de toutes manières plus rare.

TEB(us) ; il s'agit malheureusement d'un texte épigraphique parvenu jusqu'à nous en tradition manuscrite ; l'exemple serait d'emblée sujet à caution si l'erreur était le fruit d'une leçon banale. Toujours à Rome, on relève VI 11857 SUPRI SECRVM ; selon une conjecture trop ingénieuse de Mommsen, nous devrions lire *sup[e]ri* (i.e. cognati superstites) [f]ec[e]ru[nt] ; il est bien plus naturel de lire *superis sacrum*.²⁷ Comme on voit, l'altération $a > e$ que Mommsen voulait éliminer par cette conjecture n'a rien de surprenant en elle-même.

L'Afrique présente des exemples curieux : si VIII 12144 AESSE (= *asse*) s'explique certainement par une contamination avec *aes*, il est difficile de trouver une interprétation non phonétique pour *AENIS* = *annis* (VIII 4328, 11475, 27472) qui est, comme il apparaît, fort loin d'être un *hapax*.

Il n'est que naturel que l'on trouve aussi, à divers endroits, quelques graphies inverses — à moins qu'il ne s'agisse d'erreurs techniques — Intercisa I n° 325 (a. 199) GATAE (= *Getae*), ou III 8061 TRABONIANO.²⁸

Nous possédons, enfin, des témoignages de grammairiens qui prouvent clairement que nos exemples épigraphiques correspondent à des processus linguistiques réels : Probi de nomine excerpta (K. IV 212, 4) *Fetigati an fatigati? melius fetigati, quod fetigo dicatur et fessi, non fassi*,²⁹ Consentii Ars de duobus partibus orationis nomine et verbo (K. V 392, 16 sqq.) *stetim pro statim, quod vitium plebem Romanam quadam deliciosa novitatis affectione corrumpit*.³⁰

V. Interprétation et conclusion

L'interprétation à laquelle se prêtent nos données est nécessairement hypothétique. Il ne s'agit pas de la marge d'incertitude inévitable que comporte toute interprétation phonétique de données graphiques : en cas normal, en effet, cette incertitude ne met pas en cause l'existence même du processus phonétique en question, mais seulement sa chronologie, son degré d'aboutissement, le timbre exact des sons représentés par telle ou telle graphie, et ainsi de suite. Dans le cas qui nous occupe, cependant, la manière dont les faits se présentent suscite une certaine perplexité quant à la nature même de la réalité phonétique qu'ils reflètent. Certes, pour ce qui est du flottement $er \sim ar$, c'est là un phénomène peu problématique, du moins à la surface : à la suite

²⁷ Il est vrai que *superi*, formule plutôt poétique, pour désigner les dieux, est rare dans les inscriptions.

²⁸ Dans le cas de TRABONIANO il peut évidemment s'agir d'un flottement provoqué par la liquide — rappelons toutefois qu'en latin, c'est normalement une liquide suivante qui provoque la confusion $a \sim e$.

²⁹ Que le grammairien ait tort, cela n'enlève rien à la valeur qu'a pour nous la remarque ; elle n'en prouve que plus clairement que *fetigo* était une variante assez fréquente.

³⁰ Ici encore, il s'agit sûrement d'une faute souvent commise ; rappelons les paroles de Consentius lui-même (K. V. 391, 3) : *nos exempla huiusmodi dabimus, quae in usu cotidie loquentium animadvertere possumus si paulo ea curiosius audiamus*.

d'une assimilation articuloire dont l'origine semble remonter très loin dans l'histoire du latin, les timbres de *a* et de *e* placés devant *r* étaient plus rapprochés que dans d'autres positions ;³¹ d'autres circonstances aidant (analogies morphologiques, influence d'une voyelle dans une syllabe voisine) l'incertitude ainsi créée a pu aboutir, sous la forme d'«erreurs» individuelles ou localisées, à un flottment entre les phonèmes. Il se créait ainsi une série de doublets plus ou moins éphémères du type *Caesar* ~ *Caeser* ou bien *passer* ~ *passar*, dont l'existence facilitait sans doute l'adoption de doublets produits par un système phonétique étranger, du type *Delmatia* ~ *Dalmatia*. A la suite de tous ces processus, il y a eu en latin, des les premiers siècles de notre ère, un certain nombre de paires de mots — noms propres en grande partie — dont les éléments par ailleurs identiques et sémantiquement équivalents différaient entre eux grâce à une alternance *a* ~ *e*. Ces faits, explicables et attestés par un nombre confortable d'exemples restent pourtant isolés et, dans le système de la langue, parfaitement marginaux.

L'incertitude s'installe cependant là où, de flottements isolés entre *a* et *e*, nous passons au phénomène d'un passage *a* > *e*, changement qui semble affecter deux phonèmes vocaliques essentiels du système latin. Les données elles-mêmes sont contradictoires. D'une part, les données qui attestent un remplacement de *a* par *e* recouvrent de leur réseau (aux mailles assez lâches, il est vrai, si nous faisons pour le moment abstraction du type *ia- ie-*) une grande partie de l'Empire et leur témoignage est corroboré par les observations de deux grammairiens : il est à peu près certain que ces données graphiques correspondent, sur le plan phonétique, à des événements réels. D'un autre côté — toujours mis à part *ia- > ie-* — les exemples d'une évolution *a* > *e* n'arrivent nulle part et jamais à constituer une série assez continue pour qu'il soit permis d'en conclure à une généralisation du changement, ne fût-ce que dans une aire restreinte ; les langues romanes elles-mêmes ne portent aucune trace d'un passage *a* > *e* dans la variante latine qui leur sert de base. Dans ces conditions, il s'agit de trouver une hypothèse qui rende compte de l'existence de nos données graphiques et s'accorde en même temps avec ce que nous savons du développement du latin tardif.

1. Quant à la nature des faits que recouvrent nos données, une constatation négative s'impose d'emblée : l'hypothèse «forte» d'un changement phonétique *a* > *e* peut être écartée, dans la mesure où ce terme désigne une fusion du phonème /a/ avec le phonème /e/, ou plus exactement avec un des phonèmes relevant de l'archiphonème /E/. Les faits que nous avons présentés

³¹ Bien que nous sachions que *r* latin était une vibrante apicale, ce n'est pas une précision suffisante pour expliquer l'influence articuloire qu'elle a exercé sur les sons environnants. Plutôt que de nous lancer dans des explications phonétiques qui seraient hasardeuses, nous préférons réserver notre avis sur ce point.

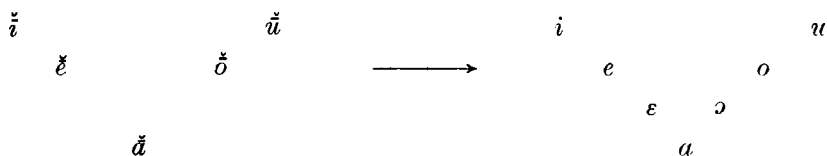
dans notre chapitre IV ne permettent qu'une hypothèse plus faible : on peut supposer qu'il s'était produit, dans la *réalisation* du phonème /a/, des modifications habituelles qui facilitaient des confusions occasionnelles et éphémères entre /a/ et /e/, sans pour autant effacer entre les deux les limites phonétiques et fonctionnelles. Il est vraisemblable que cette modification articulatoire ne consistait pas en une simple fermeture de a : on sait que dans l'évolution du système vocalique latin, l'établissement des différences d'aperture phonologiquement pertinentes est en corrélation avec la durée qu'avait la voyelle dans le paradigme vocalique classique : ce sont les anciennes longues qui apparaissent comme fermées après la disparition des oppositions quantitatives et les anciennes brèves comme ouvertes. Si la modification dans l'articulation de a avait consisté en une fermeture plus accentuée, cette modification aurait dû affecter d'abord et surtout les anciennes longues ; inhérente au mouvement d'ensemble du système, une telle modification aurait sans doute été plus générale et aurait laissé des traces graphiques relativement nombreuses. Il semble bien que cela ne s'est pas passé ainsi : la confusion $a > e$ apparaît sans distinction de l'ancienne durée des a , on peut même affirmer qu'elle apparaît dans la grande majorité des cas là où on avait eu un \tilde{a} bref. Il reste une autre explication : on peut supposer en effet que, voyelle centrale à l'origine, ni distinctement palatale ni vélaire, a ait acquis dans la latinité de l'Empire une prononciation plus « claire », plus palatale, qu'il se soit inséré dans la série des voyelles palatales, ce qui rapprochait l'impression acoustique de celle produite par e et facilitait les confusions individuelles.

Cette explication cadre non seulement avec nos données relatives au passage $a > e$ « non conditionné », mais permet aussi de rendre compte sans difficulté de du cas de *ianuarius* $>$ *ienuarius* : il est naturel qu'après un *yod*, le caractère palatal de a ait été plus net qu'ailleurs ; puisque ce terme, nom propre ou ressenti comme tel, ne s'insérait dans aucun système d'associations sur le plan linguistique et que son évolution n'était freiné par aucune pression paradigmatique, le décalage dans la réalisation de a produisit un doublet du type *ienuarius*, qui a occasionnellement entraîné un ou deux autres éléments, en particulier *ianua*, à sa suite.

L'hypothèse d'un décalage de a , dans la latinité tardive, vers une articulation nettement palatale pourrait éventuellement être exploitée pour rendre compte de quelques-unes des futures évolutions romanes (p.e. de la palatalisation de k devant a dans certaines régions). Il serait cependant hasardeux d'être trop affirmatif à cet égard sans une analyse plus détaillée des faits romans.

2. Sans être en lui-même un changement phonologique, un décalage du phonème a vers une articulation nettement palatale s'intègre et s'explique dans le cadre même de l'évolution du système phonologique latin. On sait en effet que la transformation « vulgaire » du paradigme vocalique latin entraînait

le remplacement d'un système vocalique à trois degrés d'aperture phonologiquement pertinents par un système à quatre degrés d'aperture :



(Notation de l'APhI)

Or, on connaît le principe de l'asymétrie des organes phonateurs :³² en direction vélaire, la distance sur laquelle s'établissent les degrés d'aperture est sensiblement inférieure à celle qui est à la disposition de la langue dans son élévation graduelle en direction du palais dur. Par conséquent, la différence articulatoire entre un /a/ central et un /o/ ouvert est nécessairement moindre que celle entre le même /a/ et un /ε/ ouvert, d'où le danger de confusions fréquentes et massives entre *o* et *a*.³³ Le décalage dans l'articulation de *a* vers une prononciation palatale diminue sans doute ce danger, au prix de confusions transitoires et isolées entre *a* et *e*.

Cette explication, dont le principe est pourtant puisé à bonne source, semble renfermer une part de téléologie naïve, dont nous sommes le premier troublé. Il est pourtant certain qu'un mécanisme grâce auquel, entre éléments linguistiques du même niveau, une différenciation optimale à l'émission comme à la perception est maintenue ou établie, doit nécessairement faire partie des mécanismes d'évolution du système linguistique.

Le mouvement que nous avons observé et décrit et dont nous avons essayé de rendre compte est minime en lui-même et semble périphérique du point de vue du système entier ; il constitue, pourtant, un de ces réarrangements de détail qui accompagnent nécessairement des bouleversements plus profonds et qui permettent aux éléments essentiels du système de fonctionner sans accident.

Budapest.

³² V. A. MARTINET: *Economie des changements phonétiques*. Berne s. d. (1955) surtout pp. 98–99.

³³ Des confusions de ce type existent d'ailleurs; pour la seule Dalmatie, citons les cas suivants de remplacement de *o* par *a*: III 2007 PRAVATO; III 2020 CAIVGI; III 2086 PATAVISESIS (de *Potaissa*); III 2866 PARALISENSIVM (de *Porolissum*).

САРМАТЫ И ГУННЫ В НИЖНЕМ ПОДОНЬЕ

Этническая история степей Нижнего Подонья и Приазовья в первые века нашей эры выясняется с большим трудом. Письменные источники почти не содержат сведений по этому вопросу, этническая же интерпретация археологических данных далеко не всегда может быть однозначна, особенно если принять во внимание тот факт, что в Нижнем Подонье и Приазовье на протяжении многих веков тесно соприкасались группы разноэтничного кочевого и оседлого населения: скифы, меоты, сарматы, которые, естественно, оказывали друг на друга разностороннее культурное воздействие.¹

Ни у кого не вызывает сомнений тот факт, что в первые века нашей эры в степях Нижнего Дона по обе стороны реки кочевали сарматские племена. Античные авторы — Страбон, Плиний, Птолемей, Помпоний Мела и другие — сохранили нам названия многих племен, либо обитавших в районе Нижнего Дона, либо проходивших через этот район.² Но большинство этих племен известно только по названиям, ни их принадлежность к той или иной этнической группе, ни их локализация не могут быть твердо определены. Подробно рассматривавший этот вопрос И. С. Каменецкий пришел к выводу, что можно уверенно говорить о пребывании в Нижнем Подонье и Приазовье лишь сираков, аорсов, язаматов и танайтов.³ Как бы ни решался спорный вопрос о границе между кочевьями аорсов и сираков, связанный с тем или иным отождествлением реки Ахардея, упоминаемой Страбоном,⁴ из толкований древних авторов вытекает, что степи к востоку от Нижнего Дона и Азовского моря на

¹ Д. Б. Шелов: К этнической истории Нижнего Подонья. Известия СКНЦВШ, серия общественных наук, 1974, № 3, с. 41 сл.

² Strabo, II, 5,7—8; II, 5,31; XI, 2,1; Plin., NH, VI, 19—22; Ptol., III, 4,7,10; V, 8,16; Pomp. Mel., I, 14, 114, 116.

³ И. С. Каменецкий: Население Нижнего Дона в I—III вв. н. э. Автореферат канд. дисс. М., 1965, с. 4—6.

⁴ К. Ф. Смирнов: Вопросы изучения сарматских племен и их культуры в советской археологии. ВССА, М., 1952, с. 206; К. Смирнов: Repartition des tribus Sarmates en Europe Orientale. Les rapports et les informations des archéologues de l'URSS. М., 1962, р. 4; В. Б. Виноградов: Сиракский союз племен на Северном Кавказе. СА, 1965, № 1, с. 108 сл.; он же. Локализация Ахардея и сиракского союза племен. СА, 1966, № 4, с. 38 сл.; И. С. Каменецкий. Ахардей и сираки. Материалы сессии, посвященной итогам археологических и этнографических исследований 1964 г. в СССР. Баку, 1965, с. 99; Ю. П. Ефанов: О племенном составе сарматов Нижнего Дона. Там же, с. 97.

рубеже нашей эры и в последующие столетия были заняты прежде всего этими сарматскими племенами. Что касается язаматов, то еще в древней литературной традиции существовали две точки зрения относительно их этнической принадлежности. Согласно одной из них, восходящей к Эфору, это племя савроматское, согласно другой, идущей от Деметрия из Каллатии — меотское.⁵ Большинство современных исследователей видит в язаматах сарматское племя, хотя есть и сторонники их меотской принадлежности.⁶ Нет пока достаточных данных и для определения этнической основы племени танаитов, которых также относят то к меотам, то к сарматам,⁷ хотя наличие у архонтов танаитов, упоминаемых надписями из Танаиса, преимущественно имен с иранской языковой основой говорит, кажется, в пользу сарматской принадлежности этой этнической группы.⁸

Археологическими раскопками, особенно в последние годы, открыты многие достаточно яркие погребальные комплексы сарматов-кочевников первых веков н. э. в разных районах Нижнего Подонья: в окрестностях Новочеркасска, в Константиновском и Цимлянском районах на правобережье Дона, в междуречье Сала и Маныча, в Приазовье и т. д.⁹

Если сарматская принадлежность кочевнических могил I—III вв. н. э. сомнений не вызывает и спор может идти лишь о том, какой группе сарматских племен должны быть приписаны те или иные погребения, то гораздо сложнее обстоит дело с памятниками оседлого населения этого времени в низовьях Дона. Культурные слои нижнедонских городищ I—III вв. н. э. дают мало материала для этнической интерпретации памятников, только лепная керамика может быть признана полноценным источником для решения этих вопросов, но сама по себе и она далеко не достаточна. Из некрополей же, относящихся к нижнедонским поселениям, систематически исследовался только Кобяковский могильник, где раскопано до 300 погребений.

Сами исследователи Кобяковского некрополя считали его преимущественно сарматским, обращая внимание на такие черты, как позы погребенных, наличие в могилах мела, захоронение с умершим собаки или коня,

⁵ Ps.-Scymn., 874—885; Ps.-Arr., 72; Polyæn., Strateg., VIII, 55; Steph. Byz., s. v. Iazabatai.

⁶ И. С. Каменецкий: Население Нижнего Дона, с. 6; он же. О язаматах. ПСА, М., 1971, с. 165 сл.

⁷ В. Ф. Гайдукевич: Боспор и Танаис в доримский период. Сб. Проблемы социально-экономической истории древнего мира. М.—Л., 1963, с. 302; И. С. Каменецкий: Население Нижнего Дона, с. 18.

⁸ Д. Б. Шелов: Танаис и Нижний Дон в III—I вв. до н. э. М., 1970, с. 216—218.

⁹ М. П. Абрамова: Сарматские погребения Дона и Украины II в. до н. э. — I в. н. э. СА, 1961, № 1, с. 99—100; С. И. Капошина: Итоги работы Кобяковской экспедиции. КСИА, 103, 1965, с. 49—51; S. I. KAPOSHINA: A Sarmatian Royal Burial at Nowocherkassk. Archeology, XXXVIII, 1963, с. 256—268; М. Г. Мошкова - В. Е. Максименко: Сарматские погребения Ясыревских курганов Нижнего Дона. КСИА, 133, 1973, с. 77—79; они же. Работы Багаевской экспедиции в 1971 г. АПНП, II, 1974, с. 26 сл.; см. также информацию тех же лиц, а также И. П. Засецкой, Е. И. Савченко, Л. С. Клейна, К. С. Лагоцкого, Л. М. Казаковой, А. А. Горбенко и других в АО за 1970—1975 гг.

обычай деформации черепов, присутствие типичной сарматской керамики и т. д.¹⁰ С другой стороны, в погребениях этого некрополя ярко проявляются особенности, не свойственные сарматской культуре, но обычные для меотских некрополей Прикубанья: обычай класть миску под голову умершего, скорченное или полускорченное положение погребенного и т. п. Это заставляет предполагать наличие среди жителей Кобяковского поселения значительного меотского компонента, подвергнувшегося сильной сарматизации, но не позволяет согласиться с точкой зрения И. С. Каменецкого, отрицающего какое бы то ни было сарматские элементы в нижнедонских поселениях и считающего эти городища чисто меотскими.¹¹ Наиболее вероятным является тезис об этнической смешанности нижнедонских поселков первых веков н. э.¹²

Смешение различных этнических черт наблюдается и в Танаисе, но в этом городе сарматские элементы играли большую роль, чем в других нижнедонских поселениях, при этом может быть прослежено последовательное усиление сарматских элементов в культуре Танаиса. Оно выражается в широком применении характерных для сарматов форм керамики, зеркал, оружия и пр., в распространении в погребальном обряде связанных с сарматами особенностей (частое применение подбойных могил, наличие в них мела, реальгара, отщепов кремня и т. п.).¹³

Со II в. н. э. в некрополе Танаиса и в могильниках других нижнедонских поселений появляются погребения с искусственной деформацией черепов.¹⁴ Антрополог М. М. Герасимова связывает с сарматами распространенный здесь европеоидный брахицефальный тип с плоским лицом.¹⁵ Анализ имен жителей Танаиса, известных по танаисским надписям, показывает, что на протяжении II и первой половины III вв. н. э. относительное число греческих имен неуклонно сокращается, тогда как имена иранского, то есть сарматского происхождения столь же неуклонно умножаются.¹⁶ Более того, в конце II и

¹⁰ С. И. Капошина: Раскопки Кобякова городища и его некрополя. АРД, I, 1962, с. 104—111; она же: Сарматы на Нижнем Дону. АИКСП, 1968, с. 167—169; Ю. П. Ефанов: Кобяковский грунтовой некрополь и вопрос об его этнической принадлежности. Там же, с. 136—146.

¹¹ И. С. Каменецкий: Население Нижнего Дона, с. 13, 18—20; он же. Итоги исследования Подозовского городища. СА, 1974, № 4. с. 212 сл.

¹² С. И. Капошина: Раскопки Кобякова городища, с. 112; она же. Сарматы на Нижнем Дону, с. 169; Ю. П. Ефанов: О племенном составе сарматов Нижнего Дона, с. 97.

¹³ Д. Б. Шелов: Эллинические и варварские элементы в Танаисе в свете новых данных «Griechische Städte und einheimische Völker des Schwarzmeergebietes». Berlin, 1961, S. 112 f.; он же: Некрополь Танаиса. М., 1961 (МИА, № 98), с. 87—88, 91; он же: Танаис и Нижний Дон в первые века н. э. М., 1972, с. 59, 234, 237—238.

¹⁴ Д. Б. Шелов: Некрополь Танаиса, с. 94; он же. Танаис и Нижний Дон в первые века н. э., с. 60; С. И. Капошина: Раскопки Кобякова городища, с. 111.

¹⁵ М. М. Герасимова: Антропологическая характеристика черепов из грунтовых погребений Танаиса. ДНД, М., 1965, с. 256 сл.; она же: К вопросу об этническом составе населения древнего Танаиса. СЭ, 1971, № 4, с. 131 сл.; она же: Население Северного Причерноморья (Боспорское царство) в античную эпоху по антропологическим данным. Автореферат диссертации. М., 1975, с. 10.

¹⁶ Д. Б. Шелов: Танаис и Нижний Дон в первые века н. э., с. 247—248.

начале III вв. н. э. появляется большая группа новых оригинальных иранских племен, полностью отсутствующих в других городах Северного Причерноморья, что может быть объяснено только появлением в Нижнем Подонье какой-то новой этнической группы, влившейся в население Танаиса.¹⁷ Особая близость этих имен к дигорскому диалекту осетинского языка позволяет видеть в носителях их представителей аланского племени. С этими ономастическими данными хорошо согласуются археологические материалы: во II в. н. э. в танаисском могильнике появляется группа погребений, характеризующаяся новыми чертами погребального обряда, ранее здесь неизвестными, но характерными для сарматской культуры — северной ориентировкой погребенных, положением кистей рук покойника на таз, перекрещиванием ног в голенях.¹⁸ Все эти археологические, антропологические и просопографические данные хорошо отражают передвижение в район Танаиса алано-сарматских племен откуда-то из Поволжья или Прикаспия.

В середине III в. н. э. Нижнее Подонье подверглось опустошительному нашествию каких-то новых племен. Раскопки в Танаисе показали, что город был разрушен и сожжен врагами в 40-х годах III в.¹⁹ В это же время прекращается жизнь и на всех других оседлых поселениях правобережья Нижнего Дона. Естественно думать, что гибель этих поселений связана с тем же нашествием, которое оборвало жизнь Танаиса.²⁰ Кто были новые пришельцы, разгромившие нижнедонские поселки, мы не знаем. Время разрушения, совпавшее с активизацией в Северном Причерноморье готов и союзных им племен, позволяет предполагать, что события в Подонье были связаны с их передвижениями. Высказывались предположения, что это могли быть сами готы, бораны, гелуры,²¹ но все это не больше, чем догадки. Вероятно, это нашествие коснулось не только оседлых поселений Нижнего Дона, но и сарматского кочевого населения этого района. Для второй половины III и IV вв. н. э. отмечается резкое сокращение числа сарматских погребений в междуречье Дона и Волги, что связано, может быть, с частичным вытеснением сармато-аланских племен с этой территории,²² хотя эти племена в этно-культурном отношении продолжали оставаться, вероятно, здесь главной силой и в дальнейшем.

¹⁷ Д. Б. Шелов: Некоторые вопросы этнической истории Приазовья II—III вв. н. э. по данным танаисской ономастики. ВДИ, 1974, 1, № с. 80 сл.

¹⁸ Л. М. Казакова—И. С. Каменецкий: Курганы Танаиса. КСИА, 124, 1970, с. 86; Д. Б. Шелов: Танаис и Нижний Дон в первые века н. э., с. 236—238.

¹⁹ Д. Б. Шелов: К истории Танаиса. ВДИ, 1959, № 1, 126—127; он же: Танаис и Нижний Дон в первые века н. э., с. 299 сл.

²⁰ С. И. Капошина: Раскопки Кобыякова городища, с. 111; она же: Сарматы на Нижнем Дону, с. 171; Д. Б. Шелов: Танаис и Нижний Дон в первые века н. э., с. 193.

²¹ В. Ф. Гайдукевич: Боспорское царство. М.-Л., 1949, с. 443; V. F. Gajdukevich: Das Vozrogranische Reich. Berlin, 1971, S. 464 ff.; И. Т. Кругликова: Боспор в позднеантичное время. М., 1966, с. 16 сл.; Д. Б. Шелов: Танаис и Нижний Дон в первые века н. э., с. 302—304; А. С. Скрипкин: Позднесарматская культура Нижнего Поволжья. Автореферат диссертации. М., 1973, с. 21.

²² А. С. Скрипкин: Позднесарматская культура Нижнего Поволжья, с. 21.

Новые изменения в волго—донских степях происходят в 70-х годах IV в. и связаны с нашествием гуннов. Об опустошительном характере этого нашествия, об истреблении гунами встречающегося на их пути населения хорошо известно из свидетельств античных авторов.²³ Правда, эти свидетельства относятся в основном к более западным районам, но нет оснований предполагать, что гунны вели себя в Северном Причерноморье иначе, чем в Подунавье и других захватываемых ими областях. По крайней мере на Боспоре следы гуннского тотального погрома прослеживаются археологически достаточно отчетливо.²⁴ В нижнем Подонье и Северном Приазовье, где прошли главные силы гуннов, они не могли оставить таких следов, так как здесь не было в это время оседлых поселений, которые могли бы подвергнуться разгрому: Танаис все еще лежал в развалинах после разрушения его варварами в середине III в.

Что касается кочевого сармато-аланского населения степей Подонья и Поволжья, то судьба его нашла отражение в известиях Аммиана Марцелина: «Итак, гунны, проследовав через области аланов, которые граничат с гревтунгами и обычно называются танаитами, многих перебив и ограбив, остальных присоединили к себе на условиях союзного договора и с их помощью уверенно ворвались, внезапно и стремительно, в широкие равнины и плодородные области Германариха».²⁵

Естественно, что установившееся в волго-донских степях господство гуннов должно было отразиться в характере погребальных памятников, непосредственно следующих по времени за гуннским нашествием, то есть могил конца IV и V вв. Выделение и хронологическое определение последней четвертью IV и первой половиной V в. возможных гуннских погребений было произведено сравнительно недавно И. П. Засецкой.²⁶ Она отнесла к ним до трех десятков могил в Нижнем Поволжье, еще около двадцати таких погребений известны в степях Крыма и Северного Причерноморья от Подонья до Одесской области. Правда, существует и другая, гораздо более поздняя да-

²³ Eunap. Hist., 42; Philostorg., XI, 8; Zosim., IV, 20,4; Amm. Marc., XXXI, 2,7—9,12; 3,8; Euseb. Hieron., Epist., 77,8.

²⁴ В. Ф. Гайдукевич: Боспорское царство, с. 479 сл.; V. F. Gajdukevich: Das Bosphoranische Reich, S. 494 ff.; В. Д. Блаватский: Пантикапей. М., 1964, с. 222; Н. И. Сокольский: Крепость на городище у хутора Батарейка 1. СА, 1963, № 1, с. 184 сл.; он же: Гунны на Боспоре. Studien zur Geschichte und Philosophie des Altertums. Budapest. 1968, с. 251; К. В. Голенко—Н. И. Сокольский: Клад 1962 г. из Кеп. НЭ, VII, 1968, с. 83 сл.; И. Т. Кругликова: Боспор в позднеантичное время, с. 23—24.

²⁵ Amm. Marc., XXXI, 3,1.

²⁶ И. П. Засецкая: О хронологии погребений «эпохи переселения народов» Нижнего Поволжья. СА, 1968, № 2; с. 52 сл.; она же: Особенности погребального обряда на территории степей Нижнего Поволжья и Северного Причерноморья в гуннскую эпоху. АСГЭ, 13, 1971, с. 61 сл.; она же: Гунны в южнорусских степях. Конец IV — первая половина V вв. н. э. Автореферат диссертации. Л., 1971; она же: Золотые украшения гуннской эпохи. Л., 1975, с. 10.

тировка большинства этих погребений,²⁷ но ее пока никак нельзя признать достаточно обоснованной и, по нашему мнению, атрибуция, произведенная И. П. Засецкой, остается вполне вероятной.

Этническая принадлежность каждой из этих кочевнических могил твердо не может быть установлена. Часть из них могла принадлежать гуннам, во всяком случае очень вероятно принадлежность им могил с трупосожжением, обрядом, совершенно не характерным для волго—донских степей до прихода туда гуннов. Им же может быть, можно приписать и погребения с захоронением шкуры коня.²⁸ В то же время возможно, что некоторые погребения гуннского времени были могилами сарматов или аланов, вошедших в гуннский союз и подвергшихся влиянию гуннов. Кажется вероятной точка зрения А. П. Смирнова, согласно которой сармато-аланский этнический компонент оставался основным на юго-востоке Европы и после гуннского нашествия.²⁹

Вскоре после того, как гунны прошли через Нижнее Подонье, вероятно, еще на протяжении 70-х или 80-х гг. IV в., возрождается жизнь в Танаисе.³⁰ Город конца IV и начала V в. был далеко не таким экономически мощным, как Танаис эпохи расцвета, II — первой половины III в. н. э., но все же это был значительный ремесленный и торговый центр. Этническая основа населения города, повидимому, и в эту позднейшую эпоху была сармато-аланская. Об этом говорит преемственность форм материальной культуры, в частности, лепной керамики³¹ и основных элементов погребального обряда. В то же время в поздних слоях Недвиговского городища присутствуют вещи, указывающие на тесные связи позднего Танаиса с областью распространения археологической черняховской культуры: фибулы и украшения западных типов, остереберные лощеные миски, трехсоставные гребни и пр.³² Некоторые новые явления, наблюдаемые в некрополе (например, иногда западная ориентировка погребенных), позволяют предполагать участие в жизни Танаиса последнего периода его истории какой-то племенной группы западного происхождения.

²⁷ А. К. Амброз: Проблемы раннесредневековой хронологии Восточной Европы. СА, 1971, № 3, с. 115—120; он же: Хронология раннесредневековых древностей Восточной Европы V—IX вв. Автореферат докторской диссертации. М., 1974, с. 31—32.

²⁸ И. П. Засецкая: Особенности погребального обряда, с. 64—69; она же: Гунны в южнорусских степях, с. 12—13.

²⁹ А. П. Смирнов: К вопросу о гуннских племенах на Средней Волге и в Прикаспии. Сб. Археологические исследования на юге Восточной Европы. М., 1974, с. 67.

³⁰ Д. Б. Шелов: Танаис и Нижний Дон в первые века н. э., с. 326. сл.

³¹ Т. М. Арсеньева: Лепная керамика Танаиса как источник для этнической истории Нижнего Дона. Автореферат диссертации. М., 1970, с. 26 сл.

³² А. К. Амброз: Фибулы из раскопок Танаиса. АДПП, М., 1969, с. 261—263; Т. М. Арсеньева: Лепная керамика Танаиса. I. ДНД. М., 1965, с. 180—185, табл. VII—X; она же: Лепная керамика Танаиса как источник для этнической истории, с. 27—28; Т. М. Арсеньева — Д. Б. Шелов: Раскопки юго-западного участка Танаиса (1964—1972). АПНП, I, М., 1974, с. 152 сл., табл. XXV, 9; Д. Б. Шелов: Танаис и Нижний Дон в первые века н. э., с. 318 сл., 322 сл.

Присутствие в населении Танаиса собственно гуннов археологически трудно улавливается. На территории городского некрополя открыто несколько захоронений шкур лошадей, может быть, восходящих к гуннскому погребальному ритуалу, но ни одно из них не может быть уверенно связано с погребением человека.³³ К предметам гуннской культуры могут быть отнесены найденные на Недвиговском городище или в некрополе костяные накладки сложно-составных луков, характерные наконечники стрел, бронзовый амулет в виде человеческой фигурки,³⁴ но эти отдельные находки не могут еще свидетельствовать о наличии в составе населения города самих гуннов. Не поддается этнической интерпретации и любопытная черта в строительстве позднего Танаиса — наличие характерных округлых в плане построек, никогда не встречающихся среди танаисских сооружений I—III вв. н. э. В их появлении, может быть, сказались какие-то реминисценции привычных для кочевников представлений о круглом жилище-юрте. Эти отрывочные данные позволяют поставить вопрос об этническом составе населения Танаиса конца IV — начала V вв., но для решения его требуется еще накопление новых данных.

Москва.

СПИСОК СОКРАЩЕНИЙ

АДПП	— Античные древности Подонья-Приазовья
АИКСП	— Античная история и культура Средиземноморья и Причерноморья
АО	— Археологические открытия
АПНП	— Археологические памятники Нижнего Подонья
АРД	— Археологические раскопки на Дону
АСГЭ	— Археологический сборник Государственного Эрмитажа
ВДИ	— Вестник древней истории
ВССА	— Вопросы скифо-сарматской археологии
ДНД	— Древности Нижнего Дона
КСИА	— Краткие сообщения Института археологии АН СССР
МИА	— Материалы и исследования по археологии СССР
НЭ	— Нумизматика и эпиграфика
ПСА	— Проблемы скифской археологии
СА	— Советская археология
СКНЦВШ	— Северо-Кавказский научный центр высшей школы
СЭ	— Советская этнография

³³ Л. М. Казакова — И. С. Каменецкий: Курганы Танаиса, с. 83.

³⁴ Д. Б. Шелов: Танаис и Нижний Дон в первые века н. э., с. 323 сл; он же. Экономическая жизнь Танаиса. Сб. Античный город. М., 1963, рис. 10.

SIDOINE APOLLINAIRE ET LE SÉNAT DE ROME

I

Au colloque qu'organisa le professeur J. Harmatta à Budapest, sous l'égide de la Fédération Internationale des Etudes Classiques, en octobre 1973, j'ai présenté des observations relatives aux sénateurs de l'Orient romain au IV^e siècle. J'ai plaisir à dédier maintenant à celui qui prépara et présida cette belle réunion savante la présente étude qui sera consacrée, cette fois, au Sénat occidental à la fin de l'Antiquité, dans la période très critique qui va de l'assassinat de Valentinien III et du meurtre de Petronius Maximus en 455 à la déposition du dernier empereur, Romulus Augustule, en 476.

A cette époque, l'Empire occidental s'étendait seulement — au plan qui nous occupe — sur toute l'Italie et sur une partie de la Gaule, et, dans ce cadre géographique, les membres de l'ordre sénatorial, appelés *clarissimi* et, souvent aussi, *senatores* au sens large, comprenaient non seulement les représentants de la vieille aristocratie de Rome, mais également les nouvelles aristocraties qui s'étaient affirmées depuis Constantin dans la plaine du Pô autour de Milan et surtout, maintenant, de Ravenne, résidence de la Cour, ainsi que dans la Gaule méridionale, notamment autour d'Arles ; il s'y ajoutait des clarissimes disséminés dans les cités et qui, issus de la classe curiale, formaient en chaque ville le groupe plus ou moins étoffé des *honorati* du plus haut rang. La plupart de ces clarissimes locaux se contentaient de jouer un rôle de caractère municipal au-dessus de la curie et d'exercer une influence politique et sociale dans un secteur géographique restreint, bénéficiant de divers privilèges mais astreints à certaines charges. Cette élite locale était fondée sur la richesse de ses membres, richesse surtout foncière, et constituait toujours l'élément dirigeant de la société dans la partie de l'Empire encore soumise directement à l'administration impériale ; elle maintenait en outre une part de sa position, malgré des pertes sensibles, dans les royaumes barbares qui s'étaient peu à peu établis sur le sol romain. Les plus fortunés de ses représentants et ceux qui appartenaient aux familles les plus anciennes, celles de Rome notamment, ceux aussi que poussait la faveur des empereurs exerçaient volontiers des fonctions administratives et parcouraient une carrière qui leur était propre, mais revenaient à la vie privée en de longues périodes dans l'intervalle

de leurs charges successives. Tous étaient désignés à l'occasion par le mot *nobilis*; prenons garde au fait que ce terme s'appliquait même aux *homines novi*, c'est-à-dire aux hommes de naissance non-sénatoriale qui avaient obtenu un brevet de clarissimat et que, souvent aussi, il pouvait désigner des curiales non clarissimes.

Or, dans le système qui s'était imposé après Constantin et était encore en vigueur dans la première moitié du V^e siècle, si l'assemblée sénatoriale de Rome réunissait surtout les clarissimes qui résidaient dans la Ville Eternelle, ceux qui habitaient à Ravenne et dans les autres cités d'Italie et de Gaule avaient parfaitement le droit d'assister aux séances lorsqu'ils se trouvaient là, ce qui arrivait rarement, et même jamais pour beaucoup d'entre eux. Tous étaient en effet rattachés politiquement à l'assemblée de Rome et en étaient au moins des membres théoriques. Mais ce statut du Sénat fut précisément transformé de manière très profonde vers 440, à la fin du règne de Valentinien III. En effet, les sénateurs de rang « illustre », c'est-à-dire ceux ayant atteint le rang des hautes fonctions classées comme *illustres*, furent seuls désormais dans l'assemblée romaine à disposer d'un siège et à jouir du *ius sententiae dicendae*; les *spectabiles* et les *clarissimi* domiciliés à Rome purent continuer, s'ils le désiraient, d'assister aux séances, mais sans y prendre la parole et en demeurant debout derrière les *illustres* assis.¹ En conséquence, les simples *clarissimi* qui résidaient hors de Rome furent dispensés de venir exercer la préture dans l'ancienne capitale s'ils voulaient entamer une carrière et devenir ensuite, pour commencer, *spectabiles*; les *clarissimi* et les *spectabiles* domiciliés en province furent ainsi détachés du Sénat proprement dit et eurent non seulement le droit de rester chez eux en dehors de leurs charges — ils l'avaient déjà auparavant — mais perdirent au moins certains des privilèges que leur valait en même temps la fiction du *domicilium* romain des sénateurs.² Autrement dit, il fallait désormais être *illustris* et, donc, avoir accédé à l'une au moins des plus hautes fonctions qui s'exerçaient seulement en trois villes : à Rome (préfet de la Ville), à Ravenne (préfet du prétoire d'Italie, questeur

¹ Interpolation de *Dig.*, I, 9, 12, § 1: *Senatus autem accipiendum est eos qui a patriciis et consulibus usque ad omnes illustres viros descendunt: quia et hi soli in senatu sententiam dicere possunt*. Cf. P. DE FRANCISCI, *Rendiconti della Pontif. Accad. rom. di Archeol.*, XXII, 1946–1947, p. 279; A. CHASTAGNOL: *Le Sénat romain sous le règne d'Odoacre* (Antiquitas, Reihe 3, Band 3), Bonn, 1966, p. 48.

² *C. Iust.*, XII, 1, 15: *Clarissimis vel spectabilibus universis ad genitale solum vel quolibet alio et sine comœtu proficiscendi et ubi voluerint commorandi habitantive permittimus facultatem* (avant 443); XII, 2, 1: *Nemo ex clarissimis et spectabilibus, qui in provinciis degunt, ad praeturam postea devocetur; maneat unusquisque domi suae tutus atque securus et sua dignitate laetetur* (18 décembre 450). Ces lois sont valables pour les deux parties de l'Empire, bien que promulguées (au moins la seconde) à Constantinople. Cf. CH. LÉCRIVAIN: *Le Sénat romain depuis Dioclétien à Rome et à Constantinople*. Paris 1888, p. 65; E. STEIN: *Histoire du Bas-Empire*, t. I (Paris, 1959), p. 220; t. II (1949), p. 70; A. CHASTAGNOL: *op. cit.*, p. 46. Sur la question du *domicilium* aux époques antérieures, A. CHASTAGNOL: *Mélanges en l'honneur du Président Léopold Sédar Senghor*, Dakar 1977, p. 43–54.

du palais sacré, maître des offices, comte des largesses sacrées, comte des choses privées, maître des deux milices, comte des domestiques) et à Arles (préfet du prétoire des Gaules, maître des soldats pour les Gaules) ; mettons à part le consulat ordinaire et le patriciat. La préfecture de la Ville était le plus souvent réservée à des aristocrates de Rome, à très peu d'exceptions près. Les fonctions ravennates civiles étaient ouvertes à tous, en particulier aux nobles de Rome, et pas seulement à ceux qui résidaient à Ravenne. Les fonctions gérées à Arles étaient le plus souvent l'apanage des aristocrates gallo-romains, sans exclusion systématique cependant. L'assemblée romaine, dont l'effectif était désormais plus limité qu'auparavant, regroupait essentiellement, certes, les *illustres* qui habitaient à Rome ; toutefois, les séances régulières étant prévues longtemps à l'avance, les *virī illustres* qui résidaient à Ravenne, en Italie du Nord, voire en Gaule, pouvaient faire le déplacement pour y participer.

On saisit, de la sorte, l'importance nouvelle qui s'attache pour un individu *clarissimus* ou *spectabilis* à atteindre l'échelon suivant, le rang d'*illustris*. Nous n'avons pas de témoignage précis sur les modalités de l'accès à ce grade dans la période que nous envisageons. C'est seulement pour une époque plus tardive, le règne de Théodoric en Italie, que les *Variae* de Cassiodore nous fournissent quelques renseignements. L'initiative appartenait alors au roi goth, qui conférait au candidat un diplôme spécial et, en même temps, le nommait à une fonction ou une dignité «illustre».³ Mais, si les *illustres* étaient maintenant les seuls sénateurs actifs, il n'en reste pas moins que les *clarissimi* et les *spectabiles* faisaient toujours partie de l'ordre sénatorial, qu'ils constituaient des catégories servant d'échelons indispensables pour quiconque voulait ensuite devenir *illustris* et même qu'ils faisaient encore partie de l'assemblée, mais comme membres passifs et muets. Cassiodore nous assure qu'on continuait d'appeler *senatus* (ici équivalent d'*ordo sacer*) et même *curia* l'ensemble des clarissimes, et donc *senator* non seulement les *illustres*, mais tous ceux qui avaient atteint au moins le clarissimat ordinaire : cette confusion dans le vocabulaire entre le Sénat-assemblée et l'*ordo senatorius* n'était pas nouvelle ; les décisions de Valentinien III n'ont donc en rien modifié les faits à ce point de vue. De même, *clarissimi* et *spectabiles* étaient toujours inscrits sur l'album sénatorial ; ainsi, Théodoric demande au préfet de la Ville d'inscrire sur l'album le jeune Petrus, que recommandent, dit-il, l'éclat de ses parents et déjà sa gravité de caractère, en tant que *senator*, c'est-à-dire ici

³ Quelques exemples d'accession au rang d'*illustris* : IV, 4 ; V, 4 ; 41 ; VIII, 10 ; 17 ; 19. Cf. TH. MOMMSEN : Le droit public romain. VII. Paris 1891, p. 36, n. 2 ; *idem* : Gesammelte Schriften. VI. Berlin 1910.² 1965, p. 426—427 ; A. CHASTAGNOL : dans C. NICOLET (éd.), Recherches sur les structures sociales dans l'Antiquité classique. Paris 1970. p. 205—206. Dans la présente étude, je suis amené à rectifier quelques vues traditionnelles.

simple *clarissimus*: *Illustris magnificentia tua Petrum parentum luce conspicuum suaque iam gravitate senatorem in album sacri ordinis secundum priscam consuetudinem curet referri*.⁴ Le candidat, qu'il fût fils d'illustre, fils de clarissime ou *homo novus*, recevait alors un brevet royal lui conférant la *clarissimus dignitas* (on disait aussi : la *laticlavia dignitas*), mais ce diplôme ne devenait pleinement valable qu'à la suite d'un vote à l'intérieur du Sénat, vote émanant des seuls *illustres*; c'était là ce qui demeurerait du droit de cooptation qui s'exerçait auparavant, depuis le IV^e siècle, et avait par suite été maintenu pour l'accès à l'ordre sénatorial, la *sententia procerum* intervenant après le *regale iudicium*.⁵ Il fallait donc, plus tard, que le nouveau *clarissimus* devienne *spectabilis* s'il désirait briguer ultérieurement la catégorie supérieure et, par là, pouvoir jouer un rôle effectif dans l'assemblée. On peut supposer que ces règles ont été édictées dès les années 440, le roi barbare ayant simplement pris, depuis 476, la place de l'empereur sans autre modification de l'usage dans l'ensemble du processus.

II

Pour la période qui précède l'année 476, le seul auteur qui nous fournisse quelques informations sur ce sujet est Sidoine Apollinaire, lui-même clarissime gallo-romain, dont la famille était originaire de Lyon, ville dans laquelle il résidait habituellement, du moins jusqu'en 456. Malheureusement, il ne s'appesantit jamais sur les détails de caractère institutionnel et ne nous apporte pas toujours les précisions qu'on serait en droit d'attendre de lui. Nous allons voir cependant que son témoignage est moins vide à ce point de vue qu'on pourrait le croire au premier abord.

Il a noté quelque part, en premier lieu, que l'accès au rang de *spectabilis*, puis surtout d'*illustris* n'avait pas seulement d'importance pour le cas où un clarissime gaulois était amené à aller et à séjourner plus ou moins longtemps à Rome : être *illustris*, c'est d'abord, en effet, être devenu membre de l'assemblée et disposer de ce fait du droit d'assister assis aux séances de

⁴ Cassiod., *Variae*, IV, 25. Pour l'interprétation de ce texte, je récusé l'opinion de Mommsen; il s'agit bien de l'accès au clarissimat, non au rang d'illustre. Sur la cooptation, qui, au IV^e siècle, jouait seulement pour les *homines novi*, A. CHASTAGNOL: Recherches sur les structures sociales. . . , p. 197-204.

⁵ Voir I, 41 pour un fils d'*illustris*: *Illustris magnificentia tua Fausto adulto filio illustris Fausti decernat attribui, quae circa referendos curiae priscus ordo dictavit. . . Gloria maior est dignitatis spectare sententiam procerum post regale iudicium*. Là encore, l'interprétation de Mommsen doit être rectifiée. Le fait nouveau par rapport à la période précédente, en dehors du fait que les simples clarissimes n'ont plus de rôle actif dans l'assemblée (leur rôle devait être déjà réduit dans la pratique), est que les fils de clarissimes — et même les fils d'*illustres* — sont soumis eux aussi au vote de cooptation et que ce vote suit maintenant la proposition ferme du roi, ce qui limite sa portée. La formule du diplôme de clarissimat est donnée par VII, 38. C'est également au même cas que s'applique VI, 14, avec la phrase: *iam senatui praedestinatus est, cui nos contulimus laticlaviam dignitatem*.

l'assemblée sénatoriale et d'y jouer un rôle actif. Cette promotion confère en outre à son bénéficiaire des avantages et des privilèges divers, partant un prestige considérablement renforcé, dans son pays même. Dans sa lettre à Eutropius, un homme de naissance sénatoriale, alors simple *clarissimus*, Sidoine engage son correspondant à briguer une charge palatine et à faire le voyage de Rome pour y prendre contact avec l'empereur Anthemius qui se trouvait alors (fin 467) dans la Ville Eternelle, juste avant que Sidoine quitte lui-même Lyon pour Rome. L'écrivain use en l'occurrence de l'argument suivant : s'il s'élève en dignité, il ne siègera plus au Conseil de sa province parmi les membres debout, mais parmi les membres assis, ceux dont l'avis prévaut, et, devenu vieux, il échappera à la rancœur de se voir dépassé par de jeunes blancs becs, plus pauvres que lui mais parvenus aux honneurs qu'il se reprochera alors d'avoir dédaignés.⁶ On retrouve donc, jusque dans les assemblées provinciales, la distinction entre membres debout et membres assis qu'on observe maintenant au Sénat de Rome, mais, dans ces conseils, les *spectabiles* devaient eux aussi être assis et membres actifs au même titre que les *illustres*. La leçon servit, puisqu'Eutropius géra la préfecture du prétoire des Gaules et devint ainsi *illustris* en 470.⁷

Le rang de *spectabilis* était lui aussi conféré par un brevet spécial, assorti ou non de l'élévation à une fonction adaptée à cette dignité : vicariat d'un diocèse, comitat des aqueducs, gouvernement d'une province, etc. . . Cassiodore souligne précisément que les *spectabiles* sont amenés à donner leur avis dans les conseils, ce que ne font pas les simples *clarissimi* dans les mêmes assemblées : *te spectabilitatis nitore decoramus, ut sententiam tuam in conventibus publicis spectandam esse cognoscas*.⁸ A cet égard, il vient confirmer la notation qu'énonçait Sidoine à propos d'Eutropius. Sidoine nous décrit en outre un banquet, auquel il participa, qui eut lieu à Arles autour de l'empereur Majorien, en 461 : parmi les convives figurait le *vir illustris* Camillus, un Arlésien dont le père avait été autrefois proconsul.⁹ Or, depuis la prise de Carthage par les Vandales en 439, il n'y avait plus, dans le domaine pour lequel l'empereur nommait les gouverneurs de province, de gouverneur portant le titre de proconsul. Ce titre était donc donné, à titre honorifique, à certains personnages lorsqu'ils recevaient la dignité de *spectabilis*. C'est ce qui dut arriver au père de Camillus. Nous en avons un autre exemple, semble-t-il, avec l'inscription romaine qui détaille la carrière de Julius Agrius Tarrutenius Marcianus, membre

⁶ Sid., *Ep.*, I, 6 (éd. A. LOYEN, coll. «Budé», t. II, 1970) : *Scriptendi causa vel sola vel maxima, quo te scilicet a profundo domesticae quietis extractum ad capessenda militiae palatinae munia vocem* (§ 1). *Non nequiter te concilii tempore post sedentes censentesque iuvenes inglorium rusticum, senem stantem latitabundum pauperis honorati sententia premit, cum eos quos esset indignum si vestigia nostra sequerentur videris dolens antecessisse ?* (§ 4).

⁷ Sid., *Ep.*, III, 6, qui rappelle la lettre précédente au § 2. Sans doute, Eutropius avait-il été promu à la *spectabilitas* en 468.

⁸ Cassiod., *Variae*, VII, 37.

⁹ Sid., *Ep.*, I, 11, § 10.

d'une famille de Rome, qui fut *proconsul Orientis* à une date comprise grosso modo entre 430 et 450, titre insolite puisqu'il n'y a jamais eu à notre connaissance de province occidentale portant le nom d'*Oriens* et qu'en Orient même ce nom a toujours désigné un diocèse et non une province.¹⁰ On pourrait donc avoir affaire à un personnage à qui fut confiée une mission d'ambassadeur auprès de l'empereur d'Orient Théodose II et qui reçut pour l'occasion le titre de proconsul avec le grade de *spectabilis*. Sidoine nous offre au reste un cas d'accession régulière lorsqu'il nous parle de Gaudentius, qui fut d'abord tribun et notaire clarissime, puis, en 467, vicaire des Sept provinces à Arles et comme tel *spectabilis*.¹¹

L'accès au degré suivant, celui d'*illustris*, est évoqué surtout pour le cas de Paeonius, sur lequel Sidoine insiste, visiblement, avec beaucoup de plaisir. Cet individu, d'Arles lui aussi, n'était pas de naissance sénatoriale, mais avait obtenu successivement le clarissimat et la *spectabilitas*. Dans l'inter règne critique qui sépara la déposition d'Avitus et la proclamation de Majorien, en 456—457, il était déjà âgé : *homo adhuc novus in senectute*. Or la préfecture des Gaules se trouva alors vacante ; personne, parmi les *illustres*, n'osa assumer la charge en une période si incertaine quant à l'avenir. Paeonius se mit en avant bien qu'il n'ait pas eu le titre de *vir illustris*, normalement nécessaire ; l'absence d'empereur empêchait que lui fût conféré à ce moment le diplôme indispensable ; aussi, à titre exceptionnel, fut-il préfet du prétoire *spectabilis* pendant de longs mois avant que Majorien lui fit parvenir les codicilles l'élevant au rang d'*illustris* peu de temps avant sa sortie de charge. Sidoine donne Paeonius pour exemple de ces curiales — il le dépeint comme *non eminentius quam municipaliter natus* — qui « cherchent en toutes occasions et par tous les moyens, bons ou mauvais, à monter en grade » : *identidem per fas nefasque crescere adfectans*.¹² Toute différente est l'appréciation du même Sidoine sur l'accès à la préfecture de la Ville d'un autre personnage, sans doute un Italien, Castalius Innocentius Audax, à une date bien plus tardive, en 474. Bien que sa famille ait déjà compté des membres devenus *illustres*, notre auteur ne l'en félicite pas moins pour avoir atteint ce stade, grâce à ses mérites et à son application qui lui ont permis non seulement d'égaliser, mais de dépasser en prestige ses propres ancêtres malgré la modestie relative de sa fortune.¹³

¹⁰ *C. I. L.*, VI, 1735. Cf. A. CHASTAGNOL: Les Fastes de la Préfecture de Rome au Bas-Empire. Paris 1962. p. 268; et J. MATTHEWS: Western Aristocracies and Imperial Court A. D. 364—425. Oxford 1975. p. 304, n. 5.

¹¹ Sid., *Ep.*, I, 3, § 2 et I, 4. Voir aussi deux frères *spectabiles* ; le fils de l'un d'eux, Proiectus, est dit *vir clarissimus et nobilis* de naissance (*Ep.*, II, 4, § 1, peu avant 470). Flavius Nicetius est *vir ortu clarissimus, privilegio spectabilis* (*Ep.*, VIII, 6, § 2).

¹² Sid., *Ep.*, I, 11, § 5.

¹³ Sid., *Ep.*, VIII, 7 (éd. A. LOYEN, t. III, 1970). Ce préfet de la Ville est connu en outre par l'inscription *C. I. L.*, VI, 1663 et par cinq tablettes de bronze à lettres niellées portant un même texte: *C. I. L.*, XV, 7110 (cf. III, 6335). Cf. J. SUNDWALL: Weströmische Studien. Berlin 1915. p. 52, n° 50.

L'ascension de Sidoine lui-même est également, à sa façon, très instructive sur l'atmosphère institutionnelle du temps.

III

C. Sollius Apollinaris Sidonius appartenait à une famille sénatoriale dont la noblesse remontait à deux générations au moins : son grand-père, nommé Apollinaris, avait été préfet du prétoire des Gaules au temps de l'empereur Constantin III, en 408, et est signalé comme tel par l'historien Zosime¹⁴ ; son père, dont nous ne connaissons pas le nom, avait exercé la même fonction en 448—449.¹⁵ Lui-même, né vers 431, était donc clarissime par la naissance ; il était déjà marié avec Papianilla et n'avait que vingt-quatre ans quand son beau-père, Avitus, devint empereur. C'était là, pour lui, la promesse d'une brillante ascension ; toutefois, il était encore, vu son âge, simple clarissime¹⁶ quand Avitus fut déposé, puis mourut. Ce fut alors pour lui la « traversée du désert » ; par prudence sans doute, il se retira des affaires publiques et mena une vie d'homme privé tantôt à Lyon, tantôt plus souvent, surtout après la prise de Lyon par les Burgondes, dans son domaine d'Avitacum (Aydat) qu'il avait hérité de son beau-père, en Auvergne, dans la chaîne des Puys, ce qui l'amena à jouer un rôle dans la cité de Clermont, dont son domaine dépendait. Il ne sortit de sa retraite politique que peu de temps, en 458—461, quand les Burgondes furent chassés de Lyon et que l'empereur Majorien y vint pour affirmer sa prise de possession : Sidoine se rallia à lui et rédigea le panégyrique du nouveau prince (*Carmen* V) ; celui-ci lui conféra bientôt le titre aulique de *comes*, qui faisait de lui un conseiller du souverain et le hissait au grade de *spectabilis* s'il ne l'avait déjà.¹⁷ Il nous décrit le banquet auquel il fut convié par l'empereur à Arles en 461 : Majorien l'y appelle de son titre de « comte », mais le tableau très vivant qu'en brosse Sidoine nous montre clairement que la place des invités à la table de l'empereur est commandée par un protocole extrêmement strict qui respecte la hiérarchie officielle ; tous les autres étant *illustres*, c'est très logiquement que Sidoine occupe le bout de la table, au dernier rang : *ultimus ego iacebam*. Dans la conversation, qui

¹⁴ Zosime, VI, 4, 2 et 13, 1 ; cf. Sid., *Ep.*, III, 12, §§ 1 et 5 ; V, 9, § 1.

¹⁵ Sid., *Ep.*, V, 9, § 2 et VIII, 6, § 5.

¹⁶ Peut-être en tant que *tribunus* et *notarius*, comme l'a soupçonné MOMMSEN : *Reden und Aufsätze*. Berlin 1912. p. 134.

¹⁷ Pour la biographie de Sidoine, voir C. E. STEVENS : *Sidonius Apollinaris and his Age*. Oxford 1933 ; K. F. STROHEKER : *Der senatorische Adel im spätantiken Gallien*. Darmstadt, 1970², p. 217, n° 358 ; A. LOYEN : introduction de son édition des *Poèmes* (*Carmina*), coll. « Budé », t. I, 1960, p. VII—XXIX ; du même auteur, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'Empire*, Paris 1943, p. 38—41 ; H. RUTHERFORD : *Sidonius Apollinaris : étude d'une figure gallo-romaine au V^e siècle*, Clermont—Ferrand, 1938. On notera que Simplicius de Bourges était également *spectabilis* avec le titre de *comes* en 471 (Sid., *Ep.*, VII, 9, §§ 16 et 18).

suit le même ordre, l'empereur s'adresse seulement en dernier lieu à lui.¹⁸ L'assassinat de Majorien en août 461 ramena Sidoine à sa prudente réserve ; comme les Burgondes s'étaient à nouveau emparés de Lyon, il sut jouir en paix des charmes de sa villa d'Aydat,¹⁹ en une oisiveté studieuse, à l'écart des aléas de la vie politique, jusqu'à la proclamation d'Anthemius en 467.

Ainsi n'était-il toujours que *spectabilis* quand les circonstances lui parurent propices à nouveau aux ambitions politiques. Il se manifesta d'abord, comme il était normal, sur le plan local et régional et fut chargé par la cité de Clermont, sur le territoire de laquelle il résidait donc le plus souvent, d'être son ambassadeur pour porter ses vœux et ses requêtes au nouveau souverain, qui se trouvait alors à Rome où l'on préparait les noces de sa fille avec le tout-puissant patrice Ricimer ; informé de la chose, le prince lui fit parvenir une lettre qui lui permettait d'utiliser pour son voyage les facilités qu'offrait le service officiel de la poste.²⁰ Mais on sent bien que la défense des intérêts arvernes n'était ici que le prétexte, et d'ailleurs Sidoine ne s'en cache pas. Avant même de quitter Lyon, il écrit à son ami Eutropius, comme lui clarissime mais non sénateur au sens complet, pour l'inciter à briguer des honneurs plus élevés, à entrer lui aussi en contact avec l'empereur, bref à l'accompagner dans son déplacement, déplorant à l'avance « le pessimisme paralysant » de son correspondant, qui le « fait trembler devant la perspective d'un voyage ». ²¹ Les excellentes raisons qu'il développe pour son ami ne valent-elles pas pour lui-même ? Il s'agit pour lui de devenir *illustris* et, par là, membre actif de l'assemblée romaine. Du reste, sitôt arrivé à Rome, il cherche, nous assure-t-il, de l'aide pour gagner la faveur de la Cour avec le plus d'efficacité possible : *igitur per hunc primum, si quis quoquo modo in aulam gratiae aditus, exploro.*²² Dans une autre lettre écrite vers le même temps, il avoue à son ami Philomatius qu'il consacre des soins vigilants à obtenir une de ces dignités qui sont héréditaires dans sa famille, et il énumère alors complaisamment les préfec-tures du prétoire et de la Ville ainsi que les hautes charges du Palais et de l'armée qui sont précisément les fonctions « illustres » classiques. Il n'y a donc pas à se tromper sur ses intentions.²³

La lettre qu'il écrit bientôt de Rome à Herenius en 468 nous décrit d'ailleurs en toute franchise la manière dont il s'y est pris. Il a reçu d'abord l'hospitalité de l'ancien préfet Paulus dans la *domus* familiale qu'il avait sans

¹⁸ Sid., *Ep.*, I, 11, §§ 10–15.

¹⁹ Dans le *Carmen* XVII, s'il se qualifie encore de *Gallus* parce que né à Lyon, dans le diocèse des Gaules, il admet qu'il a trouvé chez les Arvernes, dans l'autre diocèse, une nouvelle *patria* (vers 14 et 20).

²⁰ Sid., *Ep.*, I, 5, § 2: *publicus cursus usui fuit utpote sacris apicibus accito*. Sur la *legatio Arverna*, *Ep.*, I, 9, § 5.

²¹ Sid., *Ep.*, I, 6, §§ 1–2.

²² Sid., *Eg.*, I, 9, § 1.

²³ Sid., *Ep.*, I, 3, § 1: *cur adipiscendae dignitati hereditariae curis pervigiliis incumbam*.

doute fréquentée déjà lorsqu'il était venu à Rome avec son beau-père vingt-deux ans plus tôt, sous le règne même d'Avitus.²⁴ Ce personnage, qui nous est maintenant mieux connu grâce à des découvertes épigraphiques, s'appelait Flavius Synesius Gennadius Paulus ; on le confondait jusqu'ici avec le préfet de la Ville de 438, Flavius Paulus, qui était probablement, en fait, son père ; lui-même fut à son tour préfet de Rome peu de temps avant 467. Il restaura pendant sa fonction un portique dans le secteur du Largo Argentina,²⁵ et il vivait encore dans la première partie du règne d'Odoacre, date à laquelle remonte l'inscription qui fut gravée pour identifier sa place sur le gradin des *virii illustres* au Colisée.²⁶ Voilà donc l'ami qui servit de guide premier à Sidoine et qu'il prit très sagement pour conseiller et protecteur. Mais, Paulus, malgré ses qualités et sa position, ne se jugeait pas suffisamment influent à lui seul pour obtenir les satisfactions qu'espérait son protégé ; il n'était pas consulaire, au sens d'ancien consul ordinaire. Aussi lui conseilla-t-il de s'attirer les bonnes grâces des deux anciens consuls les plus efficaces qu'étaient Gennadius Avienus (consul en 450) et surtout Caecina Decius Maximus Basilius (consul en 463).²⁷ C'est ce dernier qui suggéra à notre poète de «réveiller sa Muse d'autrefois» et de composer en hâte le panégyrique d'Anthemius pour l'inauguration de son consulat au 1er janvier 468 (*Carmen* II) ; une fois le poème rédigé et lu, Basilius intervint encore auprès de l'empereur consul, qui conféra à l'heureux compositeur la préfecture de Rome elle-même, accompagnée du diplôme élevant son titulaire au rang de *vir illustris*. Sidoine attribue sa nomination à l'empereur seul. Il devenait ainsi membre de cette assemblée qui réunissait les plus hauts dignitaires, de cette *curia dignitatum* dont il vantait les charmes à Eutropius ; mieux, en tant que préfet de la Ville, il la présidait.²⁸

Certes, Sidoine ne garda la fonction que quelques mois. Il quitta Rome et revint en Gaule au plus tard au début de 469, alors que se déroulait dans le Sénat le procès de l'ancien préfet du prétoire des Gaules Arvandus.²⁹ Cette

²⁴ Sid., *Ep.*, I, 9, § 1: *Interea nos Pauli praefectorii tam doctrina quam sanctitate venerandis laribus excepti comiter blandae hospitalitatis officiis excolebamur*. Sur le premier séjour à Rome, *Ep.*, IX, 16, § 3, vers 20—32; c'est alors que Sidoine avait rédigé et prononcé le Panégyrique de son beau-père le 1er janvier 456 (*Carmen* VII).

²⁵ *Ann. Ep.*, 1948, 98; G. MARCHETTI-LONGHI: *Bullett. Comunale*, 71, 1943—1945, p. 83—85, photo: [*Fl. Synesius Gennadius Paulus, v. c., praef. urb., reparavit.*]

²⁶ A. CHASTAGNOL: *Le Sénat romain sous le règne d'Odoacre*, p. 67, n° 2: *Fl. Synesi Gennadi Pauli v. c. et illustris*; photo, pl. XXV, 1 et 2. Voir la notice du personnage *ibid.*, p. 79.

²⁷ Sur ces personnages, J. SUNDWALL: *Weströmische Studien*, p. 54, n° 59, et p. 55, n° 63; sur le second, en outre: A. CHASTAGNOL: *op. cit.*, p. 79.

²⁸ Sid., *Ep.*, I, 9, § 6: *ut me praefectum faceret senatui suo*; § 8: *cum ad praefecturam sub ope Christi stili occasione pervenerim*; IX, 16, § 3, vers 30—32: *capiens honorem, qui patrum ac plebis simul unus olim iura gubernat*. Cf. A. CHASTAGNOL, *La Préfecture urbaine à Rome sous le Bas-Empire*, Paris, 1960, p. 68—69. Pour la lettre à Eutropius, I, 6, § 2.

²⁹ Sid., *Ep.*, I, 7, § 9. La lettre I, 8 à Campanianus date de sa préfecture.

préfecture revêt cependant un intérêt exceptionnel si l'on songe, d'une part, que c'était la première fois depuis plus de cinquante ans (exactement depuis la préfecture du poète Rutilius Namatianus en 414) qu'un Gaulois était, à notre connaissance, promu à cette charge, d'autre part, que cela arrivait pour la dernière fois. Huit ans plus tard, en effet, l'Italie devenait elle-même un royaume barbare et la Gaule entière échappait au roi Odoacre. Le Sénat de Rome ne fut plus qu'une assemblée d'Italiens, la préfecture de la Ville fut désormais détenue, par force, seulement par des Italiens. Mais Sidoine n'avait pas persévéré dans ses ambitions politiques ; une fois revenu en Gaule et bientôt honoré du titre de patrice,³⁰ les événements se chargèrent vite de lui faire comprendre qu'à nouveau les circonstances n'étaient pas favorables à une vie publique active, même dans le cadre limité de la cité. En effet, le roi des Wisigoths Euric, maître de l'Aquitaine seconde, s'empara du Berry en 469 ; l'Auvergne demeurait certes romaine, mais, coincée entre les Wisigoths et les Burgondes, elle était directement menacée et vouée, à brève échéance, à passer dans l'orbite barbare. On sait qu'une voie différente s'ouvrit alors devant Sidoine : en 471, trois ans seulement après sa préfecture urbaine, il devint évêque de Clermont. Nul doute que sa situation de *vir illustris* ait singulièrement favorisé ses chances dans le choix qui s'imposa au clergé et au peuple lorsque se produisit inopinément la vacance du siège épiscopal, dans des circonstances aussi tragiques pour le pays arverne.

IV

Nous avons vu que la disparition de l'empereur en 476 n'a pas modifié profondément le système institutionnel qui régissait la dynamique de l'ordre sénatorial en Italie. De fait, Odoacre et les rois ostrogoths ont maintenu l'assemblée sénatoriale romaine telle qu'elle existait dans la période précédente et ont conservé pour l'essentiel les fonctions administratives de Rome et de Ravenne qui jalonnaient la carrière des membres de l'aristocratie sénatoriale dans le nouveau royaume ; le roi barbare y a simplement pris la place de l'empereur pour la délivrance des codicilles de clarissimat à des hommes nouveaux, des codicilles de *spectabilitas* à des clarissimes, tandis que l'accès des *spectabiles* au rang d'*illustres* s'est poursuivi dans les mêmes formes qu'au-paravant. L'enseignement des inscriptions de gradins au Colisée sous le règne d'Odoacre vient sur ce point corroborer les notations précises que nous devons à Cassiodore pour l'époque de Théodoric. Il est certain d'autre part que la Provence a gardé ou retrouvé le même statut pour son aristocratie sénatoriale lorsqu'elle a été incorporée au royaume ostrogothique de 508 à 536. Qu'en a-t-il été du reste de la Gaule méridionale — et de la Provence elle-même

³⁰ Sid., *Ep.*, V, 16, § 3 ; Claudien Mamert., *De statu animae*, I, praef. insor.

après 536 — du jour où ne reconnaissant plus la suprématie d'un empereur, les souverains qui y régnaient désormais en toute indépendance, celui des Wisigoths et celui des Burgondes d'abord, puis celui des Francs, ont refusé toute allégeance au nouveau maître de l'Italie, qui ne pouvait être autre chose que leur égal et leur rival? L'aristocratie sénatoriale locale y a forcément vécu en vase clos, ayant perdu tout lien avec l'assemblée romaine. A cet égard, contrairement à une idée reçue, l'événement de 476 a marqué paradoxalement un tournant décisif de l'évolution beaucoup plus en Gaule qu'en Italie. L'adaptation à la nouvelle situation y a certainement posé beaucoup plus de problèmes en ce qui concerne les relations entre roi barbare et noblesse sénatoriale. Le souverain germanique n'avait pas ici à ménager une assemblée de grand prestige et n'avait affaire, pratiquement, qu'à des individus isolés, encore riches certes mais plus vulnérables, auxquels il était tenté de faire sentir le poids de sa force.

Ce qui nous apparaît surtout, ainsi que l'a souligné K. F. Stroheker, c'est que les mots *clarissimus* et *senator* ont été essentiellement employés, une fois disparue la génération de 476, pour désigner les descendants des clarissimes du V^e siècle et que cette acception des deux termes s'est maintenue jusqu'à l'époque de Grégoire de Tours et aux premières années du VII^e siècle; le savant allemand a insisté précisément sur l'importance que revêt, à ce dernier moment, le changement de signification du mot *senator*.³¹ On doit accepter cette démonstration, qui garde, semble-t-il, toute sa valeur; mais, si cela est vrai, cela veut dire qu'à partir de 476 les souverains barbares de Gaule ont en pratique refusé, contrairement à ceux de l'Italie, de décerner des brevets de clarissimat à des hommes nouveaux pour lesquels ne pouvait plus intervenir un vote de cooptation de la part de l'assemblée romaine. L'ordre sénatorial gaulois, tari dans son recrutement, ne se serait perpétué désormais que par l'hérédité et aurait mis moins d'un siècle et demi à disparaître. Dans cette perspective, la déchéance finale de l'aristocratie sénatoriale des Gaules au début du VII^e siècle aurait été amorcée de longue date et remonterait en fait aux conséquences politico-sociales de la décision prise loin de là par Odoacre. Euric le Wisigoth et Chilpéric le Burgonde, sans toucher apparemment aux situations acquises, auraient ainsi, avec beaucoup d'habileté, signé l'arrêt de mort à long terme de l'élite sociale gallo-romaine.

Une telle conclusion, bien propre à susciter les méditations, ne saura être acceptée que sous bénéfice d'inventaire. Il ne pourrait être question d'en traiter ici en détail. Nous remarquerons toutefois que, dès 476, les principales

³¹ K. F. STROHEKER, «Die Senatoren bei Gregor von Tours», *Klio*, 34 (1942) p. 293—305, article réédité dans l'ouvrage de l'auteur, *Germanentum und Spätantike*, Zurich—Stuttgart 1965, p. 192—206. Cf. du même auteur, *Der senatorische Adel im spätantiken Gallien*, p. 88—136. On ne saurait plus accepter sur ce point les conclusions de G. KURTH; *Etudes franques*, II, Paris—Bruxelles 1919, article intitulé «Les sénateurs en Gaule au VI^e siècle», p. 97—115.

fonctions civiles gauloises — préfecture du prétoire, vicariat, gouvernements de province (sauf exceptions) — ont été supprimées et que les hautes charges militaires ont été désormais réservées à des Germains ; les fonctions de cour traditionnelles, le consulat, le patriciat n'étaient plus conférés à des Gaulois. Les clarissimes virent donc leur échapper les postes qui constituaient jusque là les jalons essentiels de leur carrière. Sidoine précise même, dès la date de 478, que les degrés classiques des dignités sénatoriales (*gradus dignitatum*), c'est-à-dire le rang de *spectabilis* et celui d'*illustris*, ont été abolis, au moins dans le royaume wisigothique, et que la noblesse gallo-romaine survit alors seulement par le jeu de l'hérédité et de la connaissance des lettres.³² Toutefois, à partir de 506, les clarissimes du même royaume, à la fin du règne d'Alaric II, puis ceux des royaumes francs purent être appelés à quelques charges à la cour des souverains barbares,³³ et ceux-ci leur permirent de revêtir à nouveau, en fonction des services qu'ils leur rendaient ainsi en se ralliant à eux, les titres de *vir spectabilis* et de *vir illustris*, qui sont ensuite attestés effectivement çà et là pendant tout le VI^e siècle, toujours, du moins à notre connaissance, pour des personnages appartenant par la naissance aux familles sénatoriales.³⁴ Cependant, l'accès au rang de *vir illustris*, si apprécié qu'il fût sans doute encore, n'avait plus, sur le plan général, l'importance qui était la sienne à l'époque de Sidoine Apollinaire.

Il semble bien, du reste, que déjà avant 476 les souverains des Francs et des Alamans en Gaule du Nord et dans la région de Trèves, celui des Burgondes, celui des Wisigoths en Aquitaine ainsi que dans les Espagnes aient appliqué en pratique depuis quelque temps dans leurs territoires respectifs la politique que nous venons de définir. On est frappé en effet par le très petit nombre des clarissimes attestés dans la dernière période en toutes ces zones, en regard du grand nombre de ceux qui nous sont signalés en Provence

³² Sid., *Ep.*, VIII, 2, § 2: *Natalium vetustorum signa retinebunt, nam iam remotis gradibus dignitatum, per quas solebat ultimo a quoque summus quisque discerni, solum erit posthac nobilitatis indicium litteras nosse*. Seuls gardaient donc alors ces titres ceux qui les avaient obtenus du fait de leurs fonctions avant 476: ainsi Pragmatius, cité comme *illustris* en 476-477 (*Ep.*, V, 10, § 1).

³³ E. STEIN: *Histoire du Bas-Empire*, t. I, p. 382-383.

³⁴ Parmi les exemples que cite K. F. Stroheker (dix-huit pour la seconde moitié du VI^e siècle), mentionnons, pour la période postérieure à 536 dans les royaumes mérovingiens, selon l'ordre alphabétique: Asclepiodotus, *vir illustris* et référendaire du roi Gontran en 585, — Felix Ennodius, *inluster vir* sous Childebert II en 584, — Flavius, *vir illustris*, grand propriétaire en Provence dans le troisième quart du VI^e siècle, — Florentinus, *vir inlustris* dans la cité d'Autun après le milieu du siècle, — Jovinus, *inlustris ac patricius et rector provinciae* en Provence après 565, — Nunechius, *vir inlustris* dans la cité de Nantes après le milieu du siècle, — Pantagathus, *inlustris ac patricius et rector provinciae* en Provence au milieu du siècle, — Parthenius, *dominus illustris, magister officiorum atque patricius* à la cour de Théodebert Ier en 544, — Pientius, *vir inlustris* dans la région Paris-Tours entre 556 et 576. Pour les grades inférieurs aux *illustres*: Alethius, *vir clarissimus, princeps* du conseil municipal de Lyon en 512, — Ananias, *vir spectabilis*, haut fonctionnaire à la chancellerie d'Alaric II en 506, — Timotheus, *vir spectabilis, comes civitatis* sous Alaric II en 506.

ou en Auvergne.³⁵ Un autre indice de cette évolution nous est offert par la manière dont nous voyons Sidoine abandonner Lyon, où il résidait jusque là, quand les Burgondes se furent emparés de la ville, pour s'établir dans l'Auvergne alors demeurée romaine et gardant ses liens avec l'administration italienne. Tout se passe donc comme si la disparition de l'empereur n'avait servi qu'à légaliser en quelque sorte et rendre définitive la rupture avec le Sénat de Rome de toutes les anciennes provinces extra-italiques. Euric et Chilpéric ne faisaient alors qu'étendre à leurs nouvelles conquêtes une pratique qui était déjà appliquée dans leurs royaumes depuis un certain temps et qui avait été inaugurée, pour la première fois, dans l'Afrique vandale par Genséric après la prise de Carthage en 439.³⁶ De leur côté, la Rhétie, le Norique et la Pannonie étaient eux aussi troublés depuis longtemps et n'avaient au reste jamais fourni beaucoup de clarissimes ; on s'explique ainsi que, du point de vue qui a été le nôtre, l'événement de 476 n'y ait pas eu de profond retentissement.

Il reste qu'une certaine prudence s'impose lorsqu'on veut interpréter dans son ensemble cette évolution. Si, dans l'état de nos connaissances, les souverains francs semblent avoir maintenu leur attitude pendant tout le VI^e siècle, il est clair qu'il n'en a pas été de même pour les Vandales, qui peu à peu, en imitant le roi ostrogoth, ont à leur tour délivré des diplômes de clarissimat à des *homines novi* ; nous en avons la preuve dans le premier tiers du VI^e siècle quand nous surprenons un *vir clarissimus*, Astius Vindicianus, apparaissant brusquement à Ammaedara dans une famille curiale dont nous connaissons au même moment plusieurs membres qui demeurent curiales.³⁷ Peut-être les Wisigoths ont-ils agi de la même manière, car on est frappé par l'absence totale d'attestation de clarissimes en Espagne entre 490 et 540, puis la mention de sept « sénateurs » au moins, dont quatre connus de façon

³⁵ Dans le royaume wisigothique en Espagne, un seul clarissime est attesté entre 450 et 476, le *dux* Vincentius en 470 : K. F. STROHEKER : « Spanische Senatoren der spät-römischen und westgotischen Zeit », *Madriider Mitteilungen* 4 (1963) article réédité dans l'ouvrage *Germanentum und Spätantike*, p. 77. Cette étude fait connaître pour le V^e siècle après 476 le seul exemple de Terentianus, *vir clarissimus* à Emerita en 483-492 (p. 77). — Dans le royaume burgonde avant 476, on cite seulement le fils d'Avitus, Ecdicius, qui ne s'y trouve d'ailleurs que provisoirement, en 472 (Sid., *Ep.*, III, 3, § 9 ; cf. K. F. STROHEKER : *Der senator*. Adel, p. 98 et 165, n° 110) et Syagrius vers 469 (Sid., *Ep.*, V, 5 ; cf. K. F. STROHEKER : *op. cit.*, p. 221, n° 369). — A Trèves, on connaît une seule *clarissima femina* au V^e siècle : N. GAUTHIER : *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, Paris, 1975, p. 472-475, n° 192.

³⁶ Dans le royaume vandale sont seuls attestés, tous, semble-t-il, après 476 : le poète Blossius Aemilius Dracontius, *vir clarissimus*, qui vivait sous le règne de Gundhamund (484-496), l'*inl(ustris)* Albucius, l'*ill(ustris)* Flavius Silbanianus et le *v(ir) c(larissimus)* Astius Vindicianus, les trois derniers à Ammaedara : N. DUVAL : *Recherches archéologiques à Haidra*, I : Les inscriptions chrétiennes, Rome 1975. n° 26, 401 et 402. Les autres exemples africains appartiennent soit à la Numidie occidentale et aux Maurétanies romaines entre 442 et 455, soit à l'époque byzantine après 533.

³⁷ Cf. A. CHASTAGNOL-N. DUVAL : *Mélanges William Seston*. Paris 1974. p. 94-102 ; N. DUVAL : *op. cit.*, n° 401, 413 et 424.

indirecte par leurs épouses ou leurs filles, qualifiées chacune de *c(larissima) f(emina)*, dans les soixante années suivantes.³⁸

De toute façon, l'aristocratie sénatoriale de l'Italie ostrogothique, puis byzantine était assurément privilégiée du fait du maintien et de l'assemblée romaine et de la législation antérieure touchant l'accès aux diverses catégories de clarissimes. Il n'en est pas moins frappant de constater que le système en vigueur a pris fin, là comme ailleurs, à la fin du VI^e siècle et au début du VII^e quand le Sénat, dans son organisation traditionnelle, s'éteignit peu à peu en contrecoup de l'invasion lombarde et du siège de Rome par le roi Agilulf.³⁹

Paris.

³⁸ On relève, dans l'article de K. F. STROHEKER: *Germanentum und Spätantike*: les *clarissimae feminae* Paula et Cervella à Hispalis en 544 et 562, Alexandria à Lebrija (province de Séville) en 545 et Paulina à Zahara (prov. de Cadix) en 542 (p. 79), — un *nobilissimus vir ex genere senatorum* à Emerita vers 550 (p. 80), — Claudius, *vir clarissimus et illustris, nobile genere ortus, Romanis parentibus progenitus, dux Lusitaniae* sous Reccared Ier (585—601) (p. 81), — Anduira, *inlustris femina* et son mari *illustris* à Vildé (prov. de Soria) vers la fin du VI^e siècle (p. 83).

³⁹ Grégoire le Grand, *Hom. in Ezech.*, II, 6, 22 (*P. L.*, t. 76, col. 1010 C—D) en 593: *Ubi enim senatus? Ubi iam senatus? Senatus deest, populus interiit*; Agnellus, c. 95 (*M. G. H.*, A. A., t. IX, p. 336): *Deinde (post inruptionem Langobardorum) paulatim Romanus defecit senatus et post Romanorum libertas cum triumpho sublata est*. Cf. E. STEIN: «La disparition du Sénat de Rome à la fin du VI^e siècle», *Acad. royale de Belg.*, *Bull. de la Classe des Lettres*, 25 (1939) p. 308—322.

J. IRMSCHER

ZUM MENSCHENBILD DER JUSTINIANISCHEN EPOCHE

Forschungen zum Menschenbild vergangener Epochen, gegründet auf die durch die philologischen wie durch die archäologisch-kunsthistorischen Quellen an die Hand gegebenen Aussagen, sind in den letzten Jahrzehnten¹ — wie nicht zu übersehen, mit differenter Methodik und Zielsetzung — auf verschiedenen Fachgebieten durchgeführt worden und haben die Fruchtbarkeit der Fragestellung bewiesen. Auch auf dem Gebiete der griechisch-römischen Altertumswissenschaft nahmen solche Untersuchungen weiten Raum ein, wobei verständlicherweise die zentralen, klassischen Perioden der antiken Kultur im Vordergrund standen. Weitwirkende Werke wie Werner Jaegers «Paideia. Die Formung des griechischen Menschen»² und Max Pohlenz' «Der hellenische Mensch»³ erwachsen aus solchen Intentionen und riefen zugleich berechtigte Kritik auf den Plan,⁴ gingen doch jene Werke weithin von einem abstrakten, metaphysischen Menschenbegriff aus, statt hinsichtlich der Vorstellungen von Menschenbild und Menschenideal nach Zeit, Ort und Klassenlage der Urheber und Vermittler dieser Vorstellungen zu differenzieren. Indem er solche unangemessenen Verallgemeinerungen zu vermeiden und das historische Prinzip strikte durchzusetzen suchte, bedeutet der jüngst erschienene Sammelband des Zentralinstituts für Alte Geschichte und Archäologie der Akademie der Wissenschaften der DDR «Der Mensch als Maß aller Dinge»⁵ unstreitig einen methodischen Fortschritt.

Die mit all den apostrophierten Forschungen erzielten Aufschlüsse legen es nahe, die bei solchem Bemühen gewonnenen methodischen Erfahrungen

¹ Ich notiere als frühen Beleg WALTER OSTERMANN, Das Bild des Menschen in Goethes «Wilhelm Meister», Kellers «Grünem Heinrich» und R. Rollands «Jean Christophe», Neue Heidelberger Jahrbücher 1928, 1 ff. (Hinweis von JÜRGEN DUMMER). Über die Menschenbildproblematik in der gegenwärtigen bürgerlichen Soziologie einiges bei HANS PAUL RAHRDT, Archives européennes de sociologie 11, 1961, 1 ff.

² Band 1, 2. Auflage Berlin 1936; 2, Berlin 1944; 3, Berlin 1947.

³ Göttingen 1947.

⁴ Diese Kritik gilt in wesentlichem Ausmaße auch der Darstellung des «hellenistischen Menschen» und des «hellenistischen Menschenbildes» durch CARL SCHNEIDER: Kulturgeschichte des Hellenismus, 1, München 1967, 44 ff.

⁵ Herausgegeben von REIMAR MÜLLER, Berlin 1976, auf dessen wichtige methodische Ausführungen S. 7 ff. ausdrücklich hingewiesen sei.

und inhaltlichen Ergebnisse auch auf andere Epochen der Geschichte des Altertums, im konkreten Falle auf die Justinianische Periode des Übergangs von der antiken Sklaverei- zur mediävalen Feudalgesellschaft, zu übertragen; dabei dürften nicht nur neue Resultate für die Menschenbildthematik selbst, sondern von dieser her zugleich neue Einsichten in Wesen und Gesetzmäßigkeiten von Epochen historischer Transition wie der behandelten zu erwarten sein. Da mit unseren Überlegungen indes Neuland berührt wird, auf dem Vorarbeit kaum geleistet ist, und ihnen überdies räumliche Grenzen gesetzt sind, erscheint eine erschöpfende Abhandlung des Themas von vornherein als ausgeschlossen.⁶ Es wird uns vielmehr darum gehen, exemplarisch die verfügbaren Quellen vorzuführen, aus deren Interpretation die möglichen Schlüsse zu ziehen und durch Systematisierung des einzelnen eine erste Zusammenschau vorzunehmen, die durch nachfolgende Untersuchungen bestätigt, aber auch korrigiert werden kann.

Die aussagekräftigsten Quellen für die Gewinnung des Menschenbildes einer Epoche sind die literarischer Natur, und zwar keineswegs nur die belletristischen — diese spielen für die Justinianische Zeit sogar nur eine untergeordnete Rolle gegenüber den theologischen, den juristischen, den philosophischen, pädagogischen und rhetorischen. Von allen diesen Fontes muß daher zuvörderst die Rede sein.

Wenn wir auch nicht geneigt sind, die Formel Herbert Hungers vom christlichen Geist der byzantinischen Kultur bedenkenlos zu übernehmen,⁷ so werden wir andererseits mit dem genannten Autor darin übereinstimmen, daß Religion und Kirche im Mittelpunkt byzantinischen Lebens standen.⁸ Sie prägten infolgedessen in entscheidendem Ausmaß Menschenbild und Menschenideal, und das vollends in einer Epoche, deren Herrscher nicht nur sein Kaisertum von Gottes Gnaden herleitete,⁹ sondern auch selbst als keineswegs unselbständiger theologischer Schriftsteller in Erscheinung getreten ist.¹⁰ Ein derartiges Vorbild wirkte naturgemäß beflügelnd auf die Produktion in diesem literarischen Genus, und wir müssen uns daher hier mit einigen Beispielen aus vielen möglichen begnügen.

Im Rahmen der theologischen Literatur nahm die asketische während des 6. Jahrhunderts einen lebhaften Aufschwung, nicht zum geringsten mobilisiert durch die aus politischer Opportunität erfolgte Verurteilung des Origenes, der durch die enge Verbindung der christlichen Überlieferung mit

⁶ Eine solche müßte zum Beispiel auch die Münzbilder berücksichtigen; vergleiche dazu HANS-JOACHIM DIESNER: *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 15, 1967, 1271.

⁷ HERBERT HUNGER: *Reich der neuen Mitte. Der christliche Geist der byzantinischen Kultur*, Graz 1965.

⁸ HUNGER: a. a. O. 109 als Kapitelüberschrift: «Religion und Kirche im Mittelpunkt byzantinischen Lebens.»

⁹ HUNGER: a. a. O. 61 ff.

¹⁰ HANS-GEORG BECK: *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*. München 1959. 377 ff.

der griechischen Philosophie ein christliches Gedankengebäude hellenischer Prägung errichtet hatte; jenes Schrifttum des 6. Jahrhunderts war daher wesentlich darauf gerichtet, den Hellenisierungsprozeß zu redressieren und die einfachen evangelischen Grundlinien aufs neue herauszustellen. Mit einer Sammlung von 849 Fragen und Antworten zum monastischen Leben trat Barsanuphios hervor, der — ein sogenannter Rekluse — seit etwa 540 in einer Zelle bei Gaza in Palästina eingemauert lebte; ihm schloß sich als Nachfolger in der Reklusenzelle wie als Verfasser weiterer 453 Erotapokriseis Johannes der Prophet an.¹¹ Beider Schüler war der Klostergründer Dorotheos, dessen *Διδασκαλῖαι ψυχωφελεῖς* die geistlichen Grundlagen des byzantinischen Mönchslebens darstellen.¹² Vorbildgebend haben sie weit über dieses hinaus gewirkt. Sie lehren Demut (*ταπεινοφροσύνη*),¹³ die Gewissenhaftigkeit (in der Grundbedeutung des Wortes; *συνείδησις*), Gutes und Böses zu unterscheiden,¹⁴ die Gottesfurcht (*θεῖος φόβος*),¹⁵ fordern, man solle der eigenen Verstandeskraft nicht trauen (*μὴ ὀφείλειν τινὰ στοιχεῖν τῇ ἰδίᾳ συνέσει*),¹⁶ dürfe über seinen Nächsten nicht richten (*μὴ κρίνειν πλησίον*),¹⁷ müsse sich selbst anklagen (*ἐαυτοῦς μέμψεσθαι*),¹⁸ die Rachsucht (*μνησικακία*)¹⁹ ebenso wie die Unwahrheit (*ψεῦδος*) meiden,²⁰ zielbewußt und nüchtern die Straße Gottes ziehen (*μετὰ σκοποῦ καὶ νήφεως ὁδεύειν τὴν ὁδὸν τοῦ Θεοῦ*);²¹ es gelte, der Leidenschaften beizeiten Herr zu werden (*τοῦ σπονδάζειν ταχέως ἐκκόπτειν τὰ πάθη*),²² man müsse das kommende Gericht fürchten (*περὶ τοῦ φόβου τῆς μελλούσης κολάσεως*),²³ habe Versuchungen standhaft und bereitwillig durchzustehen (*περὶ τοῦ ἀταράχως καὶ εὐχαρίστως ὑποφέρειν τοὺς πειρασμούς*);²⁴ Ziel des Lebens sei der harmonische Aufbau der seelischen Tugenden (*οἰκοδομὴ καὶ ἁρμονολογία τῶν τῆς ψυχῆς ἀρετῶν*).²⁵ Schon diese Übersicht macht deutlich, daß das Menschenbild, das hier gelehrt, ja man darf wohl sagen: gepredigt wird, allein aus der Bibel und der biblischen Tradition schöpft; Hellenisches liegt ihm fern.

Was übrigens die Predigtliteratur der Justinianischen Epoche anlangt, so ist von dieser nur wenig erhalten;²⁶ dagegen erfuhr die asketische Theorie ihre praktische Ergänzung durch ein vielgestaltiges, sich fortentwickelndes

¹¹ BECK: a. a. O. 395 f.

¹² BECK: a. a. O. 396.

¹³ J.-P. MIGNE: *Patrologiae cursus completus, Series Graeca*, 138, Paris 1864, 1639 ff.

¹⁴ MIGNE: a. a. O. 1651 ff.

¹⁵ MIGNE: a. a. O. 1657 ff.

¹⁶ MIGNE: a. a. O. 1675 ff.

¹⁷ MIGNE: a. a. O. 1685 ff.

¹⁸ MIGNE: a. a. O. 1695 ff.

¹⁹ MIGNE: a. a. O. 1707 ff.

²⁰ MIGNE: a. a. O. 1715 ff.

²¹ MIGNE: a. a. O. 1723 ff.

²² MIGNE: a. a. O. 1733 ff.

²³ MIGNE: a. a. O. 1747 ff.

²⁴ MIGNE: a. a. O. 1761 ff.

²⁵ MIGNE: a. a. O. 1771 ff.

²⁶ BECK: a. a. O. 398.

hagiographisches Schrifttum, in welchem sich Erbauung und Unterhaltung in zumeist recht glücklicher Weise verbanden. Die Qualitäten, die jene Theorie postuliert hatte, wurden am konkreten Beispiel verkörpert dargestellt, wobei, für das 6. Jahrhundert in erster Reihe Kyrillos von Skythopolis (in Palästina), Mönch in seiner Heimatstadt und später in der Nähe von Jerusalem, zu nennen ist, der eine Sammlung von Viten palästinensischer Mönche zusammenstellte;²⁷ ihr Lebens- und Bildungsgang, ihre Lehre, ihre Charaktereigenschaften, ihr monastisches und kirchliches Wirken und nicht zuletzt ihre Wundertaten werden mit Erzählergeschick berichtet,²⁸ ihre Persönlichkeiten als Vorbilder dargestellt. In gleicher Weise wirkte die liturgische Dichtung, die in den rhythmisch-akzentuierenden Kontakien des Meloden Romanos²⁹ (Melode besagt, daß er sowohl als Textdichter wie als Komponist tätig wurde) gerade in der Justinianischen Epoche einen niemals wieder erreichten Höhepunkt erklomm.³⁰ Einige der unter Romanos' Namen gehenden Kontakien behandeln hagiographische Themen, andere geben der dogmatischen Überlegung, dem polemischen Ausfall, der moralischen Nutzanwendung Raum; es sind eben in Metren gebrachte Predigten, die dank ihrer Musikalität sicher weiter und nachhaltiger wirkten als das gesprochene Wort allein.

Die Kräfte, welche die Gesellschaft bestimmten, begnügten sich jedoch nicht damit, das von ihnen vertretene Menschenbild literarisch und poetisch zu propagieren, sondern bedienten sich zugleich ihrer Möglichkeiten, um es, soweit ihnen das notwendig oder opportun erschien, auch in die Wirklichkeit umzusetzen. Im Anschluß an die theologische Literatur nennen wir zunächst die Kodifikation des Kirchenrechts, welche Johannes Scholastikos verdankt wird, den Justinian 565 auf den Patriarchenstuhl der Hauptstadt Konstantinopel erhob.³¹ Schon vor dieser Ernennung hatte er seine *Συναγωγή κανόνων* zusammengestellt, die zu 50 systematisch gegliederten Themenkreisen die jeweiligen Entscheide der Kirchenordnungen setzte. Die Sammlung bezeichnete es ausdrücklich als ihr Anliegen, darzustellen, was zu tun und was zu lassen sei, Lebenswandel und Charakter eines jeden einzelnen zu bessern, die auf dem rechten Wege Wandelnden zu bestärken und die Abgefallenen zu ermahnen.³² Ihre Quellen sind uneingeschränkt christlich-kirchliche.

Ferner exzerpierte Johannes Scholastikos in der sogenannten *Collectio 87 capitum*³³ die Novellen, die eigene Gesetzgebung Justinians, welche den

²⁷ BECK: a. a. O. 408 ff.

²⁸ Vergleiche die *κεφάλαια* der Euthymiosvita bei EDUARD SCHWARTZ: Kyrillos von Skythopolis. Leipzig 1939. 3 f.

²⁹ Maßgebliche Ausgabe: Sancti Romani Melodi Cantica. Cantica genuina. Edd. PAUL MAAS—C. A. TRYPANIS, Oxford 1963.

³⁰ BECK: a. a. O. 425 ff.

³¹ BECK: a. a. O. 422 f.

³² Ioannis Scholastici Synagoga L titulorum ceteraque eiusdem opera iuridica, ed. VLADIMIRUS BENEŠEVIČ, 1, München 1937, 4 (Prologus).

³³ Herausgegeben von GUSTAVUS ERNESTUS HEIMBACH, *Ἀνέκδοτα*, 2, Leipzig 1840, 202 ff.

letzten Teil des großen Rechtskorpus³⁴ ausmachte, auf das hier gleichfalls eingegangen werden muß, da es ja in nicht geringerem Maße als das Kirchenrecht zur theoretischen und praktischen Festigung des von der herrschenden Klasse erstrebten Menschenbildes beizutragen hatte. Während das in das Korpus einbezogene Lehrbuch, die Institutionen, sich damit begnügt, die durchaus altrömischen Grundsätze *Honeste vivere, alterum non laedere, suum cuique tribuere*³⁵ («anständig leben, keinen andern verletzen, jedem das Seine zukommen lassen»)³⁶ voranzustellen, um dann zu den speziellen Gegenständen des Privatrechts überzugehen, werden in anderen Teilen die Möglichkeiten, die Kodifikation in den Dienst der Persönlichkeitsbildung zu stellen, stärker genutzt. So rückt der Codex Iustinianus, die maßgebliche Sammlung der gültigen Kaisergesetze, die christlichen Spezifika betont an den Anfang, bevor die aus der römischen Tradition erwachsenen zivilrechtlichen Themen behandelt werden: von der höchsten Dreieinigkeit und dem katholischen Glauben und daß niemand darüber öffentlich zu streiten wage;³⁷ von den hochheiligen Kirchen und ihren Privilegien;³⁸ von Bischöfen, Geistlichen, Leitern von Waisenhäusern, Pilgerherbergen, Findelhäusern, Armenhäusern und Andachtsstätten sowie von Mönchen und ihren Privilegien³⁹ ist da die Rede. Waren es hier die Amtsträger der Kirche, von denen nicht zuletzt dank ihrer Privilegien eine Vorbildwirkung ausgehen sollte, so werden die Proömien der eigenen Gesetzgebung des Kaisers dazu genutzt, um in dessen Qualitäten das Menschenideal der Zeit herauszustellen: jener ist ein Geschenk Gottes, sein Amt stammt von Gott (*ἐκ Θεοῦ*),⁴⁰ und in ihm ahmt er Gott nach,⁴¹ von dem er geliebt wird;⁴² er übt vorausschauend Fürsorge (*πρόνοια*)⁴³ und Aufmerksamkeit (*φροντίς*)⁴⁴ für seine Untertanen; Maß und Harmonie (*πρέπον, προσῆκον, μέτρον, ἀρμονία*) sind ihm eigen,⁴⁵ ihm, der die Gerechtigkeit (*δικαιοσύνη*) verkörpert,⁴⁶ der Hilfe (*βοήθεια*), Nutzen (*ὠφέλεια*)⁴⁷ und Heilung (*θεραπεία*) spendet;⁴⁸ die Menschenfreundlichkeit (*φιλανθρωπία*) gehört zu seinem herr-

³⁴ Über dessen Bedeutung zuletzt LISELOT HUCHTHAUSEN in: *Römisches Recht*, Berlin 1975, XXXI ff.

³⁵ Inst. 1, 1, 3 (AEM. HERRMANNUS in: *Corpus juris civilis*, edd. Albertus et Mauritius fratres Kriegelii, 1, 4. Auflage Leipzig 1848, 3).

³⁶ Das *Corpus juris civilis*, deutsch von CARL ED. OTTO, BRUNO SCHILLING, CARL FRIEDRICH FERDINAND SENTENIS, 1, Leipzig 1830, 1.

³⁷ Cod. 1, 1 (Herrmannus a. a. O. 2, 4. Auflage Leipzig 1848, 5).

³⁸ Cod. 1, 2 (Herrmannus a. a. O. 15).

³⁹ Cod. 1, 3 (Herrmannus a. a. O. 25).

⁴⁰ H. HUNGER, *Prooimion*, Wien 1964, 49 ff.

⁴¹ HUNGER: a. a. O. 58 ff.

⁴² HUNGER: a. a. O. 63 ff.

⁴³ HUNGER: a. a. O. 84 ff.

⁴⁴ HUNGER: a. a. O. 94 ff.

⁴⁵ HUNGER: a. a. O. 109 ff.

⁴⁶ HUNGER: a. a. O. 114 ff.

⁴⁷ HUNGER: a. a. O. 123 ff.

⁴⁸ HUNGER: a. a. O. 130 ff.

scherlichen Charisma.⁴⁹ Christliches und Heidnisches sind in diesem Kaiserbild zusammengefloßen.

Doch nicht nur die Jurisprudenz und Gesetzgebung, auch die Rhetorik erschien in verchristlichtem Gewande, wobei die Schule von Gaza (in Palästina) eine wegweisende Rolle spielte. Als eine Art geistiger Kolonie von Alexandria mit weitgespannten Beziehungen hatte sich hier um das Jahr 500 ein Kreis von Intellektuellen zusammengetan, die, gestützt auf einen philosophischen Eklektizismus, die überkommenen rhetorischen Formen im christlichen Geiste fortsetzten. Ihr Oberhaupt bildete Prokopios von Gaza,⁵⁰ von dem sein Schüler Chorikios in der Grabrede rühmte, daß er ein schlichtes, spartanisches Leben führte,⁵¹ daß er die Kranken pflegte — auch indem er sich ärztliche Kenntnisse aneignete —, daß er die Armen betreute, den Leidtragenden zur Seite stand,⁵² daß er sich in den christlichen Dogmen auskannte und ihre Widersacher zu widerlegen wußte, kurzum, daß er einen solchen Grad christlicher *Paideia*⁵³ erreicht hatte, daß er bis auf den Ornat in allen Stücken ein Bischof war (*ὥστε πλὴν τοῦ σχήματος μόνον πάντα ἦν ἱερεὺς*).⁵⁴ Eine solche Einstellung, die überdies ihren Niederschlag in einem umfangreichen theologischen *Cœuvre*⁵⁵ fand, hinderte indes Prokop, den wir als den Prototyp des christlichen Sophisten ansprechen möchten, nicht daran, Kaiser Anastasios I., dem er einen Panegyrikus widmete, als Nachfahren des Zeus zu preisen,⁵⁶ die alten Götter anzurufen⁵⁷ und sich der Tyche-Vorstellung zu bedienen.⁵⁸

Aus der Schule von Gaza stammte Agapetos, Diakon an der Hagia Sophia in Konstantinopel, einer Überlieferung zufolge auch Lehrer Justinians; er verfaßte einen weitwirkenden Fürstenspiegel in 72 Kapiteln: *Ἐκθεσις κεφαλαίων παραινετικῶν*.⁵⁹ Sich vor allem auf Isokrates und die großen Kappadozier gründend, hat dieses Buch das Herrscherideal seiner Epoche gezeichnet;⁶⁰

⁴⁹ HUNGER: a. a. O. 143 ff.

⁵⁰ WILHELM VON CHRIST: Geschichte der griechischen Litteratur, II 2, 5. Auflage von WILHELM SCHMID, München 1913, 836 ff.

⁵¹ Oratio funebris in Procopium 23 (Choricius Gazaeus, Opera, rec. RICHARDUS FOERSTER, ed. conf. EBERHARDUS RICHTSTEIG, Ed. ster., Stuttgart 1972, 118).

⁵² A. a. O. 25 (ed. FOERSTER—RICHTSTEIG a. a. O. 118 f.).

⁵³ «*Paideia Christi*» bei WERNER JAEGER, Humanistische Reden und Vorträge, 2. Auflage Berlin (West) 1960, 250. Ders., Das frühe Christentum und die griechische Bildung, deutsch von WALTHER ELTESTER, Berlin (West) 1963, ist nur bis zum 4. Jahrhundert geführt.

⁵⁴ A. a. O. 21 (ed. FOERSTER—RICHTSTEIG a. a. O. 117). Zu *ἱερεὺς* = Bischof WOLF ALY in: PWRE, 45. Halbband, Stuttgart 1957, 262.

⁵⁵ Dazu ALY a. a. O. 267 ff.

⁵⁶ Panegyricus 2 (MIGNE: a. a. O. 87, 1860, 2797).

⁵⁷ Zum Beispiel Panegyricus 3 (MIGNE: a. a. O. 2797): *Μὰ Δία*.

⁵⁸ Zum Beispiel Epistola 45 (RUDOLPHUS HERCHER, Epistolographi Graeci, Paris 1873, 547 f.).

⁵⁹ L. KRUMBACHER: Geschichte der byzantinischen Litteratur. München 1897,² 456 f.

⁶⁰ B. RUBIN: Das Zeitalter Justinians, I. Berlin (West) 1960. 427 ff.; dazu noch J. IRMSCHER bei F. ALTHEIM—R. STIEHL: Die Araber in der alten Welt, 4, Berlin (West) 1967, 340 f.

in unserem Zusammenhang interessiert vornehmlich das hinter jenem Herrscherideal stehende Menschenbild.

Wie für die gesamte gagenische Schule übt auch für Agapetos die antike Philosophie eine positive Funktion, und die Platonische Hoffnung auf die Gleichsetzung von Philosophen und Regenten scheint ihm in der Person Justinians verwirklicht;⁶¹ was freilich unter Philosophie verstanden werden soll, wird nicht ungeklärt gelassen: *Εἰ γὰρ τὸ φιλεῖν σοφίαν ποιεῖ φιλοσοφίαν, ἀρχὴ δὲ σοφίας ὁ τοῦ Θεοῦ φόβος, ὃν ἐν τοῖς στέροισι ὑμῶν διαπαντὸς ἔχετε, εὐδηλον ὡς ἀληθὲς τὸ παρ' ἐμοῦ λεγόμενον* («denn wenn die Liebe zur Weisheit die Philosophie ausmacht und der Anfang der Weisheit die Furcht vor Gott ist, die ihr allezeit in eurem Herzen tragt, so ist hinreichend deutlich, wie wahr das von mir Gesagte ist»). Die Platonischen Kardinaltugenden sind implizite diesem Gedankensystem eingeordnet;⁶² andere Eigenschaften des postulierten Menschenbildes sind die Frömmigkeit,⁶³ die *φιλανθρωπία* im Wollen und Handeln,⁶⁴ das Wohltun (*εὐποιία*),⁶⁵ die Sorgfalt (*ἀκριβεία*),⁶⁶ die Wachsamkeit (*ἀγρυπνία*),⁶⁷ die Milde (*ἡμερότης*).⁶⁸ Antikes Gedankengut aus klassischer und nachklassischer Zeit ist, bald mehr, bald weniger gut kaschiert, dem christlichen Menschenbild dienstbar gemacht; die Parallelen zu den Justinianischen Proömien sind offenkundig.

Finden sich nun aber, so darf man mit Berechtigung fragen, neben so viel originär Christlichem und so viel adaptiert Christlichem nicht auch Vorstellungen, die als unverfälscht antik-heidnisch angesprochen werden müssen? Die Frage läßt sich bejahend beantworten.

Im 6. Jahrhundert, in der Epoche der Justinianischen Restauration, erlebte das griechische Epigramm eine Nachblüte, die in einem nicht zu übersehenden Zusammenhang mit jenen staatlich-gesellschaftlichen Maßnahmen steht. Wenn nämlich überall die große Vergangenheit wieder heraufgeführt werden sollte, wandte der Blick sich notwendig auch auf deren poetische Leistungen, die es zu sammeln, zu konservieren und nachzuahmen galt. In der Epigrammatik zeitigte ein solches Bestreben die sichtbarsten Ergebnisse: Der rechtskundige Agathias, der auch als Fortsetzer des Geschichtswerkes des Prokopios von Cäsarea hervortrat, brachte unter der Bezeichnung *Κύκλος* eine Sammlung von Gedichten aus klassischer, hellenistischer und römischer Zeit heraus, der er eigene Stücke und solche von Zeitgenossen, darunter vor allem des Hofbeamten Paulos Silentiarios, beifügte; sie sind Bestandteil der späterne

⁶¹ Agapetus 17 (MIGNE: a. a. O. 86, 1860, 1169).

⁶² Vergleiche die Interpretation RUBINS a. a. O. 428 f.

⁶³ A. a. O. 5 (MIGNE: a. a. O. 1165) und öfter.

⁶⁴ A. a. O. (MIGNE: a. a. O. 1165) und öfter.

⁶⁵ A. a. O. 7 (MIGNE: a. a. O. 1165) und öfter.

⁶⁶ A. a. O. 10 (MIGNE: a. a. O. 1168).

⁶⁷ A. a. O. 2 (MIGNE: a. a. O. 1165) und öfter.

⁶⁸ A. a. O. 52 (MIGNE: a. a. O. 1180) und öfter.

Griechischen Anthologie geworden.⁶⁹ Einige wenige Stücke bei Agathias zeigen christliche Anklänge: drei Dedikationen an den Erzengel Michael,⁷⁰ offenbar aus der Studentenzeit des Dichters,⁷¹ während sich in der Epigrammatik des Paulos Silentiarios nichts dergleichen findet. Wo dieser vielmehr philosophiert, folgt er einem unverbindlichen Epikureismus.⁷² «Laß dich nicht von den Wogen des Glücks zu hoch erheben, noch darf dich die Sorge zu tief beugen; die Arete vielmehr streuere dein Lebensschifflein!» lesen wir (in Paraphrase) in dem Protrepikon 10, 74.⁷³ Arete und Sophia sind nahezu identisch in einem weiteren Gedicht,⁷⁴ das gleichfalls Maß und Mitte zur Maxime erhebt: man entschlage sich der Sorgen, begnüge sich mit dem Bescheidenen; denn Armut kann besser als Reichtum, Tod besser als Leben sein. Und auch in Venere ist Verzicht vorteilhafter als Nachgiebigkeit, lehrt das Epideiktikon 9, 443.⁷⁵ Diesem Rat zur Enthaltbarkeit stehen freilich 41 Erotika gegenüber, welche den Liebesgenuß in allen nur möglichen Formen, Versionen und Perversionen zum Gegenstand haben. Ja, das Erotikon 5, 234⁷⁶ beinhaltet eine eindeutige Absage gegenüber dem eben zitierten Epideiktikon: die weise Pallas Athene, der des Dichters Jugend gehörte, hat sich Kypris, der Liebesgöttin, als unterlegen erwiesen. Ein denkbar heidnisches Menschenbild also wird hier entwickelt, zu dem nur eines in Gegensatz steht: derselbe Autor, den wir als in philosophicis konventionell, religiös indifferent, dafür aber von hellenischer Diesseitigkeit und Sinnlichkeit durchdrungen fanden, wurde beauftragt, das Festgedicht aus Anlaß der Wiedereinweihung der durch ein Erdbeben beschädigten Hagia Sophia im Jahre 563 abzufassen, und er hat sich dieser Aufgabe mit Bravour entledigt, vielleicht nicht zum höheren Ruhme Gottes, unzweifelhaft aber zum Ruhme der kaiserliche Majestät und ihrer Staats- inklusive Kirchenpolitik.⁷⁷

Haben sich in dieser Entscheidungssituation an der Wende zweier Zeitalter die Repräsentanten der antiken Philosophie, verkörpert durch die hohe Schule von Athen, konsequenter verhalten? Für diese Schule hatte das Wirken des Proklos im 5. Jahrhundert eine letzte Blüte und den Abschluß des neuplatonischen Systems bedeutet;⁷⁸ dann setzte ein offenkundiger Niedergang ein.⁷⁹ Gewicht besaß nur noch die Erklärung alter Philosophen durch Mitglieder

⁶⁹ H. BECKBY: *Anthologia Graeca*, Buch I—VI, 2. Auflage München o. J., 73 f.

⁷⁰ A. P. 1, 34 ff. (BECKBY: a. a. O. 142 ff.).

⁷¹ J. IRMSCHER: in: Tagung für allgemeine Religionsgeschichte 1963, Sonderheft der Wissenschaftlichen Zeitschrift der Friedrich-Schiller-Universität Jena 1964, 47 f.

⁷² J. IRMSCHER in: *Античное общество*, Moskau 1967, 388.

⁷³ A. P. 10, 74 (H. BECKBY: *Anthologia Graeca*, Buch IX—XI, 2. Auflage München o. J., 514).

⁷⁴ A. P. 10, 76 (BECKBY: a. a. O. 516).

⁷⁵ A. P. 9, 443 (BECKBY: a. a. O. 278).

⁷⁶ A. P. 5, 234 (BECKBY: *Anthologia Graeca*, Buch I—VI, a. a. O. 384).

⁷⁷ Einzelnes bei IRMSCHER a. a. O. 388 ff.

⁷⁸ Kleine bei J. IRMSCHER: *Das große Lexikon der Antike*, München 1974, 447.

⁷⁹ К. В. Хвостова in: *История Византии I*, Moskau 1967, 403.

der Schule, während sich ihr eigenes Denken in Spekulationen über das Ur-Eine, die Monaden und ihre Emanation erschöpfte. Für die Wirklichkeit und das konkrete Leben blieb bei so viel Metaphysik kein Raum, und sehr bezeichnend sagte das Schulhaupt Damaskios⁸⁰ über seinen Vorgänger Isidoros, Gott habe allem Anscheine nach an diesem ersichtlich machen wollen, «daß er mehr Seele sei als das Doppelgebilde, das aus ihrer Verbindung mit dem Körper entsteht, und er wollte die Philosophie nicht in dem Doppelgebilde bergen, sondern ihr nur in seiner Seele selbst ihren Sitz anweisen».⁸¹ Eine solche Art zu philosophieren war in der Tat sektiererisch geworden und hatte den gesellschaftlichen Einfluß verloren. So regte sich dann auch kein Arm, als im Zuge des allgemeinen Verbots des philosophischen Unterrichts im Jahre 529 auch die Athener Akademie geschlossen wurde, und die Regierung sah keine Veranlassung, ihren Mitgliedern das Leben besonders zu erschweren.⁸² Diese folgten einer Einladung des Perserkönigs Chusrō I. Anōšarvān; doch als sie in dessen Lande sehr wenig von dem Platonischen Idealstaat verwirklicht fanden, kehrten sie 533 desillusioniert zurück, nachdem ihnen die Humanität und der Humanismus des Königs bei Justinian Straf- und Gewissensfreiheit eingehandelt hatte,⁸³ und der Rückwanderer Simplicios durfte hinfort unbehindert seinen Aristoteles,⁸⁴ Euklid und Epiktet kommentieren.⁸⁵ Er tat das mit einem vorherrschenden Interesse an den Fragen der Metaphysik und in der Tendenz, zwischen Platon und Aristoteles maximal zu harmonisieren;⁸⁶ gegen christliche Anschauungen wurde an mehreren Stellen zurückhaltend polemisiert.⁸⁷ Auf die Ausprägung des Menschenbildes der Epoche haben diese gelehrten Werke ebensowenig eingewirkt wie die erotischen Gedichte eines Paulos Silentiarios.

So bestätigen die literarischen Belege, die wir anzuführen vermochten, eindeutig das Bild einer Übergangsepoche, in der alte und neue Wertungen nebeneinanderstehen. Dabei ist jedoch der Sieg des Neuen bereits entschieden, während die Repräsentanten des Alten zwar die überkommenen Denkweisen und liebgewordenen Vorstellungen noch nicht preisgegeben haben, sondern ihnen nachgehen, wo immer das im privaten Leben angängig ist, um sich zugleich zu den maßgeblichen Wertungen zu bekennen, wenn ihnen das in der Öffentlichkeit nötig oder auch nur opportun zu sein scheint. Das diesseitige

⁸⁰ Ausgaben von Hauptwerken: Damascius Successor, *Dubitaciones et solutiones de primis principiis*, in *Platonis Parmenidem*, ed. CAR. AEM. RUELE, 2 Teile, Paris 1899, und *Damascius, Lectures on the Philebus*, ed. K. G. WESTERINK, Amsterdam 1959.

⁸¹ R. ASMUS: *Das Leben des Philosophen Isidoros von Damaskios aus Damaskus*. Leipzig 1911, 10 f.

⁸² J. GEFFCKEN: *Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums*. Heidelberg 1929, 214.

⁸³ IRMSCHER bei ALTHEIM—STIEHL: a. a. O. 350 f.

⁸⁴ *Commentaria in Aristotelem Graeca*, 7—11, Berlin 1894. 1907, 1882, 1895, 1882.

⁸⁵ P. KROH: *Lexikon der antiken Autoren*. Stuttgart 1972. 566.

⁸⁶ Wichtiger Artikel von PRAECHTER in: *Realencyclopädie a. a. O.* 2. Reihe, 5. Halbband, 1927, 204 ff.

⁸⁷ Die Belege bei PRAECHTER a. a. O. 212.



2. Apsismosaik. Zu S. 245.

Abb. 1. Apsismosaik aus San Michele in Affricisco zu Ravenna. Berlin, Frühchristlich-byzantinische Sammlung. Foto: Staatliche Museen zu Berlin

Menschenbild der Antike mit seiner Lebens- und Sinnenfreude hat in den exklusiven Kreisen der Gebildeten, welche zu den literarischen Traditionen Zugang besitzen, ebenso seine Anziehungskraft bewahrt wie diese Traditionen selbst. Aber es ist denen, die mit diesen Vorstellungen noch spielen, sehr wohl bewußt, daß an ihre Stelle ein durch christliche Weltanschauung und christliche Sittenlehre geprägtes Menschenideal rückte, das unumkehrbar geworden ist und das zu respektieren den Angehörigen der herrschenden Klasse und ihren intellektuellen Mitläufern Zweckmäßigkeit und Staatsräson gleichermaßen nahelegen. Dabei kann nicht übersehen werden, daß dieses neue Ideal in weitem Ausmaße antikes Gedankengut rezipiert und adaptiert hatte.

Die gleiche Doppelgesichtigkeit⁸⁸ wie die Literatur zeigt auch die Kunst der Justinianischen Epoche bei der Gestaltung ihres Menschenbildes. In der Architektur sind die schlichten, klaren Linien der Antike mit ihrer Bindung an eine strenge, rationale, dem Menschen untertane Ordnung preisgegeben

⁸⁸ Von «Doppelgesicht» sprach in diesem Zusammenhang KLAUS WESSEL bei J. IRMSCHER: Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik, 2, Berlin 1957, 97.



Abb. 2. Christus vor Pilatus. Aus dem Codex Purpureus Rossanensis. Rossano, Erzbischöfliche Bibliothek. Foto: D. Talbot Rice, Byzantinische Kunst, München 1964, Abb. 298

zugunsten von Bauformen von feierlicher Erhabenheit, die den Beschauer seine Nichtigkeit gegenüber dem transzendenten Göttlichen erspüren lassen;⁸⁹ Macht des Staates und Macht der Kirche verkörpern sich in dem Bau der Hagia Sophia, deren Weihe die Verse des Paulos Silentarios begleitet hatten. Vor allem auch in der Ausstattung des Innenraumes macht sich die besprochene Tendenz deutlich: die konstruktiven Bauelemente werden verhüllt durch Marmorverkleidung und Mosaiken, die in der originalen Gestalt ihrer Entstehungszeit absolut unfürig waren, so daß in ihnen lediglich das Kreuzessymbol und dazu Ornamente in Form von Stoffmustern nach sassanidischer Art begegneten.⁹⁰ In der Bildkunst fügt sich in diese Linie das in der Berliner Frühchristlich-byzantinischen Sammlung rekonstruierte Apsismosaik der Kirche San Michele in Affricisco zu Ravenna.⁹¹ Ohne innerbildliche Beziehung blicken hier die Gestalten den Beschauer an: Christus mit einem Gemmenkreuz

⁸⁹ W. M. POLEWOI in: Allgemeine Geschichte der Kunst, 2, deutsche Ausgabe, Leipzig 1963, 48.

⁹⁰ WESSEL: a. a. O. 97.

⁹¹ Abb. 1. WESSEL a. a. O. Tafel 4 Abb. 2; A. EFFENBERGER: Staatliche Museen zu Berlin. Forschungen und Berichte 16, 1975, Tafel 32 Abb. 2.



Abb. 3. Der heilige Sergios und der heilige Bakchos. Ikone aus der Schule des Sinaiklosters.
Foto: Allgemeine Geschichte der Kunst, Bd. 2, Leipzig 1963, Tafelbild 25

gleich einem kaiserlichen Siegeszeichen in der Rechten, den aufgeschlagenen Bibeltext mit für die Orthodoxie wichtigen Stellen in der Linken, flankiert von den beiden Erzengeln Michael und Gabriel, die selbst anbeten und zugleich Anbetung heischen. Es herrscht strenge, feierliche hierarchische Frontalität, alles Szenische wird vermieden, um den Beschauer ganz und gar zur Andacht hinzulenken.⁹² Auch in den Miniaturen des Kodex von Rossano begegnet uns eine derartige Ausformung des Menschenbildes. Szenen aus dem Evangelium⁹³ stehen vor abstrakt purpurnem Hintergrund, das lebendige Menschenantlitz verliert sich unter dem Bemühen, zu verinnerlichen und zu vergeistigen.⁹⁴ Von hier führt ein direkter Weg zur Ikonenmalerei, die im 6. Jahrhundert in einem Werk der Schule des Sinaiklosters «Der heilige Sergios und der heilige Bakchos» zum erstenmal faßbar wird.⁹⁵

Aber neben allen solchen Zeugnissen eines verchristlichten, ja, wenn man so will, mittelalterlichen Menschenbildes zeigen sich noch deutlich Ausläufer

⁹² WESSEL a. a. O. 100.

⁹³ Abb. 2. DAVID TALBOT RICE: Byzantinische Kunst, deutsch von SUSANNE B. MILCZEWSKY, München 1964. 328 f. Abb. 297 f.

⁹⁴ POLEWOI a. a. O. 58.

⁹⁵ Abb. 3 POLEWOI a. a. O. 59 mit Tafelbild 25.



Abb. 4. Erzengel Gabriel. Auf einer Reliefplatte. Antalya (Türkey), Archäologisches Museum. Foto: Talbot Rice a. a. O. Abb. 369

der Kunstgesinnung der (Spät)antike und ihres Menschenideals. Von den nicht zu zahlreichen Werken der Plastik aus der Justinianischen Epoche verdient in diesem Zusammenhang die Reliefgestaltung des Erzengels Gabriel im Museum von Antalya (Türkei) Beachtung.⁹⁶ Obgleich der Künstler dem Zuge der Zeit folgend spürbar bemüht ist, vornehmlich die innere, geistige Verfassung zum Ausdruck zu bringen, verbleibt doch die Darstellung im Bereiche des Irdisch-Natürlichen, bereit und befähigt, warme menschliche Emotionen aufzufangen;⁹⁷ die Erfassung des Menschlichen, wie sie der Philosophenkopf aus Ephesos aus dem beginnenden 5. Jahrhundert an den Tag legte, scheint hier fortgesetzt.⁹⁸ Oder wir denken an den lesenden Arzt im Pflanzenbuch des Dioskurides in der Österreichischen Nationalbibliothek (Cod. med. Graec. I fol. 4 b), dem die Heuresis, die göttliche Personifikation des Findens, das Heilkraut Mandragora vorhält⁹⁹ — eine in ihrer Plastizität geradezu realistisch zu nennende Darstellung!¹⁰⁰ Es liegt im Wesen der bildenden

⁹⁶ Abb. 4. POLEWOI a. a. O. Tafelbild 23; RICE a. a. O. 404 Abb. 369.

⁹⁷ POLEWOI a. a. O. 56.

⁹⁸ POLEWOI a. a. O. 37.

⁹⁹ Abb. 5. R. KÖMSTEDT: *Vormittelalterliche Malerei*, Augsburg 1929, Abb. 77.

¹⁰⁰ Dazu WESSEL: a. a. O. 101.



Abb. 5. Dioskurides empfängt von der Heuresis die Mandragora. Aus dem Cod. med. Graec. I. Wien, Österreichische Nationalbibliothek. Foto: Rudolf Kömstedt, Vormittelalterliche Malerei, Augsburg 1929, Abb. 77

Künste, daß die Übergänge zwischen Altem und Neuem sich stärker fließend darbieten als in der Literatur; daß aber die ideologische Bipolarität der Justinianischen Epoche in ihr hinreichend zum Ausdruck kommt, mögen die vorgeführten Exempla gezeigt haben.

Das verchristlichste, der heidnischen Antike konträre, die byzantinische Feudalgesellschaft vorbereitende, von der herrschenden Klasse in mannigfacher Weise propagierte Menschenbild der Justinianischen Epoche hat nachgewirkt — auf ebenjene byzantinische Feudalgesellschaft des Mittelalters und über sie hinaus: das Frage- und Antwortbuch des Barsanuphios wurde zum ersten Male 1816 in Venedig gedruckt¹⁰¹ — und zwar beileibe nicht als histori-

¹⁰¹ BECK a. a. O. 396.

scher Quellentext, sondern als Erbauungs- und Andachtsbuch! —, von den Kontakien des Romanos werden nanche noch heute in der Ostkirche gesungen,¹⁰² der Fürstenspiegel des Agapetos beeinflusste die moskowitzische politische Ideologie¹⁰³ ebenso wie die Bildung des absolutistischen Zeitalters,¹⁰⁴ um einige wenige markante Beispiele herauszugreifen. Zugleich machten unsere Darlegungen das Fortleben heidnisch-antiker Traditionen bei einer zahlenmäßig begrenzten intellektuellen Elite deutlich, die toleriert werden konnte, ja sogar gefördert wurde, weil sie sich der Staatsräson anzupassen und, wenn es sein mußte, auch unterzuordnen wußte. Sie war ein wesentlicher Mitträger jenes Überlieferungsstromes, aus dem in der Epoche des byzantinischen Niedergangs in der revolutionären Umwälzung der Renaissance «dem erstaunten Westen eine neue Welt» aufging, «das griechische Altertum», vor dessen »lichten Gestalten» — ich zitiere weiter Friedrich Engels¹⁰⁵ — «die Gespenster des Mittelalters» verschwanden.

Berlin.

¹⁰² G. H. BULTMANN: Romanos der Melode, Festgesänge, Zürich 1960, 20.

¹⁰³ I HOR ŠEVČENCO, Harvard Slavic studies 2 (1954) 141 ff.

¹⁰⁴ RUBIN: a. a. O. 429.

¹⁰⁵ K. MARX—F. ENGELS: Werke. XX Berlin 1962. 311.

S. SZÁDECZKY-KARDOSS

EINE UNKOLLATIONIERTE HANDSCHRIFT DER HOMILIE ÜBER DIE PERSISCH-AWARISCHE BELAGERUNG VON KONSTANTINOPEL

(CODEX ATHOUS BATOPEDI 84, FOL. 63^r—68^r)

Die Geschichte der Sassaniden, die für die Iranisten, auch für den Gefeierten dieses Bandes ein sehr wichtiges Forschungsgebiet bedeutet, steigt vor dem Untergang noch einmal in die Höhe: mit der Besetzung Syriens, Ägyptens und eines Teils von Kleinasien erlangt das Reich der Dynastie, wenn auch nur für eine flüchtige Zeit, seine größten Ausmaße und zuletzt schlagen die iranischen Truppen ihr Lager auch im Herzen des oströmischen Imperiums, in Kalchedon auf, also innerhalb der Sichtweite Konstantinopels, des jahrhundertalten Rivalen. Gleichzeitig bestürmt ihr Verbündeter, der Kagan der Awaren mit seinem schreckenserregenden Heer auf der europäischen Seite der Meerenge die Mauern der Kaiserstadt. Die von einem Augenzeugen stammende Beschreibung dieses kritischen geschichtlichen Augenblicks ist in der Homilie enthalten, deren Textrekonstruktion ich mit Benützung von bisher unpubliziertem handschriftlichem Material im nachfolgenden fördern möchte.

Einleitung

Aus der die Belagerung Konstantinopels im Jahre 626 behandelnden Predigt, die heute die Mehrzahl der Fachleute als ein Werk des Theodoros Synkellos betrachtet, publizierte zuerst A. Mai 1853 einige Partien nach einem vatikanischen Manuskript (Cod. Vaticanus Gr. 1572 saec. XI—XII, fol. 41^r—74^r).¹ Während dieser Vaticanus nur Exzerpte der Homilie bewahrte, veröffentlichte L. Sternbach 1900 den vollständigen Text der Kanzelrede nach einem ein Augustmenologium beinhaltenden Pariser Kodex (Cod. Parisinus Gr. Suppl. 241 saec. X, fol. 32^v—53^r).² Zur Anfertigung der Ausgabe kollationierte er selber die Pariser Handschrift, die Lesungen des Vaticanus übernahm er aber aus der Edition von Mai. 1975 veröffentlichte F. Makk die erste vollständige Übersetzung der Predigt mit einem Kommentar. Seine Arbeit gründete

¹ A. MAI: Nova patrum bibliotheca, VI 2. Romae 1853, pp. 423—437.

² L. STERNBACH: *Analecta Avarica* (Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział Filologiczny. Serya II. Tom XV. Krakow 1900. pp. 297—365); darin der Text der Homilie mit kritischem Apparat: pp. 298—333 und die «Corrigenda»: p. 365.

sich im allgemeinen auf den von Sternbach hergestellten Text, den er im Anhang nachdrucken ließ. Allerdings hat er den Text nicht ohne Veränderungen übernommen, sondern er emendierte ihn an neun Stellen und des leichteren Zitierens wegen teilte er ihn in 52 Kapitel auf.³ Ich meinerseits kollationierte aufs neue sowohl den Vaticanus (in dessen Rezension bzw. Reproduktion bei Mai hier und dort Fehler unterliefen)⁴ als auch den Parisinus (den Sternbachs Edition an einigen Stellen ungenau widerspiegelt).⁵ Andererseits beschaffte ich mir die Fotokopien zweier unkollationierter Kodizes, von denen mich die dankenswerte briefliche Information des Bollandisten F. Halkin in Kenntnis setzte. Der eine (Cod. Hierosolymitanus Gr. Patriach. S. Sabae 704, fol. 1^r—2^v, saec. X) beinhaltet auf zwei zerrissenen Blättern beschädigte Fragmente aus der uns beschäftigenden Homilie.⁶ Der andere bis heute, unbenutzte Kodex ist nichts anderes, als ein verstümmeltes Menologium aus dem IX—X. Jahrhundert über die letzten vier Monate (Mai—August) des byzantinischen Kirchenjahres in der Bibliothek des Athosklosters Vatopedi.⁷ Wir untersuchen hier die den 7. August betreffende Notiz der letztgenannten Handschrift, die ähnlich dem Vaticanus lediglich Exzerpte der Homilie enthält, und zwar die folgenden Partien: cap. I—XIII p. 298, 1 *περὶ τῆς τῶν* — 303, 30 *προσδράμωμεν*; cap. LII p. 320, 10 *Ὁ δὲ ἱεράρχης* — 320, 29 *τῶν αἰώνων*.⁸ *Ἀμήν*.

Bestätigung einer Konjektur

Als Sternbachs Edition erschien, war der eine Satz der Homilie (cap. VI p. 300, 3—4) ausschließlich aus dem Parisinus bekannt. In dem dort befindlichen Text zeigte sich zweifellos eine Lacune: *δεῦτε τοῖνυν ἀκούσατε, καὶ διηγῆσθαι ὑμῖν διὰ τῆς Θεοτόκου ὁ τῶν δυνάμεων κύριος*. Sternbach empfahl auf Grund eines Bruchstücks vom Lustspieldichter Menandros die Textergänzung *ἃ διαπέπρακται* («p. 300, 4 *post ὑμῖν lacunam indicavi*; *exci-*

³ F. МАКК: Traduction et commentaire de l'homélie écrite probablement par Théodore le Syncelle sur le siège de Constantinople en 626. Appendice: *Analecta Avarica* de L. Sternbach (*Acta Antiqua* et *Archaeologica* XIX = *Opuscula Byzantina* III), Szeged 1975; darin pp. 74—109: Neudruck des Textes von Sternbach samt kritischem Apparat; p. 5 berichtet über die konjekturellen Abweichungen von dem Sternbachschen Text.

⁴ S. SZÁDECZKY-KARDOSS: Zur Textüberlieferung der «Homilia de obsidione Avarica Constantinopolis auctore, ut videtur, Theodoro Syncello». *Acta Antiqua Hung.* 24 (1976), 297—306.

⁵ Über einige wichtigeren Ergebnisse der Kollation berichtet S. SZÁDECZKY-KARDOSS in: «Bemerkungen über die Pariser Handschrift der die awarische Belagerung von Konstantinopel behandelnden Predigt des Theodoros Synkellos» (ungarisch). *Opuscula Classica Mediaevaliaque in honorem J. Horváth* (Klasszika-Filológiai Tanulmányok III. Szerk. BOLLÓK J.), Budapest, 1978, 453—465.

⁶ A. I. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ—ΚΕΡΑΜΕΥΣ: *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη ἥτοι κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ . . . πατριαρχικοῦ θρόνου Ἱεροσολύμων καὶ πάσης Παλαιστίνης ἀποκειμένων Ἑλληνικῶν κωδίκων*. II. Sankt Petersburg 1894, N° 704.

⁷ Darüber zuletzt A. EHRHARD: Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche, I. Leipzig 1937, 358—362.

disse videtur: ἃ διαπέπρακται, cf. Menander fr. 393 vol. III p. 112 Kock v. 2 sq. οὐκ οἶδ' ὅ τι οὗτος μεγαλειόν ἐστι διὰ πεπραγμένων ζ'»).⁸

F. Makk verwarf den Vorschlag Sternbachs und empfahl zum Ausfüllen der Lacune folgendes: *ὅσα ἐποίησεν*. Er tat es deshalb, weil er hier ebenso, wie auch an so vielen anderen Stellen der Predigt jenen biblischen Passus erkannte, der dem kirchlichen Redner zum Vorbild diente, der aber Sternbachs Aufmerksamkeit entgangen war. Die 16. Strophe des 65. Psalmes lautet nach der Septuaginta: *δεῦτε ἀκούσατε καὶ διηγῆσομαι ὑμῖν ὅσα ἐποίησεν τῇ ψυχῇ μου*. Wenn wir die Frage aufwerfen, was konnte die Ausdruckweise einer byzantinischen Predigt eher beeinflussen, ein Psalm von David oder eine neuattische Komödie, mag die Antwort zweifelsohne nur folgendermaßen lauten: als Vorbild des Predigers kommt vielmehr ein Passus der Heiligen Schrift in Betracht als ein Satz eines antiken Lustspiels. Besonders besteht diese Feststellung für eine solche Rede, in der sich die biblischen Zitate und Reminiszenzen so anhäufen, wie in unserer Homilie. Die Behebung der Lacune auf Grund des 65. Psalms ist also schon für sich als ein gut fundiertes Verfahren zu betrachten.

Doch jetzt nach der Kollation des vorliegenden Kodex von Athos können wir über dies hinaus noch mehr sagen: die handschriftliche Überlieferung bestätigt nachträglich, daß die Konjekturen von Makk ein Volltreffer war. In unserem Manuskript (fol. 264^v col. II v. 3—8) kann nämlich der fragliche Satz gelesen werden, wie folgt: *δεῦτε τοίνυν ἀκούσατε καὶ διηγῆσομαι ὑμῖν ὅσα ἐποίησεν ἡμῖν διὰ τῆς Θεοτόκου μεγαλεῖα* (Cod.: *μεγαλῖα*) *ὁ τῶν δυνάμεων κύριος*. Der Schreiber des Parisinus oder dessen Vorbildes hat die Worte *ὑμῖν* und *ἡμῖν*, deren Aussprache in Byzanz vollständig identisch war, während des Kopierens verwechselt: er verübte eine Haplographie, nach *ὑμῖν* schrieb er das, was in seiner Vorlage tatsächlich erst nach *ἡμῖν* folgte und so ließ er die dazwischenliegenden Worte *ὅσα ἐποίησεν ἡμῖν* aus.

Ein biblisches Zitat in unserer Homilie

Das neukollationierte Manuskript wirft auch an einer anderen Stelle der Predigt auf eine Haplographie Licht, die der im vorhergehenden Abschnitt behandelten Verschreibung ähnelt. An dieser Stelle (cap. IV p. 299, 13—26) wird eine lange Partie aus dem Buche Isaias (7, 1—7) angeführt, doch derart, daß sich im Vergleich mit dem Text der Septuaginta in dem wahrscheinlich nach dem Gedächtnis niedergeschriebenen Zitat kleinere Auslassungen und Abweichungen zeigen. Als noch allein der Parisinus für die Grundlage der Textherstellung galt, konnte der Herausgeber (Sternbach) mit Recht daran denken, daß das Ende des ersten Paragraphen im Bibelzitat vom Verfasser

⁸ STERNBACH: a. a. O. p. 322.

der Predigt beim Anführen ausgelassen wurde. Das Fehlen des erwähnten kurzen Satzes macht nämlich den Text nicht sinnlos. Jetzt bezeugt aber der Kodex von Vatopedi, daß nicht der kirchliche Redner selbst diesen Satz übergang, sondern nur der Schreiber des Parisinus oder dessen Vorbildes ließ ihn aus, womit er einen Fehler im Kopieren beging. In der Septuaginta lautet das Ende des betreffenden Paragraphen folgendermaßen: . . . ἐπὶ Ἱερουσαλὴμ πολεμῆσαι αὐτὴν καὶ οὐκ ἠδυνήθησαν πολιορκῆσαι αὐτήν. Die Pariser Handschrift enthält den mit dem Bindewort καὶ beginnenden Teil nicht. Offenbar ist das Auge des von der Arbeit ermüdeten Abschreibers vom ersten Vorkommen des Wortes αὐτήν zum zweiten übergesprungen und somit hat er die dazwischenliegenden Worte ausgelassen.

Die Handschrift von Athos unterstützt die Emendationen der früheren Herausgeber

Bei der Veröffentlichung des vatikanischen Kodex von A. Mai und in der sich an den Vaticanus und Parisinus stützenden Ausgabe L. Sternbachs wurden mehrmals kleinere Korrekturen an der handschriftlichen Überlieferung vorgenommen. So stimmte der gedruckte Text an den betreffenden Stellen mit der Lesung keines Manuskripts überein, er stützte sich lediglich auf die Divination des Herausgebers. Der jetzt kollationierte Athous hat die Emendationen in einigen Fällen bestätigt. Demzufolge können heute schon die folgenden Lesungen der Sternbachschen Ausgabe als handschriftlich bezeugt gelten: cap. I p. 298, 18 προφητικός; cap. II p. 298, 4 αὐτὰ (codex Athous: αὐτὰ[ς], littera ultima a librario deleta); cap. III p. 299, 9 ἐξῶσαι; cap. IV p. 299, 15 ἀνηγγέλη; cap. IV p. 299, 21 ἀσθενεῖτω; cap. V p. 299, 31 ἀπειθεῖ; cap. V p. 299, 37 δι' ὧν;; cap. VI p. 299, 39 ἐπανακτέον; cap. VI p. 300, 14 Ἀσσύριοι; cap. X p. 301, 25 ὄφελόν γε; cap. X p. 301, 28 ἔοικεν; cap. XIII p. 302, 29 Βόνος.

Textkorrekturen auf Grund der neukollationierten Handschrift

Die Sternbachsche Textrekonstruktion, die sich auf die Lesungen von *F* (= Parisinus) und *E* (= Vaticanus) gründete, kann bzw. muß in Kenntnis von *A* (= Athous) an einigen Stellen richtiggestellt werden.

In den Kontext von III p. 299, 4 paßt ἀπὸνως (Lesung von *A*) besser, als ἄπνον (Lectio von *F*). Der Patriarch Sergios vermittelt stets mit Wachsamkeit und nüchterner Seele (νήφοντι πνεύματι) zwischen den Gläubigern und Gott, besagt der Text.

In cap. X p. 301, 40 schreibt Sternbach auf Grund von *F* εἴληφεν ὅλως (cod.: εἴληψε ὅλως). Doch bietet hier *A* in Übereinstimmung mit *E* die Lesung εἴληψε δὲ ὅμως und das fügt sich in den gegebenen Kontext organischer ein als die andere Lectio.

Der Sternbachsche Text vom cap. X p. 302, 3 charakterisiert den trotz den zahlreichen Begünstigungen (Jahrgeld, Geschenke) sich feindlich benehmenden Kagan der Awaren mit dem Hauptwort *ἀπιστίας* (genit., in *F*: *ἀπιστείας*). Im Kodex *A* steht *ἀπληστίας*, im *E* *ἀδικίας καὶ ἀπληστίας* an dieser Stelle. Dem Textzusammenhang entspricht hier die «Unersättlichkeit» des Nomadenfürsten besser als seine «Unzuverlässigkeit». Und nachdem auch an anderen Stellen der Predigt Hinweise auf die Unersättlichkeit des Kagans vorkommen, paßt hier unbedingt *ἀπληστίας* (und nicht *ἀπιστίας*) in den Kontext. Außerdem ist es wahrscheinlich, daß *ἀδικίας* in *E* keine nachträgliche Interpolation ist; es kann nämlich auch an anderen Stellen beobachtet werden, daß in der von *A* und *F* repräsentierten Überlieferung so etwas ausgefallen ist, was in *E* unversehrt erhalten blieb. Die Stichhaltigkeit der vorangehenden Behauptung beweist am schlagendsten die handschriftliche Tradition von cap. VII p. 300, 22, wo die Lesungen der Kodizes sind, wie folgt:⁹ *Χίμαιραν ὀρῶν οὐ τρικέφαλον, ἀλλὰ πολυκέφαλον E: Χίμαιραν ὀρῶν οὐ τρικέφαλον FA*. So ist die richtige Lesung des jetzt besprochenen Textteiles: *ἀδικίας καὶ ἀπληστίας*.

Das Wort *ἐνόπλων* (die Lesung von *F E*) stammt aus einem Adjektiv mit der Grundbedeutung «bewaffnet», obzwar der Textzusammenhang es klar beweist, daß der Prediger hier über die Anfertigung von «Waffen» spricht. So müssen wir die Lectio von *A* d. h. *τε ὅπλων* bevorzugen.

Endlich muß ich bei Sternbach auf zwei als Druckfehler zu betrachtende Lesungen hinweisen, die weder der Herausgeber in den Corrigenda richtigstellte, noch bis jetzt irgendein anderer korrigierte. In der gedruckten Ausgabe der Homilie liest man in VI p. 300, 15 *ἀπάνθρωπων*. Doch läßt schon der Akzent der Antepaenultima vermuten, daß es sich hier um einen Druckfehler handelt. Obendrein bieten alle drei Kodizes (*F E A*) an dieser Stelle *ἀπάνθρωπον* und das fügt sich auch in den Kontext offensichtlich gut ein; eine Emendation ist also unbegründet. — In cap. X p. 301, 28 steht bei Sternbach *ἐπεδείξαντο*, obzwar alle drei Manuskripte übereinstimmend¹⁰ *ἐπεδείξατο* enthalten. Das Subjekt des vorangehenden Fragesatzes ist im Singular *βασιλεὺς ὁ ἡμέτερος*. Mit diesem Satz ist jene Frage sowohl dem Sinne nach, wie auch strukturell völlig parallel, deren Prädikat wir jetzt behandeln und die nur aus dem vor ihr stehenden Fragesatz mit einem Subjekt ergänzt werden kann. Solcherweise paßt lediglich *ἐπεδείξατο* im Singular dem Kontext an, nicht aber *ἐπεδείξαντο* im Plural, wie es bei Sternbach zu lesen ist.

⁹ Die Orthographie des am Beginn des Zitates stehenden mythologischen Namens ist in den drei Manuskripten uneinheitlich.

¹⁰ Der Sternbachsche Apparatus criticus (ad locum: op. cit. p. 323) gibt nicht an, daß man in den Handschriften *F E* anderes liest, als im abgedruckten Text.

Die vollständige Kollation der Handschrift von Athos

In der folgenden Tabelle stehen an erster Stelle mit römischen Ziffern bezeichnet die Nummern der Kapiteleinteilung von F. Makk. An zweiter Stelle folgen die Nummern jener Seiten und Zeilen der Sternbachschen Ausgabe, die den betreffenden Passus enthalten. An dritter Stelle befindet sich der bei Sternbach abgedruckte Text und an vierter Stelle die varia lectio aus der Handschrift von Athos. Nachdem der Schreiber unseres Kodexes das Iota subscriptum nirgends angibt und auch die Interpunktion, die Akzentuierung und die Bezeichnung der Aspiration nur inkonsequent durchführt, schreiben wir den fraglichen stummen Vokal und die erwähnten Schriftzeichen überall laut des heutzutage üblichen Gebrauchs. In der Handschrift ist manchmal selbst die Worttrennung nicht folgerichtig vollzogen, doch wäre es nicht der Mühe wert, diese Tatsache in unserer Kollation von Fall zu Fall anzumerken.

I	298,1	<i>Βαρβάρων</i>	<i>᾽Αβάρων τε</i>
	298,2	<i>καὶ τῆς</i>	<i>καὶ τῇ</i>
	298,3	<i>τοῦ θεοῦ</i>	<i>θεοῦ</i>
	298,8	<i>ἰσχύϊ</i>	<i>ἰσχύει</i>
	298,11	<i>ἐνθέως</i>	<i>εὐθέως</i>
	298,16	<i><διὰ> τὴν</i>	<i>τὴν</i>
	298,17	<i>μαιεύσεται</i>	<i>μαιεύσεται</i>
	298,19	<i>ἐλλάμψεως</i>	<i>ἐλάμψεως</i>
II	298,20	<i>προθεώμενος</i>	<i>προθεόμενος</i>
	298,20	<i>σύ μοι</i>	<i>σοί μοι</i>
	298,21	<i>τὸν λόγον</i>	<i>τῷ λόγῳ</i>
	298,22	<i>καὶ τὸ τῆς</i>	<i>καὶ τῆς</i>
	298,23	<i>τὸν θρόνον τοῦ θεοῦ</i>	<i>τοῦ θεοῦ τὸν θρόνον</i>
	298,23	<i>Σεραφεῖμ</i>	<i>Σεραφίμ</i>
	298,24	<i>ἐγένετο</i>	<i>ἐγγενέσθαι</i>
	298,25	<i>διαζωγράφησον</i>	<i>διαζογράφησον</i>
	298,26	<i>τῆς πάλαι</i>	<i>τῇ πάλαι</i>
	298,29	<i>ἐβασίλευε</i>	<i>ἐβασίλευσεν</i>
	298,29—30	<i>λεπρωθέντος</i>	<i>λεπροθέντος</i>
	298,31	<i>ὁ ᾽Αχαζ</i>	<i>᾽Αχαζ</i>
	298,36	<i>ἀπειθείας</i>	<i>ἀπειθίας</i>
	298,36	<i>βοῶντος μέχρι</i>	<i>μέχρι βοῶντος</i>
III	298,37	<i>ἐβασίλευεν</i>	<i>ἐβασίλενε</i>
	298,38	<i>τούτῳ</i>	<i>τοῦτο</i>
	299,1	<i>προσανατιθέμενος</i>	<i>προσαντιθέμενος</i>
	299,4	<i>ἄϋπνον</i>	<i>ἀϋπνως</i>
	299,6	<i>διαζωγράφησον</i>	<i>διαζογράφησον</i>

	299,7	ἐβασίλευεν	ἐβασίλευε
	299,8	Σαμάρεια	Σαμαρία
	299,12	ἐπόψεσι (vel ἐπ' ὄψεσι)	ἐπόψει (vel ἐπ' ὄφει)
IV	299,14	ῥασὶν	ῥαασῶν
	299,14—15	βασιλεὺς <Ῥαράμ καὶ Φακεὲ νιὸς Ῥομελίου βασιλεὺς>	βασιλεὺς
	299,15	αὐτήν	αὐτήν καὶ οὐκ ἡδυνήθησαν πολιορκῆσαι αὐτήν
	299,16	λέγων	λέγοντες
	299,20	γναφέως	κναφέως
	299,21	ξύλων τῶν δαλῶν	ξύλων
	299,24	ἀναστρέφομεν	ἀναστρέψωμεν
V	299,29	ἐξέχεεν	ἐπεξέχεεν
	299,29	ἔλεον	ἔλαιον
	299,29	ὄρα γὰρ	ὁ γὰρ
	299,30	σπέρματι	σπέρματι
	299,31	τὴν κολυμβήθραν	κολυμβήθρα
	299,32	γναφέως	κναφέως
	299,35	ἀγωγῆς	ἀγωγοῖς
	299,38	πορείας	πορίας
VI	299,39	νύσαν	νύσαν
	300,2	καὶ οἱ υἱοὶ	καὶ υἱοὶ
	300,3	θείας	θέας
	300,4	ὑμῖν . . .	ὑμῖν ὅσα ἐποίησεν ἡμῖν
	300,4	μεγαλεῖα	μεγαλία
	300,5	γέγονεν	γέγονε
	300,8	ῥασὶν	ῥαασῶν
	300,13	ἀκούσατε	ἠκούσατε
	300,13	εὐσεβεῖ	εὐσεβῇ
	300,14	γονεῖ	γονῇ
	300,14	οἱ ἄνωθεν	οἷα ἄνωθεν
	300,14	κατ' ἀνατολήν	κατὰ ἀνατολήν
	300,15	ταχινόν	ταχεινόν
	300,15	ἀπάνθρωπων	ἀπάνθρωπον
	300,16	ἰσχύϊ	ἰσχύει
	300,16	βοώμενον	βοώμενοι
	300,16	λυσσώδης	λυσσώδης
	300,17	οἴκουσι	οἴκουσιν
	300,18	ὁ ἀριθμὸς	ἀριθμὸς
	300,19—20	ἐκύνκλωσαν	ἐκύνκλωσαν
VII	300,22	ἐκδηώσασι	ἐκδιώσασι
	300,22	χίμαιραν	χείμερραν

	300,22	οὐ τρικέφαλον, ἀλλὰ πολυκέφαλον	οὐ τρικέφαλον
	300,23	Βαβυλώνιον	Βαβυλώνοον
	300,26	λιπών	λείπων
	300,29	ἄρμασιν	ἄρμασι
	300,30	θεός	ὁ θεός
	300,35	ἅπαν	πάν
VIII	300,38	ἔθνη	ἔθνων
IX	301,11	θεοῦ	τοῦ θεοῦ
	301,12	πᾶσι	πᾶσιν
	301,16	τις λύμη	τῆς λύμης
	301,18	ἡμφίασαν	ἁμφίασαν
	301,20	τῆς τοῦ πατρὸς	τοῦ πατρὸς
	301,22	ληστρικῆς	λιστρικῆς
X	301,26	ἐπενόησε	ἐπενόησεν
	301,26	τί δὲ	καὶ τί δὲ
	301,28	ἐπεδείξαντο	ἐπεδείξατο
	301,32	ἐξελήλυθε	ἐξελήλυθεν
	301,32	τείχεσι	τείχεσιν
	301,33	ἐπίπνοιαν	ἐπίπνοιαν
	301,37	τούτου	τοῦτο
	301,38	ἡπείλει	ἡπείλη
	301,39	ἐν αὐτῇ	ἐξ αὐτῇ
	301,39	μοῖραν	μίραν (vel μόραν)
	301,40	εἴληφεν ὅλως	εἴληφε δὲ ὅμως
	302,1	Βριάρεω	Βιάρεω
	302,2	μετέβαλον	μετάβαλον
	302,2	Φαλάριδος	Φιλάριδος
	302,3	ἀπιστίας	ἀπληστίας
	302,5	παρ' αὐτῷ	παρ' αὐτῶν
	302,5	τὰ τῶν σπονδῶν ἐπιστώσατο	ἐπιστώσατο
	302,6	ὄρκος	ὄρκους
XI	302,9	θεοῦ τῶν	θεοῦ τὸν
	302,11	κατέλειπεν	κατέλειπεν
	302,11	ἀλλὰ	ἀλλὰ καὶ
	302,16	φρόνημος	φρόνημος
	302,21	ἐνόπλων	τε ὀπλων
	302,22	τὸν διέκπλουν	τῶν διέκπλουν
	302,24	ἐτεκταίνοντο	ἐτεκτένοντο
	302,24	τετείχηκε	τετίχικε
	302,25	τῷ θηρὶ δοριάλωτον	τὸ θηρὶ δορυάλωτον
XII	302,29	δημοσίων	τῶν δημοσίων
	302,32	ἀσπόρως	ἀσπόρῳ

	302,35	ἐντρέπειν	εὐτρέπειν
	302,37	πεποιθότος	πεποιθότας
	302,40	περὶ παρακαταθηκῶν	περὶ καταθηκῶν
	302,40	τέθεικας	τέθηκας
	303,3	ἰσχύϊ	ἰσχύει
XIII	303,7	μεταιχμίω	μετεχμίω
	303,9	παρθενίαν	παρθενείαν
	303,9	εἰώδους	εὐώδους
	303,10	δάκρυσι	δάκρυσιν
	303,11	οἰκέτας	ἰκέτας
	303,13	διασπώντων	διασπόντων
	303,15	παννύχοις	πανύχοις
	303,17	πάσης	πᾶσιν
	303,18	οἰκήτορσι	οἰκήτωρσι
	303,19	ἱερεῦσι	ἱερεῦσιν
	303,22	ῥήμασι	ῥήμασιν
	303,22	προσκυνήσωμεν	προσκυνίσωμεν
	303,24	ἔστι	ἔστιν
	303,26	ταύτην	ταύτην
	303,27—28	κυρίου θεοῦ ἡμῶν	κυρίου
	303,29	ἔσται	ἔστιν
	303,30	πλήρει	πλήρη
LII	320,12	πορίζεται	πωρίζεται
	320,12	ἀσφάλειαν, ἀλλ'	ἀσφάλειαν, ἀλλὰ
	320,13	σωτηρίου	σωτηρίους
	320,13	τῷ ἐν	τὸν ἐν
	320,20	διὰ Δαβὶδ	διὰ Δα(βι)δ (per compendium)
	320,21	τῇ τε εὐσεβείᾳ	τῆς τε εὐσεβείᾳ
	320,22	νίκαις	νίκες
	320,22	καθὰ τὸν	καθὰ καὶ τὸν
	320,22	Δαβὶδ	Δα(βι)δ (per compendium)
	320,22	στεφανώσοι	στεφανώσει
	320,27	ῥήμασι	ῥήμασιν
	320,27	σῶσαι	ἔωσαι (sed σ littera deleta esse videtur)
	320,27	ἀμαρτάνοντας	ἀμαρτάνοντα (?)
	320,28	καταφεύγοντας, τῷ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος	καταφεύγοντας, αὐτῷ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος καὶ ἡ τιμή καὶ ἡ προσκύνησις νῦν καὶ ἀεὶ
	320,29	εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων	εἰς τοὺς ἑξῆς καὶ ἀπεράντους αἰῶνας τῶν αἰώνων

Szeged.

DAS NACHLEBEN EINES ACHIKAR-MÄRCHENS

Prof. J. Harmatta befaßte sich in seiner wissenschaftlichen Tätigkeit auch mit den Papyri von Elephantine. Es wird deshalb vielleicht nicht uninteressant sein, wenn wir in der zu seinem 60. Geburtstag erscheinenden Festschrift aus diesem Gegenstandskreise unser Thema wählen.

Die Achikar-Märchen werden von unseren Gelehrten bis auf den heutigen Tag erforscht.¹ In der syrischen Variante kommt folgendes Märchen vor: Dem Wolf wird das Alphabet gelehrt, er aber wiederholt nur immer: «Lamm, Schaf.»² D. Simonsen³ ist der Meinung, dass ursprünglich dieser alphabetische Text stehen mochte: אֲמַרָא, בְּרַחָא, נִרְיָא.

Schon die indische Fabel kennt den Wolf, der bei der Lehre des Priesters nur an die Schafe denkt.

«Der älteste mittelalterliche Beleg vom Wolf in der Schule findet sich . . . in einer Bulle, die Papst Urban II. am 14. April 1096 in Frankreich erließ und in der er bei Gelegenheit eines Klosterstreites von der Gegenpartei bemerkt: *Nos uero animaduertentes, non eos pro spiritualibus causari, sed pro carnalibus, serio diximus quoddam proverbium, quod debuerat eis verecundiam inferre, si advertere voluissent, de lupo ad discendas litteras posito, cui cum magister diceret A, ipse agnellum, et cum magister B, ipse dicebat porcellum.*»⁴

Marie de France (XII. Jahrhundert) bearbeitet dies in der Fabel Nummer 81.⁵

De presbytero et lupo

*Uns prestre volt jadis aprendre
un lou a letres faire entendre.*

¹ J. C. GREENFIELD: The Background and Parallel to a proverb of Aḫīqar. *Homages à André Dupont-Sommer*. Paris 1971. S. 49—59; R. DEGEN: Achikar. *Enzyklopädie des Märchens*. I. Berlin—New York 1975—1977. S. 53—59.

² B. MEISSNER: *ZDMG* 48 (1894) S. 185.

³ D. SIMONSEN: *ibid.*, S. 698; S. LÖWINGER: *MZsSz* 47 (1930) S. 163.

⁴ K. WARNEKE: Die Quellen des Esope der Marie de France. Halle 1900. S. 77—79. (Sonderdruck aus: *Forschungen zur Romanischen Philologie*. Festgabe für Hermann Suchier.)

⁵ TH. WRIGHT: *A Selection of Latin Stories*. London 1842. S. 55. No. 59. Anm.; Die Fabeln der Marie de France, herausg. von K. WARNEKE. Halle 1898. S. 271—272.

'A', dist li prestre, 'a', dist li lous,
 ki mult ert fel e engignous.
 'B', dist li prestre, 'di od mei!
 'B', dist li lous, 'la letre vei.'
 'C', dist li prestre, 'di avant!
 'C', dist li lous, 'a i dunc tant?'
 Respunt li prestre: 'Or di par tei!
 Li lous li dist: 'Jeo ne sai quei.'
 'Di que te semble, si espell!
 Respunt li lous: 'Aignel, aignel!
 Li prestre dist que verté tuche:
 tel en pensé, tel en la buche.

*De plusurs le veit hum sovent:
 cel dunt il pensent durement
 est par lur buche cuneü,
 anceis que d'altre seit seü;
 la buche mustre le penser,
 tut deië ele d'el parler.*

Verbreitet und abgerundet ist dies in der Budapester Handschrift der Mischle Schualim, der Fuchsfabeln des im XIII. Jahrhundert gelebten englisch-jüdischen Berachja Ha-Nakdan zu finden:⁶ אייט לזאב אריות מאלף. ויאמר לו: אמר אל"ף. זאב אחריו אל"ף ענה. עוד אמר: בי"ת אמר נא. הזאב מוצא שפתיו שמר. בי"ת וגמ"ל כמוהו אמר. ויאמר האיש: שמע נא באזניך. את אשר אערך לפניך. ותביר האריות לחבר. למצא חפצך ודבר. ועת תחבר אותם יחד. ודיינו לעם אחר. אל"ף בי"ת כאשר אעשה. זאב ענה: הנה השה.

H. Schwarzbaums in der nahen Zukunft erscheinende Berachja-Monographie wird sicherlich auch über den Weg dieses Märchens, von Achikar bis Berachja Aufschluß geben.⁷

Berachjas Zeitgenosse, Odo de Ceritona kennt das Märchen christianisiert:⁸

⁶ S. LÖWINGER: Dissertationes in honorem Dr. Eduardi Mahler. Budapest 1937. Hebr. Abt.: S. 35. No. 9; שו"ת שו"ת. Ed. A. M. HABERMANN. Tel-Aviv 1946. S. 125. No. 113. Siehe J. BERG: MZsSz 48 (1931) S. 350.

⁷ H. SCHWARZBAUM: The Mischle Shu'alim of Rabbi Berechiah Ha-Nakdan, a Study in Comparative Fable Lore and Folklore. Siehe H. SCHWARZBAUM: Aspects of the Medieval Animal Epic. Mediaevalia Lovaniensia. Series I. Studia III. Leuven—The Hague 1975. S. 229—239.

⁸ Odonis de Ceritona Fabulae. XXII. L. HERVIEUX: Les Fabulistes Latins. IV. Paris 1896. S. 195; F. C. TUBACH: Index Exemplorum. Helsinki 1969. S. 403—404. No. 5338. (FFC. No. 204.)

DE LUPO QUI VOLUIT ESSE MONACHUS

Contra malam consuetudinem

Ysengrinus semel voluit esse monachus. Magnis precibus optinuit, quod Capitulum consensit; coronam, cucullam et cetera monachalia suscepit. Tandem posuerunt eum ad litteras; debuit addiscere *Pater noster*, et semper respondit *Agnus* vel *Aries*. Docuerunt eum, ut respiceret ad Crucifixum, ad sacrificium, et ille semper direxit oculos ad arietes.

Die spanische Sammlung Libro de los Gatos (XIV. Jahrhundert), die die freie Umarbeitung der Parabeln von Odo ist, enthält selbstverständlich dieses Märchen:^{8a}

Enxemplo del lobo con los monjes

El lobo una vegada quiso ser monje é rogó á un convento de monjes que lo quisiesen y recibir, é los monjes ficiéronlo ansi, é ficiéron al lobo la corona é diéronle cugula é todas las otras cosas que pertenescen al monje, é pusiéronle á leer *Pater noster*. Él en lugar de decir *Pater noster*, siempre decia «Cordero ó carnero»; é decíznle que parase mientes al Crucifijo é al cuerpo de Dios. Él siempre cataba al cordero ó al carnero. Bien ansi acaesce á muchos monjes, que en lugar de aprender la regla de la Orden, é sacar della casos que pertenescen á Dios, siempre responden é llaman «carnero», que se entiende por las buenas viandas, é por el vino, é por otros vicios deste mundo. Esto mesmo se entiende en este enxemplo por algunos viejos que son envejecidos en mal é en locura, é en malas costrumbres; onde por mucho que otros los castiguen, nunca quieren dejar sus viejas costumbres. Onde el hombre viejo antes le podrás quebrantar que non doblar. Toma mal rocin, pónle buena silla é buen freno cuanto bien podieres, é munca podrás dél facer buen caballo en cuanto vivas.

In Ungarn erzählt es Pelbart von Temesvár (XV. Jahrhundert) lateinisch,⁹ Peter Bornemisza (XVI. Jahrhundert) ungarisch.¹⁰ Ersterer gibt als Quelle an: Kilik. Hinter dieser Signatur versteckt sich irgendein lateinisch geschriebener Abkömmling der ursprünglich indischen Märchensammlung Kalilah wa-Dimnah. Letzterer hingegen führt sie so an: »Wie immer er aber zum Wolf sagt: *Pater noster*, so sagt er immer nur: Lammfuß.«

^{8a} P. DE GAYANGOS: Biblioteca de Autores Españoles, LI. Madrid 1952. S. 548. No. 19.

⁹ L. KATONA: Temesvári Pelbárt példái. Budapest 1902. S. 51. No. 4.

¹⁰ P. BORNEMISZA: Órdögi Kisértetek. Ed. S. ECKHARDT. Budapest 1955. S. 177; A. SCHEIBER: Folklor és tárgytörténet. II. Budapest 1974. S. 21–22, 38, 52–53. Siehe noch: I. CZEGLÉDI: Veres trempf. S. I. 1666. S. 87; IDEM: Redivivus Japhetke. Kassa 1669. S. 104. (Hinweis von L. SZABÓ).

Die Parallelen werden in der Zukunft vielleicht noch zu vermehren sein.¹¹

Budapest.

¹¹ J. E. KELLER: Motif-Index of Mediaeval Spanish Exempla. Knoxville 1949. S. 57. U 125.1; S. THOMPSON: Motif-Index of Folk Literature. V. Copenhagen 1957. S. 422. U 125.1. Eine ausführliche Literatur befindet sich jetzt bei H. SCHWARZBAUM: The Mishle Shu'alim (Fox Fables) of Rabbi Berechiah Ha-Nakdan. A Study of Comparative Folklore and Fable Lore. Kiron 1979. S. 533—536.

I. BORONKAI

EIN FÜR VERLOREN GEGLAUBTER TEIL EINES BRIEFES VON ENEA SILVIO PICCOLOMINI

Eine grundlegende Aufgabe der Forschungsarbeit ist die Erweiterung der Grundlagen der Forschung, ferner durch Erschließung neuer Quellen die quantitative Steigerung des zu untersuchenden Materials. In der Philologie bedeutet dies die Publikation von unbekannten oder verloren geglaubten Texten.

Eine der hauptsächlichen Erkenntnisquellen für Europa des 15. Jahrhunderts sowohl in politischer, wie auch kirchlicher und kulturgeschichtlicher Hinsicht ist das reichhaltige Lebenswerk von Enea Silvio Piccolomini (1405—1464), des späteren Papstes Pius II. Nicht nur weil er uns zahlreiche Schriften mit Quellenwert hinterließ, sondern auch weil er mit seinem beispiellos scharfsinnigen (und zungenfertigen) Geist einer der offensten und modernsten Vertreter seiner Zeit war, können wir dieses Urteil über ihn fällen. In seinem Falle bedeutet die Wiedererweckung der Antike noch keine Schablone und Versteifung, vielmehr Befreiung, Bereicherung und ein Sich-selbst-Finden. Deshalb glauben wir mit Recht, daß das Auftauchen und die Publikation eines bisher für verloren geglaubten Briefstücks einen nützlichen Beitrag zur Erforschung der Renaissance darstellt.

Es ist bekannt, daß wir die Korrespondenz von Enea Silvio Piccolomini — bedauerlicherweise — bis heute nur unvollständig besitzen. Die Ausgabe von Rudolf Wolkan¹ bricht nämlich nach dem vierten Band ab, und bis zum heutigen Tag hat sich noch niemand gefunden, der ihre Fortsetzung übernommen hätte. Das Werk ist eine bedeutende Etappe in der Enea Silvio Piccolomini-Forschung. Dies ist in erster Linie in historischer Hinsicht zu verstehen: sein Hauptverdienst besteht in der Erforschung und Sammlung des Materials sowie in seiner chronologischen Festlegung. Vom philologischen Gesichtspunkt aus können wir ihm — obwohl sich seine Ausgabe auf Handschriften stützt und kritisch zu sein scheint — nicht so viel Lob spenden. Seine Wichtigkeit ist trotz allem nicht zu leugnen.

¹ R. WOLKAN: Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini I/1—II/2. Wien 1909—1918. *Fontes rerum Austriacarum*. II. Abt. *Diplomataria et acta*, Bd. 61., 62., 67., 68.

Auf die biographische Bedeutung des im folgenden zu erörternden Briefteils — genauer gesagt: des ganzen Briefes — kommen wir am Ende noch einmal zurück. Einstweilen möchten wir nur soviel bemerken, daß Wolkan sein Entstehen auf 1432 datiert.² Als Grundlage der Ausgabe diente eines der Manuskripte der Biblioteca Comunale von Siena, das aber unseren Brief nur unvollständig beinhaltet: es fehlen die Grußformel wie auch die Anfangssätze des Briefes. Wolkan schrieb trotzdem richtig: «Obwohl der Anfang des Briefes fehlt, steht Eneas als sein Verfasser doch außer aller Frage; das geht aus seinem mit dem vorausgehenden Briefe gleichen Datums³ und aus seiner Erwähnung im folgenden Briefe⁴ hervor.»⁵

Wenn wir berücksichtigen, daß Enea Silvio gegen Ende seines Wiener Aufenthaltes, Mitte der 50er Jahre, in engere Verbindung mit Ungarn geriet, und ihn mit Johann Vitéz nicht nur Bekanntschaft, sondern auch Gelehrtenfreundschaft verband, so werden wir uns nicht darüber wundern, wenn ein Kodex, der aller Wahrscheinlichkeit nach Eigentum von Vitéz war,⁶ noch so manche Enea-Silvio-Briefe bewahrt. Die an Vitéz gerichteten sind bekannt.⁷ Wem wir aber zu verdanken haben, daß der zwei Jahrzehnte später entstandene Brief in den Kodex aufgenommen wurde, wissen wir nicht. In ihm findet sich gar kein Hinweis auf ungarische, oder wenigstens auf balkanische — also mit den Türken zusammenhängende — Ereignisse. Der Brief ist eigentlich nichts anderes als ein farbiger Bericht über Genua und als solcher ein prächtiges Schriftstück der Renaissance. War es vielleicht dieser Umstand, der den Besitzer des Kodexes dazu veranlaßte, den Brief in eine Sammlung aufzunehmen, die ihn in anderer Hinsicht interessierende Briefe und Reden enthält?

Der Kodex — der das Manuskript Nr. G 20 des Archiv Pražského Hradu (Archiv der Prager Burg) darstellt — ist schon lange als eine der wichtigsten Quellen der ungarischen Humanismusforschung bekannt. Sein erster Rezensent war Vilmos Fraknói.⁸ Nun, auf den Blättern 225^b—226^a des geschmückt ausgeführten, aber textlich gar nicht fehlerlosen Manuskriptes können wir die verloren gemeinte Anrede und auch den einleitenden Teil des langen Briefes finden, wie folgt:

Andreoccio Petrucio Senensi Eneas Silvius salutem. Compellit me singularis benivolencia, qua invicem connexi sumus, ne quid sine te iocundum putem, et aspera, sint (recte si) que acciderint, longe graviora reddat absentia tua. Eo fit,

² WOLKAN: a. W. I/1. 7.

³ Siehe WOLKAN: a. W. I/1. 6.

⁴ Siehe WOLKAN: a. W. I/1. 11f.

⁵ WOLKAN: a. W. I/1. 7.

⁶ I. BORONKAI: Vitéz János ismeretlen levele Carvajal bíboroshoz. Filológiai Köz-löny (1972) 385.

⁷ G. FRAKNÓI: Joannis Vitéz de Zredna episcopi Varadiensis in Hungaria orationes in causa expeditionis contra Turcas habitae, item Aeneae Sylvii epistolae ad eundem exaratae. 1453—1457. Budapestini 1878. 37—47.

⁸ V. FRAKNÓI: Vitéz János levelei és beszédei. Magyar Könyvszemle (1887) 59. — I. BORONKAI: Vitéz János első követi beszédei. Irodalomtörténeti Közlemények (1972) 212.

ut litteris quoad possim te presentem faciant (= faciât, recte faciam), dividamque fortune incommoda, et in commune (= 9m) dividendo (sic) indicium, que leta habuerim, deducam. Ea de re cum kalendis Marciis vento in navi agitarer, maximeque vexarer in omni timore nautarum, nichil mihi durius fuit, quam quod te neque litteris, neque coram affari poteram. Sed alias de portunitate (sic) illa maris scribendi inicium sumam, qua noctem non amplius unam Corsicam atque Sardinie magnam partem circumivimus, et primo diluculo Veneris introivimus Portum, ab omni ventorum rabie satis tutum. Nunc vero felici vento Genuam sumus delati. Ubi cordi atque iocunditati omnia cedunt, urbemque miramur huiusmodi et preclaram, summa voluntate (recte voluptate) refertam, et socii omnes gaudeo (sic) perfusi sunt, vitamque suavissimam ducunt. Ceterum mihi nil dulce sapit, nichil est, quod lete feram, nisi te prius participem fecero. Destinavi ergo ad te scribere, in hac urbe que viderim relatu digna et admiratione, una tecum gratulans tanto hoc splendore Italiam enitescere. Nescio itaque, mi Andreocci, an hic fueris unquam, viderisve pompam eius atque magnificenciam. Quod si fuisti, quasi repetens olim visa, mea leges scripta; sin autem, optarem, in presencia mecum esses

Von den in Antikva gesetzten Worten an ist uns der Text des Briefes schon aus Wolkans Ausgabe bekannt.⁹ Obwohl sich in der Fortsetzung viele Abweichungen von der veröffentlichten Variante zeigen, und man nicht wissen kann, ob das ein Fehler der Ausgabe ist, oder ob wir es mit wirklichen Textvarianten zu tun haben, die wir hier aber nicht registrieren, genügt es festzustellen, daß Wolkan weder bei der Folgerung auf den Autor noch auf die Person des Adressaten und auf das Datum des Briefes ein Irrtum unterlief.

*

Was alles hat oder hätte der Freund Eneas in Genua sehen können! Doch wäre er auch dabei gewesen, so wäre — wie zu befürchten ist — kein Bericht über diese Reise entstanden, und so wären wir heute um ein so lebendiges und farbiges Lebensbild von Genua im Quattrocento ärmer.

Wir verwiesen oben darauf, daß der in Briefform gehaltene Bericht in enger Verbindung mit einer wichtigen Periode im Leben des Autors steht. Es war das erste Mal, daß Enea Silvio Piccolomini sich auf eine Auslandsreise begab, jedoch nicht als Privatperson, sondern als Sekretär des Kardinals Domenico Capranica. Ihr Reiseziel war Basel, der Sitz der and der Schwelle zum Bruch mit dem Papst stehenden Synode. Capranica suchte gerade Schutz und Stütze bei den «Vätern» der Synode gegen Papst Eugen IV. Enea Silvio hielt sich dieses Mal nur kurze Zeit in Basel auf; doch kurz darauf kehrte er dorthin zurück, und seine dortige Rolle ebnete ihm den Boden für seine

⁹ WOLKAN: a. W. I/1. 7 f.

spätere weltliche, dann kirchliche Laufbahn, und in nicht geringem Maße hat er vielleicht gerade seiner Teilnahme an der Synode die später für ihn so charakteristische diplomatische Übersicht und den klaren politischen Blick zu verdanken. Wenn wir von diesen Qualitäten auch noch nichts bemerken, so bezeugt der Brief auf jeden Fall schon Enea Silvio Piccolomini's scharfe Beobachtungsgabe.

Budapest.

V. GORTAN

PROBLEME DES REDIGIERENS EINES NATIONALEN LEXIKONS DES MITTELLATEINS

Die Tradition der lateinischen Sprache in Jugoslawien — namentlich in Kroatien — ist sehr alt und von langer Dauer. Möge es nur darauf hingewiesen werden, daß im Kroatischen Parlament in Zagreb die lateinische Sprache bis zum Jahre 1847 dienstpflichtig war. Da die lateinische Sprache hierzulande sehr viel im öffentlichen Leben gebraucht wurde, ist es verständlich, daß auch der Bestand mittelalterlicher Urkunden, die auf unserem Boden entstanden waren, äußerst reich und manigfaltig ist. Ein beträchtlicher Teil dieses wertvollen Materials ist bereits veröffentlicht worden, jedoch blieb vieles davon noch immer ungedruckt. Die umfangreichste Sammlung mittelalterlicher Dokumente in Jugoslawien wurde von Tadija Smičiklas veröffentlicht, und zwar unter dem Titel: «Codex diplomaticus regni Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae», Vol. II—XV, Zagreb 1904—1934 mit Urkunden von 1102 bis 1378. In Vorbereitung sind die Bände XVII—XVIII mit Urkunden bis zum Jahre 1400, während der I und XVI Band nachträglich, 1967 und 1976, veröffentlicht wurden.

Seit langem fühlte man in Jugoslawien das Bedürfnis nach einem Wörterbuch der einheimischen mittelalterlichen Latinität, das den großen Reichtum an unseren mittelalterlichen lateinischen Urkunden einer größeren Anzahl einheimischer Mediävalisten — besonders der jüngeren Generation — zugänglich machen würde. Aus diesem Grunde hatten bereits im Jahre 1930 die Vertreter dreier jugoslawischen Akademien, im Einvernehmen mit der Internationalen Union der Akademien in Brüssel, den Beschluß gefaßt, mit der Ausarbeitung eines nationalen Wörterbuches der mittelalterlichen Latinität zu beginnen. Der Ausschuß, der diese Arbeit leitete, beschloß 1938 das bereits gesammelte, jedoch noch unkomplette, Material der Buchstaben A, B, C und teilweise D, das nur Wörter aus einigen auserwählten Quellen umfaßte, in einem Separatband als ein Specimen für die Versammlung der Internationalen Union der Akademien zu veröffentlichen. Dieses Material wurde Marko Kostrenčić zur Bearbeitung übergeben, der es redigierte, indem er auch Etyma und hie und da historische Kommentare hinzufügte. So wurde 1939 dieses Exemplar des Wörterbuches der mittelalterlichen Latinität Jugoslawiens veröffentlicht.

Bedauerlicherweise wurde diese gut angefangene Arbeit durch den Zweiten Weltkrieg unterbrochen. Nach dessen Beendigung war es aber nicht möglich die Arbeit fortzusetzen, da in der Zwischenzeit das ganze bis dahin gesammelte Material verlorengegangen war. Auf Initiative der Jugoslawischen Akademie der Wissenschaften und Künste in Zagreb wurde im Jahre 1959 ein interakademischer Ausschuß der Jugoslawischen, Serbischen und Slovenischen Akademie für die Ausarbeitung eines Wörterbuches der mittelalterlichen Latinität Jugoslawiens (*Lexicon latinitatis medii aevi Iugoslaviae*) gegründet. Die Vorbereitungs- und Organisationsarbeiten wurden dem Initiator des ganzen Unternehmens, der Jugoslawischen Akademie, anvertraut, welche dieselben über ihr Historisches Institut verrichtete. Nachdem die Vorbereitungsarbeiten beschlossen waren, begann im Jahre 1962 die Arbeit an dem eigentlichen Wörterbuch durch Exzerpieren mittelalterlicher lateinische Quellen (zirka 50.000 Seiten). Unter anderem wurden folgende drei Prinzipien festgesetzt:

1. Das Wörterbuch sollte den Zeitabschnitt bis 1500 einschließen, und nur ausnahmsweise bis zum Jahre 1526 (Schlacht bei Mohács) ausblicken.
2. Nur gedruckte Werke sollten berücksichtigt werden.
3. Um allen, die unserer Sprache nicht mächtig sind, die Benützung dieses Wörterbuchs zu ermöglichen, sollten die Wortdeutungen nicht nur in der serbo-kroatischen, sondern auch, und zwar an erster Stelle, in lateinischer Sprache angegeben werden.

Um bereits in der ersten Phase der Arbeit von den maßgebendsten Experten ihre Meinung über die schon verrichtete Arbeit zu erlangen, veranstaltete der Interakademische Ausschuß für die Ausarbeitung des Wörterbuches der mittelalterlichen Latinität Jugoslawiens, vom 20. bis zum 24. Juni 1963, ein Symposium der Experten der mittelalterlichen Latinität in Zagreb und in Dubrovnik. Folgende Wissenschaftler nahmen die Einladung an: Prof. Dr. Franz Blatt aus Dänemark, Prof. Dr. Otto Prinz aus der Bundesrepublik Deutschland, Prof. Dr. Johannes Schneider aus der Deutschen Demokratischen Republik, Prof. Dr. Ladislav Varzl aus der Tschechoslowakei, Prof. Dr. János Horváth aus Ungarn, Prof. Dr. Giorgio Cencetti und Prof. Dr. Pasquale Smiraglia, beide aus Italien. Als Material erhielten die Teilnehmer des Symposiums ein Manuskript mit ungefähr 10.000 preliminär bearbeiteten Wörtern samt ihrer lateinischen Deutung, aber ohne Zitate, denen die betreffenden Wörter entnommen wurden. Da im Laufe des Symposiums zahlreichen Fragen über Probleme eines solchen Wörterbuches erörtert wurden, erwies sich dieses Zusammentreffen mit anerkannten Experten auf dem Gebiet der mittelalterlichen Latinität für die Redaktion des Wörterbuches als außerordentlich nützlich und fruchtbar, obwohl in manchen Fragen die Meinungen geteilt blieben.

Das Exzerpieren der Wörter aus den auserwählten einheimischen gedruckten mittelalterlichen Quellen wurde im Jahre 1968 beendet. Die

endgültige Redaktion der Buchstaben A—K, die von M. Kostrenčić, V. Gortan und Z. Herkov verrichtet wurde, war im Jahre 1972 beendet, und 1973 wurde der Druck des ersten Bandes (S. XXI + 633) zum Abschluß gebracht. Dieser Band wurde preliminär in drei Heften veröffentlicht. Bis Mitte 1977 wird die Redaktion des restlichen Teiles des Wörterbuches vollendet sein, so daß in folgendem Jahre der zweite Band mit Buchstaben L—Z gedruckt sein wird, ungefähr in demselben Umfang wie der erste Band. Dem zweiten Band werden zwei *Indices* beigelegt.

Als die Arbeit an dem Wörterbuch begonnen hatte, glaubte man, daß das Exzerpieren binnen fünf Jahren beendet sein würde. Im Laufe der Arbeit zeigte es sich jedoch, daß sowohl das Exzerpieren als auch die endgültige Redaktion mehr Zeit in Anspruch nehmen würden.

Bei der Auswahl des Materials versuchte man dasselbe möglichst verschiedenartig zu gestalten. Aus diesem Grunde wurden außer dem *Codex diplomaticus* in erster Linie Städtestatuten, Notariatsurkunden und Urbarien zur Anwendung gebracht.

Das erste Problem, das bereits bei der Aufstellung der grundlegenden Prinzipien bei der Arbeit am Wörterbuch in Erscheinung trat, war die chronologische Bestimmung der Wörter, d. h. die Festsetzung, wann das betreffende Wort in unseren mittelalterlichen Quellen zum ersten, und wann zum letzten Mal auftritt. Darüber wurde auch an dem erwähnten Symposium diskutiert, und einige der Teilnehmer befürworteten dieses Prinzip. Wir nahmen jedoch dies aus den folgenden Gründen nicht an: Hätten wir es angenommen, so wäre es nötig gewesen, dasselbe Wort zu exzerpieren so oft es in den Quellen vorkommt, wodurch der Umfang der Arbeit an dem Wörterbuch beträchtlich größer geworden wäre. Weiterhin, wären wir tatsächlich in dieser Weise vorgegangen, so wären wir nicht sicher gewesen, die älteste Bestätigung in unseren mittelalterlichen lateinischen Quellen aufgezeichnet zu haben, da eben viele von ihnen noch immer unveröffentlicht auf den Regalen unserer Archive ruhen. Ebenso schwer würde es gewesen sein zu bestimmen, wann das betreffende Wort am spätesten erscheint, da unsere mittelalterliche Latinität in die neuzeitliche Latinität übergeht, die bis in die Mitte des 19. Jahrhunderts in Gebrauch war.

Sei es nebenbei erwähnt, daß in Jugoslawien ebenso ein Interakademischer Ausschuß für ein Wörterbuch der neuzeitlichen Latinität tätig ist (*Lexicon latinitatis recentioris aetatis Iugoslaviae*) — vom 16. bis 19. Jahrhundert. Außer gedruckten Werken wird bei seiner Ausarbeitung auch ein Teil des unveröffentlichten Archivmaterials exzerpiert werden. Für die Bearbeitung einzelner Wörter sind im allgemeinen dieselben Prinzipien wie für das Wörterbuch der mittelalterlichen Latinität Jugoslawiens angenommen worden. Da auf der Ausarbeitung dieses Werkes im allgemeinen dieselbe Arbeitsgruppe tätig ist, die das Wörterbuch der mittelalterlichen Latinität bearbeitet,

wird eine Beschleunigung dieser neuen Arbeit kaum vor der Vollendung des ganzen mittellateinischen Wörterbuch möglich sein.

Ein zweites Problem war, auf welche Weise im Laufe der Exzerpierungsarbeiten die mehrfache Bearbeitung ein und desselben Wortes zu vermeiden sei. Dieses Problem wurde erfolgreich auf Grund regulärer Veröffentlichung schapirographierter Mitteilungen der Zentralredaktion (*Communicationes redactionis centralis*) gelöst, von welchen insgesamt 12 Bände veröffentlicht worden sind. In diesen Mitteilungen wurden alle bis zur Zeit exzerpierten und angenommenen Wörter mit lateinischen Deutungen verzeichnet, jedoch, zwecks Raumersparnis, ohne Zitate. Die Mitteilungen wurden an die Mitglieder des Interakademischen Ausschusses für das Wörterbuch und an alle Mitarbeiter versandt. Ein Wort das bereits in diesen Mitteilungen veröffentlicht worden war, durfte nur dann noch einmal bearbeitet werden, wenn es in einer anderen Graphie oder in geänderter Bedeutung erschien.

Hier, glaube ich, wird es angebracht sein, auf den ursprünglichen und hauptsächlichsten Zweck der Veröffentlichung des Wörterbuches der mittelalterlichen Latinität Jugoslawiens hinzuweisen. Obwohl die Arbeit an diesem Wörterbuch als ein Bindeglied in der Kette der weitreichenden Aktivitäten der Internationalen Union der Akademien begonnen wurde, hatte beim Beginn der Arbeit im Jahre 1959 der Interakademische Ausschuß für dieses Wörterbuch in erster Linie vor den Augen die Bedürfnisse unserer Wissenschaftler, namentlich der jüngeren Generation, die in ihrer wissenschaftlichen Betätigung auf die einheimischen lateinischen Quellen angewiesen sind. Es wurdeentschieden, ein Wörterbuch mit ungefähr 1200—1400 Seiten großen Format zu veröffentlichen, das dem jungen Mediävalisten helfen sollte die einheimischen mittelalterlichen lateinischen Quellen ohne andere Hilfsmittel erfolgreich zu konsultieren. Deswegen haben wir auch solche Wörter bearbeitet, die im Glossarium von Du Cange und Bartal zu finden sind.

Um unsere jungen Kollegen, die das Wörterbuch benützen werden, davon zu befreien, in fremden Wörterbüchern zu blättern, fühlten wir uns genötigt, das Konzept der praktischen Anwendung unseres Wörterbuches dem der Komposition desselben vorzuziehen. Unser umfangreichstes Wörterbuch der lateinischen Sprache, welches «Lateinisch-croatisches Schulwörterbuch» betitelt ist, wurde nach dem bekannten Schulwörterbuch von Heinichen, sechste Auflage 1897, von Mirko Divković verfaßt und in zweiter Auflage in Zagreb 1900 veröffentlicht. Obwohl dieses Werk ziemlich umfangreich ist (S. VII + 1161), ist es in erster Linie für den Bedarf der Mittelschulen bestimmt, so daß es nicht alle Wörter der sogenannten klassischen Latinität umfaßt. Da es jedoch unsere Absicht war, daß das Lateinisch-kroatische Wörterbuch von Divković und unser Wörterbuch zusammen eine genügende Hilfe für denjenigen sein sollte, der sich mit dem Studium der mittelalterlichen lateinischen Quellen Jugoslawiens zu befassen gedenkt, führten wir in das Wörterbuch

nebst der mittelalterlichen Lateinwörter auch diejenigen Wörter aus der klassischen Latinität ein, die im Wörterbuch von Divković nicht vermerkt sind. Auf diesen Ausnahmeumstand wird in der Einleitung zum Wörterbuch hingewiesen. Dies ist zwar ein «Schönheitsmangel», da er nicht vollkommen dem Titel des Wörterbuches entspricht, jedoch praktische Erwägungen waren da entscheidend.

Ein weiteres Problem waren nichtlateinische Wörter, die in unseren mittelalterlichen lateinischen Urkunden sehr oft vorkommen, da unsere Latinität unter einem gewissen Einfluß der serbo-kroatischen, italienischen (vorwiegend venezianischen Dialekts), ungarischen, deutschen und türkischen Sprache war. Nach langen Erwägungen beschloß unser Interakademischer Ausschuß, daß alle diejenigen nichtlateinischen Wörter, die in unseren lateinischen mittelalterlichen Quellen erscheinen, exzerpiert, bearbeitet und mit Zitaten versehen werden sollen, und zwar ohne Rücksicht darauf, ob sie latinisiert sind oder nicht, d. h. ob sie lateinische Endungen haben oder die Form beibehalten, die sie in der betreffenden Sprache besitzen. Daß zu unserem Wörterbuch notwendigerweise auch Wörter aus anderen Sprachen gehören, die latinisiert wurden, ist selbstverständlich. Anders verhält sich die Frage, ob in diesem Wörterbuch auch nichtlatinisierte Fremdwörter ihren Platz finden sollen. Darüber soll etwas mehr gesagt werden.

Nicht selten sind nichtlatinisierte Wörter aus anderen Sprachen nur eine gleichlaufende Übersetzung des lateinischen Wortes im Text. Wir wollen hier nur einige Beispiele anführen:

Codex diplomaticus VI 191/13, a. 1277: . . . *uenit ad fossatum ark vulgari- ter dictum*. Dieses *a r k* (d. h. serbo-kroatisch *jarak* = Graben) ist hier nichts anderes als die Übersetzung des lateinischen Wortes *fossatum*.

Schumi Fr., Urkunden- und Regestenbuch des Herzogtums Krain I/2 138/21, a. 1250: . . . *ipsi cedent in parte ius habitationis, quod burchwart vulgariter appellatur*. In diesem Zitat ist das Wort *burchwart* (= Burgwart) die beigefügte Übersetzung des lateinischen Ausdruckes *ius habitationis* (sc. *in castro*).

Dasselbe trifft auch für das ungarische Wort *bickfa* (= bükkfa) in einem Zitat des *Codex diplomaticus* IV 20/I, a. 1243 zu: . . . *ad arborem fagi, que vulgo dicitur bickfa*. Mit diesem ungarischen Wort wird bloss das lateinische Wort *fagus* = Buche übersetzt.

Zuweilen ist ein fremdes nichtlatinisiertes Wort im Text ein notwendiger Bestandteil, und nicht die Übersetzung des lateinischen Wortes, z. B. Schumi Fr., Urkunden — und Regestenbuch des Herzogtums Krain I/2 270/26 a. 1265: . . . *in festis dictis c h i r c h t a g que certis temporibus celebrantur*. In diesem Kontext ist das Wort *chirchtag* (Kirchtag) keine Übersetzung des Wortes *festum*, sondern es bedeutet *festum patroni ecclesiae*, d. h. Kirchfesttag.

Aus anderen Sprachen haben wir in das Wörterbuch Wörter, die wir beim Exzerpieren unserer einheimischen lateinischen mittelalterlichen Quellen vorfanden, nur aus dem Grunde eingefügt, damit diejenigen, die dieses Wörterbuch benützen werden, keine anderen nichtlateinischen Wörterbücher zu konsultieren brauchen. Übrigens bin ich überzeugt, daß wir keinen Irrtum begangen hätten, wenn wir jene Wörter anderer Sprachen, die nicht latinisiert sind, aus der Bearbeitung ausgelassen hätten.

Bei einer gewissen Anzahl von Wörtern waren weder die Exzerptoren, noch der Interakademische Ausschuß für das Wörterbuch, noch seine Redaktion in der Lage ihre wahre Bedeutung festzustellen. Hier unterscheiden wir *vocabula dubiae significationis*, d. h. Wörter über deren Bedeutung wir nicht vollkommen sicher sind, und *vocabula ignotae significationis*, deren Bedeutung uns gänzlich unbekannt ist. Bei den ersten fügten wir außer der Bedeutung in der lateinischen und serbo-kroatischen Sprache ein Fragezeichen zu, während wir bei den anderen keine Bedeutung anführten, sondern nur ein Fragezeichen beifügten. Hier zwei Beispiele für das Wort *dubiae significationis*: *Codex diplomaticus* XI 465/20, a. 1348: *Item volo, quod in argentorio meo fiant tres calices similis ponderis et quod ipsos (!) dentur in tribus ecclesiis . . . et dictum argentorium commissariis meis nunciabo*. Das Wort *argentorium* in diesem Zitat haben wir auf folgende Weise erklärt: *officina argentaria*, Silberschmied-Werkstätte; da wir jedoch nicht ganz sicher waren, ob dies tatsächlich die richtige Bedeutung ist, fügten wir ein Fragezeichen bei. Zuweilen bezeichneten wir unsere Unsicherheit mit dem Worte *fortasse*, z. B. im Zitat *Monumenta historica liberae regiae civitatis Zagrabiae* IX 244/24, a. 1433: . . . *quedam domus . . . eidem Petro . . . literatorie et cadunatim perpetuata (est) jure perhennali possidenda . . .* die ungewöhnliche Form *cadunatim* haben wir mit folgenden Worten erklärt: *fortasse mendose pro coadunatim: in conventu, in congregatione*, in der Versammlung, im Parlament.

In dem Zitat *Statutum Spalati* 198/24, a. 1312: . . . *teneatur potestas . . . annuatim murare decem passus muri ad caritonem versus Sarandam* konnten wir die Bedeutung des Wortes *carito* (-onis) nicht finden, so daß wir anstatt der Bedeutung das Fragezeichen stellten. Zuweilen kann man bei einzelnen Wörtern *ignotae significationis* nicht ihren Wortstamm feststellen. In solchen Fällen haben wir in das Lemma einfach die Form gesetzt, die im lateinischen Text vorkommt, z. B. Ljubić, Listine IV 479/24, a. 1403: . . . *quam primum tenera adolevit etas et huma, ita ut fit, pectus subierunt cure* haben wir das Wort *huma* ohne Änderung und ohne irgendwelche Zusätze in das Lemma eingefügt.

Auch das Feststellen des Geschlechtes der Hauptwörter ist manchmal ein Problem. Das trifft meistens bei Hauptwörtern der -o Deklination zu, wo es schwer ist festzustellen ob es sich um ein Hauptwort des männlichen oder sächlichen Geschlechtes handelt. So kommt es vor, daß im Zitat *Statutum Polae* 274/5, a. 1431: *Set si dampnator animalium sciri non poterit, solvatur dictum*

damnum per vicinos dictos ville seu caseri habitati das Wort *caseri* der Genitiv des Singulars eines Hauptwortes ist, das im Nominativ *caserus* oder *caserum* lautet, während seine Bedeutung *pagus*, Dörflein ist. In diesem Fall schrieben wir im Lemma *caserus*, m. ? *caserum*, n. ? Anstatt des Fragezeichens fügten wir manchmal zwischen zwei Formen das Bindewort *seu* ein.

Das schwerste Problem beim Redigieren unseres Wörterbuches ist die Tatsache, daß einige unserer mittelalterlichen Texte nicht genau veröffentlicht wurden. Bedauerlicherweise finden wir in ihnen eine ziemlich große Anzahl falsch gelesener Wörter. Manchmal ist es leicht den Irrtum oder Fehler zu finden und ihn zu korrigieren, aber zuweilen verlangt dies viel Zeit und große Mühe. Nach langen Konsultationen beschlossen wir solche Fehler in dem lateinischen Text zu korrigieren, und im Lemma *per errorem pro* beizufügen. Hier ist es schwer festzustellen, ob es sich um einen Fehler seitens des Abschreibers oder des Herausgebers handelt. Das Korrigieren solcher Fehler durchführten wir auf verschiedene Weise. Eine Art war die Vergleichung solcher unklaren Stellen mit dem vorangehenden oder nachfolgenden Text. Einige Beispiele dafür:

In dem Zitat Ljubić, Listine III 294/17, a. 1365: . . . *baliste duo acueno cum veretonibus* . . . für das Wort *acueno* kommt man notwendigerweise zu der Lösung, daß dies kein neues, sondern ein fehlerhaft geschriebenes Wort ist. Eine Bestätigung für diese Annahme finden wir in derselben Quelle, und zwar vier Seiten weiter, auf Seite 298, wo wir den folgenden Text lesen können: *item baliste a turno cum veretonibus*. Daraus ist klar ersichtlich, daß das Wort *acueno* nichts anderes als der falsch gelesene Ausdruck *a turno* ist. Deswegen schrieben wir in das Lemma: *acueno* — *per errorem pro: a turno*.

Auch das Wort *arciarum* an einer Stelle des Sibeniker Statutes hat keine richtige Bedeutung, so daß es sich hier sehr wahrscheinlich um ein falsch gelesenes Wort handelt. Und wahrhaftig, der Text der folgt bietet uns eine klare Lösung. Das Zitat aus dem *Statutum Sibenici* 33 v/5, saec. XV lautet wie folgt: *Quod per alios iudices aliarum arciarum testes examinentur. Si quis, seu aliqui testes producantur coram iudicibus aliarum curiarum, a curia domini comitis mandamus dictos testes examinari*. Der zweite Teil des Zitats spricht zweifelsohne über die Richter anderer Gerichte (*aliarum curiarum*), so daß es sicher ist, daß die Form *arciarum* irrtümlicherweise anstatt *curiarum* in den Text gekommen war.

Das Wort *feudatum* im *Codex diplomaticus* V 250/24, a. 1262: . . . *huiusmodi dimissum uel restitutum feudatum ad liberationem eorum prosit* besitzt keine eigentliche Bedeutung. Es ist nicht klar, was der Ausdruck *restitutum feudatum* zu bedeuten hat. Die Lösung dafür finden wir im *Codex diplomaticus* V 221/5, a. 1262, der in demselben Jahr veröffentlicht wurde, und der folgendermaßen lautet: . . . *huiusmodi dimissum uel restitutum seu datum nichil ad liberationem eorum prosit*. In diesem identischen Text können wir statt des falschen Wortes

feudatum, seu datum lesen. Dies gibt uns den berechtigten Grund dafür, daß wir auch in dem ersten Zitat *feudatum* mit den Worten *per errorem pro: seu datum* erklären. Da in einigen mittelalterlichen Schriften das Initial-s dem Initial-f ähnelt, ist es begreiflich, wie es zu diesem Fehler gekommen war.

Im Zitat *Codex diplomaticus*, Band XIV 191/6, a. 1369: ... *damus domino Cose et omnibus habentibus terram in hoc confine in pastulo et gugnio* ... ist das Wort *gugnio* verdächtig. Sonst erscheint es nirgends, und es ist schwer, die etymologische Verbindung festzustellen. Auch hier haben wir die Lösung im Text, der in Zeile 4, 10 und 15 weiter folgt. Hier finden wir folgende Ausdrücke vor: XIV 191/10: ... *habeant partem in paschulo et in gaio* ...; 191/16: ... *damus in pasculo et in gaio* ...; 191/21: ... *in his confinibus in pasculo et in gaio*. Da der eben angegebene Text nur einige Zeilen unter dem Zitat mit dem Wort *gugnus* folgt, handelt es sich offensichtlich um identische Ausdrücke, aber im ersten Beispiel ist *gaio* irrtümlicherweise mit dem Worte *gugnio* verwechselt worden, was keineswegs dem Kontext entspricht. Diesen offenbaren Fehler haben wir folgenderweise ausgebessert: *gugnus*, m. — *per errorem pro: «gaius»* — *silva, lucus*: Wald, Hain.

Es erscheinen aber nicht immer ähnliche Texte nach denen die irrtümlich gedruckten Wörter mit Sicherheit korrigiert werden können, so daß man genötigt ist verschiedenartig zu vermuten. Dabei ist stets der Kontext maßgebend. Vergl. z. B. Arhivski vjesnik, Androić, I 373/16, a. 1393: ... *ne ydem in ignominiosam iusticitatis labantur condicionem* ... Hier ist das Wort *iusticitatis* sehr verdächtig und zwar seiner Form und noch mehr seiner Bedeutung wegen. Falls nämlich dieses Wort richtig wäre, würde es etymologisch mit *ius*, *iustus*, *iustitia* verbunden sein, und wie könnte man dann sagen *ignominiosa condicio iusticitatis*, wenn die Justiz etwas Gutes und Erhabenes bedeutet? Der Kontext zeigt, daß es sich hier um etwas Negatives handelt, und in diesem Falle ist das nichts anderes als *rusticitas*. Deswegen führen wir in dem Lemma wie folgt an: *iusticitatis* — *per errorem pro: rusticitatis*.

Da beim nicht kalligraphischen Schreiben in einigen mittelalterlichen lateinischen Urkunden die Buchstaben *c* und *t* ziemlich ähnlich sind, konnte sie ein ungeschickter Abschreiber leicht verwechselt haben. Vergl. z. B. *Codex diplomaticus* XIV 444/17, a. 1372: ... *in sede iudiciaria nobis pro tribunali consedentibus et causas et processus quorumlibet causidicorum in statera equalante demecientibus nobilis domina* ... *proposuisset*. In diesem Kontext hat *equalante* keinen Sinn. Es handelt sich dennoch darum daß jemand *causas equalante demetitur*. Dem Sinne nach ist ersichtlich, daß *equalante* falsch abgeschrieben wurde anstatt *equa* (= *aequa*) *lance* = mit gerechter Waage. Aus diesem Grunde setzen wir das folgende Lemma: *equalante* — *per errorem pro: equa (aequa) lance*.

Gleichfalls können beim Abschreiben eines schwer leserlichen Manuskriptes die Buchstaben *n* und *u* verwechselt werden, z. B. *Codex diplomaticus*

III 65/27, a. 1367: . . . *in quo clipeo erat sculpta una anca sive anser*. Aus dem Text geht hervor, daß *anca* dasselbe ist wie *anser*. Indessen, was heißt *anca*, und was ist das Etymon dieses Wortes? Wir sind der Ansicht, dass *anca* nichts anderes als das falsch gelesene Wort *auca* (ital. *oca*) ist. Wie bekannt, *auca* < *avica* ist das Deminutiv von *avis*.

Dieselbe Buchstabenverwechslung finden wir ebenfalls in dem Worte *apponillia* in *Monumenta Ragusina* I 156/33, a. 1344: . . . *quod de dampnis usque diem XII factis . . . fiant pacta et conventiones, ut in quadam apponillia sigillo Dabisci slavonesca continetur*. Da es sich hier zweifellos um eine mit einem Stempel bestätigte Urkunde handelt, kann *apponillia* nichts anderes als *apponillia* sein, d. h. eine ungewöhnliche Graphie des Hauptwortes *apovelia* mit der Bedeutung: *charta, scriptura*.

Ebenso wird der Buchstabe *i*, wenn der Punkt nicht klar geschrieben ist, zuweilen als ein Teil des Buchstaben *m* aufgefaßt, z. B. Ljubić, Listine I 409/27, a. 1333: . . . *quod sumus contenti quod faciant tam in mittendo ambaxatam vel exema dicto regi* . . . Hier braucht man nicht ein neues Wort *exenum* zu schaffen, da *exema* das falsch gelesene Wort *exenia* ist, die Pluralform von *exenium* = *donum*. Ähnlicherweise verhält es sich mit dem Worte *cedulma* im Zitat Ljubić, Listine IX 61/16, a. 1433: . . . *et dixit quod habet duas cedulmas manu ipsius*. Anstatt ein neues Wort *cedulma* zu gestalten, ist es besser, dieses Zitat so zu begreifen, daß es sich hier um das falsch gelesene Wort *cedulina* handelt, das ist ein Deminutiv von *cedula*, in der Bedeutung: *parva scheda*, das beispielsweise im folgenden Zitat erscheint: *Statutum Sibenici* 148 v/12, saec. XV: . . . *officiales ponderum eligi solent per cedulinas*. Aber auch das Umgekehrte kann vorkommen, nämlich daß der Buchstabe *m* als *in* falsch gelesen und abgeschrieben wird, z. B. *Statutum Iaderae* 13 v/13, a. 1305: . . . *ne quisquam dispendium paciatur, unde videtur praemium ineruisse* . . . Es kann kein Zweifel darüber bestehen, daß in diesem Satz *ineruisse* per errorem anstatt *meruisse* steht, da dies auch die Bedeutung verlangt: . . . damit jemand nicht Schaden erleiden soll, wofür er offensichtlich einen Lohn verdient hat.

Wie bekannt, in mittelalterlichen Urkunden werden die Nasalaute *m* und *n* manchmal nicht ausgeschrieben, sondern werden mit einem Strich über dem Vokal bezeichnet, z. B. *īperator* = *imperator*, *mēte* = *mente*. Es geschieht jedoch, daß dieser Strich verbleicht oder aus irgendeinem Grund nicht bemerkbar ist, so daß solche Nasallaute beim Abschreiben ausgelassen werden. Dies wird in dem folgenden Zitat der Fall gewesen sein: *Monumenta Ragusina* II 32/21, a. 1348: . . . *quod possit incaipare salem in Ragusio et ipsum exportare* . . . In diesem Fall hat das Wort *incaipare* keine Bedeutung, aber wenn man annimmt, daß über dem Mittel-*i* in der Vorlage ein Strich gewesen war, der nicht bemerkt wurde, dann erhalten wir das Wort *incanipare*, welches bedeutet: *in canipam seu cellam inferre, in cellario servare*, was vollkommen dem Kontext entspricht.

Der Ausdruck *mendose* wurde dann angewendet, wenn wir der Ansicht waren, daß es möglich wäre, daß der Fehler oder die unrichtige Form vom Autor des Originals stammt. Im *Statutum Polae* 376/24, a. 1488: *Et de cetero nulla affectatio bonorum fieri possit ad maius precium . . .* gefunden sich das Wort *affectatio*, welches wir im Lemma folgenderweise angeben: *affectatio*, f. — *mendose pro: affectatio, locatio conductio*, Miete, Pacht. Ferner, im *Codex diplomaticus* XII 480/23, a. 1358: . . . *specialiter autem cordi gerimus eos extollere privilegio benevolencie* zitieren wir die Form *extollere* mit dem Vermerk *mendose pro: extollere*.

Am Ende möchte ich bemerken, daß es zuweilen vorkommt, jedoch ziemlich selten, daß im lateinischen Text unserer Quelle eine Abkürzung nicht gelöst wurde, z. B. *Monumenta Ragusina* II 33/37, a. 1348: . . . *quod dictus Jacobus habere debeat de dampno aialium suorum quod recepit yperperos L.* Hier haben wir natürlich die Abkürzung *aialium* mit *animalium* voll ausgeschrieben.

Ich bin überzeugt, daß die Schwierigkeiten des Redigierens eines nationalen Lexikons des Mittellateins aus dem eben Dargelegten genügend bewiesen sind, doch diese Schwierigkeiten sind offensichtlich überbrückbar auch in unserem Falle, wo das Wörterbuch des Mittellateins in erster Linie dem praktischen Gebrauch unserer mittelalterlichen, besonders der jüngeren Wissenschaftlern gewidmet ist.

Zagreb.

GY. GYÖRFFY

ARPAD

PERSÖNLICHKEIT UND HISTORISCHE ROLLE

Der Dynastiegründer der ungarischen «heiligen Könige» und die Hauptgestalt der ungarischen Landnahme, Arpad ist für den Forscher des Mittelalters eine schwer zu ergreifende historische Gestalt. Wir verfügen über keine Quelle aus derselben Zeit, keine zeitgenössische Aufzeichnung, in denen er charakterisiert wäre. Wir sind nicht in der Lage, wie im Falle des einen oder des anderen großen Herrschers der Steppenvölker, des Hunnenkönigs Attila (Etzel) und des alttürkischen Kagans İstemi. Beide waren von byzantinischen Gesandten besucht worden; der erstere wurde vom Rhetor Priskos sehr plastisch, der letztere vom Gesandten Zemarchos schon weitaus wortkarger charakterisiert. Am Vorabend der Landnahme wurden auch Arpad und der andere Fürst Kursan von einem byzantinischen Gesandten hohen Ranges, Niketas Skleros besucht,¹ leider diktierte er seine Erlebnisse nicht in die Feder, oder es blieb uns nicht erhalten. Es ist noch überraschender, daß die zeitgenössischen westlichen Quellen Arpad nicht einmal dem Namen nach kennen, und zu dieser Zeit nur *Chussal dux*² oder *Cusa rex*³ als Fürst bzw. König der Ungarn in den Annalen vorkommt.

Arpad wurde zwar von einem ziemlich authentischen Verfasser, Kaiser Konstantin VII. Prophyrogenetos charakterisiert, als er beschrieb, wie Arpad auf den Schild gehoben wurde: «Die Türken (= Ungarn) hielten es aber für besser, daß Arpad der Fürst sei und nicht sein Vater, Almos, da er angesehener und wünschenswerter wegen seiner Weisheit, Tapferkeit und Überlegenheit war.»⁴ Die bedingungslose Zuverlässigkeit dieser Charakterisierung wird aber durch drei Umstände in Zweifel gestellt. Einerseits war Kaiser Konstantin kein Zeitgenosse von Arpad; ein gutes halbes Jahrhundert trennt die beiden voneinander. Andererseits blieb die Charakterisierung von

¹ Gy. MORAVCSIK: Ant. Tan. 4 (1957) 286—287.

² MG. SS. I 77, 91, III 140. Dazu, daß die Quelle der die Namenform *Chussal* anführenden *Annales Sangallenses* die *Annales Alamannici* waren, in den *Chussal* steht, s. L. WEINRICH: Deutsches Archiv 27 (1971) 295.

³ MG. SS. XXX/2 744.

⁴ Constantinus Porphyrogenitus: *De administrando imperio*. Ed.: Gy. MORAVCSIK — R. J. H. JENKINS: Washington 1967². 172—173.

Arpad nicht durch einen griechischen Gesandten oder einen ohne Interesse informierenden Reisenden erhalten, sondern geht auf die Mitteilung der ungarischen Gesandtschaft zurück, die 948 den Kaiser aufsuchte. Diese Gesandtschaft hatte zwei führende Gestalten, den Karchas Bultzu, der seine vierziger Jahre kaum überschritten und Arpad höchstens in seiner frühesten Kindheit erlebt haben kann, und den jungen Herzog Termatzu, Urenkel von Arpad.⁵ Gerade durch die Gegenwart des letzteren wird dem mit Kritik erwägenden Geschichtsschreiber die Pflicht auferlegt, hinter der Charakterisierung, die schematisch lauter gute Eigenschaften aufzählt, eine familiäre Voreingenommenheit zu argwöhnen. Denn eine sachliche Charakterisierung versäumte nicht, auch die Eigenschaften zu erwähnen, die des Lobes nicht, der Aufzeichnung schon wert sind, welche Schlaueit, Unbesonnenheit, Nachsichtslosigkeit, Jähzorn oder gar Trunksucht sein könnten. (Über den maßlosen Genuß des aus Stutenmilch gegorenen Kумыß, diese häufige Schwäche der nomadischen Herrscher wird von den Franziskanern, die bei den Mongolen missionierten, berichtet.) Der dritte Grund, warum wir die obige Charakterisierung mit Zweifel betrachten müssen, ist, daß sie sich in die tendenziöse Erzählung über die Herkunft der Dynastie einbaut, in der das Wesentliche ist, daß es zwar neben den Arpaden auch einen anderen «edleren» Fürsten gab, der jedoch abdankte, und daß das erste ungarische Fürstentum begann, als Arpad auf den Schild gehoben wurde, was von einer Großmacht, welche der des Kaisers gleichkommt, vom chazarischen Kagan anerkannt wurde.⁶

In Kenntnis dessen reichen die lobenden Eigenschaftswörter nur hin, zu bestätigen, daß die Enkelkinder von Arpad den Gründer der Dynastie in ihrem Großvater erblickten, und die Familienmitglieder und die Nachfahren der Stammesfürsten, die von ihm zur Herrschaft verholfen worden waren, sein hohes Ansehen und seine positiven Eigenschaften mit Überzeugung verkündeten.

Die ungarische Chronikenliteratur der Arpadenzeit begann am Ende des 11. Jh. am königlichen Hof und kam in den folgenden Jahrhunderten dort zur Blüte. Die Chronisten der Ungarn zeichneten also im wesentlichen die Traditionen des Hauses der Arpaden auf und waren dementsprechend im Interesse des Herrscherhauses gegen die jeweiligen Widersacher eingenommen. Das ist der Grund dessen, daß der Sohn von *Cundu*, *Curzan* (auch der Sohn von *Cund*, *Kusid* genannt) in unseren Chroniken in einer degradierten Rolle erscheint.⁷

⁵ *Ibid.* 178—179; cf. Vol. II: Commentary (London 1962) 153; Gy. MORAVCSIK: Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján. I. Budapest 1938. 391—402; Byzantium and the Magyars. Budapest 1970. 104—105; Gy. GYÖRFFY: Rôle de Byzance dans la conversion des Hongrois. *Cultus et cognitio*. Warszawa 1976. 174.

⁶ Gy. GYÖRFFY: Kurzan und Kurzans Burg. Angaben zur Frage des Doppelkönigtums und zur Geschichte von Óbuda zur Zeit der Landnahme. Budapest Régiségi (abgekürzt: Bud. Rég.) 16 (1955) 39; Tanulmányok a magyar állam eredetéről. Budapest 1959, 158—159.

⁷ *Scriptores Rerum Hungaricarum*. Ed.: E. SZENTPÉTERY, Budapest 1937—38. (abgekürzt: SRH.) I 41, 95, 166, 288, 291.

Wie gestaltete sich denn das Porträt des Dynastiegründers in den Familientraditionen der Arpaden?

Die kurze Chronik von Agram und Várad, die die Auffassung der verloren gegangenen *Gesta Ungarorum* aus dem 11. Jh. widerspiegelt, machte im Gegensatz zu der von Kaiser Konstantin aufgezeichneten Überlieferung, Almos zum Dynastiegründer, wonach im «skythischen Volk» *quamplures fuere duces, sed finaliter unus ex ipsis fuit principalis forsan ab aliis propter suam nobilitatem et virtutem electus, qui nominatus est vel nominabatur Almus. Huic in ducatu successit eius filius, qui nominabatur Arpad. Huic successit . . . Thoxon.*⁸ Da Arpad in dieser Darstellung zu einer Nebenfigur erniedrigt wird, dessen Rolle nicht mehr ist, als Nachfolger zu zeugen, müßten wir entweder annehmen, daß diese Darstellung des mit *nobilitas* und *virtus* ausgezeichneten Almos das ursprünglichere historische Bewußtsein widerspiegelt, oder daß es während der 150 Jahre in der Überlieferung zu einem Rollenwechsel kam. Daß es sich um das Letztere handelt und das wahrheitstreuere Bild in der griechisch überlieferten Aufzeichnung bewahrt wurde, wird durch die fast gesetzmäßige Gestaltung des Bewußtseins der «edlen» Herkunft verraten.

Kaiser Konstantin bewahrte noch die ungarische Überlieferung, daß der erste Fürst der Ungarn Lebedias (lies: Levedi) war, der vom chazarischen Kagan mit den Eigenschaftswörtern «von edler Herkunft, gescheit und tapfer» (*εὐγενής καὶ φρόνιμος καὶ ἡνδρειωμένος*) beehrt wurde, und daß es im Vergleich zu ihm bei dem anderen Fürsten, Almos und seinem Sohn, Arpad, der «angesehener und wünschenswerter wegen seiner Weisheit, Tapferkeit und Überlegenheit» (*ἀξιολογώτερον ὄντα καὶ περισπούδαστον ἔν τε φρονήσει καὶ βουλῇ καὶ ἀνδρείᾳ*)⁹ als sein Vater war, von einer vornehmen Herkunft keine Rede ist, obwohl die Gesandtschaft, die sich bemühte, die Machtergreifung der Dynastie in ein gutes Licht zu stellen, es gerade vor dem griechischen Kaiser nicht verschwiegen hätte, wenn Almos der Sproß eines von großen Vorfahren (z. B. Attila) abstammenden Geschlechts gewesen wäre. Aber gerade die aufgezeichnete Darstellung steht mit dem unbedingt glaubwürdigen Bericht über die Anfänge des ungarischen Fürstentums in Einklang, der von einem arabischen Reisenden, der gegen 870 im Land der Ungarn zwischen dem Don und der Donau herumkam, geschrieben wurde. Seinem Bericht nach hatten die Ungarn zu dieser Zeit zwei Fürsten; der Titel des ersten war *künde* oder *kende*, der andere, der über sie in der Tat herrschte, wurde *džula* tituliert.¹⁰ *Künde* war offenbar die Würde von Levedi, der «von edler Herkunft» war, während Almos und später Arpad neben ihm als Heerfürst, *džula* fungierten. Eine derartige Verteilung des

⁸ Ebda, I 206.

⁹ S. die Fußnote 4.

¹⁰ A magyar honfoglalás kútfoi. Hrsg.: GY. PAULER—S. SZILÁGYI, Budapest 1900, 167; vgl. die Übersetzung und den Kommentar von K. CZEGLÉDY: A magyarok elődeiről és a honfoglalásról. Hrsg.: GY. GYÖRFFY, Budapest 1975², 86.

Doppelfürstentums wird dadurch bewiesen, daß *Cundu* ~ *Cund* (lies: *Künd[ü]*) in den Namenlisten der sieben landnehmenden ungarischen Stammesfürsten in den *Gesta Hungarorum* des Anonymus nicht als der Ahne der Arpaden, sondern als der «Vater» eines anderen Fürsten, *Kursans* vorkommt,¹¹ (hier vertritt die Würdenbezeichnung *Cund[u]* einen Eigennamen, wahrscheinlich den von Levedi), und darauf weist auch hin, daß der Gesandte des byzantinischen Kaisers, Leo des Weisen mit zwei ungarischen Fürsten, mit Arpad und Kursan verhandelte.¹²

All dies in Betracht gezogen wird es klar, daß die «edle Herkunft» des einstigen «Kündü» wurde gegen 1100 schon allmählich mit dem Namen des ersten berühmten Ahnen des Hauses der Arpaden d. h. mit dem von Almos verbunden — parallel damit, daß der Kündü zu einem der sieben Stammesfürsten degradiert wurde. Demzufolge soll auch jener Darstellung des Chronisten keine Bedeutung beigemessen werden, die alle «Tugenden» Arpads auf Almos übertrug.

Die Umgestaltung dieser Überlieferung wird auch vom Geschichtsschreiber des königlichen Hofes am Ende des 12. Jh., Anonymus in seinen *Gesta Hungarorum* widergespiegelt und weiterentwickelt. Auch bei ihm ist Almos der erste Fürst der Ungarn, den die sieben Stammesfürsten vor der Landnahme erwählten und die Wahl durch einen Blutvertrag besiegelten. Laut des Gelöbnisses beim Blutvertrag «werden sie immer aus der Nachkommenschaft von Almos ihren Fürsten haben.»

Daß Almos zum Dynastiegründer erhoben wurde, brachte mit sich, daß auch seine Geburt mit dem Mythos einer wunderbaren Herkunft umgeben wurde. Einem Brauch gemäß, der dem totemistischen Gedankenkreis entsprang, im Kreis der nomadischen Völker jedoch auch eine gesellschaftsorganisierende Funktion erfüllte, wählte sich jede Sippe je ein Tier, meistens einen Raubvogel zum Ahnen. Dieses Tier wurde von der Sippe verehrt, geschützt, sein Abbild als unterscheidendes Merkmal im Frieden und im Kriege getragen. Dieses totemistische Symbolsystem des Gruppenbewußtseins war im Kreis der altungarischen Stammesoberhäupter vorhanden, seine bildliche Darstellung wurde auch im Wappen der ungarischen vornehmen Geschlechter im 13–15. Jh. beibehalten. Wie das Agmand-Geschlecht den Wolf, das Becsegergely- und Dorozsma-Geschlecht die Schlange und das Kaplony-Geschlecht den Adler als Ahnen verehrte und dessen Bild in seinem Wappen trug, so betrachtete das Geschlecht von Arpad den Habicht, unter dem Namen türkischer Herkunft *turul* (< türk. *toyruł* 'Falco rusticolus Altaicus') als seinen Urahn.¹³ Das war

¹¹ S. die Fußnote 7.

¹² S. die Fußnote 1. Die Konsonantendissimilation *Kussan* > *Kursan* erfolgte in dem Ungarischen des 11–13. Jh., z. B. *Vossian* > *Varsan*, *háss* > *hárs*, s. Gy. GYÖRFFY: Bud. Rég. 16 (1955) 16, 36.

¹³ Gy. GYÖRFFY: Századok 92 (1958) 14–16; Sz. DE VAJAY: L'héraldique hongroise. Lausanne 1961, 1.

kein Herrschermythos, der das Herkommen vom Himmelsgott oder wenigstens vom Wunderhirsch als vom führenden Tier propagiert hätte, sondern der Bestandteil eines von oben her verbreiteten Gedankensystems, das von jeder Sippe anerkannt, bekannt und verbreitet wurde. Es scheint so, daß die Arpaden nach dem Untergang der von den Himmlischen abgeleiteten Kündü-Dynastie im 10. Jh. bemüht waren, durch das Propagieren des Mythos über den Turulvogel das Bewußtsein der überirdischen Herkunft ihrer Dynastie zu verbreiten, was aber durch die Annahme des Christentums am Ende des 10. Jh. schon verhindert wurde. Anonymus, der für die familiären Überlieferungen empfänglich war und auch den Liedern der Spielleute zuhörte, rettete die Sage über den Turulvogel der Arpaden schriftlich herüber, entfremdete sie aber ihrer ursprünglichen Natur, denn nach ihm war es nur der Traum der Mutter von Almos, der Turulvogel hätte sie befruchtet, und der etymologisierende Anonymus leitete den Namen von Almos aus diesem *álm* 'Traum' ab.¹⁴ Anonymus ist der Vertreter dieser neuen, Almos in den Vordergrund stellenden Auffassung auch in dem Sinne, daß er eine schematische «Personalbeschreibung» und Charakterschilderung nur über ihn gibt, über Arpad nicht, aber auch in dem Sinne, daß er ihm allein die erste Etappe der Landnahme und die ersten Siege zuschreibt.¹⁵

Die ungarischen Chronisten im 13. Jh. ließen das Zünglein an der Waage wieder etwas zu Gunsten von Arpad ausschlagen, indem sie die Sage der Landnahme aus den *Gesta Ungarorum* des 11. Jh. übernahmen, deren Hauptheld der Svatopluk besiegende Arpad ist, und indem sie bei der Aufzählung der sich niederlassenden sieben Stammesfürsten nicht Almos, sondern Arpad an deren Spitze stellten,¹⁶ — wenn sie es nicht gemacht hätten, würden wir heute vielleicht über das Haus der Almos' und nicht das Haus der Arpaden sprechen. Zum Proträt von Arpad trugen aber auch sie mit keinen bemerkenswerten Zügen bei, denn die Bemerkung, daß Arpad *ditior et potentior* als die anderen Stammesfürsten war, bringt uns seiner Person genauso wenig näher, als die, daß er in Skythien eine Würde innehatte, mit welcher das Vorangehen und die Nachhutgewährung im Krieg verbunden war.¹⁷ Nach Kaiser Konstantin waren die Kawaren verpflichtet, im Krieg vorne zu kämpfen, und das Amt des Oberhauptes der drei kawarischen Stämme wurde bei der Landnahme vom

¹⁴ SRH. I 38; vgl. Gy. GYÖRFFY: *Krónikáink és a magyar őstörténet*. Budapest 1948. 38—47.

¹⁵ SRH. I 39 ff.

¹⁶ Ebda, 287—290; zur Sage vgl. Gy. GYÖRFFY: *The Original Landtaking of the Hungarians*. Budapest 1975 (abgekürzt: OLH) 16.

¹⁷ SRH. I 290: *capitaneus iste Arpad uteretur speciali quadam dignitate in Scythia et hanc haberet ipsius generatio consuetudinem Scythica legitima et probata, ut unus in expeditione gradientibus debeat anteire, in redeundo vero retrocedere, ipse pro eo alios capitaneos in Pannoniam adeuntes fertur precessisse.*

ältesten Sohn von Arpad, Levente versehen,¹⁸ somit ist es fast gewiß, daß das Oberhaupt der angeschlossenen Kawaren in Etelköz zur Zeit des Heerfürstentums von Almos sein Erstgeborener, Arpad war.

Was die Geburtszeit von Arpad anbelangt, so können wir nur aus den Lebensdaten seiner Nachkommen darauf schließen, daß es gegen 850–855 war. So konnte sein erstgeborener Sohn 894 schon als Oberhaupt der Kawaren kämpfen, und das Enkelkind seines Zweitgeborenen Tarkatzu (Tarhos), der Herzog Termatzu (Tormás) 948 als reifer Jüngling — mit Generationen von 27/28 Jahren rechnend — als Mitglied einer Gesandtschaft in Byzanz sein.

Die historische Rolle von Arpad können wir nur daran ermessen, wie er inmitten der Ereignisse zur Zeit der ungarischen Landnahme das Schicksal des ungarischen Volkes als dessen Großfürst lenkte. Wir müssen uns vier Fragen näher überlegen:

1. Was kann seine Rolle im Verlauf der ungarischen Landnahme von 893 bis 900 gewesen sein?

2. Was war seine Rolle bei der Abschaffung des Doppelfürstentums und im Ausbau der Alleinherrschaft der Arpaden?

3. Inwieweit kann die geordnete Ansiedlung der Stammesfürsten und der Stämme als sein Werk angesehen werden?

4. Inwieweit wurden die mit der Landnahme beginnenden Feldzüge nach Westen von ihm gelenkt und der ostfränkische Angriff von 907 abgewehrt?

Der Ablauf der Landnahme kann anhand der beinahe zeitgenössischen Quellen nur von dem Punkt an rekonstruiert werden, als die Ereignisse mittelbar oder unmittelbar die interessierten zivilisierten Mächte: Byzanz, das Fränkische Reich und das Emirath der Samaniden berührten. Der Zeitpunkt des «ersten petschenegischen Angriffs» vor der Landnahme gehört zu den historischen Rätseln. Ihn zu kennen, wäre von dem Gesichtspunkt aus überaus wichtig, ob Arpad als Heerfürst an den argen Verheerungen des dem ersten bald folgenden zweiten petschenegischen Angriffs Schuld gehabt habe.

Früher kam die Forschung aufgrund des mechanistischen Kollationierens der Angaben zu dem Resultat, daß der erste petschenegische Angriff, infolge dessen das vom Dnjepr östlich gelegene Levedia zugrunde gegangen sein dürfte, 889, der zweite aber 895 erfolgte.¹⁹ Die Grundlage zu dieser Annahme war das Jahrbuch des Abtes Regino, der unter dem Jahr 889 über den Angriff der Petschenegen und die Auswanderung der Ungarn aus Skythien berichtet.²⁰ Diese Jahreszahl ist aber, wie die Chronologie des von Regino selbständig zusammen-

¹⁸ Ed.: GY. MORAVCSIK (s. Anm. 4) 174–177; vgl. J. MARQUART: Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge. Leipzig 1903. 52–53, 522; GY. NÉMETH: A honfoglaló magyarok kálakulása 234 ff.; GY. GYÖRFFY: Tanulmányok (s. Anm. 6) 44 ff.; H. GÖCKENJAN: Hilfsvölker und Grenzwächter im mittelalterlichen Ungarn. Wiesbaden 1972. 35 ff.

¹⁹ Die Meinungen s. bei GY. GYÖRFFY: Acta Orient. Hung. 25 (1972) 284.

²⁰ SRG. Reginonis abbatis Prumiensis Chronicon. Rec. FR. KURZE. Hannoverae 1890. 131–132.

gestellten Jahrbuches an vielen Stellen verfehlt; Regino berichtet nämlich n u r ü b e r e i n e Auswanderung und Landnahme der Ungarn, und wir müssen es einer unsicheren Information aus italienischer Quelle und als Fehler seiner eigenen Erinnerung anrechnen, daß er dieses Ereignis nicht unter dem Jahre 895, sondern 889 einschaltete. (Er erwähnt übrigens auch den Streifzug der Ungarn von 899/900 in Italien unter diesem Jahr!)²¹

Wenn wir uns von dieser die Forschung irreleitenden Jahreszahl befreien, so wird es noch unsicherer, wie die von Kaiser Konstantin aufgezeichnete ungarische Überlieferung bezüglich des ersten petschenegischen Angriffs ausgelegt werden soll.

Konstantin berichtet im 37. Kapitel seines Werkes, wo er sich der Informationen einer gegen 900 zu den Petschenegen geschickten Gesandtschaft bediente, nur über einen petschenegischen Angriff, der gegen 895 als Folge dessen erfolgte, daß die Uzen sich mit den Chazaren vereinigend die Petschenegen aus ihrem Land vertrieben.²² Im 38. Kapitel, in dem er den Ursprung des ungarischen Fürstentums aufgrund der ungarischen Überlieferung erzählt, spricht er hingegen über zwei petschenegische Angriffe: zuerst erklärt er, daß die Kangar-Petschenegen, die während der Herrschaft von Levedi eine Niederlage von den Chazaren erlitten hatten, die Magyaren angriffen, die sich in zwei Teile spalteten; ein Teil von ihnen ließ sich in der Gegend von Persien nieder, während ein anderer Teil unter der Anführung von Levedi aus Levedia nach Etelköz umzog. Im weiteren fügt er hinzu: «N a c h e i n i g e n J a h r e n fielen die Petschenegen über die Türken (= Ungarn) her, und vertrieben sie samt ihrem Fürsten Arpad.»²³ Konstantins ungarischer Informant setzt in diese einigen Jahre Levedis Abdankung zugunsten Arpads, also dient das hier als Rahmen zu der Geschichte, die die Machtergreifung der Arpaden erzählt. Den Forschern ist es klar, daß es sich hier um eine Überlieferung handelt, die kaum wortwörtlich genommen werden darf. Das Problem besteht darin, wie die Überlieferung und die Absicht die Geschichte abänderten, wie sie zeitlich entfernte Ereignisse zusammenzogen und zusammengehörende Ereignisse trennten.

Im Jahre 1946 versuchte Josef Deér die Frage mit der Annahme zu lösen, wonach zwei zeitlich sehr entfernte Ereignisse in der durch Konstantin erhaltenen ungarischen Überlieferung zusammengezogen worden seien. Seiner Meinung nach mag Levedi im Levedia genannten Land in der Gegend von Kuban-Maeotis gelebt haben, als die Magyaren noch *savartoi asfaloi* genannt wurden, also im 8. Jh., und hier könnten sie vom ersten «kangar»-petschenegi-

²¹ Gy. GYÖRFFY: Acta Orient. Hung. 25 (1972) 283–287.

²² Ed.: Gy. MORAVCSIK (s. Anm. 4) 166–167.

²³ Ebda, 170–173. Genauer genommen handelt es sich bei Konstantin um zwei kurze Zeiträume: Levedi ging eine «kurze Weile» nach dem ersten petschenegischen Angriff zum chazarischen Kagan, und einige Jahre nach diesem Besuch erfolgte der zweite Angriff.

schen Angriff getroffen worden sein, infolge dessen die «Savard»-Magyaren ins Gebiet jenseits des Kaukasus umsiedelten, während sich sieben magyarische Stämme in das vom Don östlich (??) gelegene Etelköz flüchteten. Hier mochte auch Almos gegen 950 zum Fürsten gewählt worden sein. Der andere Faktor der Geschichte sei eine spätere Überlieferung, die über Arpads Erwählung zum Fürsten und über die dem zweiten petschenegischen Angriff folgende Landnahme berichtete. Deér versuchte den Widerspruch zwischen Konstantins Bericht und der arabischen Beschreibung betreffs des ungarischen Fürstentums zu überbrücken, indem er annahm, daß der gegen 870 aufgezeichnete arabische Bericht zwischen den Ereignissen gegen 750—850 und 880—895 entstanden sei, die Konstantin zusammengezogen habe.²⁴ Diese Trennung der runden Erzählung von Konstantin ist nichts mehr als ein Einfall, dessen einzigen realen Kern, und zwar, daß es sich um eine ungarische Überlieferung handelt, im Spiegel der Umgestaltung der historischen Sagen zu prüfen, von Deér nicht einmal versucht wurde. Die Forscher gingen in Wirklichkeit weder vor noch nach Deér so weit, daß sie die Geschichte über Levedi—Almos—Arpad zeitlich dermaßen zerrissen hätten.

Konstantins Geschichte hat aber ein Moment, in dem ein schweres chronologisches Problem erblickt werden kann: Wann fand der erste Angriff der Kangar-Petschenegen statt, den sie gegen die «Savard»-Magyaren führten, und der die Umsiedlung der Savarden in das Grenzland von Persien nach sich zog? Die Savarden wohnten nämlich, wie darauf aufgrund des Belegs des arabischen Balādūrī gefolgert werden kann, bereits vor 757 südlich vom Kaukasus, am Fluß Kura, in der Nähe von Tiflis (Tbilisi).²⁵ Ihre Umsiedlung muß sich also viel früher als der Fürstenwechsel Levedi—Almos—Arpad vollzogen haben. Czeglédy, der aufgrund östlicher Quellen, die die Kangaren gegen 541 in der Nähe des Wohngebiets der Savarden erwähnen, aufmerksam wurde und sie mit den drei ersten Kangar-Stämmen der Petschenegen identifizierte, versuchte die Frage so zu lösen, daß ein Angriff der Kangaren im 6. Jh. die Magyaren in zwei Teile gespalten habe; dessen Überlieferung identifizierte Kaiser Konstantin mit dem von ungarischen und petschenegischen Informanten gleichermaßen erfahrenen petschenegischen Angriff von 889, nach dem die Magyaren die östliche Hälfte des zwischen dem Don und der Donau gelegenen Etelköz geräumt und Arpad zum Großfürsten gewählt hätten. Levedia bezeichnete nur einen Teil des Gebietes von Etelköz, Levedis Stammgebiet vor 889.²⁶

²⁴ J. DEÉR: A X. századi magyar történet időrendjéhez. Századok 79—80 (1945—46) 3—20; Le problème du chapitre 38. du *De administrando imperio*. Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves 12 (1952) = Mélanges H. Grégoire 93—121.

²⁵ J. MARQUART: a. a. O. 36—37; die Literatur der Frage s. Gy. MORAVCSIK: Byzantinoturcica, II² (Berlin 1958) 261—262.

²⁶ A kangarok (besenyők) a VI. századi szír forrásokban. Magyar Tud. Akad. I. Oszt. Közl. 5 (1954) 243—276.

Czeplédys Erklärung über die Lage von Etelköz und Levedia ist wahrscheinlicher als alle bisherigen Annahmen, seine Vorstellung über den kangarischen und petschenegischen Angriff bedarf aber einer Revision. Er machte zwei Quellen syrischer Sprache bekannt, die im Jahre 541 im Zusammenhang mit den byzantinisch-persischen Kriegen das Volk Kangar erwähnen. Laut Mar Abas *Martyrologium* griff der persische König Khosrav zu dieser Zeit die *hangār* an und ließ ihr Land bewachen, laut Mar Abas's *Vita* aber brach der König zu dieser Zeit nach Armenien und Grusien auf, um gegen die *kangār* Krieg zu führen. Czeplédy,²⁷ und nach ihm auch der Verfasser dieser Zeilen²⁸ identifizierten die Kangaren mit den kangarischen Stämmen der Petschenegen, somit konnte der kangar-petschenegische Angriff in eine sehr frühe Zeit zurückgesetzt werden. Die Identifizierung der transkaukasischen und petschenegischen Kangaren erweist sich aber nach gründlicherer Überlegung als unwahrscheinlich. 1. Die obigen Quellen behaupten nicht, daß die Kangaren ein vom Norden hereinfallendes Volk seien; der Schauplatz ihres Auftretens ist die Gegend südlich vom Kaukasus. 2. Aus zwei armenische Quellen geht es hervor, daß ein kangarisches Volk in Transkaukasien gelebt hatte:²⁹ nach Lazar Parpeci (5. Jh.) ist das Land der Kangaren eine Berglandschaft, in welche die «hunnischen» Truppen im Jahre 482 nicht aufziehen wollten;³⁰ und Pseudo-Moses Khorenaci aus dem 7. Jh. bestimmt die geographische Lage von *Kangark* nordöstlich vom See Sevan, unweit des einstigen Wohngebiets der *Sevordik* (Savarden). Gleichfalls nach ihm ist *Kangark* der andere Name der dortigen «Dunklen Berge».³¹ 3. Das Auftreten der transkaukasischen Kangaren (482 und 541) wird durch mehrhundert Jahre vom Erscheinen der Petschenegen nördlich vom Kaspischen Meer getrennt. 4. Im 5. und 6. Jh. traten andere nomadische Völker im nördlichen Vorraum des Kaukasus auf: ab etwa 463 die ogur-bulgarischen Stämme, die auch als Hunnen bezeichnet wurden, vor 515 die Sabiren, ab 558 die Awaren und ab 576 die Alt-Türken,³² während die Petschenegen in einer tibetanischen Quelle (8. Jh.) noch in Zentralasien erwähnt werden, irgendwo nordöstlich von den Karluken, also im Vorraum des Altaigebirges, wo die Petschenegen mit den Uiguren im Kampf standen.³³ 5. Während die Sprache und die Deutung des Namens der transkaukasischen Kangaren unbekannt sind, wird der Name der ersten drei Stämme der Petsche-

²⁷ Ebda, und schon vorher K. CZEPLÉDY: Új adat a besenyők történetéhez. Magyar Nyelv 46 (1950) 361—362.

²⁸ Gy. GYÖRFFY: Bud. Rég. 16 (1955) 31—32; Tanulmányok 128—129.

²⁹ K. LUKÁCSY: A magyarok őselei, hajdankori nevei és lakhelyei. Kolozsvár 1870. 171—172; vgl. K. CZEPLÉDY: a. a. O. (Anm. 26) 266—267.

³⁰ V. LANGLOIS: Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie, II. (Paris 1869) 336; vgl. K. CZEPLÉDY: a. a. O.

³¹ Géographie de Moïse de Corène. Ed. A. SOUKRY: Venise 1881. 39, 46.

³² Vgl. Gy. NÉMETH: a. a. O. 98, 100, 178, 183; mit Literatur s. Gy. MORAVCSIK: BT. I² 57, 70, 76, 81, 108.

³³ J. BACOT: Journal Asiatique 244 (1956) 157.

negen *kangar* auch von Kaiser Konstantin als 'edel, tapfer' gedeutet, und das ist mit dem türkischen *qängir* 'beharrlich, tapfer' identisch.³⁴ (Czeglédy führt gegen die Identifizierung der armenischen Kangar-Belege an, daß die Bedeutungsentwicklung 'Stammesname → Bergname' bei den Nomaden unbekannt sei,³⁵ das ist aber zu bezweifeln, da die Bedeutungsentwicklung 'Volksname → Bergname' auch im «skythischen» Gebiet vorkommt; die Nordost-Karpaten wurden von den Ungarn *Alpes Ruthenorum*³⁶ und von den Russen горы Угорьския³⁷ genannt, und auch der Kaukasus hatte den Namen *Montes Alanorum*³⁸ und andere ähnliche Benennungen.)

Dies alles spricht dafür, daß es sich um zweierlei Kangaren handelt, und daß die Rücksetzung des kangar-petschenegischen Angriffs um Jahrhunderte früher nicht in Frage kommen kann. Aber auch das Datieren des ersten petschenegischen Angriffs aus dem Jahre 889 ist nicht stichhaltig, denn diese Chronologie ist, wie es vom Herausgeber und von den Forschern des Jahrbuches von Regino festgestellt wurde, verworren, und «889» sollte bei ihm die Jahreszahl der Besetzung des Karpatenbeckens bedeuten, wie es von den meisten ungarischen Historikern, vom Verfasser der *Gesta Ungarorum* des 11. Jh. angefangen³⁹ bis auf Károly Szabó⁴⁰ auf diese Weise verstanden wurde.

Konstantin bewahrte dabei einen mit den Ereignissen fast gleichaltrigen Bericht über die Landnahme der Petschenegen, der auch die damalige Stammesoberhäupter benannte, mit der Einleitung: «damals . . . als die Petschenegen aus ihrem eigenen Land vertrieben wurden, hatten sie folgende Fürsten: . . .», weiterhin besagte, daß dieses Land an den Flüssen Etil (Wolga) und Jejik (Ural) jenseits der Chazaren lag,⁴¹ und der Angriff der Uzen, der sie von hier vertrieb, 55 Jahre vor dem Schreiben des Werkes (948—952),⁴² also zwischen 893—897 stattfand. Aus arabischen Quellen kann weiterhin noch festgestellt werden, daß die Uzen, die die Petschenegen aus ihrem Land vertrieben, welche wiederum die Ungarn besiegten, im Jahre 893 besiegt wurden.⁴³ So ist der

³⁴ GY. NÉMETH: KCsA. II. 279—280; GY. GYÖRFFY: ebda, Erg. Bd. I 436; GY. MORAVCSIK: BT. II² 145.

³⁵ A. a. O. 267—268.

³⁶ SRH. I 165.

³⁷ A. HODINKA: Az orosz évkönyvek magyar vonatkozásai. Budapest 1916, 40, 52, 58.

³⁸ A. VAN DEN WYNGAERT: Sinica Franciscana. Ad Claras Aquas 1929, 211, 317.

³⁹ Vgl. die verdorbenen Jahreszahlen aus dem Jahre 889 in den ungarischen Chroniken: SRH. I 41, 206, 286.

⁴⁰ A magyar vezérek kora Árpádtól Szent Istvánig. Pest 1869, 61.

⁴¹ DAI. I² 166—167, vgl. DAI. II 143.

⁴² Ebda. Was das Jahr 55 betrifft, gibt Konstantin zuerst die Zahl πεντήκοντα an, später um einige Zeilen nachstehend «wiederholt» er dieselbe in der Form πεντήκοντα πέντε. Ich selbst nehme der Ansicht von J. B. BURY folgend (Byzantinische Zeitschrift 15 [1906] 567) das vollständigere und chronologisch reale Jahr 55 an. Andere, nicht überzeugende Ansichten s. DAI. II 144.

⁴³ Tabarī III. 2138; Masoudi, Les prairies d'or. Paris 1830. 144; W. BARTHOLD: Turkestan down the Mongol Invasion. London 1958, 224; GROSSET, R.: L'empire des steppes. Paris 1960, 196; GY. GYÖRFFY: Acta Orient. Hung. 25 (1972) 286.

früheste Zeitpunkt der uzisch-petschenegisch-ungarischen Volksverschiebung das Jahr 893.

Wie verhält sich zu dieser, aus zeitgenössischen Berichten entnommenen Chronologie der aus ungarischer Überlieferung entstammende Bericht Konstantins über die petschenegischen Angriffe vor und nach der Großfürstenwahl?

Konstantins Informanten legten die ungarische Vergangenheit aufgrund zweier Quellen dar, aufgrund der Überlieferung ihrer Väter und Großväter, und sie änderten diese vielleicht bereits schon von ihren Vorfahren entstellte Geschichte dem Bedarf entsprechend ab. Die andere Information stammt von den Gesandten, die zu den beim ersten petschenegischen Angriff abgefallenen Savarden geschickt wurden. Denn Konstantin teilt auch mit, daß «diese in der westlichen Gegend wohnenden, früher erwähnten Türken (die Ungarn) bis jetzt Unterhändler zu den Savarden schicken und sie besuchen und von ihnen oft Antwort zu diesen bringen».⁴⁴ Hier geht es um die informativen Beziehungen der Großfürsten bzw. der Stammesfürsten, was in großem Maße zur Ergänzung ihres historischen Bewußtseins beigetragen haben mag. Aus dem obigen verschmelzten Überlieferungsmaterial kann gefolgert werden, daß die Behauptung, wonach die Ungarn einst «nicht Türken . . ., sondern aus irgendeinem Grund *σάβαρτοι ἄσφαλοι* genannt wurden» und die Petschenegen «früher Kangar genannt wurden»,⁴⁵ auf den Einfluß der Überlieferung der Savarden zurückgeführt werden kann. Das Mitglied eines Volkes kennt meistens den Namen seines eigenen Volkes, und wenn es gut genug informiert ist, kann es nachdenken, wie es von den benachbarten Völkern der Reihe nach mit verschiedenen Namen bezeichnet wird, aber hinsichtlich der Vergangenheit kann ein solches Bewußtsein nicht existieren, weil unser eigenes Benennen ein unbewußter sprachlicher Prozeß ist. Es ist geradezu eine Absurdität, daß jemand in einem Zeitalter ohne Schrifttum wisse, wie einst seine ethnische Gruppe von anderen genannt wurde. Es kann höchstens angenommen werden, daß es um die Deutung eines in eine Geschichte eingebetteten Spottnamens geht (was zum Kreis der namendeutenden Volkssagen gehört), oder daß sich der alte Volksname in der Überlieferung in den Namen eines namengebenden Helden, Heros Eponymos, wie Hunor-Magyar und Zuard umwandelte.⁴⁶ In Kenntnis der Entwicklung der mündlichen Überlieferung kann aus der Reihe der authentischen historischen Belege und Argumente ausgeschalten werden, daß die Ungarn einst Savarden genannt worden waren; das kann nur ein nachträglicher Rückschluß aus dem historischen Bewußtsein sein, daß die Turkoi-Ungarn und die Savartoi-Ungarn von gemeinsamer Herkunft seien, und da der längst abgefallene Teil Savard genannt wird, konnte daraus gefolgert

⁴⁴ DAI. I² 172—175.

⁴⁵ Ebda. 170—171.

⁴⁶ Zu solchen s. Gy. GyÖRFFY: *Krónikáink és a magyar őstörténet*. Budapest 1948, 28. kk.

werden, daß einst auch das Ganze Savard genannt wurde. Aber auch die Identifizierung der Kangaren, die neben den Savarden gewohnt hatten, mit den Kangar-Petschenegen ist eine nachträgliche Kombination, und es handelt sich hier um eine derartige Widerspiegelung des historischen Bewußtseins der Savarden, daß die Kangaren einst gegen die Savarden gekämpft und sie von ihrem Wohnsitz vertrieben hätten. Dessen Schauplatz war aber nicht «Levedia», sondern Transkaukasien, und dessen Zeit kann höchstens aufgrund ehemaliger syrischer und armenischer Quellen vermutet, aber nicht mit Sicherheit festgestellt werden. Wichtig ist nur, daß es vom Gesichtspunkt der Aufklärung der Anfänge des ungarischen Fürstentums aus keine Bedeutung hat.

Wenn wir jetzt die Deér irreleitende savardische Überlieferung aus der Geschichte über die Anfänge des ungarischen Fürstentums ausschalten und die Frage dahinstellen, wann der Angriff erfolgte, der die Savarden von den Magyaren losriß, bleibt von unserem Gesichtspunkt aus das überaus wichtige Problem übrig: ob es einige Jahre vor dem petschenegischen Angriff im Jahre 895 einen früheren petschenegischen Angriff gegeben habe. Die von Konstantin aufgezeichnete ungarische Überlieferung weiß von zweien.⁴⁷ (Im 3. Kapitel von DAI werden geradezu mehrere erwähnt,⁴⁸ was auch mit den petschenegischen Angriffen gegen das chazarische Reich und innerhalb seiner gegen die Ungarn⁴⁹ erklärt werden kann.) Dem ersten petschenegischen Angriff, der zur Arpads Erwählung führte, folgte aber der zweite Angriff vom Jahre 895 schon *μετὰ . . . τινὰς χρόνους*,⁵⁰ und obwohl keine entscheidende Bedeutung den durch einen Dolmetscher vermittelten und ins Griechische übersetzten Worten beigemessen werden kann, spricht die Bedeutung des Pronomens *τις* 'eins, manche, wenige' dafür, daß nur wenige Zeit die beiden Angriffe voneinander trennte. In diesem Falle können dann die Ereignisse so rekonstruiert werden, daß die Petschenegen, die sich vor den Uzen flüchteten, im Jahre 893 die Wolga passierten, und die Ungarn in der Gegend des Don und des Donez, vielleicht auch die Eskil-Bulgaren oberhalb des Donknies angriffen,⁵¹ und sie nach Westen jagend einen Keil zwischen den Chazaren und den Ungarn trieben. Die Ungarn waren zu dieser Zeit mit den Chazaren in einem durch Heirat besiegelten Bund, weil ihr Hauptfürst, Levedi eine chazarische Herzogin zur Frau hatte. Historisch ist es begründet, was die Ungarn Konstantin erzählten, daß der chazarische Kagan Levedi zu sich bestellte, damit dieser die führende Macht übernehme, offensichtlich, um die Petschenegen durch chazarisch-

⁴⁷ DAI. I² 170–173.

⁴⁸ Ebda, 50–51.

⁴⁹ Gardizi und Ibn Rusta sprechen zwar über chazarische Angriffe gegen die Petschenegen (MHK. 151, 156), doch kann das nicht einseitig gewesen sein.

⁵⁰ S. die Anm. 23.

⁵¹ Gegen 870 grenzten die Magyaren im Nordosten an die Eskil-Bulgaren, und wenn die Petschenegen nicht beim Wolgaknie hinüberkamen, sondern etwas mehr nach Norden, so müssen zuerst die Eskilen angegriffen worden sein. Sie werden von mehreren Forschern mit einem Teil der Kawaren bzw. mit den Seklern identifiziert.

ungarische Vereinigung zurückzujagen, aber es ist auch begründet, daß der andere Fürst, der das Amt des Heerfürsten innehatte, Almos, der für die Niederlage verantwortlich gemacht werden konnte, zur Abdankung gezwungen wurde, und Arpad, der für einen guten Kriegsführer galt, an seine Stelle gewählt wurde.⁵² Es ist ein Rätsel, was für ein Geschick Levedi zuteil wurde; es ist aber nicht ausgeschlossen, daß er nach chazarischer Sitte aufgeopfert wurde.⁵³ Es ist eine Tatsache, daß schon zwei neue Großfürsten, der Heerfürst Arpad und der andere, «der Sohn des Kündü», Kursan⁵⁴ gegen August des Jahres 894 an der Spitze der Ungarn standen, als Kaiser Leo der Weise einen Gesandten zu den Ungarn schickte, damit sie die Bulgaren angreifen. Der Umstand, daß die griechischen Schiffe die ungarischen Fürsten am Donaudelta aufsuchten, spricht wirklich dafür, daß sie das ganze Etelköz vom Don bis zur Donau nicht mehr in den Händen hatten, weil sich die Sommer- und Winterquartiere und die lagergebietswechselnden Pendelwege der Fürsten früher östlicher erstreckt haben können. Meinerseits bin ich der Meinung, daß das rechte Ufer des Dnjepr der lagergebietswechselnde Weg der Fürsten war; der Fluß Chingilus, der als Levedis Wohngebiet angegeben ist, kann noch am wahrscheinlichsten mit dem heutigen Ingulec identifiziert werden,⁵⁵ welcher in den Dnjepr mündet, wo der heutige Kherson liegt, und das (Sommer-)lager von Almos vermute ich mit mehreren Forschern auf dem Berg Kiew, wo der altrussischen Chronik zufolge *Olmin dvor* stand⁵⁶ und wo auch ungarische Überreste aus der Zeit der Landnahme zum Vorschein kamen.⁵⁷

Fraglich ist jetzt, ob es seitens Arpads nicht eine unüberlegte Unternehmung war, im Frühjahr von 894 im Bund mit Svatopluk einen Krieg nach Pannonien zu führen, und im Herbst dieses Jahres dem Ruf des griechischen Kaisers nachgebend ein Heer nach Bulgarien zu schicken, wenn es sich auch nur um die streifzugartige Unternehmung der unter den Herzog Levente gehörenden Kawaren, nach Pannonien vielleicht um die der Eskil-Sekler,⁵⁸ und nach Bulgarien um die der mohammedanischen Chazaren (Chalizen)⁵⁹

⁵² DAI. I² 170—173.

⁵³ Zur Aufopferung des chazarischen Hauptkönigs A. ZEKI VALIDI TOGAN: Ibn Faḍlān's Reisebericht. Leipzig 1939. 268—269.

⁵⁴ S. die Anm. 1.

⁵⁵ DAI. I² 170—171; andere Erklärungen s. DAI. II 147.

⁵⁶ Vgl. G. VERNADSKY—M. DE FERDINANDY: Studien zur ungarischen Frühgeschichte. I. Lebedia. II. Álmos. München 1957.

⁵⁷ I. DIENES: Folia Archaeologica 24 (1973) 209.

⁵⁸ Die Annahme, daß die Sekler von eskil-bulgarischer Herkunft sind (zuletzt Gy. GYÖRFFY. s. Anm. 51) und sich als «Kawaren» den Magyaren anschlossen, kann mit der ungarischen Überlieferung vereinbart werden, wonach Arpad sie schon hier gefunden habe (vgl. Gy. NÉMETH: Századok 69 [1935] 137); in diesem Falle sind sie mit denen zu identifizieren, die den Streifzug im Jahre 894 in Pannonien unternahmen.

⁵⁹ Als der bulgarische Zar Simeon Byzanz angriff, schickte Leo der Weise mohammedanische Chazaren (Chalizen), die in Byzanz dienten, gegen sie. Simeon ließ den Gefangenen die Nase abschneiden und schickte sie so nach Hause. (J. MARQUART a. a. O. 520—521). Es ist wahrscheinlich, daß Levente Bulgaren mit rachsüchtigen mohammedanischen (chalizischen und alanischen) Truppen angriff.

handelte. Einerseits steht es außer Zweifel, daß Arpad die Linie des Dnjepr ohne die nötige Bedeckung ließ, vermutlich darauf trauend, daß die Petschenegen nicht wagen, mit den Chazaren im Rücken weiter vorzustoßen, andererseits kann er aber im Ernst geplant haben, den östlichen Teil des Karpatenbeckens als Entschädigung für das verlorene Land jenseits des Dnjepr zu erobern. Dessen erstes Moment kann gewesen sein, daß das Heer noch im Sommer des Jahres 894, als Svatopluk während des Streifzuges in Pannonien starb, die Gegend der oberen Theiß, den oberen Teil der «Awarischen Öden» besetzen konnte.⁶⁰ Wenn es sich hier um Eskilen handelt, die sich aus der Gegend jenseits des Don flüchteten und ihre Frauen verloren, ist die Mitteilung der Annales Fuldenses verständlich, daß sie sich (slowenische) Frauen in Pannonien geraubt hatten.⁶¹ Es wird auch verständlich, daß Arpads einziehendes Heer in der Gegend jenseits der Theiß schon Sekler vorfand,⁶² und die slowenischen Elemente der seklerischen Sprache könnten so auch erklärt werden.⁶³

Es ist lieber als Mangel an Vorsicht zu bezeichnen, daß Arpad zu Beginn des Jahres 895 mit den ungarischen Streitkräften über den Paß von Verecke ins Karpatenbecken hineinzog, wobei er sein in Etelköz gebliebenes Volk ohne Schutz ließ und mit einem vereinigten petschenegisch-bulgarischen Angriff nicht rechnete. Das hatte nämlich zur Folge, daß der Großteil des Viehbestandes eingebüßt wurde,⁶⁴ aber auch, daß sich die Reihen des gemeinen Volkes lichteten. Denn es ist kaum zu glauben, daß Arpad zu dieser Zeit die Räumung von Etelköz und die Verschaffung einer neuen Heimat plante. Zugleich steht es aber fest, daß er die Bulgaren mit der ihm zur Verfügung stehenden Heereskraft aus dem Karpatenbecken hinaustrieb⁶⁵ und auch dem sich flüchtenden Volk ein neues Vaterland sicherte.

Dieses neue Land von der Theiß bis zu den Ostkarpaten war viel kleiner als das verlorene. Die ihres Vermögens beraubten Stammesfürsten und Sippenoberhäupter machten Arpad für die Niederlage wahrscheinlich verantwortlich, aber schaden konnten sie ihm nicht, da ihm sein siegreiches Heer und die seinen Söhnen anvertrauten kavarischen Truppen eine unübertreffbare militärische Überlegenheit sicherten. Die Unzufriedenheit zeigte sich einerseits darin, daß die Flüchtlinge vom Osten, die nach Siebenbürgen kamen, den betagten Almos töteten,⁶⁶ andererseits darin, daß das Doppelfürstentum auch in der neuen Situation nicht aufgehoben wurde. Nach dem gründlichsten Quellenkritiker des Werkes von Konstantin, J. B. Bury wird Leo der Weise

⁶⁰ Gy. GYÖRFFY: OLH. 16—17.

⁶¹ SRG. Annales Fuldenses. Rec.: F. KURZE, Hannoverae 1891, 125.

⁶² SRH. I 101—102 (mit der unbegründeten Anm. von D. PAIS).

⁶³ Vgl. E. MOÓR: Studia Slavica 2 (1956) 109.

⁶⁴ SRH. I 286, vgl. Gy. GYÖRFFY: OLH. 18—20.

⁶⁵ Ibid. und Anm. 61.

⁶⁶ SRH. I. 287: *pater Almus in patria Erdelw occisus est*; cf. Gy. GYÖRFFY: OLH. 21; falsch gedeutet von N. FETTICH: Das altungarische Fürstengrab von Zemplin. Bratislava 1973, 126—132.

zu dieser Zeit den Gesandten Gabriel zu den Ungarn geschickt haben, um sie zum Angriff der Petschenegen und zur Rückeroberung ihres alten Landes anzufeuern, aber der Anrat wurde von den Stammesfürsten einstimmig abgelehnt.⁶⁷ Es kann auch durch die inneren Gegensätze zwischen den Stammesfürsten verursacht worden sein, daß sich die Ungarn in den folgenden vier Jahren in die Kämpfe zwischen den Ostfranken und den Mähren nicht einmischten, aber als sich eine günstige Situation herausbildete, den westlichen Teil des Karpatenbeckens besetzen zu können, sich diese Situation zunutze machten. Der günstige Augenblick kam im Herbst des Jahres 899, als der ostfränkische Kaiser Arnulf die ungarischen Stammesfürsten zu einem Streifzug gegen Italien aufforderte.⁶⁸ Die magyarischen und die kawarischen Krieger hatten diese auf Beute ausgehenden Kriegszüge nötig, da sie damit ihren Sold ergänzen konnten, aber selbst die Fürsten brauchten ihren Anteil an der Beute, der zu ihren Einkommensquellen zählte. Der lombardische Kriegszug, der sich bis zum Sommer des Jahres 900 hinauszog, und an dem Kawaren unter der Anführung eines Sohnes von Arpad teilgenommen haben dürften, endete mit der Unterwerfung von Berengar.⁶⁹ Es war ein Ereignis von noch größerer Bedeutung, daß Arnulf, der die Ungarn dang, am Ende des Jahres 899 starb, und so die im Jahre 900 über Pannonien ungehindert heimkehrenden Ungarn Transdanubien bis zu den Gebieten jenseits der Save beinahe ohne Kampf erobern konnten. Zu dieser Zeit können die ungarischen Truppen mit den Pannonien beanspruchenden Mähren in Krieg geraten sein, aber sie konnten sie leicht in ihr ursprüngliches Land, nach Mähren im Tal des Flusses March zurücktreiben. Bis zum Herbst des Jahres 900 geriet das ganze Karpatenbecken in die Hände der Ungarn.⁷⁰ Für die Zeitgenossen schien das vor einem knappen Jahrhundert zerfallene Awarische Reich zu neuem Leben zu erwachen.

In welchem Maße Arpad an diesen landgewinnenden Kämpfen beteiligt war, wissen wir nicht, er mag aber infolge der Kraft der von ihm und von seinen Söhnen geführten Heere im Rat der Stammesfürsten ein entscheidendes Wort gehabt haben, und daraus, daß nur Kursan als Fürst der Ungarn im Jahre 904 in den zeitgenössischen westlichen Annalen erwähnt wird,⁷¹ kann nicht darauf gefolgert werden, daß Arpad 904 nicht mehr lebte oder in den Hintergrund gedrängt wurde.

Wodurch wird es bewiesen, daß das Doppelfürstentum, dessen Vorhandensein bei den Ungarn die mohammedanischen Quellen unbestreitbar bezeugen

⁶⁷ DAI. I² 56—57.; J. B. BURY: BZ. 15 (1906) 563; s. auch nachstehend.

⁶⁸ HMK. 326; vgl. SRG. Die Werke Liudprands von Cremona, hrsg. J. BECKER: Hannover—Leipzig 1915, 15.

⁶⁹ Ebda. 41 ff. vgl. G. FASOLI: Le incursioni ungare in Europa nel secolo X. Firenze 1945. 91—111; Sz. VAJAY: Der Eintritt des ungarischen Stammesbundes in die europäische Geschichte. Mainz 1968, 29—32.

⁷⁰ Gy. GYÖRFFY: OLH. 22—26.

⁷¹ S. Anm. 2.

gen, auch nach der Abdankung des Fürstenpaares Levedi—Almos erhalten blieb?

1. Die Würde des *kündü*, dessen anderer Namen *kék-kend* mit seinem Attribut *kék* 'blau', auf den blauen Himmel verweist,⁷² war mit dem Bewußtsein einer himmlischen Herkunft verbunden, bei deren Besetzung die Wahl keine Rolle hatte, nur die Erbfolge innerhalb des Geschlechts. Nach Levedi, dessen «edle» Herkunft auch von Konstantin hervorgehoben wird, mußte seine Würde dem Gesetz gemäß von seinem Sohn oder einem anderen Blutsverwandten geerbt werden.

2. Auch das ist beinahe gesetzmäßig, daß eine neu auf die Spitze gelangte Dynastie dessen Bewußtsein verschleiert, daß sie den Platz einer anderen legalen Dynastie besetzte, bzw., daß letztere noch Nachfolger hatte, die im Sinne des alten Gesetzes herrschaftsberechtigt sind. Solche Tendenz ist in der Schilderung des Karchas Bultzu und des Herzogs Termatzu und noch mehr in den ungarischen Chroniken wahrzunehmen.⁷³

3. Der Fortsetzer von Georgios Monachos erwähnt in Zusammenhang mit der Botschaft von 894 neben Arpad Kursan als den, mit dem der Gesandte des griechischen Kaisers verhandelte.⁷⁴ Falls Arpad zu dieser Zeit schon Alleinherrscher gewesen wäre, hätte es sich erübrigt, neben ihm auch einen anderen Fürsten zu erwähnen.

4. Die in die ausführlichere ungarische Chronik gefaßte alte Sage über den Kauf von «Pannonien» die die symbolische Erzählung der Landnahme ist, bewahrt das Andenken zweier Hauptfiguren, das des Sohnes von Almos, Arpads und das des Sohnes von Kündü, *Kusids*; der Name des letzteren wurde von Anonymus in der richtigeren Form *Cundu*, *pater Curzan* erhalten.⁷⁵

5. Der Siedlungsordnung der landnehmenden Stammesfürsten nach ließen sich Arpad und Kursan am rechten Donauufer einander folgend als Gleichgestellte nieder: Beide besaßen je eine große römische Ruinenstadt als Winterlager, je eine große Donauinsel und in deren Höhe ein Berglagerbgebiet als Sommerlager. Arpad hatte sein Winterlager neben der römischen Sopianae, dem heutigen Pécs (d. Fünfkirchen), sein Sommerlager auf der Insel Csepel und vielleicht im Arpad-Tal im Berg Noe (Novaj) bei Stuhlweißenburg (ung. Székesfehérvár). Kursan hatte das große militärische Amphitheater bei Aquincum, das im Mittelalter *Castrum Kurzan* genannt wurde, und das in Altofen (ung. Óbuda) auch heute gesehen werden kann. Auf sein Sommerlager deutet der Ortsname *Curzan* (1268) auf der Großen Schütt-Insel, und sein

⁷² Zur Analogie von *kök türk* und *köke mongol* s. Gy. GYÖRFFY: Bud. Rég. 16 (1955) 26, 38.; GÖCKENJAN a. a. O. (s. die Fußnote 18) 28.

⁷³ Ebd. 28—29, 39.

⁷⁴ S. Anm. 1.

⁷⁵ S. Anm. 7.

Berglager kann in der Hügellandschaft südlich von der Donau, in der Gegend von Tárkány, das auf die *targan*-Schmiede der Fürsten hinweist, vermutet werden.⁷⁶

6. In den Urkunden wird erwähnt, daß die Volkselemente des «kend» und «kék-kend» im Ungarn der Arpadenzeit⁷⁷ in einem Umkreis auf die Grenzöden ausgesiedelt wurden, was beweist, daß die Würde und das bewaffnete Gefolge dem Kende erst im neuen Land entzogen wurden.

Aufgrund der obigen Überlegungen halte ich für zweifellos, daß Kursan die Würde des Kende (Kündü) nach der ersten Niederlage durch die Petschenegen bzw. dem Absetzen von Levedi und Almos neben dem die Hauptmacht in den Händen haltenden Arpad besetzte.

Wenn aber 894 Kursan der Kende war, warum steht Arpad an der ersten Stelle und Kusan (Kursan) an der zweiten im Bericht über die byzantinische Gesandtschaft? Wenn Arpad der die Macht in den Händen haltende regierende Heerfürst und Kursan der «König» von einer kleineren Macht war, so wurde Arpads Person durch die politische Wichtigkeit in den Vordergrund gestellt wie z. B. Mussolinis Person vor die des italienischen Königs. Aber auch zum Kende führte der Weg wahrscheinlich nur über den Heerfürst, und das zeitliche Nacheinander berücksichtigend muß der Gesandte zuerst mit Arpad gesprochen haben und erst nach ihm mit dem Kende. Auch der Besuch des griechischen Gesandten soll man sich nicht als gleichzeitige, gemeinsame Verhandlung vorstellen, denn das steht zu der nomadischen Praxis im Widerspruch. Der Besuch der Gesandten war immer mit der Übernahme reicher Geschenke verbunden, welche jedem Häuptling getrennt in seinem Wohnsitz überreicht werden mußten.

Die Aufhebung des Doppelfürstentums und Arpads Alleinherrschaft können mit dem Ereignis in Zusammenhang gebracht werden, daß Kursan (der Fürst *Kusal*, bzw. König *Kusa* in den deutschen Quellen) an einer Festmahl von den bayrischen Gesandten meuchlings ermordet wurde.⁷⁸ Der Meinung von K. Czeglédy nach steht diese politische Rolle von Kursan in Gegensatz zu dem Doppelkönigtum chazarischer Art, in dem der Kagan als abgesonderte Marionettenfigur nur nominell herrschte, und jede Macht von dem Vizekönig ausgeübt wurde. Die Auffassung aber, wonach das ungarische sakrale Königtum ein genaues Abbild des chazarischen wäre,⁷⁹ kann für die

⁷⁶ Gy. GYÖRFFY: *Système des résidences d'hiver et d'été chez les Nomades et les chefs hongrois au X^e siècle*. Archivum Eurasiae Medii-Aevi 1 (1975) 54—68, 136. Vgl. dazu 1193: *vallis Arpad* (E. JAKUBOVICH—D. PAIS: *Ó-magyar olvasókönyv*. Pécs 1929, 57) und zur Schmiedesiedlung *Tárkány*: Gy. GYÖRFFY: *Studia Slavica* 22 (1976) 69—71.

⁷⁷ Gy. GYÖRFFY: *Bud. Rég.* 16 (1955) 23—25; H. GÖCKENJAN: a. a. O. (s. die Fußnote 18.) 27—35.

⁷⁸ S. Ann. 2.

⁷⁹ K. CZEGLÉDY: *Das sakrale Königtum bei den Steppenvölkern*. Numen 13 (1966) 14—26.

ungarischen Verhältnisse nicht angenommen werden. Das chazarische Doppelkönigtum formte sich als Ergebnis einer langen Entwicklung, in einem Reich, das auf einer entwickelten Wirtschaft beruhte, über eine halbnomadische Staatsorganisation und eine ständige Residenzstadt verfügte. Die ungarische Gesellschaft vor der Landnahme stand noch auf keinem solchen Niveau und konnte keine herrschende Klasse und keinen komplizierten Überbau hervorbringen wie die chazarische. Das ungarische Doppelfürstentum soll nicht mit diesem entwickelten Modell verglichen werden, sondern mit dem, aus welchem auch das chazarische herauswuchs, mit den alttürkischen Verhältnissen, in denen der energische Heerfürst neben dem vom Himmel abgeleiteten Kagan gefunden werden kann.⁸⁰ Es kann aber auch mit dem Doppeltum in der frühen germanischen Herrschaft zutreffend verglichen werden, wie es von Tacitus (Germ. 7) charakterisiert wird: *reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt*. Daß das Doppeltum Kende—Gyula (Sakralfürst—Heerfürst) nicht mit dem entwickelten chazarischen Vorbild, sondern mit dem alttürkischen und germanischen verglichen werden muß, wird auch durch die bei Konstantin erhaltene Geschichte bewiesen, in der die «edle Herkunft» von Levedi an erster Stelle hervorgehoben wurde, und mit den Eigenschaftswörtern «vernünftig und tapfer» auch betont wurde, daß er für die tatsächliche Herrschaft geeignet war. Außerdem spricht der Umstand, daß Levedi auf die Aufforderung des chazarischen Kagans ihn aufsuchte und mit ihm über die Existenz des ungarischen Fürstentums verhandelte, gleichfalls dafür, daß er auch politische Tätigkeit ausübte, eine politische Rolle in der Art übernahm wie Kursan im Jahre 894, als dieser die Gesandten des byzantinischen Kaisers an der unteren Donau empfing, und im Jahre 904, als er an die ungarisch-deutsche Grenze ging, um mit den Gesandten des Ostfränkischen Reiches zu verhandeln. Die Gesandten gingen wahrscheinlich dem Plan des die Administration in den Händen haltenden Erzbischofs Theotmar von Salzburg und des bayrischen Herzogs Luitpold entsprechend vor. Sie hatten die Vorstellung, wenn Kursan getötet wird, fällt Ungarn zusammen, wie das hunnische Reich nach dem Tode von Attila oder Großmähren nach dem Tode von Svatopluk. Die Gesandtschaft kam wahrscheinlich mit einem Friedensangebot, im gegebenen Fall vermutlich damit, daß sie die Herrschaft des neuen «Awarischen Reiches» über Pannonien und Mähren in der Weise anerkennen wie die der Awaren vor einem Jahrhundert, im Tausch dafür, daß die Ungarn die Streifzüge einstellen und Frieden schließen. Kursan ging in die Falle und fand seinen Tod. Es ist zu bemerken, daß bei der verhängnisvollen Festmahl auch ein Sohn von Arpad zugegen gewesen sein kann, wie die Anwesenheit eines Herzogs aus dem Haus der Arpaden auch später bei wichtigen außenpolitischen Aktionen wahrgenommen werden kann.

⁸⁰ Gy. GYÖRFFY: Századok 92 (1958) 565 ff.

So kann Arpad der Beseitigung seines Mitfürsten nicht beschuldigt werden. Die gegebene Lage führte notwendigerweise zur Übernahme der Alleinherrschaft. Dazu war Arpad außer seinen auch von den Nachkommen anerkannten Tugenden auch durch seine Würde als regierender Fürst und seine überragende militärische Kraft prädestiniert, aber das wurde auch von der politischen Notwendigkeit diktiert, denn nach Kursans Ermordung dürfte ein großangelegter bayrisch-fränkischer Angriff erwartet werden, und unter solchen Umständen war es notwendig, die Macht in einer Hand zu zentralisieren, auch dann, wenn die Entthronung des Geschlechts von Kursan die dem Kende treuen Stammesfürsten Arpad gegenüberstellte.

Arpad ließ die Mitglieder von Kursans Geschlecht nicht ausrotten, diese walteten ja bis zu Ende des Mittelalters in ihren restlichen Wohnlagern im Komitat Pest und Pilis, er appropriierte aber die Burg, den fürstlichen Pendelweg und die Sommerlager des Kende und zerstreute und zwang zu seinem eigenen Dienst dessen treues Gefolge, ob es sich um Krieger, oder um höfische Dienstleute handelte.

Die nächste, sich stellende Frage ist: In welchem Maße spielte Arpad in der geordneten Ansiedlung eine Rolle? Wenn die Landnahme tatsächlich in die nachstehenden Etappen getrennt werden kann: 1. im Frühjahr-Sommer des Jahres 894 weiberraubender Streifzug in Pannonien; Tod von Svatopluk; Rückzug der im Kampf teilnehmenden Hilfsvölker (Sekler?) in den oberen Teil jenseits der Theiß; 2. am Anfang des Jahres 895 dringt Arpad über Verecke hinein und vertreibt die Bulgaren aus der Gegend der Theiß; 3. gegen die Mitte des Jahres 895 petschenegisch-bulgarischer Angriff; die magyarischen Stämme flüchten sich hauptsächlich nach Siebenbürgen;⁸¹ — so ist es in diesem Falle unmöglich, daß Arpad die erste provisorische Niederlassung der sich flüchtenden sieben Stämme in Siebenbürgen geordnet hätte. In 1—2 Jahren kam es aber zur Umsiedlung in die Gegend jenseits der Theiß, die vor den Petschenegen geschützter war, wobei auch das provisorische Wohngebiet in Siebenbürgen als Sommerweidegebiet beibehalten wurde, und die Stammesfürsten Krieger neben ihren dortigen Burgwällen und Salzarbeiter zu ihren Salzgruben ansiedelten. In der neuen Anordnung wird das Wort von Arpad wieder nicht das entscheidende gewesen sein. Zu dieser Zeit dürfte sich eine Art kollektive Leitung in den Vordergrund gedrängt haben: der Rat der Stammesfürsten, in welchem Arpad und Kursan gemeinsam darüber entschieden haben werden, wer welche Flußgegend besetzen soll. Ein Andenken dieser kollektiven Führung dürfte die Verhandlung des Gesandten des griechischen Kaisers, Gabriels mit «den Fürsten der Ungarn» sein. Man setzt dieses Ereignis aufgrund der petschenegisch-bulgarischen Geschichte meistens nach

⁸¹ Über das erste provisorische Wohngebiet der sieben Stämme in Siebenbürgen gibt die *Gesta* aus dem 11. Jh. abschreibende Ungarische Chronik Bescheid: SRH. I 287.

827,⁸² es kann aber dem griechischen Kaiser nicht zugetraut werden, daß er so verblüffend unwissend gewesen wäre, daß er die Ungarn zu einer Zeit, als sie die westlichen Mächte von Italien bis nach Sachsen besteuerten und sich eine Lage erkämpften, welche der des Awarischen Reiches gleichkam, hätte bewegen können, ihr altes Land zurückzuerobern und sich dorthin zurückzuziehen. Gabriels Botschaft wird aus der Zeit Leos des Weisen auch durch die Tatsache datiert, daß die Ungarn damals — laut den Ausdrücken, die bei der Beschreibung des Besuchs der Gesandtschaft verwendet wurden, — in einem Abhängigkeitsverhältnis zu Byzanz standen. So ein Verhältnis bestand nur zur Zeit Leos des Weisen, wie es in seiner Taktik besagt wird,⁸³ später aber nicht mehr. Es mag sein, daß Kaiser Konstantin Gabriels Charakterisierung über das Land in Ostungarn zwischen 895—900 in sein Werk einfügte, als er das «ganze» Wohngebiet von Turkien mit der Theiß und ihren Nebenflüssen charakterisierte; später machte er diese schwer zu erklärende Beschreibung durch die Anführung der Nachbarn eines späteren Zustandes unverständlich.⁸⁴

Während die Stammesfürsten die Besetzung des Landes östlich von der Donau unter der Wirkung der zwingenden Umstände gemeinsam ausführen konnten, teilten sich schon die Fürsten in dem neuerworbenen Pannonien und in der Neutra-Gegend, später im 902⁸⁵ eroberten Mähren. Den größten Teil westlich von der Donaulinie erhielten Arpad und seine Söhne, die an der Besetzung des Gebietes eine entscheidende Rolle gespielt haben werden. Die Besetzung und Verteidigung der von den Bulgaren und Mähren eroberten Gebiete fielen den Arpaden zu, während das Gebiet an der Donau des nach den Franken schauenden Pannonien Kursan, und das Gebiet an der Raab dem Karchas anheimfielen. Außer Arpad werden noch sie und vielleicht der Stammesfürst Ond, der das rechte Theißufer besetzte, auch weiterhin das größte bewaffnete Gefolge und Vermögen an Vieh gehabt haben. Gleichzeitig werden die Stammesfürsten, die ihr bewaffnetes Gefolge und ihr Vermögen in den petschenegisch-bulgarischen Kämpfen eingebüßt hatten, ihren Anteil an den neuerworbenen Gütern kaum bekommen haben. Das berücksichtigend mag Arpad in der Besitzergreifung und Organisation der neuen Erwerbungen des Jahres 900 eine wichtige Rolle gespielt haben. Wenn er 900 den «kék»-kende auch noch beteiligte, ihm das Recht zuerkennend, den monumentalsten Bau des Karpatenbeckens, das militärische Amphitheater in dessen Mitte in Altofen in Besitz zu nehmen, so legte er nach dem Tode von Kursan (904) seine Hand auch auf dessen Erbe. Als Zeichen dessen wurde Altofen Arpads Begräbnisstätte und die Große Schütt-Insel sein neues Sommerlager. Das Mährental

⁸² S. DAI I² 56—57, II 16.

⁸³ Ebda, 15—16.

⁸⁴ DAI I² 176—179.

⁸⁵ Die Besetzung von Mähren im Jahre 902 begründe ich ausführlich in: Magyar őstörténeti tanulmányok, hrsg. von K. CZEGLÉDY. Budapest 1977, 133—134.

nördlich von der Donau fiel wahrscheinlich Arpads erstem Sohn, Levente zu; man kann wenigstens darauf schließen, da eine der wichtigsten mährischen Burgen beim Zusammenfluß der Flüsse March und Thaya in deutscher Sprache einen neuen Namen: *Laventenburch* bekam (1056),⁸⁶ in dem der Name von *Levente* zu suchen ist, während das Tal der Flüsse Waag und Neutra mit den dort ansäßig gemachten Kawaren Arpads drittem Sohn, dem Herzog Jelek (Hülek, Üllő) zufiel.⁸⁷ Daß die westliche Landeshälfte auf diese Weise in eine Hand genommen wurde, ergab, daß das Heer von Arpad und seinen Söhnen im Jahre 907, als der Heerführer der ostfränkisch-bayrischen Kriegstruppen, Luitpold mit dem Erzbischof Theotmar und zahlreichen Bischöfen einen Kriegszug von einem nie gesehenen Ausmaß begann, um Pannonien und Mähren zurückzuerobern, deren hineindringendes Heer bei Preßburg (ung. Pozsony, slow. Bratislava) vernichtete.⁸⁸

Die Schlacht fand am 7. Juli statt, als sich Arpad wahrscheinlich in seinem Sommerlager auf der Großen Schütt-Insel aufhielt. Um die überheblichen bayrischen Anführer zu besiegen, brauchte er nur Levente mit seinen in Mähren stationierenden Kawaren (Berenen?)⁸⁹ zurückzubestellen und Üllő mit den Chalizen von der Neutragegend an den Kleinen Karpaten dorthin zu weisen, damit die Einkreisung vollständig sei und er mit den ungarischen Truppen die Angreifer vernichten könne.

Anonymus gab 907 als die Jahreszahl von Arpads Tod an,⁹⁰ und es gab Forscher, die das so auslegten, daß die Bayern auf Arpads Todesnachricht hin mit dem Angriff begannen.⁹¹ Diese Auffassung ist aber nicht wahrscheinlich. In erster Linie sind die Jahreszahlen von Anonymus völlig unzuverlässig. Die landnehmenden Ungarn wie jedes vom Osten gekommene Volk müssen die Jahre nach dem mit den zwölf Tieren bezeichneten Tierzyklus gezählt haben, und wenn es von den Spielleuten auch bewahrt worden ist, daß Arpad im Jahre des Drachen oder des Affen starb, wird Anonymus das gegen 1200 nicht mehr umrechnen können, da diese Berechnungsart mit der Einbürgerung des Christentums im allgemeinen Bewußtsein ausgestorben sein muß. Aber auch ein deutscher Kriegszug von einem solchen Ausmaß konnte nicht so plötzlich

⁸⁶ Das erste Vorkommen des Namens des deutschen *Lundenburg*, heute Břetislav: MG. DH. IV. n. 376.

⁸⁷ In den Gesta von Anonymus werden die Söhne von *Hulec* als Besetzer der Burg Neutra (Nyitra, Nitra) angegeben. (SRH. I 74—75.)

⁸⁸ Vgl. E. DÜMLER: Geschichte des Ostfränkischen Reiches, III. (Leipzig 1888) 547—549; K. REINDEL: Die bayerischen Luitpoldinger. München 1953, 62—70 mit der Aufzählung der Quellen.

⁸⁹ J. MELICH: Brünn nevérdő. Magyar Nyelv 36 (1940) 1—19. Seine Namendeutung, wonach der Name von *Brünn*, das ungarisch *Beren* genannt wird, mit dem ungarischen Stammesnamen *berény* in Zusammenhang stehen kann, kann mit der Vermutung in Verbindung gebracht werden, laut welcher sich der Beren-Stamm der Kawaren zum Teil in Mähren niederließ.

⁹⁰ SRH. I 106.

⁹¹ Sz. VAJAY: a. a. O., 42—43.

im Frühjahr organisiert werden. Die Angriffspläne standen bestimmt bereits im Jahre 906 fertig und auch die Vorkehrungen dafür wurden schon getroffen.

Das berücksichtigend kann der Sieg im Jahre 907 bei Preßburg Arpad zugute gehalten werden. Er zog damit etwa einen Schlußstrich unter die Reihe seiner erfolgreichen Feldzüge und Eroberungen, die Scharte auswetzend, die er mit der Niederlage durch den bulgarisch-petschenegischen Angriff erlitt.

Budapest.

T. DÖMÖTÖR

DAS FASTEN ALS MAGISCHE HANDLUNGSWEISE IM UNGARISCHEN VOLKSGLAUBEN

Das Fasten, als eine von der katholischen Kirche verfügte Vorschrift, bezeugen die kirchlichen Anordnungen seitdem die Ungarn christianisiert wurden. Vermutlich spielte das Fasten auch im Glauben des heidnischen Ungartums eine Rolle, vielleicht verwendeten es die Schamanen, um die Trance herbeizuführen, wofür es viele Beispiele bei anderen ural-altaischen Völkern gibt; allerdings ist die Etymologie des ungarischen Wortes "böjt" (Fasten) unbekant, vermutlich vorchristlich.

Im folgenden geht es aber nicht um das von der Kirche vorgeschriebene Fasten, sondern um die Rolle des Fastens als magische Handlungsweise im ungarischen Volksglauben des 19. und 20. Jahrhunderts.

Laut des ungarischen Volksglaubens ist es durch das Fasten, also durch die Askese als magische Handlungsweise möglich, die übernatürlichen Kräfte dazu zu zwingen, daß sie irgendeinen unserer Wünsche erfüllen.

Im Volksglauben gibt es spielerische und ernstere Formen des Fastens. Für das Weissagen z. B. ist das Fasten oft die Voraussetzung. So z. B. am Andreastag (am 30. November), wenn die Mädchen im Wege der Weissagung in Erfahrung zu bringen versuchen, wer ihr Ehemann wird, fasten sie, den ganzen Tag hindurch essen sie nur drei Weizenkörner, trinken nur drei Tropfen Wasser und dann erscheint ihnen im Traum ihr zukünftiger Ehemann.¹

Viel ernster als das ist das sogenannte »rituelle Fasten« (ungarisch »ráböjtölés« d. h. auf jemanden fasten) durch dessen Hilfe wir unsere Gegner (dem Aberglauben gemäß) vernichten können.

Das rituelle Fasten ist heutzutage bei den Völkern, die zu den westlichen Konfessionen gehören, keine häufige Erscheinung. Häufigere Belege finden wir in den letzten Jahrhunderten außerhalb Ungarns in erster Linie auf keltischem Gebiet, bei den Iren. Außerdem kannten es auch die lange Zeit mit den Szeklern zusammenlebenden Siebenbürger Sachsen.

Da der Gedanke eines unmittelbaren ungarisch-irischen Kontaktes keinesfalls aufgeworfen werden kann, können wir annehmen, daß es sich um

¹ Meine eigene Sammlung aus dem Komitat Baranya.

eine sogenannte Randerscheinung handelt, also, daß der Brauch des rituellen Fastens auch bei anderen Gruppen der Völker, die zur westlichen Kirche gehören, bekannt war, aber im Laufe der Zeit ausstarb und nur in den beiden Randgebieten, also im westlichsten und östlichsten Gebiet der katholischen Welt erhalten blieb.² Das rituelle Fasten ist in Ungarn in gleicher Weise in den katholischen und protestantischen Gegenden unseres Landes bekannt, es ist also anzunehmen, daß es noch aus der Zeit vor der Reformation stammt. Das rituelle Fasten halten diejenigen, die es ausüben, oft nicht für einen unerlaubten Brauch, ja sehr oft geloben das Fasten auf jemanden gerade Personen mit religiösen Anschauungen.

Die Technik des rituellen Fastens besteht darin, daß jemand, der einen Gegner vernichten, oder zumindest erkranken lassen will, für eine bestimmte Zeit, also an einem Tag in der Woche oder in einem anberaumten Zeitraum volles oder teilweises Fasten gelobt. Am Ende des Zeitabschnitts erkrankt der Feind oder er stirbt. Also durch Selbstkasteiung «zwingen» sie die übernatürlichen Kräfte dazu, ihre Wünsche zu erfüllen.

Das rituelle Fasten gehört in Ungarn nicht zu den seltenen Erscheinungen, es wird aber nicht sehr oft darüber gesprochen. Diejenigen, die das Fasten geloben, wissen nämlich selbst, daß das, was sie tun, nicht eine lobenswerte Sache ist und schweigen lieber darüber; sie prahlen nicht damit. Die das rituelle Fasten betreffenden publizierten Angaben auf ungarischem Sprachgebiet stammen aus Borsod-Abaúj-Zemplén, aus Szabolcs-Szatmár und aus Siebenbürgen, jedoch gibt es auch aus Hajdú-Bihar Aufzeichnungen und auch die in der Bukowina lebenden Székler kannten den Brauch gut. Ich weiß aber aus eigener Erfahrung, daß diese Handlungsweise auch in anderen Gegenden unseres Landes bekannt war (z. B. in Transdanubien).

Auf die Frage, ob das rituelle Fasten für schwarze Magie gehalten wurde, oder aber für eine mit der Religion zu vereinbarende Handlungsweise, kann man übrigens nicht eindeutig antworten. Frau Palkó aus der Bukowina, die berühmte Märchenerzählerin, die sehr religiös war, verband das rituelle Fasten mit dem Gebet.

«Ich habe auch gefastet. Wir waren in Armut, weil wir keine großen Bauern waren, mit 5 Kindern, also mußte ich kräftig und viel arbeiten. Ich hatte ein Ställehen, dort schliefen die Hühner und täglich verlor ich eines. Als ich etwas Holz kaufte, wurde es auch gestohlen. Einmal wusch ich und hängte die Gewänder auf, am Abend nahmen sie die Hemden schön ab und stahlen sie. Du lieber Gott! Wer ist mein großer Feind? Auch die Kartoffeln stahlen sie. Na, ich war sehr verbittert. Die Alten sagten: 'Gelobe zu fasten, daß Dich der

²Vor einigen Jahren hielt der bekannte Schweizer Folklorist R. WILDHABER in Budapest einen Vortrag, in dem er das rituelle Fasten (nachdem er weder im Volksglauben der westeuropäischen noch der mitteleuropäischen Völker Spuren fand) als «keltische» Erscheinung bezeichnete.

liebe Gott erleuchte, wer es tut! Du mußt zwei Kerzen kaufen! 'Der Pfarrer sagte: 'Gelobe nicht auf jemanden zu fasten, Susi, weil der liebe Gott die Rechtssprechung ausübt. Er bezahlt ihm dafür, aber schaffe Dir selbst nicht das Gesetz! Aber ich tat nicht so. Ich fastete, daß er sterben solle. Seine Hand soll zusammenschrumpfen, damit ich weiß, wer er ist. So verfehlte ich nichts. Deshalb, damit Gott mich aufklärt. Nach dem zweiwöchigen Fasten wußte ich, wer der Dieb war. Am Montag muß man mit dem Fasten beginnen, am Sonntag ißt man und am Dienstag früh wieder. Bis dahin darf man auch kein Wasser trinken. Ich habe dreimal am Tag gebetet und bin in die Messe gegangen. Ich habe in jeder Woche einen Tag, dieses zweiwöchige Fasten ausgehalten, bis die beiden Wochen zu Ende waren. Das ist kein Märchen, das war wahr.»³

Wie wir sehen, wußte Frau Palkó, daß es eine sündhafte Sache ist, dem Dieb den Tod zu wünschen, deshalb verschönerte sie die Tat: sie wünschte nicht, mit Hilfe des Fastens den Dieb zu töten, wollte nur wissen, wer der Dieb sei und das verband sie mit dem Gebet und dem Gang zur Messe.

Das rituelle Fasten ist aber in den meisten Fällen nicht so harmlos, sondern ist darauf gerichtet, daß der Feind oder aber der Liebhaber, der ein Mädchen verlassen hat, krank werde oder sterbe.

Über die Frage, wie lange jemand fasten muß, gibt es verschiedene Angaben. Nach Angaben im Komitat Szatmár muß an 9 Freitagen gefastet werden. anderen Angaben entsprechend muß die Fastzeit drei Freitage bzw. drei Sonnabende lang eingehalten werden. Am Fasttag muß derjenige, der das Fasten gelobte, mit den Worten: «Er soll so aus der Welt dorren, wie das Brett vertrocknet», auf einem wurmstichigen Brett knien. Diese Worte sollen dreimal am Fasttag gesprochen werden, zwischendurch muß gebetet werden, den ganzen Tag hindurch darf weder gegessen noch Wasser getrunken werden. Am zweiten Fasttag erkrankt schon derjenige, auf den gefastet wird und am dritten Fasttag stirbt er.

Andernorts wird gelobt, an 9 Freitagen, neun Tage lang, nach Angaben aus dem Komitat Udvarhely sieben Jahre lang mittwochs und freitags, in Tornyospálca ein bzw. mehrere Jahre hindurch zu fasten.⁴

Interessant ist eine Information, die von I. Györffy im Flußtal der Feketekörös aufgezeichnet wurde, nachdem man sieben Wochen hindurch fastet und zwar: in der ersten Woche am Sonnabend, in der zweiten Woche am Freitag, in der dritten Woche am Donnerstag usw. . .⁵

³ L. DÉGH: Kakasdi népmesék I. Bp. 1955. S. 105. Diesem Selbstbekenntnis geht eine Glaubenssage voraus. Der «Held» der Sage ist ein spukender Geist. In dieser Geschichte (wenn auch nicht eindeutig) klingt das Motiv an, daß es sich um eine Folge des Fastens handelt, wenn die Toten im Sarg nicht ruhen können.

⁴ Angaben bezüglich des rituellen Fastens sind in den verschiedenen Jahrgängen der Zeitschrift «Ethnographia» zu finden (Z. B. Ethn. 15 [1904] 41; Ethn. 39 (1928) 34.)

⁵ Ethn. 27 (1916) 85.

An vielen Orten lebt auch die Vorstellung, daß derjenige, der sich selbst das Fasten gelobte und seinen Eid bricht, selbst umkommt und daß auch jener umkommt, der einen Unschuldigen durch das Fasten vernichten will. In vielen Gegenden findet man auch die Auffassung, daß derjenige, auf den gefastet wurde, nach seinem Tode so viele Jahre als Gespenst umgeht, wie viele er gelebt hätte, wenn durch das rituelle Fasten nicht sein Tod verursacht worden wäre.

Einige Angaben berichten auch darüber, daß ein Hellseher um Hilfe gebeten wird, der die Zeitdauer und die Methoden des Fastens bestimmt. Meist wissen aber die Fastenden genau, welche Regeln sie einhalten müssen.

Lajos Szabó sammelte z. B. eine Reihe das rituelle Fasten betreffende Daten in Taktaszada im Komitat Borsod, von denen er zwei auch in der Sammlung mit dem Titel «Taktaszadaer Sagen» veröffentlichte: So z. B.:

«Vor sechzehn Jahren wurde eine Frau auf mich böse. So hat sie gelobt zu fasten. Wie das gemacht wird? Ja, das ist so, daß gelobt wird, jeden Dienstag und Freitag zu fasten. Es wird an diesem Tag von Sonnenaufgang bis Sonnenuntergang nichts gegessen und dann wird gebetet: der Heilige Rosenkranz, die heilige Novene. Es gibt Fälle und nicht nur einen oder zwei, wo es in Erfüllung geht. Aber wenn der Wunsch böse ist, dann kann man nicht damit rechnen. Aber sie wollte, daß ich sterbe. Aber es ist nicht eingetroffen. Und sie fastete. Sie flehte den Heiligen Anton an, daß ich sterben solle und kniete immer vor seinem Standbild. Na, Gott sei Dank, ich lebe heute noch, ich war auch noch nicht nahe daran. Ja, es wurde mir zugeflüstert, daß Erzsi deshalb in die Kirche gehe. Sie hat es jemandem erzählt, einem Bekannten, warum sie auf mich . . . Und ich solle mich mit ihr aussöhnen, weil sie auf mich das Fasten gelobt hat. Na, aber ich mache das nicht. Also 9 Wochen lang dauert es. Und in 9 Wochen geht es in Erfüllung, wenn es gerecht ist. Aber es war nicht gerecht.»

Ein anderer Informant aus Taktaszada erzählte wie folgt:

«Das rituelle Fasten macht man so, daß z. B. wenn jemand auf jemanden böse ist, oder jemand ihm einen Schaden verursachte, oder jemand nicht nach den Wünschen der Eltern heiratet, dann gelobt die Mutter zu fasten, so, daß es neun Dienstage dauert und daß sie neun Tage fastete. Und da hat sie gar nichts gegessen. Und dann hat sie gelobt zu beten und behauptet, daß das Fasten wirkt.»

Ebenfalls über neun Fasttage (manchmal neun Freitage) gibt es auch bei Siebenbürger Sachsen Belege. Auch hier bemüht man sich, durch das Fasten die Person des Diebs zu ermitteln oder durch das schwarze Fasten zu vernichten, aber interessanterweise nicht nur der Geschädigte fastet, sondern er läßt

auch ein schwarzes Huhn neunmal «fasten». Das rituelle Fasten kann auch ein anderer anstelle des Geschädigten durchführen.⁶

Zurückkommend auf ungarische Angaben, berichtet Margit Luby über eine Frau aus Tunyog, daß, laut ihrer Erzählung — ihre Mutter auch auf jemanden gefastet hat, weil sie jemand auf hinterlistige Art bei der Bezahlung des Milchpreises hintergangen hat. Der Fluch ist, laut der Erzählerin, nach 34 Jahren in Erfüllung gegangen. »Noch heute leidet die Frau und kann nicht sterben.«⁷

Laut einer Beschreibung aus dem Komitat Borsod nennt man diese Handlungsweise »ausharrend fasten«. Auf diese Art und Weise kann man sich an einem untreuen Liebhaber rächen. Hier wird wiederum die Zahl neun erwähnt: Neun Tage soll man bei Brot und Wasser fasten und dann stirbt der untreue Liebhaber.⁸

Das Fasten hilft aber auch gegen Krankheiten. Laut einer Aufzeichnung vom Ende des vergangenen Jahrhunderts von Á. Kiss, kann auch gegen Krankheit das Fasten gelobt werden, meistens wird am Freitag gefastet, wenn sowieso nur Brot und Wasser gegessen bzw. getrunken wird.⁹

Im Zusammenhang mit dem kirchlich vorgeschriebenen Fasten entstanden natürlich auch volkstümliche, sekundäre Glaubensvorstellungen. Solcher Beispiele könnte man sehr viele zitieren. Hier nur ein Beispiel aus meiner eigenen Paráder Sammlung aus dem Jahre 1975: Wer das Fasten vor Weihnachten übertritt, kann zur Strafe nicht den »grünen Hahn« sehen.

Das rituelle Fasten war in Irland ein Teil des »Rechtsverfahrens«. Wenn jemand von seinem Schuldner die Verbindlichkeiten nicht einholen konnte, dann setzte er sich auf die Türschwelle des Hauses, in dem der Schuldner wohnte und dort fastete er. Wenn der Schuldner auch weiterhin nicht zahlte und der Fastende verhungerte, dann betrachtete man rechtlich den Schuldner als Mörder.¹⁰

Man schrieb dem Fasten auch heilende Kraft zu. Krankheiten wurden durch Fasten geheilt, der Speichel der fastenden Person besaß Heilkraft. Bestimmte Arbeiten mußten vor dem Frühstück verrichtet werden usw.¹¹

Das rituelle Fasten (wie schon erwähnt) mußte früher auch bei anderen Völkern in Europa bekannt gewesen sein. In England wurde z. B. 1538 eine Frau hingerichtet, die auf jemanden zu fasten gelobte. Das rituelle Fasten

⁶ L. SZABÓ: Taktaszadai mondák. Bp. 1975. 470. Die Angaben über die Siebenbürger Sachsen: Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens. II. (Hrsg. von H. BÄCHTOLD-STÄUBLI). Berlin—Leipzig 1929/30. 1241.

⁷ M. LUBY: Bábaelte babona. Bp. 10.

⁸ Ethn. 21 (1910) 126.

⁹ Ethn. 2 (1891) 253.

¹⁰ Ausführlicher: FUNK and WAGNALLS Standard Dictionary of Folklore, Mythology and Legend. I. New York. 1949.

¹¹ Vgl. S. O. SUILLEABHAIN: A Handbook of Irish Folklore. London 1963. 84.

wurde hier »schwarzes Fasten« genannt. Ende des 16. Jahrhunderts wurde in England das schwarze Fasten von seiten der Kirche verboten.

Das Fasten, als politisches Mittel, wird übrigens auch in unseren Tagen angewendet. Besonders populär war es in Indien unter Gandhi, als eine Möglichkeit des passiven Widerstandes. Aber auch in unseren Tagen kommt es vor, daß sich ein politischer Gefangener bemüht, durch das Fasten diejenigen zu etwas zu zwingen, die ihn gefangen halten. Wenn der Gefangene eine ausreichend große Seelenkraft besitzt, fastet er sich auch zu Tode und dann haben seine Gegner keine Macht mehr über ihn, also endet das mit zwingender Absicht durchgeführte Fasten als Selbstmord.

In dieser kurzen Zusammenfassung bemühten wir uns, auf die diesbezüglichen Bräuche in den ungarischen Dörfern, welche die ausländische Forschung nicht kennt, aufmerksam zu machen.

Natürlich kann das Fasten in den verschiedenen Kulturen und Religionen sehr unterschiedliche Rollen spielen: Fasten gehört zu den Reinigungsriten; dem Fasten geht die Vorstellung des Opfers voran (bzw. rechnet das Fasten selbst als eine Form des Selbstopfers).

Das Ziel des Fastens kann auch ein Trancezustand sein. Bei einigen nordamerikanischen Indianerstämmen gehen die sich in der Pubertätszeit befindlichen Jünglinge in den Wald und fasten dort solange, bis sie in einem halb ohnmächtigen Zustand verfallen, um ihre persönlichen Schutzgeister zu erwerben.

Im allgemeinen wurde das Fasten bei sehr vielen Völkern bei der Zereimonie der Initiation angewendet, der durch das Fasten hervorgerufene gesteigerte Seelenzustand. Aber fasten muß man auch bei anderen »rites de passage«: aus Anlaß eines Begräbnisses und einer Hochzeit, usw. Das Fasten spielte auch beim Totenkult, bei der Schwurablegung, bei der Schatzsuche usw. eine Rolle.

A. Dundes, der sich in einer kleinen Studie mit dem Fasten als magische Handlungsweise beschäftigte, ist der Meinung, daß der Mensch mit Hilfe des Fastens glaubt, daß er in einen direkten und persönlichen Kontakt mit den übernatürlichen Wesen tritt.¹² (Er beruft sich auch auf die irische Handlungsweise, als die Schulden durch Fasten eingetrieben wurden.)

Natürlich spielt das Fasten auch in den sogenannten Weltreligionen eine wichtige Rolle und in allen drei monotheistischen Religionen hat das Fasten eine bedeutende Rolle. Man kann das ungarische rituelle Fasten, ebenso wie das schwarze Fasten der Engländer und der Siebenbürger Sachsen auch als »schwarze Magie«, als Verwünschung auffassen. Das Interessante an dem ungarischen Brauch besteht darin, daß er sich in keinem anderen Land, welches

¹² A. DUNDES: Summoning Deity through ritual fasting. In: *The American Imago*. Bd. 20. (1963) 213.

zur westlichen Kirche gerechnet wird, in solch einer klaren Form wie in unserem Land erhalten hat. Weitere Aufgaben beständen in der ausführlicheren historischen und psychologischen Überprüfung der Zahlenspekulation und anderer Fragen des «schwarzen Fastens».

Budapest.

APPENDIX

DEUX DOCUMENTS NOUVEAUX A PROPOS DE LA LEGENDE DE BUZURĠMIHR

Dans une étude désormais classique, A. Christensen a prouvé comment le sage Buzurġmihr que les littératures pahlvie, arabe et persane ont associé étroitement à Kisrâ Anûšîrvân, n'est en réalité qu'une figure légendaire, un avatar de Burzoë, le médecin qui, à la cour de Ĥosrô I^{er}, traduisit le «Kalila et Dimna» bouddhiste en pahlvî.¹ Or, la «Nihâyatu 'l-arab fi 'ahbâri mulûki 'l-Furs wa'l-'Arab», que Christensen connaissait uniquement à travers le résumé de Brown, et la «al-Ĥikmatu 'l-hâlidat» d'Ibn Miskawayh, publiée en 1952 par le prof. Badawî, confirment la thèse centrale de cette étude, à savoir qu'il n'a jamais existé en pahlvî un roman racontant toute la vie de Buzurġmihr mais seulement des contes, indépendants les uns des autres, de ses aventures à la cour de Kisrâ et des traités de morale et de politique mis sous son nom, et que ces contes et ces traités écrits directement en arabe ont finalement poussé les Mages à lui attribuer deux opuscules en pahlvî: le «Pandnâmag î Vuzurġmihr», un livre de piété, et le «Mâdigân î čatrang» qui célébrait sa sagesse: il avait expliqué le jeu des échecs inventé par les sages de Divsarm, le Roi des Hindous, et créé à son tour un jeu nouveau, le nard, qui aurait représenté sous une forme allégorique les articles de foi du Mazdéisme et que les philosophes hindous furent incapables d'interpréter. C'est cette prétendue signification religieuse du nard qui, à notre avis, explique d'une part le fait assez surprenant que, pour un sujet de ce genre, on se soit servi du pahlvî, une langue réservée désormais aux savants, et de l'autre la suppression de ces allégories dans la traduction arabe, laquelle, à en juger par le récit de Ta'âlibî, n'en avait conservé que quelques traits anodins.² Nous disons que la «Nihâyat» et l'«al-Ĥikmatu 'l-hâlidat» confirment les conclusions auxquelles Christensen était parvenu et cela parce qu'Ibn Miskawayh nous a conservé un traité de politique, qui aurait été composé par Buzurġmihr à la demande d'Anûšîrvân mais qui, en réalité, a été

¹ A. O. 1929 p. 81 — 123: «La légende du Sage Buzurġmihr».

² Firdausî, on le sait, ne parle pas de la valeur allégorique du «nard», ce qui ne manquerait pas de surprendre s'il avait trouvé dans le «Šâhnâme» en prose, dont il se servait, une traduction fidèle du texte pahlvî. Son silence serait plus facile à comprendre s'il ne connaissait que la traduction persane de la version arabe résumée par Ta'âlibî.

écrit directement en arabe,³ et que la «Nihâyat» nous en parle comme d'un jeune savant inconnu qui aurait révélé sa perspicacité pour la première fois au cours d'une séance des soixante-dix sages du Royaume réunis autour du Šâhenšâh. Or, Firdausî affirme lui-aussi qu'Anûšîrvân ignorait la profondeur de l'esprit de Buzurġmihr et que, de son côté, ce dernier ne savait pas combien le Šâhenšâh s'intéressait au savoir.⁴ Ces détails, qui s'accordent mal avec le propre récit de Firdausî, d'après lequel Buzurġmihr avait précédemment interprété un songe de Kisrâ et dévoilé la trahison d'une de ses concubines, le contraste entre le ton savant de ses conversations à la cour du Šâhenšâh et l'inspiration populaire de ses autres aventures et surtout le fait que Ta'âlibî n'avait pas trouvé ces sentences dans les contes racontant la vie de Buzurġmihr prouvent assez que la «Nihâyat» nous a conservé un recueil d'apophtegmes qui, à l'origine, ne faisait pas partie de la légende primitive et qui a été composé à une époque, à laquelle le nom de ce sage était devenu déjà célèbre.⁵ Nous publions en appendice le passage de la «Nihâyat» qui décrit les cinq séances des conseillers et des Grands à la cour d'Anûšîrvân⁶ et nous avons indiqué dans nos notes les parallèles avec le «Šâhnâme» de Firdausî. Nous donnons ce texte, car il nous a conservé le récit même que Firdausî avait trouvé dans le «Šâhnâme» en prose, dont il se servit pour la composition de son poème. Ainsi cette pièce nous permet d'une part de mesurer la fidélité avec laquelle Firdausî suivait le canevas de son «Šâhnâme» en prose, de l'autre sa capacité de donner une plus grande unité aux discours décousus qu'il trouvait dans son modèle, sa tendance à appliquer les maximes de l'ancienne sagesse aux problèmes de la politique et enfin son habileté à composer lui-même des oraisons de ce genre. Dans nos mss. arabes de la «Nihâyat», ce passage présente à la fin une lacune beaucoup plus

³ «Al-Ĥikmatu 'l-hâlidat» p. 45: نسخة كتاب لبزرجمهر إلى كسرى لما سأله ذلك

Nous rencontrons à la p. 46, l. 16—19 et à la p. 47, l. 6—11 deux passages qui s'inspirent des maximes attribuées à Aristote et à Ardašîr dans le «al Iqd-al-farîd» d'Ibn 'Abdî Rabbîhi (éd. Boulaq Vol I p. 10). Ces maximes, qui ont été citées et paraphrasées maintes fois dans la littérature arabe (par ex. dans les «'Uyûnu 'l-'ahbâr» éd. du Caire pag. 8), juxtaposent deux passages du «Testament d'Ardašîr» (JA 1966 p. 51, l. 15—17 et 53, l. 7—9) à une phrase de la «Lettre d'Aristote à Alexandre sur la Politique envers les Cités» (édition Bielawsky, p. 54, l. 1—3).

⁴ Firdausî Ed. Mohl Vol VI vers 1110

۱۱۰۹) چو بوزرجمهر آن سخنها شنید
بدانش نگه کردن شاه دید

یکی آفرین کرد

۱۱۵۵) جهاندار کسری درو خیره ماند . . .

⁵ C'est précisément le fait que Ta'âlibî ne connaissait pas ces «séances», un détail qui nous avait échappé lors de la préparation de notre étude sur la «Nihâyat» dans le BEO XXVI (1973), qui nous oblige à abandonner le point de vue soutenu dans cet article p. 97, l. 5—8.

⁶ Nous parlons de cinq séances seulement — Firdausî, on le sait, a tiré de cet épisode sept séances — car la traduction persane de la «Nihâyat» qui ne présente pas de lacunes, divise expressément ce chapitre en cinq «maglis».

importante que ne le croyait le scribe du ms. du Br. Museum. Qui plus est, la comparaison avec la traduction persane conservée dans le ms. 3115 de la Bibliothèque Aya Sofya,⁷ prouve que le discours attribué dans ces mss. à Yazdağird, le «ra'isu'l-kuttâb», et dont on ne relève aucun écho dans le «Šâhnâme», a été interpolé par le copiste de l'archétype de nos mss. arabes de la «Nihâyat» afin de masquer la lacune existante dans son exemplaire.⁸ Dans la traduction persane, nous trouvons tout d'abord un discours de Yazdağird qui correspond mieux à la demande posée par Anûšîrvân, quelques sentences anonymes et enfin les questions posées à Buzurğmihr par le Mōbadân mōbad et par le «ra'isu'l-kuttâb», questions qui, dans le «Šâhnâme», constituent l'argument de la VI^e séance.⁹ Et, dans cette traduction persane, notre chapitre s'achève par la description de la récompense accordée à Buzurğmihr. Nous la retrouvons telle quelle dans le «Šâhnâme» à la fin de la VII^e séance, un chapitre qui appartient donc en propre à Firdausi.¹⁰

⁷ Voir, à propos de cette traduction persane qui résume de règle le texte arabe, la description que nous en avons donnée dans le BEO XXVI p. 83 et suiv.

⁸ A en juger par la traduction persane, la lacune commence dans nos mss. arabes au passage indiqué dans la note 144 du texte. On notera comment les dernières sentences, que notre copiste a attribuées à Yazdağird, ne sont que des mots creux, dénués parfois de sens. Nous ajouterons que même le texte de la XII^e sentence de Buzurğmihr dans la IV^e séance présente sans aucun doute une lacune (dernière ligne du f. 166 r du ms de Cambridge). Malheureusement ni le résumé d'al-Mas'ûdî, ni notre traduction persane qui, dans ce cas, donne une libre paraphrase de l'original, ne permettent de la combler.

⁹ Le discours de Buzurğmihr dans la V^e séance du «Šâhnâme» s'inspire des dernières sentences attribuées à Yazdağird dans la traduction persane.

¹⁰ Nous ajouterons que la traduction persane contient aussi une autre page omise dans les mss. arabes. Anûšîrvân avait plusieurs fils, parmi lesquels Hormuzd qui se distinguait par sa sagesse et sa piété. Firdausi connaît lui-aussi ces détails. Le Roi écrivit une «wasfiyyat» à l'intention de Hormuzd et de son côté, Firdausi insère à ce même endroit une lettre d'Anûšîrvân à son fils dans laquelle on relève tout au moins un passage analogue à ce qu'on lit dans la «Nihâyat» persane:

چنین داد پاسخ که دانش گزین - (۳۹۶۶)

چو خواهی ز پروردگا و آفرین

که نادان فزونی ندارد ز خاک -

بدانش پسندیده کن جان پاک

بدانش بود شاه زیبای تخت -

که داننده بادی و پیروز بخت

تجارب الامم (ورقة ۱۲۹ ب) آیا قول دیمواطیس حکیم بتو

رسیده است که علم را بهر بها که باشد باید خرید و همه چیز
ببهاء آن داد و آن افلاطون فیلسوف که هر شخص فاسق نیست
مگر آن که در علم و ادب فاسق باشد و هر که در تحصیل علوم
تہاؤن نماید سعادت یشت برو کند و جاه و مملکت روی از او
بگردند

Mais la «Nihâyat» et la «al-Ḥikmatu 'l-hâlidat» permettent aussi de mieux préciser l'époque de la formation de la légende de Buzurġmihr et d'apporter, croyons-nous, quelques corrections aux affirmations de Christensen. Le passage que nous publions, est attribué dans la «Nihâyat» à Ibn al-Muqaffa'. A la rigueur, on pourrait songer au ps. Ibn al-Muqaffa', un historien contemporain des Barmécides qui a été la source principale de cet ouvrage.¹¹ Toutefois, en tenant compte du fait qu'al-Ṭabarî et al-Ya'qûbî qui, à leur tour, ont employé les «siyar» du ps. Ibn al-Muqaffa', n'ont jamais mentionné Buzurġmihr, sera-t-il prudent de considérer le morceau que nous publions comme un ajouté du compilateur de la «Nihâyat», le ps. 'Aşma'î.¹² D'ailleurs, on ne saurait même pas être certain qu'il existait déjà dans l'édition du ps. 'Aşma'î (moitié du III^e siècle de l'hég.), celle qu'al-Dinavarî a paraphrasée, puisque cet historien semble n'y avoir trouvé qu'une mention de Buzurġmihr dans le passage où l'on parlait de Bâbak b.al-Nahravân. Dès lors, les séances des sages à la cour d'Anûşîrvân la «Nihâyat» à l'époque d'al-Muqtadir bi'llah.¹³ Dans ces conditions, tout ce qu'on peut affirmer, c'est que nos apophtegmes appartiennent à la fin du IX^e siècle voire au début du X^e siècle. Or, nous y rencontrons trois sentences, dont la première (voir note 71 du texte arabe) figure à la fois dans le texte pahlvî du «Pandnâmag» (§ 76) et dans la traduction arabe de cet opusculé, la seconde et la troisième (notes 80 et 81) seulement dans la traduction arabe. Ainsi elles nous fournissent la preuve que le «Pandnâmag i Vuzurġmihr» avait été traduit en arabe déjà vers la fin du III^e siècle de l'hég.

De plus, dans la «Nihâyat», nous rencontrons au début du chapitre sur les Aşġaniyân un passage qui remonte à la réédition des «Siyaru'l-mulûk» du

Ensuite, Kisrâ réunit une assemblée et adressa aux Grands et à Hormuzd ses derniers conseils. Nos mss. arabes reprennent le récit avec la description de cette réunion, mais il ne fait pas de doute que la lettre d'Anûşîrvân à Hormuzd figurait déjà dans la première version de la «Nihâyat» puisqu'elle remonte aux «Siyar» du ps. Ibn-al-Muqaffa' et qu'elle était connue d'al-Ya'qûbî et d'al-Ṭabarî. Nous croyons qu'un écho des derniers avertissements donnés au cours de cette assemblée à Hormuzd perce dans le «Testament d'Anûşîrvân» du Šâhnâme:

هنرمند را شاد و نزديك دار جهان بر بد اندیش تاريك دار
همه کار با مرد دانا سكال برنج تن از یاد شاهی منال
چو یابد خردمند نزد تو راه بماند بتو تخت و گنج و سپاه
(نهایة نسخه ك ورقه ١٦٧ ب) فقال يا بنی اقتصد و تواضع
و استعمل أصحاب الأخبار على اعمالك و اقبل النصيحة من نصحاءك
و إن أغلظوا لك بعض الأغلاظ و اترك اللجاج . . .

¹¹ Voir notre article «La Nihâyat-al-'arab . . . et les Siyar Mulûki 'l-'aġam» du ps. Ibn-al-Muqaffa' BEO 1973.

¹² Voir notre article «La Nihâyat-al-'arab etc.» I partie BEO 1969.

¹³ Voir BEO 1973 p. 83—105 (en particulier p. 90, 91 et 103) et p. 148.

ps. Ibn al-Muqaffa', dont le ps. 'Aṣma'î s'est servi pour sa compilation. L'auteur de cette réédition, qui connaissait probablement le pahlvî,¹⁴ nous raconte que les «Mulûku 't-ṭawâ'if» abhorraient l'effusion du sang et que, à leur époque, la préséance appartenait à celui qui savait mieux résoudre les énigmes proposés par ses adversaires.¹⁵ On retrouve cette même légende au début du conte des échecs dans les «Gurur» de Ta'ālībī, mais non pas, il est vrai, dans le Mâdigân-î čatrang». Nous ne saurions décider si l'homme de lettres qui, dans la première moitié du IX^e siècle, réédita les «siyar» du ps. Ibn al-Muqaffa', connaissait déjà la traduction arabe du «Mâdigân î čatrang» ou si, par contre, ce fut le traducteur du «Mâdigân î čatrang» qui reprit à son compte cette historiette. Néanmoins, puisque, pour autant que nous le sachions, les seuls exemples de devinettes de ce genre sont les défis échangés entre Anūšīrvân et Divsarm dans le «Mâdiyân î čatrang» et l'épisode analogue de la boîte scellée envoyée au même Anūšīrvân par l'Empereur des Roums dans le «Šāhnâme», on ne saurait sérieusement douter du fait que le réviseur des «siyar» du ps. Ibn al-Muqaffa' avait présent à l'esprit ces épisodes. Mais alors on a le droit d'en conclure que la légende de Buzurġmihr en arabe a pris naissance dans les milieux de la «Šu'ûbiyya» persane peu de temps après la traduction du «Kalila et Dimna»

¹⁴ Voir BEO 1973 p. 100—101 et p. 135—136. Bien-entendu, nous devons désormais corriger ce que nous avons écrit dans cet article (p. 135 n. 3), à savoir que le «Pand-nāmag ī Vuzurġmihr» pourrait appartenir à la rigueur à la littérature sassanide.

(نهاية نسخة ك ورقة ٧٩ آ) أخبار ملوك الطوائف • قال ولما توفي الاسكندر رحمه الله حمى كل واحد من أولئك الملوك الذين ملكهم الاسكندر بلده و طائفته التي حدها له الاسكندر و كانوا يسمون ملوك الطوائف فأوقعوا الحرب فيما بينهم و كان الرجل إنما يغلب أصحابه بالمسائل من العويص و كان يرسل الملك منهم إلى الآخر بمسئلة أو مسئلتين من عويص الكلام فإن أخرج ذلك حمل السائل إلى المسؤول الخراج و إن لم يهتدى (كذا) لها و لم يعرفها حمل المسؤول إلى السائل الخراج فكان الملك منهم يغلب صاحبه بهذا و زعموا أنهم رغبوا في الحكمة و الأدب فأنسبت عند ذلك الكتب وكتب الأدب التي هي اليوم في أيدي الناس من آداب العجم و أحاديثهم في ذلك العصر و الكتب التي كانت العجم تتأدب بها إلى أن انقضى ملكهم مثل كليلة و دمنة و كتاب مزل (مزدك ؟) و كتاب سندباد و كتاب لهراسف و كتاب شيماس و كتاب بو سفاسف و كتاب بلوهر و ذلك في عصر بليناس صاحب الطلسمات

qui rendit populaire la figure de Burzoë et que les «Mâdigân î čatrang» et le «Pandnâmag î Vuzurgmîhr» ont été écrits déjà dans la première moitié du IX^e siècle.¹⁶

Mais surtout la «Nihâyat» et l'«al-Ḥikmatu 'l-ḥâlidat» obligent à reprendre en examen un problème d'un intérêt secondaire pour ce qui concerne l'art de Firdausî mais d'une importance fondamentale pour l'histoire de l'ancien Iran. Le «Šâhnâme» en prose versifié par Firdausî se basait-il sur des traductions néo-persanes des sources pahlvies ou sur les remaniements arabes de ces sources? En d'autres mots, le «Ḥodâynâme» pahlvî était-il déjà un «dastân» en prose comparable au «Šâhnâme» de Firdausî ou n'était-il qu'une sèche liste de noms et de faits, en partie légendaires, en partie historiques, à l'instar de la liste des Rois sassanides que l'interprète Sergius avait extrait des βασιλικαὶ διφθέραι pour Agathias? De plus, les savants de l'époque Samanide avaient-ils une connaissance directe des ouvrages et des légendes de l'ancien Iran ou ne les connaissaient-ils qu'à travers les traductions du pahlvî en arabe, ainsi que nous sommes enclin à le croire? Dans ce cas, il faudrait reconnaître aux écrivains arabes, plus exactement aux hommes de lettres islamisés et arabisés de la «šu'ûbiyya», le mérite d'avoir sauvé l'héritage culturel de l'ancienne Perse d'un oubli total, mais en même temps il faudrait renoncer définitivement à considérer le «Šâhnâme» de Firdausî comme un poème reflétant fidèlement les idées et les institutions de l'Iran sassanide. Personne ne songerait à utiliser la «Chanson de Roland» pour l'histoire des idées et des institutions de la France de Charlemagne.

Or, nous avons déjà indiqué comment, dans le «Šâhnâme», les «Règles d'Ardašîr pour le gouvernement du Royaume» et son «Testament» ne sont que la versification des pièces conservées dans la «Nihâyat». En effet, le «Testament d'Ardašîr» du «Šâhnâme» dérive directement de la version conservée dans la «Nihâyat», version qui, à son tour, n'est qu'un choix de passages de la traduction arabe de cet ancien «pandnâmag» sassanide.¹⁷ Et de même, les «séances des Sages à la cour d'Anûšîrvân» du «Šâhnâme» dérivent de toute évidence du texte arabe conservé dans la «Nihâyat». La preuve définitive qu'on ne saurait songer à l'existence d'un archétype pahlvî commun à ces deux ouvrages nous est livrée par la sentence signalée à la note 95 du texte arabe. Elle n'est que la corruption d'une maxime analogue attribuée à Buzurgmîhr par Ibn Miskawayh et nous rencontrons le même contresens dans le «Šâhnâme» de Firdausî. Dans ces conditions, nous ne voyons pas non plus de raisons valables pour considérer comme une interpolation la page, dans laquelle Firdausî décrit le songe

¹⁶ On ne s'étonnera pas trop que ce réviseur des «siyar» du ps. Ibn al-Muqaffa', qui ne craignait pas de dater le «Kalila et Dimna» de l'époque des Arsacides, leur ait attribué ce qu'on racontait de Kisrâ et de Divsarm.

¹⁷ Voir BEO 1973 p. 143–146 et 176–180.

qui annonça à Anûšîrvân la naissance du «Prophète» et le prochain effondrement de son Empire. Elle n'est qu'une libre paraphrase du récit de la «Nihâyat». ¹⁸

De son côté, la «al-Ḥikmatu 'l-Ḥâlidat» oblige à se poser la demande si la traduction persane du «Pandnâmag î Vuzurġmihr» que Firdausî avait trouvé dans son «Šâhnâme» en prose, ne dérivait-elle à son tour de la traduction arabe de cet opusculé pahlvi. Christensen considérait comme certain que le texte de Firdausî remontait à la traduction néo-persane qui, à en croire Ḥâġi Ḥalifa, ¹⁹ aurait été faite directement du pahlvi par le «vizir Ibn Sinâ» à la demande de Nûh b. al-Manšûr al-Sâmânî (976—997). Comme nous ne connaissons pas le pahlvi, nous devons nous borner à résumer les résultats auxquels nous sommes parvenu à travers une collation de cet épisode du «Šâhnâme» avec les extraits de la traduction arabe du «Pandnâmag» conservés dans la «al-Ḥikmatu 'l-ḥâlidat» et des traductions du texte pahlvi par Fr. Müller, Christensen et Peshota Sanjana. Nous n'ignorons pas que cette dernière traduction, la seule qui est intégrale, mérite une confiance toute relative. Aussi espérons-nous que l'éminent iranologue, auquel cet article est dédié, voudra reprendre l'étude de ce problème et lui donner une solution définitive.

En faveur de l'hypothèse d'après laquelle Firdausî possédait une traduction du «Pandnâmag» de Buzurġmihr faite directement du pahlvi, on peut apporter, croyons-nous, un seul argument de poids: dans le «Šâhnâme» on trouve la paraphrase des premières lignes de l'introduction de ce «Pandnâmag» et des paragraphes 22, 24, 71, 94 et 96 qui ne figurent pas dans la «al-Ḥikmatu 'l-ḥâlidat». Cependant, on ne saurait considérer cette preuve comme décisive, parce qu' Ibn Miskawyah déclare expressément qu'il a donné un choix des «âdâb» de Buzurġmihr. Par contre, les arguments en faveur de la dérivation du texte consulté par Firdausî de la traduction arabe du «Pandnâmag» sont, à notre avis, beaucoup plus importants. Ainsi les vers 2401—2419 (Ed. de l'Ac. des Sciences de l'URSS 1963) du «Šâhnâme», que Christensen considérait comme inspirés du paragraphe 169 du «Pandnâmag» dans l'édition de Sanjana, correspondent mieux à l'introduction de la traduction arabe, dans laquelle Buzurġmihr exprime son espoir que ces paroles puissent lui survivre. ²⁰ Firdausî s'arrête ensuite sur le § 11 du «Pandnâmag» qui énumérait les «druj» faisant le malheur des hommes. Firdausî parle des «dêv» et des «ahriman», des expressions à première vue plus proches du pahlvi que les termes de «ṭabâri'» (natu-

¹⁸ Le récit de ce songe dérive d'une tradition arabe (Voir al-Ṭabari I 981—984) et ce fut sans aucun doute Firdausî qui substitua Buzurġmihr au devin Saṭîḥ de cette «ri-wâya». De nouveau, on ne saurait être certain que l'épisode du songe figurait déjà dans la première édition de la «Nihâyat» car al-Dinavarî n'y fait pas allusion. A propos des parallélismes entre la «Nihâyat» et le «Šâhnâme» voir aussi la note 10 de cet article.

¹⁹ Ed. Flügel 8015.

²⁰ Firdausî l. c. vers 2439—2445; «al-Ḥikmatu 'l-ḥâlidat» p. 30, l. 2—3.

res) et «'ahwâ' (passions) de la traduction arabe.²¹ Mais Firdausî a supprimé le § 10 et la demande du § 11, si bien que ces termes de «dêv» et d'«ahriman» lui ont été probablement suggérés par l'expression «al-ḥuṣamâ'» (les adversaires, en pahlvî les forces ennemis) du paragraphe 9. Il est vrai que Firdausî savait aussi que ces «dêv» sont au nombre de dix, ainsi que le spécifie le texte pahlvî mais non pas l'arabe. Néanmoins il nous parle ensuite du démon de la dispute (nang) et du démon aux deux visages (do rūy) et nous croyons que ces expressions correspondent plutôt à «al-ḥamiyyat» (dédain) et «riyâ'» (hypocrisie) de l'arabe qu'aux termes pahlvîs que Christensen a rendus par «vilenie» et «hérésie» et Sanjana par «stubborness» et «makebating». Et, d'ailleurs, Firdausî a inventé un dixième démon (l'ingratitude et l'ignorance de Dieu) et il est intéressant de constater que nos mss. arabes énumèrent seulement neuf mauvaises natures, parmi lesquelles la «waswasat», la suggestion, ici probablement la calomnie, le «nammâm» de Firdausî, et qu'un seul ms. cite, au lieu de la «waswasat», la «wasnat» (l'apathie) que Firdausî a passée à son tour sous silence.²²

Au paragraphe 12, Firdausî fait demander à Kisrâ lequel de ces démons est le plus puissant (vers 2446). Or, ce superlatif qui, toujours à en juger par la traduction de Sanjana, n'existe pas en pahlvî, se rencontre aussi en arabe²³. Le paragraphe 13, qui en pahlvî n'est pas précédé par une demande, a été transformé par le traducteur arabe qui l'a divisé en deux parties, chacune introduite par une question.²⁴ On retrouve la seconde de ces questions dans le «Šâhnâme» (vers 2482). Le traducteur arabe a aussi modifié l'enseignement des paragraphes 35 et 36 en leur ajoutant la remarque: «Et toute vertu est exposée à la corruption et les vertus les plus utiles sont celles qui ne sont pas entâmées par la corruption».²⁵ Par conséquent, dans les paragraphes 37—55²⁶ il n'a pas énuméré les bonnes qualités qui accompagnent les vertus, ainsi que le fait le texte pahlvî, mais, tout au contraire, les défauts qui détruisent ces vertus. On retrouve un écho de ce point de vue dans les vers 2496—2503 du «Šâhnâme». Notons encore que, dans les vers 2553—2556, Firdausî a donné une libre paraphrase du paragraphe 85, mais que c'est seulement dans la version arabe que ce paragraphe mentionne les ingrats, les «nâsipâsân» de Firdausî.²⁷ De même, les vers 2557—2563 correspondent mieux à l'enseignement de la version arabe qu'au paragraphe 89 du pahlvî²⁸ et, tout comme le traducteur arabe, Firdausî passe directement du paragraphe 89 au paragraphe 93.²⁹ Et Firdausî s'accorde une fois

²¹ Firdausî l. c. vers 2439—2445; «al-Ḥikmatu 'l-ḥâlida» p. 31, l. 5—6.

²² l. c. p. 31, note 4.

²³ l. c. p. 31, l. 7.

²⁴ l. c. p. 31, l. 13—17.

²⁵ l. c. p. 32, l. 20—23.

²⁶ l. c. p. 33, l. 1—7.

²⁷ l. c. p. 35, l. 3.

²⁸ l. c. p. 35, l. 7—11.

²⁹ l. c. p. 35, l. 11—12; Firdausî, vers 2564—2570.

de plus avec l'arabe et non pas avec le pahlvî dans les vers 2581—2586, qui correspondent aux paragraphes 99 et 100.³⁰ Dans le «Šâhnâme», on relève encore des réminiscences des paragraphes 103 (vers 2589,³¹ 104 (vers 2591),³² peut-être même des paragraphes 108 (vers 2593),³³ 110 (vers 2595—2598)³⁴ et 114 (vers 2597—2600)³⁵ qu'on retrouve tous, plus ou moins défigurés, dans la traduction arabe et, de nouveau, Firdausî est plus près de cette version que de l'original. Ensuite, à partir du paragraphe 114, la traduction arabe du «Pandnâmag» et le «Šâhnâme» ne correspondent plus au texte pahlvî publié par Sanjana.³⁶ Or, même dans cette dernière partie du «Šâhnâme» un passage s'inspire du texte arabe (vers 2608—2614),³⁷ dont pourrait dériver aussi la demande du vers 2619.³⁸

Nous achèverons cette analyse de la version du «Pandnâmag» dans le «Šâhnâme» de Firdausî par deux dernières remarques. Le traducteur arabe avait déjà éliminé tous les passages de l'original concernant le credo mazdéen et ces passages ne se trouvent pas non plus dans le «Šâhnâme» de Firdausî. Enfin, dans le «Zafarnâme»³⁹ publié par Schefer et que Christensen a appelé le «second Zafarnâme persan», les rares sentences correspondantes à celles du «Pandnâmag» pahlvî figurent aussi dans la traduction arabe et, de surcroît, on y rencontre une maxime appartenant aux dits de Buzurġmihr qui, dans la «al-Hikmatu 'l-hâlidat» suivent le «Pandnâmag».⁴⁰ Dans ces conditions, la con-

³⁰ l. c. p. 36, l. 1—4.

³¹ l. c. p. 36, l. 6.

³² l. c. p. 36, l. 7.

³³ l. c. p. 36, l. 9.

³⁴ l. c. p. 36, l. 11.

³⁵ l. c. p. 36, l. 15.

³⁶ Comme nous ne connaissons pas le pahlvî, nous ne saurions exclure la possibilité que ces paragraphes dérivent de la version du «Pandnâmag i Vuzurġmihr» publiée par Jamasp Asana. Dans la première partie (§§ 1—234) cette version est identique à celle de Sanjana (§§ 1—130) mais ensuite elle remplace les §§ 131—169 par des sentences nouvelles §§ 235—264. (Voir Christensen l. c. p. 81, note 1.)

³⁷ l. c. p. 37, l. 1—3.

³⁸ l. c. p. 37, l. 4.

³⁹ Le titre même de «Zafarnâme», assez surprenant pour un traité de morale et de politique, est probablement une réminiscence de la première phrase de l'opuscule attribué à Buzurġmihr dans la «al-Hikmatu 'l-hâlidat» p. 45, l. 10—11.

اعلم أنه ما ظفر الناس ملوكهم و سوتهم بشيء هم أحظى به و
أسعد و لا هو لهم أزين و أجمل من التقوى لله عز وجل و التعظيم
له

⁴⁰ l. c. p. 37, l. 16—16:

و قال أيضا خمسة أشياء تقبح بأهلها:
ضيق ذرع الملك و سرعة غضب العلماء و بذاة النساء و مرض الأطباء
و كذب القضاة .

clusion semble s'imposer — nous disons semble car elle devra être vérifiée par les iranologues — qu'il n'existe aucune preuve à l'appui de l'affirmation de Hâgi Halifah, d'après lequel le «Pandnâmag» de Buzurġmihr avait été traduit du pahlvî en néo-persan à l'époque samanide. Les versions persanes que nous possédons dérivent toutes — croyons-nous — de la traduction arabe.

Zafarnâme p. 5:

گفتم چه چیز است که مودت خراب کند ؟ گفت
چهار چیز، بزرگان را بخیلی و دانشمندان را عجب و زنان را بی شرمی و
مردان را دروغ گفتن

APPENDICE

LES SEANCES DES SAGES A LA COUR D'ANŪŠĪRVÂN DANS LA
«NIHÂYATU 'L-'ARAB FI 'AḤBÂRI MULŪKI 'L-FURS WA 'L-'ARAB

LE TEXTE ARABE

قال عبد الله بن المقفع (١)

وكان كسرى أنوشروان محباً لأهل الآداب وذوى الحكمة والبلاغات مقرباً
لهم مجزلاً بالجوائز والصلات وقد كان اختار من حكماء أهل مملكته سبعين
رجلاً فأمرهم بملازمة بابه وأسنى لهم الأجر وجعلهم عدة له فى ملكه
وملها فى وقت فراغ قلبه فكان ينشط لهم عند منافسة الحكمة ويفزع
إليهم فى تدبير المملكة وكان بزرجمهر بن البختگان نبغ (٢) فى أول
مملكته فاجتنى الآداب من مظانها (لورقة ٦٣ ب) وطلب الحكمة من
معادنها ثم أعانه فهمه وغريزته وعقله وكمال لبه . ولم يكن كسرى أنوشروان
عرفه ولا علم ما عنده (٣) وان كسرى جمع ذات يوم أوليك الحكماء بين يديه
(٤) الذين احتباهم (٥) لإحياء (٦) الآداب وإثارة الحكمة فدخلوا جميعاً
إليه وفيهم بزرجمهر بن البختگان وهو حينئذ حدث السن فطعموا ثم
أخذوا مجالسهم لمناقبة (٧) الحكمة بين يديه ومطارحات الآداب عنده .
فأمرهم أن يظهر كل واحد منهم ما عنده من الحكمة البالغة والآداب النافذة
وأمر بتفقد كلامهم (٨) ليعمل فيه آراءه . ويتفرغ للنظر فى مخارجه فتكلم
القوم جميعاً بما حضرهم من جوامع الآداب وفنون الحكمة فلما فرغوا من ذلك

قام بنزجهمربن البختكان فصدر (٩) أمام الملك فقال إن رأى الملك عمره الله أن يأذن لى فى الكلام فإن عندى حكمة ولى أدب ثاقب وعلم جامع أجيب أن أظهره للملك فإن الحكيم ليس بعلوم فى إظهار حكمته ولابد أن يظهر آدابيه ومكنون علمه

قال كسرى دونك فتكلم (١٠)

قال بنزجهمربن أفضل الكلام الإيجاز والإكثار ضلال ، والباطل خبال (١١) ، الدنيا سفرة والآخرة غاية (١٢) ، من يقل الحق يفلح ومن يعمى عن علمه يفلح عليه ، لكل حق حقيقة ولكل انسان خلقته (١٣) ، فيلتبس من الأمور حقائقها وليجرب الأمور على طرائقها و ليعامل الناس على طرائقهم ، وأس الأمور معرفة الله وعموده خوف الله وذروته طاعة الله (١٤) ، من يطع الله يرفعه ومن يتعزز عليه يذله ، (ك ورقة ١٦٣) ، القصد أقرب من التعسف ، والكف أهون من (١٥) التكلف ، والتقدم أنجا (١٦) من التخلف ، أقرب العدة ذو القرابة وأصدق الأصدقاء التصافى ، وكن فى الدنيا ببدنك وفى الآخرة بقلبك ، (١٧) واجتر بما يجزى ولا تعن بما لا يغنى ، وإياك (ل ورقة ١٩٤) وما تشتهى ، الصدق قوة والكذب عجز (١٨) والسر أمانة والجوار قرابة والمعرفة صداقة والعقل تجربة والخلق عادة والصمت زين (١٩) والسخاء غنا والشح فقر والرفق لب ، عداوة العاقل أسلم من مودة الجاهل (٢٠) ، القوى من عجز عما يضره والضعيف من قوى على ما لا ينفعه والغنى من غنى بقوته ، كن فى التواضع فى العلم كالجاهل وكن فى الاقتصار فى المنطق كالعبي ، من العلم ما تحتل من العمل (٢١) اكف من المنطق بالتغافل ، ولئن غلبت على (٢٢) العلم

فلا تغلبن على العمل وإن غلبت على المنطق فلا تغلبن على الصمت فإن
 الصمت سبيل البلغاء وهو أجلب للمودات وأنفى للحسد فإذا تعلمت
 علماً فاحفظه فإن اضاءة العلم نسيانه (٢٣) . المجانية تطلب العداوة
 وتمحق القديم (٢٤) ، وليكن رغبتك في المال كـرغبتك في إنفاقه فـفى
 وجوهه ولا تكونن في إنفاقه بأقل حرصاً من جمعه (٢٥) فر من الجهل
 وأهله فإنهما كالجيفة . من مربها لم ينج من ربحها ، أعط (٢٦) العدل
 من نفسك بدون الرضى (٢٧) منك ولا تجعل أذنك عالماً (لما) ألقى
 إليها ولا يكونن رضاك وغضبك بيدى غيرك ، اقبل العذر ممن يعتذر إليك
 ولا تتكلم إلا بما ينفعك فتكون كالمرسل سهمه بغير منفعة (٢٨) ، ولا
 تطلب الأمور مدبرة ولا تطمع فيما ليس لك فان ذلك مفتاح الفقر (٢٩) ،
 واليسير يجزى من الكثير والكثير لا يغنى من القليل ، من تواضع للمعلمين
 تعلم و من ذل للعلماء ساد ، لا تسارن من فوقك فإن ذلك
 سخفاً منك ولا تحقرن من دونك فإن ذلك لؤم (٣٠) العلم يرفع الوضع
 والجهل يضع الرفيع (٣١) ، من عرف الله رغب في طاعته ورهب من معصيته
 . (٣٢)

فلما سمع أنو شروان ذلك من بزرجمهر أمر بكتب اسمه في أول أسماء
 أولئك الحكماء وأمر له بصلة جزلة وقرب مجلسه فوق مجلس أصحابه (٣٣)
 ثم إن بزرجمهر (ل ورقة ١٧٤ ب) خرج من عنده بعد إثبات اسمه
 وارتفاع مرتبته فلما انتهى إلى مجمع الناس بباب الملك قاموا إليه معظمين
 له لما ظهر لهم من حكمته وكمال أدبه وذكائه عقله فسالوه أن ينشـر
 عليهم من فضل علمه مما فيه داعية إلى طاعة الملك والقيام بما يجب من
 حقه (٣٤) . فقال . إن السلطان المقتصد المراقب لربه راعى حق

(٣٥) و (٣٦) لا يصلح لخواص الناس وعوامهم إلا الاجتهاد
 فى طاعته (ك ورقة ١٦٣ ب) والمثابرة (٣٧) على أمره ومحبه وحب
 من أحبه وإخلاص النصيحة له وبذل المهج دونه وكنان أسرار ونشر
 محاسنه (٣٨) والذب باليد واللسان عنه وإيثار مرضاته (٣٩) والتأتى
 لموافقته وتقدير الأمور على محبته وإن كان ذلك مخالفاً له ومعاداة من
 عاداه وموالاته من والاه وترك مواصلة من باعده وأقصاء فذ والعقل من
 الرعاية لايحمله إساءة كانت من الملك إليه على الطعن عليه والاستخفاف
 (٤٠) بحقه والانتقام لحظه وترك مناصحته والتناقل عن طاعته ولا يبطر
 إذا كرمه الملك ولا يجترئ عليه إذا قر به ولا يطغى إذا سلطه ولا يحلف
 (٤١) فى سؤاله (٤٢) ولا تستثقل ما حمله الملك من أمره ولا يتغير
 له إذا سخط عليه ولا يدع المثابرة على ما يزداد قر به منه وأثره عنده فإن
 أحدا لا يصيبه بخير إلا بما يوفق الله الملك ولا يدفع عنه سؤا (٤٣)
 إلا بما يلهمه الله فى الدفع عنه .

فلما سمع الناس ذلك منه ازداد عندهم مهابة وعظم فى أعينهم ورضوا
 بما قال وقبلوه حق قبوله وأعملوه حق أعماله وحملوه أنفسهم .
 وان كسرى فرغ نفسه ذات يوم أيضا لمنافسة الآداب واستماع الحكمة واجتمع
 إليه الوزراء والحكماء وأشراف المرازمة وأمر بزرجمهر أن يتصدى لهم
 ليلقون عليه المسائل من الحكمة التى تنفع سامعيها وتزيد فى عقول معلميها
 فسأل منهم سائل بزرجمهر فقال (٤٤) ما بيان القضاء والقدر (٤٥) ؟ قال
 بزرجمهر بيانهما (ل ورقة ١٩٥) أن يرى العاقل مقترا عليه والجاهل
 الضعيف غنيا مؤسرا ، ثم سئل أى الناس أفضل ؟ قال مجتهد فى الخير
 ساعده القدر (٤٦) . وسئل أى الخصال بالمرء أجمل ؟ قال وقار

بلا مهابة وسماح (٤٧) بلا طلب مكافأة واجتهاد بلا طلب الدنيا
 (٤٨) . وسئل أى خصلة واحدة فى الناس أفضل وأعظم عليه ضرراً ؟
 قال (٤٩) بصره بعيوب نفسه . و (٥٠) سئل بما يقتاس الأمير ؟ قال
 يقتاس العقل بالحلم وصلاح الشيم بالقناعة وبالأمانة عند المعاملة والشيم
 والطبائع عند الولاية وسئل أى الأشياء أحق أن يحترس منها ؟ قال لاشئ
 أحق أن يحترس منها من العجب وإتباع الهوى فرط التوانى فى الأعمال
 المهمة . وسئل أى السخا أفضل ؟ قال ما ابتدأت به قبل السؤال وترك
 المن فيه وكل سخاء لا يكون فيه هشاشة فإنه داعية إلى التبرم والتماس قروض
 الدنيا وطلب المكافأة ومن كانت (ورقة ٢١٦٤) هذه صفته فلا ينبغي أن
 يسمى سخاءً بل يسمى جزاءً (٥١) وسئل أى الذخائر أفضل ؟ قال لاذخيرة
 مثل اصطناع المعروف إلى أهله و (٥٢) من يستحقه فأما (٥٣) اصطناعه
 إلى غير أهله (٥٤) فإن صاحبه كباذرنى أرض سبخة أو مناجى أصم أو
 مستدعى كلام آخرس (٥٥) وسئل أى خصلة أخرى بصاحب القدرة ؟
 قال أن يحض بالمعروف أهله ويتقى الشر إلى كل أحد . وسئل أى
 (٥٦) وجوه العسر أفضل ؟ قال من سره أن يسر بما أوتى فليقنع
 بما أوتى . و (٥٧) سئل كيف للمرء أن يتدبر لنفسه حتى يكون
 بالخير مذكوراً والآداب موضوعاً ؟ قال قوام ذلك أن يحب للناس ما
 ما يحبه لنفسه ويكره للناس ما يكرهه لنفسه وما لا يرضى لنفسه فلا يفعله بغيره
 فإذا فعل ذلك ذكر بالخير وطلب (٥٨) الأدب النافع وليوصف بالفضل (ل
 ١٩٥ ب) و يأخذ (٥٩) من يومه لغده و من دنياه لأخرته فيدرك أفضل
 الذخر (٦٠) و سئل أى العيش أهنى ؟ قال إذا كان الشئ الذى ينبغي أن
 يعمل معمولاً سئل هل من أحد ليسر (٦١) يحتاج إلى أمر الدنيا ؟ قال نعم

قال القانع المتوكل الذى يجعل همه فى آخرته . و سئل الفكرة
أفضل أم الاجتهاد ؟ قال أما ما ينبغى علمه فالفكرة وأما ما (٦٢) لا
ينبغى علمه فالاجتهاد . سئل (٦٣) هل فى الأعمال شئ شر (٦٤)
من التوانى ؟ قال نعم ما كان منها فى غير حينه وأوانه لأن ما تقدم
فى طلبه قبل وقته أدرك فى وقته وما طلب فى وقته أدرک بعد وقته ولذا
طلب بعد وقته لم يدرك . وسئل أى التوانى أنفع فى درك الأمور ؟ قال
انتظار الفرص سئل أى الأشياء لا يعرف لها نهاية ؟ قال نهمة (٦٥)
البخيل . سئل (٦٦) أى الأشياء من الخير لا يحسد عليه
صاحبه ؟ قال التواضع . سئل ما بال تحويل الصداقة إلى العداوة أيسر
من تحويل العداوة إلى الصداقة ؟ قال نظير ذلك أن تضيع المتاع
أيسر من جمعه . سئل أى العيوب أفسد لإصلاحها (٦٧) قال الحرص
واتباع الهوى . سئل أى الناس أقل حجة ؟ قال أغلبهم لهواه . سئل
أى الناس أشرى ؟ قال أكثرهم اخوانا . سئل أى الناس أحق بالحمد ؟
قال أطوعهم لله بعواقب الأمور . سئل أى الناس أحسن عيشاً ؟ قال
من حسن فى عينيه (٦٨) عيش من هو دونه ومن أمن من سوء أعدائه
(٦٩) . سئل أى الناس فى المنافع ؟ قال أعونهم للناس . سئل أى
الناس أشجع ؟ قال أقهرهم للهوى . سئل أى العقل أنفع مغبة ؟ قال
مادعى صاحبه إلى الأمن والسلامة (ك ورقة ١٦٤ ب) سئل أى الأخلاق
أعم نفعاً ؟ قال الحلم عن السفه وكظم الغيظ . سئل أى الخصال أنفع
لصاحبه ؟ قال التودد إلى الناس . سئل أى السيرة أرضى ؟ قال (ل
ورقلا ١٩٦) التماس العدل فى القول والفعل . سئل أى الأخلاق
أحلى عاقبة ؟ قال الزهد فى الدنيا والقناعة . سئل أى الأدب أفضل

عاقبة في العاجل (٧١) قال إصلاح المعاش: سئل أى شئ أقصر للعين ؟ قال الولد الطيب والزوجة الصالحة (٧١) سئل ما أفضل شئ يعتقد (٧٢) أهل العقول من الخصال المحمودة ؟ قال قلة الأسف على ما فات وقلة الحزن عند المصائب وترك الرجاء لما يخاف فيه الغرور وترك الفشل والجور في الشدة وقلة النظر (٧٣) في الرخاء فهذا ما يعتقد عليه أهل العقول (٧٤) سئل ما شر طبائع (٧٥) الملوك ؟ قال الجبن عن الأعداء والبخل عن الأعطاء وترك (٧٦) معاملة العقلاء وسرعة العجلة في الأشياء (٧٧) وسئل أى الاشياء أشد تهجيناً لصاحبه؟ قال الصلف والبذخ للسوقة (٧٨) والبغي في الحروب وصغر (٧٩) الخطر في الملوك وقلة الحياء للنساء وإتباع الهوى للعلماء والكذب بذي الشرف (٨٠). وسئل ما بال العقلاء لا يكترون ملامة الجاهل ؟ قال كما لا يلام العميان على قلة البصر والمشائخ على كثرة الشيب كذلك لا يلام الجاهل على جهلهم (٨١) قيل أى خصلة (٨٢) في الكمول والشباب أفضل ؟ قال أما في الشيخ فالحلم وفي الشباب النشاط في الخير. سئل بأى شئ يعرف العالم ؟ قال بتقدير معاشه وفضل عفافه. سئل ما أفضل ما يعمل به الرجل لله ولنفسه ولسلطانه ولأخوانه وأعوانه ؟ قال أما ما يعمل لله فالشكر لله على نعمائه وإحسانه وأما لسلطانه فالنصح والطاعة وأما لنفسه فالاجتهاد في إصلاح معاشه وأما للإخوان فالصلو والبذل والمواساة وأما للأهل والولد فحسن التأديب وكثرة اللطف والرحمة واللين. (٨٣) سئل ما بال (الورقة ١٩٦ ب) العاقل لا يشتد همه وحزنه في وجهه والجاهل يشتد ذلك عليه ؟ قال لأن عقل العاقل لا يشتد همه وحزنه فيفرقهما. سئل ما موقع الولد من القلب؟ قال إن الولد يطيب لأبيه طعم الحياة ويخفف عنه ثقل المعات مع بقاء الذكر

وحسن المعونة على الدهر (٨٤) سئل ما أفضل المال ؟ قال ما أنفق منه
وما لا ينفق منه فليس لصاحبه سئل ما بال العقلاء يفرحون بالمال مع عظيم وزره قال ؟
لما يحبون من اكتساب الأجر به واصطناع المعروف فيه . قيل أى السلطان
(ورقة ١٦٥) أفضل ؟ قال الذى يأمنه البرئ ويخافه المريب . (٨٥) سئل
من أغنى الناس ؟ قال أقنعهم بما رزق الله . (٨٦)

قال وجمع كسرى ذات يوم أيضا مرازيتة ووزراءه وحكماء من ببابه فسألهم
أن ينطق كل رجل منهم بما عنده من الكلام الرصين والمتقن ليعمل فيه
أراءه ويستعين به على سياست ملكه وضبط سلطانه فتكلم كل رجل منهم بما
حضره من الكلام المتقن فلم يقنع بكلامهم (٨٧) فأمر بزرجمهر أن يظهر
ما عنده من الكلام والحكمة والآداب فتصدى لهم ثم قال لا نبيل إلا مع
نزاهة ولا ذهن إلا مع عقل ولا نجدة إلا بقلب (٨٨) ولا منظر إلا بمخبر
ولا حسب إلا بأدب ولا سرور إلا مع الأمن ولا ثراء (٨٩) إلا مع سخاء ولا صدق
إلا مع وفاء ولا وقار إلا مع تواضع ولا تواضع إلا بسلامة الصدر ولا بذل إلا
باكتساب مكافأة وكل نجدة محتاجة إلى العقل وكل معرفة محتاجة إلى
التجارب وكل شرف محتاج إلى التفضل (٩٠) وكل قرابة محتاجة إلى
المودة وكل عمل محتاج إلى قدرة وكل قدرة محتاجة إلى القدر وكل موسع
عليه يحتاج إلى البذل وأصل العقل العفاف وثمرته مجانبية الآثام وأصل
العفاف القناعة وثمرته قلة الرياء وأصل النجدة القوة وثمرتها مجانبية
البغى وأصل (ل ورقة ١٩٧) العمل القدرة وثمرته السرور والجود
زين السعادة والعفو أساس البر والفحش قرين الخديعة . من حاول الأمور
احتاج إلى ست خصال الآداب والتجارب والأعوان والفرصة والتوفيق
والاجتهاد وهن أزواج فالتجارب والآداب زوج لا يكمل الآداب إلا بالتجارب

ولا التجارب إلا بالأدب الأعوان والفرصة زوج لا ينتفع بالأعوان إلا مع الفرصة
 ولا الفرصة إلا مع الأعوان والتوفيق والاجتهاد زوج فالاجتهاد سبب النجاح و
 التفريط سبب الخيبة (٩١) و (التوفيق؟) السبب الذى يدرك فيه العاجز
 حاجته وهو الذى يحول بين الحازم وطلبته . لا يصلح عقل بغير أدب ولا منظر
 بغير خبر (٩٢) ولا سرور بغير أمن ولا غناء بغير جود ولا مروءة بغير تواضع
 ولا دعة بغير كفاية ولا اجتهد بغير توفيق . خمسة من طبائع العلماء وسبعة
 من طبائع الجهال (٩٣) فأما الخمسة اللواتى من طبائع العلماء فترك الأسا
 على ما فات (٩٤) وترك الفرج بما يوقى (٩٥) وترك الرجاء لما لا يرجى وتجنب
 البطر والرخاء وتجنب الاستكانة فى الشدة وأما السبع اللواتى من طبائع الجهال
 فالغضب من غير شئ والإعطاء فى غير حق وقلة المعرفة بنفسه وقلة التمييز بين
 الناس (ك ورقة ١٦٥ ب) و تضييع السر (٩٦) وكثرة الكلام
 فى غير نفع و حسن الظن (٩٧) بمن لا يؤمن من غشه . أول
 العلم الصمت (٩٨) والثانى الاستماع والثالث الحفظ والرابع العمل
 والخامس نشره وأفضلهم طاعة الله فيه . ينبغى للعاقل أن يجالس الحكماء
 ساعة فانه إن (٩٩) أصاب حمدوه وإن جهل علموه وإن احتاج إليهم
 نفعوه ولا يجالس الجهال فانه إن أصاب لم يحمده وإن أخطأ عنفوه وإن جهل
 لم يعلموه وإن احتاج إليهم خذلوه (١٠٠) وما (١٠١) يدل على علم العالم
 معرفته بما يدرك من الأمور ورغبته فى المكارم (ل ١٩٧ ب) ولإظهار علمه للناس
 ومعرفته بأهل (١٠٢) زمانه وبصره بالناس وإرشاد المستشيرين وترك مخالطة
 خلطاء السوء والتسوية بين لسانه وقلبه لئلا يسبقه لسانه إلى ما يكتمه قلبه .
 قال من حضر من القوم أيها الحكم أي شئ يؤتاه المرء خير له فى دنياه وآخرته؟ (١٠٣)
 قال غريزة عقله . قال فإن حرمه ؟ قال طلب العلم . قال فإن حرمه ؟

قال صديق جسور لببيب . قال فإن حرمه ؟ قال ميتة قاضية وموت عاجل .
 (١٠٤) قال آخر فما ثمرة العلم ؟ قال ثمرته محبة الناس لصلاحه والأخذ
 بالوثيقة لنفسه . وقال آخر فما أفضل ما أوتى العاقل لصلاح دنياه وآخرته
 ؟ قال الاستماع من العلماء والقبول من الحكماء والتقدم فى العمل قبل
 وقته وحسن الروية فيما يأتى وتجنب الطغيان عند القدرة وترك الاستكانة
 عند النائية ولا يترك (١٠٥) خيرا قد أسرع له ولا يحزن على ما هو لا محالة
 واقع به ولا يحاول ما ليس من شأنه (١٠٦) ويعاون الصديق بما يستغنى
 به من حكومته ويعامل العدو بما لا يخاف لائمة (١٠٧) الناس فيه . ومن ثمرة
 العلم أيضا الكف عن التأنيب فى الشئ الذى ليس التأنيب بنافع فيه واتخاذ
 التجارب منارا فيما يحاول من الأمور وأن لا (١٠٨) يحمد ما ليست له حقيقة و
 الماعدة من سرور يكون عاقبته ثبورا (١٠٩) ولا يطلب الراحة بالتوانى
 (١١٠) ولا يعمل عملا يخاف أن يورثه ندامة ويحتمل النصب فيما فيه المنفعة
 ويرضى بالحق اذا لزمه .

ودعى كسرى أيضا ذات يوم (١١١) وزراءه وحكماءه وقال ليتكلم كل متكلم
 منكم بما يحدونى (١١٢) على ضبط ملكى وإصلاحى سلطانى (١١٣) فتكلموا
 فبذلك وأكثروا فلم يقنعه ما قالوا فقال لبزرجمهر هات ما عندك (١١٤) فقال
 إن أول ما أحد (١١٥) عليه وأرغب إليك فيه تقوى الله (ل ١١٨) فى الرغبة
 عند (١١٦) الميل والهوى والغضب والرضاء وأن تجعل ما عرض لك
 من ذلك كله لله لا للناس ليجزيك ويكافئك عليه .

والثانى الصدق فى القلوب (١١٧) (ك ١١٦) والوفاء بالعهد وإنجاز
 الوعد فى الحالات التى يرضى به الخالق ويصلح بها المخلوق و
 الثالثة استشارة العلماء الموثوق بنصحهم فيما (١١٨) يحدث من الأمور

المهمة ويدهم (١١٩) من الاحداث المعضلة وقبولك منهم واحتمالك غلظة إن ظهر من منطقهم فيما فيه التوفيق لملكك ولإصلاح برعيتك والذب عن سلطانك وترك التفرد برأيك دون الاستشارة (١٢٠)

والرابعة اكرام العلماء وتفضيل الحكماء والافاضة على العظماء والكتاب الأدباء والاعوان والخدمة (١٢١) على قدر طبقاتهم ومنازلهم وبلاتهم وتجاربهم في الأمور المهمة .

والخامسة تفقد العلماء والولاة وأصحاب البرد والقضاة وجميع الملوك والفحص عن سيرهم ومعرفة آثارهم لينتفع المحسن بإحسانه ويرتدع المسيء عن إساءته فإن ذلك درية لأهل الاستقامة والامانة وموعظة لأهل التقصير والخيانة مع تقديم الرفق بالرعية والأناة في الجناة (١٢٢)

والسادسة تعهد الأسرى وسائر أهل المحابس وتمييزهم وعرضهم في كل شهر مرة فيعفوا عن الرئ ويحكم بالحد على المريب بلا مجاوزة للعدل . (١٢٣) والسابعة عموم الناس بالتوسع عليهم والنظر في مصلحتهم وأداء حقوقهم إليهم وتعهد معاشهم وأسواقهم وتجاراتهم والمحاولة لأمن سبلهم والذب عنهم (١٢٤) .

والثامنة حسن تأديب الجنود (١٢٥) وتمييز طبقات الرعية وحملهم على الطاعة والاستقامة وجسم الأعداء المتطلعين عليهم وتقديم العدة في ذلك والاحتراس منه بالقوة وفضل النجدة . (١٢٦)

والتاسعة التقديم من حذار ما يتوقع من الأمور (ال ١٩٨ ب) المهمة وإنزالها بمنزلة ما يتوقع والأخذ للأهبة لها قبل وقوعها لئلا يلوم نفسه على تفريط أو تواني فإن غوى لم يندم وإن ابتلى لم يعذر (١٢٧) والعاشرة تفقد أهل والولد والحشم والخدم والنظر فيما يصلحهم مع

حسن تأديهم واقامة أودهم ومنعهم من أذى الرعية . (١٢٨)
والحادى عشر أن يلقى (١٢٩) العيون فى الشغور والأطراف وأرضين
(١٣٠) العداقة علم ما يخفى عنهم من أمورهم والاستعداد لما يتحذر منه
والتقدم بالمكائد والحيل قبل هجوم ما لا قبل له ولا درك فيه عند تفاوته .
والثانية عشر تفقد الصحابة والوزراء ومن يطيف بباب الملك الذين يجرى
الأمر على أيديهم وتقويتهم على ما وكلوا به من الأعمال وحسم الفسق
والسعاية والنميمة عنهم (١٣١) فإن فى إحكام ذلك صلاحا للملوك معاً
و يقاسر فيه الأدنى (١٣٢) بالأقصى وإن التغيب (١٣٣) عن القريب مطمع
للبعيد وإذا أبغض البعيد وملاك (ك ١٦٦ ب) ذلك أن يجعل عيوننا
عليهم فى أبواب صدقهم وبرهم وأمانتهم وغنائمهم وفضل غنائمهم
ليرفع اليك محاسن الأمور ومساوئها فيما وافق الهوى أو خالف الرضا
وكل ما يجب أن يصدر إليك من حواجز الأمور وغوامضها فيكون العفو
من الملك بعد القدرة والعقوبة بعد المعرفة فإن فى محافظة الأمور
فى هذه الخصال داعية إلى صلاح السلطان (١٣٤) وضبط الأمور
وأمن الرعية إطفاء النائرة وأمن العثرة وإن شاء الله تعالى .
فلما مسح أنوشروان ذلك من بزرجمهر أمر أن يحشا فوه بالدر والياقوت بقدر
ما يسعه ففعل ذلك به . (١٣٥)

قال واجتمع عند كسرى أنوشروان بهسabor موبدان موبد ويزدجرد رأس
الكتاب و بزرجمهر (١٣٦) فقال لهم كسرى أنوشروان (١٣٧) (ل ١٩٩)
(T) ليقل كل رجل منهم عشر كلمات من الحكمة لأنتفع بها فى أمر ديني
وضبط سلطاني (١٣٨) فقال الموبدان خير الرجال أكثرهم أدباً
أسخاهم نفساً (١٣٩) وأصوبهم مقالا (١٤٠) وأرحمهم إذا كان مسلطاً

وأقلهم تطاولا عند القدرة (١٤١) وأطلبهم لرضا العامة وأحسنهم عند المنطق لهجة (١٤٢) وأبعدهم من الحقد وأشدهم توددا إلى الناس (١٤٣) وأبرهم بالقريب والبعيد وأسرعهم إلى معونة الصادر والوارد . (١٤٤) . فقال يزدجرد رأس الكتاب أقبح الأشياء من كان في نعمه لم يدر ما قدر البلية ومن لم يدر ما قدرها لم يرحم أهلها ومن طمع تآقت نفسه ومن تآقت (١٤٥) نفسه سها عقله وفسد عيشه ومن فسد عيشه قل سروره ومن قل سروره كان الموت أروح له ومن أراد معروفا فلا يطوله ومن هم فليجعل . أولى الأمور بالنجاح اللاح . قد يمنع الظفر الظن و يتبع الظن التغيب . والكلام مصاد القلوب ، اللقاء شفاء الغليل التعصب يمكن المنع . الرفق سبب القدرة ولكل مقام مقال ولكل زمان رجال (١٤٩) فلما سمع القوم ذلك أعجبهم ما سمعوا من حسن منطقهم وحكم كلامهم وحلاوة لفظهم فحسنت آمالهم فيه وعظم رجاءهم له

NOTES AU TEXTE ARABE

- (١) نسخة ك (Cambridge 99225) ورقة ١٦٢ ب
نسخة ل (Br. M. Londres 23298) ورقة ١٩٣ آ
فردوسي (Mohl r. VI p. 252) بزم نوشين روان با
موبدان و پندگفتن بوزرجمهر
(٢) في المخطوطتين "نبع"
(٣) راجع الى الملاحظة ٨
(٤) "بين يديه" نقصت في ك

(۵) ل "اجتباهم

(۶) ل لاجتناء

(۷) ل لمنافثة

(۸) ۱۱۰۵ بدانندگان شاه بیدار گفت
که دانش کشاده کنید از نهفت

(۹) ل تصدر

(۱۰) ۱۱۰۹ چوبوزرجمهر آن سخنها شنید
بدانش نگه کردن شاه دید

۱۱۱۲ گر ایدون که فرمان دهی‌نده‌را
که بکشاید از بند گوینده‌را

یگویم اگر چند بی مایه‌ام
بدانش بر از کمترین پایه‌ام

نکوهش نباشد که دانا زمان
کشاده کند پیش‌نوشین روان

(۱۱) ۱۱۲۰ کسیرا که مغزش بود با شتاب
فراوان سخن باشد و دیریاب...

(۱۲) ۱۱۲۳ که گیتی سپنجست وما برگذر

(۱۳) ۱۱۲۸ بخوهر کسی در جهان دیگرست ...

(۱۴) ۱۱۲۵ سرراستی دانش‌ایزدیست چو دانستیش زو نترسی بدیست

(۱۵) "من" نفصت فی ل

(۱۶) ل انما

(۱۷) ۱۱۳۰ خردمند دانا و خرم نهان تنش زین جهانست و دل زان جهان

(۱۸) ۱۱۳۲ ز نرو بود مرد را راستی ز سستی دروغ آید و کاستی

(۱۹) ۱۱۳۳ ز دانش چو جان ترا مایه نیست

به از خامشی هیچ پیرایه نیست

(۲۰) ۱۱۳۷ چو دانا ترا دشمن جان بود به از دوست مردی که نادان بود

- (۲۱) ۱۱۴۰ بگفتار اگر خیره شد رای مرد نگرده کسی چیره در کار کرد
- (۲۲) ل عن
- (۲۳) ۱۱۴۱ هر آنکس که دانش فراموش کند زبانرا ز گفتار خامش کند
- (۲۴) ۱۱۴۴ خرمند کرد دشمنان دورگشت تن دشمن اورا چو مزد ورگشت
- (۲۵) ۱۱۴۲ چو داری بدست اندرون خواسته زروسیم واسپان آراسته
هزینه چنان کن که بایدت کرد نباید فشاند ونباید فشرد
- (۲۶) فی المخطوطین اعطا
- (۲۷) فی المخطوطین الرضا
- ۱۱۴۵ چو داد از تن خویشتن داد مرد چنان دان که پیروزشد
در نبرد
- (۲۸) " بغیر منفعتہ " نقصت فی ک
- ۱۱۴۶ مگوآن سخن کاندروسود نیست کزان آتشت بهره
جز دود نیست
- (۲۹) ۱۱۴۷ میندیش از آن کان نشاید بدن
که نتوانی آهن باب آژدن
- (۳۰) فی المخطوطین لوم
- (۳۱) ۱۱۴۷ فروتن بود شه که دانا بود
بدانش بزرگ وتوانا بود
- (۳۲) ۱۱۴۹ هر آنکس که او کرده کردگار
بداند گذشت از پد روزگار
پرستیدن داور افزون کند
- (۳۳) ۱۱۵۶ بفرمود تا نام او سرکنند بدانکه که آغاز دفترکنند

- (۳۴) ۱۱۵۹ بپرسش گرفتند از و آنچه گفت
 که مغزو دلش با خرد بود جفت
 زبان باز بکشاد مرد جوان ۰۰۰
 چنین گفت کز خسرو داد گر
 نه پیچید باید باندیشه سر
 (۳۵) کذا فی المخطوطین فاصواب الحق (؟)
 ۱۱۶۲ که او چو شبانست وما گوسفند ۰۰۰
 (۳۶) ونقصت فی ل
 (۳۷) ال المتابعة
 (۳۸) ۱۱۶۵ هنرهاش گسترده اندر جهان همه راز او داشتن در نهان
 (۳۹) ل لغرضاته
 (۴۰) ن إخفاف
 (۴۱) ل یلح
 (۴۲) ۱۱۶۶ مشو با گرامیش کردن دلیر کز آتش بترسد دل نره شیر
 (۳۴) الله ۰۰۰۰۰ سوء انقصت فی ل
 (۴۴) ل قال
 (۴۵) بزم دوم شاه نوشین روان با بوز جمهر و موبدان
 ۱۱۸۰ ازیشان یکی بود فرزانه تر بپرسید از او از قضا و قدر
 که فرجام و انجام چنین سخن چگونه است و این بر چه آید بین
 (۴۶) ۱۱۸۲ دگر گفت آنکس که روزی برست کدامست ویشی کرا در خورست
 چنین گفت کانکس که کوشنده تر بنیکی و کردارش آید بپر
 (۴۷) ل سماع

(٤٨) ١١٨٩ دگرگفت کرما چه نیکوترست زگیتی کرا نیکوئی درخورست

چنین داد پاسخ که آهستگی کریمی و رادی و شایستگی

(٤٩) ل قاله

(٥٠) ونقصت فی ک

(٥١) ١٢٠٢ دگرگفت کر بخشش و نیکخوی کد امست نیکوتر از هر د و سوی

١٢٠٤ چنین گفت کانکس که نا خواسته ببخشش کند جان آراسته

و گر برستاننده دارد سپاس ز بخشنده بازارگانی شناس

(٥٢) " أهله و " نقصت فی ل

(٥٣) ل و اما

(٥٤) ل إلی من لا یستحقه و إلی غیره

(٥٥) ١٢٠٦ دگرگفت بر مرد پیرایه چیست وزین نیکوئیها گرانمایه چیست

چنین داد پاسخ که بخشنده مرد که او نیکوئی با سزاوار کرد

١٢٠٩ اگر ناسزارا نشاند بمشک نبوید نروید گل از خار خشک

(٥٦) ی نقصت فی ل

(٥٧) ونقصت فی ک

(٥٨) ک و یطلب

(٥٩) ل ولیأخذ

(٦٠) ل ذخیره

١٢١١ چه سازیم تا نام نیک آوریم وز آغاز فرجام نیک آوریم

بد و گفت شود و ر باش از گناه جهانرا همه چون تن خویش خواه

هر آن چیز کانت نباشد پسند.

تن خویش و دشمن بدان در میند

- (٦١) ل لا
 (٦٢) مانقصت فی المخطوطتين
 (٦٣) ل و سئل
 (٦٤) ل أشر
 (٦٥) فی المخطوطتين تهمة
 (٦٦) ل و سئل
 (٦٧) فی المخطوطتين صلاحا
 (٦٨) ك فی عیشه
 (٦٩) فی المخطوطتين سواعد ایه
 (٧٠) ل عاجلة
 (٧١) وفی الحکمة الخالدة (القاهرة ١٩٥٢ صفحة ٣٤ سطر ١٠) فی
 الفصل " ما اخترت من آداب بزجمهر " نقرأ " قال أى الأشياء أقر
 للعین ؟ قلت الولد النجیب والزوجة الموافقة "

Ganjeshāyigān n. 76: What person afford the greatest delight in this world? Children of good behaviour and wives who abide by the wishes of their husbands.

- (٧٢) ل یعتقد
 (٧٣) ل البطر
 (٧٤) ١٢٢٦ دگر گفت کان چیست ای هوشمند
 که آید خرد مند را زو پسند
 چنین گفت کان کو خرد پرورد ندارد غم آن که زو بگذرد

وگزارجمندی سپارد بخاک نبندد دل اندر غم و درد و پاک
دگر کو زنا بونیها امید چنان بگسلد همچو از باد بید

(۷۵) ل طباع

(۷۶) ل وترك عن الإعطاء ونوك معاملة العقلاء

(۷۷) ۱۲۳۰ د گر گفت بد چیست بر پادشا کزو تیره گردد دل پارسا

چنین داد پاسخ که بر شهریار خردمند گوید که آهو چهار
یکی آنکه ترسد ز دشمن بجنگ و دیگر که دارد دل بخش تنگ
سدیگر که رای خردمند مرد بیکسونهد روز تنگ و نبرد

چهارم که دارد سرش پر شتاب نجوید بکار اندر آرام و خواب

(۷۸) ل لسرفه (کذا)

(۷۹) ل قلة

(۸۰) وفى الفصل " ما أخترت من آداب بزرجمهر ۱ (صفحة ۳۷ سطر ۱) نقرأ

قال أى شئ أشد تمجينا للمرأة ؟ قلت للعالم الصلف وللشجاع البغى

وللملوك صغر الخطر وللنساء قلة الحياء وللفقهاء إتباع الهوى ولعامة الناس
الكذب

(۸۱) وفى الفصل " ما أخترت من آداب بزرجمهر " (صفحة ۳۷

سطر ۶ نقرأ) قال ما بال الحكماء لا يكترون ملامة الجاهل ؟

قلت لأنهم لا يلومون العميان ألا يبصروا

(۸۲) اضافتك " واحدة "

(۸۳) ۱۲۴۴ پرسید دیگری هوشمند که اندر جهان کیست کو بیگزند

بیازد بتدبیر و جان پرورد وزو خویش و پیوند او برخورد

چنین داد پاسخ که کار از نخست

بنزد يك يزدان ببايد شجست

۱۲۴۸ دل خویشرا آشکار و نهان سپردن بفرمان شاه جهان
 بن خویشرا پرویدن بنار برو سخت بستن در رنج و آزار
 نگه داشتن مردم خویشرا برافزودن توشه درویشرا
 سپردن بفرهنگ فرزندان خرد که گیتی ینادان نباید سپرد
 چو فرمان پذیرنده باشد پسر نوازنده باید که باشد پدر
 (۸۴) ۱۲۵۳ بپرسید دیگر ز فرزند راست

به نزد پدر جایگاهش کجاست

چنین داد پاسخ که نزد پدر

گرامی چو جانست فرخ پسر

پس از مرگ نامش بدارد بجای

از یرا پسر خواندش رهنمای

(۸۵) ۱۲۶۰ دگر گفت با تاج و نام بلند

کرا خوانی از خسروان سودمند

چنین داد پاسخ که آن شهریار

که ایمن از و مرد پرهیزگار

ز آواز او بد هراسان شود زمین زیر تختش تن آسان شود

(۸۶) ۱۲۶۳ دگر گفت مردم توانگر بچیست . . .

چنین گفت کانکس که هستش پسند ببخش خداوند چرخ بلند

(۸۷) ۱۲۶۹ بگفتند هرگونه هر کسی همانا پسندش نیامد بسی

(۸۸) (مع قلب

۱۲۸۶ خرد در جهان چون درخت وفاست

و زو بر نخستین دل پادشاست

- ۸۹) ل لا اثرا
- ۹۰) ل الفضل
- ۹۱) ۱۲۹۵ چوکوشش نیارد تن زورمند نیارد سرآرزوها ببند
چوکوشش ز اندازه اندر گذشت چنان دان که کوشنده نومید گشت
- ۹۲) ل مطربغیر خیر
- ۹۳) راجع الى الفصل "ما أخترت من أخبار بزرجمهر" ص ۲۷ سطر ۹ - ۱۵
۱۲۹۷ خوی مرد دانا بگویم پنج وزین پنج هرگر نباشد ت رنج
چونادان کند خوی باهفت چیز نباشد شکفت گر برنجست نیز
- ۹۴) ۱۲۹۹ نخست آن که هرکس که دارد خرد ندارد غم آن کزو بگذرد
- ۹۵) الحکمة الخالدة ص ۳۷ س ۹ ولا يحزنوا لما لم يصبهم
۱۳۰۰ نه شادی کند زان که نایافته نه گر بگذرد زو بود تافته
- ۹۶) أما فی الحکمة الخالدة والتصنع للأشرار
- ۱۳۰۷ چهارم که باهرکسی راز خویش بگوید برافرا زد آواز خویش
- ۹۷) فی المخطوطین نقصت "زحسن الظن" راجع الى الحکمة
الخالدة
- ۱۳۰۹ ششم گردد ایمن بنا استوار همی پرنیان جوید از خاربار
- ۹۸) ۱۳۱۲ چو برانجمن مرد خامش بود از آن خامشی دل برامش بود
- ۹۹) فان أصاب
- ۱۰۰) ۱۳۱۷ چو با مرد نادانت باشد نشست زبردست گردد سرزبردست
- ۱۰۱) ل ولن مما
- ۱۰۲) ل أهل
- ۱۰۳) ۱۳۲۵ پیرسید پس موبد تیز مغز که اندر جهان چیست زیبا ونغز

- (۱۰۴) ۱۳۳۵ بدوداد پاسخ که آن به که مرگ نهد بر سراویکی تیره ترگ
- (۱۰۵) ك ينزل
- (۱۰۶) ۱۳۴۸ نیازد بکاری که نا کرد نیست نیازد آنرا که نازرد نیست
- (۱۰۷) ك يمته ل لايمت
- (۱۰۸) لا نقصت فی ل
- (۱۰۹) ۱۳۵۱ زشادی که فرجام او غم بود خردمند را از آن کم بود
- (۱۱۰) ۱۳۵۲ تن آسانی و کاهلی دورکن ۰۰۰۰
- (۱۱۱) ك كسری یوما
- (۱۱۲) ك يحدوني ل يحدوني
- (۱۱۳) ۱۳۶۰ پیرسید شان از تن و از نژاد زتیزی و آرام و فرهنگ و داد
ز شاهی و از تاج و کنداوری ز انجام و فرجام نیک اختر
- (۱۱۴) ۱۳۲۳ چو هرکس باندازه دانش سخن راند و نامد از آن رامشش
ببوزر جمهر آن زمان شاه گفت که رخشنده کوهر برآر از نهفت
- (۱۱۵) ل احدوا ك احدوا
- (۱۱۶) والصواب "وعند" راجع إلى المسعودی مروج الذهب ص ۲۰۵ "
أولها تقوى الله فى الشهوة والرغبة والرغبة والغضب و الهوى
- (۱۱۷) ۱۳۷۳ زبان راست گوی و دل آزیم جوی ۰۰۰۰
- (۱۱۸) ل فما
- ۱۱۸۹ ل قاید هم
- (۱۱۹) ۱۳۷۷ بدانگه شود تاج خسرو بلند که دانا بود نزد او آرجمند
- (۱۲۰) ل الخدماء
- (۱۲۱) ۱۳۷۹ نگه داشتن کار درگاه را ۰۰۰۰

- ۱۳۸۳ هراکسر که باشد بزندان شاه گهگار اگر مردم بیگناه
- (۱۲۲) ۱۳۸۷ جهاندار باید که از دین و داد بود در جهان تابود شاه شاد
- (۱۲۳) المسعودی حسن تأدیب الرعیة
- (۱۲۴) ۱۳۸۹ چو خسرو بفرهنگ دارد سپاه بر آساید از درد فریاد خواه
- (۱۲۵) ۱۳۹۱ همه رخنه پادشاهی بمراد بر آری بهنگام پیش از نبرد
- ز چیزی که گردد نکوهیده شاه نکوهش بود نیز بر تاج و گاه
- (۱۲۶) ۱۳۹۳ فزودن بفرزند بر مهر خویش۰۰۰۰۰
- (۱۲۷) ک ی دنی
- (۱۲۸) ل أرض
- (۱۲۹) ۱۴۰۰ چو باشد جهانجوی بافر و هوش نباید که دارد
- بیدگوی گوش
- (۱۳۰) ل اذی
- (۱۳۱) ک التغییب
- (۱۳۲) ک الصلاح
- (۱۳۳) ۱۴۱۲ دهانش پراز در خوشاب کرد۰۰۰
- (۱۳۴) ۱۴۱۷۰۰۰۰۰۰۰۰۰۰۰۰ سرمویدان وردان ارد شیر
- چو شاپور و چون یزدگرد دبیر۰۰۰۰۰۰۰۰۰۰۰۰
- (۱۳۵) انوشروان نقص فی ک
- (۱۳۶) ۱۴۱۹ بدانند گان گفت شاه جهان که با کیست این دانشراند رنهان
- کرو دین یزدان بنیرو شود همان تخت شاهی بی آهو شود
- (۱۳۷) ۱۴۲۳ چو با داد بکشاید از گنج بند بماند پس از مرگ نامش بلند
- (۱۳۸) ۱۴۲۵ د گر کو بشوید زبان از دروغ۰۰۰

- (۱۳۹) ۱۴۲۷ چهارم که از کهنتر پرگناه نجو شد سر نامور پیشگاه
 (۱۴۰) ۱۴۲۸ پنجم چنان باشد اندر سخن که نامش نگرده بگیتی کهن
 (۱۴۱) ۱۴۳۰ ششم بر پرستنده تخت خویش چنان مهر دارد که بر بخت خویش
 (۱۴۲) أضافت الترجمة الفارسية : و در طلب رضای ساعی تر
 (۱۴۳) ل ثاقت
 (۱۴۴) فی حاشیة ل هنا نقص کلام ثالثهم بزرجمهر .

LE TEXTE PERSAN

(کتاب تجارب الامم فی اخبار ملوک العرب والعجم ایا صوفیة ۳۱۱۵
 ورقة ۱۲۷ ب)
 حکمت رئیس الکتاب . گفت اقبیح اشیا مر سلطانرا لجاج است
 و ابرام (ورقة ۱۲۸ آ) امور قبل الفهم (۱) و ناخوشترین چیزها
 علما (را) حرص است و فقهارا حماقة و قضاة را حدة و فقرارا کبر
 و شیوخرا لا ابالیت و شبانرا کسالت (۲) و جمیع ناسرا بغض
 و عداوة . ده چیز از ده کس اقبیح است که از غیر ایشان بخل
 در ملوک و غدر در سلطان و خدعة در قضاة (۳) و غضب در
 اشراف و کذب در علما و مرض در اطبا (۴) و دم در اهل پوش
 و غیلة (۵) و فخر در صاحبان فاقة و فتنه در اجرا (۶) و زهو
 در اغنیا (۷)
 دیگر گفت چون در عمل کسلانرا موکل گردانند و اهل نسیانرا در
 طلب آداب حث کنند نه اول بآخر رسد و نه آخر باول .

دیگر گفت چون آتش در هیزم خشک افتاد و اهل جحل بشهوت مبتلا شدند و اهل فظاظت به سلطنت رسیدند نزدیک باشد که خلائق بعضی بعضی دیگر بخورند .

آنگاه انوشروان مودان مود و رئیس الکتاب گفت . با بزرجمهر مناظره و مطارحه کنید . ایشان گفتند آن ده عیب چه چیز است که صاحبش از آن مستغنی است اگر ترك کند (۸) ؟ بزرجمهر گفت بعضی احبار بجهة ادراك منازل ایشان و جرتر (۹) ، کسی که وقوف وی نباشد و مستهزی که بمردم تسخر کند و عیب نفس خود بخاطر نیاورد و نمام ذو الوجهین که القاء شر و عداوت میان خلائق کند (۱۰) و غیوری که بواسطه ظن و تهمت عدت کند و کسی که شریر قلیل الغمه باشد و کسی که کلمات هذیان و سخنان بی فکر بسیار گوید (ورقة ۱۲۸ ب) و کسی که مطمح نظر خود چیزی کرده باشد که بدان نرسد .

مودان مود گفت . یا حکیم هر انسانرا حاجتی است و هر حاجتی سبیلی و راهی است . هر که در آن سبیل و راه صایب شد منج است و هر که خطا کرد خایب است . اکنون این سبیل چیست ؟ (۱۱) گفت آن درك دنیا و آخره است و بدرك دنیا و آخره سبیل نیست الا بعقل و عقل دو نوع است مطبوع و متعلم و بعقل مطبوع خالق متفرد است و عقل متعلم مستفاد است از مطبوع و تعلم عوان کند الا بصحت طبع و گفته اند "انسان اسم صورتست و عقل هر گاه که از صورت جدا شد انسان کامل نباشد بلکه تمثالی بلا روح ماند (۱۲) " و هر کس که ادب طلب کند باید که اصولرا بشناسد و بدان النقا نماید از فروع . و اصل الامر در این آنست که خدایرا بیگانگی بشناسد و گواهی دهد که غیر از او خدای نیست و بیعت و حشر و نشر و قیامت ایمان آورد و تفویض معیشت بر او کند (۱۳) . و اصل الامر در دنیا آنست که طلب معایش از مواضع طویه کند و از مطالب خسیسه و مکاسب دنیه مجتنب باشد . و اصل الامر در اتخاذ اخوان الصفا اختلا کند

که چون محتاج شود با او مواساة نماید و چون زلتی از اوصاد ر شود عفو و اغماض کند و چون در نایبه و حادثه افتاد او را مداد و معاونت نماید (۱۴) و اصل الامر در نطق سکونت (۱۵) و اگر البه سخن گوید وصیت نگاه دارد و کند ما لا یعنی نگردد (ورقة ۱۲۹ آ) و از کثرت بلاء طایل پر حذر باشد و سخنرا همچون در اهم وزن کند (۱۶) • و اصل الامر در باب حرب آنست که دغدغه حرب و فرار را در خاطر جای ندهد • و اصل الامر در طعام آنست که در معده مکن الا بقدر طاقت و قوت و از خوان برخیزد و هنوز مشتهی باشد (۱۷) • و اصل الامر در لہو آنست که وقتی معلوم از برای آن و ساعتی مقرر در غایت معین گردانی • چو بدان غایت رسد ترك کند • و اصل الامر در عبادت آنست که روز و شب بر آن مشغول باشد و در آن هیچ تقصیر ننماید • و چستہ را که مدار اشیا بر آنست و از او مشعب می شود غنیمت دارد (۱۸) و احمد الناس آن کسی است که آنرا معلوم کند و فرا گیرد و میل هوا بخلاف آن نکند • چه پرورش هوا؟ آفات دین و عقلست و فضل آن کسی راست که عقلش بر هوا غالب کند • و اما صناعات افضلشان کتابتست (۱۹) • بی ریاضت نفس راست نیاید و چون روزی چند بر تعلیم آداب مواظبت نمود نافذ کند در کتابت و بلاغت و فصاحت منطق و مہتدی شود و بصواب کلام و خطاء آن خط خود را بستاید و مالہ و ما علیہ بداند • و آن شغل کتابت تمام حاصل نشود الا بحال چند که کاتب از آن مستغنی نیست • کسری سوال فرمود این خصال چیست؟ بزرجمهر گفت کاتب می باید که عاقل ، فہیم ، حلیم ، صدوق باشد • هر کرا آن خصال بکمال رسید مقصود و حاجت خود را از کتابت یافت و بعلو مرتبہ و سمو قدرت و خیر کثیر واصل شد (۲۰) •

انوشروان بہ موبدان موبد گفت چگونه کسی مراقبت بزرجمهر کما هو حقہ بجای تواند آورد؟ و بغزمود کہ زہ صاد بار و عادیہ ملوک عجم و اکاسرہ چنان بودی کہ اگر گفتندی زہ عطارا آنکس چہار ہزار درہم بودی و زیادہ بحسب آن در عطا افزودندی • فی الحال خازن بآمد و چہار صد ہزار درہم بخدم بزرجمهر آورد •

NOTES DU TEXTE PERSAN

- (۱) ۱۴۳۶ چنین گفت پس یزد گرد دبیر
 ابر شاه زشتست خون ریختن - باندك سخن دل
 برانگیختن
- (۲) ۱۴۴۶ چو کاهل بود مرد برنا بکار - از و سیر گردد دل
 روزگار
- (۳) ۱۴۵۳ (بزرجمهر) نکوهیده بر کار برده گروه - نکوهیده تر
 نزد دانش پژوه
 یکی آن که داور بود پر دروغ - نگیرد بر
 مرد دانش فروغ
- (۴) ۱۴۵۷ پزشکی که باشد بتن دردمند
 (۵) عله
 (۶) سه در احرا
- ۱۴۵۵ سپهبد که باشد نگهبان گنج - سپاهی که او سر
 بیچد ز رنج
 (۷) اعما
- (۸) ۱۴۷۹ سه آهو کدامست با دل براز - که دارند و هستند
 از آن بی نیاز
 (۹) و حرر
- (۱۰) ۱۴۸۳ سدیگر سخن چین و دو رویه مرد - بکوشد برانگیزد
 از آب گرد
- (۱۱) ۱۴۸۷ بپرسید پس موبد موبدان
 کسی نیست بی آرزو در جهان
 همان آرزو را بدین است راه - که پیدا بود مرد را
 دستگاه

- کدامین ره اید ترا سودمند - کدامست با درد و
رنج و گزند
- (۱۲) ۱۴۹۷ نباشد خرد جان نباشد رواست - خرد جان جانست
و ایزد گواست
- (۱۳) ۱۴۹۹ ز دانش نخستین بیزدان گرای - کجا هست و باشد
همیشه بجای
- (۱۴) ۱۵۰۵ همان دوستی با کسی کن بلند - که باشد بسختی ترا
یارمند
- (۱۵) ۱۵۰۶ تو بر انجمن خامشی برگزین - چو خواهی که یکسر
کنند آفرین
- (۱۶) ۱۵۰۸ سخن سنج و دینار گنجی مسنج
(۱۷) ۱۴۷۶ چنین داد پاسخ که کمتر خوری - تن آسان شوی
هم روان پروری
- (۱۸) ۱۵۲۴ میانه گزین در همه کارکرد - بپیوستگی هم بننگ
و نبرد
- (۱۹) ۱۵۳۱ دبیری بیاموز فرزند را
۱۵۳۴ دبیرست از پیشها ارجمند - و زو مرد افکنده گردد
بلند
- (۲۰) ۱۵۳۹ خردمند باید که باشد دبیر - همان بردبار و سخن
یادگیر
- ۱۵۴۱ شکیا و با دانش و راستگوی - وفادار و پاکیزه
و تازه روی
- چو با این هنرها شود نزد شاه - نباشد نشستش
مگر پیشگاه
- (۲۱) ۱۶۰۰ نگه کرد کسری بگفتار اوی - دلش گشت زنده بدیدار
اوی
- چو گفتی که زه بدره بودی چهار - بدین گونه بد
بخشش شهریار

INDEX

CLASSICAL ANTIQUITY II

<i>Em. Condurachi</i> : Burebista, successeur du programme politique de Mithridate VI Eupator	7
<i>R. Günther</i> : Bardesanes und die griechische Philosophie	15
<i>J. Fitz</i> : Die Laufbahn des Aelius Triccianus	21
<i>T. Szepessy</i> : Zur Interpretation eines neu entdeckten griechischen Romans	29
<i>J. Herman</i> : Évolution $a > e$ en latin tardif?	37
<i>Д. Б. Шелов</i> : Сарматы и гунны в Нижнем Подонье	49
<i>A. Chastagnol</i> : Sidoine Appollinaire et le sénat de Rome	57
<i>J. Irmscher</i> : Zum Menschenbild der Justinianischen Epoche	71
<i>S. Szádeczky-Kardoss</i> : Eine unkollationierte Handschrift der Homilie über die persisch-awarische Belagerung von Konstantinopel	87
<i>A. Scheiber</i> : Das Nachleben eines Achikar-Märchens	97
<i>I. Boronkai</i> : Ein für verloren geglaubter Teil eines Briefes von Enea Silvio Piccolomini	101
<i>V. Gortan</i> : Probleme des Redigierens eines nationalen Lexikons des Mittellateins	105
<i>Gy. Györfy</i> : Arpad, Persönlichkeit und historische Rolle	115
<i>T. Dömötör</i> : Das Fasten als magische Handlungsweise im ungarischen Volksglauben	137

APPENDIX

<i>M. Grignaschi</i> : Deux documents nouveaux à propos de la légende de Burzurğmîhr	147
--	-----

Printed in Hungary

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója

Műszaki szerkesztő: Botyánszky Pál

A kézirat nyomdába érkezett: 1978. V. 18. — Terjedelem: 16,25 (A/5) ív, 5 ábra

80.5958 Akadémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

The *Acta Antiqua* publish papers on classical philology in English, German, French, Russian and Latin.

The *Acta Antiqua* appear in parts of varying size, making up volumes.

Manuscripts should be addressed to:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription is \$ 36.00 a volume.

Orders may be placed with "Kultúra" Foreign Trade Company (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Account No 218 10990) or with representatives abroad.

Les *Acta Antiqua* paraissent en français, allemand, anglais, russe et latin et publient des travaux du domaine de la philologie classique.

Les *Acta Antiqua* sont publiés sous forme de fascicules qui seront réunis en volumes.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Les prix de l'abonnement est \$ 36.00 par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur «Kultúra» (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Compte-courant No 218 10990), ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

«*Acta Antiqua*» публикуют трактаты из области классической филологии на русском, немецком, французском, английском и латинском языках.

«*Acta Antiqua*» выходят отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации. Подписная цена — \$ 36.00 за том.

Заказы принимает предприятие по внешней торговле «Kultúra» (1389 Budapest 62, P. O. B. 149 Текущий счет № 218 10990), или его заграничные представительства и уполномоченные.

Reviews of the Hungarian Academy of Sciences are obtainable
at the following addresses:

AUSTRALIA
C.B.D. LIBRARY AND SUBSCRIPTION SERVICE,
Box 4886, G.P.O., Sydney N.S.W. 2001
COSMOS BOOKSHOP, 145 Ackland Street, St.
Kilda (Melbourne), Victoria 3182

AUSTRIA
GLOBUS, Höchstädtplatz 3, 1200 Wien XX

BELGIUM
OFFICE INTERNATIONAL DE LIBRAIRIE, 30
Avenue Marnix, 1050 Bruxelles
LIBRAIRIE DU MONDE ENTIER, 162 Rue du
Midi, 1000 Bruxe'les

BULGARIA
HEMUS, Bulvar Ruszki 6, Sofia

CANADA
PANNONIA BOOKS, P.O. Box 1017, Postal Sta-
tion "B", Toronto Ontario M5T 2T8

CHINA
CNPICOR, Periodical Department, P.O. Box 50,
Peking

CZECHOSLOVAKIA
MAD'ARSKÁ KULTURA, Národní třída 22,
115 66 Praha
PNS DOVOZ TISKU, Vinohradská 46, Praha 2
PNS DOVOZ TLAČE, Bratislava 2

DENMARK
EJNAR MUNKSGAARD, Nørregade 6, 1165
Copenhagen

FINLAND
AKATEEMINEN KIRJAKAUPPA, P.O. Box 128,
SF-00101 Helsinki 10

FRANCE
EUROPERIODIQUES S.A., 31 Avenue de Ver-
sailles, 78170 La Celle St-Cloud
LIBRAIRIE LAVOISIER, 11 rue Lavoisier, 75008
Paris
OFFICE INTERNATIONAL DE DOCUMENTA-
TION ET LIBRAIRIE, 48 rue Gay-Lussac, 75240
Paris Cedex 05

GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC
HAUS DER UNGARISCHEN KULTUR, Karl-
Liebknecht-Straße 9, DDR-102 Berlin
DEUTSCHE POST ZEITUNGSVERTRIEBSAMT,
Straße der Pariser Kommune 3-4, DDR-104 Berlin

GERMAN FEDERAL REPUBLIC
KUNST UND WISSEN ERICH BIEBER, Postfach
46, 7000 Stuttgart 1

GREAT BRITAIN
BLACKWELL'S PERIODICALS DIVISION, Hythe
Bridge Street, Oxford OX1 2ET
BUMPUS, HALDANE AND MAXWELL LTD.,
Cowper Works, Olney, Bucks MK46 4BN
COLLET'S HOLDINGS LTD., Denington Estate,
Wellingborough, Northants NN8 2QT
W.M. DAWSON AND SONS LTD., Cannon House,
Folkestone, Kent CT19 3EE
H. K. LEWIS AND CO., 136 Gower Street, London
WC1E 6BS

GREECE
KOSTARAKIS BROTHERS, International Book-
sellers, 2 Hippokratous Street, Athens-143

HOLLAND
MEULENHOF-BRUNA B.V., Beulingstraat 2,
Amsterdam
MARTINUS NIJHOFF B.V., Lange Voorhou-
9-11, Den Haag

SWETS SUBSCRIPTION SERVICE, 347b Heere-
weg, Lisse

INDIA
ALLIED PUBLISHING PRIVATE LTD., 13/14
Asaf Ali Road, New Delhi 110001
150 B-6 Mount Road, Madras 600002
INTERNATIONAL BOOK HOUSE PVT. LTD.,
Madame Cama Road, Bombay 400039
THE STATE TRADING CORPORATION OF
INDIA LTS., Books Import Division, Chandralok,
36 Janpath, New Delhi 110001

ITALY
EUGENIO CARLUCCI, P.O. Box 252, 70100 Bari
INTERSCIENTIA, Via Mazzè 28, 10149 Torino
LIBRERIA COMMISSIONARIA SANSONI, Via
Lamarmora 45, 50121 Firenze
SANTO VANASIA, Via M. Macchi 58, 20124
Milano
D E A., Via Lima 28, 00198 Roma

JAPAN
KINOKUNIYA BOOK-STORE CO. LTD., 17-7
Shinjuku-ku 3 chome, Shinjuku-ku, Tokyo 160-91
MARUZEN COMPANY LTD., Book Department,
P.O. Box 5050 Tokyo International, Tokyo 100-31
NAUKA LTD IMPORT DEPARTMENT, 2-30-19
Minami Ikebukuro, Toshima-ku, Tokyo 171

KOREA
CHULPANMUL, Phenjan

NORWAY
TANUM-CAMMERMEYER, Karl Johansgaten
41-43, 1000 Oslo

POLAND
WĘGIERSKI INSTYTUT KULTURY, Marszał-
kowska 80, Warszawa
CKP I W ul. Towarowa 28 00-958 Warszawa

ROMANIA
D E. P., Bucureşti
ROMLIBRI, Str. Biserica Amzei 7, Bucureşti
SOVIET UNION

SOJUZPETCHATJ — IMPORT, Moscow
and the post offices in each town
MEZHDUNARODNAYA KNIGA, Moscow G-200

SPAIN
DIAZ DE SANTOS, Lagasca 95, Madrid 6

SWEDEN
ALMQVIST AND WIKSELL, Gamla Brogatan 26,
101 20 Stockholm
GUMPERTS UNIVERSITETSBOKHANDEL AB,
Box 346, 401 25 Göteborg 1

SWITZERLAND
KARGER LIBRI AG, Petersgraben 31, 4011 Basel

USA
EBSCO SUBSCRIPTION SERVICES, P.O. Box
1943, Birmingham, Alabama 35201
F. W. FAXON COMPANY, INC., 15 Southwes
Park, Westwood, Mass. 02090
THE MOORE-COTTRELL SUBSCRIPTION
AGENCIES, North Cohocton, N. Y. 14868
READ-MORE PUBLICATIONS, INC., 140 Cedar
Street, New York, N. Y. 10006
STECHERT-MACMILLAN, INC., 7250 Westfield
Avenue, Pennsauken N. J. 08110

VIETNAM
XUNHASABA, 32, Hai Ba Trung, Hanoi
YUGOSLAVIA
JUGOSLAVENSKA KNJIGA, Terazije 27, Beograd
FORUM Vojvode Mišića 1, 21000 Novi Sad

ACTA ANTIQUA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

I. BORZSÁK, I. HAHN, †J. HORVÁTH,
ZS. RITOÓK, Á. SZABÓ, S. SZÁDECZKY-KARDOSS

REDIGIT

J. HARMATTA

TOMUS XXVI

FASCICULI 3-4



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1978

ACTA ANT. HUNG.

ACTA ANTIQUA

A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KLASSZIKA-FILOLÓGIAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: 1054 BUDAPEST, ALKOTMÁNY UTCA 21.

Az *Acta Antiqua* német, angol, francia, orosz és latin nyelven közöl értekezéseket a klasszika-filológia köréből.

Az *Acta Antiqua* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok a következő címre küldendők:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Megrendelhető a belföld számára az „Akadémiai Kiadó”-nál (1363 Budapest Pf 24 Bankszámla 215 11488), a külföld számára pedig a „Kultúra” Könyv- és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Bankszámla: 218 10990) vagy külföldi képviselőinél és bizományosainál.

Die *Acta Antiqua* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der klassischen Philologie in deutscher, englischer, französischer, russischer und lateinischer Sprache.

Die *Acta Antiqua* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten. Abonnementspreis pro Band: \$ 36.00.

Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Außenhandels-Unternehmen »Kultúra« (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Bankkonto Nr. 218 10990) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

MIGRATIONS OF THE INDO-IRANIAN TRIBES

The great importance of the migrations of Indo-Iranian tribes in Ancient Near East and Central Asia was recognized by historical research long ago. By the lack of written sources and direct linguistic evidence for these wide-ranging movements, however, linguistic and historical reconstruction often arrived at diametrically opposite results. Thus, one assumed that the spread of Indo-Iranian peoples from the steppes of Eastern Europe happened in two great waves: the first one was connected with the rise of animal husbandry, especially of horse-breeding and the invention of the two- or four-wheeled cart, while the second one was marked by the appearing of the equestrian nomads. Both waves of Indo-Iranian tribes, the first one in the beginnings of the IIInd millenium B. C., the second one in the beginnings of the IInd millenium B. C., affected the enormous territory stretching from the Danube basin and the Balkan peninsula up to Mesopotamia, Iran, and India on the one hand, and through Central Asia up to China on the other hand.¹

According to another theory published some years ago, the reduction in Indo-Iranian of the IE five-vowel system to a three-vowel system, consisting of *a i u*, must be ascribed to an overwhelming external pressure coming obviously from a substratum. This phonemic development of Indo-Iranian was due, according to this theory, to the Semitic environment with which the Indo-Iranian tribes came into contact in Mesopotamia in the first half of the IIInd millenium B. C. This assumption compelled, however, its author to venture a further conjecture according to which all Indo-Iranians, even the later Indians lived for a time in, or on the fringes of, Mesopotamia, and it was only after the reduction of the five-vowel system that they migrated to India. The same route of migration was also assumed for the Proto-Iranians.²

It follows from this theory that all Indo-Iranian tribes — the Proto-Indians in the first half of the IIInd millenium B. C., the Proto-Iranians in the

¹ J. WIESNER: *Fahren und Reiten in Alteuropa und im Alten Orient*. Der Alte Orient. Bd. 38. Heft 2—4. Leipzig 1939. Cf. J. HARMATTA: *Le problème cimmérien*. Arch. Ért. 7—9 (1946—48) 97 foll.

² O. SZEMERÉNYI: *Structuralism and Substratum. Indo-Europeans and Aryans in the Ancient Near East*. *Lingua* 13 (1964) 17 foll.

beginnings of the 1st millenium B. C. — migrated through the Caucasus at first to Mesopotamia and it is only from there that they spread to Eastern Iran and India, and perhaps to Central Asia. It results from this idea that Iranian peoples appeared in Central Asia in a relatively late epoch (perhaps about 700 B. C.) and they migrated to this territory from the south, while the Indians never entered the steppes of Central Asia.

It is, however, clear that neither of these theories can be adopted in this form. As regards the first theory, even if the invention of the cart and horse-riding was a revolutionary innovation in communication and warfare, we cannot neglect the economic and social development of the Indo-Iranian tribes and the geographical and climatic factors either. In the case of the second theory, the theses of which were again presented in a paper published shortly before,³ we have to stress first of all that it is not necessary to ascribe the reduction of the five-vowel system to the influence of a Semitic substratum. After the palatalization of *k g gh*, the vowel *e* lost its function from the viewpoint of phonemic opposition (e.g. **ker- : *kar- > *čer- : *kar-*) and became a mere allophone of */a/* (cf. */čer/ : /kar/ > /čar/ : /kar/* but */čar/ = [čer]*). Consequently, the reduction of the five-vowel system in Indo-Iranian can be explained as an outcome of the palatalization of *k g' gh*. Moreover, the Proto-Indian groups, settled in Mesopotamia, stood in linguistic contact with the Hurrians in the first line and not with the Semites. And to realize the improbability of this theory to full extent, it is enough to refer to the relation between the highly developed settled Semites and their nomadic relatives living to the south of them. Surely, the former exerted an influence on the latter in many respects, even in vocabulary, but no essential innovation, comparable to the reduction of the five-vowel system in Indo-Iranian, could spread from Babylonia among the nomadic tribes of the Arabian desert.

Instead of such general schemes, based on a very fragmentary and scanty evidence, I propose to reconstruct the migrations of Indo-Iranian tribes on a much broader basis by the help of their linguistic contacts with the many peoples living in the neighbourhood of them.

Indo-Iranian tribes separated from the Balts and Slaves at that time when agriculture began to develop in Europe, *i.e.* approximately in the first half of the Vth millenium B. C.⁴ They remained, however, in close contact with the Finno-Ugrians who adopted a large number of loan-words from Indo-Iranian or Proto-Iranian, Old Iranian, and Middle Iranian in the course of a very long period lasting up to the invasion by the Huns of Eastern Europe at the end

³ O. SZEMERÉNYI: Sprachtypologie, funktionelle Belastung und die Entwicklung indogermanischer Lautsysteme. *Acta Iranica* 12 (1977) 378 foll.

⁴ Cf. J. HARMATTA: Az indoeurópai népek régi településterületei és vándorlásai (Early Homes and Migrations of Indo-European Peoples). *MTA I OK* 26 (1972) 319 foll.

of the IVth century A. D.⁵ A considerable part of these loan-words — 53 borrowings — represents Indo-Iranian and Proto-Iranian, the epoch of which lasted from the middle of the Vth millenium B. C. up to the Ist millenium B. C. The split of Indo-Iranian into different dialects or languages, viz. Proto-Iranian and Proto-Indo-Kāfirī began already by the first palatalization, i.e. in a rather early period. Between the development $\acute{s} > s$ and $s > h$, characteristic for Iranian, and the separation from Baltic and Slavic of Indo-Iranian, seven stages of phonemic development can be distinguished and this relative chronological system can be still finer elaborated by the help of the Proto-Iranian loan-words occurring in Finno-Ugrian languages. Thus in final analysis eleven periods of phonemic development can be established within the prehistory of Proto-Iranian (and also of Proto-Indian to a certain degree), comprising three and a half millenia.

These eleven periods can be characterized by the following phonemic features and loan-words.⁶

1st period

a) change in the phonemic system

$\eta \text{ } \eta > a(n) \text{ } a(m)$

$o > a$

$k\acute{e} \text{ } k\acute{a} \text{ } k\acute{e} \text{ } k\acute{a} \text{ } k^w\acute{e} \text{ } k^w\acute{a}$

$g\acute{e} \text{ } g\acute{a} \text{ } g\acute{e} \text{ } g\acute{a} \text{ } g^w\acute{e} \text{ } g^w\acute{a}$

$ghe \text{ } gha \text{ } ghe \text{ } gha \text{ } g^whe \text{ } g^wha$

$l > r$ (l was preserved in South-East, on one part of the language area)

b) loan-word

FU **aju-* 'to drive, hunt' < PIr **ag-a-*

2nd period

a) change in the phonemic system

$k \text{ } g \text{ } gh > \acute{c} \text{ } \acute{f} \text{ } \acute{f}h$

b) loan-words

FU **orpas*, **orwas* 'orphan' < PIr **arbhas*

FU **pakas* 'god' < PIr **bhagas*

FU **tarwas* 'sickle' < PIr **dharvas*

⁵ Cf. J. HARMATTA: Irániak és finnugorok, irániak és magyarok (Iranians and Finno-Ugrians, Iranians and Hungarians). Magyar őstörténeti tanulmányok (Studies in Hungarian Prehistory). Budapest 1977. 167–182.

⁶ Cf. for the followings J. HARMATTA: Iranians and Finno-Ugrians, Iranians and Hungarians. 170 foll. For the phonetic, phonemic and semantic correspondences of the borrowings and their Proto-Iranian prototypes cf. J. HARMATTA: *op. cit.* 173 foll.

FU **martas* 'dead' < PIr **m̥rtas*
 FU **porčas*, **porśas* 'piglet' < PIr **parčas*
 FU **taiwas* 'heaven' < PIr **daivas* 'heavenly being'
 FU **werkas* 'wolf' < PIr **v̥rkas*

3rd period

- a) change in the phonemic system
 -as -is -us > [-aḥ -iḥ -uḥ] (in absolute word ending)
- b) loan-words
 FU **oćtara* 'whip' < PIr **aćtrā*
 FU **ońća* 'part' < PIr **anćaḥ*
 FU **ońćura* 'tusk' < PIr **anćuraḥ*
 FU **ćaka* 'goat' < PIr **ćāgaḥ*, **ćāgā*
 FU **kać-* 'to look' < PIr **kać-*
 FU **mańća* (< **manuća*) 'man' < PIr **manuśaḥ*

4th period

- a) change in the phonemic system
 ć ǰ řh > ś ź źh (in Proto-Indian ś ǰ řh)
- b) loan-word
 FU **arwa* '*present given or received by the guest' < PIr **arg^whaḥ*

5th period

- a) changes in the phonemic system
k^we g^we g^whe > *ke ge ghe*
k g řh > *ć ǰ řh*
- b) loan-words
 FU **tājine* 'cow' < PIr **dhe^xinuḥ*
 FU **tāδ'e* 'milk' < PIr **dedhi*
 FU **peδ'-* 'to milk' < PIr **pe^xy-*
 FU **sasar* 'younger sister' < PIr **svasār*

6th period

- a) changes in the phonemic system
p t k + X > *ph th kh*
-ār -an > *ā*, *-ēr -en* > *ē*

b) loan-words

- FU **śum-* 'strap' < PIr **syumē*
 FU **erše* 'male, man' < PIr **rśyaḥ*
 FU **warsa* 'foal, colt' < PIr **vṛsaḥ*
 FU **säptä* 'seven' < PIr **septä*
 FU **teše* 'ten' < PIr **deša*
 FU **śata* 'hundred' < PIr **śata* Pl. N.
 FU **sew-* 'to eat' < PIr **ksew-*
 FU **reśme* 'strap, cord' < PIr **reśmiḥ*
 FU **sone* 'tendon' < PIr **snēvē*
 FU **kota* 'house' < PIr **kataḥ*

7th period

a) changes in the phonemic system

rs ks > [*rš kš*]

b) loan-words

- FU **mekše* 'honey-bee' < PIr **mekšī*
 FU **mete* 'honey' < PIr **medhu*
 FU **kar-* 'to dig, plough' < PIr **kar-*
 FU **jewä* 'corn' < PIr **yevaḥ*

8th period

a) changes in the phonemic system

e > *a*, *ai* > *ai*, *ə* > *i*

f+t > *št*, *fh+t* > *ždh*

-is+dh > *-iždh*, *-us+dh* > *-uždh*

b) loan-words

- FU **asura* 'lord' < PIr **asuraḥ*
 FU **ropa*, **ropaša* 'fox' < PIr **raupaḥ*, **raupāsaḥ*
 FU **sara* 'flood' < PIr **saraḥ*
 FU **säre* 'vein' < PIr **sariḥ*
 FU **sura* 'beer, wine' < PIr **surā*
 FU **sejte* 'bridge' < PIr **saituḥ*
 FU **śasra* 'thousand' < PIr **žhasra* Pl. N.
 FU **šeṅke* 'wooden wedge' < PIr **śankuḥ*
 FU **sorwa* 'horn' < PIr **śruvā*
 FU **śuka* 'barb of corn' < PIr **śūkaḥ*
 FU **wos-* 'to buy' < PIr **vas-*
 FU **vašara* 'axe' < PIr **važraḥ*
 FU **woraša* 'wild-boar' < PIr **varāžhaḥ*

9th period

a) change in the phonemic system

-is > *iś*, *-us* > *-uś*

b) loan-words

FU **saś-*, **soś-* 'to become dry' < PIr **sauś-*

FU **šäre* 'brooklet, rill' < PIr **kšarah*

10th period

a) changes in the phonemic system

št žd ždh > [*št žd ždh*] (before 1600 B. C.)

-iś > [*-iś*], *-uś* > [*-uś*]

tst dzd dzdh > *st zd zdh*

b) loan-words

FU **viša* 'anger, hatred, hate' < PIr **viš*, **višam*

FU **ora* 'awl' < PIr **ārā*

FU **punta* 'soil, earth' < PIr **bhundhaḥ*

11th period

a) changes in the phonemic system

bh dh gh > /b d g/ = [b- d- g-] + [-β- -δ- -γ-]

ph th kh > /f θ x

žh řh > /ž ř

b) loan-words

FU **oṇke* 'hook' < PIr **ankaḥ*

FU **šere* 'clan, custom' < PIr **šardah*

By help of the Indo-Aryan lexical elements pointed out in Hurrian, an absolute date, too, for certain phenomena of this phonemic development can be established. Thus, we can state that the XVIIth-XVIth centuries B. C. fall in between the limits of the 10th period of Proto-Iranian linguistic chronology. It seems on the basis of this chronological evidence that about 300 years as an average space of time can be attributed to each period. Surely, this schematic chronological system does not correspond to reality because the rhythm of linguistic change must not be necessarily constant. Thus, beside the uniform rhythm of linguistic change we can also reckon with accelerating or slowing and even with alternating rhythm of phonemic development. In any case, however, the average chronological scheme attributing about 300 years to each period may serve as a starting point and it may be corrected by the help of additional, *e.g.* archaeological, evidence in the course of later researches.

Now, we can proceed to examine the spread and migrations of Proto-Iranians and Proto-Indians by the help of their linguistic contacts with the neighbouring peoples within these time limits. The contact and even ethnic amalgamation of Proto-Iranians with Finno-Ugrian tribes lasted in the wooded steppes of Eastern Europe during the whole period.⁷ The connections with the Proto-Balts and Proto-Slaves might have been rather weak because they did not leave any tangible linguistic traces recognized so far.⁸ Linguistic evidence is also missing for the contacts between Proto-Iranians and Daco-Mysians. On the basis of abundant archaeological finds, however, one could successfully reconstruct the relations between the two populations in Late Neolithic and Copper Ages.

If we pass towards the South-East, we can find very interesting linguistic data for the spread and migrations of Proto-Iranians and perhaps Proto-Indians to the steppes, stretching north of the Caucasus as well as for their contacts with the North-Western and South-Eastern groups of Caucasian tribes.

The earliest trace of these contacts may be represented by Udi *ek* 'horse'⁹ which could only be borrowed from Indo-Iranian **ekwa-* before the first palatalization, i.e. in the 1st period of Proto-Iranian phonemic development (perhaps about 4000 B. C.) according to the chronological scheme established above.

Beside this word, however, other names for 'horse' of probably Proto-Iranian origin also occur in North-Western Caucasian languages: Chercassian *šə*, Kabardian *šə* 'horse', Abkhaz *a-čə* 'the horse'.

On the other hand, South-Eastern Caucasian languages offer the following linguistic data: Lak *č'u*, Khinalug *pšə* (< *b-šə*), Chechen *gaur*, Ingush *gour* 'horse', Khinalug *spa* 'ass colt'.

Obviously, here we have to do with three different terms:

1) *šə*, *šə*, *čə*, *č'u* may go back to Proto-Iranian or Proto-Indian **ečva-*, **esva-* (> **asva-*) because the initial vowel might have been understood as a demonstrative element in North-Western Caucasian languages (cf. Abkhaz *a-čə* 'the horse'). If a form **ečva-* was the prototype, it may represent the 3rd period of Proto-Iranian phonemic development, i.e. it could be adopted in the second half (or perhaps towards the end) of the IVth millenium B. C.

2) The term *gaur*, *gour* is again apparently connected with Persian *gōr* 'wild ass' which probably goes back to a Proto-Iranian or Old Iranian prototype **gaura-*.

3) Finally, Khinalug *spa* is, of course, an adoption of Old Northern Iranian **aspa-*.

From among the numerous Iranian loan-words of North-Western and South-Eastern Caucasian languages some may be perhaps of Proto-Iranian or

⁷ Cf. note 5.

⁸ The validity of this statement is restricted, of course, to the Proto-Iranian Age.

⁹ The Udi word was regarded by A. NEHRING: Studien zur indogermanischen Kultur und Urheimat. WBKL 4 (1936) 107–108 as the source of IE **ekwos* (!).

Proto-Indian origin. Thus, Kürin *γab* 'handful' is probably an archaic borrowing from Proto-Iranian or Proto-Indian **gabha-* (cf. OInd *gabhasti-*), while Batsian *ħač̣* 'to see' may go back to Proto-Indian or Proto-Iranian **kač-* 'to see' reflecting the 3rd period of Proto-Iranian and Proto-Indian phonemic development, i.e. approximately the end of the IVth millenium B. C. Chechen and Ingush *mār* 'husband' may be also an ancient (Proto-Iranian or Proto-Indian) borrowing of the famous term **marya-*.

In spite of the scantiness of this linguistic evidence, these ancient Proto-Iranian or Proto-Indian loan-words to be found in Caucasian languages offer a valuable testimony for the advance of Proto-Iranian or Proto-Indian tribes towards the Caucasus at a very early date.

If we pass over to Siberia, looking for the spread towards North-East of Proto-Iranians and Proto-Indians, we have to state that no clear linguistic traces of their direct contact with the Samoyeds can be recognized. The reason for this phenomenon may be that a belt of tribes speaking Ket, Kott, Arin, Assan and other relative languages separated the Indo-Iranians from them. Unfortunately, apart from the Kets the overwhelming majority of these tribes together with their languages completely disappeared. Nevertheless, we still find some traces of their ancient linguistic contacts with Proto-Iranians. Thus, Kott *art'a* 'true, veritable' may go back to Proto-Iranian **ṛta-*, Kott *čâk* 'force', *čaga* 'strong' may reflect Proto-Iranian **čak-* (cf. OInd *śaknoti*), and Kott *čak* 'to pass down' could be an adoption of Proto-Iranian **čak-* 'to pass' (cf. OIr *sak-*). All these forms could represent the 3rd stage of Proto-Iranian phonemic development, i.e. a rather early period. Perhaps Ket *kuos* 'cow' reflects an even earlier period if it goes back to Proto-Iranian **g^wāus*.

These loan-words probably speak in favour of a very ancient linguistic contact between Proto-Iranian or Proto-Indian and the Ketic languages. Some of these loan-words also penetrated into the Turkic languages (cf. Turkic *čaq* 'force', *čaq* 'time') which very likely adopted some Proto-Iranian term also independently from the Ketic languages. One of such borrowings may be *yag-*, *yaya-* 'to sacrifice', which may reflect Proto-Iranian **yag-* before the first palatalization (cf. OInd *yaj-*, OIr *yaz-*). If these loan-words did not have been mediated by some unknown disappeared language to the Turkic ones, one could think of a very early advance of Proto-Iranians to Central Asia.

On the South-Western corner of the Indo-Iranian linguistic area, the Proto-Indians advanced to Mesopotamia towards the end of the IIIrd millenium B. C. and formed more or less important dynasties and the class of *maryannu* there. Thus, the question arises whether this movement or parallel movements touched the territory of later Iran at the same time. We are faced with a difficult and complicated problem which includes both the question of the immigration to India of Proto-Indians and that of the movements of Proto-Dravadians. It is impossible to discuss these problems in detail at this occasion. In any case,

it seems possible to presume that the Proto-Dravidians advanced through Iran to India, perhaps partly parallelly with the immigration of the Proto-Indians.

It would be, therefore, important to examine the question of early linguistic contacts between Proto-Indians and Proto-Dravidians. Unfortunately, the poverty of Dravidian consonantal system and particularly that of consonant clusters does not permit to establish the most ancient contacts between Proto-Indian and Proto-Dravidian reassuringly. Thus, we can only guess that Dravidian words as *cāy-* 'to incline, lie down', *cari-* 'to roll', *cantam* 'beauty, pleasure, happiness', *cati-* 'to destroy, kill' could go back to Proto-Indian **čay-* (Skr. *śete*), **čar-*, **čāntam* (Skr. *śānta-*, *śānti-*) and **čāt-* (Skr. *śātayati*) because Proto-Dravidian possessed only one initial affricate to render Indian initial *c-*, *s-*, *ś-*. In any case, the quoted words can be postulated for Proto-Dravidian but it is a question whether Proto-Dravidian means the same chronological level and period as the term Proto-Indian. For the rather early date of Proto-Indian and Proto-Dravidian contacts speaks also the fact that one of the Dardic languages, viz. Tirahī, borrowed the word *kuz²ra* 'horse' from Dravidian (cf. Tamil *kutirai*).¹⁰ If it would be sure that Proto-Dravidian borrowed the quoted terms from the reconstructed Proto-Indian forms, then the beginnings of the contacts between the two languages could go back up to the IVth millenium B. C. But such an assumption cannot be taken for granted at present.

Historical and linguistic research often presumed that the Dravidians came from Northern territories lying around Lake Aral where they had intensive linguistic contacts with Finno-Ugrian tribes. It was even assumed that Dravidian and Finno-Ugrian were genetically related languages. Linguists tried to assure a linguistic basis for this theory but even the latest effort to point out a great number of common elements in Finno-Ugrian and Dravidian vocabulary did not arrive at any conclusive result. In any case, however, if the golden land *Ḫarali* (later *Arali*, *Arallu*) of the Sumerian hymn on the trade with Tilmun,¹¹ situated beyond Tukriš in the far North-East, can be sought in Iran and perhaps even in Ancient Chorasmia indeed, then this name may be of Dravidian origin (cf. Tamil *aṛal* 'to burn, shine', *aṛali* 'fire', *aṛalōṇ* 'Agni, sun') and its meaning could be the same as that of Chorasmia, reflecting Old Iranian **Xvāra-zmi-* 'land of the Sun'. If the localization of *Ḫarali* and this interpretation of its name prove to be correct, then this toponym may give a hint for the ancient home of the Proto-Dravidians.

In this context the question also arises how the areal position of Proto-Iranian, Proto-Kāfirī and Proto-Indian can be reconstructed before the immigration of the Proto-Indian tribes to India. From the view-point of the Indo-Iranian linguistic area, the linguistic features of Kāfirī (viz. Aryan **žh*, **ʃh*

¹⁰ Cf. G. MORGENSTIERNE: Report on a Linguistic Mission to North Western India. Oslo 1932. 21.

¹¹ Cf. for *Ḫarali* G. KOMORÓCZY: Ant. Tan. 18 (1971) 5 foll.

Kāfirī *z* (*dz*), *ž* (*ǰ*) but Old Indian *h*, Aryan **č* Kāfirī *ts* but Old Indian *ś*) can only be explained by the assumption that Kāfirī had a fringe position on the one hand, and it had a closer contact with Proto-Iranian on the other hand. These two statements can only be harmonized one with another if the original position of Proto-Iranian and Proto-Indian was not along a North-South axis, but it was, at least partly, parallel in this direction and Kāfirī took the northern fringe of Proto-Indian. Thus, the migration of the Proto-Indian and Proto-Kāfirī tribes could be reconstructed from geographical view-point approximately along the same route which was proposed for the migration of the Proto-Indians by R. Ghirshman recently.^{11a}

Finally, we have still to add some hints about the migration of the Proto-Iranians towards Eastern Asia. We can point out a series of archaic loan-words borrowed from Proto-Iranian both in Chinese and Korean. The Archaic Chinese forms **k'ân* 'to cut', **g'wân* 'martial', **dz'îwan* 'to create', **swân* 'grand-son', **âk* 'bad, evil, wrong'¹² reflect rather exactly Proto-Iranian prototypes like **khan-* 'to dig', **g^whan-* 'to kill', **jan-* 'to create', **sunu-* 'son', **agha-* 'evil, bad'. Similarly, Korean *pad* 'field', *yok-ta* 'to bind', *sul* 'wine', *sen* 'old-grey'¹³ may be borrowed from Proto-Iranian forms like **pada-* 'place', **yug-* 'to bind', **surā* 'alcoholic drink', **senā-* 'old'. This evidence may attest the early advance of Proto-Iranians to the borders or even into the territory of China and Korea.

In final analysis, on the basis of this linguistic evidence the migrations of the Proto-Iranians and Proto-Indians on the territory of Central Asia prove to have been a very complicated and wide-ranging movement in the IIIrd-IInd millennia B. C. The linguistic data speak for the early beginnings of this movement but on the basis of the small number of the earliest Proto-Iranian loan-words in the neighbouring languages we could rather think of a slow infiltration in small groups than of a mass migration which may be perhaps the case at the end of the whole process. Beside the bulk advancing to Mesopotamia, to Iran and to India on different routes, other smaller Proto-Iranian groups passed towards the Altai Mountains and reached China and Korea long before the famous invasion to China of the Hsien-yun or Hsien-yü (Archaic Chinese **kām-miār*)¹⁴ in the beginnings of the VIIIth century B. C.

Budapest.

^{11a} R. GHIRSHMAN: *L'Iran et la migration des Indo-Aryens et des Iraniens*. Leiden 1977.

¹² For the Archaic Chinese forms cf. B. KARLGREN: *Grammata Serica*. BMFEA 12 (1940) 1–472.

¹³ The quoted Korean words were used as evidence for the linguistic affinity between Korean and Indo-European formerly, cf. H. JENSEN: *Indogermanisch und Koreanisch. Germanen und Indogermanen*. Festschrift für Herman Hirt. II. Heidelberg 1936. 1936. 162 foll. with earlier literature.

¹⁴ Cf. G. HALOUN: *Zur Üe-tsi-Frage*. ZDMG 91 (1937) 318, note 1.

HISTORISCH-GEOGRAPHISCHE NACHRICHTEN

AUS DER ALTHURRISCHEN ÜBERLIEFERUNG, DEM ALTELAMISCHEN
UND DEN INSCRIFTEN DER KÖNIGE VON AKKAD FÜR DIE ZEIT
VOR DEM EINFALL DER GUTÄER (CA. 2200/2136)

II. TEIL*

VII. Ergebnisse mit Übersichtstabellen	195—240
A. Akkad-Sumer	195—213
1. Ausdehnung von Akkad unter den einzelnen Königen (Tab. 1—4) S. 195 ff.	
2. Inscriptlich bezeugte Bautätigkeit der Könige von Akkad (- Tab. 5) S. 202	
3. Synchronismen mit (Unter-)Regenten in Sumer (Tab. 6) S. 202 ff.	
4. Auswertungen: a) Expansionsrichtungen des Akkad-Reiches; b) Warum sind wichtige altsumerische Städte in der Akkad-Zeit nicht genannt? c) Sind historische Rückschlüsse aus der Ur-III-Zeit auf Altsumer und Akkad möglich? d) Regenten- und Unterregenten-Titel S. 205 ff.	
B. Hurriterland <i>Šubartu</i> — <i>Su-bi-ri</i> (zu Tab. 2, 3)	213—214
C. Elam-Awan-Susa-Anšan mit Barahsi (zu Tab. 4)	214—240
1. Lokalisierungen und Ausdehnung von Elam S. 215 ff.	
2. Elams Kämpfe mit Sumer-Akkad im 3. Jt.: a) Inscriptliche Zeugnisse ab Eannatum von Lagaš; b) Nachrichten der Sumerischen Königsliste (SKL); c) Abzuändernde Synchronisierungen der SKL (mit Tab. 7) S. 221 ff.	
3. Elamische Herrscher und Herrschertitel der Akkad-Zeit: a) Synchroner Überblick (Tab. 8); b) «Puzur»/*Kutik-Inšušinak; c) Titel S. 225 ff.	
4. Ermittelte elamische Herrscher des 3. Jt. und die Awan-Könige der Altelamischen Königsliste (Tab. 9, 10) S. 236 ff.	

VII

A. AKKAD-SUMER

A.1. Ausdehnung von Akkad unter den einzelnen Königen [Add. Anm. 188]

ZEICHENBEDEUTUNG FÜR TAB. 1—4:

1. Spalte:

PS	= Ortsname (ON) schon prä-sargonisch bezeugt
S	= erst sargonisch bezeugt (meistens erst damals gegründet)
S+	= sargonisch und später.

3.—7. Spalte:

—	= Textzusammenhang unklar. Kampf? Besitz?
+	= Schauplatz eines Kampfes, aber wohl nicht erobert
+—	= Station auf einem Feldzug, aber kein Kampf
+I	= durch Kampf erobert
+I, II	= sowohl als erobert als auch als Besitz von Akkad bezeugt
II	= Besitz von Akkad laut Text
(II)	= Besitz von Akkad erschließbar

* Ersetzt die in Acta Ant. Hung. 22 (1974) 157—247 mehrfach (163⁹, 172⁵², 214, 216¹¹⁵, 217, 219¹³¹, 220¹³⁵, 220¹³⁷, 221, 236, 237¹⁸⁷, 243, 247) angekündete umfassendere Darstellung in THeth 9. — Ebd. S. 160, Z. 12 v. o. lies «Urkiš als Stadt des Kumarbi».

1. TABELLE: BABYLONIEN BIS BAGHDAD

		Sargon V. 1 a, b, e LUGAL Kiš	Rimuš V. 2 a, b LUGAL Kiš	Maništusu V. 3 a, b LUGAL Kiš	Narāmsin V. 4 (a)/b LUGAL A-ga-dèKI	Šarkališarri V. 5 a, b LUGAL A-ga-dèKI
PS, S+	Meer — Pers. Golf	+I	+I, II	(II)	(II)	
PS, S+	Hafen Eninmar	+I	(+I, II)	(II)	(II)	
PS, S+	Euphrat UD. KIB. NUN ÍD	(II)	(II)	(II)	II	
PS, S+	Tigris IDIGNA ÍD			II	II	
S+	ÍDAbgal ÍDNUN. ME			II		
PS, S+	Adab UD. NUNKI		+		II, —	II
S+	A-ga-dèKI	II	(II)	II	II	(II)
PS, S+	Akšak ÚH ^{KI}					+
S+	Aktab Girtab			II		
S	ÍDAmaštiak			II		
S	Bar			II		
S	Baraz-EDIN			II		
P [?] , S+	Basime (Mišime)			II		
S	Baz			II		
S	Bīt Giš-ma-nu ^{KI}			II		
S	Damigi			II		
(postsarg. Puzriš-Da- gan) 1 Fund	Drehem				II	
S+?	Dūr-Sin			II		
S	Emarza			II		
	Eninmar s. o. Meer					
S	ÍDé-eren-na				II	

S	<i>Ešnunak</i>			II		
S	<i>Girdani</i>			II		
S	<i>Harḥamunak</i>			II		
S	<i>Ibiri</i>			II		
S	IN ^{KI}				II	II
S+	KÁ.DINGIR.RA Babylon					II
S+	<i>Kazallu</i> <i>Ga-za-lu</i>		+ I	II •		
PS, S+	KI.AN ^{KI}		+			
PS, S+	<i>Kiš</i>	II	(II)	II	(II)	(II)
PS, S	KI.UD ^{KI}			II		
S+	G ú - d u ₈ - a ^{KI} <i>Kutû(m)</i>			II		
PS, S+	<i>Lagaš</i> sum. ŠIR.BUR.LA ^{KI} akk. LA.BUR.ŠIR.RI ^{KI}	LA.ŠIR.BUR ^{KI} + I	+ I	(Original) II	(Original) II	II
S+	<i>Marda</i> (Marad) <i>na-GUR₈-za-am</i> ^{KI}	+		II	II	
S	<i>Nakabtum</i> ÍD				II	
S+	<i>Naksu</i>					+
PS, S+	<i>Nippur</i> <i>Nibru</i> EN.LÍL.KI	+ I	II	II	II, —	II
PS, S+	<i>Sippar</i> UD.KIB.NUN ^{KI}		II	II	II	II
S+	Sumer Š u m e r ū m		+ I	(II)	(II)	II
PS, S+	sum. k i - e n - g i ^{KI} Š ù - n a m - i n - d a - a				+	
PS, S+	<i>Umma</i> GIŠ.Û ^{KI} akk. UB.ME ^{KI}	+ I	+ I	II	—	
PS, S+	<i>Ur</i> <i>Uri</i> ŠEŠ.UNUG ^{KI} ŠEŠ.AB ^{KI} (Schreibg. ab Ur III)	+ I	+ I, II	(II)	II, + ?	
PS, S+	<i>Uruk</i> UNUG ^{KI}	+ I	II			+
PS, S+	<i>Zabalam</i> INNIN.UNUG ^{KI} INNIN.AB ^{KI}		+		II	
	ZI.KALA.MA			II		

2. TABELLE: ASSYRIEN UND OST-TIGRIS-LAND AB DIYALA-GEBIET NÖRDL.

			Sargon V. 1 a, e	Rimuš V. 2 a	Maništusu V. 3 a	Narāmsin V. 4 (a), b, d	Šarkališarri V. 5 a, d
a) (später) Assyrien (benanntes Gebiet)	S+ (Stadt ! PN) S+ (für ON) S+	Assur A-šūrKI HSS X sargon. Ninive RimušKI		II II	Votivg. f. M. II (II)	 II II	
b) Ost- Tigris- Land	 S+ S+ PS, S+ PS, S PS, S+ S+ S+ S+ S+	Oberes Meer = Urmia-See Agrab, Tell Am (?) Arame Armani Ešnunna Gašur Ḫafāgi, Tell (ab S Tutub ?) Gutium Lulluwe/Lulubi «Luristan» Nikum Sidur[; bei Ninive Simurru Tibar-Gebirge	 (II) +I	 (II) (II) II •	 II (II) (II) •	+ - + +I + II (II) II + Funde Anm. 155a Votivg. f. N. + + +	II II + Votivg. f. S. Votivg. f. S. +

3. TABELLE: NORDEN, WESTEN, SÜDEN

			Sargon V. 1 a, c, e	Rimuš V. 2 a	Maništusu V. 3 a	Narāmsin V. 4 (a), b – d	Šarkali- šarri V. 5 a
a) Norden: Hābūr- Gebiet bis oberer Euphrat und oberer Tigris	S +	Brak, Tell Ebla Euphrat Pir Hüyesin bei Diarbekir Subartu (Hurr.- Reich)	+ I	II	(II)	II + + – II?	II?
	S +	Talḫat Ulisum			II?	Verbündeter? + – + –	
b) Westen bis Gebel Bišri	S	Yarmuti (am Euphrat)	+ I				
	Stadt PS; ON PS?,	Mari (= Tell Ḫariri)					
	S +		+ I			II?	
	S +	MAR.TU/DÚ im Basar KUR				(MAR.TU V. 4 a, suspekt, unklare Erwähnung)	+
c) Süden	S +	Tuttul (Mittl. Euphrat)	+ –				
	S +	Magan	Handel			+ I	
	PS, S +	Meluḫḫa Tilmun NI.TUKKI	Handel Handel Handel				

4. TABELLE: ELAM; UNTERLAUF DES TIGRIS (BEIDERSEITIG) BIS IN DIE GEBIRGE IRANS

			Sargon V. 1d, e	Rimuš V. 2 d	Maništusu V. 3a. d	Narāmsin V. 4 b, d	Šarkališarri V. 5 b, d
a) Hauptprovinzen/orte	S+	Anšan			+		
	PS, S(+)	Awan	+ ?	+			
	S+	Barahsi	+ ?	+ I		(V. 4 a !) verbündet oder unterworfen ?	
	PS, S+	Elam NIMKI	+ ?	+	Weihg. f. M. von ENSI v. E.; Vater eines Zeugen im MO war <i>abi ali</i> NIMKI	Bündnisvertrag; N. heiratet elam. Prinzessin. — Am Ende Bruch	Elam u. Zahara stehen vor Akšak +
						«Puzur»-Inšušinak v. Elam	
	PS, S+	Susa INANNA/ INNIN. ERĪNKI (MÜŠ. ERĪNKI)	+ ?	+	Weihg. f. M.	Originalfunde ?	
b) Berge, Flüsse Elams		1dQabliti (zwi- schen Awan und Susa)		+			
		Silberberge Gebiet bis KUR.KUR KÜ (suspekt)	—				
		Silberminen <i>hu-ri</i> KÜ (über einen Fluß erreicht)			+ —		
		Zedernwald	—			(interpoliert)	

c) Weg vom Gebiet am Unterlauf des Tigris nach Elam (ON ohne Zusatz bisher nur S.)		Bun ?ban	+ ?				
		Gunilaḥa	+ ?				
		ḪÉ-ni	+ ?				
		Ḫuzi[-	+ ?				
	S +	Kār-dè-dè Kār-NE-NE	+ ?				
		Saliamu	+ ?				
	S +	Sapum Sa-KA × ŠUKI	+ ?				
		Siriḫum	+ ?	+	+	(Kampf gegen 32 Städte bei der «Unterwerfung von Anšan und S.)	
	PS, S +	Urua URU + AKI Zaḥara	+ ?	+			Zaḥara und Elam vor Akšak (Tabelle 1) +

A.2. (= 5. Tabelle) : Inschriftlich bezeugte Bautätigkeit der Könige von Akkad (alphabetisch nach Tab. 1, 2) :

Adab : Bauziegel Narāmsins V. 4 b ;

Brak, Tell : Bauziegel Narāmsins V. 4 b ;

KÁ.DINGIR.RA/Babylon : Stadt zuerst bei Šarkališarri bezeugt, der dort die Fundamente der Tempel für die Anunnitum (Ištar) und den A.MAL legt ; V. 5 a ;

Kiš : von Sargon wiederaufgebaut V. 1 a, b ;

Lagaš : Bauziegel aus Girsu-Tello mit Namen Narāmsins V. 4 b ;

Maništusu^{KI} : neue Stadt oder umbenannte Stadt ? V. 3 a ;

Marda (Marad) : Länderkäufe von Maništusu (V. 3 a) ; Narāmsin läßt während seines Feldzuges nach Magan dort durch seinen Sohn Lipit-ili den Tempel des Stadtgottes Lugal-marda erbauen ; V. 4 b.

Nippur : Bautätigkeit Narāmsins (V. 4 b) : Bauziegel ; Fundamente des Enlil-Tempels gelegt (fortgesetzt von Šarkališarri V. 5 a) ; Mündung des Kanals é - e r e n - n a nach Nippur belegt.

Ninive : Ištar-Tempel von Maništusu erbaut laut Šamši-Adad I. ; V. 3 a ;

Rīmuš^{KI} : von Rīmuš errichteter Vorposten ca. 40 km nördl. von Ninive V. 2 a ;

(Sippar : vgl. V. 3 a suspektes Cruciform Monument) ;

Ur : Bautätigkeit vorauszusetzen, bevor Sargon seine Tochter Enheduanna als Priesterin dort einsetzt (V. 1 e mit Anm. 124). Türangelstein mit Inschrift der Enmenanna, der Tochter Narāmsins, die dieser dort als Priesterin eingesetzt hatte, V. 4 b.

Zabalam/INNIN.AB^{KI} : Narāmsin baut den dortigen INNIN-Tempel V. 4 b.

Starke Zerstörungshorizonte in Sumer sind zu erwarten unter Sargon (34 Schlachten !) und Rīmuš.

A.3. (Tab. 6) Synchronismen mit (Unter-)Regenten in Sumer-Akkad, soweit hier in V. 1 a ; 2 a ; 3 a ; 4 b ; 5 a ermittelt

ZEICHENBEDEUTUNG:

+ = nach «enthronet», «gefangen» besagt, daß sich anschließende Tötung des Betr. erschließen läßt.

6. TABELLE: SYNCHRONISMEN

Akkad-Könige	Lagaš	Uruk	Ur	Umma	Sonstige(s)
	UruKagina König entthront + von	Lugalzagesi ENSÍ v. Umma; geworden König von Uruk; Reich:			
Sargon 2340 – 2284		Lugalzagesi entthront +	Enĥeduanna e n DNanna von Ur.	Meš-é ENSÍ gefangen	KI.ANKI, Larsa, Nippur, Zabalam; Pers. Golf, V l b; Euphrat, Tigris Söhne von A-ga-dèKI als ENSÍs eingesetzt
Rimuš 2284 – 2275 gefangen +	KiKU-Id (kibaid) ENSÍ Ir?-ba?-la <i>šakkanakkum</i>		Kaku(g) König und «50» ENSÍs	× ENSÍ (= ? ENSÍ NIMKI) Zinuba (Var. Zinu-UD) ŠEŠ ENSÍ x-x-mu-bí SUKKAL	Adab, ENSÍ Dubkigalla; Gazalu, ENSÍ Ašarid; KI.ANKI, ENSÍ Lugal-DUL- DU und GIŠ.SIG SUKKAL; Zabalam, ENSÍ Lugal-ušum- gal un Ur-DEN.ZU SUKKAL.
	Rimuš zerschlägt den Aufstand in Sumer mit kurzfristigem Gegenkönig von Ur.				
Maništusu 2274 – 2260					
im MO unter den Zeugen Söhne von ENSÍ (meistens ohne PN), die vor dem Aufstand unter Rimuš amtiert haben dürften:					
V. 3 a	Sohn d. Engilsa ENSÍ (namens UruKagina)	—	Wieder Enĥedu- anna Sargons Tochter	PAP.ŠIŠ ENSÍ	Basime (für Mišime) Sohn des ENSÍ; KI.UDKI (Gebiet von Lagaš): Enkel von ENSÍ Ikilum; Nachkommen von PÜ-uš-gal ENSÍ von K.

Akkad-Könige	Lagaš	Uruk	Ur	Umm	Sonstige
Narāmsin 2260 – 2223	Lugalušumgal ENSÍ		Ur-DUtu ENSÍ.		GIŠ.MI Gissu sa n ga INKI MAD IV S. XIII
Šarkališarri 2223 – 2198	ders.		Tochter Enme- nanna als e n (-Priesterin) für DNanna		Nippur, Nam-maḥ ENSÍ und PÜ.ŠA-EŠ ₃ -dar <i>šakkanak- kum</i> MAD IV Š. XIII. Šarkališarri: 4. Gutī-König «Sarlagab».
Nach Šarkali- šarri	s. AfO 17, 31 ff.	Vgl. V. 5 d.		Surruš-GI ENSÍ? (häufiger PN ! vgl. bedingt AfO 20, 33) MAD IV S. XIII: Nammaḥni ENSÍ; Enanatum ENSÍ; Lugalanatum ENSÍ	Lugal-zag-gi-si ENSÍ SU.KUR.RUKI/Šuruppak MAD IV.

A.4. Auswertungen

A.4 a. Expansionsrichtungen des Akkad-Reiches¹⁸³

Die sich permanent verschiebenden Grenzen (besonders an der Ost- und Südgrenze Akkads) erklären zugleich einen großen Teil der bisherigen Probleme in der Forschung, die auch von der Ur-III-Zeit und vom 2. Jt. aus Rückschlüsse gezogen hatte (Acta Ant. Hung. 22, 243 ff.).

Wegen der im folgenden manchmal notwendigen Einbeziehung von altsumerischen und neusumerischen Königsinschriften muß deren Eigentümlichkeit kurz erwähnt werden. Etwas überspitzt formuliert könnte man sagen, daß die Akkad-Könige in erstaunlicher Sachlichkeit von dem berichten, was sie zerstört (und erobert) haben, während die prä-sargonischen Könige und postsargonisch z. B. wieder Gudea von Lagaš mit viel religiöser Verbrämung von dem berichten, was sie wieder aufgebaut haben.

Im *Akkad-Reich* war das Zentrum um Bagdad mit Tigris- und Unterem-Diyala-Gebiet relativ ruhig und sicher bis zum Guti-Einfall. Ähnliches gilt von der Nordgrenze, soweit sie das Hurriter-Reich betrifft: Subartu hat niemals Babylonien erobert und Sumer und Akkad nie Subartu.

Nördlichste Stützpunkte Akkads:

Sargon zog den *Euphrat aufwärts* bis nach *Ebla*, das sich nach den neuen Textfunden als Name von *Tell Mari* ca. 60 km südl. von Aleppo (anstatt als Stadt am Unterlauf des Balih o. Anm. 137 f.) zu erweisen scheint. Präzisere Nachrichten über dies semitische, aber weder akkadische noch amurritische Reich, das (gegenüber Acta Ant. Hung. 22, 245) die älteste Keilschriftkultur westl. des Euphrats war, sind nach der Aufarbeitung der zahlreichen Texte zu erwarten.

Ab Rīmuš dagegen Vorstöße Tigris aufwärts mit Stützpunkt RīmušKI (ca. 40 km nördl. von Ninive); zur Zeit des Maništusu und Narāmsin vielleicht mit einem Stützpunkt am Oberlauf des Tigris bei Pir Hüyesin — Diarbekir (Diyarbakır).

Expansionsweg Akkads nach Sicherung des Hafens am Persischen Golf und des Euphrats als Handelsweg: zum Tigris und darüber hinaus nach Osten.



¹⁸³ Für eine künftige Abgrenzung der ON der Akkad-Zeit aus Tab. 1–4 (und Anm. 188) gegenüber den sekundären ON der späteren Sargon- und Narāmsin-Überlieferungen (O. R. GURNEY, AnSt 5, 1955, 93 ff.; H. HIRSCH, AfO 20, 1963, 1 ff.; Vf., Acta Ant. Hung. 22, 157 ff., 214 ff. passim) und der Länder- und Distanzenliste KAV 92 (F. WEIDNER, AfO 16, 1952–4, 1 ff.) vgl. außerdem HAR-ra = *hubullu* Tablets XX–XXIV in MSL XI (1974) ed. by E. REINER with the collaboration of M. CIVIL (Forerunners aus Nippur und altbabylon. Zeit S. 93 ff.); A. K. GRAYSON, Assyrian and Babylonian Chronicles, TCS 5 (1975); Vf., THeth 7 Kap. IV. 5 a. — Der Roman *šar tamḫāri* hat nichts mit Sargon von Akkad zu tun.

Sumer gelangte erst nach Rīmuš' Blutbädern und Umsiedlungen der wehrfähigen Männer Sumers in Lager^{183a} relativ fest in die Hand der sargonischen Könige. Höhepunkt der Macht unter Maništusu bis gegen Ende der Regierung Narāmsins. Rund 30 Jahre später Zusammenbruch Akkads, verursacht durch die Sumerer, Elamiter und Gutäer (V. 5 d; VII. C. 2).

Mancherlei Streitfragen zum Trotz besteht Sumer nach den von späteren Überlieferungen bereinigten Akkad-Inschriften damals weder aus einer religiösen noch aus einer politischen Idee, sondern aus einem Volk, dessen Vitalität, die von längerer Bodenständigkeit zeugt, auch nach der Akkad-Herrschaft noch nicht gebrochen, sondern immer noch fähig war, Fremdes (auch Herrscher fremder Herkunft) zu assimilieren.¹⁸⁴ Erst um die Wende zum 2. Jt. starben die Sumerer aus.

A.4 b. Warum sind wichtige altsumer. Städte in der Akkad-Zeit (bisher) nicht genannt?

Theoretische Deutemöglichkeiten:

1. Zufall der Überlieferung.
2. Fehlen Städte, weil sie damals zerstört waren?
3. Oder gehörten sie damals zu größeren Verwaltungseinheiten?
4. Oder trugen sie damals einen anderen Namen? Bzw. erhielten sie erst postsargonisch in der sumerischen Renaissance sumerische (oder sumerisierend geschriebene) Namen? — eine wichtige Fragestellung!

Eine Teilantwort ergibt sich aus Tab. 1—4, weil ich die bisher vorliegenden Nachrichten über das Alter der Städte («präargonisch» oder «erst sargonisch und später» oder «nur sargonisch» = S) nach den altsumer. Königsinschriften und Urkunden beigelegt habe nach dem Modell von I. J. Gelb, MAD II²; III.

Mit diesen Angaben wird die Frage, ob alle sumerischen (und alle den Sumerern bekannten) Städte, die schon in altsumerischer Zeit denselben Na-

^{183a} Letzte Deutung von I. J. GELB, *Prisoners of War in Mesopotamia*, JNES 32 (1973) 70 ff., besonders S. 73 f.

¹⁸⁴ Zur Problemstellung vgl. z. B. CRRAI IX, Genava 8 (1960): *Aspects du contact suméro-akkadien*. Definition «Volk» nach I. J. GELB, HS (1944) V; in «City Invincible, A Symposium... in the Ancient Near East» (1960) 315—328; vgl. auch MAD II² (1961) 12 f. — Beruht das «Sumerische Problem» nicht zum großen Teil auf zwei falschen Prämissen? Sc. 1. einem Weltreich Akkad (mit [nach o. V; VII. A. 1] nicht mehr haltbarer Ausdehnung «from the mountains of present-day Iran in the East across the fertile plains of Iraq and Syria to the shore of the Mediterranean in the West, TH. JACOBSEN, *Early Political Development in Mesopotamia*, ZA 52 NF 18, 1957, 91 ff.); 2. einem zu selbstverständlichen Zurückprojizieren der sumerischen Renaissance nach Akkad- und Gutium-«Interregnum» mit all den zusätzlichen Idealisierungen und Vergeistigungen der ab Ur-III-Zeit redigierten altsumer. Mythen, Epen und Geschichtserinnerungen in (prä-) und frühhistorische Zeit? Vgl. das folgende.

men wie in der Akkad-Zeit getragen haben, «spielerische» Schreibungen zeigen müssen, dahingehend beantwortet, daß es einige Ausnahmen gibt; sc. in Tab. 1 Basime, Eninmar; in Anm. 171 Ma-ri in Sumer und in Tab. 4 Awan.

Um eindeutig altsumerische Städte, die in der Akkad-Zeit fehlen, zu ermitteln, wurde die *Sumerische Königsliste* (SKL) zurate gezogen.¹⁸⁵ Diese erwähnt bekanntlich aber nur Städte, die einmal eine gewisse Vorherrschaft erlangt haben. Außerdem fehlten dem Kompilator die Vorlagen für Lagaš und Umma (AS 11, 180 f.).

Ertrag (alphabetisch):

Adab, Akšak, Badtibira, Eridu, Kiš, «Ku'ara» (= 𒀠A.AKI = KU₆.AKI), *Kullab*, [*Lagaš-Girsu*], *Larak, Larsa, Mari, Sippar, Šuruppak* (= SU.KUR.RUKI = heutigem Fāra), [*Umma*], *Ur, Uruk* (bei Ersterwähnung nur Tempel *É-anna* vorhanden).

Nach Agade folgen: erstmals *Gutium*; erneut *Uruk, Ur*; erstmals *Isin*.

Fremdherrschaften vor der Akkad-Dynastie: m a d a NIMKI = Elam vertrieben; Städte *Awan* und *Hamazi* im Ost-Tigris-Gebiet, grob zwischen Diyala und unterem Zab zu lokalisieren.

Nach dem Guti-Einfall, besonders ab Ur-III-Zeit, sind alle ON der Königsliste wieder in Texten bezeugt mit Einschluß von *Girsu, Lagaš, Umma*. Lediglich begnügte man sich nun mit dem viel prominenteren *Mari am mittleren Euphrat* an Stelle des kurzfristig zur Zeit Eannatums von Lagaš um 2460/2396 erwähnten *Mari in Sumer* (V. 5 a mit Anm. 171). In den RépGéogr II (1974) zusammengefaßten ON der sumerischen Wirtschaftsurkunden fehlen nur *Kullab*, das damals längst ein Teil von *Uruk* war, und *Larak*. *Kullab* und *Larak* begegnen jedoch selbständig in sumer. literarischen Werken¹⁸⁶ und z. B. in den Narāmsin-Erzählungen aus Boğazköy (KBo III 13 [BoTU 3] Vs. 14; vgl. H. Hirsch, AfO 20, 1963, 27 mit Anm. 284).

Dagegen fehlen in der Zeit von Sargon von Akkad bis Šarkališarri nach den bisher veröffentlichten Texten lt. Tab. 1: *Badtibira, Eridu* [s. u.], *Girsu, «Ku'ara», Kullab, Larak, Larsa, Šuruppak* sowie *Isin*.

Mit evtl. Ausnahme von *Eridu*/NUN^{ki} (11 km südwestl. von Ur) und in der Nähe am Meer gelegenen *«Ku'ara»*¹⁸⁷ lagen die nicht genannten Städte im Akkad-Reich.

¹⁸⁵ TH. JACOBSEN, AS 11 (1939). Vgl. dazu F. R. KRAUS, Zur Liste der älteren Könige von Babylonien, ZA 50 (1952) 29 ff.

¹⁸⁶ Vgl. den letzten Überblick von C. WILCKE, ZA 62 (1972) 40 f.

¹⁸⁷ Diese Lokalisierung gilt für die Stadt 𒀠A.AKI = KU₆.AKI = Ku'a der SKL (TH. JACOBSEN, AS 11, 1939, 88¹²⁶), für die Stadt des 10. Tempelhymnus für den Tempel des Asarluhi, dort u. a. u r u a b z u - t a «Stadt, von/im a b z u . . . » genannt (Å. W. SJÖBERG—E. BERGMANN †, TCS 3, 1969, 25, 80 f. mit Bibl. zum ON) und noch für einige, aber nicht für alle Ur-III-Belege nach D. O. EDZARD—G. FABER, RépGéogr II¹⁰³ (1974) 107 (Ku'ara).

Nach den oben genannten vier Möglichkeiten deutbar :

1) Mit dem Zufall der Überlieferung muß gerechnet werden : *Narāmsin* hat u. a. mit *Eridu* gekämpft.¹⁸⁸

2) In der Akkad-Zeit zerstört oder zu einem unbedeutenden Ort abgesunken : *Larak* ; vielleicht (zeitweilig?) zerstört : *Eridu*,¹⁸⁹ «*Ku'ara*».

3) Damals einem anderen Verwaltungsbereich zugeordnet : *Kullab* sicher unter *Uruk* mitverstanden. *Girsu* = *Tello* sicher zu *Lagaš* = *el-Hibā* gehörig (V. 4 b; V. 5 a). Die erst in jüngerer Zeit widerlegte Auffassung, wonach der Fundort *Tello* die Orte *Lagaš*, *Girsu*, *Ninā*, *Uruk(g)* «heilige Stadt», *Kinunirra* und *URU* × *GĀNA-tenā* umfaßt haben soll,¹⁹⁰ dürfte für die Akkad-Zeit gegolten haben, war aber falsch für die altsumerische und möglicherweise auch für die neusumerische Zeit. Die Nichterwähnung von *Girsu* in der Zeit von Sargon bis Šarkališarri ist in dem bisherigen Material so markant, daß a) *Tello* damals den Namen *Lagaš* getragen haben dürfte und b) undatierte Urkunden, die der Schrift nach in die Akkad-Guti-Zeit gehören und *Girsu* nicht erwähnen, wahrscheinlich nach Šarkališarri zu datieren sind (vgl. MAD V).

4) Sichere Aussagen über umbenannte Städte lassen sich beim derzeitigen Forschungsstand noch nicht machen. D u r -^{DEN}.ZU im Maništusu-Obelisken (MO) könnte ein umbenannter Ort sein (V. 3 a).

Es läßt sich aber schon jetzt feststellen, daß der ON *Šuruppak* denselben Überlieferungsbefund wie *Girsu* zeigt : er fehlt bisher zwischen Sargon und Šarkališarri von Akkad ; wieder bezeugt in MAD IV und MDP XIV Nr. 65 (Verwaltungsurkunden aus Susa) o. Anm. 155. *Larsa* erscheint zuletzt bei Lugalzagesi (VII. A. 3 oben in der Tab. 6 ; vgl. V. 1 a), dann wieder in der Ur-III-Zeit (RépGéogr II) ; erneute Machtentfaltung nach Ur III.

Ein Sonderproblem bietet *Isin*. Erste Erwähnung dieses ON nachsargonisch (in Übereinstimmung mit der SKL) als *in-si^{KI}*, *in-si-in^{KI}* und

Nach späteren Überlieferungen und Gleichsetzungen hat HA.AK^{KI} mit hinzugekommenem Anagramm A.ĤAK^{KI} in den noch von I. J. GELB, HS (1944) 94—98 anerkannten (aber von TH. JACOBSEN, l. c. verworfenen) Lesungen *š u b a r i* und *h a b u r* die Hurriter- und Subartu-Frage schwer belastet. Subartu hat niemals neben Eridu am Persischen Golf gelegen, und der Schauplatz der SKL war nicht das Ĥābūr-Gebiet (VII. B). Wegen weiterer aufgeworfener Fragen (J. VAN DIJK, VS 17/NF 1, 1971, 9; vgl. o. II) sei die Frage erlaubt, ob die Lesung *K u ' a* (r), *K u ' a r a* für die altsumer. Stadt inzwischen durch altsumer. Schreibungen bewiesen wurde oder immer noch auf Verwechslungen und Spekulationen von Schreibern späterer Jahrhunderte gründet?

¹⁸⁸ Nach einem ersten Bericht von ABDUL-HADI AL-FOUADI auf dem RAI XXII in Göttingen 1975 berichtet eine zwischen Mosul und Zakho aufgefundene Statue Narāmsins über neun Kämpfe dieses Königs mit Erwähnung (der jeweiligen Stadtgötter von) Uruk, Nippur, Tuttul, Kēš und Eridu (beide Add. zu Tab. 1), Ur, Sippar, Gudua. [S. jetzt Sumer 32 (1976) 63 ff.]

¹⁸⁹ Für die archäologische Bezeugung s. B. HROUDA, HbArchäologie, Vorderasien I, Mesopotamien, Babylonien, Iran und Anatolien (1971) 105.

¹⁹⁰ Vgl. A. FALKENSTEIN, zuletzt RLA III 5 (1968) 385 f. mit Bibl.; ähnlich J. BAUER, StPohl 9 (1972) 39 Anm. 16, S. 241 sub V 5. Genauere Angaben sind vielleicht zu erhoffen aus den neuen (mit den inzwischen erlangten Erfahrungen durchgeführten) Ausgrabungen der Columbia University in el-Hibā (AfO 24, 1973, 183 f.).

i - s i - i n^{KI} (RépGéogr II; Acta Ant. Hung. 22, 225¹⁴⁵). Nach den seit 1972 durchgeführten Ausgrabungen bestand nach freundlicher Mitteilung von B. Hrouda die Stadt aber schon in sargonischer und präargonischer Zeit. Nach dem zuvor Festgestellten kann dieser Name (in nichtspielerischer Schreibung) der ursprüngliche sein. Mit Sicherheit hat der eher in Nippur- als in Umma-Urkunden erwähnte s a n g a IN^{KI} nichts mit *Isin* zu tun.¹⁹¹ Ob die Nichterwähnung von *Isin* in den altakkad. Königsinschriften darauf beruht, daß die Stadt der Göttin Gula kein erwähnenswertes Zentrum der Sumerer war oder darauf, daß die Stadt damals einen anderen Namen trug, werden die Texte aus *Isin* entscheiden müssen.

A.4 c. Sind historische Rückschlüsse aus der Ur-III-Zeit auf Altsumer und Akkad möglich?

Eine eindeutige Beantwortung der Frage gestatten die hier betrachteten Tempelhymnen, die in der Ur-III-Zeit Sargons Tochter Enheduanna zugeschrieben wurden.

Die überlieferte Bautätigkeit der sargonischen Könige mag Lücken aufweisen, steht aber grundsätzlich in Einklang mit den übrigen Nachrichten: vor Maništusu war in dem seit Jahrzehnten umkämpften Sumer keine Aufbauarbeit möglich.

Von den Tempelhymnen Enheduannas zeigen die von W. W. Hallo und J. van Dijk bearbeiteten Texte (Anm. 124)¹⁹² die ursprünglichste Überlieferung (nur Ur und Uruk). Die von Å. W. Sjöberg — E. Bergmann †, TCS 3 (1969) bearbeiteten 42 Hymnen (l. c. 13) enthalten zwar längst nicht alle ON der SKL (deren Kompilation in diese Zeit zurückreicht), dafür aber andere Ur-III-zeitliche mehr. Mit einem gewissen Mehr oder Weniger entsprechen sie anderen in der Ur-III-Zeit entstandenen oder redigierten Werken (C. Wilcke, a. a. O.¹⁸⁶).

Zweifel an Enheduanna als Verfasserin aller genannten Tempelhymnen sind, soweit ich sehe, bisher nicht geltend gemacht worden. Å. W. Sjöberg, l. c. 5: Zur Tempelhymnen-Sammlung: «The subscript of the text informs us that the collection was made by Enheduanna, the daughter of Sargon of Agade (2334—2279 B. C.), who dedicated it to her father. Enheduanna is known as the en-priestess from historical texts and as the author of literary compositions such as nin-me-šár-ra... and in-nin-šà-gur-ra... Therefore there is no reason to doubt her authorship and compilation of the Sumerian hymns to temples.» C. Wilcke schlußfolgert l. c. 45, daß die Tempelhymnen ein Gebiet umreißen, das «identisch (ist) mit dem von Sargon von

¹⁹¹ Acta Ant. Hung. 22, 232, 238. Anders J. N. POSTGATE, Sumer 30 (1974) 207 ff. (frdl. Hinweis B. Hroudas).

¹⁹² Vgl. auch die Rezension von W. H. PH. RÖMER, UF 4 (1972) 173—206 (mit weiterer Lit.).

Akkad im Kampf mit Lugalzaggesi mit Krieg überzogenen Bereich . . .». Allerdings nennen die mehrfach, zuletzt Acta Ant. Hung. 22, 244, erwähnten unretouchierten Jahresdaten für einige der Tempel, die Enĥeduanna besungen haben soll, Jahresdaten für ihren Bau in der Ur-III-Zeit !

Um mich kurz fassen zu können, folgen zunächst nach TCS 3, 13 die ON mit Tempeln, die Enĥeduanna besungen haben soll. Dabei erhalten in der Akkad-Zeit nicht bezeugte ON zwei Ausrufezeichen und in der Akkad-Zeit bezeugte ON, für die aber kein Tempelbau bezeugt ist, ein Ausrufezeichen.

Eridu !, Nippur/Nibru, Gagimaĥ (in der Nähe von Nippur) !!, Kēši !, Ur, «Ku'ara» (Anm. 187) !!, Ki'abrig !!, Ga'eš !!, Larsa !!, Enegi !!, Gišbanda !!, Uruk !, Badtibira !!, Akkil !!, Muru(m) !!, Lagaš (als Ort des Tempels des Nin-Girsu ; ON Girsu fehlt), Uruku(g) (Teil von Lagaš-Girsu) !!, Sirara (heiliger Bezirk in Ninā ; vgl. o. S. 208) !!, Gu'abba (entspricht Eninmar, s. Tab. 1) !, Kinirša !!, Umma !, Zabalam, Karkar !!, ein nicht erhaltener ON, Adab, Isin !!, Kazallu !, [Marda], Dēri (östl. vom Tigris, nach der Akkad-Zeit gegründet oder umbenannt) !!, Ešnunna !, Kiš, Kutha (Gu-du₈-a) !, Urum !!, Sippar !, 𒂗𒍪𒍪 !!, Ulmaš !!, Akkad !, Ereš !!

Der SKL entsprechen nur : Adab, Akkad (nach-altsumerisch !), Badtibira, Eridu, Isin (nach-akkad-zeitlich !), «Ku'ara», [Lagaš], Larsa, Sippar, [Umma], Ur.

Von den in der *Akkad-Zeit* wenigstens bezeugten ON entsprechen ON und gebauter Tempel der Akkad-Zeit und der Tempelhymnen einander bisher nur bei Nippur (von den vier Tempeln ist der eine des Enlil akkadzeitlich) ; *Zabalam* (INNIN-Tempel) und, falls richtig ergänzt, *Marda*. Ein Tempel des A.MAL (A(m)ba, auch Aba, A-ba₄ gelesen) in Agade, wie ihn die Tempelhymnen angeben, ist möglich ; akkadzeitlich bezeugt ist aber nur ein Tempel des A.MAL in Babylon.

Rückschlüsse auf die Akkad-Zeit aus den Tempelhymnen sind nach obigem Ergebnis nahezu ausgeschlossen. Nur *ein politicum* läßt sich jetzt aufzeigen : Die Akkad-Könige haben ON, die stark mit religiösen emotionalen Erinnerungen für die Sumerer verbunden waren, offenbar möglichst vermieden ; daher *Lagaš* statt *Girsu*. Die Ur-III-Zeit belebt dagegen solche sumerischen Vorstellungen erneut, auch wenn der Stadtname für *Girsu* möglicherweise weiterhin *Lagaš* gelaute hat.

Für den Bau der folgenden, von Enĥeduanna besungen sein sollenden Tempel bezeugen die bis 1938 bekannten Jahresdaten RLA II 133 ff. folgende termini ad (oder ante) quem :

II. *Dynastie von Lagaš* (RLA II 133 f.) :

Gudea (2143—2124/2079—2050) hat laut eigenen Inschriften viel in Girsu-Lagaš aufgebaut. RLA II 134 Nr. 5d anonym : Tempel für Nin-Girsu gebaut. Zu Tempelhymne (TH) 20.

III. Dynastie von Ur (RLA II 140 ff.):

Šulgi (DUN-gi) 2093—2046/2029—1982 terminus ad quem für die TH 5 (Nippur), 33 (Dēri), 31 (Kazallu) nach 1. c. 140 ff. Nr. 22f., 28, 29; term. ante quem für TH 1 (Eridu) nach 1. c. 140 ff. Nr. 47.

Amar-Suena (Būr-Sin)¹⁹³ 2045—2037/1981—1973: term. ante quem für TH 12 (Gaeš) nach RLA II 144 ff. Nr. 76, vgl. Nr. 108.

Šu-Sin (Gimil-Sin)¹⁹³ 2036—2028/1972—1964: term. ad quem für TH 25 (1. c. Nr. 85) Tempel für Šara in Umma.

Noch spätere Datierungen kommen in Frage für TH 30 (nach dem Beginn der Dynastie von Isin 2017—1817/1953—1753; vgl. RLA II 147 sub b; S. 148 Nr. 85 term. ante quem) und für TH 13 (term. ante quem Gungunum von Larsa, 1932—1906/1868—1842, RLA II 155 f. Nr. 102).¹⁹⁴

Einzige mögliche historische Schlußfolgerung: Früheste Entstehungszeit von neusumerischen Tempelhymnen unter Šulgi; sie sind dementsprechend eine Aussage über die Gebietsausdehnung und die Verhältnisse in dieser (und anderen Phasen der) Ur-III-Zeit, die das sumerische Gebiet, das unter Lugalzagesi und unter Sargon, Rīmuš und wieder unter Šarkališarri zerstört worden war, wieder aufgebaut hat. Nicht mehr und nicht weniger.

Die Gattung der Tempelhymnen besteht schon in altsumerischer Zeit (Fāra-Zeit), aber — begreiflicherweise — mit starken Unterschieden bei den Göttern und Tempeln, wie schon Å. W. Sjöberg, TCS 3, 6b gezeigt hat.

Sargons Tochter Enheduanna bedient sich dieser Textgattung beim Bemühen um eine sumerisch-akkadische religiöse Einigung.

Etwas Analoges intendieren die Könige der III. Dynastie von Ur, deren Tätigkeit ohne die Befruchtung durch das großräumige Konzept des Akkad-Reiches nicht zu verstehen wäre. Gerechterweise muß bei der Bewertung unterschieden werden zwischen dem, was die moderne Zeit aus den Ur-III-Quellen erschlossen hat, und dem, was die Ur-III-Zeit selbst gewollt hat. Bei einer solchen Scheidung erweist sich die behauptete Autorschaft der Enheduanna (deren sumerischer Name sicher ein Zweitname war) als durchaus legitimes Mittel, ja Programm der Ur-III-Zeit, um sich selbst in die Tradition einzufügen. Dagegen obläge der modernen Forschung, soweit sie historisch orientiert

¹⁹³ Ob man den ersten mit dem akkadisch(-semitischen) Mondgott Sin, Suen gebildeten PN AMAR-DEN.ZU sumerisch liest im Gegensatz zum zweiten, der akkad.-semit. ist (Šu-Sin/Suen; Lesung *Gimil* für ŠU (su₄) erst später? — vgl. MAD III 118 s. v. *GML*, 246 f., 251 f.; AHW 118), ist eine Ermessenssache. Vgl. MAD III 91 f. und AHW 141 *būru(m)* II = AMAR «(Stier-)Kalb»; H. LIMET, L'anthroponymie sumérienne (1968) 115—118, 179, 375 f. und für altsumer. PN z. B. TH. JACOBSEN, AS 11 (1939) 187 ff. Bei sumer. PN-Lesung betrachtet man Amar-Suena als Sumerer, genauer: als Träger eines neusumer. PN, was ohne die vorausgegangene Akkad-Herrschaft undenkbar wäre.

¹⁹⁴ Detaillierte historische Untersuchung zu Isin- und Larsa-Dynastie: D. O. EDZARD, ZZB (1957).

ist, in erster Linie der Nachweis von Anachronismen und die Wiedergewinnung jeweils gewandelten geschichtlichen Situation und Zusammenhänge in den einzelnen kleinen und kleinsten Geschichtsphasen.

A.4 d. Regenten- und Unterregenten-Titulaturen. Zu Tab. 6 (vgl. Anm 115 und VII. C. 3):

Höchster politischer Rang in Sumer in der Zeit vor Sargon (und Lugalzagesi): *l u g a l* oder *e n* (in Uruk) oder *e n s í* ab Akurgal und Eannatum von Lagaš; von diesen Königen an nur PA.TE.SI geschrieben; akkad. Lehnwort *išš(i)akkum* ab altassyrisch (W. W. Hallo, l. c.¹¹⁵, 1957, 34 ff., 39 ff.; u. VII. C. 3 c).

Obige Tabelle läßt sich nicht bedingungslos für die Verwaltung Akkads in Sumer beanspruchen. Sie ergibt drei ungefähr diametral entgegengesetzte Phasen.

1) Sargon (LUGAL/šarru) setzt nach seinem Sieg in Sumer Akkader als Unterregenten = *e n s í* ein. Nur in Ur setzt er stattdessen seine Tochter Enheduanna als Priesterin = *e n* des Mondgottes ein, ebenso später Narāmsin seine Tochter Enmenanna.

2) Als Rīmuš' Regierung beginnt, hat ein Aufstand in Sumer stattgefunden. Beteiligt waren a) sumerische Städte, die offensichtlich ihren akkadischen *e n s í* wieder abgeschüttelt hatten; b) noch gar nicht eroberte sumerische Städte; c) Elam. Rangordnung: Gegenkönig Kaku(g) in Ur mit Titel *l u g a l*; «50» Unterregenten = *e n s í*; weitere verbündete oder sympathisierende *e n s í*'s als selbständige Stadtfürsten von Umma (!?), Adab, KI. AN usw.

3) Ab Maništusu funktioniert die Verwaltung Akkads und erlaubt Rückschlüsse: Prinzessin als *e n* (-Priesterin) in Ur (beibehalten in postsargonischer Zeit); Unterregenten mit dem Titel *e n s í* in den anderen wichtigen Städten, und zwar mit unbegrenzter Regierungszeit (Lugal-ušumgal von Lagaš). In Sumer tragen die *e n s í* sumerische Namen, ein Zugeständnis zur Befriedung des sumerischen Volkes (vgl. Anm. 184), aber keinerlei Beweis dafür, daß diese Unterregenten Sumerer gewesen seien. Genau das Gegenteil ergibt die politische Situation: Sumer war damals noch viel zu unruhig, um von den sargonischen Königen sumerischen Unterregenten anvertraut zu werden; mit den Akkad-Königen sympathisierende Sumerer aber wären damals — nach den Blutbädern Rīmuš' — als Renegaten beim Volk untragbar gewesen.

Aus den Unterregenten unter den *e n s í*'s ergeben sich zur Zeit des Aufstandes unter Rīmuš zwei verschiedene(!) Systeme:

- a) ENSÍ — ŠEŠ ENSÍ — SUKKAL;
- b) ENSÍ — GÌR.NITA/šakkanakkum.

Erster Beleg für den neuen(!) Titel als GÌR.NITA dU t u bei Lugalzagesi, also unmittelbar vor Sargon (vgl. W. W. Hallo, l. c.¹⁹⁵ S. 100 ff.).

B. Hurriterland Šubartu — S u - b i r₄

(I—III; VI = Acta Ant. Hung. 22, 243 ff.; VII. A. 1 Tab. 2, 3; VII. A. 4 Anm. 187; VII. C. 4).¹⁹⁵

Die althurrischen Texte (III), vor allem die Königsliste aus Boğazköy (III. 4), und die Überlieferung der akkadischen Königsinschriften unter Narāmsīn (V. 4 d) fügen sich nahtlos aneinander.

<i>Narāmsīn</i>	<i>Althurr. Königsliste</i>
von Süden nach Norden	von Norden nach Süden
Akkad	Akkad (Sargon bis Šarkališarri ohne Rīmuš)
Elam	Elam; Hida [von Awan]
Barahsi	Paraši usw. (VII. C. 1) Tukriš
Lulubi	Lulluwe
Šubartu	Ariše[n von Urkiš und Nawar]

Mit T u k r i š (bis nördl. von Kermanšah) reicht der Horizont der Hurriter im Osten über die bisher vorliegenden Nachrichten der Akkad-Zeit (die ihrerseits geographisch über die altsumerischen Nachrichten hinausreichen) bezüglich östl. Nachbarländer hinaus.

Im Augenblick liefern außerdem die aus der Boğazköy-Überlieferung deduzierten althurrischen Texte insofern die wichtigsten Nachrichten über den ferner Osten, als sie eindeutig auf die Zeit vor dem Gutī-Einfall (ca. 2200/2136) datiert sind; denn nach dem Gutī-Einfall haben die Hurriter ihre östlichsten Gebiete verloren (III. 6; VI).

Hauptergebnisse für die Hurriter/Subartu im 3. Jt.

a) Der terminus ante quem ergibt sich aus der prä-sargonischen Steintafel aus Nippur mit Hurrismen (von Kaufleuten?) o. III. 1; sie bezeugt mittelbar Hurriter [im Norden], ist aber nicht mehr als Beweis für bodenständige hurrische (oder «subaräische») Bevölkerung in Sumer-Südakkad zu werten.

b) Mit der Zugehörigkeit zur Keilschriftkultur der zweiten Hälfte des 3. Jts. erklären sich all jene Kenntnisse, die die beteiligten Völker, sc. Sumerer, Akkader, Hurriter, Elamiter östl. des Euphrats und die Semiten aus Ebla im

¹⁹⁵ Add. an Lit.: D. O. EDZARD—A. KAMMENHUBER, Hurriter, Hurritisch, RLA IV (1975) 507 ff.; demnächst Vf., Die Arier im Vorderen Orient und die histor. Wohnsitze der Hurriter, Or 46, I (1977) 129–143. — CRRAI XXI Rom 1974 (Acta Ant. Hung. 22, 162, Nr. 2, Ende) sind in Or 45, 1–2 erschienen; s. Vf., Neue Ergebnisse zur hurrischen und altmesopotamischen Überlieferung in Boğazköy, Or 45 (1976) 130–146.

Westen (VII. A. 4 a) voneinander hatten. Diese Erklärung reicht ebenso aus für die in altbabylon. Überlieferung vorliegenden, aber wohl älteren sumerischen Texte mit hurrischen Beschwörungen (e m e - s u - b i r₄^{KI} - a) aus VS 17/NF 1 (ed. J. van Dijk, 1971) wie für die Bewahrung von sumerischen (und (alt)akkadischen) religiösen Texten durch die Hurriter wie z. B. KUB IV 47 aus Boğazköy (o. II.). König Šulgi, der erste expansive Herrscher nach dem Einfall der Gutäer, die die direkte Verbindung zwischen Subartu und Babylonien unterbrachen, rühmt sich nach RLA IV 508b im Hymnus B, Z. 217 f. und C, Z. 121 ff. nicht nur seiner amurritischen ([e m e - m] a r - d ú - a) und elamischen Sprachkenntnisse (e m e - e l a m - m a), sondern wahrscheinlich auch seiner hurrischen Sprachkenntnisse ([e m e - s u - b i r₄^{KI} - a]).

c) Im Gegensatz zu der sumer. und akkad. Landesbezeichnung s u - b i r₄^{KI} resp. *Šubartu*¹⁹⁶ u. ä. (das dann im 14. Jh. auch den Namen Assyrien erhielt), sind keine Selbstbenennungen der Hurriter aus dem 3. Jt. bekannt. König (LUGAL/šarrum, entspr. hurr. *ewri*) Arisen gibt nur die West- und Ostgrenzen seines Reiches an mit Urkiš (= Tell 'Amūda im Ḥābūr-Dreieck zwischen Rās el-'Ain und Qamešliye an der türkisch-syrischen Grenze, südl. von Mardin) und Nawar (assyrl. Namri; III. 2). Daran knüpfen sich verschiedene Fragen: Ergibt sich aus Narāmsins Vorstoß am Oberlauf des Tigris bis nach Pir Hüyesin — Diarbekir zu diesem Zeitpunkt der Tigris als Nordgrenze des Hurriterreiches? (Vgl. Anm. 144a.) Lag der akkad. Stützpunkt Rīmuš^{KI} in Subartu? Will Arisen, der in die Zeit von Šarkališarri gehören muß, mit seinem Titel zum Ausdruck bringen, daß ihm [zur Zeit von Šarkališarri] westl. und östl. «Subartu» ohne Unterbrechung durch fremde Stützpunkte gehört haben?

d) Während hurrische PN mit dem ON *Nawar* häufig bezeugt sind, fehlen bisher völlig entsprechende PN mit *Urkiš*. Diese und einige andere Gesichtspunkte legen nach Vf. (Anm. 195) den Verdacht nahe, daß die östl. Wohnsitze der Hurriter die älteren waren. Ihre Expansion erfolgt im wesentlichen in westl. Richtung. Einwanderung östl. vom Kaspischen Meer?

e) Zu klären bliebe unter anderem, ob im Gebiet Assur — Ninive (hurr., heth. *Ni-nu-wa*, *Ne-nu-wa*) zuerst Akkader oder zuerst Hurriter gesiedelt haben (vgl. III. 5, 6).

C. Elam-Awan-Susa-Anšan mit Barahsi

(o. III. 4—6; IV; V. 1 d, e; 2 d; 3 d; 4 d; 5 a, d; VI = Acta Ant. Hung. 22, 243 ff.; VII. A. 1 Tab. 1 (2, 3). 4; Anm. 188).¹⁹⁷

¹⁹⁶ Dagegen entfällt das ab Ur III bezeugte (l ú -) s u (- a)^{KI}, SU.(A) als Name für die Hurriter: Acta Ant. Hung. 22, 244, Anm. 175 und RLA IV 508 f.

¹⁹⁷ Lit. (und Artikel mit reicher Lit.) o. Anm. 42 (J. KLÍMA); 43 (und 61), 46 f., 67, 72 (Sprache), 76, 102, 105, 142 und im folgenden.

Geschichtsabrisse: G. G. CAMERON, *History of the Early Iran* (Chicago 1937); W. HINZ, *Das Reich Elam* (1964); CAH II² und II³ (1971—1975) von W. HINZ (3. Aufl.

Am Ende unserer Untersuchung erweist sich *Elam selbst und Elam in seinen Beziehungen zu Sumer-Akkad im 3. Jt. als eins der dringendsten Forschungsdesiderate*. Beim derzeitigen Forschungsstand dürften unsere philologischen Ergebnisse vor allem für die im Augenblick stattfindenden archäologischen Surveys, Grabungen und Überprüfungen in Iran hilfreich sein.¹⁹⁸

C.1. Lokalisierungen und Ausdehnung von Elam

Elam :

Elam. *Ĥat/damti*, entlehnt als 1. hurrisch *Elamta*, *Ilamta* ; akkad. *Elamatu(m)* ; 2. umgestaltet in hurr. *Elami* (terminus ante quem Šarkališarrī) und sumer. *e l a m a, geschrieben n i m^{KI} (III. 6 c = Acta Ant. Hung. 22, 171 f. ; Anm. 42, 172 für bisherige Mißverständnisse).

Elam dürfte im 3. Jt. eine Landes- und Sprachbezeichnung beinhalten haben. Seit Beginn der französischen Ausgrabungen in Susa 1897 (vgl. MDP) bis weitgehend noch heute ist die Bedeutung von Elam nicht richtig eingeschätzt worden, weil unter anderem zunächst der elamische ON verlesen war, die Titel der Elamkönige unklar waren (VII. C. 3) und Texte aus Elam vor dem 13. Jh. überwiegend in akkadischer Sprache vorlagen.

Lage Elams : Nordostgrenze im 3. Jt. (zeitweilig) Tepe Sialk an der unpässierbaren Salzwüste Lut im Zentrum Irans. Nordwestgrenze in der Akkad-Zeit etwas nördl. von Kermansāh, südl. an (*Šubartu* und) *Tukriš* anschließend. Ob außer Teilen des heutigen Lūristān und außer der ganzen Provinz Ĥuzistān auch schon die ganze Persis (Fars) im 3. Jt. zu Elam gehörte, werden wohl in absehbarer Zeit die Ausgrabungen um Širaz klären ; es wäre denkbar. Der Landweg an die Nordküste des Persischen Golfs war für Sumer und Akkad auf jeden Fall durch die elamische Susiana versperrt. Das *Magan* der Akkad-Zeit, das Narāmsin auf dem Landwege erreichte, kann somit nur an der Südseite des Persischen Golfs gelegen haben (Anm. 135 ; V. 4 c ; VI). Expansionsrichtung in historischer Zeit ab «Puzur»-Inšušinak nach Norden und Nordwesten in ehemalige Gebiete des Akkad- und Hurriter-Reiches erkennbar.

Die elamische Sprache erwies sich jetzt als eine «agglutinierende» (näherhin «unterordnende») Sprache vom Ergativ-Typus (IV ; vgl. Anm. 72). Zum

überarbeitet) und R. LABAT (2. = 3. Aufl.) ; FWg 2 (1965) ; beide mit Bibl. und synchronen Königslisten. F. W. KÖNIG, AfO Beih. 16 (1965 ; o. Anm. 61), 1 ff. (bedingt !) ; J. BÖRKER-KLÄHN, Untersuchungen zur altelamischen Archäologie, Diss. Berlin 1970 ; E. CARTER, Elam in the Second Mill. B. C., Diss. Chicago 1971 mit Königsliste für 2100—1000 S. 62 f., S. VIII ff. Titel der einschlägigen MDP bis XLII.

¹⁹⁸ Vgl. B. HROUDA, l. c.¹⁸⁹ (1971) passim mit Karte 2. [Zu früh ist lediglich der Ansatz von Indo-Iranern (Ariern) um 2500 v. Chr. l. c. 127 u. ö. ; vgl. VF., MSS 24, 1968, 55—123 und RLA V 90 ff. «Indogermanen».] K. SCHIPPMANN, Forschungs- und Ausgrabungsergebnisse in Iran seit 1965, MDOG 104 (1972) 45—79. Laufende neue Ergebnisse in AMI NF 1 ff. (1968 ff.) usw. Für die archäologischen Datierungen von Herrscherstatuen vgl. zuletzt E. STROMMINGER—W. NAGEL, RLA IV (1975) 345—367.

elamischen Sprachgebiet gehörte im 3. Jt. (ab Akkad-Zeit) Barahsi nordwestl. der Susiana.

Älteste Schriftzeugnisse :

a) Protoelamische (Strich-)Schrift Susa Cb synchron zur archaischen sumer. Schrift aus Uruk-Eanna IVa (der jüngsten Bauschicht von Uruk VI/V—IV).¹⁹⁹ Für den neueren Nachweis älterer Zahlzeichen in Ḥabuba Kabira parallel zu Susa Schicht A vgl. o. VI mit Anm. 180. Protoelamische Schrift außer in Susa auch in Tepe Sialk IV (Ĝemdet-Nasr-Zeit) an der zentraliranschen Salzwüste gut bezeugt. Neue Funde in protoelam. Schrift wurden erwähnt für Godin Tepe ostnordöstl. von Kermansāh, ca. 75 km südl. von Hamadān; Tepe Jahjā ca. 200 km südl. von Kermān und für Šahr-i Sohta, Provinz Sistān an der Grenze nach Afghānistān.^{199a}

b) Terminus ante quem für die Übernahme der von den Sumerern erfundenen Keilschrift von den Akkadern : altelamischer Narāmsin-Vertrag (o. IV). Zusätzlich zu einzelnen inzwischen bekannt gemachten elamischen Texten der Ur-III-Zeit²⁰⁰ und der altbabylonischen Zeit²⁰¹ erbrachte J. van Dijk beim RAI XXII in Göttingen 1975 den Nachweis, daß es nicht nur hurrische Texte in altbabylonischer Überlieferung gegeben hat (II. ; VII. B), sondern auch elamische.

c) Protoelamische Prunkschrift erfunden(?) und allein(?) benützt von dem letzten Awan-König «Puzur»/*Kutik-Inšušinak (Anm. 105; VII. C. 3 b). Funde aus Susa und eine Silbervase aus der Ebene von Persepolis, für deren Echtheit W. Hinz gewichtige Argumente beigebracht hat.²⁰²

Unerklärt blieb bisher die konsequente Vereinfachung mit weitgehender Vermeidung von Polyphonie der Zeichen und von Sumerogrammen, die die entlehnte Keilschrift bereits in dem altelamischen Narāmsin-Vertrag zeigt. Mit diesen Rationalisierungen geht die altelam. Keilschriftform über die gleichzeitige altakkadische Keilschrift hinaus.²⁰³ Die «spielerischen» Schreibungen

¹⁹⁹ Vgl. B. HROUDA, l. c.¹⁸⁹ 76, 78, 84; o. Anm. 105.

^{199a} Z. B. mitgeteilt in Dt. Tagespost, 6. 4. 1976, S. 10. [Vgl. M. Tosi, Iran 14 (1977) 168.]

²⁰⁰ M. LAMBERT, Deux textes élamites du III^e millénaire, RA 68 (1974) 3—14 (beim 1. Text Vs. und Rs. zu vertauschen?).

²⁰¹ W. FARBER, ZA 64 (1974) 74—86 (2 Texte). Der 1. Text bestätigt die Authentizität weiterer Inschriften von Siwepalarhupak, s. M. RUTTEN, MDP XXXI = F. W. KÖNIG, AfO Beih. 16 Nr. 3. — Ähnliche Datierungen wurden für die Altelam. Königsliste angegeben (VII. C. 4). — Nicht nachgeprüft habe ich, ob die von V. SCHEIL, MDP XI (1911) 1^a erwähnte elam. Tafel aus Tello (= Girsu) AO 4325, die älter als Ḥammurabi sein soll, inzwischen veröffentlicht ist.

²⁰² W. HINZ, Altiranische Funde und Forschungen (1969) Kap. I. Argumente gegen die Echtheit der Silbervase: W. NAGEL, Acta Praehistorica 3 (1972) 221 ff. (frdl. Hinweis von D. Rittig). — Wohl noch weiterer Klärung bedürftig: W. HINZ, Eine altelam. Tonkrug-Aufschrift am Rande der Lut, AMI 4 (1971) 21—24.

²⁰³ Zum altakkad. Keilschrifttypus s. I. J. Gelb, MAD II² (1961) 20 ff.

der alt- und neusumerischen Schrift sind gänzlich aufgegeben worden.²⁰⁴ Schrifttypologisch betrachtet, ist die elamische Keilschrift des 3. Jt. die höchst entwickelte Abstraktion einer reinen Silbenschrift. Im Gegensatz zur sumerischen, akkadischen und hurrischen Form (Acta Ant. Hung. 22, 160) hat die elamische Keilschrift aber bis zuletzt, d. h. bis zur Achämenidenzeit, nie die Worttrennung über die Zeilengrenze hinweg aufgegeben.

Wann erfolgte die Schriftentlehnung? Wie viele Erfahrungen aus der einheimischen protoelam. Schrift könnten bei der Adaption der Keilschrift auf die elamische Sprache fruchtbar gemacht worden sein?

Zu der bereits für das 3. Jt. erschlossenen typisch elamischen Regierungsform als «Troika» o. Anm. 142; Unterscheidung von männlicher (*šak*) und weiblicher (*ruh*) Linie o. IV mit Anm. 76; vgl. VII. C. 3.

Barahši

steht in der Akkad- (und Ur-III-)Zeit in engster Beziehung zu Elam, ist aber im Gegensatz zu Awan, Susa und Anšan kein Teil von Elam. Gleiche Regierungsform wie in Elam nach V. 1 d; elamisches Sprachgebiet (u. a. nach der Ausdrucksweise bei Rimuš V. 2 d wahrscheinlich). Vielleicht war Barahši in der Zeit von Rimuš, 3. Jahr, zu bis Narāmsin unterworfen von Akkad; weitere Zeugnisse wären erwünscht.

Lage: in der Akkad-Zeit zwischen dem Flachland Elam und *Lulubi/Luluwe/i* (wahrscheinlich **Lulufe* gesprochen). Es war direkt von Babylonien aus zu erreichen, ohne Elam zu berühren. Nordöstlicher Nachbar war damals *Tukriš*. Das Gebirge Pušt-i Kuh, in dem zur Zeit archäologische Surveys unter Leitung von L. Vanden Berghe²⁰⁵ stattfinden, gehört vermutlich zu Barahši.

Schreibungen des ON: älteste B a - r a - a ḫ - s i (SUM)^{KI} (altakkad.); ab Ur-III-Zeit (und vereinzelt schon früher) im Sumerischen meistens M a r ḫ a - š^{KI} nach RépGéogr II (1974) neben seltenem b a / m a ? - r a - a ḫ - s i^{KI} (1 mal š i statt b a oder m a verschrieben). Alter Anlaut, aber eher schlecht überliefert als mit an sich nicht unmöglichem Schwund von ḫ: *Paraši* in KAV 92 (folgt *Tukriš*) und im hethitischen KBo III 13 (BoTU 3).

Eine offenbar nur erschlossene Form ist *Warahše* passim in FWg 2 (1965); vgl. D. O. Edzard, l. c. 140 «M a r ḫ a š i [bei Šulgi], das W a r a ḫ š e der Akkad-Zeit».²⁰⁶

²⁰⁴ Für die Schreibprinzipien im Sumer. s. A. FALKENSTEIN, AnOr 28 (1949) 7–35, 36 f. Vgl. auch R. JESTIN, BiOr 29 (1972) 311 f.

²⁰⁵ L. VANDEN BERGHE, Archeologia 36 (1970) 10 ff.; Iran 9 (1971) 175 ff. (vgl. MDOG 104, 1972, 59 ff.).

²⁰⁶ Zu Barahši (u. Var.) vgl. E. UNGER—E. EBELING, RLA I (1928) 399; H. G. GÜTERBOCK, ZA 44 NF 10 (1938) 137; I. J. GELB, HS (1944) 35⁹⁰ und s. v. Marḫaši (viel Material und Lit.); E. WEIDNER, AfO 16 (1952–4) 5, 20 (KAV 92); D. O. EDZARD, ZZB (1957) s. v. und Anm. 352 (zu kompliziert; östl. von Dēr = heutigem Badra); DERS. und G. FARBER, RépGéogr II (1974) 25, 127 f. — Entgegen C. WILCKE, Lugalbandaepos (1969) 39 kein Zusammenhang mit Fars, dem erst von den Persern mitgebrachten und eingeführten Namen der Persis!

Die jüngere Lautform zeigt auch die akkad. Benennung des Markasit-Halbedelsteines als *marḫusu*, *marḫašu* (W. von Soden, AHW 611 b; *m-* auch in Ugarit und Qatna); die ältere hurrische Lautform ist dagegen in der im Hethitischen überlieferten Entsprechung *parašḫa/i-* bewahrt. (Auslaut kann von den Hethitern umgestaltet sein, und zwar entweder nach heth. *-šḫa-* in *unuwašḫa-* «Schmuck» zu *unuwai-* «schmücken» (usw.) oder in dem Gedanken an das hurrische Zugehörigkeitssuffix *-hi*). Nisbe *ba-ra-aḫ-si-ú* MDP XIV Nr. 23 aus Susa (vgl. Anm. 155).

Das Land hieß demnach *B/Paraḫs/ši*. *Marḫaši* ist die jüngere, in Babylonien umgestaltete Form. Ähnliche phonetische Gegebenheiten wie bei alt-, neusumerisch *Mi š i m e*, akkad. *Basime* im Maništusu-Obelisk (MO; V. 3 a; VII. A. 1 Tab. 1; RépGéogr II).

Susa :

heutiges Dorf Šūš in Huzistān; östlich vom westlichsten der drei Ströme Elams, dem heutigen Kercha/Karcheh, der damals direkt in den Persischen Golf mündete. (Östlicher liegen Dez und Karūn, der noch heute einzige schiffbare Strom Irans; Dez in den Karūn mündend.) Susa lag am heutigen Ša'ur, einem östl. Zufluß des Kercha (nach W. Hinz, a. a. O.,²⁰² 1964, 16 f.; E. Carter, a. a. O.,¹⁹⁷ 1971, 12 ff.).

Name: elamisch *Šušun* (*Šušen*). Ältester (?) akkadischer syllabischer Beleg *Su-sim*^{KI} bei E-NAM/*bir₅-mu-NE/bi* ENSÍ von Susa MDP XIV S. 5 Nr. 1 = MAD II² S. 60 Nr. 54 (s. u. S. 231); V 2 d = Abschrift der Rīmuš-Inschriften zeigt den Genitiv *Su - si - i m*^{KI}. Altsumerisch ausschließlich und neusumer. (Ur III) noch überwiegend *i n n i n . e r i n*^{KI} (*mù š . e r i n*^{KI}) geschrieben; vgl. RépGéogr II. Die scheinbar syllabische Schreibung o. Anm. 172 entfällt. Sumerogramm INNIN(/MÚŠ).ERIN^{KI} immer in den akkad. Inschriften des letzten [12.] Awan-Königs «Puzur»-Inšušinak. — Susa fehlt in folgenden prä-sargonischen und sargonischen Wirtschaftstexten: J. Bauer, StPohl 9 (1972); o. Anm. 149 (D. O. Edzard; J. Krecher); MAD I, IV, V; HSS X. Aus Susa (o. Anm. 155) habe ich nur MDP XIV (1 syllab. Beleg, s. o.) überprüft.

Der ähnlich wie der ON Susa geschriebene Gott *Inšuš(i)nak* = ^DNIN. INNIN.ERIN ist als dritthöchste Gottheit nach der Göttin *Binikir* und dem Gott *Hu(m)ban* bereits im altelam. Narāmsin-Vertrag bezeugt; Acta Ant. Hung. 22, 211 ff.

Awan = *A-wa-an*^{KI}:

Stadt in der Nähe von Susa, war bereits durch E. Unger, O. Ebeling (und E. Forrer), RLA I (1928) 324 ermittelt worden. Vgl. außerdem D. O. Edzard, ZZB (1957) 49, 90 mit Anm. 443, wo schon mehr geklärt war als dann in RépGéogr II (1974) sub *A w a n*, *A w a l*.

Das Material ist völlig eindeutig: 1. die elamische Dynastie von Awan (Stadt) herrscht im 3. Jt.; ihr 12. und letzter König ist «Puzur»-Inšušinak; letzter Beleg *A-wa-an*^{KI} im Titel dieses Königs; dazu die aus der Altelam. KL und der SKL (vgl. VII. C. 4). 2. Stadt Awan unter Sargon und Rīmuš (Tab. 4). 3. Kurz vor dem Untergang des Reiches von Ur III erwähnt Ibbisin im «3.», und «14.» Jahr einen Sieg über Susa, Adamdun und *ma-da-a-wa-a-n*^{KI} (Land A.) und einen über Huhnuri^{KI} «Riegel» von *ma-da An-ša-a-n*^{KI} (RLA II, 146).

Der letzte eindeutige Beleg für die Existenz der Stadt ist der bei Rīmuš, dessen Bericht zugleich deren Lage bestimmt: Awan und Susa liegen entweder rechts und links vom gleichen Fluß *Qabliti*m (akkadisierte Form im Genitiv; im Elam. wohl **Kabliti*) oder auf derselben Seite in nicht zu weiter Entfernung voneinander (V. 2 d)!

Von den angegrabenen Ruinenhöhlen in der Umgebung von Susa entspräche bisher Čogā Miš (Tšoga Miš) 25 km südöstl. von Susa nach den Funden am besten den Bedingungen für Awan (K. Schippmann, l. c.,¹⁹⁸ 1972, 57), ist aber reichlich weit entfernt; Tepe Ġowi 10 km nördl. von Susa und Tepe Ġa'farabad 7 km nördl. von Susa (B. Hrouda, l. c.¹⁸⁹ 36) scheinen zu früh abzubrechen.

Anšan (Anzan), *An-ša-a-n*^{KI}:

Die Bezeugung von *Anšan* und *Awan* überschneidet sich kurzfristig in der Akkad-Zeit: erster Beleg für die Existenz der Stadt *Anšan* unter Manišusu; dann nach dem Guti-Einfall wieder ab Gudea von Lagaš und Ur-III.²⁰⁷ Nachdem Awan untergegangen war, tritt Anšan als wichtigste Stadt Elams neben Susa; beide erscheinen dann in der Königstitulatur der Elamiterkönige ab 13. Jh. Letzte Bezeugungen: Kyros II., der Große (559—529), ist König von KUR *An-za-an* nach zeitgenössischen Inschriften und nach seiner eigenen Inschrift in babylonischer Sprache, die denselben Titel für seine Vorgänger Kyros I. (altpers. *Kuru-*, babylonisiert *Kuraš*) und *Cišpi-* («Teispes») bezeugt. Die altpersischen Inschriften umgehen die Erwähnung von *Anšan*; Dareios (altpers. *Dārayavaḥu-*) 521—486 setzt nur einmal *Yadā* für *an-za-an(-mar)* der elam. Version.²⁰⁸ Drei weitere elam. Belege dieser Zeit in OIP 92, 668 (o. Anm. 72); PF 1780, 9 f. *AŠ An-za-an-mar AŠ Ha-tam-tup-mar* «von A. (und) von Elam (weg)».²⁰⁹

²⁰⁷ Vgl. u. VII. C. 2; RépGéogr II (1974) 9 ff.; *An-ša-an*^{KI} MDP XIV Nr. 22? — Umfassendster Überblick von Akkad- bis Perserzeit im Hinblick auf die erwogene Gleichsetzung mit Tall-i Maliyun: J. HANSMAN, Iran 10 (1972) 101—124. Einige chronologische Unstimmigkeiten erklären sich aus der benützten Literatur l. c. 101⁹.

²⁰⁸ O. R. KENT, Old Persian (1953) s. v.

²⁰⁹ Man wird demnach besser nicht mit Hilfe von altpersischen Ausspracheregeln nach dem Weiterleben des im 5. Jh. verschwundenen Anš/zan suchen. Versuch unternommen von I. GERSHEVITCH, Iran 10 (1972) 124 ff. (Annex: Notes on the Toponyms Ash and Nisā.)

Lage: Die im Augenblick von verschiedenen Forschern befürwortete Identifizierung von Anšan mit der neuen amerikanischen Ausgrabung in dem großen (elamischen) Tall-i Malyan/Malian/Maliyun 50 km nordwestl. von Širaz im Flußgebiet des Kur bedürfte eindeutigerer Bestätigungen durch Funde.²¹⁰ Die Akkad- und Ur-III-Zeit- und spätere Quellen sind nicht günstig für diese Lokalisierung, und die Achämenidenbelege stimmen mit den ältesten Zeugnissen überein (würden aber allein genommen nicht gegen Malyan sprechen); denn die alten Perser drangen ja von Nordwesten her in die Persis vor.

Für die Akkad-Zeit ergibt sich (V. 3 d; Tab. 4): Maništusu dringt bei seinem Kampf gegen Anšan und Sirihum und gegen 32 Städte (Originalinschr. MDP XIV S. 1–3 ohne ON A. und S.; Ende fragm.) per Schiff über den Persischen Golf. Flußaufwärts fahrend kommt er, der tiefer als alle anderen sargonischen Könige nach Elam eingedrungen ist, dann nach Anšan und zu den Silberbergwerken. Auf dem Rückweg transportiert er Diorit nach Akkad (-Stadt). Die für sargonische Inschriften sehr vagen Angaben über die «Herren» der Städte zeigen offenbar, daß Maništusu sich in fremdem Land bewegt.

Zwei Angaben stimmen mit denen von Sargon überein, der nur mit dem westlichen Elam und Barahsi in Berührung gekommen ist. Sirihum, später nicht mehr bezeugt(?), und die Silberberge, die Sargon neben dem Zedernwald als (Ost-)Grenze gegenüber Mari als (West-)Grenze nennt, aber nicht erreicht hat.

Wahrscheinlichste Deutung:

der Fluß = Karūn (*Ulaya*; vgl. Anm. 119);

die Silberberge und -bergwerke im Zagros-Gebirge;

Sirihum, das man am Persischen Golf, wo es demnach an der Mündung des Karūn liegen müßte, die Sargon noch nicht zugänglich war, hat lokalisieren wollen,²¹¹ findet sich irgendwo zwischen Unterem Tigris, Barahsi (mit Pušt-i-Kuh) und Persischem Golf.

²¹⁰ Vgl. außer J. HANSMAN (Anm. 207); E. REINER, *The Location of Anšan*, RA 67 (1971) 57–62 (mit weiterer Lit.). E. REINER erwägt die Gleichsetzung auf Grund der von ihr erkannten Parallelität von Bauziegeln von Hutelutuš-ḪInšušnak (12. Jh.), der für sein und seiner Familie Leben verschiedene Heiligtümer gebaut hat. Parallelen: a) Bauziegel unbekannter Herkunft mit Heiligtum = *siyan* in *ASAn-ša-an* (M. LAMBERT, RA 66, 61 ff.); b) fragm. Bauziegel aus Tall-i Malyan ohne erhaltenen ON Anšan; c) zum Teil fragm. Bauziegel aus Susa = F. W. KÖNIG, AfO Beih. 16 Nr. 60–65. Von diesen bezeugt Nr. 60 den Bau eines *siyan* in *ASKi-pu-ū*.

Dies Material ergibt, daß im 12. Jh. auch (ein Teil der) Persis/Fars zu Elam gehört hat (b); daß Fundort und Ort des Bauziegels nicht identisch sein müssen (c; nota bene: a ohne Fundort!). Darüber hinaus bestätigt KÖNIG Nr. 54, die hier gebotene Lokalisierung von Anšan: ab § 25 zählt Šilhak-ḪInšušnak, der Onkel des Hutelutuš-ḪInšušnak, die Verwaltungsbereiche seines Reiches auf. Ausdehnung damals über Ḫuzistān hinaus in das Ost-Tigris-Gebiet zwischen Diyala und unterem Zab, unter anderem mit Gebirge Ebih (= Gebel Hamrin), Arrapha und Nuzu = Kerkuk, Namri. Erste Expansion Elams nach Norden unter «Puzur»-Inšušnak (VII. C. 3 b).

²¹¹ FWg 2 (1965) 123 (Šerihu); 104 (Šeriku).

Zu Tab. 4 c :

Alle ON sind in demselben Gebiet wie Sirihum zu lokalisieren. Bisher nur einmal (zweimal) bezeugt sind bei Sargon genanntes Bun⁷ban, Gunilaḥa, ḪÉ-ni, Ḫuzi[-, Saliamu und(?) bei Rīmuš und Šarkališarri erwähntes Zaḥara (vgl. S. 222). Urua, mit dem schon Eannatum von Lagaš um 2460/2396 gekämpft hatte (zwischen Umma und den Gebirgen Elams), und Kar-dè-dè begegnen vereinzelt, und zwar ohne Kämpfe, in der Ur-III-Zeit; Sapum (Sabum) ist dagegen damals häufig erwähnt.²¹² Unter Šu-Sin (2036—2028/1972—1964) befand sich Sabum nach SAK 148 Nr. 22 z. B. im Besitz des Reiches von Ur III. Es gehört aber zu jenen ON, die in der Ur-III-Zeit durch den Zusatz NIM = **Elama* als elamische Städte gekennzeichnet werden konnten.²¹³

C.2. Elams Kämpfe mit Sumer-Akkad im 3. Jt.

C.2 a. Inscriptliche Zeugnisse ab Eannatum von Lagaš

Bezüglich Elam bestätigen obige Ausführungen, daß auch die Akkad-Könige nur mit dem westlichen Teil Elams bis zum Karūn und zur Stadt Anšan in Kontakt gekommen sind. Ebenso wie das Hurriterreich Subartu, zu dem in der Akkad-Zeit ein Teil von Nordwestiran gehört hat (VII. B), besaß auch Elam, das damals etwas nördl. von Kermanšah an (Subartu mit) Tukriš angrenzte, ein größeres Territorium als das Akkad-Reich. Im Gegensatz zu Subartu bedeutete Elam im 3. Jt. in altsumerischer Zeit, in der Akkad-Zeit und gleich wieder nach dem Guti-Einfall die größte Bedrohung für Babylonien, in das es immer wieder über den Tigris hinaus vorgedrungen ist.

Ein solches Vordringen über den Tigris hinaus ist inschriftlich bezeugt für die Zeit von

Eannatum von Lagaš ca. 2460/2396 und Nachfolger (V. 5 b mit Anm. 172; VII. C. 2 b);

Sargon von Akkad (2340—2284/2276—2220) bei Regierungsbeginn (V. 1 d);

Rīmuš (2284—2275/2220—2211) bei Regierungsbeginn (V. 2 d);

Šarkališarri (2223—2198/2159—2134) gegen Regierungsende; Expansion unter dem letzten (12.) König der Dynastie von Awan «Puzur»-Inšušinak (V. 5 d; VII. C. 3 b).

Nach dem Guti-Einfall stehen unter Gudea e n s í von Lagaš (2143—2124/2079—2050 bzw. rund 60 Jahre früher) Elam und Anšan wieder gleichsam vor dessen «Haustür» (Gudea B VI 64—69). Vgl. VII. C. 3 b.

Erneute erfolgreiche Expansionen gegen Elam, diesmal zunächst in nordöstlicher Richtung anstatt wie zuvor in östlicher Richtung, wodurch sich

²¹² Vlg. RépGéogr II (1974) s. v. (Das unter Šu-Sin daneben genannte Land Gutebum hat vermutlich nichts mit Gutium zu tun, da zu südlich gelegen.)

²¹³ Vgl. D. O. EDZARD, AfO 19 (1959—60) 21⁶⁴.

das Fehlen der meisten o. S. 221 genannten ON in den folgenden Inschriften erklärt :

Erstmals wieder unter Šulgi, König (l u g a l) von Ur (III) 2093—2046/2029—1982, und zwar wieder — wie bei Narāmsin — angebahnt durch Heiratspolitik (o. Anm. 133).

Bis zum 3. Jahr von Ibbisin (2027—2003/1963—1939) bleiben dann das Flachland von Elam und Susa und Teile des Ost-Tigris-Gebietes zwischen Diyala und Unterem Zab in der Hand der Ur-III-Könige (o. Anm. 133 f.).

Erneute Machtentfaltung Elams :

Elam hatte zusammen mit Sumer und den Guti den Untergang des Akkad-Reiches gegen 2200/2136 verursacht ;

Elam, diesmal zusammen mit den MAR.TU/DÚ = *Amurrú*, verursachte erneut den Untergang des Reiches von Ur III um 2003/1939.

Ein Elam, das immer noch von elamisch sprechenden Elamitern getragen wurde, überlebte die Sumerer, die Akkader und die ersten Westsemitenschübe (Amurriter und andere), die Kassiten der mittelbabylonischen Dynastie (danach zeitweilig mit einem Gebiet von Nordbabylonien, Ost-Tigris-Land bis in die Gegend von Kerkuk bis in die spätere Persis, Anm. 210) ; es überlebte die Hurriter und die mit ihnen sprachverwandten Urartäer . . . Erst unter den Achämeniden, in der 2. Hälfte des 1. Jts. v. Chr. starb schließlich die elamische Sprache aus, nachdem die Elamiter noch einmal ihre 2000-jährige Verwaltungserfahrung in elamischer Sprache in den Dienst der Achämeniden gestellt hatten nach Ausweis der zahlreichen Persepolis Treasury und Fortification Texts.²¹⁴ Der überwiegende Gebrauch der akkadischen Sprache in der altelamischen Periode des 2. Jts. war demnach kein Beweis für die Akkadisierung eines immer wieder völlig unterworfenen, kulturell unterlegenen Elam, sondern viel eher ein Zugeständnis an eine unterworfenen, akkadisch sprechende Bevölkerung ; vergleichbar etwa der aramäischen Verwaltungssprache der Achämenidenkönige, dem sogen. «Reichsaramäischen», in aramäisch sprechenden Gebieten des Altpersischen Reiches, worin noch niemand ein Zeichen der Schwäche und der kulturellen Unterlegenheit der Achämeniden (die de facto zunächst vorhanden war) gesehen hat.

C.2 b. Nachrichten der SKL

Die feindlichen und friedlichen Kontakte zwischen Sumer-Akkad und Elam haben nicht erst unter Eannatum von Lagaš in der zweiten Hälfte des 3. Jts. begonnen. Sie reichen in prähistorische Zeit zurück (Anm. 198) und sind sicher in der Zeit des Schriftbeginns (o. S. 216) als terminus ante quem für ein bereits vorhandenes sumerisches und elamisches Volk zu werten.

²¹⁴ G. G. CAMERON, OIP 65 (1948); R. T. HALLOCK, OIP 92 (1969).

Die beiden ältesten feindlichen Kontakte zwischen Sumerern und Elamitern hat die SKL für die Zeit der 1. und 2. Dynastie nach der Flut bewahrt (Th. Jacobsen, AS 11, 1939, 76 ff., Z. III 4 ff.; II 35 ff. mit Tab. II). Sie gehören in die Zeit vor Gilgameš von Uruk, synchron mit Aka von Kiš, für die sich m. E. ein dritter Kontakt, genauer ein drittes Vordringen von Sumer nach Elam ergibt.

1) Mes-kiaġ-gašer, 1. König von É-anna (Uruk erst von seinem Nachfolger erbaut) «ging in das Meer und kam bei den Bergen heraus» (o. VI. mit Anm. 182).

2) En-men-barage-si, 22. König von Kiš (zeitlich ungefähr parallel mit Dumu-zi, dem 4. König von É-anna — Uruk) vertrieb das Land Elam (m a d a NIMKI - m a = Elama).

3) Aka, Sohn von En-men-barage-si, 23. König von Kiš ist nach den Legenden synchron mit Gilgameš, dem 5. König von Uruk. Da Gilgameš zu den nur legendär überlieferten Königen der sumerischen Frühzeit gehört und schon in einer Götterliste aus Fāra — Šuruppak (um ca. 2575 oder 2550/2511 bzw. 2486) als Gott genannt ist, muß er ziemlich früh regiert haben. Niedrigst möglicher Ansatz *28./27. Jh. Einen noch früheren König wie En-me-en-bāra-gi-si wird man demnach nicht unter den durch eigene Siegel bezeugten Königen suchen dürfen: der ähnlich lautende König von Kiš Me-bāra-si (fragend gelesen Me-barage-si)²¹⁵ ist vielleicht ein anderer, jüngerer König.

Gilgameš, Enkidu und die Mannen von Uruk ziehen über 7 Gebirge zum Zedernwald und töten dessen Hüter Ĥuwawa (und Var.), jünger Ĥumbaba.²¹⁶ Die Siebenzahl, die auch sonst im Epos eine Rolle spielt, ist nicht von Bedeutung. Der Weg über Gebirge ist jedoch der Weg nach Elam, während der zum Libanon (oder Amanus), der ja im 2. Jt. wohlvertraut war (u. a. nach Ausweis der Sargon- und Narāmsin-Legenden; o. V. 1 e; V. 4 a, d) selbst in diesem Epos wohl mit dem Anfahrtsweg per Schiff (über den Euphrat) erhalten geblieben wäre. Nach der vorgelegten Untersuchung und nach o. Anm. 119 scheinen mir kaum Zweifel möglich, daß hinter Ĥuwawa/Ĥumbaba der Name eines elamischen Königs steckt, den der historische Gilgameš besiegt und getötet hat. In diesem Fall wäre die älteste noch fehlende altsumerische Namensform besonders willkommen, um den Wert der jungen Namensform, die scheinbar (?) an den elamischen höchsten Gott *Ĥumban* anklingt, bemessen zu können. Der Sonnengott (DU t u), der den Zedernwald schützt, wäre dann der elamische Na ĥ i t e (jünger Na ĥ ĥ u n t e; Acta Ant. Hung. 22, 212 f.).

In Ĥuwawa/Ĥumbaba hätten wir den ältesten überlieferten König von Elam (*28./27. Jh.) vor uns. Er hätte 2—3 Jahrhunderte vor der elamischen

²¹⁵ Vgl. zuletzt E. SOLLBERGER—J.-R. KUPPER, *Inscriptions royales sumériennes et akkadiennes* (IRSA), 1971, IA1 (mit Lit.).

²¹⁶ Ausführlicher zu Ĥuwawa/Ĥumbaba C. WILCKE, RLA IV (1975) 530—535.

Dynastie von Awan regiert, deren 8. und 9. König zur Zeit von Sargon von Akkad (2340—2284/2276—2220) geherrscht haben.

4) Nächstspäteres Zeugnis der SKL sind die drei Könige von Awan, die nach der 3. Dynastie nach der Flut, d. h. nach der I. Dynastie von Ur, folgen. Datierung in das 25./24. Jh. ergibt sich durch den Synchronismus mit Sargon v. Akkad, die Altelamische Königsliste mit insgesamt 12 Awan-Königen (VII. C. 4) und die inschriftlich bezeugten Kämpfe der I. Dynastie von Lagaš mit der I. Dynastie von Umma, deren Könige ebenso wie eine Reihe von anderen Königen in der SKL fehlen (Acta Ant. Hung. 22, 218 f. mit Anm. 131).

Mit diesen Awan-Königen der SKL befinden wir uns in der Zeit um Eannatum von Lagaš (mit dem unser Elam-Résumé VII. C. 2 a begann). Kämpfe mit Elam bezeugen expressis verbis die Inschriften von *Eannatum* SAK 10—28 = E. Sollberger, l. c.²¹⁵ IC5; o. V. 5 d mit Anm. 172); *Entemena* (Neffe und 2. Nachfolger) l. c. IC7i = SAK 36 ff. und *Enentarzi* (4. Nachfolger, l. c. IC9). Eine unbefangene Lektüre der Inschriften zeigt, daß der Kampf zwischen Lagaš und Umma um die dazwischen liegende Steppe g ú - e d e n - n a, den schon der in der SKL ebenfalls fehlende König (l u g a l) Mesilim von Kiš zu schlichten versucht hatte (l. c. IA3), kein interner sumerischer «Bruderstreit» war, sondern zumindest zeitweilig von Elam geschürt wurde und sogar zwischendurch zur Herrschaft von drei Awan-Königen in Sumer geführt hat. Entemena, der den ausführlichsten Bericht bietet und auch die Namen der feindlichen e n s í's von Umma angibt, die sich in ihren eigenen Inschriften aber l u g a l nennen (l. c. ID), führt in seiner Fluchformel SAK 40 VI 17 f. expressis verbis als Feinde a n l ú - g i š - ĤÚKI. ĥ é l ú k u r - a - ĥ é «sei es ein Mann aus Umma, sei es ein Mann vom Fremdland» (der wieder die umkämpfte Grenze a m g ú - e d e n - n a verletzt).²¹⁷

C.2 c. Abzuändernde Synchronisierungen der SKL

Obiges Ergebnis — drei Vorstöße Sumers nach Elam in prähistorischer Zeit, eine Fremdherrschaft Elams in Sumer mit drei Awan-Königen in historischer Zeit einige Regierungszeiten vor Sargon von Akkad — bietet eine Erklärung für verbliebene scheinbare Unstimmigkeiten zwischen der SKL und den durch Siegelung oder durch eigene Inschriften bezeugten sumer. Königen. In der SKL folgen die Awan-Könige als 4. Dynastie unmittelbar auf die Könige aus Ur, sc. die 3. Dynastie nach der Flut. Dadurch ist in der SKL eine Lücke von rund *200—300 Jahren vor den Awan-Königen verschleiert worden. In Wirklichkeit zerfällt die SKL in zwei Teile:²¹⁸

1) Der Anfang der SKL bis zur 3. Dynastie nach der Flut (*Ur*) enthält Reminiszenzen an die älteste Besiedlung Sumers (SKL I 1 ff. Eridu, archäolo-

²¹⁷ E. SOLLBERGER, l. c. 73: «Que ce soit l'homme d'Umma (en personne) ou un étranger (à sa solde)» mit Hinweis auf ähnliche Formulierungen aus altbabylon. Zeit.

²¹⁸ Details, Berechnungen und Lit. s. bei VF., Eine verkannte Überlieferungslücke in der sumerischen Königsliste, Or 48 (1979) 1—25.

gisch 'Obed 1—4 und späteren Perioden entsprechend.²¹⁹ Farbige Überlieferung, zum Teil stützbar durch andere Erinnerungen aus der mündlichen Überlieferung,²²⁰ beginnt mit Etana, dem 13. König von Kiš der SKL (AS 11 Tab. II Nr. 1), der seinerseits auf Könige folgt, deren Namen wie akkadische Tierbezeichnungen aussehen.²²¹ Ende dieser mündlich überlieferten Zeit der SKL spätestens in den ältesten Phasen der sumer. Schrift ab Uruk-Eanna IVa (vgl. o. S. 216).

2) Der zweite Teil (mit Ende) der SKL beginnt nicht vor Eannatum von Lagaš, unter dem die sumerische Schrift erst voll entwickelt war,²²² und fußt auf historischen Nachrichten wie Jahresdaten u. ä. Mit der erkannten Überlieferungslücke erklärt sich unter vielem anderen, warum Eannatums Gegner Zuzu von Akšak im Gegensatz zu den späteren Königen von Akšak in der SKL fehlt (AS 11, 181; vgl. Acta Ant. Hung 22, 240 f.).²²³

Tab. 7, angeführt ab 1. Dynastie nach der Flut, mag in diesem Zusammenhang zur Veranschaulichung unserer Ergebnisse genügen. Da die SKL alle Herrscher einer Stadt aus beliebig vielen Herrscherhäusern nebst Usurpatoren für die ganze Periode der von ihr angesetzten Vorherrschaft einer Stadt als einheitliche Dynastie rechnet, haben wir dort Paragraphenstriche hinzugefügt, wo sich ein Wechsel von Herrscherhäusern vermuten läßt. In der Spalte Elam sind außerdem in Klammern andere Feinde vermerkt. (Siehe S. 226—228.)

// = Synchronismen gesichert.

| = Filiation vom Vater zum Sohn.

C.3. Elamische Herrscher und Herrschertitel der Akkad-Zeit

C.3 a. Synchroner Überblick (Tab. 8, S. 228)

C.3 b. «Puzur»/*Kutik-Inšušinak, der letzte Awan-König, Sohn des Šim-bi-iš-ḫu-uk (ohne Titel), bietet in seinen eigenen altakkadischen Inschriften und in seinen altelamischen Inschriften in protoelamischer Prunkschrift (o. S. 216 f.) Titel in Ergänzung zu Tab. 8.

Name: Die selbstverständlich vorauszusetzende elam. Namensform wurde als *Kutik-Inšušinak etwa «Vertrauen auf (Gott) I.» von W. Hinz erschlossen (Acta Ant. Hung. 22, 213 f. mit Anm. 105). Schreibung in den altakkad. Inschriften sumerographisch als KAxŠU-ša-DNIN.INNIN/MUŠ

²¹⁹ B. HROUDA, l. c.¹⁸⁹ S. 315.

²²⁰ D. h. «legendary» bei TH. JACOBSEN, AS 11 (1939) 156 f.¹¹; C. WILCKE, Das Lugalbandaepos (1969); A. K. GRAYSON, TCS V (1975).

²²¹ AS 11, 142 ff., 152.

²²² TH. JACOBSEN, AS 11, 186; ZA 52 NF 18 (1957) 124 ff. Anm. 73.

²²³ Distanz zwischen Eannatum und Sargon von Akkad um ca. 50 Jahre zu hoch angesetzt; vgl. VII. C. 4 Tab. 9.

7. TABELLE: KONTAKTE ZWISCHEN SUMER UND ELAM IM 3. JT. LAUT SKL

<i>Prähistorische Zeit</i>			
I. Kiš (I 43 ff.)	II. E-anna — Uruk (II 45 ff.)	III. Ur (III 38 ff.)	Elam
9 Könige ohne Genealogie			
10. Atab 600 J.			
11. <Mašda> 840 J.			
12. Ar-wi-ú-um 720 J.			
13. Etana 1560 J. (consolidated all lands = k u r. k u r)			(Unklare Feindesländer)
14. Baliḫ 400 J.			
15. En-men-nunna 660 J. (Vater von 16. + 17.)			
16. Melam-kiši 900 J.			
17. Bar-sal-nunna 1200 J.			
18. Samug 140 J.	1. Mes-kiag-gašer, dumu Dutu 324 J.		übers Meer [nach Elam]
19. Tizkar 305 J.	2. En-mer-kar 420 J. (baut Uruk; gilt später als Erfinder der sum. Schrift)		
20. Il-ku-ú 500 J.			
21. Iltasadum 1200 J.	3. D Lugalbanda 1200 J.		Zug nach Aratta lt. Epen
22. En-men-barage-si 900 J.	4. DDumu-zi von «Ku'ara» 100 J.		verjagt Elam
23. Aka 625 J.	5. DGilgameš von Kullab 12		tötet Huwawa/Humbaba *König von Elam lt. Epen
23 Könige regierten 24 510 J., 3 Monate, 3 1/2 Tage. Kiš besiegt; folgt Uruk.	6. Ur-nungal (Ur-lugal) 30 J.		

	7. Utu-kalamma 15. J. 8. Laba . . . IR 9 J. 9. En-nun-dara-anna 8 J. 10. MES(?) ₂ 36 J. 11. Melam-anna 6 J. 12. Lugal-kitum 36 J. 12 Könige regierten 2310 J. Uruk besiegt; folgt Ur	1. Mes-anne-pada 80 J. 2. Mes-kiağ-nanna 36 J. 3. Elulu 25 J. 4. Balulu 36 J. 4 Könige regierten 177 J. Ur besiegt; folgt Awan	
*200 bis 300 Jahre Überlieferungslücke. Gegen Ende dieser Phase:			
Texte: Mesilim von Kiš Mebarasi von Kiš		Texte: Ur-Könige, Friedhof	
V Kiš, 8 Könige reg. 3195 (3792) J. (IV 19 ff.). Kiš besiegt, folgt Ħamazi			IV. Awan, 3 Könige reg. 356 J. (IV 6 ff.); folgt Kiš
	VII. Uruk [3] Könige fragm. (IV 43 ff.). Uruk besiegt; folgt Ur		VI. Ħamazi (Ost-Tigris-Gebiet) 1 König Ħataniš 6 × 60 J. Folgt Uruk
		VIII. Ur, 4 Könige 177 J. 4. König Kaku(g)/(Rimuš von Akkad um 2283/2219	

8. TABELLE

Akkad	Barahsi	Elam		
		Elam	Susa	andere Städte
Sargon V. 1 d 2340 – 2284	Da-gu ŠEŠ.LUGAL UI[- <i>šakkanakkum</i> Si-id-ga-ú <i>šakkanakkum</i> Kum-du-pum (= KA×ŠU) <i>dajjānum</i> /DI.KU ₅	Hi-si-ib-ra-si-ni LUGAL Lu-uh-iš-an sein Sohn Sa-NAM-si-mu-ut ENSÍ	—	ENSÍ von Gunilaḫa, PN Ḫi-da-ri-da[-; ; Ḫuzi[-, PN Zi-na; Širihum, PN [-r]u
Rimuš V. 2 d 2284 – 2275	A-ba-al-ga-maš LUGAL Sidgau <i>šakkanakkum</i> , wie z. Zt. Sargons	—	—	ENSÍ von Zahara, PN Sar-ga-pi(?)
Maništusu V. 3 a 2274 – 2260	—	Eš ₄ -bum/ba ₁₁ ENSÍ. Früher: I-ki-lum <i>abi ali</i> (= URU)NIMKI Vater des Ik-ru-ub- É.A (MO)	—	—
Narāmsin 2260 – 2223	—	verheiratet mit Schwester(?) des Zigalugu Acta Ant. Hung. 22, 172 ff, 180 m. A. 76	—	Ost-Tigris-Gebiet VI. A. 1, Tab. 2: Simurru ENSÍ, ON Baba (Feind). Nikum SUKKAL-li ENSÍ PN Karšum (freundl.)
Šarkališarri V. 5 a 2223 – 2198	—	—	—	Osttigris-Gebiet, «Luristan», Nikum Weighaben Acta Ant. Hung. 22, 238 f.

ERIN (l. c. mit Anm. 103), wobei KA_xŠU = akkad. *pûm* «Mund». Frühere Lesungen *karibu ša Šušinak* V. Scheil, MDP II, IV, VI, X, XIV; *BA-ŠA-Šušinak* F. Thureau-Dangin, SAK (1907) 177 ff. (wonach F. W. König, AfO Beih. 16, 1965, 3 *Bá.ŠaInšušinak*). Stattdessen schreibt die altelamische Königsliste MAN(= akkad. *puzur*)-DINNIN.ERIN.²²⁴

Datierung: Bevor G. G. Cameron (1937)¹⁹⁷ 57 ff. in König Ĥita der Altelamischen Königsliste den Vertragspartner von Narāmsin suchte und entsprechend den letzten Awan-König parallel zu Narāmsin und Šarkališarri einordnete, wurde dieser König paläographisch und archäologisch meistens zwischen Akkad- und Ur-III-Zeit (so zuerst F. Thureau-Dangin, l. c.) oder annähernd in die Zeit von Gudea von Lagaš gestellt (E. Contenau 1931; H. Herzfeld 1941; E. Strommenger, BaM, 1960, I 79 ff.).²²⁵ Während in der neueren archäologischen Literatur inzwischen gemäß Cameron datiert wird,²²⁶ hat W. Hinz, Das Reich Elam (1964) 65 die Konsequenz aus seiner Erkenntnis, daß Ĥita gar nicht der Vertragspartner Naramsins war, gezogen und «Puzur»-Inšušinak in die Zeit Šarkališarris datiert. [Falsche Datierung in die Zeit von Šulgi auf Grund der ON, s. u., bei F. W. König, l. c. !]

Zwei Beobachtungen dürften in Zukunft die Datierung von «Puzur»-Insusinak als jüngeren Zeitgenossen von Šarkališarri sichern:

1) W. W. Hallo's Erkenntnis, daß die Zeit der Guti-Herrschaft sich wahrscheinlich auf ca. 40 Jahre statt der bisher angesetzten rund 100 Jahre reduziert.²²⁷ Dabei ergäbe sich ein Zeitschema, das allerdings in Wirklichkeit nach unten reduziert werden müßte, d. h. 60 Jahre weniger als in der hier angegebenen Schätzung nach der mittleren Chronologie, 124 Jahre niedriger nach der kurzen Chronologie.

Šarkališarri 2223—2198	//	4. Guti-König «Sarlagab»
Gudea v. Lagaš 2203—2184 (statt 2143—2124)		
Utuḫeḡal v. Uruk 2176—2170 (statt 2116—2110)	//	vertreibt 'Tiriqan, letzten Guti-König laut Inschrift
Šulgi v. Ur III 2153—2106 (statt 2093—2046).		

2) Nach MDP XIV S. 7—16 mit Pl. I, II erweiterte «Puzur»-Inšušinak Elam durch einen Vorstoß nach Norden bis etwa in das Gebiet um Kerkuk, als

²²⁴ V. SCHEIL, RA 28 (1931) 1 ff. — Für PN mit PÜ.ŠA- s. I. J. GELB, MAID III 220 ff.; D. O. EDZARD, ZA 63 (1974) 288 ff. und W. VON SODEN, AHw 885 s. v. *puzru(m)*.

²²⁵ Vgl. R. M. BOEHMER, Die Datierung des Puzur/Kutik-Inšušinak und einige sich daraus ergebende Konsequenzen, Or 35 (1966) 345—376 (mit weiteren Details).

²²⁶ R. M. BOEHMER, l. c. mit synchronisierter Tab. S. 375; E. STROMMENDER, RLA IV (1975) 352.

²²⁷ Gutium, RLA III 708 ff.

er Ki-maš^{KI} und Hu-ur-tim^{KI} nebst über 60 weiteren, namentlich aufgeführten Städten eroberte, wobei sich ihm der König von S/Šimašg/ki unterwarf. Ein Vordringen in diese Gebiete, die später Šulgi seinem Reich einverleibte,²²⁸ war nach o. V 4 d; V. 5 d (und VII. B; VII. C. 1; 2 a) erst beim Zusammenbruch des Akkad-Reiches unter Šarkalisarri möglich.

Titel in den altakkadischen Inschriften vor DUMU Šimbišhuk (R. M. Boehmer, l. c.²²⁵ S. 350 Anm. 1, 2): 2mal ENSÍ INNIN.ERIN^{KI} = Susa (MDP VI S. 7; XIV S. 17–19);^a 8mal ENSÍ INNIN.ERIN^{KI} GÌR.NITA (*šakkanak*) *ma-ti* NIM^{KI} = Elam; so auch in dem erwähnten Feldzugsbericht MDP XIV S. 7–16;^b 2mal nur *da-nim* LUGAL (= *šar*) A(?)*-wa-an*^{KI} (mit *za* für a) «mächtiger König von Awan» MDP X S. 9–11 mit Pl. III, Nr. 1, 2.

a) Daneben protoelam. Inschrift [Hinz²²⁹] I. (Iranica Antiqua 2, S. 20).

b) In MDP VI S. 8–10 neben protoelam. Inschrift [Hinz] A auf Pl. II Nr. 1; MDP X S. 11 und Pl. IV Nr. 1+C neben protoelam. [Hinz] C. Iranica Antiqua 2, S. 18, 19 resp.)

In den noch nicht definitiv entzifferten protoelamischen Inschriften [A–R],²²⁹ in denen die Lesungen ZUNKI (ZUNKI-K, ZUNKI-R, 1. resp. 3. Person) «König» und *hal-me-ni-ik* (1. Person) «Statthalter» (Hinz «Landerbe») auch grundsätzlich von P. Meriggi, BiOr 28 (1971) 172 f. anerkannt werden, würden die Titel und der Stil abweichen von der akkad. Version.

a) Inschr. I: *hal-me-ni-ik šu-si-im-ki* «König von Susa»; später im Text ZUNK-*kik*[?];

b) Inschr. A (Hinz, l. c. 18): ZUNKIK *hal-me-ak* (des Landes) *hal-me-ni-ik šu-si-im-ki*; Inschr. C nur *hal-me-ni-ik šu-si-im-ki*.

Wie gesagt, eine endgültige Entscheidung ist noch nicht möglich. *hal-meni* «Land-meni» entspräche bei dieser Dentung ungefähr ENSÍ.

C. 3 c. Titel

Im Gegensatz zu den Regenten und Unterregenten in Sumer in der Akkad-Zeit (VII. A. 3 = Tab. 6; 4 d) handelt es sich bei Elam (VII. C. 3 a = Tab. 8; b) um laute von Akkad unabhängige Regenten. Die sumerographische Schreibung der Titel hat bisher meistens eine Situation der Abhängigkeit Elams vorgetäuscht, die in Widerspruch zur Aussage der Akkad-Könige selbst (o. V; Tab. 8) und zu den sonstigen historischen Verhältnissen stand (VII. C. 1; 2; 3 b).

Dem Versuch, elamische Regierungsform und Titelentsprechungen zu ermitteln, sind durch das verfügbare, dürftige Material enge Grenzen gesetzt.

²²⁸ D. O. EDZARD, AfO 19 (1959/60) 1 ff.; für Fremdlinge aus dieser Gegend in Ur III s. A. FINET, CRRAI XVIII (München 1970/72) 123 ff. — Zu den ON zuletzt RépGéogr II (1974) mit Karte.

²²⁹ W. HINZ, Iranica Antiqua 2 (1962) 1 ff.; Altiran. Funde und Forschungen (1969). Kap. I, bes. S. 28 ff. (Vgl. o. Anm. 105.)

Die Akkad-Inschriften enthalten keine Garantie dafür, daß sie die elamischen Verhältnisse genau wiedergegeben haben oder daß die ganze Regierungsspitze Elams mit den einzelnen sargonischen Königen in Berührung gekommen sei. Die Nachrichten sind außerdem so sporadisch, daß wir nichts über Thronfolge in Elam erfahren. Elamische Titel, die entsprechen könnten, sind erstmals in den Inschriften des Siwepalarhuhpak in der Zeit Hammurabis von Babylon (Anm. 229) als *temti* «Herr» (nur[?] von Göttern und in PN) und *meni*²³⁰ bezeugt, stammen zum größeren Teil aber erst aus Inschriften ab 13. Jh., wo sie der Herrscher zusätzlich zum Königstitel tragen kann. Dort auch *hal-meni*.

Trotz dieser Überlieferungsmängel hat W. Hinz m. E. zurecht bereits für das 3. Jt. auf eine Regierungsform Elams durch eine «Troika» geschlossen (o. Anm. 142). Auf Grund einiger auffälliger Angaben bei Sargon für Elam (und Barahsi) und bei Rīmuš für Umma(?) ergibt sich für

Elam (Tab. 8): LUGAL (d. i. elam. *zunki*), DUMU.LUGAL, ENSÍ;

Barahsi (Tab. 8): LUGAL, ŠEŠ LUGAL, GĪR.NITÁ (*šakkanakkum*), offenbar lebenslängliches Amt bei Sidgau; zweifach besetzt zur Zeit Sargons;

Umma (Acta Ant. Hung. 22, 222 f.; Tab. 6): ENSÍ NIM^{KI} (Elam)[?], ŠEŠ ENSÍ, SUKKAL (des ENSÍ).

Für Elam ergibt sich aus den Inschriften des «Puzur»-Inšušinak außerdem das Amt GĪR.NITÁ (*šakkanakkum*); jedoch ist P. nie als GĪR.NITÁ, sondern die meiste Zeit in einer Person als ENSÍ von Susa (INNIN.ERINKI) und GĪR.NITÁ *māti* NIM^{KI} (des Landes Elam) bezeugt [ebenso wie rund 150 Jahre später Idadu-DInšušinak]; am Ende nennt er sich «mächtiger König von Awan». Der Königsrang LUGAL wäre die letzte Stufe im Aufstieg innerhalb der «Troika»; die Ämterhäufung dürfte dagegen nicht der Regelfall sein.

Für den Regelfall des Ämterwechsels innerhalb der «Troika» nach dem Tod eines Mitglieds lassen sich die Texte von (a, b) und für (c) einen *E-NAM-mu-NE*, häufigste derzeitige Lesung des nicht seltenen PN als *E-bir₅-mu-bi* (nach I. J. Gelb MAD II, III), anführen, der vor [oder nach?] «Puzur»-Inšušinak regiert hat. Er läßt sich nach H. Hirsch (1963) nicht mit dem *x-x-mu-bi* von Umma aus der Zeit des Rīmuš gleichsetzen (Acta Ant. Hung. 22, 222 f. mit Anm. 143);²³¹ er wird zur Zeit meistens als ältester elamischer Herrscher des 3. Jts. betrachtet.²³²

²³⁰ Vgl. F. W. KÖNIG, AfO Beih. 16 (1965) 34 ff. und s. v.; einige Beispiele Acta Ant. Hung. 22, 180 f.

²³¹ So W. W. HALLO, Early Mesopotamian Royal Titles (1957) 66, 101 f.; vgl. H. HIRSCH, AfO 20 (1963) 32 f. Fern bleibt außerdem *E-NAM-mu-NE* MDP XIV Nr. 73.

²³² IRSA²¹⁵ S. 124 (Epir-mupi 2270–2260); E. STROMMINGER, RLA IV 351 f. (Ebirmuppil, Zeit Narāmsin's). — F. W. KÖNIGS *É-si-mu-dè*, l. c.²³⁰ S. 2 f. mit Anm. 9–10 wurde zusammenaddiert aus *Ša-NAM-si-mu-ut* (Zeit Sargons, o. Tab. 8) und *E*. aus MDP XIV; ältere Lesungen KÖNIGS, RLA II 477 f. als *E-nam-mu-nè*, *E-simute*. — Sollte sich bei elam. Regenten vielleicht bei der derzeitigen geringen Kenntnis alter elam. Namen eine möglichst wenig interpretierte Namensschreibung empfehlen, in diesem Fall also *E-nam-mu-ne*?

a) *E. GÌR.NITÁ ma-ti NIM^{KI}* auf der Siegelabrollung MDP XIV S. 6 Nr. 3;

b) *E. ENSÍ Su-sim^{KI}* in der Unterschrift von MDP XIV S. 76 f. Nr. 17 (= l. c. S. 5 Nr. 1 und Pl. VII Nr. 17) mit der ältesten (oder einer der ältesten?) akkadischen syllabischen Schreibung(en) von Susa;²³³

c) derselbe angesprochen als *E-bir₅-mu-bi da-núm* (mächtiger) in C. F. Jean, *Religion sumérienne* 123⁷ und Pl. LV; ähnlich MDP XIV S. 5 f. Nr. 2.

a) und b) begünstigen zusammen mit dem bisher vorgelegten Material die Annahme, daß Elam [und Barahsi] mindestens ab 24. Jh. v. Chr. eine «Troika» als Regierungsspitze besessen habe, die sich den Titeln nach aus LUGAL, ENSÍ von Susa und GÌR.NITÁ des Landes Elam und personell aus König, *Königsbruder und Sohn des Königs zusammengesetzt hätte.

Unklar bleibt einstweilen das Verhältnis eines ENSÍ von Susa, der zur Spitze der «Troika» gehört hätte, zu den ENSÍ's anderer (prominenter?) Städte wie Gunilaḥa, Siriḥum usw. Da die letzteren Nachrichten alle und einige andere Nachrichten ebenfalls aus den Inschriften der Akkad-Könige stammen, brauchen sie nicht ganz exakt zu sein. Z. B. entstammen die ENSÍ's von Elam (bei Elam und Umma[?]) den Königsinschriften der sargonischen Könige, die ENSÍ's von Susa dagegen Inschriften und Siegeln elamischer Regenten. Jedoch nennt sich Eš₄-bum/ba₁₁, der Zeitgenosse des Manišusu, selber ENSÍ von Elam (*Acta Ant. Hung.* 22, 225 f.). Er beweist damit zwar (ebenso wie etwa die Akkad. Könige), daß Susa sich als pars pro toto zu Elam verhält, erschwert aber die Abgrenzung von ENSÍ und GÌR.NITÁ(/NITA) im ausgehenden 3. und beginnenden 2. Jt. erheblich. Vorläufig können wir — mit W. Hinz — nur annehmen, daß ENSÍ und GÌR.NITÁ ungefähr elamisch *hal-meni* und *meni* entsprochen haben dürften.

Gleiche Regierungsform und Titulatur ergeben sich für *die 12 Könige von Simaški*, die die altelamische Königsliste (und z. B. V. Scheil, l. c.²²⁴ S. 4 f.) unmittelbar auf die Awan-Könige folgen läßt, die aber auf ca. 2050 bis gegen Ende des 19. Jh. (= — 64 Jahre in der kurzen Chronologie) zu datieren sind nach Synchronismen mit den letzten Ur-III-Königen Šu-Sin, Ibbišin bis hinans über Bilalama von Ešnunna, dessen Tochter ME-KU-bi mit dem 8. König der Liste, mit Dan-Ruḥurater, verheiratet war.²³⁴ Indadu-^DInšušinak (gleichgesetzt mit Idaddu (I.), dem 7. König der Liste)²³⁵ nennt sich (ebenso wie «Puzur»-Inšušinak) ENSÍ INANA/INNIN.ERIN^{KI} GÌR.NI[TA] [m]a-a-ti

²³³ O. S. 218. Auf einige altakkad. Belege aus Wirtschaftsurkunden, die evtl. syllabisch geschrieben Susa enthalten, macht mich freundlicherweise C. WILCKE aufmerksam: *Nik II* 28 Rs. 2 *śu* (!) - *sínKI-ta*; 31 Rs. 3 *śu* - *śínKI-ta*, in beiden Fällen auch Lesung *śu-bir₅* [Subartu] möglich; doch vgl. *RépGéogr II* s. v. *śušin*. MCS 9, Nr. 241 Rs. 11 = 242 Rs. 7 = CT 50, 56 : 21 : *lú śu-śín-nú mKI*.

²³⁴ Vgl. zuletzt E. CARTER, a. a. O.¹⁹⁷ (1971) 19 ff.

²³⁵ E. CARTER, l. c. 22 und schon F. THUREAU-DANGIN, SAK (1907) 180. — Zum Teil von der Altelam. Königsliste abweichende Genealogien bei Šilḥak-Inšušinak (Mitte des 12. Jh.) in F. W. KÖNIG²³⁰ Nr. 48.

[NIM]^{KI} [DUMU B]i-e-bi «ENSÍ von Susa, Statthalter vom Land Elam, Sohn des B.». Sein Nachfolger Dan-Ruḫurater (und dessen Sohn Idadu/Idattu II.) bezeichnen sich als ENSÍ von Susa (z. B. SAK 180 ff.); gleicher Titel ENSÍ für König Bilalama von Ešnunna bei Dan-Ruḫuraters Gattin gebraucht (l. c.). Außerdem bezeugt Dan-Ruḫurater seinen Vater I-da-du I. in MDP XIV S. 26 als «König von Simaški und Elam» (LUGAL Si-ma-aš-ki ù NIM.MAKI).

Nach einer weiteren Lücke finden sich dieselben Regierungsverhältnisse wieder in der Dynastie der «Epartiden» resp. der SUKKAL.MAḤ,²³⁶ deren 5. Herrscher der miteinander als «Troika» regierenden Könige namens Siwepalar-ḫuḫpak ungefähr in die Zeit von Ḫammurabi von Babylon (1792–1750/1728–1686) gehört und die ältesten zwei elamischen Königsinschriften des 2. Jts. hinterlassen hat (Anm. 201). Außer dem Begründer Ebarat (Eparti) LUGAL tragen die Könige erstmalig in Elam die Titel SUKKAL.MAḤ (*sukkalmahu*) «Großregent» und SUKKAL «Regent».²³⁷ Dabei ergeben sich im allgemeinen folgende Entsprechungen zur vorausgehenden Zeit; Rangfolge als 1–3 gezählt:

- | | |
|--------------------|-----------------------------------|
| 1. SUKKAL.MAḤ | statt LUGAL 1. |
| 2. SUKKAL von Elam | statt GÌR.NITÁ des Landes Elam 3. |
| 3. SUKKAL von Susa | statt ENSÍ von Susa 2. |

Personelle Besetzung ähnlich wie für die Akkad-Zeit vermutet:

Großregent, dessen Bruder, Sohn oder Neffe des SUKKAL.MAḤ, beginnend als SUKKAL von Susa, aufsteigend zum SUKKAL von Elam und, falls er solange lebte, zum SUKKAL.MAḤ.

Zur Titulatur der ersten Epartiden (SUKKAL.MAḤ-Dynastie) s. MDP XXVIII S. 7; letzte Bearbeitung von E. Sollberger, JCS 22 (1968) 31 f.; Z. 5 hier mit der von I. J. Gelb bei E. Carter, l. c. 36² erwogenen Lesung *k a l a m* statt *l u g a l*:

- (1) E-ba-ra-at (2) lugal An-ša-an ù INANA/INNIN. ERINKI
 (3) Si-il-ḫa-ḫa (4) sukal-[m]aḥ (5) ad-da ka[la]m (6) An-ša-an ù INA[NA]. ERIN-àm
 (7) Ad-da-ḫu-šu (8) sukal ù <te>eb-bi-ir erín(!) INANA.ERINKI (9) dumu nin, Si-il-ḫa-ḫa

Ebarat, König von Anšan und Susa;

Silḫaḫa [dessen Sohn], *sukkal-mah*, Vater des Landes Anšan und Susa seiend;

²³⁶ Vgl. W. HINZ, zuletzt CAH³ II 256 ff., 260 ff. und für Thronfolge der SUKKAL.MAḤs und SUKKALs S. 272 = CAH² II 19. — Revisionen bei E. SALONÉ, Untersuchungen zur Schrift und Sprache des Altbabylonischen von Susa (mit Berücksichtigung der Mālamir-Texte), StOr XXVII, 1 (1962) 9 ff. (dazu Glossar l. c. XXXVI, 1967). Vgl. außerdem L. DE MEYER, L'Accadien des contrats de Suse, 1962; J. BÖRKER-KLÄHN, a. a. O.¹⁹⁷ (1970) 190 ff.; E. CARTER, l. c. (1971) 27 ff.

²³⁷ Zu SUKKAL(.MAḤ) s. W. W. HALLO, l. c.²³¹ 118 ff.; zuletzt D. O. EDZARD, RLA IV 341 f.; vgl. unten.

Addaḥušu, *sukkal* und *t.* der Leute von Susa, Sohn der Schwester des Silḥaḥa.

Denselben *E-ba-ra-at* LUGAL betreffen doch wohl die Jahresangaben aus V. Scheil, MDP XXIII S. V und Nr. 296; Variante *Ī(NI)-a-ba-ra-at* LUGAL Nr. 291, 297–305, die dieser zunächst den Simaški-Königen der KL namens Eparti zugewiesen hat und F. W. König l. c.²³⁰ S. 1, 2 in einem Atemzug auf 2100 und Narāmsin (!) datiert.²³⁸

Der elam. Titel *teppir*, *tepir* ist hier offenbar niedriger als der Titel SUK-KAL «Regent»; sonst nach E. Salonen, l. c. (1967) 95 f. meistens vor *dajjānum* (DI.KUD[DI.KU₅]) «Richter» genannt und dementsprechend höherwertig («Protokollsekretär, der vielleicht als Präsident des Richterkollegiums tätig war»). Ähnlich W. Hinz (Kanzler) und König (l. c. 31¹⁰) (Art Oberrichter) zu *dè-pi-ir* im altelam. Narāmsin-Vertrag. Provisorische Wiedergabe dieses Amtes durch DI.KU₅ für Baraḥsi zur Zeit Sargons (Tab. 8)? Elamischer Wortstamm *d/tep(p)i* mit daran gehängtem *-r* der 2. und 3. Person Sg.; analoges Beispiel *sukki-r* «König» in akkadischem Kontext (E. Salonen, l. c. 78) für mitttelelam. *sunki*.²³⁹

Elamische Inschrift(en) des Siwepalarḥuḥpak (F. W. König, l. c.²³⁰ Nr. 3 A + B):

- (1) e ^DIn-šu-uš-na[-ak] (2) te-im-ti a-li-im e-[li-ri]
- (3) ù Si-we-pa-la-ar-ḥu-[uḥ-pa-ak]
- (4) li-ga-we ri-ša-[ak-ki] = ligam/we riša-kki
- (5) me-ni-ik Ḥa-da-am-[ti-ik] = meni-k Ḥadamti-k
- (6) ru-ḥu ša-ak Si-ir₁₁[-uk-du-uḥ-ki] = r. š. S.-ki

(1 f.) «O Inšušnak, Herr!»

(3 ff.) Ich S., 'Reich' Vermehrer (*riša* «groß»), Statthalter (*meni*) von Elam,

(6) 'Neffe' (wörtl. Nachkomme von der weibl. und männl. Seite her) des Sirukduḥ [= jüngerer Bruder des Addaḥušu].

Ob sich die elamische Regierungsform als «Troika», die sich von Sargon von Akkad (terminus ante quem) bis zum Ende der Epartiden im ausgehenden 16. Jh. (nach der mittleren Chronologie) erschließen bzw. beweisen läßt, auch noch in Resten bei den dann folgenden Königen von Anš/zan und Susa des

²³⁸ Ebenso J. BÖRKER-KLÄHN, l. c.²³⁶ und L. DE MEYER, Epart SUKKAL.MAḤ? in Festschr. für F. M. Th. de Liagre Böhl (Leiden 1973) 293 f., wo ich aber nicht verstanden habe, warum sich aus einem Eid bei E-ba-ra-at und Si-il-ha-ha ohne Titel deren Titel SUKKAL.MAḤ ergeben soll.

²³⁹ Bedeutet nach der bereits versuchten phonologischen Dezimierung des Elamischen (Acta Ant. Hung. 22, 171 und Anm. 75) die Hypothese einer «Sturtevant'schen Regel» (wo *-pp-* gesprochen [p], *-p-* gespr. [b] usw.), die nur im Bereich des Mitanni-Hurrischen gesichert (und auch erklärbar) ist (l. c. 160), nicht eine erneute überflüssige Belastung für die Erforschung des Elam.? (E. REINER bei E. SOLLBERGER, JCS 22, 1968, 32 bei *teppir*.)

13–12. Jh. gehalten hat, steht hier nicht zur Diskussion. Der erste dieser Könige mit eigenen elamischen Inschriften, Humbannumena (Sohn des Attarkitah), vereinigt alle Titel in seiner Person (Acta Ant. Hung 22, 180 f.); sein Sohn und Nachfolger Untaš-DGAL begnügt sich dagegen in seinen zahlreichen Inschriften immer mit dem Königstitel *sunki-k Anzan Sušun-ka*; usw.

Zwei abschließende Bemerkungen zu den Titeln, die die Akkad-Könige in ihren Inschriften gebraucht haben:

SUKKAL (VII. A. 3, Tab. 6; VII. A. 4 d; 1× in Tab. 8) kann damals nicht «Bote» (Gesandter)²⁴⁰ heißen haben; denn kein Herrscher würde sich in seinen Inschriften ausgerechnet damit brüsten, bevorzugt Boten gefangen genommen oder getötet zu haben. Die profane Bedeutung entspricht damals vielmehr der religiösen von *sumer. sukkal*:²⁴¹ «Substitut, Vertreter (eines Regenten)»; «Wesir» (E. Salonen).

ENSÍ (PA.TE.SI): Sprachlicher und historischer Befund sprechen dafür, daß die sargonischen Könige, als sie in Sumer den (von Haus aus nicht-sumer.) Regendentitel *ensí* (von der Dynastie von Lagaš) übernahmen und langsam zum Unterregendentitel umformten, zunächst keine Wortentlehnung vornahmen, sondern das *sumer.* Wort beibehalten haben; denn es ging ihnen ja darum, Sumer zu befrieden und dadurch zu besitzen. Ohne diese Absicht hätten sie sich kein fremdes Wort zulegen müssen, um verschiedenrangige Verwaltungsposten zu bezeichnen.

Als Sargon von Akkad den Titel ENSÍ (und LUGAL) für Regenten in Elam, Barahsi und(?) Umma gebrauchte, gab es nur ENSÍ für unabhängige Herrscher im synonymen Gebrauch zu LUGAL (und GÍR.NITA = *šakkanakkum* war — nach bisherigem Wissen — erstmalig von Lugalzagesi als «Stathalter des Sonnengottes» [*Dutu*] verwendet worden [o. S.]). Auch bei dieser Betrachtungsweise kommen wir demnach mit ENSÍ auf selbständige Herrscher in Elam, innerhalb der «Troika».

Sumer. *ensí* (= PA.TE.SI), das arbeitshypothetisch doch wohl von anklingenden (anscheinend untergeordneten) Titeln wie PA.SI, GAR.PA.TE.SI bei W. W. Hallo, l. c.²³¹ 35 ff. (letzterer als NÍGPA.TE.SI bei Th. Jacobsen, AS 11, 1939, 149) getrennt werden sollte, ist nicht befriedigend gedeutet. Dasselbe gilt für akkad. *išši'akkum*, jünger *iššakkum*, das seit A. Falkenstein (und B. Landsberger), ZA 42 (1934) 152–154 meistens als Lehnwort aus *sumer. ensí*, [*]e n s í (k), betrachtet wird (o. Anm. 115; zuletzt D. O. Edzard RLA IV 337a). Innersumerische, gegenüber FWg 2 (1965) 73 f. aber nicht sprachwirkliche, sondern mit CAD I/J 266b volksetymologische Umdeutung des fremden Titels zu einem Kompositum *e n - s i* «Herr . . .» wäre sehr wohl denkbar, würde dann aber auch möglicherweise eine lautliche Umformung des

²⁴⁰ Von D. O. EDZARD bevorzugte Übersetzung (statt des früheren «Wesir»); zuletzt RLA IV 341 f. — Dagegen W. VON SODEN, AHW 1055b «Minister».

²⁴¹ Beschrieben RLA III 537b (Gott).

entlehnten Begriffes beinhalten. Auf Grund der hier (in VII. C.) zusätzlich zu den Kontakten Sumers mit Akkadern (und anderen Semiten) ermittelten engen Beziehungen zu Elam wird sich in Zukunft die Frage nach möglichen Entlehnungen aus dem Elamischen stellen. Bei einer erschlossenen Vorform **tensi* (CAD, I. c.) läge in elamisch *temti* «Herr» eine vergleichbare Vorform vor, und aus dem historischen Hintergrund, sc. Kampf von Lagaš mit Umma, hinter dem Elam zu stehen scheint (VII. C. 3 a), ließe sich sogar verständlich machen, warum die sumerischen Rivalen in Lagaš sich einen Titel anmaßten, der nach bisherigem Wissen in Elam für Götter reserviert zu sein scheint. Soweit ich sehe, hat zuerst J. von Dijk bei seiner als Anagramm aus PA.TE.SI erschlossenen Vorform **tenpa* für sumer. *e n s i* an elamischen Ursprung dieses Titels gedacht.²⁴²

Hauptbereich möglicher elamischer (aber nicht hurrischer) Lehnwörter im Altsumerischen und Altakkadischen wären nicht eindeutig als sumerisch oder semitisch ausgewiesene Rohstoffe (Hölzer, Steine, Metalle), deren Hauptlieferant vor (und zum Teil noch in) der Ur-III-Zeit Elam war.²⁴³

C.4. Ermittelte elamische Herrscher des 3. Jts. und die Awan-Könige der Altelamischen Königsliste (KL)

Für eine definitive Ein- und Zusammenordnung der Altelamischen, Sumerischen und Althurrischen Königsliste (III. 4) und der Texte wären zunächst Korrekturen zur bisherigen Datierung der Herrscher der 2. Hälfte des 3. Jts. anzubringen. Wie mehrfach erwähnt, hatten wir die Daten aus FWg 2 (1965), die nach der mittleren Chronologie (entspricht mit — 64 J. der kurzen Chronologie) berechnet sind, zugrundegelegt. Dabei hatte FWg bereits etwas reduzierte Schätzdaten geboten gegenüber Th. Jacobsen, AS 11 (1939) Tab. II, wo die Aussagen der SKL derart koordiniert wurden, daß sie die vorhandene Lücke (VII. C. 2 c mit Tab. 7) kaschierten. Durchschnittliche Regentenzeiten bei Vater-Sohn-Folge je 30 Jahre und bei Bruder-Folge je 20 Jahre!

Nach VII. C. 3 b (Reduktion des Gutī-Einfalls auf ca. 40 statt der bisher angesetzten ca. 100 Jahre) ergäbe sich, daß alle Daten vor den verfügbaren reichen Synchronismen der Amārna-Zeit (1. Drittel des 14. Jh.) um rund 60 Jahre zu hoch angesetzt sind.

²⁴² J. VAN DIJK, Les contacts ethniques dans la Mésopotamie et les syncrétismes de la religion sumérienne, in: Syneretism = Scripta Instituti Donneriani Aboensis III (Stockholm 1970) 172.

²⁴³ Z. B. scheint elam. *zubar* (*zuar*) jenes früher als protoeuphratisch, heute (AHw 1048b) als Wanderwort unbekannter Herkunft erklärte Bronze-Wort zu sein, das in sumer. *zabbar* < **zibbar*, woraus akkad. *siparrum*, vorliegt. Dabei wäre -u- für meistens älteres -i- innerelamisch erklärbar (oft!); z. B. *nī* «du», jünger *nu rītu* > *rutu* «Gattin»; *DNahite* > *DNahhunde* (Acta Ant. Hung. 22, 184, 179, 212) und für das Altbabylon. aus Susa E. SALONEN, I. c. (1962) 86 f. Könnte sich auf Grund eines eigenen Wortes *zubar* (F. W. KÖNIG, I. c.¹⁹⁷ s. v.) die Schreibung ZA.BAR statt ZABAR in Elam (AHw 1048 b) erklären? ZA.BAR und *za-ba-ar* auch im Elam. (KÖNIG Nr. 28; kein Photo veröff.).

Änderung (mit den Daten der mittleren/kurzen Chronologie):

Sargon v. Akkad	ab 2340/2276	würde	ab 2280/2216
Šarkališarri	ab 2223/2151	würde	ab 2163/2099
Ende Ur III	2003/1939	würde	1943/1879
Ḫammurabi v. Bab.	ab 1792/1728	würde	ab 1732/1668. ^{243a}

An Hand der Wirtschaftstexte aus Lagaš (J. Bauer, StPohl 9, 1972) verringert sich die Distanz zwischen Eannatum von Lagaš ab 2470 nach FWg 2, hier passim ab 2460 angegeben, und Sargon von Akkad um rund 50 Jahre. Eannatums Regierungsantritt lag demnach nur rund 80 statt 130 Jahre vor dem Regierungsantritt Sargons von Akkad.

9. TABELLE: REGIERUNGSZEITEN DER I. DYNASTIE VON LAGAŠ

(Zeichenbedeutung wie in Tab. 7):

Könige	Regierungsjahr	FWg 2
Lagaš I:		
Urnanše	?	ab 2520
Akurgal	?	ab 2490
Eannatum	?	ab 2470 [2460]
Enannatum I.	?	ab 2450
Entemena (Enentarzi s a n g a ab mindestens 17. J.)	19 + x J.	ab 2430
Enannatum II.	(*5 –)*10 J.	ab 2400
Enentarzi (s. Entemena !)	5 J.	
Lugalanda	6 1/2 J.	ab 2370
UruKagina	8 J.	ab 2355
Lugalzagesi v. Umma (Kiš) reg. par. zu UruKagina, Sargon v. Ak- kad; Alleinherrscher	25 J. lt. SKL ca. 15 J.	ab 2350
Sargon v. Akkad	56 J.	ab 2340/2276 > ab 2280/2216

^{243a} In der Praxis liefe die rund 60-jährige Verkürzung des Gutī-Interregnums darauf hinaus, daß vor 1400 nach der um eine Venus-Periode kürzeren, sogen. kurzen Chronologie von ALBRIGHT—CORNELIUS zu rechnen wäre.

Die Altelamische KL wurde von V. Scheil, RA 28 (1931) 1 ff. nach ihrem Schriftduktus in die Zeit Hammurabis von Babylon datiert. Da sie — in offensichtlich irgendwie schematisierter Form — außer den 12 Awan-Königen auch unmittelbar anschließend 12 Könige der nach ca. 100 Jahren folgenden Dynastie von Simaški (sic!, Text: 12 LUGALMEŠ *Si-maš-šu-ú*!) aufführt, muß sie in der Tat in der dann folgenden Dynastie der Epartiden oder SUKKAL-MAḪ verfaßt worden sein (vgl. VII. C. 3 c mit Anm. 234 ff.).

Daß die Altelam. KL als eigenständige Geschichtsquelle grundsätzlich ebenso ernst zu nehmen ist wie die SKL (VII. C. 2 b, c) und die Althurrische KL (III. 4), zeigt sich einmal daran, daß wir im dürftiger dokumentierten 3. Jt. fast ebenso viele Könige der KL anderweitig bezeugt finden wie bei der Simaški-Dynastie der ausgehenden Ur-III- und beginnenden Isin-Larsa-Zeit. Ferner bietet die Altelam. KL in Ḫi-še-ip-ra-te-ip (Nachfolger des Lu-uḫ-ḫi-iš-ša-an) gegenüber der in Abschrift vorliegenden Inschrift von Sargon von Akkad mit Ḫi-si-ib/p-ra-si-ni (Vater des Lu-uḫ-iš-an) die bessere elam. PN-Form Ḫiše-p-rate-p und daher möglicherweise auch die richtigere Vater-Sohn-Folge.²⁴⁴ Mit Ḫiše-p-rate-p, bestehend aus zwei Pluralen, dabei *rate-p* vermutlich zur nominalen Verbalgruppe B I (Acta Ant. Hung. 22, 183 ff., 186 ff.), vgl. ^D*Na-ap-ra-te-ip* mit *nap* «Gott» und ^D*Ru-ḫa-ra-te-ir* (auch im PN Dan/KAL-^D*Ruḫu-rate-r*), letzterer mit B-I-Vb. im Sg., und für provisorische Übersetzungen vgl. V. Scheil, l. c. und F. W. König, l. c.²³⁰ s. v.

Wir fassen die Aussagen der Altelam. KL zu den Awan-Königen und unsere bisherigen Ergebnisse für die 2. Hälfte des 3. Jts. unten (S. 239) in Tab. 10 zusammen. Abweichende Lesungen V. Scheil's in Klammern. Zeichenbedeutungen wie bei Tab. 7.

Nur zwei neue Namen unserer Tab. 10 erfordern eine Bemerkung:

W. Hinz weist mich freundlicherweise in einem Brief vom 16. 5. 76 darauf hin, daß in Zigalugu (// Narāmsin) auch der Name einer Frau, vielleicht einer berühmten «Mutter» der elamischen Königsfamilie, vorliegen könne. Unter Berücksichtigung der häufigen Nichtschreibung von Nasal vor homorganem Konsonant in der Akkad-Zeit (o. Anm. 105) böte sich der elam. Frauenname *Ain-lungu* aus altbabylon. Zeit mit *ain* «Haus» zum Vergleich an und würde auf **Ziga-lungu* führen, dessen erster Bestandteil sich mit mittelelam. *si-iq-qa*, einem neben *ku-uk-ki* genannter Gegenstand aus Bronze, vergleichen ließe. Nicht ganz so schwerwiegend erscheint mir nach Tab. 10 Hinz' Bedenken, einen in der Altelam. KL nicht genannten König als Vertragspartner Narāmsins zu erschließen.

Der elamische König Autalum(m)a, der diese ganze lange Untersuchung ausgelöst hat, läßt sich immer noch nicht erklären. Der einzige Anklang, den

²⁴⁴ Eine Bestätigung zu den Acta Ant. Hung. 22, 217 mit Anm. 121 und o. S. 230 ff. angemeldeten Bedenken zur sargonischen Überlieferung.

Sumer-Akkad	Elam. Könige aus Texten	Altelam. KL	SKL	Althurr. KL
Eannatum (LUM-ma) v. Lagaš ca. 80 J. vor Sargon		Beginn wohl früher als Eannatum. 1. PI/WA-e(!)-li 2. Ta-a-ar(?) 3. Uk-ku-ta-ḫi-eš 4. Ḫi-i-šu-UR (Ḫi-i-qat-taš) 5. Šu-šu-un-ta-ra-na 6. Na-PI-il-ḫu-uš 7. Ki-ik-ku-si-me-te-im-ti	3 Awan-Könige, 3. PN Ku-ul[-]. Terminus post quem Eannatum's Sieg über Zuzu v. Akšak	
Zw. Sargon-Šarkališarri				A-ú-ta-lu-(um)ma
Sargon v. Akkad 2340 > 2280, 56 J.	Ḫi-si-ib-ra-si-ni LUGAL Lu-uh-iš-an Sohn! Sa-NAM-si-mu-ut ENSÍ. Elam	= 8. Lu-uh-ḫi-iš-ša-an = 9. Ḫi-še-ip-ra-te-ip		
Rimuš 2284 > 2224, 9 J. Maništusu 2274 > 2214, 16 J. Narāmsin 2260 > 2200, 37 J.	— EŠ ₄ -bum/ba ₁₁ ENSÍ Elam Zigalugu Vertragspartner? Verheiratet mit dessen Tochter E-NAM/bir ₁ -mu- — NE/bí ENSÍ Susa; GÍR. NITA Elam (Šimbišḫuk, Vater von) «Puzur» ^D Inšušinak ENSÍ Susa, GÍR.NITA Elam; LUGAL <i>da-núm</i>	10. Ḫi-e-lu 11. Ḫi-ta-a = 12. «Puzur»(MAN)- DINNIN.ERIN 12 LUGAL ^{MEŠ} (<i>šarrāni</i>) <i>ša A-wa-an</i> ^K [1]	=	= Ḫi-dam f. Ḫita
Šarkališarri 2223 > 2163, 25 J. 4 Könige, 3 J. Dudu ab 2195 > 2135				

ich finden konnte, liegt vor in PN wie LUM- m a (ältere, ebenfalls mögliche Lesung HUM- m a),²⁴⁵ dem Geburtsnamen jenes Lagaš-Königs, dessen sumerischer Thronname (sogen. t i d n u-Name, o. Anm. 132) Eannatum war. Von einem PN der Fāra-Zeit (präsarгонisch) A-LUM- m a - m u in der Herstellung [*]A-LUM- m a abgesehen, scheinen PN mit dem zuerst in der Fāra-Zeit bezeugten GN LUM- m a nicht vor Eannatum zu begegnen. Vgl. Ur-(D)LUM- m a, e n s í von Umma // Entemena von Lagaš; weitere PN in der sumerischen Renaissance der Ur-III-Zeit.²⁴⁶ Wie viel Zufall im Spiel ist bei dem Auftreten dieses neuen PN-Typs, der Einführung des neuen Titels e n s í unter Eannatum's Vater Akurgal, den damaligen Auseinandersetzungen mit Elam und späteren Bezeugungen von D l u m - m a vor D Ĥ a - t á - n i - i [š], dem Fremdherrscher von Hamazi aus der SKL (o. Tab. 7),²⁴⁷ wird sich möglicherweise später einmal feststellen lassen.

München.

²⁴⁵ K. TALLQVIST, Akkad. Götterepitheta (1938) 322 f. Zum Zeichen LUM s. I. J. GELB, MAD II² Nr. 307. [Vgl. aber jetzt G. STEINER, Zwei Namen Eannatums oder Jahresnamen?, WdO 8, I (1975) 10 ff.]

²⁴⁶ H. LIMET, L'anthroponymie sumérienne dans les documents de la 3^e dynastie d'Ur (1968) 151 (mit Bibl.); J. BAUER, StPohl (1972) 210 f., 565.

²⁴⁷ TH. JACOBSEN, AS 11 (1939) 98 f.¹⁶⁸.

MEDEA UND JASON IM LICHTHE HETHITISCHER QUELLEN*

Meine Arbeit über Medea und Jason im Lichte hethitischer Quellen, ist ein Beitrag zu der in der Wissenschaft bislang nur selten diskutierten Frage nach dem Weiterleben hethitischer, oder besser, altkleinasiatischer religiöser Vorstellungen in der griechischen Antike. Daß eine solche Fragestellung überhaupt möglich ist, möchte ich einleitend an einigen bisher erkannten Übereinstimmungen zeigen. Die Gefahr bei solchen vergleichenden Untersuchungen ist natürlich dadurch gegeben, zu leicht in Spekulationen zu verfallen, d. h. die Quellen überzuinterpretieren. So wird man mich da und dort für vielleicht zu leichtsinnig, an anderer Stelle aber wiederum für zu vorsichtig halten.

Die Tradierung verschiedener mythischer Themen aus den Texten der Archive hethitischer Könige und Priester in Hattuša — der hethitischen Metropole — durch antike, vor allem griechische Schriftsteller, ist der Fachwelt seit langem bekannt. So erschien bereits 1935 eine Untersuchung von E. Forrer über die hethitisch-hurritische Göttersukzession aus dem Mythenzyklus des Gottes Kumarbi,¹ deren schlagende Übereinstimmungen mit Teilen der Theogonie des Hesiod nicht übersehen werden konnten. 1942 folgte denn auch eine phänomenologische Untersuchung dieses Themenkreises durch W. Staudacher.² Nachdem H. G. Güterbock die betreffenden Texte in philologischer Bearbeitung — versehen mit einem religionsgeschichtlichen Vergleich — 1946 vorgelegt hat,³ wurde die Abhängigkeit der Theogonie des Hesiod von der hethitisch-hurritischen Überlieferung kaum noch in Frage gestellt.⁴

* Vortrag, gehalten an der L.-Eötvös-Universität, Budapest, am 27. 3. 1976.

¹ E. FORRER: Göttergeschichte als Weltgeschichte im Alten Orient. *FuF* 2 (1935) 398 ff.

² W. STAUDACHER: Die Trennung von Himmel und Erde. Tübingen 1942; vgl. auch H. BAUMANN: Das doppelte Geschlecht. Ethnologische Studien zur Bisexualität in Ritus und Mythos. Berlin 1955.

³ H. G. GÜTERBOCK: Kumarbi. Mythen vom churritischen Kronos aus den hethitischen Fragmenten zusammengestellt, übersetzt und erklärt. Zürich—New York 1946; vgl. auch H. OTTEN: Mythen vom Gotte Kumarbi. Berlin 1950.

⁴ H. SCHWABL: Die griechischen Theogonien und der Orient, in: *Éléments orientaux dans la religion grecque ancienne*. Presses Universitaires de France. Paris 1960. 39 ff.

Ebenfalls im Kumarbi-Zyklus begegnet der Mythos vom Steinriesen Ullikummi, den Kumarbi — einstmals der König im Himmel — um die nunmehr herrschende Göttergeneration zu stürzen, mit einem Felsen zeugt. Ullikummi wächst auf den Schultern der im Weltmeer stehenden Atlasgestalt Upelluri zu so gewaltiger Größe heran, daß er die Herrschaft der Götter im Himmel bedroht. Allein durch den Rat Eas, des Gottes des Grundwassers, der Weisheit und der Magie, kann der Steinunhold unschädlich gemacht werden: Ea gibt den verängstigten Göttern den Rat, jenes Schneidwerkzeug — Messer oder Sichel —, mit dem einstens Himmel und Erde getrennt worden waren (man denke an das Kastrationsmotiv in der Theogonie des Hesiod), herbeizuholen, so daß Ullikummi von den Schultern Upelluris abgeschnitten und vernichtet werden kann.⁵

Steingeburtsmythen paralleler Diktion begegnen auch — wie K. E. Müller in einer entsprechenden Untersuchung ausführt, in den Nartenerzählungen — Mythen und Märchen kaukasischer Völker.⁶ Sie überdauerten jedoch nicht nur im äußersten Osten Kleinasiens, der ursprünglichen und eigentlichen Heimat der hurritischen Völker, sondern finden sich im Kern auch in den aus griechischer Redaktion überlieferten phrygischen Mythen um Agdistis. Ebenfalls von hethitischer Überlieferung abhängig ist die Sage von dem Aufenthalt des Herakles bei der lydischen Königin Omphale.⁷

In der neueren Literatur wurde auch auf den Hintergrund der Pandora-Geschichte hingewiesen, wobei man zu Recht auf den hethitischen magischen Brauch aufmerksam gemacht hat, Krankheiten, bzw. Verunreinigungen aller Art in Gefäßen zu verschließen und sie der Erd- und Unterweltsgöttin zu übergeben.⁸ Hethitische magische Praktiken sieht G. Steiner auch in jenen Zauberhandlungen, die Odysseus in der Nekyia vollzieht, um die Weissagungen des Teiresias zu erhalten.⁹ Hethitisches Brauchtum spiegelt sich ferner in der homerischen Erzählung der Bestattungsriten des Patroklos wieder, worauf bereits 1940 K. Bittel, vier Jahre nach Bekanntwerden der hethitischen Totenrituale, hingewiesen hat.¹⁰ Alt kleinasiatische Traditionen haben sich schließlich in antiken Evokations- und Lustrationsriten, sowie in manchen Festbräuchen erhalten.

⁵ Dazu auch H. G. GÜTERBOCK: The Song of Ullikummi, JCS 5 (1951) 133–145 und JCS 6 (1952) 135–161, JCS 7 (1953) 8–42; ferner A. GOETZE: ANET² 121 ff. und E. v. SCHULER: WbMyth 204.

⁶ K. E. MÜLLER: Zur Problematik der kaukasischen Steingeburt-Mythen. Anthropos 56 (1961) 481–515.

⁷ I. WEGNER: Gestalt und Kult der Ištar-Ša(w)ušga in Kleinasien. Berliner Dissertation 1976.

⁸ M. POPKO: La boîte de Pandora. In: Meander 27 (Warschau 1972) 381–383 (polnisch); W. FAUTH: Der Schlund des Orkus. Numen 21 (1974) 105 ff.

⁹ G. STEINER: Die Unterweltsbeschwörung des Odysseus im Lichte hethitischer Texte. UF 3 (1971) 265–283.

¹⁰ K. BITTEL: Hethitische Bestattungsbräuche. MDOG 78 (1940) 12–28.

Kommen wir nun zum Thema selbst. Wir beschränken uns dabei auf die von Pindar, Apollonios Rhodios und anderen beschriebenen Begebenheiten um Jason und Medea in Kolchis.¹¹ Als Schlüssel zum Vergleich soll uns das Goldene Vließ, das Jason mit der Hilfe Medeas raubt, dienen. Wir werden uns deshalb zuerst ausführlichst mit dem Vließ beschäftigen und erst zuletzt auf Jason und Medea selbst eingehen.

Im Lande Kolchis, einer Landschaft am Ostende des Schwarzen Meeres, liegt an den Ufern des Phasis, eines Flusses, der nach Berichten griechischer Seefahrer vom Kaukasus ins Schwarze Meer mündet, das Land und die Stadt Aia. In Aia herrscht der König Aietes, ein Sohn des Helios — auch Bruder der Kirke und der kretischen Königin Pasiphae.

In der ältesten Überlieferung aber hatte Aia mit Kolchis nichts zu tun. Aia ist im Grunde eine Art jenseitiges, mythisches Land, das man sich fern im Osten, irgendwo an den Ufern des Schwarzen Meeres, vorgestellt hat.¹² Der älteste Beleg für die östliche Lage Aias ist ein Fragment des Mimnermos, also aus dem 7. Jh., in dem es heißt: «Zu des Aietes Stadt fuhr Jason, wo des schnellen Helios Strahlen in goldenem Gemache liegen.»¹³ Aia bedeutet nach L. Radermacher und anderen einfach Erde;¹⁴ nach A. Lesky ist es ein uraltes Lallwort für Mutter, mütterliche Pflegerin = Mutter Erde.¹⁵ Auf die verschiedenen Vorschläge zur Etymologie des Wortes möchte ich hier schon deshalb nicht eingehen, weil es wohl kaum eindeutig zu analysieren ist.

Wir gehen von der bekannten Tatsache aus, daß im alten Mythos Aia das Ziel der Argonauten war, und daß Kolchis als Ziel der Reise erst das Ergebnis milesischer Kolonisatoren ist, die etwa um 750 v. Chr. Trapezunt und Kolchis erreicht haben dürften. Aia konnte also erst nach der Erweiterung der geographischen Kenntnisse in Kolchis lokalisiert werden, und dies um so mehr, als man sich dort den Enden der Erde nahe glauben mußte. Um 750 v. Chr. gehörte Kolchis nach den keilinschriftlichen Zeugnissen des urartäischen Königs Sardur III. in den Herrschaftsbereich von Urartu. Es wird in den Quellen in den Schreibungen Kulḫa, Kulḫai erwähnt.¹⁶

In Aia befindet sich ein heiliges Vließ, das — wie Pindar beschreibt: «schimmert von goldenen Zotten»; nach Apollonios Rhodios glich es einer Wolke, die «morgens von den leuchtenden Strahlen der steigenden Sonne gerötet». Nach Pindar lag es «im Dickicht und wurde gehalten von einer

¹¹ Apollonios Rhodios, *Die Argonauten*, verdeutscht von Th. von SCHEFFER. Wiesbaden (Sammlung Dieterich Bd. 90); Pindars *Dichtungen*. Übertragen und erläutert von F. DORNSEIFF. Leipzig 1965. Vgl. auch R. ROUX: *Le problème des Argonautes*. Paris 1949.

¹² A. LESKY: AIA. In: *Gesammelte Schriften*. Bern—München 1966. 26—62.

¹³ Frgm. 11 D, vgl. LESKY: l. c. 28.

¹⁴ LESKY: l. c. 44.

¹⁵ LESKY: l. c. 43.

¹⁶ M. SALVINI: *Nairi e Ur(u)atri*. Roma 1967. 91; G. A. MELIKIŠVILI: *Die urartäische Sprache*. Studia Pohl 7. Rome 1971. 21.

Schlange gierigen Kiefern, wo es aufgespannt hatte das Messer des Phrixos». Nach Apollonios Rhodios war es an einer mächtigen Eiche in einem Haine des Ares aufgehängt, wo es von einer nie schlafenden Schlange bewacht wurde. Oder es befand sich nach einer älteren Version der Scholien in den Gemächern des Königs Aietes.¹⁷ Nach Vasenabbildungen lag es auch auf einem Felsen, um den sich die Schlange windet.¹⁸

Der Sage nach gelangte das Goldene Vließ mit Phrixos nach Kolchis. Phrixos, der Sohn des boiotischen Königs Athamas, sollte zur Behebung einer Notzeit als Sühnopfer geschlachtet werden, wurde aber von Zeus auf dem Rücken eines goldenen Widders nach Kolchis entrückt. Dort brachte er den Widder als sein Substitut dem Zeus Phyxios als Opfer dar. Das Vließ aber schenkte er dem König Aietes. Phrixos starb hochbetagt im Hause des Königs.

In der Sage von Atreus und seinem Bruder Thyestes, den beiden Söhnen des Pelops, verbürgt der Besitz eines goldenen Widders das Königtum. Schauplatz der Handlung ist hier Midea, eine mykenische Burg im Osten der Argolis, also der östlichen Peloponnes: Die Enkelin des Minos, Aerope und Gemahlin des Atreus, hütete ein in einer Truhe verschlossenes goldenes Lamm — sicherlich in der Gestalt eines Vlieses —, das sie heimlich ihrem Liebhaber Thyestes aushändigt. Als nun die Mykenen ein Orakel erhielten, welches ihnen befahl einen Sohn des Pelops zum König zu wählen, schickten sie nach den beiden Brüdern. Da Thyestes im Besitz des goldenen Lammes war, wurde er zum König von Mykenai gewählt.¹⁹

In der etruskischen Mantik schließlich bedeutet ein mit bestimmten Merkmalen versehenes Fell eines Schafes oder Widders Gedeihen für das Land und den Herrscher: «Wenn ein Schaf oder Widder mit purpurner oder goldener Farbe gesprenkelt ist, so vermehrt er zusammen mit größtem Glück die Freigiebigkeit (*largitatem*) des ersten des Standes und des Clans (*genus*). Der Clan pflanzt Nachkommenschaft fort in Ruhm und macht sie fruchtbar.»²⁰

In hethitischer religiöser Vorstellung des zentral- und nordanatolischen Raumes, in dem die religiösen Traditionen der hattischen, also der vorhethitischen Bevölkerung fortgeführt worden waren, spielt das Fell eines Schafes, Widders — gelegentlich aber auch das eines Ziegenbockes, als Heilssymbol für das Königtum eine wesentliche Rolle. Dieses Fell — heth. (KUŠ)kurša- — wird häufig vergöttlicht, d. h. mit dem Determinativ DINGIR «Gott» versehen. Dabei handelt es sich um ein aus besonderen Tieren ausgewähltes Fell. So werden im Auftrag des Priesters des Gottes Telipinu solche Vliese wie folgt her-

¹⁷ Siehe A. Rh. 4 : 87.

¹⁸ L. RADERMACHER: Mythos und Sage bei den Griechen. Brünn — München — Wien 1943. 234 c. n. 590.

¹⁹ Zum Goldenen Vließ in der griechischen und römischen Überlieferung vgl. A. B. COOK: Zeus. A Study in Ancient Religion. New York 1964, Vol. I 403 ff.

²⁰ Nach der lateinischen Übersetzung des Tarquitius, Macrobius Saturnalia 3.7.2 wiedergegeben; vgl. A. B. COOK: op. cit. 403.

gestellt: «Sechs Bockselle, ein jedes zottig und gut gegerbt. Der Oberste der Hirten soll von jedem Fell ein göttliches Vließ anfertigen lassen.»²¹ Ein solches Vließ kann auch verziert sein, z. B. mit Sonnenscheiben aus Gold.²²

Während des königlichen Frühjahrsfestes, genannt nach einer Pflanze AN.TAḪ.ŠUM(SAR), akk. *andahšu*, wird es in kultischen Umreisen durch verschiedene Städte getragen, wahrscheinlich deshalb, damit diese von der Heilskraft des Felles partizipieren: «Am nächsten Morgen gelangt das Vließ von Arinna her an . . . Am nächsten Tag geht das Vließ nach Tawiniya . . . Am nächsten Tag kommt das Vließ von Tawiniya zurück» usw.²³ Bei diesem Zeremoniell kann es auch den Namen der Schutzgottheit Zithariya tragen.²⁴ Es wird unter anderen im Tempel des Kriegsgottes Zababa verehrt,²⁵ oder ist — und dies in den meisten Fällen — der Göttin Inara zugehörig, was unter anderem auch aus dem Personennamen *kurša-LAMA*(Inara) «Vließ-Inara»²⁶ hervorgeht. Gelegentlich steht das Vließ auch stellvertretend für die Göttin Inara.²⁷

Die in unserem Zusammenhang jedoch wichtigste Quelle bietet der Telipinu-Mythos. Telipinu ist der Name eines hattischen Vegetationsgottes, des Sohnes des Wettergottes Taru. Im Namen Telipinus oder Telipunas ist das hattische Element (*puna, pinu*) «Kind, Sohn» enthalten. Als Vegetationsgott ist er für die vegetabilische, tierische aber auch menschliche Fruchtbarkeit verantwortlich. Im Herbst und zu Beginn des Winters — aber auch in anderen Situationen — tritt er außer Funktion, so daß alles Wachstum und alle Fruchtbarkeit erlahmt. Der Mythos vom Verschwinden, Suchen, Wiederauffinden und neuerlichem Wirken des Gottes ist Teil eines Rituals zur Besänftigung und Herbeirufung des Gottes.²⁷ Der Mythos berichtet vom Zorne Telipinus, seinem Verschwinden und der eintretenden Notzeit. Alle Götter machen sich auf die Suche. Der Sonnengott schickt den Adler aus, der Wettergott macht sich selbst auf den Weg. Gefunden wird er schließlich von einer Biene, die die Muttergöttin Ḫannahanna, wörtlich etwa die Ahnin, aussandte, in einem Haine unter einem Strauch schlafend. Die Biene erweckt ihn mit ihrem Stich. Der erneut in Wut geratene Gott wird durch zwei Besänftigungsrituale, das eine ausgeführt von der Heilgöttin Kamrušepa, das andere von den Menschen, beruhigt. Nun ist die Notzeit beendet, Telipinu sorgt wieder für das Land und den König. Diese wiederhergestellte Ordnung wird nun folgendermaßen be-

²¹ Die Belege sind zusammengestellt von M. POPKO: Zum hethitischen (KUŠ)kurša-. Altorientalische Forschungen 2 (1975) 65–70. (Vgl. auch M. POPKO: Kult świętego runa w hetyckiej Anatolii [Der Kult des Goldenen Vließes im hethitischen Anatolien], Przegląd Orientalistyczny 91, 1974, 225–230; vgl. DERS.: Acta Ant. Hung. 22 [1974] 309 ff.)

²² KUŠ XXXVIII 35 Vs. 1 4 f., s. POPKO: l. c. 66 mit Anm. 8.

²³ KBo X 20 I 24–28 (= JNES 19 [1960] 81, bzw. 85).

²⁴ Zuletzt M. POPKO: l. c. 67.

²⁵ KBo X 2 I 14.

²⁶ F. LAROCHE: Les noms des Hittites. Paris 1966. Nr. 648.

²⁷ Zum Telipinu-Mythos vgl. H. OTTEN: Die Überlieferungen des Telipinu-Mythos. Leipzig 1942. (= MVAeG 46, 1). Zur Transkription der Texte: E. LAROCHE: RHA 77 (1965) 89–110, zur Übersetzung: A. GOETZE: ANET² 126–128.

schrieben: «Telipinu versorgte den König. Vor Telipinu ist ein *eya*-Baum errichtet. An dem *eya*-Baum hängt das Vließ eines Schafes. Hineingelegt ist Fett, dann ist Gerste, Korn und Wein hineingelegt, dann sind Rind und Schaf hineingelegt, dann sind langes Leben und Nachkommenschaft hineingelegt, dann sind günstige Omina eines Lammes hineingelegt, dann sind die Heilsgaben *kunna* und *walla* hineingelegt, dann sind auch die Heilsgaben *šalhanti*, *manitti* und Satttheit hineingelegt.»²⁸ Konkret ist dies so vorzustellen, daß die Hieroglyphen dieser verschiedenen Begriffe entweder auf das Fell geschrieben, oder figürlich angeheftet sind.

Ganz ähnlich lautet diese Partie aus einer anderen Fassung des Mythos: «Vor dem Altare ist eines Lammes Vließ aufgehängt.»²⁹ Nach einer wieder anderen Partie dieses Mythenkreises ist es nicht der Vegetationsgott, der verschwindet, sondern das Vließ — möglicherweise die Epiphanie des Gottes selbst: Auch hier ist es die von der Göttin Hannahanna ausgesandte Biene, die das Vließ ausfindig macht: «Die Biene machte sich auf und brachte das Vließ herbei. Wie sie nun herbeikommt, macht Hannahanna drei Brunnen. Über dem einen steht ein *ippiya*-Baum, bei dem anderen ist eine Schale niedergelegt, bei dem letzten aber brennt ein Feuer. Hannahanna sitzt dort und sieht der Biene entgegen. Die Biene kam herbei und legte das Vließ in die Schale hinein. Die Göttin Miyatanzipa kam und setzte sich unter den *ippiya*-Baum.»³⁰

Nach diesen magisch-mythischen Partien befindet sich das Vließ in einem heiligen Hain der Muttergöttin Hannahanna. Dort gibt es drei Brunnen oder Wasserstellen und einen *ippiya*-Baum. Das Vließ ist entweder am *eya*-Baum aufgehängt oder in eine Schale gelegt. Mit der die Notzeit beendigenden Rückkehr des Vließes, das wie eine Vegetationsgottheit verschwunden war, und, wie diese, von einer Biene wieder aufgefunden worden ist, kehrt auch Miyatanzipa, die Personifikation des Wachstums, in den Hain zurück.

Das Vließ, von dem es heißt, daß Heilsgaben hineingelegt sind, ist einerseits funktional wie eine Vegetationsgottheit aufgefaßt, andererseits aber ist es eine Art machtgeladener Fetisch, von dem das Heil des Königtums abhängt.³¹

Bevor wir in unserer Argumentation fortfahren, wollen wir versuchen, den *eya*-Baum etwas näher zu bestimmen. Der *eya*-Baum ist besonders in den religiösen Texten des hattischen, nordanatolischen Milieus erwähnt. In den Festbeschreibungen, die sich auf den Kult der Stadt Nerik beziehen, wechselt GIŠ*eya*- mit GIŠ.GAL «großer, mächtiger Baum».³² Die Bedeutung des Baumes legt das folgende hethitische Gesetz nahe: «Der, . . . der in Nerik mächtig

²⁸ Vgl. A. GOETZE: ANET² 128.

²⁹ H. OTTEN: op. cit. 59.

³⁰ KUB XXXIII 59 III 5–13. — Auch A. B. COOK: op. cit. 414 glaubt, daß das Goldene Vließ in der Sage von Atreus und Thyestes Zeus selber sei.

³¹ Vgl. auch H. J. ROSE: op. cit. 198; zur Deutung des Vließes als einen Fetisch zum Regenzauber vgl. L. RADERMACHER: op. cit. 237 e. n. 599.

³² V. HAAS: Der Kult von Nerik. *Studia Pohl* 4. Roma 1970. (KN) 66 f.

ist, wer in Arinna, wer in Zippalanda Priester ist, deren Häuser in jeder der Städte sind frei, . . . Wenn in Arinna der elfte Monat eintritt, so ist dessen Haus, an dessen Tore der *eya*-Baum sichtbar ist, frei.»³³ Ähnlich heißt es auch in einem Erlaß der Großkönigin Ašmunikal; hier handelt es sich um Privilegien bestimmter Domänen: «Vor ihm soll ein *eya*-Baum (als Zeichen der Lastenfreiheit) aufgepflanzt sein und niemand soll sie zu Dienstleistungen heranziehen.»³⁴ Näher beschrieben und in Analogie zum Königtum gesetzt ist der Baum in dem folgenden Absatz: «Und man pflanzt(?) einen *eya*-Baum. Wie der *eya*-Baum ständig grünt, und die Blätter nicht abwirft, ebenso sollen König und Königin grünen (d. h. gedeihen), und ihre Angelegenheiten sollen dauernd sein.»³⁵ Einen weiteren Hinweis zur Bestimmung des Baumes gibt ein Beleg, aus dem hervorgeht, daß Speere oder Spieße aus seinem Holze hergestellt werden.³⁶

Nach all diesen Belegen handelt es sich um einen besonders in Anatolien verehrten Laubbaum, der seine Blätter auch während des Winters behält und dessen Holz von außerordentlicher Dauerhaftigkeit und Härte sein muß. Der bisherige Bedeutungsansatz «Weißtanne, Fichte»³⁷ berücksichtigte lediglich die Tatsache des Immergrünseins; dabei wurde zudem als selbstverständlich vorausgesetzt, daß das Wort *hurpašta*- «Blatt» auch die Bedeutung «Nadel» in sich schloße. Dies aber ist nicht beweisbar. *hurpašta*- ist vielmehr auch zur Bezeichnung der Schale einer Zwiebel gebracht,³⁸ wodurch eine Bedeutung Nadel noch unwahrscheinlicher wird. Da, wie geographischen Handbüchern zu entnehmen ist, in der Türkei immergrüne Wälder aus Stein- und Kork-eichen anzutreffen sind, kommt doch wohl eher eine Bedeutung «Eiche» in Frage. Daß Eichen auch in Anatolien gedeihen, besagt das anatolische Sprichwort: «ilk vurušta meşe agacidevrilemez», «Vom ersten Streich fällt keine Eich.»

Fassen wir nun die bisher gewonnenen Übereinstimmungen zusammen. Nach den zitierten griechischen Quellen und offenbar auch nach etruskischer Vorstellung ist das Vließ eines besonderen Widders oder Schafes für seinen Besitzer ein heilskräftiger — Glück und Fruchtbarkeit garantierender Fetisch, der die Herrschaft, bzw. das Königtum gewährleistet. Nach dem Telipinu-Mythos ist das Vließ eines Widders ein heilsgeladener, vergöttlichter Gegenstand, der wie ein Vegetationsgott verstanden werden kann, und dessen Fruchtbarkeitskräfte das Königtum gewährleisten. Zum Epitheton «golden» — etruskisch (nach lateinischer Übersetzung) «mit purpurner oder goldener Farbe

³³ J. FRIEDRICH: Die hethitischen Gesetze. Leiden 1959. 32 § 50.

³⁴ KUB XIII 8 Vs. 9–11 (= HTR 107).

³⁵ KUB XXIX 1 Rs. IV 17–21.

³⁶ 245/v Rs. 8' nu A-NA GIŠŠUKURU.A GIŠe-ia-an GAM-an iš-pár-r[a, zitiert aus H. ERTEM: Boğazköy Metinlerine göre Hititler devri Anadolu'sunun Florası. Ankara 1974. 116.

³⁷ H. G. GÜTERBOCK: RHA 74 (1964) 100 GIŠeya(n)- = «fir or the like».

³⁸ KUB XXIX 7 Rs. 29–30.

gesprenkelt» — könnte jene hethitische Stelle heranzuziehen sein, in der von dem mit einer goldenen Sonnenscheibe verziertem Vließ die Rede ist. Nach griechischer Überlieferung befindet sich das Vließ im Besitz des Königs Aietes — entweder in seinem Hause, oder an einem Felsen, oder im Haine des Ares an einer Eiche aufgehängt.

Nach den hethitischen Quellen ist der Kult eines heiligen Vließes nur im zentral- und nordanatolischen Raum bezeugt. Es ist entweder an einem Baum, für den wir eine Bedeutung Eiche wahrscheinlich machen können, aufgehängt, oder es liegt in einer Schale in einem Haine der Göttin *Ḫannaḫanna*. Eine Beziehung zum Kriegsgott — Hain des Ares — ließe sich insofern sehen, als in einem der hethitischen Festrituale vom Vließ im Tempel des Kriegsgottes *Zababa* die Rede ist.

Kehren wir aber zur Bedeutung des Vließes für das Königtum zurück. Wie wir sahen, ist das Vließ in engstem Maße mit der Göttin *Inara* verbunden. *Inara* ist eine Vegetationsgöttin und sowohl als Schutzgöttin des *Ḫatti-Landes*,³⁹ als auch als Herrin der Gewässer bezeichnet.⁴⁰ Nach der Kulttradition von *Nerik* übergibt sie dem König das Königtum. Verschiedenen Hinweisen können wir entnehmen, daß *Nerik* in hattischer Zeit — ebenso wie die am Schwarzen Meer, bei der heutigen Ortschaft *Bafra*, gelegene Stadt *Zalpa*,⁴¹ ein Königtum besessen hat.⁴² *Nerik* hat am Flusse *Marasanta*, dem heutigen *Kızıl-ırmak*, gelegen; nach den neuesten Forschungen ist die Stadt in der westlichen Region des *İsğendiyar-Gebirges*, eines fruchtbaren Siedlungsgebietes, das sich bis *Sinope* ans Schwarze Meer erstreckt, zu suchen. Dort finden sich weit über zwanzig Tells, von denen einige auf große befestigte Stadtanlagen schließen lassen. Nach keramischen Oberflächenfunden datieren diese Anlage in die 2. Hälfte des 2. Jhts., also in hethitische Zeit.⁴³

Das Vließ und in Zusammenhang mit ihm, der *eya*-Baum, genießen auch im Kulte von *Nerik* besondere Verehrung. Interessant ist hier ein kleines Fragment, das offenbar auf die Schale, in der das Vließ im Haine der *Ḫannaḫanna* liegt, hinweist. Es ist von einer hochgelegenen heiligen Lokalität — *ḫarpa* — die Rede, an der sich ein Vließ und zwei Schalen zu befinden scheinen.⁴⁴

³⁹ V. HAAS: KN 49 mit Anm. 3.

⁴⁰ Bo 855 Rs. 12'; ABoT 2 : 2.

⁴¹ Vgl. H. OTTEN: Eine althethitische Erzählung um die Stadt *Zalpa*. StBoT 17 (1973) 58.

⁴² Vgl. V. HAAS: KN 49 und H. OTTEN: op. cit.

⁴³ A. M. DINÇOL—J. YAKAR: *Nerik, Şehrinin yeri hakkında*, Belleten 38 (1974) 563—582.

⁴⁴ Frgm. 313/d = KN 314, nach freundlicher Mitteilung von H. OTTEN zu verbessern:

x + 2 I-NA ta-ḫa-an-g[a-
3' GIŠGİR.GUB LUGAL-uš ku-wa-p[i
4' Ū E-LI-NU I-NA É.DINGIRL[IM
5' [k]u-ù har-pa-an e-eš-ta nu LÚSA[NGA
6' [KU]škur-šu-uš Ū 2 ḫu-up-pa-ru-[uš

Übertragen wir die Bedeutung des Widderfells für das hattische Königtum auf das Goldene Vließ in Aia, so wird Aietes Weigerung, das Vließ zu vergeben, verständlich, wäre dies doch einer Aufgabe seines Königtums gleichgekommen.

Zum weiteren Verständnis der Erzählung von Jason, Medea und der das Widderfell bewachenden Schlange sei ein anderer zentralanatolischer hethitischer Mythos — der Vegetationsmythos von der Schlange Illuyanka — herangezogen. Der Illuyanka-Mythos wurde anlässlich des großen Neujahrs- und Frühlingsfestes EZEN *purulliyaš* rezitiert;⁴⁵ es ist ein ursprünglich hattisches Fest. Schauplatz sowohl des Festzeremoniells als auch des Mythos ist die Stadt Nerik und ihre engere Umgebung. So wird das Fest auch als ein Fest der Stadt Nerik bezeichnet.⁴⁶ Die Regie des Festablaufs liegt unter der Leitung des Königs; und mit dem Königtum ist das Fest auch engstens verbunden: Am Ende des Rituals legt Inara ihr Haus in die Hand des Königs. Seit dieser Zeit wird das *purulliya*-Fest gefeiert.⁴⁷

Der Illuyanka-Mythos ist in zwei abweichenden Fassungen von einem Priester Kella des Wettergottes von Nerik aufgezeichnet worden. In der ersten Fassung bittet der Wettergott, der von der Schlange Illuyanka besiegt worden war, die Götter um ihre Hilfe. Daraufhin bereitet Inara ein Fest, bei dem Illuyanka überlistet werden soll. Hierzu aber benötigt sie die Hilfe eines Menschen Hupašiya. Dieser willigt unter der Bedingung, mit der Göttin in sexuellen Kontakt zu treten, ein. Auf dem Fest berauscht sie mit Getränken den Illuyanka, so daß er von Hupašiya gefesselt und vom Wettergott getötet werden kann. Nach Überwindung der Schlange schläft Inara mit Hupašiya und entrückt ihn auf einen Felsen bei der Ortschaft Tarukka.⁴⁸ Sie legt ihm auf, niemals aus dem Fenster seines Hauses zu schauen. Natürlich bricht Hupašiya das Verbot, erblickt seine Familie und wünscht, in sein irdisches Leben zurückzukehren. Daraufhin tötet ihn die erzürnte Göttin.

In der zweiten und wahrscheinlich jüngeren Fassung beraubt Illuyanka dem im Kampf unterlegenen Wettergott seines Herzens und seiner Augen. Dieser gelangt erst wieder in den Besitz seiner verlorenen Körperteile, d. h. seiner alten Potenz, indem er mit der Tochter eines Menschen, Namens «Armer» einen Sohn zeugt, der später die Tochter des Illuyanka heiratet. Als Hochzeitsgabe fordert er die Organe seines Vaters, die er auch erhält und verhilft so dem Wettergott zu seiner ursprünglichen Kraft. In dem folgenden Kampf an der Küste eines Meeres besiegt der Wettergott den Illuyanka. Auf Bitten seines Sohnes tötet er auch ihn — einer mutterrechtlichen Gesellschaftsordnung

⁴⁵ Zum *purulliya*-Fest vgl. zuletzt V. HAAS: KN 43—51.

⁴⁶ KUB XXX 42 I 5—6 (= KN 43 mit Anm. 3).

⁴⁷ KBo III 7 II 15—20 (= KN 49).

⁴⁸ Zur Stadt Tarukka vgl. TH. H. GASTER: *Thespis. Ritual, Myth and Drama in the Ancient Near East*. New York 1950. 328 und V. HAAS: KN 43 mit Anm. 2.

gemäß —, da sonst der Sohn, nunmehr zur Sippe seines Schwiegervaters gehörend, Rache an seinem eigenen Vater nehmen müßte.

Es ist evident, daß beide, sowohl der Telipinu- als auch der Illuyanka-Mythos, jahreszeitliche Mythen sind. Während des Herbstes und des Winters tritt der Vegetationsgott außer Funktion.⁴⁹ Damit hört alles Wachstum auf. Während dieser Zeit befindet sich Telipinu in tiefem Schlaf, also in einer Art Paralyse — ebenso wie die Natur selbst. Der Wettergott, von Illuyanka, der Verkörperung des Winters, besiegt, vegetiert kraftlos dahin. Im Frühjahr, dem Beginn des Wachstums bzw. der Aussaat, treten sie in neuer Kraft wieder hervor. Wenden wir uns nun wieder der Jason—Medea-Episode in Kolchis zu.

Aietes verweigert Jason das Vließ und trachtet ihn zu verderben. Medea aber, des Aietes Tochter, führt Jason in der Nacht zum Hain des Ares. Um die Schlange einzuschläfern, singt sie eine Beschwörung und streicht ihr mit einem frisch geschnittenen Wachholderzweig, den sie vorher in ein Zaubermittel getaucht, solange über Kopf und Augen, bis die Schlange in Trance sinkt. Jason raubt das Vließ und flieht mit Medea zur Argo, dem Schiff der Argonauten.

Nach älteren Überlieferungen⁵⁰ tötet Jason die vorher von Medea eingeschlaferte und in einem Dickicht liegende Schlange. In einer Version der Sage, die aus einer attischen Vasenmalerei aus Caere des 5. Jhs. stammt,⁵¹ wird Jason von der Schlange verschlungen — Jason, inschriftlich gekennzeichnet, taucht als bärtiger Mann aus dem Maule der Schlange hervor.⁵² Anwesend ist Athene mit einer Eule. An einem Laubbaum hängt das Vließ.

Die Parallelen, besonders zur zweiten Fassung des Illuyanka-Mythos, sind deutlich. Schauplatz der Handlung ist die Küste des Meeres bzw. die unmittelbare Nähe desselben. Die beteiligten Personen sind auf der einen Seite Jason und Medea, und auf der anderen Seite Hupašiya und Inara. Inara, sowie Medea schläfern die Schlange ein. Inara durch Rauschtrank, Medea durch magische Manipulationen. Beide vermögen sich der Schlange gefahrlos zu nähern. Medea hatte unmittelbaren Zutritt zum Goldenen Vließ. Zwar tritt im Illuyanka-Mythos das Vließ nicht in Erscheinung, nach anderen Quellen aber ist es, wie wir gesehen haben, als das Vließ der Inara bezeichnet.

⁴⁹ Zum Vegetationscharakter des Wettergottes vgl. H. G. GÜTERBOCK: Gedanken über das Wesen des Gottes Telipinu. Festschrift Johannes Friedrich zum 65. Geburtstag. Heidelberg 1959. 207—211 und V. HAAS: KN 101—107.

⁵⁰ Pherekydes fr. 60 bei Pindar P. 4, 133.

⁵¹ Vgl. L. RADERMACHER: op. cit. 204. Der Hinweis auf Plutarch in meinem Aufsatz, Jasons Raub des Goldenen Vlieses im Lichte hethitischer Quellen. UF 7 (1975) S. 232 beruht auf einem Versehen.

⁵² Dieses Motiv finden wir auch in einer georgischen «Prometheussage»: «Der Drache riß den Rachen auf und verschlang Amiran. Der aber durchschnitt den Leib des Ungeheuers, kam jedoch ganz nackt und kahl wieder heraus.» A. DIRR: Kaukasische Märchen, Jena 1920, 237.

Der Beischlaf oder der *hieros gamos* beider Paare steht im Zusammenhang mit der Überwindung der Schlange. Bezeichnenderweise berichtet Apollonios Rhodios, daß das Goldene Vließ auf dem Hochzeitsbett ausgebreitet war.

Beide, Jason und Hupašiya, sind sterblich. Medea ist nach verschiedenen Überlieferungen unsterblich, also eine Göttin wie Inara. H. J. Rose glaubt, daß Medea und Hekate ursprünglich eine Gestalt gewesen seien.⁵³ L. Radermacher meint, «wir sehen in Medea eine ursprünglich göttliche Persönlichkeit, stammend aus einer älteren Phase der griechischen Religion, in der Zauberesen eine bedeutende Geltung hatte.»⁵⁴

Als Schutzgöttin des Landes legt Inara in einem sich jährlich wiederholenden Ritual das Königtum in die Hand des Königs. Sporadische Hinweise aus dem hethitischen Schrifttum geben uns zu der Annahme Anlaß, daß in hattischer Zeit die Königin eine beherrschende Rolle eingenommen hat, ja, daß sie wahrscheinlich eine Priesterkönigin der großen Erd- und Muttergöttin gewesen ist. Die Erinnerung an den Kult einer mächtigen Göttin in Nordanatolien könnte sich auch noch in dem Bericht des Apollonios Rhodios widerspiegeln, wonach Medea an der Mündung des Halys der Hekate ein schauriges Opfer darbringt.

Vielleicht ist es noch zu verfrüht, in der ursprünglichen Gestalt der Medea in Aia Anklänge an eine solche hattische Priesterkönigin, die das Goldene Vließ — das Insignium des Königtums vergibt — zu sehen.

Wie vieles an spezifischen magischen Manipulationen von Gestalten, wie Medea, Omphale oder Kirke auf altkleinasiatische Traditionen zurückgeht, ist den hethitischen Texten zur Genüge zu entnehmen. Als ein Beispiel, weil es auch in unseren Zusammenhang gehört, verweise ich auf das Ritual, das Kirke, um Medea und Jason zu entsöhnen, vollzieht: Ebenso wie eine hethitische Beschwörungspriesterin hält sie über die Verunreinigten ein Ferkel, um nämlich — und dies wird aus den hethitischen Texten deutlich — die Verunreinigungen auf das Ferkel zu übertragen.⁵⁵

Wenden wir uns nun Jason zu. Wir haben Jason durch den Vergleich mit Hupašiya gewissermaßen zum Akteur eines Vegetationsritus gemacht. Wollten wir die auf der erwähnten Vase von Caere beschriebene Szene auf dem Hintergrund des Illuyanka-Mythos interpretieren, so könnte man annehmen, daß dort — aber nur dort! — dem Jason insofern Züge eines kleinasiatischen Wettergottes verliehen sind, als sich diese Version mit der Überwindung des Wettergottes durch Illuyanka, der Herz und Augen des Gottes in Besitz hält, decken könnte. Denn, durch diesen, als *pars pro toto* gedachten Verlust seiner Organe erfährt der Wettergott den typischen Tod eines Vegetationsgottes:

⁵³ H. J. ROSE: op. cit. 117.

⁵⁴ L. RADERMACHER: op. cit. 234.

⁵⁵ Vgl. L. ROST: Ein hethitisches Ritual gegen Familienzwiß. MIO 1 (1953) 345 — 379, speziell S. 357.

er tritt während des Herbstes und Winters, verkörpert durch die Schlange, außer Funktion. Dies soll jedoch nicht heißen, daß die Jason-Gestalt, wie sie uns in der Antike entgegentritt, auch unter einem solchen Aspekt zu betrachten ist.

Während wir es im 2. Jht. mit zwei getrennten nord- oder zentralanatolischen Vegetationsmythen zu tun haben, sind in der Jason—Medea-Geschichte beide Mythen zu einem Motiv verschmolzen. Jedoch ist auch die Partie des Vlieses im Telipinu-Mythos als ein dem Ritual nur angefügter Teil, der mit der mythischen Handlung kaum in Beziehung steht, zu betrachten. Er dient lediglich dazu, das Heil des Königtums zu festigen. Ihrer Funktion nach wäre diese Partie ebensogut dem Illuyanka-Mythos anzufügen. Kompilationen verschiedener mythischer oder magischer Stoffe lassen sich gerade in hethitischer Redaktion verschiedentlich zeigen, da der Mythos in der Magie eine wesentliche Komponente darstellt und oftmals wie eine Beschwörung zu verstehen ist.

Was die Jason—Medea-Geschichte betrifft, so möchte ich bezweifeln, daß das Motiv der das Goldene Vließ bewachenden Schlange als mythisch zu betrachten ist. Vielmehr scheint es sich hier doch um ein später hinzugefügtes Märchenmotiv — das zudem in der Märchenliteratur weit verbreitet ist — zu handeln.

Die ursprüngliche Bedeutung der Schlange ist gewiß nach der hethitischen Quelle als Personifikation des Winters, bzw. der Dürre, d. h. Ausdruck des Gebundenseins der Natur, zu verstehen. Symbol der Trockenheit ist die Schlange auch in den heiligen Schriften der Inder über Tritas und Indras Kämpfe mit Ahi oder Vṛtra, deren Namen beide Schlange bedeuten.⁵⁶ Auch noch in einer armenischen Sage besiegt der Gott Tir oder Tištra die Schlange der Trockenheit, um von nun an der Erde regelmäßig Regen zu bescheren.⁵⁷

Wenn auch der Drache, den Kadmos besiegt, die Brunnen von Theben bewachte, ist griechischem Denken diese Bedeutung der Schlange nicht sonderlich vertraut; darum ist sie zur Bewacherin des Goldenen Vlieses geworden.

Aia und damit die Geschichte vom Goldenen Vließ ist erst um 750 v. Chr. von griechischen Kolonisatoren aus Milet nach Kolchis verlegt worden. Daß dieser Mythos kaum in Kolchis hätte entstehen können, ist auch daraus zu schließen, daß sich Kolchis im hurritisch-urartäischen Siedlungsgebiet befindet und damit einer völlig anderen mythischen Tradition als der zentral-anatolisch hattisch geprägte Raum unterliegt. Archäologisch ist die sogenannte kolchidische Kultur im 2. und 1. Jht. mit den Koban- und Digor-Kulturen zu verbinden, die nach allgemeiner Ansicht von hurroider Bevölkerung getragen waren.⁵⁸

Entstanden ist der Mythos vom Goldenen Vließ in Nordanatolien. Die Vorstellung eines heiligen, das Königtum schützenden, Widder- oder Schaffelles

⁵⁶ Vgl. W. Ljungman: Die schwedischen Volksmärchen. Berlin 1961. 40.

⁵⁷ C. Burney—D. M. Lang: Die Bergvölker Vorderasiens. München 1973. 432.

⁵⁸ Ibid. 188 mit Anm. 14.

stammt gewiß aus Anatolien. Wie das goldene Vließ in die mykenisch-griechische Welt gelangt ist, könnte die Sage vom Königtum der Pelopiden, in deren Familie das Vließ eines goldenen Widders das Königtum verbürgte, erklären; denn von Pelops, dem Sohn des Tantalus, wird einmütig berichtet, daß er aus Kleinasien stamme und ein Lyder, Phryger oder gar ein Paphlagonier gewesen sei.⁵⁹

Daß in der Mitte des 2. Jhts. auch in Anatolien hethitisch-mykenische Beziehungen bestanden, zeigen nunmehr die neuesten türkischen Grabungen in Maşat bei Merzifon, wo in einem hethitischen Palast neben 40 Tontafeln auch etwa ein Dutzend mykenische Gefäße gefunden worden sind.

Das Interesse griechischer Mythographen an altkleinasiatischem Mythen-gut hat auch W. Porzig gezeigt.⁶⁰ Porzig untersucht die Zeus—Typhon-Erzählung der Apollodorischen Bibliothek⁶¹ auf ihre Beziehungen zur zweiten Fassung des Illuyanka-Mythos hin: Zeus wird von Typhon seiner Sehnen beraubt, deren Wiedergewinnung von einer Jungfrau aus dem Geschlecht des Typhon abhängt. Das gleiche Motiv fand sich ja auch in der hethitischen Fassung. Hier aber ist der Schauplatz des Kampfes das Kasion-Gebirge, die Wohnung des Typhon die korykischen Grotten im antiken Kilikien.

Die Verlegung des mythischen Geschehens vom Schwarzen Meer, denn als ein mit der Stadt Nerik verbundener Mythos kann die ursprüngliche Lokalisierung nur dort sein, ließe sich über das Zwischenglied eines kanaani-schen Mythos — des Kampfes Ba'al-Šapôn gegen den Leviathan — erklären. Ebensogut möglich scheint es auch, daß der Mythos von jenen hethitischen Stämmen, die im 1. Jht. nach der Zerschlagung des hethitischen Reichs in Kilikien und in Nordsyrien neue, kleinere Reiche gegründet haben, dorthin getragen worden ist.

Die Vorstellung vom Goldenen Vließ als ein mit magischen Kräften beladener Gegenstand, wurde in späterer Zeit zu einem Märchenmotiv, dem wir u. a. in einem neugriechischen⁶² und in einem serbischen Märchen⁶³ wieder begegnen.

Berlin.

⁵⁹ Vgl. G. THOMSON: Frühgeschichte Griechenlands und der Ägäis. Berlin 1960. 339—347.

⁶⁰ W. PORZIG: Illujankas und Typhon. Kleinasiathe Forschungen 1 (1930) 379—386.

⁶¹ Ap. Bibl. I 6, 3 7 ff.

⁶² J. G. VON HAHN: Griechische und albanische Märchen. Leipzig 1864. Bd. I, 124 ff., vgl. auch A. B. COOK: op. cit. 412 f.

⁶³ Literatur bei W. LUNGMAN: Die schwedischen Volksmärchen. Berlin 1961. 136.

FARBSTOFFE AUS TELL-EL-AMARNA

Am rechten Nilufer, in Tell-el-Amarna, führte die Deutsche-Orient-Gesellschaft (= DOG) in den Jahren 1906—1908 eine vorläufige, informative Ausgrabung durch. In der Zeit zwischen 1911—1914 kam es endlich zu systematischen archäologischen Ausgrabungen. Das wertvolle und verzweigte Fundmaterial der kurzen Amarna-Kultur — 1358—1347 v. Chr. — wurde unter den Museen von Kairo und Berlin verteilt. Ein bedeutender Teil des Materials, so auch die im Staatlichen Museum zu Berlin — Ägyptisches Museum (DDR) befindliche Farbstoffe blieben bis heute unbearbeitet.

Aus dem erwähnten Fundmaterial hat uns Dir. W. Müller neun — von S. Wenig ausgewählte — Farbstoffe zwecks naturwissenschaftlicher Untersuchungen zur Verfügung gestellt. Die Farbenproben haben wir mit Nummern 1 bis 9 markiert, und auch die Signaturen des Ägyptischen Museums angegeben. Vom Durchschnitt jeder Probe haben wir vollständige quantitative chemische Analysen, derivatographische, röntgendiffraktometrische, und mineralogische-petrographische Bestimmungen — Mikroskopische Untersuchungen — durchgeführt. Nach ihrer Auswertung erwiesen sich fünf der Farbstoffe als Naturstoffe ((Nr. 1—5), und vier als gut wahrnehmbare künstliche Produkte (Nr. 6—9). Die Auswertung der Untersuchungsergebnisse teilen wir nächstfolgend im dementsprechender Gruppierung auf.

Natürliche Materialien

1/1. *Weisser Farbstoff* (Amarna, Haus No. 50). Der Farbstoff besitzt eine unregelmäßige, eckige Form, graufarbig, seiner äußeren Merkmalen nach einen Gestein-Bruchstück ähnlich. Sein Bruch ist unregelmäßig, und die Bruchfläche ist feinkörnig, lebhaft weißfarbig. Für seine chemische Zusammensetzung ist ein sehr hoher Kalziumoxyd- und Kohlendioxyd-Gehalt charakteristisch (Tab, I.-1/1.). Aufgrund der chemischen Analyse besteht der überwiegende Teil. 89,60% — seines Materials aus Kalziumkarbonat (CaCO_3). Auf Gips deutende Spuren haben wir keine gefunden; als Spurelemente konnte man Cu, Mn, und Ni nachweisen. Bei den derivatographischen Untersuchungen war nur für die

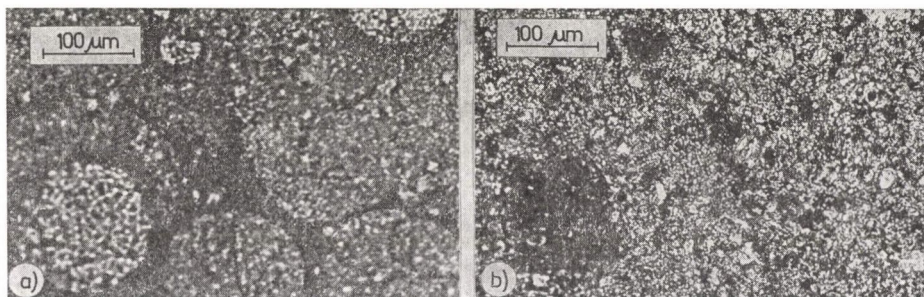


Abb. 1. Weiße Farbe. a) Aus Kalzit-Kristallen bestehender Kalkschlamm, kreisförmig, mit umkristallisierten Fossilschnitten von antigenen Quarz Kristallaggregaten . . . Mikroskopische Aufnahme zwischen parallelen Nikols, b) Dasselbe zwischen gekreuzten Nikols

thermische Zersetzung des Kalziumkarbonats charakteristische endotherme thermische Reaktion bei 866—868 C° wahrnehmbar (Abb. 4.-1/1.).

Sein Material zeigte sich unter dem Mikroskop feinkörnig, (10—20, maximum 50 μm), und erwies sich als ein aus allotriomorphischen Kristallinen bestehender, mariner Kalkschlamm. Verstreut sind grobkörnige, (von 20—200 μm) Kalzit-Kristallgruppen wahrzunehmen, welche im Gestein den Platz in der selten vorkommenden, verwischten Umrissen der Foraminiferenschalen und anderen Schalenbruchstücken die ehemalige Fauna kennzeichnen.

Im inneren Teil dieser «Flecken» kann man selten mikrokristallinen autigenen Quarz wahrnehmen (Abb. 1). Aufgrund unserer Untersuchungen sind die wichtigsten mineralogischen Komponenten des Farbstoffes die folgenden :

- 90% Kalziumkarbonat(Kalkschlamm)
- 7% Quarz
- 3% verschiedene klastische Mineralien.

Es ist unbestreitbar, daß das Material ein Kalkschlamm von großer Reinigkeit ist, daß es eine natürliche Abstammung besitzt, von welchem schon allein durch Mahlen eine gute Qualität von weißer Farbe zu bekommen ist. Die feinkörnigen Mahlprodukte von Kalziumkarbonaten treten auch zwischen den Pigmentmaterialen der ägyptischen Malerei nicht selten als Träger der organischen Farbstoffe auf.¹

1/2. *Gelber Farbstoff* (Amarna, Haus No. 50.4, F. J. Nr. 162/1911). Das Farbenmaterial besitzt eine unregelmäßige Form, derb, zerknittert, auch makroskopisch beobachtbar inhomogen, seine äußere Oberfläche besteht aus verschmutzten grüngelb-farbigen Schollen. Seine Masse ist spröde, auf Anschlag fällt sie lamellär auseinander, sehr schwer pulverisierbar. Die stellenweise vor-

¹ A. LUCAS—J. R. HARRIS: *Ancient Egyptian Materials and Industries*. London 1962, 348—349.

kommende muschelige Bruchfläche ist fettglänzig, ihre Farbe lebhaft hellgelb. Für den Durchschnitt seiner chemischen Zusammensetzung ist ein hoher Eisen- und Sulfatgehalt charakteristisch (Tab. I.-1/2). Sein beträchtlicher Glühverlust ergibt sich aus dem Freiwerden von 29,03% SO_3 und 12,66% H_2O . Neben den Hauptkomponenten sind als Spurelemente Cu, Mn, Sn nachweisbar.

Bei den derivatographischen Untersuchungen, infolge der stufenweise eintretenden Gewichtsverluste zeigten die thermische Zersetzungen von drei, teilweise einander deckende und zusammensetzende endothermische Reaktionen die in unterschiedlichen Prozentsätzen anwesenden verschiedenen Sulfaten. Die endotherme Effekte des Alunit s /KAl L_3 (/SO 4 / 2 /OH/ 6)), und Natriumjarosits /NaFe 3^{III} (/SO 4 / 2 /OH/ 6)/ waren in zwei gut separierbaren doppelten Maxima bei 440 C° und 510 C°-Temperatur gut zu beobachten, die zweite endotherme Reaktion ist in einem einzigen Spitzenwert wahrnehmbar. Ein kleineres, konkaves Maximum zeigt den Wasserverlust des Karphosiderits/Fe 3 (/SO 4 / 2 /OH/ 5)2H 2 O); (Abb. 4-1/2). Unter dem Mikroskop ist es wahrzunehmen, daß sein Material, — wie erwähnt — aus einem lockeren Kristallaggregat von kalium- und kalziumführenden Sulfatmineralien besteht, die teils wasserfrei, teils wasserhaltig sind. Alle drei Mineralien können sekundär in der Oxidations-Zone des Eisensulfids entstehen. Aufgrund der dargelegten Untersuchungen, sowie mit diesen parallel durchgeführten röntgendiffraktometrischen Bestimmungen, zeigt sich die Verteilung der mineralogischen Zusammensetzung der Farben wie folgt:

- 40% Natrojarosit
- 30% Karphosiderit
- 9% Natroalunit
- 7% Alunit
- 7% Hydrargillit (?)
- 4% Quarz
- 3% verschiedene klastische Mineralien.

Aufgrund unserer Untersuchungen ist es gewiß, daß das Material von natürlichem Ursprung ist, und ein rohes Bergwerkprodukt darstellt, aus dem mit Pulverisierung direkt eine große Deckfähigkeit aufweisende gelbe Farbe zu gewinnen ist. Das Mineral ist in Zypern und in der Umgebung des Mittelmeeres bekannt. Neuerdings ist es schon bekannt, daß man jarosithaltige Farben schon in der der Amarna-Kultur vorangegangenen Zeit verwendet hat. Die bei der Ausgrabungen der zwei Jahrtausende vor Chr. einem vulkanischen Ausbruch zum Opfer gefallene Stadt Akrotiri auf Thera (auf der Insel Santorin) gefundene rote Okkerfarbe erwies sich als Mischung von Hematit und Jarosit.² Die

² W. NOLL—L. BORN—R. HOLM: Keramiken und Wandmalereien der Ausgrabung von Thera. *Naturwissenschaften* 62 (1975) 87—94.

sich mit den ägyptischen Pigmenten befassende Fachliteratur wußte von jaro-sithaltigen gelbfarbigen Farbstoffen bis heute nichts.³

1/3. *Gelber Farbstoff* (Amarna). Aufgrund seiner äußeren Merkmale unterscheidet er sich ein wenig vom Vorhergehenden und ist ein knolliges, graugelb-farbiges, verwittertes Material. Sein Bruch ist ungleichmäßig, auf den Bruch-oberflächen zeigt sich helle gelbe Farbe und ein schwacher Fettglanz. Weil das Material sowohl in seiner chemischen Zusammensetzung, als auch in seinem mineralogischen Aufbau mit den Vorangehenden — Nr. 1/2 Probe — sich weit-gehend identisch zeigte, unterlassen wir die detaillierte mineralogische Beschrei-bung, nur die chemische Zusammensetzung wird bekanntgegeben (Tab. I.-1/3).

1/4. *Roter Farbstoff* (Amarna). Das knollige Farbenmaterial zeigt sich aufgrund seiner äußeren Merkmale als Gesteinsbruchstück. Die Oberfläche ist dunkelbraunfarbig, sein Material hart, spröd, der Bruch kantig, ungleichmäßig. Die Bruchfläche ist matt, feinkörnig kompakt, die Farbe hellrot. Für den Durchschnitt seiner chemischen Zusammensetzung ist der hohe Kieselsäure-gehalt, eine beträchtliche Quantität von Aluminium und Eisenoxid, außerdem die relativ niedrige, 5,95% ausgehende Glühverlust charakteristisch (Tab. I.-1/4). Neben den mit chemischer Analyse bestimmten Hauptkomponenten, konnte man 0,08% CuO, 0,024% ZnO, 0,003% NiO als Spurelement Sn, Mn, B, und Be nachweisen.

Bei den derivatographischen Untersuchungen waren nur die, für den Kao-linit — Fireclay — Mineral charakteristischen thermischen Reaktionen wahr-nehmbar. Sein Glühverlust ergibt sich fast voll und ganz — mit 88% — aus dem Wasserverlust des Kaolinit-Minerals. Aufgrund dieser Tatsache kann man

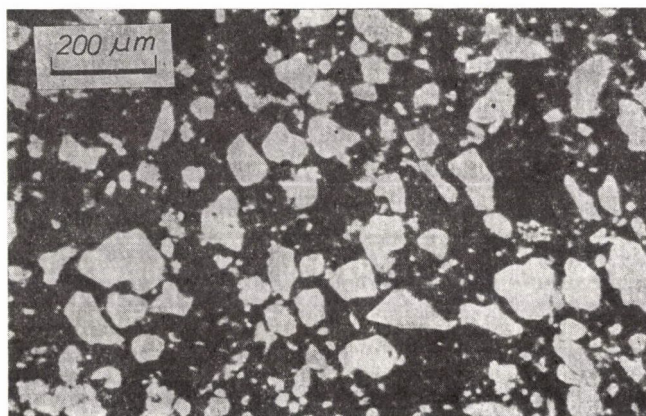


Abb. 2. Rote Farbe. Massiger Quarz, sporadische Muskovitkristalle, und wenige Gesteintrümmer in einem, mit Eisenoxid rotgefärbten, fast undurchsichtigen tonigen Bindemittel. Mikroskopische Aufnahme zwischen parallelen Nikols

³ A. LUCAS: l. c. 349.

mit Recht annehmen, daß der überwiegende Teil seines Eisengehaltes in Form von Hämatit-Mineral (Fe_2O_3) zugegen ist, weil bei diesen auf Wirkung der Erhitzung bei den, innerhalb der angegebenen Temperaturgrenzen Entalpie-Änderung nicht stattfindet (Abb. 4.-1/4). Unter dem Mikroskop zeigt sich sein Gewebe kompakt, nur selten kann man winzige ($100\ \mu\text{m}$) Poren wahrnehmen. Sein Material ist feinkörnig, und besteht größtenteils aus detritischen Mineralien, deren Größenordnung kleiner als $100\ \mu\text{m}$ ist, sowie aus einer rotfarbigen eisenoxydischen-tonigen Grundmasse, die diese Mineralien zementiert. Nach unserer vorher geschilderten Untersuchungen, sowie der röntgendiffraktometrischer Bestimmungen verteilen sich die wichtigsten Mineral-Komponenten folgendermaßen :

- 46% Quarz
- 37% Kaolin (fireclay)
- 10% Hämatit
- 2% Muskovit
- 5% verschiedene detritische Mineralien.

Mineralogisch gleichartig zusammengesetzte klastische Gesteine, — neben Kaolinit Hämatitführende rotfarbige, sandige Tone — sind an zahlreichen Stellen der Erde bekannt, so auch in den, vom Mittelmeer südlich befindlichen Gebieten. Man kann ihr Entstehen mit einer, auf kontinentalem Gelände stattgefundenen Sedimentation erklären. Es ist zweifellos, daß die rote Farbe der Farbenscholle, — welche in seinem natürlichen Zustand ein feinkörniger Ton ist, — vom dem beträchtlichen Hämatitgehalt herrührt. Mit direkter Pulverisierung

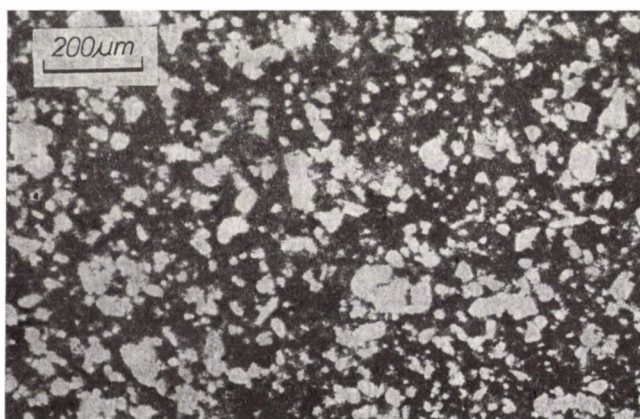


Abb. 3. Ockerbraune Farbe. Quarzkörner und wenige Glimmerkristalle. Bruchstücke in einer braunfarbigen, feinkörnigen Grundmasse, die aus Lepidokrokit, Limonit und Tonmineralien zusammengesetzt ist. Mikroskopische Aufnahme zwischen parallelen Nikols

⁴ A. LUCAS: l. c. 346 — 348.

ist schon ein entsprechendes Pigment zu gewinnen. Weil das Material mit Wasser leicht aufweicht, — wie jeder Ton — kann es durch Schlämmen veredelt werden; es ist erstaunlich, daß in der Literatur über die ägyptischen Farbstoffe kein Material erwähnt wird, das mit dem beschriebenen identisch wäre.⁴

1/5. *Heller, ockerbrauner Farbstoff* (Amarna, Haus Q 46. 24.). Das Farbenmaterial besteht aus braunfarbigen Stücken von unregelmäßiger Form, abgerundeten Kanten. Es ist feinkörnig, weich, leicht bröckelbar. Seine Bruchoberfläche ist ungleichmäßig, die Farbe mit jener der äußeren Oberfläche identisch. Für die chemische Zusammensetzung seines Durchschnittes ist Kieselsäure -Aluminium- und Eisenoxidgehalt charakteristisch (Tab. I.-1/5). Neben seinen Hauptkomponenten konnte man 0,22% MnO_2 , als Spurelement B, Be, und Ni nachweisen. Die bei den derivatographischen Untersuchungen bei 322 C° Temperatur auftretende starke endotherme Reaktion zeigt die Umwandlung des Lepidokrokits, welche — aufgrund der parallel unternommenen thermogravimetrischen Untersuchungen —, einen höheren Wassergehalt besitzt, als es theoretisch zu erwarten war ($\text{FeOH} + n\text{H}_2\text{O}$). Der bei 535 C° und 620 C° temperaturen wahrnehmbarer komplexer endothermer Effekt entspricht dem Wasserverlust der Tonminerale von Kaolinit (Fireclay) und Illit.

Auf die, an eine charakteristische exotherme Reaktion gebundene Umwandlung des Kaolinites weist in diesem Fall die bei einer Temperatur von 960 C° auftretende Spitze (Abb. 4.-1/5). hin.

Unter dem Mikroskop zeigt sich, daß sein Material aus detritischen Mineralien und braunfarbigen eisenhydroxydischen — tonigen Grundmassen gebaut ist. Die 50—100 μm Größenordnung aufweisenden grösstenteils schwach abgeschliffen, in anderen Fällen scharf eckigen Körnchen der detritischen Mineralien, sind in der Grundmasse gleichmäßig verteilt. Ihre Mehrzahl besteht aus Quarz, außerdem kann man noch ein wenig Muskovit, Magnetit und zum Limonit zersetzten Biotit, und vereinzelt Zirkon wahrnehmen. Die Grundmasse besteht aus feinkörnigem Lepidokrokite — in dem fein verteilter, winziger 1—10 μm Größenordnung aufweisende Limonit-Körnchen sichtbar sind — und aus mit Eisenhydroxyd angefärbten Tonmineralien (Abb. 3). Die Verteilung der Hauptmineral-Komponenten des Durchschnittes des Materials kann man folgendermaßen charakterisieren:

- 48% Quarz
- 35% Kaolin und Illit
- 12% Lepidokrokite
- 2% Muskovit
- 3% verschiedene detritische Mineralien.

Es ist ganz sicher, daß die Farbe aus natürlichen Mineralien besteht. In mineralogischer und petrographischer Hinsicht gehört das Material zu der Gruppe von feinsandigen Tonen. Aufgrund seiner ungewöhnlichen Mineralparagenese

kann man annehmen, daß es sich nicht mehr in seinem natürlichen Zustand befindet, sondern wahrscheinlich eine künstliche Mischung von Tönen darstellt. Trotz der hypothetischen anthropogenen Tätigkeit kann man das Produkt zu der charakteristischen natürlichen Pigment-Gruppe, zu den Erdfarbstoffen rechnen. Es besteht kein Zweifel, daß das Material des Farbstoffes mit den einstigen oder heutigen Begriff des Ockers nicht identifizierbar ist,⁵ diese Benennung haben wir bloß für die Charakterisierung seiner Farbe verwendet.

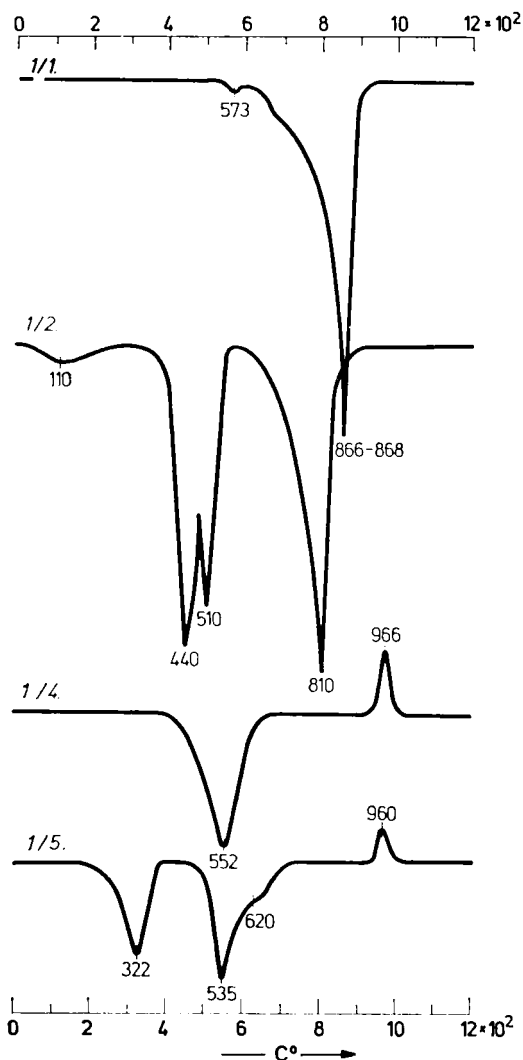


Abb. 4. Charakteristische thermische Reaktionen auf den DTA-Aufnahmen von natürlichen Farben aus Amarna

⁵ M. P. Vitruv: Zehn Bücher über Architektur. Übersetzt und mit Anmerkungen versehen von C. FENSTERBUSCH. Berlin, 1964, 338.

2. Kunstprodukte

2/6. «Ägyptischblaue» Farbe (Amarna). Die Form der Farbenscholle ist annähernd regelmäßig, es macht einen Viertel des ursprünglich 150 mm Durchmesser und 20 mm Dicke aufweisenden scheibenförmigen Materials aus. Die Oberfläche ist feinkörnig, dunkelblau. Der Bruch ist ungleichmäßig, die Bruchoberfläche körnig, die Farbe tief dunkelblau. Das Material läßt sich leicht bröckeln.

Aufgrund seiner äußeren Merkmale, gleicht es einem Glasmahlgut, das aus, infolge Erhitzung an seiner Oberfläche zusammengeklebten winzigen Körnchen besteht. Für seine chemische Zusammensetzung ist neben den Komponenten der Kalk-Alkali-Silikatgläsern ein, — bei den blaufarbigen Gläsern kaum vorstellbarer — hoher Kupfergehalt charakteristisch (Tab. I.-2/6). Als Spurelement konnte man Pb, Sn, Ag, Mn, B, und Ni nachweisen. Unter Mikroskop ist zu beobachten, daß es überwiegend aus kristallischem Material besteht. Seine schwach zusammengehafteten Teile werden von feinkörnigen Konglomeraten, einschüssigen irregulär-förmigen Körnchen und blaufarbigen (maximal 100 μm) säuligen Kristallen zusammengesetzt, neben diesen kann man wenig (maximal 100 μm) Quarz und (20–100 μm) auch Magnetit beobachten. Die tetragonal-säulenförmigen Kristalle sind stark pleochroisch, die Farbe verändert sich von einer ins schwache rosafarbe übergehenden farblosen bis dunkelblau. Die Kristalle sind in der Richtung des α -Berechnungsindex farblos, in der Richtung γ -tiefblau. Ihr Zonencharakter ist positiv, (slow), optisch einachsige negative Kristalle. Mit Einbettung gemessene Brechungsindexe: $\alpha = 1,600$; $\gamma = 1,643$, die Größe der Doppelbrechung beträgt ($\gamma - \alpha = 0,043$).

Wegen der starken blauen Farbe der Kristalle ist die Größe der bedeutenden Doppelbrechung mit Mikroskop schwer wahrnehmbar. Die Brechungsindexe haben wir mit Hilfe einer Mischung von Monochlornaphtalin (1,639) und Petroleum (1,450), bzw. Monochlornaphtalin und Monobromnaphtalin (1,658) gemessen.

Aufgrund der röntgendiffraktometrischen Untersuchungen — mit den mikroskopischen Untersuchungen übereinstimmend — bilden den größten Teil des Farbenmaterials — der chemischen Zusammensetzung $\text{Cu Ca Si}_4 \text{O}_{10}$ — entsprechend die blaufarbigen Kuprorivait-Kristalle. Bezüglich mancher blaufarbiger ägyptischer Farben wurde schon im vorigen Jahrhundert festgestellt, daß ihre Farbe auf das erwähnte, mit der $\text{CaO CuO } 4 \text{ SiO}_2$ chemischen Zusammensetzung charakterisierbare, aus nicht natürlichen blaufarbigen Kristallen bestehenden Pigment zurückzuführen ist.⁶ Diese Feststellung wurde durch die

⁶ M. CHAPTAL: Notice sur quelques couleurs trouvées à Pompéï. Annales de Chimie Sér. 1. 70 (1809) 22–31. H. M. DAVY: Expériences et Observations sur les couleurs dont se servaient les anciens dans la peinture. Annales de Chimie Sér. 1. 96 (1815) 72–95, 193–212. H. FONTENAY: Note sur le Bleu Égyptien. Annales de Chimie et de Physique

neuerdings unternommenen Untersuchungen auch bestätigt.⁷ Die Entstehung von Kuprorivait-Kristallen wurde auch an den Oberflächen der feuerfesten Kalkdinassteinen (Kalksilikat) von Kupferhochöfen beobachtet.⁸ Als natürliches Mineral gelang es Kuprorivait auch in der Lava des Vesuvs zu erkennen.⁹ Die optischen, von uns bestimmten Parameter der Kuprorivait-Kristalle der blauen Farbstoffe von Amarna stimmen mit den, in der Fachliteratur publizierten Werten überein.

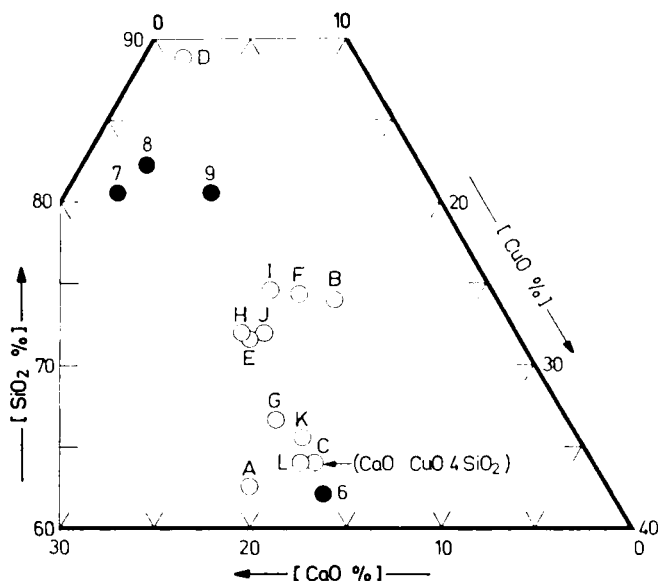


Abb. 5. Prozentale Verteilung der Hauptkomponenten CaO—CuO—SiO₂ in den blauen ägyptischen Farben. Das Material der Proben F, 7, 8, 9 ist eine farbige, gläserne Schmelze, die anderen Proben sind „ägyptischblau“. Nr. 6–9 sind Ergebnisse unserer eigenen Analysen, A–L sind nach der Fachliteratur berechnete Werte. Zu den letzteren benützte Analysen sind folgende: A — Darce, M. (1874), B — Fontenay, H. (1874), C — Fouqué, F. M. (1889), D — Russel, F. W. (1893), E — Crow, K. J. (1903), F — J. le Chatelier, H. (1907), das Versuchsmaterial von J. Le Chatelier, K — Lauri, A. P. (1914), L — Lucas, A. (1962)

Sér. 5. 2 (1874) 193–199. M. V. MICAULT: Couleurs anciennes obtenues par l'emploi des oxydes de cuivre. Bulletin de la Société Française de Minéralogie et Cristallographie 4 (1881) 82–84. F. M. FOUQUÉ: Sur le bleu égyptien ou vestorien. Comptes Rendus des semestres de l'Académie des Sciences 108 (1889) 325–327. F. M. FOUQUÉ: Sur le bleu égyptien ou vestorien. Bulletin de la Société Française de Minéralogie et Cristallographie 12 (1889) 1–3.

⁷ A. PABST: Structures of some tetragonal sheet silicates. Acta Crystallographica 12 (1959) 733–739. W. T. CHASE: Egyptian Blue as a Pigment and Ceramic Material. Science and Archaeology (1971) 80–90.

⁸ B. V. IVANOV—A. I. ZVETKOV—I. M. SHUMILO: On Egyptian Blue and refractories for Copper Smelting Furnaces. Comptes Rendus (Doklady) de l'Académie des Sciences de l'URSS, XX. (1938) 685–687.

⁹ F. MAZZI—A. PABST: Reexamination of cuprorivait. The American Mineralogist 47 (1962) 409–411.

Die chemische Zusammensetzung der dunkelblauen ägyptischen Farben haben bis zur Gegenwart viele Fachleute untersucht. Es geht aus den Untersuchungsergebnissen hervor, daß in den verschiedenen Farben die relative Teilung der Hauptkomponenten (Ca—Cu—SiO₂) nur zwischen beschränkten Grenzen variiert. Das von uns untersuchte dunkelblaue Farbenmaterial mit 15,2% CaO, 22,87% CuO, 61,41% SiO₂-Gehalt nähert sich gut der idealen chemischen Zusammensetzung von 14,88% CaO, 21,11% CuO, 64,00% SiO₂ des Kuprorivait-Minerals; (Abb. 5, Nr. 6). Sehr viele Autoren haben sich mit den teils auch im antiken Schrifttum erwähnten¹⁰ praktischen und theoretischen Fragen der Herstellung von Farben befaßt.¹¹ Die technologischen Untersuchungen zeigten einstimmig, daß die aus Kuprorivait bestehenden blaue Farben relativ leicht erzeugbar sind, und zwar durch das Glühen bei niedriger Temperatur — 800 C° bis 900 C° —, und einer Mischung von Pigmentkomponenten von bestimmten Mischungsverhältnissen.

Im Einklang mit der einschlägigen Fachliteratur sind wir zu der Überzeugung gelangt, daß die Bildung der Kristalle durch das Vorhandensein einer kleinen Menge von Alkaliglas günstig beeinflußt wird. Damit kann man erklären, daß eine kleine Menge von Glas in allen blauen Farben zu finden ist, so auch im untersuchten Material.

Es wurde festgestellt, daß mit Zunahme der Größe der Kuprorivait-Kristalle die blaue Farbe an ihrer Dunkelheit zunimmt. Sowohl die Kristallgröße, als auch das Wachstum des quantitativen Anteils der Kristalle konnten wir während unseren technologischen Analysen, mit den Daten der Fachliteratur übereinstimmend, durch wiederholte Wärmebehandlung des Mahlprodukts durchführen. Ganz sicher, wurde auch mit ähnlichem Ziel das Mahlgut der Farben wiederholt ausgeglüht. Aufgrund der charakteristischen Scheibenform der aus zusammengeklebten Körnchen bestehenden Farben kann man voraussetzen, daß ihre Wärmebehandlung in einem, zum Zweck der Verschmelzung für amarnischen Gläser geeigneten, schüsselförmigen Feuerfesten Tiegel durchgeführt wurde.¹²

Man verwändete diese Farbe seit der IV. Dynastie vor allem in der Malerei,¹³ in geringerem Maße auch im Gebiete der Keramik als Färbungsmaterial

¹⁰ M. P. VITRUV: l. c. 349.

¹¹ H. LE CHATELIER: Archäologisch-keramische Untersuchungen. Zeitschrift für Angewandte Chemie 20 (1907) 517—523. H. LE CHATELIER: Das Blau des Altertums. Tonindustrie Zeitung 31 (1907) 1328—1331. A. P. LAURI—B. SC. MC LINTOCK—F. D. MILES: Egyptian Blue. Proceedings of the Royal Society of London Ser. A. 89 (1914) 418—429. — W. T. CHASE: l. c.

¹² W. FLINDERS PETRIE: The arts and crafts of ancient Egypt. London 1909. B. NEUMANN: Antike Gläser ihre Zusammensetzung und Färbung. Zeitschrift für Angewandte Chemie 38 (1925) 776—780, 857—867.

¹³ A. EIBNER: Entwicklung und Werkstoffe der Wandmalerei vom Altertum bis zur Neuzeit. München 1926. R. J. GETTENS—G. L. STOUT: Painting Materials. A short Encyclopaedia New York 1966. 112.

der ägyptischen Fayence.¹⁴ Das aus Kuprorivait-Kristallen bestehende, blaue Pigment hatte in Ägypten keinen eigenen Namen.¹⁵ Im antiken schriftlichen Quellenmaterial wird es auch mit mehreren Namen genannt.¹⁶ Vom vorigen Jahrhundert an wird allgemein für diesen merkwürdigen Farbstoff die Benennung «ägyptischblau» benützt, doch ist die Bezeichnung der Farbe bis heute keineswegs einheitlich geblieben.¹⁷

Aufgrund unserer Untersuchungen ist es sicher, daß die besprochene Farbe zu der kuprorivaithaltigen, blaufarbigem Farbstoff-Gruppe gehört. Zur Unterscheidung von ebenfalls blaufarbigem ägyptischen Farbstoffen, benutzen wir auch die Benennung «ägyptischblau». Das geschilderte amarnische Pigment ist unter den «ägyptischblauen» Farbstoffen wegen seines hohen Kuprorivaitgehaltes und der damit zusammenhängenden Dunkelheit der Farbe von hervorragend guter Qualität.

2/7. *Hell-türkisblaue Farbe* (Amarna Haus N 49,1). Die Farbe besitzt eine unregelmäßige Form, die Oberfläche ist granulös, porös, die Farbe matt türkisblau, aufgrund seiner äußeren Merkmale kann es als ein aus schwach zusammengehaften Körnchen bestehenden glasartigen Schmelzkorn-Bruchstück betrachtet werden. Der Bruch ist unregelmäßig, die Bruchoberfläche körnig, stark porös. Volumengewicht klein, das Material leicht bröckelig. Für die chemische Zusammensetzung ist neben den Komponenten der Kalk-Alkali-Silikatgläser ein relativ niedriger Kupfer, — bzw. ein hoher Eisenoxidgehalt charakteristisch (Tab. I.-2/7). Als Spurelement konnten wir Pb, Sn, Ag, Mn, B und Ni nachweisen.

Bei der Beobachtung unter dem Mikroskop wird zu erkennen, daß die optischen Eigenschaften der farbigen Körner des schwach pulverisierten Materials in vieler Hinsicht mit den vorausgehenden (2/6) eine Ähnlichkeit haben. Unterschiedlich ist die Farbe der säuligen Kristalle, die in diesem Fall schwach fahlblaugrau ist. Die Kristalle sind: einerseits mit einem Glas verwachsen, dessen Brechungsindex kleiner als jener des Kanadabalsams ist, — andererseits aber mit einem größeren Brechungsindex besitzenden Quarzmaterial. Das Material der Körner ist stark inhomogen. häufig kommen nicht aufgeschlossene Quarz- und Magnetit-Körner vor. Das Material besteht aus mit Kupferionen gefärbtem Glas mit Einschlüssen, teils aus umkristallisierten Glas, dessen ca. 40—50 Volumenprozent aus winzigen Hohlräume besteht.

¹⁴ K. KÜHNE: Zur Kenntniss Silikatischer Werkstoffe und der Technologie ihrer Herstellung im 2. Jahrtausend von unserer Zeitrechnung. Abhandlungen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin (1969) 11—26.

¹⁵ J. R. HARRIS: Lexicographical Studies in Ancient Egyptian Minerals. Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin Institut für Orientforschung 54 (1961).

¹⁶ S. AUGUSTI: I colori pompeiani. Roma (1967) 62—70.

¹⁷ A. EIBNER: Materialkunde als Grundlage der Maltechnik. Berlin (1909) 173. J. R. PARTINGTON: Originis and Development of Applied Chemistry London (1935) 1117—1119.

In diesem Farbenmaterial konnten röntgendiffraktometrisch nur undeutliche Spuren von Kuprorivait-Kristallen nachgewiesen werden. Auch aus der chemischen Zusammensetzung des Materials ist feststellbar, daß die Menge des blaufarbigem Kristallinen-Pigments in diesem Fall durch weitere Wärmebehandlung im erwünschten Maße nicht mehr erhöht werden kann. Dieser Umstand macht den Übergangszustand — halbfertigen Charakter — des Produkts unwahrscheinlich (Abb. 5, Nr. 7). Dieses Farbenmaterial gehört nicht zu der, vorangehend dargelegten «ägyptischblauen» Farbengruppe. Den größten Teil seines Farbstoffes bildet eine von Kupferionen schwach blaugefärbte Glas-schmelze, die zahlreiche, nicht aufgeschlossene, klastische Mineralkörner, wenige neugebildete Kristalle und eine große Menge von Luftblasen enthält. Durch Pulverisierung der Schmelze ist ein mattes türkisblaufarbiges Pigment zu gewinnen.

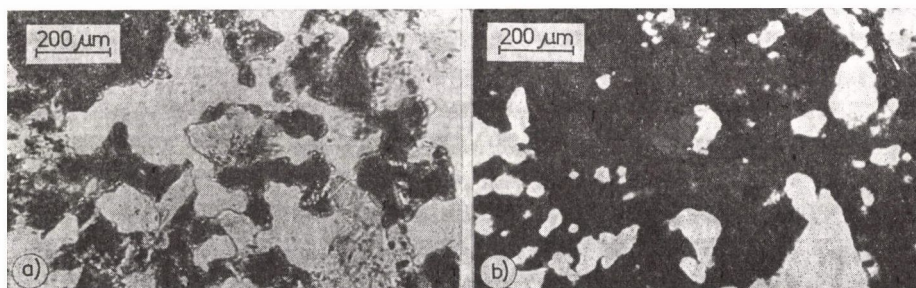


Abb. 6. Hell-türkisblaue Farbe. a) Einschlüssig, ungleichmässig gefärbtes Glas (dunkelgrau, durchsichtig), Quarz- und Kalzitkristall-Fragmente (mattgrau), Hohlräume und Poren (weiss). Mikroskopische Aufnahme zwischen parallelen Nikols; b) Dasselbe zwischen gekreuzten Nikols

2/8. *Matte türkisblaue Farbe* (Amarna Haus 48,2 F. J. Nr. 1489.1912/13). Hinsichtlich seiner äußeren Merkmale ist das Material den vorangehend geschilderten Farben ähnlich. Es ist das Bruchstück von unregelmäßiger Form einer glasigen Schmelze von körniger, schwammartiger Struktur und von sehr kleinem Raumgewicht. Die Farbe ist gleichmäßig hell türkisblau. Die chemische Zusammensetzung ist mit der vorher beschriebenen hellen türkisblauen Farbe identisch (Taf. I.-2/8). Unter dem Mikroskop zeigt sich das Material sehr inhomogen. Die Farbe der schwach pulverisierten Schmelze ist unterschiedlich mattblau, oder blaugrau, und weicht auch innerhalb der einzelnen Körner voneinander ab. Die Schmelze besteht aus von Kupferionen blau gefärbtem einschlußführendem, nicht vollkommen ausgeschmolzenem Glas, dessen beinahe 50 Volumenprozent aus Hohlräumen von unregelmässiger Form besteht. Der Brechungsindex des einschlußfreien blauen Glases beträgt $n = 1,554$, der Brechungsindex des inhomogenen Materials ist veränderlich, nur zwischen dem Grenzbereich $n = 1,550 - 1,600$ anzugeben. In den Dünnschlif-

fen ist es gut wahrnehmbar, daß es ca. 20 Volumenprozent schwach sortierte (maximal 100 μm), kantige, nicht abgerollte Körner enthält. Häufig kommen auch (überwiegend 5–20 μm) Größe aufweisende Karbonatkörner vor. Das zeugt von der niedrigen Temperatur der Schmelzung.

Mit röntgendiffraktometrischen Untersuchungen waren keine Kuprorivait-Kristalle nachweisbar (Abb. 5, Nr. 8). Es ist vollkommen sicher, daß das Material nicht zu der Gruppe der Farben des «ägyptischblau» gehört. Es kann als bei niedrigerer Temperatur entstandene gläserige Schmelze, als «Fritt» gelten. Die Farbe wird von in seinen teilweise ausgebildeten, Kalkalkalien-Silikatgläserigen Struktur mit maximaler Oxigenkoordination «eingebaute» Kupferionen verursacht. Mit Pulverisierung kann ein mattgetönter türkisblauer Pigment erzeugt werden.

2/9. *Matt grünlichblaue Farbe* (Amarna Haus N 47,6). Die Farbe besitzt eine unregelmäßige Form, auf der Oberfläche stellenweise fettglanzig, und bei den Kanten abgerundet, anderswo spröde, körnig, porös, Bruchteil der kleinen Volumengewicht aufweisenden gläserigen Schmelze. Die Farbe seiner äußeren Oberfläche ist stellenweise «unrein grasgrün», anderswo matt türkisblau. Bruchoberfläche körnig, porös, in Richtung des Inneren des Materials lebhafter türkisblau-farbig, stellenweise mit weißen Flecken. Die Schmelze ist unter der dünnen oberflächlichen Kruste stark schwammartig, mit sehr lockerer Struktur, leicht bröckelbar.

Auf die chemische Zusammensetzung ist neben der Komponente Kalkalkali-silikatglas-Komponenten ein mittlerer Kupferoxidgehalt und ein relativ hoher Glühverlust charakteristisch. Als Spurelement waren Pb, Sn, Ag, Mn, B, und Ni nachzuweisen.

Unter dem Mikroskop zeigen sich die Körner der schwach pulverisierten Schmelze als inhomogen, die Farbe grünlichblau, teilweise isotrop, andere dagegen zeigen eine schwache Doppelbrechung. Ihr Brechungsindex zeigt zwischen $n = 1,540$ – $1,600$ eine große Veränderlichkeit.

Tabelle I

Nr.	SiO ₂	Al ₂ O ₃	Fe ₂ O ₃	TiO ₂	CaO	MgO	K ₂ O	Na ₂ O	CuO	Glühverlust
1./1.	7,36	0,83	0,30	—	50,20	1,02	0,15	1,09	—	39,40
1./2.	4,05	12,57	34,60	0,10	0,69	0,05	0,88	6,10	—	41,69
1./3.	4,31	12,27	34,28	0,10	1,28	0,03	0,80	6,20	—	40,30
1./4.	63,72	15,42	11,00	1,50	1,43	0,20	0,25	0,27	—	5,95
1./5.	64,71	14,09	10,72	0,50	0,64	0,25	0,43	0,35	—	7,94
2./6.	58,17	1,62	0,14	—	14,30	0,02	0,19	1,73	21,50	2,15
2./7.	69,18	0,51	5,85	—	14,67	1,02	0,71	3,76	2,58	1,76
2./8.	69,09	1,40	5,49	—	12,07	1,48	1,08	3,98	2,80	2,02
2./9.	70,65	0,97	0,41	—	10,40	0,00	0,85	1,75	6,41	7,90

Es kommen viele schwach sortierte Quarzkörnchen vor. Im Vergleich zu der vorigen Farben besitzt diese Farbe die größten Mengen von nicht aufgeschlossenen Karbonatkörnern. 60 Volumenprozent des nur schwach geschmolzenen Materials besteht aus winzigen Hohlräumen von unregelmäßiger Form. Auch mit Hilfe von röntgendiffraktometrischen Untersuchungen konnte man das Vorhandensein von Kuprorivait-Kristallen nicht nachweisen (Abb. 5, Nr. 9). Auch dieses letztere Material gehört nicht zur Gruppe der ägyptischblauen Farben, und es kann mit den zwei vorangegangenen Farben übereinstimmend als «Fritt» angesehen werden. Durch Pulverisierung läßt sich davon eine matte grünlichblaue Farbe herstellen.

Budapest.

C. R. WASON

IRON AND STEEL

In *Acta Antiqua*, 1975, p. 68, I. M. Diakonoff suggests that Greek hoplites and Roman legionaries were armed with steel. On p. 348 D. A. Khakhutaishvili hesitates between iron (steel). It may therefore be useful to restate what is known about the early history of the ferrous metals.¹

Steels can be divided into groups, alloy steels and carbon steels. In modern engineering alloy steels (iron + small percentages of titanium, vanadium, and other elements) are generally used. To produce these intentionally requires a knowledge of metallurgy that no ancient smith possessed. But in a few cases natural sources may have been available. The most important of these was nickel-iron meteorites, of which a few hundred tons may have been available in the Near East.² That these were the first source of iron is suggested by the Egyptian description of iron as „metal from the sky”, and the Hittite distinction between AN-BAR, ‘iron’, and the much rarer AN-BAR-MU, ‘iron from the sky’.³ Knowledge of the celestial origin of meteorites probably accounts for the magical properties commonly ascribed to iron. Meteoritic nickel-iron was rare, and a dagger made from it would be a king’s prized possession. The supply was soon exhausted; even in the West Mediterranean the latest example known to me is an Etruscan dagger of the fourth century B. C.⁴ It is certain that steel was used early. Although analyses of early iron may be misleading, because of the power of iron to absorb carbon, steel was certainly known to Homer, who describes its tempering, a process impossible with iron.⁵

When the supply of meteoric iron ran out, smiths tried to reproduce the metal using telluric ores. It is just possible that in a few cases they discovered an iron alloyed with manganese; perhaps the ancient Chalybes found such an

¹ This article essentially restates the arguments of M. O. WASON: ‘Class Struggles in Ancient Greece,’ (1947), chapter 2. Fuller discussion and references in Dr. WASON’s original Ph. D. thesis, deposited in Glasgow University. I have, however, added new material, with references.

² P. BERGOE: ‘The Universe and Man’ (1962).

³ F. M. THOMPSON in ‘The Chartered Mechanical Engineer,’ 1965, 323 f. W. G. LAMBERT, in ‘Mycenaean Seminar, 1970’, p. 103 f.

⁴ Scientific American, May, 1967.

⁵ Od. ix. 391.

ore. But even if such lodes existed, no civilized nation had access to one. All other early iron is a mixture of iron with carbon.

If such an ore is melted directly the iron runs out with the carbon still in it. This produces cast iron (pig iron), with a carbon content of up to $4\frac{1}{2}$ per cent. Cast iron is hard and brittle, and quite unsuitable for weapons because of its liability to fracture. In any case, the ancient smiths could not produce the necessary temperature of about 1600° . Cast iron was first produced by the Chinese, probably about 400 BC. It took some centuries to bring the temperature under complete control, and it did not reach Western Europe till about 1400 A. D.

Ancient smiths, working with a temperature of about 1200° , could not melt iron; they could only produce red-hot slag and hammer out the impurities. In this process the air from the blast combined with the carbon in the iron and boiled off as gas, leaving as an end product malleable, or wrought, iron with a carbon content of less than 0.1 per cent. Wrought iron is a soft metal; though tough, it bends easily. Mild steel is formed if the carbon content rises above 0.3 per cent; this is a metal similar to, but tougher than, wrought iron. It was first produced commercially by the Bessemer process in the 1860s. Tool steel, with a carbon content above 0.5 per cent, can be hardened, tempered, and sharpened to a fine edge. It is the only form of iron which makes satisfactory weapons.

The relevant Brinell hardness and tensile strength of these metals can be seen from the following figures:⁶

Worked Cu. Brass Wrought Iron Nickel-Chrome Steel.

Hardness	110	160	100	300
Tensile Strength	28	35	20	57

It will be seen that even copper is superior to wrought iron. I thought for some time that copper and its alloys might fracture more easily than the ferrous metals. To test this point Mr. Carpenter, of BAC, Stevenage, very kindly arranged to make some Izod tests for me, with the following results:

	P-Bronze (4.5 to 6 per cent tin)	Copper	Mild Steel
Foot Pounds	56.7	50.5	65.6

While these figures give some advantage to the ferrous metal, I doubt if this is significant; I cannot remember cases of bronze swords snapping off in battle. It must be added that mild steel, which is a much better metal than

⁶ From W. ALEXANDER and A. STREET, 'Metals in the Service of Man' (1964); Table, p. 119.

wrought iron, was not available to ancient smiths, as it needs accurate control of carbon content.

It is quite certain that the only ferrous metal known in Roman times was wrought iron. It is well known that Gaulish swords bent into a sickle shape when they struck armour; much later, Viking swords are recorded as having the same unfortunate tendency.⁷ The Roman pilum also bent as soon as it struck anything. Roman generals told their men that this conferred an important tactical advantage, because the enemy could not throw the missile back without taking time out to straighten it. Modern historians have believed the Roman generals; I am less sure that the legionary did. It would have been difficult to return without delay a steel pointed javelin that was sticking into oneself, or even into one's shield; and I can imagine the comments of the Roman soldier when, having driven the enemy back, he had to engage in some heavy blacksmith work before he was able to continue his advance. The Roman gladius is even more decisive. Intended for fencing, it was a short, heavy weapon quite unsuitable for its purpose; but a true thrusting sword made of soft iron would have bent too easily.

Iron plates sewn on leather made an effective armour for the legionary. But good leather armour is quite effective against a sword cut, or even a spear point. In the fourteenth century A.D. the Scottish infantry were able to defeat armoured knights wearing only quilted cotton armour.⁸ However, if there is one occasion when a man is prepared to pay extra without counting the cost, it is when he buys armour; his life depends on it. Greek hoplites, who probably bought their own armour, always used bronze armour,⁹ and Romans always wore bronze helmets if they could afford it. Clearly bronze was more reliable than any available ferrous metal. So also in China Kuan Chung (not earlier than 7th century B.C.) writes that 'good metal' (copper) is used for swords and spears, base metal (iron) for hatchets and ploughs. Even in the Han period (202 B.C. to 220 A.D.), when cast iron was beginning to be available, crossbows were made of iron except for the trigger mechanism, where bronze was used to resist the heavy stress and wear.¹⁰

It is clear that the Romans knew only wrought iron, a metal much inferior to bronze. But Roman smiths, using a process whose chemistry they

⁷ SINGER, GOLMYARD, HALL, and others; 'History of Technology', II. 456.

⁸ By the Act of Parliament of 1318 the Scottish infantryman was required to provide himself with 'ane gud sufficiand acton'. So also in 1314 the London infantry sent to Scotland were provided with haquetons. Actons (haquetons), from Arabic al-coton, were quilted cotton tunics. For further examples of the use of textiles and leather for armour in the Middle Ages see C. H. ASHDOWN: 'Armour and Weapons in the Middle Ages' (1925, revised 1975).

⁹ SINGER and others, *op. cit.*, II. 696.

¹⁰ 'Metals and Tools in Ancient Times' (Anon., Hood-Pearson Publications, 1946). W. LOEWE: 'Everyday Life in Early Imperial China,' (1967). CHENG TE-KUN: 'Chou China' (1963), who also points out the effect of iron in producing a middle class.

did not understand, did not remove all the carbon evenly, and their iron might include a few lumps of tool steel. They were quite unaware of this. When the Romans abandoned their fort at Inchtuthil in Perthshire, they left behind them seven tons of nails; analysis has shown that some of these were of good tool steel. If the smiths had been able to recognise this product, they would have reserved it for more important uses.

After the barbarian invasions the status of the worker improved, because if he were badly treated he could escape to another kingdom. It therefore became necessary for rulers to encourage workers to settle in their districts by offering incentives. Offered a reward for skill, a few smiths learned to distinguish a piece of steel when they had made it accidentally, though for the most part they could not produce it intentionally. The obvious use for the steel was to make a sword, and a steel sword in this period became the prized possession of a leader and acquired its own name, like Arthur's Excalibur or Roland's Durandel.¹¹ A period which produces magic swords reflects a transitional stage in metallurgy, when steel cannot be produced by design, but can be recognised when it turns up by accident.

Long before this, smiths in South India had learned to produce steel by heating wrought iron in a controlled atmosphere with carbon (wood or leather). The date is usually given as the early centuries A.D, but may well be rather earlier. Probably the steel imported by the Romans from the Chalybes originally came from India.

Steel retains magnetism, iron does not.¹² By 1000 A.D the Chinese could make compass needles, so they were producing steel. But the first European compasses, in the twelfth century, had to be remagnetised each time they were used. Marco Polo, an intelligent commercial traveller who was interested in learning the secret of Oriental steel, thought that it was a different element from iron dug from special mines, so evidently the secret of steel was not generally known in Europe as late as 1300, though by this time steel swords were being made in Arab centres such as Damascus.¹³ The English had to buy their best armour from Italy as late as 1460.

If the above reconstruction is correct, steel was of no importance in the ancient world, and iron was of little importance for weapons, since it was inferior to bronze, though useful for arming a relatively expendable infantry.

¹¹ Durandel was believed to owe its strength to the incorporation in it of a tooth of St. Peter, blood from St. Basil, hair from St. Denis, and a piece of cloth that had been worn by the Virgin Mary, (*Humanist*, Sept., 1970). Perhaps smiths were already beginning to realise that the secret of turning wrought iron into steel was to add carbon but the process was at best uncertain and success rare.

¹² Early steel working in the East is fully discussed by J. NEEDHAM: 'History of Science and Civilization in China,' vol II.

¹³ L. T. C. ROLT: 'Tools for the Job' (1965) says that the Damascus and Toledo blades were made of wootz (indian) steel strips interlaced with wrought iron.

But for other uses iron produced an industrial revolution. Copper is not very common, and usually had to be transported for several hundred miles; tin is very rare, and might have to be transported for several thousand. Bronze was therefore, very expensive. A king could afford metal tools for his skilled workers, though even the privileged craftsmen who dug the royal tombs had to account for every gramme they used.¹⁴ Nobles could arm themselves and their picked companions. Ordinary workers, and especially agricultural workers, had to be content with stone. It takes a skilled craftsman rather over four days to make a stone tool.¹⁵ Iron ore is common, and a few miners and smiths could provide all the tools for a district. Iron tools are more efficient than stone, because of their smaller cutting angle, and they can be repaired if broken. The effect of iron was to treble agricultural production.¹⁶

In the Bronze Age agricultural production was so low that only a small amount of surplus value could be extracted from each peasant family. This could support only a small governing class — priests and nobles —, sharply marked off from a large number of peasants. Such a society is unstable; it is easily destroyed by the sharpness of the internal contradictions. In fact, no developed Bronze Age society appears to have lasted more than some two centuries; this is illustrated by Central American societies as well as those of the Near East. If such a society acquired an empire which provided extra surplus value in the form of tribute, the governing class might be somewhat enlarged.¹⁷ But this would lead to conflicts within the governing class which weakened the nobles, who were the army leaders who controlled the empire. With the loss of the empire the economic basis of the 'middle class' was destroyed.

Iron greatly increased the amount of surplus value which could be extracted from a peasant family. Since the numbers of the governing class, priests and nobles, did not increase proportionately, the extra surplus could be used mainly to support persons not engaged in direct production, including a relatively prosperous commercial class. An enterprising worker was no longer limited to hopes of overthrowing the governing class; he might hope to rise in the existing society, and this made for greater stability. Part of the extra surplus could be used to maintain a large army, which could be used to crush revolts. The Hittites, by a supreme effort, may have been able to raise 30,000 men for the battle of Kadesh; they were so overstrained by this that they made a permanent treaty after their victory. The Assyrians could maintain a

¹⁴ CAH. II. ii. 621. When a metal blade was issued the storekeeper replaced it on the shelf by a stone of equal weight, with a suitable label.

¹⁵ See the account of a skilled craftsman making a polished stone axe in SPENCER and GILLEN: 'Across Australia', II. 368.

¹⁶ F. M. HEICHELHEIM: 'Wirtschaftsgeschichte des Altertums vom Paläolithikum, usw'.

¹⁷ Noticed by A. L. OPPENHEIM: 'Ancient Mesopotamia,' (1964), p. 117; S. N. KRAMER: 'Cradle of Civilization', p. 85.

permanent standing army probably running into six figures;¹⁸ the Romans kept some thirty legions under arms. A large standing army could not only provide internal security, it could increase the amount of surplus value by extracting tribute from an empire. This led to an increasing demand for luxuries for the ruling class, and a privileged position for the specialists engaged in providing them; in time, these specialists might exert political pressure, as in Persia under Darius and China during the Ch'in dynasty. In large states such attempts usually collapsed, but a small state such as Corinth might establish government by business men instead of by landed proprietors (nobles). If such a state could control a tribute paying empire like that of Athens in the fifth century, there was even the possibility of a limited democracy, in which some ten per cent of the adult male population might play some part in the government. The absence of any form of energy except that of animals and human muscles meant that such societies, the most politically advanced of the ancient world, always rested on a lavish use of slave labour.

The introduction of iron thus provides a striking illustration of the Marxist thesis that ultimately the means of production determine social relations and ideas. A new metallurgical technique provided the worker for the first time with cheap and efficient tools, and led to the new class relations which produced the mathematics of Alexandria, the philosophy of Democritus, the new religious ideas of the Axiszeit, and the literature of Athens. All these flowers of culture are rooted in the work of the smith.

Stevenage.

¹⁸ Hittite and Assyrian armies, Iraq, 1963, pp. 126 and 145. The Chinese army under the Sung dynasty is said by M. ELVIN: 'The Pattern of the Chinese Past', to have reached 1¼ millions; this is probably exaggerated. Perry Anderson, 'Passages from Antiquity to Feudalism' (1974), suggests a maximum strength of about 450,000 for the Roman army in the late third century. The army was important also as the main route for workers to rise in the world; Pertinax in the second century was the son of a freedman who rose through the army to become emperor.

MEDIUM IN DEN NY-PRÄSENTIA DER HOMERISCHEN SPRACHE

Im vorliegenden Aufsatz wird von der Hypothese über die Heterogenität der altgriechischen Media tantum ausgegangen, der zufolge eine gesonderte Behandlung jeder strukturell unterschiedlichen Gruppe unternommen werden muß [1]. Aber man läuft bei derartigen Analysen oft Gefahr, solche Merkmale zu ermitteln, die, wenn auch der behandelten Untergruppe eigen, sie trotzdem als solche nicht kennzeichnen, da ihr Erscheinen in einer anderen Untergruppe durchaus nicht ausgeschlossen ist. Darum halten wir für erforderlich, jeder morphologischen Klasse wenigstens eine andere gegenüberzustellen, die sich von jener durch ein Merkmal unterscheidet.

Da das Material der vorliegenden Abhandlung präsentische Tempora der athematischen *vv*-Deponentia bilden, werden ihnen entsprechende athematische Formen der *vv*-Verba mit gemischtem aktiven/medialen Paradigma gegenübergestellt.

Beide Formationen erwecken auf den ersten Blick den Eindruck, morphologisch gleichartig strukturiert zu sein und nur einen Diathesenunterschied in der Gestaltung ihrer Paradigmen aufzuweisen. Sollte es sich aber infolge der vorgenommenen Analyse herausstellen, daß beide Gruppen doch ihrer morphologischen Struktur nach verschieden sind, so könnte man annehmen, der aufgedeckte Unterschied in ihrem Stammbau sei mit dem Diathesenunterschied verbunden, mit anderen Worten, man könnte eine Hypothese aufstellen, wonach die Medialendungen ursprünglich nur mit bestimmten Stammbautypen, die in den ältesten Formationen einiger Verbalklassen sich erhalten haben, in Verbindung traten.

A. Die griechischen *vv*-Verba sind Fortsetzung des indogermanischen Typus auf *-neu/-nu-* (5. Präsensklasse des Altindischen — *sandōti*). Seit F. de Saussure [2] pflegt man, die 5., 7. und 9. Präsensklassen als *n*-infigierte Bildungen zu den Wurzeln auf *-u-*, *-ə-* (eigentlich Laryngal *-ə₂-* [3]) und Verschußlaut zu deuten.

Im vorliegenden Aufsatz werden die altgriechischen Entsprechungen der ai.5. Präsensklasse behandelt, zum Teil auch solche der 9. Präsensklasse (auf *-ə₂-*) herangezogen.

Den Grundprinzipien der Wurzeltheorie von E. Benveniste [4] zufolge, wird *-n-* im weiteren als eine Erweiterung (*élargissement*), d. h. als ein ablautunfähiges Formans behandelt, *-u-* (5. Kl.) und *-ə-* (9. Kl.) dagegen als Suffixe, die bald vollstufig (*-eu-*, *-eə-*), bald schwundstufig (*-u-*, *-ə-*) auftreten können.

Ursprünglich sind die 5. und 9. Präsensklassen an die sogenannte Vollstufe II (VS. II) gebunden (nach Benveniste, Schwundstufe der Wurzel bei der Vollstufe des Suffixes, z. B. ** μ r- $\acute{e}u-$* (VS. II) — ** $\acute{u}ér-u-$* (VS. I) — ** $\acute{u}er-$* (unerweiterte Wurzel)). Im Medium nehmen beide Elemente (d. h. die Wurzel und das Suffix) Schwundstufe an.

Der Entstehungsmechanismus der infigierten Präsens ist dabei so beschaffen, daß die Suffigierung (durch *-u-*, *-ə-*) der Infigierung (durch *-n-*) vorausgeht [4, 191—192, Anmerkung**].

Wie in jedem morphologischen Typus, lassen sich auch bei den Nasalpräsens a priori primäre und sekundäre Formationen vermuten, was von dem Forscher Festlegung der relativ-chronologischen Kriterien verlangt. Unter Berufung auf die Wurzeltheorie von E. Benveniste (Zweikonsonantigkeit der primären Wurzeln, bestimmte Regeln für Stamm- und Suffixabstufung) werden im folgenden für ursprüngliche *rv*-Präsens Bildungen mit der Struktur **CC-n-eu-(ti)* (aktiv) und **CC-n-u-(toi)* (medial) gehalten [5].¹

Somit könnte für die jeweilige Infixbildung die Vollstufe im Stamm oder im allgemeinen eine von den Ablautgesetzen dieses morphologischen Typus abweichende Abstufung als Mittel für die Ausschließung der sekundären Formationen verwendet werden, wenn nicht die Möglichkeit eines späteren Formausgleiches [9], [9^a], [10] vorläge. In diesem Zusammenhang sei auf E. Benveniste verwiesen: «... das Infigierungsverfahren... wurde anfänglich nur auf die Wurzeln mit dem Sonantenausgang angewendet» [4, 193], d. h. symbolisch *CER* (wo *-C-* ein Konsonant, *-R-* ein Sonant), wogegen die vollstufige Neugestaltung gewöhnlich im Abstufungstypus *TET* (*-T-* ein Verschußlaut) erfolgte [9, 49, 79, 106, 110, 112], [9^a, 231, 236—238], [11, 67—68].

In den Abschnitten 1—6 werden Homerische *rv*-Präsens vom relativ-chronologischen Standpunkte aus geordnet, d. h. hier werden Primärformationen von den Sekundär- sowie Analogiebildungen getrennt.

1. Unter den ursprünglichen (d. h. nach den obenangeführten Modellen entstandenen) Verben läßt sich die älteste, sogenannte prototypische (nach Kl. Strunk [11]) Schicht aussondern. Nach dem Kriterium von Kl. Strunk gilt ein ursprüngliches Verb als prototypisch, wenn es die Suffixe *-u-* (und

¹ Hier wird auf die Füllung der ersten und zweiten Konsonantenposition einer zweikonsonantigen Wurzel nicht eingegangen. Darüber s.u.a. bei [4], [5], [6], [7], [8]. Über die Möglichkeiten der Wurzelgestaltung je nach dem Typus der Verbalklasse s. Kuiper [15, 84—87].

-ə-) auch in den außerpräsentischen gleichwurzeligen Formationen aufweist (solche sind vor allem primäre Bildungen wie Wurzelaoriste, Adjektiva verbalia auf -to-, Nomina agentis, aber auch Jot-Präsentia und Kausativa [11, 27–28, 61, 64]).

Es sei aber bemerkt, daß sich K. Ammer bei der Bestimmung einer «echten Wurzelerweiterung» des gleichen Kriteriums bediente [6, 206–207], sowie schon A. Meillet von der Ursprünglichkeit der infigierten Präsentia in «zweisilbigen Wurzeln auf -u-» geschrieben hat [12, 337].^{1a}

Dieses Kriterium des Prototypischen sucht Kl. Strunk durch die Anerkennung des völligen Parallelismus im morphologischen Aufbau der Wurzeln auf -ə- (die sogenannten dissyllabischen Basen, die *seř*-Wurzeln) und auf -u- zu stützen, obwohl er selbst einräumt, daß in den *seř*-Wurzeln der Laryngal bedeutend fester mit der Wurzel verwachsen ist, als es im Wurzelkomplex auf -u- der Fall ist [11, 60–62].

Als völlig unbegründet erscheint in diesem Zusammenhang der Standpunkt von A. Vaillant, der die «zweisilbigen Wurzeln auf -u-», parallel den «zweisilbigen Wurzeln auf -ə-», ablehnt und den Komplex -vv- als ein einheitliches Morphem ansieht [13, 81].

Auf Grund der angeführten Kriterien (d. h. VS. II und u-haltige gleichwurzelige außerpräsentische Formationen) gelten folgende Verben als prototypisch:

1) γάννυμαι < *g₂n-u-; der prototypische Charakter wird durch ein andersartig strukturiertes Präsens mit dem Suffix -u- bewiesen: γάω < *gaF_uω < *g₂u-ĩō, sowie durch gr. (dor) γαθέω < *ge₂u-cdh-eĩō (lat. gaudeo); auf -u- weist auch γαῦρος < *gaF-ros.

Γάννυμαι ist eines der wenigen altgriechischen vv-Präsentia, deren Ursprünglichkeit von den meisten Forschern anerkannt wird [5], [14], [15], wobei J. Puhvel [8] es überhaupt für den alleinigen Ausgangspunkt aller altgriechischen vv-Präsentia hält.

2) ἄχυννυμαι < *ə₂gh-n-u-; als prototypisch durch das Partizip ἄχεύων < *ə₂gh-eu- nachgewiesen (nach Beekes [16] — *h₂egh-eu-).

Etliche Bedenken erregt der von Strunk [11, 106] angenommene Aoristcharakter dieses Partizips, den er durch die Unmöglichkeit (?) der Koexistenz von einem Wurzelpräsens und einem prototypischen Infixpräsens aus gleicher Wurzel zu erklären sucht.

3) κιννυμαι < *ki-n-u-; als prototypisch zunächst durch den medialen Aorist ἔσσυτο < *e-ki-u-to und den aktiven ἔσσευα < *e-ki-eu-m erwiesen; ferner, durch das Adjektivum verbale -(σ)συτος (als Hinterglied in ἐπίσσυτος,

^{1a} Hier wird auf spätere Ansichten von Kl. STRUNK hinsichtlich «der Position des n-Infixes innerhalb der Wurzel bei prototypischen Nasalpräsentien» (If 78 [1973] vgl. KZ 83 [1969]) nicht eingegangen.

θεόσσντος)² und durch das mediale thematische Präsens σέομαι < *κῑ-εῡ- -ε/ο- (hergeleitet auch aus der Vollstufe II).

Im vorliegenden Aufsatz, der sich vorläufig auf Ermittlung etymologisch—morphologischen Beschaffenheiten der zu analysierenden Einheiten beschränkt, wird auf die Struktur der Paradigmen mit präsentisch-außerpräsentischen Tempora nicht eingegangen. Darum findet hier einer der Grundgedanken aus der Monographie von Kl. Strunk, nämlich der über die paradigmatische Zugehörigkeit der Wurzelaoriste und Infixpräsentien nach Art der 5. u. 9. ai. Klasse schon im Protoindogermanischen,³ keinen Widerhall.

Es ist aber offensichtlich, daß, wie sich auch die Beziehungen zwischen κίννμαι und ἔσσενα/ἔσσντο voreinzelsprachlich gestalten mögen, sie bei Homer verschiedenen Paradigmen angehören, d. h. κίννμαι ist selbständig, der Aorist fungiert aber als ein Bestandteil des Paradigmas von σέομαι.

Unklar bleiben auch die Beziehungen von κινέω zu diesen Formationen. Das rekonstruierte *κινενμι erscheint ziemlich zweifelhaft, denn bei Homer sind nur die Formen des aktiven Aoristes κίνησε und des passiven κινήθη überliefert.⁴

4) ἄρννμαι < *sṇ-n-u-, ai. sanóti; der prototypische Charakter erhellt aus ai. sánutri (Vollstufe I *senu-) und gr. ἄρννσις, obwohl Kl. Strunk den Einfluß von späterem ἀνύω auf die Entstehung von ἄρννσις für möglich hält und somit die u-haltigen Wurzelvarianten von *sen- im Griechischen in Frage stellt.

5) τάννμαι < *tṇ-n-u-, ai. tanuté (akt. tanóti). Kl. Strunk führt keine Formationen an, die den prototypischen Charakter dieses Verbes beweisen könnten. Wahrscheinlich könnten als solche ταννστός (f) und τάνν- < *tṇnu- z. B. in τανύφλοιος, τανύπερονξ (ai. Entsprechung tanú-, lat. tenuis usw.) betrachtet werden.

Es sei jedoch unbedingt erwähnt, daß die Zugehörigkeit von ἄρννμαι und τάννμαι zur 5. Präsensklasse keinesfalls allgemeine Zustimmung findet.⁵ Die meisten Einwände betreffen die Entstehungsmöglichkeit der infigierten Präsensia von den Wurzeln, die schon ein -n- als zweiten Wurzelkonsonanten haben [9, 161], [15, 91, 93]. Aber diese Einwände können weder durch phonetische (eine vermutliche Unmöglichkeit der Verbindung von ṇ + n) noch durch morphologische Gesetze (irgendwelche Einschränkungen für die Bildung von infigierten Formationen) gestützt werden. Man kann dabei auch auf E. Benveniste verweisen [4, 192], der in seiner Stammstufenliste drei Wurzeln mit n-Ausgang anführt:

² Über das hohe Alter der Adjektiva dieses Typus (obwohl (σ)σντος bei Homer fehlt) s. KL. STRUNK [11, 88–89].

³ Diese Idee wurde mit Begeisterung von FR. BADER [17], ziemlich kühl von R. S. F. BEEKES [16, 279] aufgenommen.

⁴ Über die Länge von -ι-, nicht regelmäßig in einer Vollstufe II, s. unten, S. 282.

⁵ Besprechung und Literatur bei KL. STRUNK [II, 72–74].

- **gén-ə₁*- (**g_n-n-éə₁*-, **jānāti*) — 9. Klasse,
 bhén-g*- (bh_n-n-ég*-, *bhanākti*) — 7. Klasse,
 ə₁én-g^u*- (ə₁_n-n-ég^u*-, *anākti*) — 7. Klasse.⁶

R. S. F. Beekes [16, 279] hält jedoch die morphologische Zerlegung **t_n-n-eu*-, **s_n-n-eu*- vom Standpunkt des Griechischen aus für unmöglich, da ein silbenbildender Sonant vor einem nicht silbenbildenden Sonanten hier die Gruppe Vocal+Sonant ergäbe (d. h. $R+R > VRR$, z. B. $\beta\acute{\alpha}\lambda\lambda\omega < *g^u\text{-}n$ -), was die Formen **τάννυ*-, **ἄννυ*- zur Folge hätte. Wenn auch seine Erklärung bezüglich $RR > VRR$ zutreffen mag, kann man seine Behauptung, es gebe keine Gründe zur Vereinfachung von *-ann-* zu *-an-*, doch kaum akzeptieren: m. E. könnte man hier von einem morphologischen Ausgleich nach dem Modell übriger *νυ*-Präsentia dieser Gruppe sprechen.

2. Neben die prototypischen Präsentia, d. h. Formationen, die in ihrem Bau ein bestimmtes Modell befolgen und außerpräsentische *u*-haltige Bildungen zur Seite haben, werden wir noch eine verbale Gruppe stellen, deren hohes Alter unzweifelhaft ist, obwohl sich *u*-haltige außerpräsentische Formen darin nicht finden.

Der archaische Charakter dieser Gruppe, im folgenden als «alte indogermanische *νυ*-Präsentia» bezeichnet, wird durch folgendes bewiesen:

a) durch das Einhalten der Stammabstufungsgesetze der *νυ*-Präsentia (Herleitung aus der VS. II),

b) durch das Vorhandensein wurzelverwandter *νυ*-Präsentia gleicher Struktur in anderen indogermanischen Sprachen (obwohl man sich deutlich bewußt sein muß, daß solche Bildungen rein zufällig fehlen können).

1) *ἄρνυμι* < **ə₂r-n-u*- [7, 85, 100],⁷ arm. *arnum* (aor. *arī*).

2) *ἄννυμι* < **ə₂i-n-u*-, ai. *inóti*, vgl. [9, 188].

3) Die Zugehörigkeit von *ἄρνυμι* muß erst erbracht werden. Die traditionelle Anknüpfung dieses Verbs an die «große Bewegungswurzel» **er-* stößt auf einige Schwierigkeiten lautlicher Natur: Nullstufe *-r-* würde im Griechischen **ar-* ergeben; das in allen Überlieferungen stehende *or-* wird dabei entweder als Ergebnis eines assimilatorischen Ausgleiches nach dem suffixalen *-u-* oder nach dem *-o*-haltigen Aorist gedeutet [18, Fußnote 12, S. 28—29].

Die Erklärungen letzterer Jahre, die *ἄρνυμι* mit dem Laryngal *ə₃*⁸ in Zusammenhang bringen, scheinen mehr für sich zu haben [16], [7]. **Oρνυμι*

⁶ J. PUHVEL [8, 36] hält *ἄννυμι* und *τάννυμι* für keine infigierte Bildungen, selbst wenn er auch die Möglichkeit der Infigierung der Wurzeln auf *-n-* im Prinzip nicht ablehnt [8, 33]. Vgl. auch die Analyse von K. BRUGMANN (**t_n-nó-mi*) [17a, 259].

⁷ S. dort auch die Anmerkung 18 über die Analyse von BEEKES. Die Zugehörigkeit von heth. *arnuzzi* wird abgelehnt; über dies Letztere s. unten bei *ἄρνυμι*.

⁸ Schon E. BENVENISTE hat einen Versuch gemacht, den Laryngal in diese Wurzel einzuführen; es war aber *-ə₁*-, dessen Reflexe im Griechischen kein *-o-* ergeben konnten.

wird dabei auf * $\alpha_3 r$ -*n-eu-* zurückgeführt (ai. *ṛnóti*, heth. *arnuzzi*, arm. *y-arñem*), die Vollstufe tritt im sigmatischen Aorist *ῥρσε* < * $\alpha_3 r$ - auf (vgl. Wurzelaorist mit der regelrechten Nullstufe *ῥρτο* < * $e\text{-}\alpha_3 rto$, exaktes Abbild im ai. *árta*).⁹

4) Auf den ersten Blick scheint hom. *τίννμαι* (*τείννμαι*) gegen die Abstufungsregeln der ererbten *vv*-Präsentia zu verstossen, was einigen Forschern (z. B. [20, § 251]) Anlaß gibt, es als eine griechische Neubildung nach dem Aorist zu deuten (< *ἔτισεν* (*ἔτεισεν*)). Zieht man aber das parallele *τίνω* < *τινFω* mit der im Jonischen nach dem Digammaschwund regelrechten Länge in Betracht, kann man nicht umhin, in *τίννμαι* eine altererbte indogermanische Formation zu sehen, denn bekanntlich erfolgte die thematische Umbildung auf *-vFω*, deren Produkt *τίνω* darstellt, nur in den schwundstufigen Verben [21, 696]. Folglich ist in den parallelen Bildungen *τίνω* und *τίννμαι* das erste Verb sekundär, aufgebaut auf dem schon vorhandenen *τίννμαι*. Die Länge des *-i-* in *τίννμαι* kann entweder vom ausgleichenden Einfluß des Aorists oder Futurums [22] oder des parallelen *τίνω* herrühren, wo, wie schon gesagt, die Vokallänge lautgesetzlich bedingt war.

Die zweite Bedingung der Zugehörigkeit zu dieser Gruppe — das Vorhandensein gleichgebildeter wurzelverwandter Präsentia in anderen indogermanischen Sprachen — wird ebenfalls eingehalten: vgl. ai. *ci-nu-te* < * $q^u i$ -*n-u-* (*toi*), aktiv *ci-no-ti*.

3. In mehreren Beiträgen zum griechischen Verbum wird gewöhnlich hervorgehoben, daß die *vv*-Präsentia im Griechischen über eine bedeutende Anzahl erst griechischer Neubildungen verfügen, in welchen infolge ihrer späten Entstehung die Aufbauregeln der ursprünglichen Verben dieser Klasse, vor allem das Abstufungsprinzip, nicht befolgt werden.

Dabei ist aber die Möglichkeit nicht ausgeschlossen, wie schon zum Teil oben (*τίννμαι*) angedeutet wurde, daß sich unter den scheinbar sekundären Formationen einige altererbte Bildungen finden, die auf griechischem Boden eine Umgestaltung erlebt haben und die somit streng von den echten Neubildungen, die erst im Griechischen entstanden sind, getrennt werden müssen. Die Tragweite dieser Trennung ist offensichtlich: die älteren Bildungen, wenn auch umgeformt, bewahren einige für die primären Formationen kennzeichnende Züge, was ihre Heranziehung zur Ergründung von Frühgeschichte des zu behandelnden morphologischen Typus rechtfertigt.

Das zweite Problem bei den Neubildungen hängt mit der Aussonderung solcher *vv*-Präsentia zusammen, wo eine genetische Zugehörigkeit zu einem anderen morphologischen Typus vermutet wird. Es bezieht sich vor allem auf solche Verben, für welche die Herkunft des *u*-Suffixes aus dem Laryngal *-A^w*

⁹ Über die Aufnahme von *ῥρννμ* in die Gruppe der Verben mit einem laryngalen Suffix s. W. COWGILL [5, 255], [19, 154].

(entsprechend bis zu einem gewissen Grade dem traditionellen $-a_3$ -) angenommen wird. Diese Hypothese führt auf die schon von A. Meillet [3] behandelten Probleme zurück, ob es nämlich Infixpräsentia auf $-a_1$ - und $-a_3$ - gegeben hat, d. h. Präsentia auf $*-nēmi < *-n-ea_1-mi$ bzw. $*-nōmi < *-n-ea_3-mi$. Bekanntlich verneinte A. Meillet die Existenz der überzeugend nachgewiesenen Präsentia dieser Typen.

In den Abhandlungen letzterer Jahre jedoch tauchen wieder die Versuche auf (bekannt übrigens schon seit J. Wackernagel [23, 206]), die in verschiedenen morphologischen Klassen durch Angleichung aufgelösten $*-nōmi$ - und $*-nēmi$ - Präsentia auszusondern.

So sucht J. Puhvel [8, 39] in Anlehnung an A. Martinets [24] Theorie über die mögliche Entwicklung des Laryngals $-A^w$ - in der Position RA^wC (d. h. zwischen einem silbenbildenden Sonanten und einem Konsonanten) zu $-u$ -, für die griechischen $στόρνυμι$, $ἄρνυμι$, $ῥορνυμι$ die Herleitung des $-vv$ - aus $*-nA^w$ - zu beweisen, was ihre Zugehörigkeit zur erloschenen (assimilierten) Klasse der $*-nō$ - Präsentia bedeuten würde.

Den Anhaltspunkt dazu sollen außerpräsentische Bildungen (vor allem Aoriste) bieten, in denen sich laryngale Reflexe beobachten lassen. So sei nach J. Puhvel ein $-a_3$ - für $στόρνυμι$ durch $ἐστόρεσα < *e-sterh_3-s-m$ (mit einer Metathese von $-o$ - und $-e$ -), für $ἄρνυμι$ — durch heth. $šanh_3zi < *senA^w-ti$ (2. P. Pl. $sanhteni < *snA^w$ -) ausgewiesen. Für $ῥορνυμι$ weist nach Puhvel $ῖρνᾱ$ - auf ein laryngales Suffix, wobei das angenommene Paradigma sich folgenderweise gestalten soll: $*H_1-n-eA^w-ti$ (3. P. Sg.): $H_1-n-A^w-énti$ (3. P. Pl.) [8, 38].

W. Cowgill lehnt in seiner Rezension [5, 255] die Aufnahme von $ἄρνυμι$ und $ῥορνυμι$ in diese Gruppe ab, mit der Begründung, die Wurzelreflexe von $ῥορνυμι$ verfügen über keine Bildungen mit dem laryngalen Suffix [vgl. auch 5, Anm. 22], und es gäbe keine Entsprechungen zwischen den Formen des gr. $ἄρνυμι$ und den hypothetischen Formen aus der $*senA^w$ - Wurzel (welche Ansichten auch von uns geteilt werden).

Anstatt $ῥορνυμι$ und $ἄρνυμι$ führt er in die Gruppe mit dem ursprünglichen A^w -Suffix $ῥμρνυμι$ und $ῥλλνυμι$ ein (Begründung — ein Laryngal in ihren aoristischen Formen).

H. Rix [7] dagegen führt $ῥλλνυμι$ und $ῥμρνυμι$ auf $*a_3l-ne-a_1$ - bzw. $*a_3m-ne-a_3$ - zurück (sigmatische Aoriste mit Vollstufe sind $*a_3el_{a_1}$ - ($ῥλέσαι$) und $*a_3em_{a_3}$ - ($ῥμόςαι$). Die Differenzen zwischen beiden Forschern bestehen somit in der Bestimmung des Laryngals im Suffix von $ῥλλνυμι$: Cowgill hält es für $-a_3$ - und vermutet im Aorist ole - dieselbe Metathese von $-e$ - und $-o$ -, wie er dieselbe im Aorist $στόρε$ - erblickt. M. E. aber sprechen die Formen wie $ῥλεῖται$ (Fut.) oder $ῥλέκω$ sowie das Adjektiv $ῥλεθρος$ eher für $-a_1$ - (vgl. [11, 120–122 und Anm. 346]).

Somit steht der Forscher vor der Wahl zwischen folgenden Erklärungen:

1) Die angeführten Verben seien altererbte Formationen, ursprünglich an dissyllabische Wurzeln mit $-a_1-$, $-a_3-$ gebunden. Ihr Erscheinen unter den *vv*-Präsensia sei dann Ergebnis :

a) entweder eines assimilatorischen Ausgleiches infolge der Entwicklung in einigen Verbpersonen des $-a_3-$ zu $-u-$ und späterer Durchführung von diesem $-u-$ durch das ganze Paradigma,

b) oder einer Suffixsubstitution [7, 94] unter der Einwirkung der bei weitem häufigeren Verben nach Art der 5. ai. Klasse.

2) In der 2. Erklärung werden diese Verben als interne griechische Neubildungen nach dem Aorist aufgefaßt, für die sich keinerlei Beziehungen zu den aoristischen Suffixen $-a_1-$ und $-a_3-$ nachweisen lassen. *Nv-* sei in diesem Fall ein verselbständigtes präsensbildendes Formans.

Da beide Wege rein theoretisch betrachtet im Bereich des Möglichen liegen, muß die Zugehörigkeit dieser Verben zu dem einen oder dem anderen morphologischen Typus vom Charakter der Beziehungen zwischen ihrer morphologischen Gestaltung und den Besonderheiten der Suffigierung ihrer wurzelverwandten außerpräsentischen Formationen abhängig gemacht werden.

Wieschon oben (S. 277) erwähnt, legte Kl. Strunk überzeugend genug den vollen Parallelismus im Aufbau der Verben mit dem laryngalen und dem *u*-Suffix dar. Es werden ferner sowohl in seinen Aufsätzen (s. außer der schon erwähnten Monographie [11] den Artikel über die Wurzel **ster-* [25]) als auch in den Abhandlungen von W. Cowgill, G. Cardona [14] und J. Narten [25^a, 133—134] mehrere Data angeführt, die das Nebeneinander von *set-* und *anit-* Wurzelvarianten einerseits und derselben Wurzeln mit *u*-Erweiterung andererseits beweisen. Als Beispiel könnte Kl. Strunks Analyse von *κίρνυμι* dienen, dessen Wurzel sowohl über *u-* (s. oben I3) als auch über *a*-haltige Reflexe (hom. *μετ-εκί-αθον*, vgl. *κία-το* bei Hesychius) verfügt. Dazu kommt, daß Kl. Strunk die in *κίρνυμι* nicht regelrechte Länge von *-i-* durch den Einfluß der Nullstufe einer *set-* Wurzelvariante (auf der Hypothese von Ruiperez fussend) zu erklären sucht.

Um somit einem durchaus reellen Nebeneinander der durch $-a-$ und $-u-$ erweiterten Formen aus derselben Wurzel, den Bildungsprinzipien der indogermanischen Infixpräsensia und der Beschaffenheit der außerpräsentischen Formen der zu analysierenden Verben Rechnung tragen zu können, erscheint es m. E. zweckmäßig, folgendermaßen zu verfahren :

1) Wenn die Reflexe einer Wurzel über die Formationen mit den Suffixen laryngaler Herkunft (d. h. $-a_1-$, $-a_3-$) in den außerpräsentischen Bildungen, und das zu behandelnde *vv*-Präsens die Bildungsregeln solcher Präsensia befolgt, soll es in den verbalen Klassen auf **-nēmi* bzw. **-nōmi* als ursprünglich gelten. Das *-v-* ist dabei entweder Produkt einer Substitution oder ist aus den Formen übernommen, wo *-o-* einen Übergang zu $-u-$ erlebt hat.

Die Anwendung dieser Regel auf *ῥμνυμι*, *ῥλλυμι* und *στόρνυμι* ergibt ihre strukturelle Heterogenität : bei *ῥμνυμι* < **a₃m-n-ea₃-* und *ῥλλυμι* < **a₃l-n-ea₁-*

werden die Aufbauregeln der Infixpräsentia eingehalten ($< VS.II$)¹⁰ und es bestehen außerpräsentische α_3 -, α_1 -haltige Bildungen (s. oben.). Folglich können beide Verben im Typus der $*n\bar{o}$ - und $*n\bar{e}$ -Präsentia als ursprünglich ange setzt werden.

$\Sigma\tau\acute{o}\rho\nu\mu\iota$ erweist sich jedoch als Gebilde von einer gewissen morphologischen Ambivalenz: obwohl sich unter gleichwurzeligen Formationen genug Bildungen mit α_3 - finden ($\sigma\tau\acute{\rho}\omega\tau\acute{o}\varsigma < *st\acute{r}A^w\text{-}to\text{-}$, $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{o}\rho\epsilon\sigma\alpha$ [s. oben], airl. *ser-naim* $< *st\acute{r}\text{-}n\text{-}\alpha_3\text{-}mi$ usw.), widerspricht seine Stammabstufung den Prinzipien einer solchen bei den Infixpräsentien, was uns berechtigt, in ihm kein altererbtes Verb mit α_3 -Suffix (so z. B. Cowgill [5, 256]),¹¹ sondern eine erst griechische Neubildung nach dem Aorist¹² zu sehen.

Es sei auch erwähnt, daß unter den Reflexen von $*ster$ - auch einige u -haltige Bildungen vorkommen: got. *straujan*, lat. *struo*, was nach Kl. Strunk genügend wäre, den auf dieser Wurzel aufgebauten Infixpräsentia den prototypischen Charakter zuzuerkennen. M. E. hat aber die Heranziehung der suffigierten Bildungen aus anderen Sprachen zur Bestimmung des altererbten prototypischen Charakters eines griechischen Verbes ziemlich wenig Beweiskraft: die Suffigierung von $*ster$ - durch $-u$ - kann mit demselben Recht erst spät einzelsprachlich erfolgt und somit ungeeignet sein, Aufschluß über die Beschaffenheit einer griechischen Bildung zu geben. Dasselbe gilt auch für heth. *sanḫzi* und ved. *satá*- und *-sani* (Cardona [14, 420], gr. $\acute{\alpha}\rho\nu\mu\alpha\iota$), sowie für asächs. *aru* und ai. *árvan* (Hirt [26, 320], gr. $\delta\acute{\rho}\nu\mu\iota$).

2) Wenn es unter den Reflexen einer Wurzel präsentische und außerpräsentische α -haltige Bildungen sowie solche mit dem Suffix $-u$ - gibt, so gilt das jeweilige $\nu\upsilon$ -Präsens als prototypisch nur unter der Bedingung, daß seine Abstufung den Ablautregeln der betreffenden Präsentia nicht widerspricht. Das Verb ist demnach aus einer unabhängigen u -erweiterten Wurzelvariante herzuleiten (s. Abschnitte 1, 3, $\kappa\acute{\iota}\nu\upsilon\mu\alpha\iota$ und $\acute{\alpha}\rho\nu\mu\alpha\iota$).

Abschließend sei zu bemerken, daß das Ansetzen einer besonderen Untergruppe für $\delta\mu\nu\nu\mu\iota$ und $\delta\lambda\lambda\nu\mu\iota$ nicht nur den Forderungen einer korrekten Analyse genügen sollte, sondern daneben noch ein ferneres Ziel zu verfolgen hätte: wir gingen von der Annahme aus, daß sich in diesen Verben womöglich einige

¹⁰ Über anlautendes $-o$ - dieser Verben herrscht keine einheitliche Meinung. So schreibt H. RIX [7, 80], der Laryngal ergäbe vor Sonanten einen prothetischen Vokal, d.h. $\alpha_3\iota/\eta\epsilon > ol, om$; COWGILL [19, 146–147] ist der Meinung, der Laryngal schwinde vor den Silbenbildern, wobei er Spuren in der Umfärbung der Nachbarkavale und im syllabischen Charakter des vorausgehenden Sonanten hinterläßt. Er plädiert für $*o\iota\text{-}ne\text{-}o\text{-}mi$, dabei soll gr. ol - analog aus $*al$ - entstanden sein.

¹¹ In seinen späteren Darlegungen [19, 157] geht er vorsichtiger an die Beurteilung der u -haltigen Präsentia heran, indem er annimmt, die Entwicklung von $-u$ - könne nicht direkt auf die phonetische Natur des Laryngals, den dieses $-u$ - fortsetzt, bezogen werden.

¹² Die Abstufungsverhältnisse in den dissyllabischen Wurzeln stellen bis jetzt ein schwieriges Problem dar. Vgl. COWGILL [19, 158]: «Little as we understand the way in which $*eRO$ came to show up as oRE in Greek, we can hardly doubt that the development took place and surprisingly late at that».

altererbte Züge, kennzeichnend für *-*nēmi*- und *-*nōmi*-Präsentia, erhalten hatten. Die Ermittlung dieser Züge würde aber eine Analyse aller vermutlich zugehörigen Verben,¹³ die in andere morphologische Typen übergetreten sind, erfordern, was über die unmittelbaren Aufgaben der vorliegenden Abhandlung hinausgeht.¹⁴

4. Eine weitere Gruppe der *νν*-Präsentia wird ohne Zweifel durch interne griechische Neuschöpfungen gebildet, bei welchen keinerlei Beziehungen zu den morphologischen Entstehungsprozessen der *νν*-Präsentia als einer ursprünglichen indogermanischen Verbkategorie bestehen. Das Spezifische an dieser Gruppe ist ihre Herleitung aus andersartig strukturierten Präsentia, die auch weiter neben den neugebildeten *νν*-Verben bestehen bleiben.

So findet sich bei Homer *ἐέγγννμι* neben *ἐέργω*, *ορέγγννμι* neben *ορέγω*, *δαίννμι* neben *δαίω*, *οἴγγννμι* neben *ἀνα-οίγω*, wobei *ω*-Präsentia, wie aus ihrem Bau ersichtlich, öfters morphologisch älteren Formationen angehören. Diese *νν*-Präsentia haben den Stammvokal des zugrundeliegenden *ω*-Präsens; *-νν* ist ein verselbständigtes präsensbildendes Formans, welches keine weitere Zerlegung in *-ν*- und *-ν*- zuläßt.

5. Folgende Gruppe der Infixpräsentia bei Homer besteht aus den nach den Aoristen gebildeten Verben, die den Stammvokal der danebenstehenden Aoriste erhalten. *Nν*- ist wie in der vorigen Gruppe rein formantisch: *ὀγγννμι* < *ἐορηξε*, *πήγγννμι* < *ἐπηξε*, *δείκννμι* < *ἔδειξε*, *ζεύγγννμι* < *ἔζενξε*, *ζώνννμι* < *ζῶσαι* (Imp. Aor.). Dazu gehört nach den oben dargelegten Kriterien auch *στόγγννμι* < *ἐστόρεσε*.

Der Entstehungsmechanismus von *ὀμόγγννμι* bleibt unerklärt. Wenn man R. S. F. Beekes [16, 44] in bezug auf das erste *-o-* (< *-a₃-*) auch Recht geben könnte, das er mit dem *s*-mobile in *σκίδννμι* vergleicht, so gestaltet sich die lautliche Struktur von *ὀμόγγννμι* nicht nach den Bildungsregeln der *-νν*-Präsentia (Drei-, anstatt Zweikonsonantigkeit, *o*-Abtönung). Augenscheinlich haben diejenigen Forscher [20, § 250], [27, 337] recht, die *ὀμόγγννμι* als eine Neubildung nach dem Aorist, wie die übrigen Verben dieser Untergruppe, auffassen. Der Stammvokal des Aoristpartizips *ὀμορξάμενος* bereitet aber seinerseits Schwierigkeiten (vgl. *ὀμαρξον* mit Nullstufe bei Hesychius, ai. *amrkṣat*).¹⁵

6. Einige Verben sind in ihrem Bau abweichend:

1) *καίννμαι*, vermutlich zu *κέκασμαι* [21, 698].

2) *ἐνννμι* soll nach F. B. J. Kuiper [15, 113, 114, 151] das protoindogermanische Athematikum **u-es-mi* (I. P. Pl. **u-s-mes*, Med. **u-s-ai*), gleich arm.

¹³ Vgl. ziemlich pessimistische Schlußfolgerungen von BEEKES [16, 252–253] betreffs der Möglichkeit von **-nōmi*-Verben: als einzig nachweisbares betrachtet er nur myk. *qeqinomeno*, *qeqinoto* (**g_{ue}-g_uinōmenos*, **g_{ue}g_uinōtoi*).

¹⁴ Beachtenswert erscheint in diesem Zusammenhang die von K. SANDOZ [26a] unternommene Aussonderung von *-n-ei*-Präsentia (*i*-Erweiterung, parallel mit dem Typus auf *-n-eu-* (*u*-Erweiterung)).

¹⁵ H. FRISK [22] vermutet in *ὀμορξάμενος* eine progressive Assimilation nach dem anlautenden *-o-*.

z-genum, ersetzt haben. H. Eichner [27] sieht in *ἐννυμι* ebenfalls eine Neubildung, nur soll es das idg. Kausativum **uoseiēti* ersetzt haben.¹⁶

Nach P. Chantraine [20, § 251] ist *ἐννυμι* eine Neuschöpfung nach dem Aorist *ἔσσα* und ersetzt das alte Präsens (*ῥ*)*εσσαι*, welches als Perfektum fungiert. Vgl. aber Eichners Behauptung, die gr. sigmatischen Aoriste zu dieser Wurzel sowie entsprechende armenische Aoristformen seien neugebildet [27, 11, 37, Anm. 17].

3) *ἄννυμι* < **Fay-* wird an toch. *wāk-* angeknüpft. P. Chantraine hält *ἄννυμι* für eine alte nullstufige Bildung, der Entstehungsmechanismus ist jedoch nicht klar: wenn man auch *-α-* < *-ə-* (Reduktionsstufe von *ā*) gelten lassen kann, sind doch die schweren (langvokalischen) Basen mit Erweiterung in den ursprünglichen Infixpräsentia dieses Typus recht ungewöhnlich. Man könnte eher von einer Neuschöpfung nach den Aoristen *ἐάξε* und *ἐΐάγη* sprechen.

B. Aus der vorgenommenen Analyse ergibt sich also die Einteilung der Homerischen *vy*-Präsentia auf relativchronologischer Grundlage. Die nächste Etappe bezweckt die Erforschung der paradigmatischen Gestaltung der auf dem Präsensstamm aufgebauten Tempora in jeder der Gruppen.

Es ist offensichtlich, daß bei der Analyse, die Ermittlung der einem morphologischen Typus ursprünglich eigenen Züge zum Ziel hat, nur die aus den ältesten Schichten der Formation gewonnenen Data aufschlußreich sein können. Aus dem obenangeführten folgt, daß nur die ersten zwei Gruppen der *vy*-Präsentia, d. h. prototypische und alte indogermanische, Anspruch auf die Altertümlichkeit erheben können. Einen gewissen Altertümlichkeitsgrad (aber als Infixpräsentia überhaupt, und nicht als *vy*-Präsentia) besitzen die aus anderen Verbalklassen eingeführten Bildungen; für ihre eingehendere Analyse reicht aber das vorläufig ausgewertete Material nicht aus (s. oben A3).

I. Die Paradigmen der präsentischen Tempora der prototypischen Verben *γάννυμαι*, *ἄχνυμαι*, *κίλνυμαι* und *ἄννυμαι* charakterisieren sie als Media tantum. Bei *τάννυμαι* gibt es eine aktive Form der 3. P. Pl. *τάνουσι* P. 391, für welche die athematische Flexion **-onti* angenommen wird [20, § 351], [21, 698], [28, 242], [29, 334]. Nach A. Meillet, P. Chantraine, E. Schwyzler u. a. sollen die athematischen *o*-abgetönten Endungen der 3. P. Pl. Präs. und Imperf., primären sowie sekundären und solche des Part. Präs., da sie rein äußerlich mit der thematischen Flexion zusammenfallen, Anlaß zur thematisierenden Umgestaltung einiger *νυμι*-Verben gegeben haben. So soll *ῶρνυε* (*φ* 100, themat.) nach athematischem *ῶρνον*, *ὀρνύετω* (them. Imperat.) — nach athem. *ῶρνον*, *τάνύω* und *τάνύειν* (them.) nach dem schon erwähnten *τάνουσι*¹⁷ entstanden sein.

¹⁶ Über **u-es-* als eine *es-* Erweiterung von **eu-*. H. FRISK [22], H. HIRT [26, 319, 339, 340].

¹⁷ Außer diesen Verben sieht man athem. **-on* auch im Impf. *ζέγγνον* und *καταείνον* (*ἐννυμι*).

Die Existenz eines athematischen **-ont(i)* bleibt jedoch bis jetzt strittig: so meint R. S. F. Beekes [16, 251] (in Anlehnung an Cardona), die Argumentation mit nur hethitischem Material reiche bei weitem nicht aus, der Flexion **-ont(i)* einen gemeinindogermanischen Charakter zuerkennen zu können, denn im ai. *-anti* kann mit demselben Recht ein **-enti* wie ein **-onti* geborgen sein. Was das Altgriechische anbetrifft, so räumt P. Chantraine [20, § 351] selber ein, vom rein griechischen Standpunkte aus sei die Annahme eines **-onti* kaum gerechtfertigt.

M. E. sollen die thematischen Formen in einigen *vvμi*-Präsentien eher von einer gemeinindogermanischen Tendenz zur Thematisierung zeugen, wie sie sich bekanntlich auch in anderen morphologischen Kategorien und Typen beobachten läßt, als vom Umbau des Paradigmas unter dem Einfluß von Formen, deren Existenz selbst bis jetzt nicht bewiesen worden ist. Somit werden in der vorliegenden Arbeit thematische Formen wie *δυνέτω* und solche der 3. P. Pl. Präs. und Imperf. auf *-ovσι* und *-ov* resp. zu den Paradigmen der thematischen Nebenformen der *-vvμi*-Verben gerechnet.

Dasselbe gilt auch für *τάνοντο* (Vgl. A. Meillet [29, 335], P. Chantraine [20, § 354]).

Aus der vorgenommenen Überführung von *τάνονσι* in das Paradigma von *τάνω* (Doppelform zu *τάννμαι*) ergibt sich die Folgerung, daß sich die Gruppe von prototypischen Präsentia ausschließlich aus media tantum zusammensetzt.

2. **Aρννμαι, αἰννμαι* und *τίννμαι* (die Gruppe der alten indogermanischen Präsentia) sind ebenfalls media tantum. **Oρννμι* hat ein gemischtes Paradigma der präsentischen Tempora, das einen besonderen Zug aufweist: alle medialen Formen haben finite indikativische Endungen (mit Ausnahme von *δρννσθε, δρννμενος*), alle aktiven — infinite und nicht indikativische (Imper. *δρννθι, δρνντε*, Inf. *δρννμεν(αι)*).

Somit können wir feststellen, daß die Gruppen, die die ältesten morphologischen Formationen der behandelten Infixpräsentia darstellen, vorwiegend aus media tantum bestehen.

Wenn jedoch ein Verb über ein gemischtes Paradigma verfügt, so stehen seine aktiven Formen numerisch hinter den medialen weit zurück und zeigen dabei einen qualitativen Unterschied: sie sind ausnahmslos infinite, nicht indikativische (d. h. Partizipia, Imperative, Infinitive). Es ist auch zu unterstreichen, daß es kein einziges Verb dieser Gruppen gibt, dessen Paradigma nur aus medialen infiniten Formen bestände.

Es entsteht die Frage, inwieweit die ermittelte Verbindung der Medialendungen mit dem Präsensstamm der ältesten Schichten der *vv*-Präsentia in den späteren Präsentia nach Art der ai. 5. Klasse zutage tritt, mit anderen Worten, inwieweit die genetischen Zusammenhänge der ältesten griechischen *vv*-Präsentia mit dem Medium in den Zeiten noch zu spüren waren, wo die Bil-

zungsgesetze dieser Klasse nicht mehr galten und ob sie Anlaß zu analogem Aufbau der Paradigmen gegeben haben.

Es muß gleich hervorgehoben werden, daß, wenn die ersten zwei Typen zu den Ursprünglichen der Infixformation gehören, die relativ-chronologische Schichtung übriger Gruppen sich nicht durchführen läßt. Es ist offensichtlich, daß die aus den Typen auf **-nōmi* und **-nēmi* eingeführten Verben (Gr. 3) dem starken Einfluß verschiedener Gruppen der *rv*-Präsentia ausgesetzt worden waren, so daß ihre Paradigmen keinesfalls Anspruch auf Ursprünglichkeit erheben können. Es ist auch schwer zu bestimmen, ob die vom Präsens abgeleiteten Verben (Gr. 4) typologisch ursprünglicher waren, als die Neubildungen nach dem Aorist (Gr. 5), ungeachtet dessen, wie alt die ihnen zugrundeliegenden präsentischen oder aoristischen Formationen sein mögen. Folglich werden im weiteren diese Gruppen als relativ-chronologisch gleichwertige behandelt.

3. Die Gruppe der aus anderen Klassen eingeführten Verben bietet kein einheitliches Bild. So hat *ἄλλυμι* (< Typus **-nēmi*, das Suffix *-a₁-*) den mit *ῥορνυμι* analogen Charakter des Paradigmas seiner präsentischen Tempora: die aktiven Formen sind infinite (Partizipia *ἄλλός*, *ἄλλῶσαι* F. Pl., usw.), die medialen — finite (*ἄλλυμαι*, *ἄλλυντο*), obwohl es auch einige infinite Medialformen gibt (Partizipia *ἄλλυμένων*, *ἄλλόμενοι* usw.). **Ορνυμι* (< Typus **-nomi*) hat eine nicht indikativische aktive Form (Imper. *ῥορνυθι* und eine finite aktive, aber nur in Präfixform (*ἀπόρυνν* Impf., Od. 2. 377). Medialformen fehlen.

4. Es ist bei der folgenden Analyse nicht außer acht zu lassen, daß das auf dem Aorist aufgebaute *rv*-Präsens die einzige Formation mit präsentischem Werte für die jeweilige Wurzel darstellte, wogegen das schon bestehende Präsens in der Gruppe 4 gewisse Einschränkungen dem Gebrauch des neugebildeten *rv*-Präsens auferlegte.

So verfügt *ῥεγγνυμι* nur über aktives Partizip *ῥεγγνός*, *ἑεγγνυμι* — über aktives Imperfekt in Tmesisform *κατὰ . . . ἑεγγνν, οἰγγνυμι* — über passives Imperfekt *ῳγγνντο*, wobei die entsprechenden *ῥεγγω*, *ἑεγγω*, *ἀνα-ογγω* im Besitz von ziemlich bedeutender Formenzahl aus präsentischen Stämme sind.

Bei *δαίω* — *δαίνυμι* ist die Verteilung umgekehrt: *δαίω* hat nur *δαίεται*, *δαίετο* *δαιόμενος*, *δαίνυμι* dagegen eine bedeutende Auswahl an medialen und aktiven Formen.

5. In den Neubildungen nach dem Aorist verteilen sich die Formen aus dem Präsensstamm folgendermaßen:

1) *πήγγνυμι* und *ζώννυμι* weisen nur mediale Formen auf (finite und infinite): *πήγγνται*, *πήγγντο*; *ζώνννται* (Präs. Konj.), *ζώννυσθαι*, *ζώννντο*, *ζωννύσκετο*.

2) *ζεύγγνυμι* und *ῥήγγνυμι* haben aktive und mediale Formen (finite und infinite).

3) *στόρρνυμι* ist durch eine einzige infinite Präfixbildung *κᾶστορρνῶσα* (Part. f.) vertreten.

4) *δείκνυμι* hat akt. Part. *δεικνύς* und med. Part. *δεικνύμενος*.

5) *δμόργνυμι* hat med. Impf. *ὀμόργνυντο* und akt. Impf. in Tmesis *ἀπ . . . δμόργνυ* (Il. 5. 416) sowie akt. Präfixform *ἀπομόργνυ* (Il. 5. 798, 18. 414).

6. Die Gruppe der unregelmäßigen Präsensstypen hat Medium tantum *καίνυμαι* und *ἐννυμι* mit nur medialen Präsensstammformen *ἐννυτο* und *ἐννυσθαι*.¹⁸ **ἄγγνυμι* ist durch den Dualis *ἄγγνυτον* (3. P.), med. Part. *ἄγγνυμένων* und med. Präfixform *περιἄγγνυται* vertreten.

Wie aus dem angeführten Material erhellt, offenbart sich in den späteren (sekundären) *νυ*-Präsentia die Tendenz, die auf dem Präsensstamm aufgebauten Formen vorwiegend, aber keinesfalls ausschließlich, mit den medialen Endungen zu gebrauchen, was von einem gewissen Einfluß der prototypischen und alten indogermanischen Formationen zu sprechen erlaubt, wo nur solche Endungen ursprüngliche waren; das Erscheinen aktiver Formen zeugt jedoch davon, daß dieser Einfluß sich schon abzuschwächen begann.¹⁹

Die Ergebnisse der vorgelegten Analyse sind folgenderweise zusammenzufassen:

1) Die im Homerischen Epos überlieferten Infixpräsentien nach Art der ai. 5. Klasse erweisen sich vom relativ-chronologischen Standpunkte aus als heterogen. Nach Grad ihrer genetischen Ursprünglichkeit lassen sie sich in folgende Gruppen einteilen:

I. Alte Formationen:

- a) prototypische,
- b) alte indogermanische;

II. Griechische Neugestaltungen bzw. Neubildungen:

- c) aus anderen morphologischen Typen eingeführte,
- d) Doppelformen eines andersartig strukturierten Präsens,
- e) Neubildungen nach dem Aorist,
- f) unregelmäßige Bildungen.

2) Die ältesten Formationen der *νυ*-Präsentia, die eine bestimmte Stammstruktur aufweisen, sind Media tantum (Gruppen a), b). Es muß aber bemerkt werden, daß, wenn die ersten zwei Gruppen keine anderen Typen als Media tantum enthalten (mit einziger Ausnahme von *ὄρνυμι*), Formen mit nur medialen Endungen (es wurden, wie schon erwähnt, nur präsentische Tempora behandelt) auch in anderen Gruppen vorkommen: *οἴρνυμι* — d), *πήρνυμι* und *ξών-*

¹⁸ Unklar *κατα-είνυσαν* Ψ 135; P. CHANTRAINE [20 § 352] gibt dafür *κατα-είνυσεν* (athem. Impf.). Wenn so, dann gelten die Ausführungen in B.I.

¹⁹ Der vorherrschende Gebrauch der Medialformen bei *νυ*-Präsentia fand eine flüchtige Erwähnung bei E. RISCH [30] und P. CHANTRAINE [31], von den letzten Arbeiten wird darauf im Aufsatz von O. KUJORE [32, 5] verwiesen. Es sei aber hervorzuheben, daß sich diese Beobachtung nur auf statistische Angaben beschränkt (die Zahl der medialen Endungen gegenüber den aktiven), und es wird nicht einmal versucht, die Besonderheiten der paradigmatischen Gestaltung mit dem typologischen Altertumsgrad der jeweiligen Formation sowie ihrem Stammbau in Zusammenhang zu bringen.

νυμι — e), *καίννυμαι* und *ἐννυμι* — f). Die Erklärung dieser Tatsache (Nachbildung nach dem paradigmatischen Modell älterer Formationen) s. oben, B. 6.

3) Die medialen Endungen in den Verben, die keine Media tantum sind, tendieren deutlich dazu, finite indikativische zu sein.

4) Von insgesamt 25 ausgewerteten *νυ*-Verba haben nur *δείκνυμι*, *ῥμνυμι*, *στόρνυμι*, *ὀρέγγνυμι*, *ἄγγνυμι* (aber: *περι-άγγνυται*) keine finiten Medialformen. All diese Verben gehören, wie oben dargelegt, zu den jüngeren Formationen der *νυ*-Präsentia.

5) Die Zahl und Beschaffenheit der aktiven Formen widerspiegelt sich in folgender Tabelle:

Finite indikativische präfixlose Formen	Finite Tmesis bzw. Compositaformen	Infinite und nicht indikativische Formen
1) ἄγγνυτον,	1) κατὰ . . . ἐέργνυ,	1) ὄρνυθι, ὄρνυτε, ὀρνύμεν(αι),
2) ῥήγγνυσι,	2) ἀπ . . . ὀμόργνυ,	2) δαίνυ (Imp.), δαινύντα,
ῥήγγνυσκε,	ἀπομόργνυ,	
3) δαίνυ (Impf.),	3) ἀπώμνυ.	3) καῶστορνύσα,
4) ζευγνύσαν		4) ὀρεγγύς,
(Impf.),		5) ῥμνυθι,
		6) δεικνύς,
		7) ζευγνύμεν(αι), ζευγνύμεν,
		8) ὀλλύς, ὀλλῦσαι, ὀλλύντων.

Wie ersichtlich, bilden die Mehrheit der aktiven Formen die infiniten nicht indikativischen, vor allem die Partizipia.

Abschließend sei zu bemerken, daß Manches in dem behandelten Material noch einer Aufklärung bedarf, vor allem die Vertretung der Aktivität in den Neugebildeten *νυ*-Präsentia vorwiegend durch infinite, nicht indikativische bzw. Tmesis- oder Compositaformen, denn die Zahl der aktiven indikativischen finiten präfixlosen Formen, verglichen mit den ersteren, ist minimal.

Man könnte vermuten, daß das Mediale wahrscheinlich im Bewußtsein fest mit den Personalendungen verbunden worden war, so daß die Einführung der Aktivität bei ganz verschiedenen Formen (Imperative, Infinitive) ihren Anfang nehmen mußte. Die Beziehungen zwischen den Formen auf *-μενος* und den Partizipien auf *-nt-* müssen speziell untersucht werden.

Moskau.

LITERATUR

1. Г. М. Анциферова: О выделении морфологических классов *media tantum* в языке Гомера. Ученые записки МГПИИЯ им. М. Топеза, т. 95, М. 1976.
2. F. DE SAUSSURE: Recueil des publications scientifiques, Paris—Genève 1922.
3. A. MEILLET: Des présents grecs en *-nā/-nā-*, «Mélanges linguistiques offerts à M. J. Vendryes par ses amis et ses élèves». Paris 1925.
4. Э. БЕНВЕНИСТ: Индоевропейское именное словообразование. М. 1956.
5. W. COWGILL: Bespr. von J. Puhvel, Laryngeals and the Indo-European verb. «Language», vol. 39, N 2, 1963.
6. K. AMMER: Studien zur indogermanischen Wurzelstruktur, «Die Sprache». Bd. II, 1950—52.
7. H. RIX: Anlautender Laryngal vor Liquida oder Nasalis sonans im Griechischen, MSS, N 7, 1969 [1970].
8. J. PUHVEL: Laryngeals and the Indo-European verb. Berkeley and Los Angeles 1960.
9. J. KURYLOWICZ: L'apophonie en indo-européen. Wrocław 1956.
- 9*. Сравнительная грамматика германских языков. т. II, М., 1962.
10. J. A. KERNS—B. SCHWARTZ: Chronology of athematics and thematics in proto-indo-european. «Language», vol. 44, N. 4, 1968.
11. KL. STRUNK: Nasalpraesentien und Aoriste. Heidelberg 1967.
12. A. MEILLET: À propos de quelques étymologies. I. Sur le présent de la racine *K₁leu-. MSL 15, 1908—1909.
13. A. VAILLANT: Hypothèse sur l'infixe nasal. BSL 43, 1946.
14. G. CARDONA: Bespr. von «Evidence for Laryngeals». «Language», vol. 37, N 3, 1961.
15. F. B. J. KUIPER: Die indogermanischen Nasalpraesentien. Amsterdam 1937.
16. R. S. F. BEEKES: The development of the Proto-Indo-European Laryngeals in Greek. The Hague 1969.
17. FR. BADER: Bespr. von Kl. Strunk, Nasalpraesentien und Aoriste. BSL, 68, 1973.
- 17a. K. BRUGMANN: Die achte Konjugationsklasse des Altindischen und ihre Entsprechung im Griechischen. KZ 24, 1879.
18. H. RIX: Hom. *orōretai* und die Verben *órnyμι* und *orínō*, IF, 70, 1965.
19. W. COWGILL: Evidence in Greek, in «Evidence for Laryngeals». The Hague 1965.
20. П. ШАНТРЕН: Историческая морфология греческого языка, М. 1953.
21. E. SCHWYZER: Griechische Grammatik, München 1939.
22. H. FRISK: Griechisches etymologisches Wörterbuch. 1960—1970.
23. J. WACKERNAGEL: Sprachliche Untersuchungen zu Homer. 1916.
24. A. MARTINET: Non-apophonic o-vocalism in indo-european, «Word» v. 9, N3, 1953.
25. KL. STRUNK: Ai. *stirná-/strta-*: gr. *strōtós/stratós*. MSS N 16—17, 1964.
- 25a. J. NARTEN: Das altindische Verb in der Sprachwissenschaft. «Die Sprache» 14, 1968.
26. H. HIRT: Indogermanische Grammatik, Teil IV. Heidelberg, 1938.
- 26a. CL. SANDOZ: Une classe résiduelle du verbe indo-européen. BSL t. 69, 1974.
27. H. EICHNER: Hethitisch *uešš-/uaššija-* («Gewänder») tragen; anziehen; bekleiden», MSS Hft. 27, 1969 [1970].
28. А. Мейе: Введение в сравнительное изучение индоевропейских языков, М. 1938.
29. A. MEILLET: Sur le type de troisième personne du pluriel homérique *ōmnyon*, MSL 15, 1908—09.
30. E. RISCH: Wortbildung der homerischen Sprache, Brl. und Lpz, 1937.
31. P. CHANTRAINE: Grammaire homérique. Paris 1942.
32. O. KUJORE: Greek polymorphic presents. Amsterdam 1973.

ABKÜRZUNGEN

- IF — Indogermanische Forschungen
 KZ — Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen.
 BSL — Bulletin de la Société de Linguistique de Paris.
 MSL — Mémoire de la Société de Linguistique de Paris.
 MSS — Münchener Studien zur Sprachwissenschaft.

DIE ANFÄNGE DER GRIECHISCHEN LOGIK

I

«Aristoteles ist eins der reichsten und umfassendsten (tiefsten) wissenschaftlichen Genies gewesen, die je erschienen sind — ein Mann, dem keine Zeit ein gleiches an die Seite zu stellen hat . . . und die meisten philosophischen Wissenschaften haben ihm ihre Unterscheidung, ihren Anfang zu verdanken.»¹ — sagt Hegel.

Ganz gleich, vom Gesichtspunkt welcher philosophischen Disziplin man auf Aristoteles zurückblickt, man muß Hegel rechtgeben. Wir sehen heute in Aristoteles nicht nur den größten Denker der Antike, sondern — indem er gleichsam neu entdeckt wird — einen der großen Schöpfer der modernen Wissenschaft, ihren auch heute wirkenden geistigen Demiurgen.

Selbst unter den Voraussetzungen der modernen Forschung wäre es ein vergebliches Unterfangen, in einer einzigen Arbeit ein Gesamtbild von Aristoteles' Bedeutung geben zu wollen. Deshalb beschränken wir uns auch nur auf die Darstellung dessen, was die Logik des Aristoteles dem auf dem Wissensniveau des 20. Jh. stehenden Menschen bedeutet, zu sagen hat. Unzweifelhaft verstanden die Schöpfer der mathematischen Logik seit langen Jahrhunderten zum ersten Male die wirkliche logische Aussage, den Wert und die Aktualität von Aristoteles' Organon. In dieser Arbeit möchten wir die Ergebnisse dieser neuen Sicht benutzen und zur Herausbildung eines neuen Aristoteles-Bildes verwenden.

Es ist zwar ein Gemeinplatz, aber doch im positiven Sinne Gemeinplatz, daß man den historischen Fragen nur von der für die Wissenschaft der Epoche gegebenen Ebene nahekommen kann. Und das bedeutet auch für den Aristoteles-Forscher von heute, daß er sich darüber im klaren sein muß, wss auf dem Wissensniveau der verschiedenen Epochen von Aristoteles gesehen wurde oder zu sehen möglich war. Weshalb man z. B. Hegel nicht zur Last legen kann, daß bei ihm das System des Aristoteles die Totalität einer spekulativen Philosophie bedeutet, er aber gleichzeitig einer charakteristischen Eigenschaft des

¹ G. W. HEGEL: Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie. B. II. Stuttgart 1959. S. 298 — 99.

griechischen Denkens, der «Beliebtheit der Trivialitäten» verständnislos gegenüber steht. Heute wissen wir schon — eben als Ergebnis der modernen mathematischen und hauptsächlich meta-mathematischen Forschungen — daß die Griechen mit den Trivialitäten nicht ihre «oberflächliche Denkweise» bezeugen wollten, sondern daß das Aussprechen der Trivialitäten gerade eine notwendige Begleiterscheinung der glänzendsten und originellsten griechischen Entdeckung, der deduktiven Denkweise, war. Die Griechen bahnten sich auf beispiellose Weise einen Weg in das Dickicht der deduktiven axiomatischen Mathematik; eine bewundernswerte Leistung, die wir aus der Perspektive von 2000 Jahren auf der gegenwärtigen Entwicklungsstufe der Axiomatik erst wirklich schätzen können. Wir wissen wohl, daß diese große Tat der Griechen die Schaffung der beweisenden Wissenschaft bedeutete.

Durch die neuen Ergebnisse der Wissenschaftsgeschichte über die Entwicklung der antiken Wissenschaft wird die Logik des Aristoteles notwendigerweise in ein anderes Licht gerückt, erfahren unsere Kenntnisse darüber eine Modifizierung. Wir sehen heute die griechische Mathematik — nachdem wir die hohe Entwicklungsstufe der ägyptischen und babylonischen Mathematik kennen — anders als früher. Nicht als Entdecker der Arithmetik, sondern als Wissenschaftler, die die empirischen Angaben ordneten, sie zu einer Wissenschaft erhoben, stehen die griechischen Mathematiker vor uns. Heute stehen wir nicht mehr verständnislos vor dem unvergleichlich schönen deduktiven System von Eudoxos, Hippokrates und Euklid, und ebenso muß man auch den Mythos von der «aus dem Nichts geschaffenen Welt» im Falle des Aristoteles zerstören. (In erster Linie aufgrund der Forschungen von C. Neugebauer, van der Waerden, Th. Heath, O. Becker, J. Klein, K. Reidemeister und dem Ungarn Á. Szabó ergibt sich ein adäquates Bild der Anfänge und der Entwicklung in der frühen griechischen Mathematik. Diese Ergebnisse, Rekonstruktionen lassen sich als von grundlegender Bedeutung in Hinsicht auf die griechische Wissenschaft und folglich auch auf die Beurteilung von Aristoteles' Logik betrachten.)

Schon das bisher Gesagte erhellt, warum es begründet ist, unser Aristoteles-Bild immer aufs neue zu überprüfen. Die marxistische Philosophiegeschichtsforschung hat viel dafür getan, Aristoteles, von den «Unterschiebungen» der unterschiedlichen Epochen und philosophischen Strömungen gereinigt, im Besitz der höchstentwickeltesten wissenschaftlichen Mittel, neuzuschaffen. Schuldig bleibt die Forschung aber noch immer eine Neubewertung der aristotelischen Leistung auf dem Gebiet der Logik, obwohl auch hier schon bedeutende Schritte unternommen wurden.²

² In erster Linie denken wir an die Arbeiten von A. C. ACHMANOW, ATH. JOJA, G. N. ÖFFENBERGER, S. POPOW, A. SUBBOTIN, weiterhin an die Monographie von P. SÁNDOR: *Aristoteles logikája* (Die Logik des Aristoteles) und das Vorwort von S. SZALAI: *Aristoteles, Organon I.*

Es gibt zwei Typen von Auffassungen über die aristotelische Logik (eingebegriffen auch die Nuancen): entweder eine vom ontologischen oder eine vom rein formalen logischen Aspekt interpretierte Aristoteles-Logik. Für den ersten Typ ist Prantl, für den zweiten Lukasiewicz das eklatanteste Beispiel.³ Solche Alternativen tragen natürlich den Zwang zur Auflösung, zur Verbesserung gleichsam in sich.

In der Aristoteles-Auffassung vom Prantl-Typ wird die eigentliche logische Aussage unterschlagen, so z. B. die Frage, unter welchen Bedingungen man aus einer wahren Behauptung wahre Behauptungen bekommt. Die Wahrheitsbedingungen wurden ausschließlich vom philosophischen Gesichtspunkt betrachtet, und in bezug auf die logische Notwendigkeit kulminierten die Erklärungen höchstens im «Kopula-Mystizismus». Im Hintergrund blieb alles das unverständlich, was die Griechen über die Natur der formalisierten Systeme wußten, alles, was in diesem Prozeß relevant ist, die bewußte, erkannte Logik der Wissenschaft hervorbringenden Tätigkeit überhaupt. Der Anspruch, eine Erklärung zum Verständnis des demonstrativen Charakters der griechischen Wissenschaft zu finden, tauchte gar nicht auf. Dabei ist es dann selbstverständlich, daß die unvergleichlich schöne Theorie der aristotelischen Logik von den Konstanten und Variablen und seine ebenfalls alleinstehende kombinatorische Methode zum Erforschen der gültigen Folgerungen verloren ging.⁴ Aber ähnlich ging es auch der Beweistheorie der *Analytika Posteriora*, der ähnliches die wissenschaftliche Forschung erst zweitausend Jahre später, durch die Herausbildung der modernen Beweistheorie, geschaffen hat.

Die Leistung der Aristoteles-Interpretation vom Lukasiewicz-Typ besteht darin, daß sie mit der modernen Terminologie all das beschrieben hat, was in den *Analytika* wirklich enthalten ist. Es wurde erkannt, daß hier von einem axiomatischen System die Rede ist, das über seine eigenen Axiome und Verfahrensregeln verfügt, und das sich zu einem geschlossenen axiomatischen System ergänzen läßt. So erfolgreich Lukasiewicz' Methode bei der Erschließung des Wesens der aristotelischen Syllogistik auch war, bei der «Entdeckung» der Bedeutung der logischen Technik führte ihn die Präkonzeption, die aristotelische Logik sowie von ihrer ontologischen als auch epistemologischen Grundlage und Gerichtetheit befreien zu wollen, auf einen Irrweg. Eine Aristoteles-Interpretation von diesem Typus — auch wenn sie in bezug auf die Erschließung der logischen Struktur mit Vorteilen verbunden ist — führt unweigerlich zu einer Simplifizierung des Themas und ist gezwungen, die aufregendsten Fragen der Wissenschaftsentwicklung ohne Antwort zu lassen.

³ C. PRANTL: *Geschichte der Logik im Abendlande*. Berlin 1955. J. LUKASIEWICZ: *Aristotle's Logic from the Standpoint of Modern Formal Logic*. Oxford 1951.

⁴ Die Bedeutung der kombinatorischen Methode wird besonders gut in der ungarischen Einleitung zum *Organon* des Aristoteles von S. SZALAI hervorgehoben. Budapest 1961. LXVIII — LXXIII.

Nach unserer Meinung ist es weder aufgrund der einen noch der anderen Konzeption möglich, eine Antwort auf die Fragen in Verbindung mit dem Charakter, der Entstehung, der philosophischen Herkunft und den Konsequenzen der griechischen Axiomatik zu finden.⁵

Wir sind der Auffassung, daß man die Logik des Aristoteles ohne die Geschichte der griechischen Mathematik ebenso wenig verstehen kann wie ohne die Geschichte der griechischen Philosophie. Es stellt sich uns also die Frage: Wie wurde aus der Logik eine deduktive Wissenschaft? Und wir versuchen, sie auf dem Boden dieser beiden — das griechische Denken auf jeder Stufe durchdringenden — Wissenschaften zu beantworten.

II

Die wissenschaftlichen, historischen und gesellschaftlichen Voraussetzungen für die Herausbildung der griechischen Wissenschaft

Wie bekannt, ist die Zeit für die Herausbildung der wissenschaftlichen Denkens der Griechen ungefähr auf das 6. Jh. vor der Zeitrechnung anzusetzen. Damals begann diese Art von Gedankengang, ohne die eine wissenschaftliche Erkenntnis nicht existiert. Wenn von früher griechischer Wissenschaft gesprochen wird, denkt man vor allem an die Philosophie und an die Mathematik. Und weder die eine noch die andere kann als voneinander isolierte Wissenschaft angesehen werden. Es ist fast gleichgültig, ob man Thales als Philosophen oder Mathematiker betrachtet, auf jeden Fall datieren wir den Beginn der griechischen Wissenschaft von diesem Philosophen, Mathematiker Thales an. Das Entstehen der griechischen Wissenschaft fällt mit dem Auftreten der spekulativen Philosophie bzw. der Thesen und Beweise zusammen. Die Logik aber ist ihrer Natur nach eine solche Wissenschaft, zu deren Zustandekommen schon andere Wissenschaften vorhanden sein müssen. Von der Logik zu sprechen und davon, daß die Logik zu einer Wissenschaft wird, bedeutet also auch in der Antike zwei verschiedene Dinge. Die Beobachtung der einen ist jedoch der Schlüssel für die andere. Die Entwicklung der Logik des Denkens bildet die Voraussetzung den Begleiter und das Ergebnis für die Herausbildung der Wissenschaften. Wenn wir eine Antwort darauf suchen, wie aus den empirischen Angaben eine Wissenschaft wird, dann muß im Mittelpunkt der Antwort

⁵ Die Rolle der Philosophie beim Zustandekommen des deduktiven mathematischen Denkens weist Á. SZABÓ in einer ausgezeichneten Studie nach: *The Transformation of Mathematics into Deductive Science and the Beginnings of its foundation of definitions and axioms. Scripta Mathematica*, Vol. XXVII. No. 1. 1960. — Die Grundlagen in der frühgriechischen Mathematik. *Studia Italiani di Filologia Classica* Vol. XXX. Fasc. 1. 1958. — *Eleatica. Acta Ant. Hung.* 3 (1955). — Anfänge des Euklidischen Axiomensystems. (In: *Zur Geschichte der griechischen Mathematik. Darmstadt 1965.*)

unbedingt die Analyse der logischen Verfahren stehen. Eine Untersuchung der Entwicklung der Methoden ist vom Gesichtspunkt der Wissenschaftsgeschichte deshalb so wesentlich, weil sich häufig darin das tatsächliche Voranschreiten in der Wissenschaft realisiert. Das Ergebnis kann auch zufällig sein, oder umgekehrt besteht die Möglichkeit, daß sich hinter naiven, irrtümlichen Annahmen und Ergebnissen glänzende methodische, logische Entdeckungen verbergen. Die Methode der Pythagoreer, mit der sie die Schlußfolgerung auf die Kugelgestalt der Himmelskörper zogen, war völlig falsch. Andererseits ist der Zahlenbegriff nach Pythagoras zwar ein Irrtum (seine mathematische Vorstellung vom Universum: das Himmelszelt besteht aus Harmonie und Zahl), die mit den Zahlen jedoch vorgenommenen Operationen, die pythagoreische Methode, führten zu solchen Entdeckungen, die mehrer Bücher der Elemente des Euklid ausmachen. (Beweise für das Gerade und Ungerade, die Vergleichbarkeit und die Entstehung der Zahlentheorie überhaupt).

Die Anfänge der griechischen Wissenschaft lassen sich vom Erscheinen der Lehrsätze, der argumentierenden, begründenden Verfahren an datieren. Offensichtlich aber ist dem Anspruch auf Begründung schon einiges vorausgegangen; das Auftreten dieser vom Typ her neuen Form der Wissenschaft kann deshalb nur verstanden werden, wenn man weiß, über welche Kenntnisse die Griechen verfügten, woher sie diese gewannen, und was es ist, was sie begründen wollten. Eine grundsätzliche Feststellung des Aristoteles bezieht sich auf diese Voraussetzungen der Forschung: «Aller Unterricht und alles Lernen geschieht, soweit beides auf dem Denken beruht, mittels eines schon vorher bestandenen Wissens . . . denn man erlangt die mathematischen Wissenschaften auf diese Weise und ebenso jede andere Wissenschaft.»⁶ Die Griechen können ihre mathematischen Kenntnisse teils von den Ägyptern, teils von den Mesopotamiern gewonnen haben. Eine Berufung auf die Sachkenntnis der ägyptischen Mathematik finden wir auch bei Aristoteles. (Metaph. A. 981/b). Das Hauptcharakteristikum der ägyptischen Mathematik⁷ besteht darin, daß sich das Gepräge der Probleme bezeichnenderweise aus dem Bereich der praktischen Arithmetik ergibt. Für jede Wissenschaft gilt — wenn man wirklich ihr Wesen erkennen will —, daß sie sich nicht von ihren gesellschaftlich-historischen Funktionen trennen läßt. In diesem Zusammenhang zeigt sich besonders bei der ägyptischen Mathematik, welche Rolle sie im gesellschaftlichen Leben tatsächlich spielte. Die Erkenntnis des Aristoteles — daß die Mathematik sich deshalb dort herausgebildet hat, erst und dann, als schon Kenntnisse

⁶ Aristoteles: Anal. post. I. 71^a 5. (Übersetzt von J. H. v. KIRCHMANN, Leipzig 1877.)

⁷ Zur Vermittlung der sich auf die ägyptische Arithmetik beziehenden Kenntnisse, die Angabe von Beispielen, verwendeten wir folgendes Material: O. NEUGEBAUER: Vorlesungen über die Geschichte der antiken mathematischen Wissenschaften. Berlin 1934. B. L. VAN DER WAERDEN: Science Awakening. Groningen 1954. B. FARRINGTON: Science in Antiquity. London 1936. D. STRUIK: A Concise History of Mathematics, New York.

vorhanden waren und es außerdem Menschen gab, die Zeit hatten, sich damit zu beschäftigen — weist auf jene unentbehrliche Bedingung der Wissenschaftsentwicklung hin, die wir heute mit dem Begriff der Herausbildung der gesellschaftlichen Arbeitsteilung bezeichnen.⁸ *Eines der Hauptmerkmale dieser Mathematik besteht in der Fixierung der Erfahrungen.* Diese praktische Arithmetik hatte die Aufgabe, die Fragen, die im Zusammenhang mit den Problemen der Kalenderrechnung, der Feldmessung, der Steuereinnahme usw. auftraten, zu beantworten. Es versteht sich von selbst, daß beim Lösen der praktischen Aufgaben die durch die Schule gegebenen Möglichkeiten das Wissen weiterentwickeln, denn wenn einmal die Ausbildung von Spezialisten (Feldmesser, Steuereintreiber usw.) beginnt, dann entstehen unbedingt auch die Tendenzen zur Abstraktion. Allerdings kann wirklich nur von Tendenzen gesprochen werden. *Diese Mathematik stellte nur den Rohstoff der Wissenschaft zur Verfügung, nicht mehr.* Keine Angabe, kein Zeichen läßt vermuten, daß sich hinter den ausgezeichneten technischen Lösungen irgendeine, bewußte abstrakte Tätigkeit voraussetzende, verallgemeinernde, gesetzmäßigkeiten ergründende Forschung verbirgt. Und gewiß werden in dieser Beziehung die verschiedensten späteren Entdeckungen unsere Kenntnisse nicht modifizieren können, weil auf dem hier gegebenen Niveau der gesellschaftlichen Entwicklung eine wissenschaftliche Systematisierung, d. h. die Entstehung der Wissenschaft, grundsätzlich nicht möglich war. Ihre Elementar-Mathematik trug additiven Charakter, die Mehrzahl der Probleme war so einfach, daß sie über die Gleichungen ersten Grades mit einer Unbekannten nicht hinausgingen. Das Hauptmerkmal der ägyptischen Arithmetik ist der Gebrauch der Bruchzahlen. Man schrieb jeden Bruch als Summen von Einheitsbrüchen, von solchen Brüchen, die den gleichen Zähler hatten, auf, z. B. $2/9 = 1/6 + 1/18$. Der Rhind-Papyrus enthält eine Tabelle zur Ableitung der Brüche vom Typ $2/n$ auf die Summe von Einheitsbrüchen. Der Papyrus gibt $2/n$ für jedes ungerade n von 5 bis 33 an.

Diese Rechentechnik hat von der Methode her gesehen zwei Seiten. Einerseits macht sie die Arithmetik außerordentlich schwerfällig, man könnte sagen unnötig kompliziert — damit wird auf jeden Fall die Entwicklung der

⁸ Wir unternehmen noch nicht einmal skizzenhaft den Versuch, die Genese der Wissenschaft im allgemeinen wiederzugeben. (Diese Aufgabe würde uns weit von unserem Thema fortführen. Den Interessanten an dieser Frage empfehlen wir das Studium solcher Arbeiten die das Problem nicht im Licht der Entwicklung je einer Fachwissenschaft untersuchen, wie z. B. O. NEUGEBAUER, VAN DER WAERDEN, oder TH. HEATS, sondern komplexe Arbeiten, die das Problem auf die Weise untersuchen, daß sie die in die Gesellschaft eingebettete dialektische Wechselbeziehung der Sprache, des Denkens erschließen. Die so geschehende Rekonstruktion der Herausbildung der Wissenschaft und ihrer Charakteristika findet der Leser unserer Meinung nach in der Konzeption von GY. LUKÁCS, die eine wahre Fundgrube philosophischer Tiefen und Höhen erglänzen läßt: G. LUKÁCS: Die Eigenart des Ästhetischen. Neuwied am Rhein—Spandau 1963. Kapitel I. und II., sowie in der klassischen marxistischen und bürgerlichen Literatur, auf die LUKÁCS in diesem seinem Werk hinweist: z. B. K. MARX: Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie. A. GEHLEN: Der Mensch. G. CHILDE: Stufen der Kultur usw.

Wissenschaft behindert; andererseits setzt sie aber recht ernste rechnerische Fertigkeiten voraus, das Erhalten der Summen verlangte beträchtliche geistige Anstrengungen. Bei den Lösungen einiger Probleme findet man die Keime der Theoriebildung; es zeigt sich z. B., daß die Summengleichung der geometrischen Reihe bekannt war. Die Probleme geometrischen Charakters stehen in Verbindung mit der Lösung von Meß-Aufgaben. Die Ergebnisse sind: Die Berechnung der Fläche des Dreiecks (die Hälfte der Multiplikation von Basis und Höhe), die Berechnung der Kreisfläche, wo bei man für die Zahl π den annähernden Wert von 3,1605 bekam. Vielleicht das bedeutendste Meßergebnis der Ägypter war die Berechnung des Rauminhaltes vom quadratischen Pyramidenstumpf.

Die ägyptische Geometrie darf nicht als Wissenschaft im Sinne der griechischen Wissenschaft gewertet werden, sie stellte einfach eine angewandte Arithmetik dar. So, wie auch die arithmetischen Probleme mit der praktischen Tätigkeit zusammenhingen (Beständigkeit der Qualität des Bronzegusses, des Brotes und des Biers), so waren die geometrischen Probleme mit der Bestimmung von Fläche und Rauminhalt verbunden. In all diesen Fällen kannte der Rechner, der die Messungen Verrichtende die Regeln, von denen die Berechnung abhing. Aber eine systematische Ableitung der Regeln kommt nirgends vor.

Die Griechen konnten also von den Ägyptern die Multiplikation, das Rechnen mit Einheitsbrüchen gelernt haben, und selbstverständlich wurde dies von ihnen weiterentwickelt. Gleichfalls von den Ägyptern mögen sie einige Regeln der Flächen- und Rauminhaltsbestimmung übernommen haben. Diese Kenntnisse bedeuteten jedoch für die Griechen nicht die Mathematik als Wissenschaft. Sie führten sie aber zu der Frage, wie man diese beweisen kann.

Eine stolze Bemerkung des Demokritos erhellt, daß er den *prinzipiellen Unterschied* zwischen der griechischen und ägyptischen Mathematik erkannt hat: «Niemand übertrifft mich in der Konstruktion von Geraden durch Beweis, auch keiner unter den ägyptischen Seilspannern».⁹ Wahrscheinlich spricht Demokritos hier von Feldvermessern, denen als Arbeitsgerät zu diesem Zweck das Seil diente.¹⁰

Gegen die Annahme, daß die Ägypter über mehr Kenntnisse verfügten, als sich aus den uns bekannten Papyri zeigt, und daß auch die Griechen dies wußten, sprechen zwei Bedenken. Einerseits, daß auf dem gegebenen Niveau der Entwicklung die wissenschaftliche Systematisierung, d. h. die Entstehung der Wissenschaft, grundsätzlich nicht möglich war. Andererseits das, worauf van der Waerden hinweist, nämlich daß die allgemeine Charakteristik der

⁹ Zitiert von VAN DER WAERDEN: a. W. S. 15.

¹⁰ Ebd. VAN DER WAERDEN: a. W.

Mathematik unverändert bleibt, gleichgültig ob man elementare oder entwickeltere Texte in Betracht zieht. Betrachtet man z. B. in unserer Zeit ein Handbuch für Ingenieure, dann läßt sich ohne weiteres das mathematische Niveau der Epoche daraus abstrahieren. Das Merkmal der ägyptischen Mathematik war das Rechnen mit Einheitsbrüchen, und das konnte keine Grundlage für höhere algebraische oder geometrische Verfahren liefern.

Die Fachliteratur stimmt darin überein, daß die mesopotamische Mathematik auf einer viel höheren Entwicklungsstufe gestanden hat als die ägyptische. Ein Beweis dafür ist unter anderem, daß man höhere Zahleneinheiten nicht durch ein neues Zeichen, sondern durch Stellenwerte ausdrückte. Dadurch wurden Schwierigkeiten bei der Multiplikation und dem Rechnen mit Brüchen vermieden. Eine logische Konsequenz der Einführung des Stellenwertsystems war die Einführung des Zero. Bedeutung der Einführung des 60er-Systems und des Stellenwertsystems wird auch durch unsere gegenwärtige Praxis bestätigt. Die Multiplikationstabellen verlieren — in ihrer Gesamtheit gesehen — ihre Trivialität. Sie enthalten nämlich das gesamte 60er Zahlensystem. Das Stellenwertsystem ermöglichte, daß die Tabellen die Durchführung aller möglichen Multiplikationen (von 1 bis 59) angeben, so, wie dies unsere 10er Multiplikationstabellen angeben.

Die höhere Entwicklungsstufe, auf der die babylonische Mathematik gegenüber der ägyptischen stand, zeigt sich auch darin, daß man nicht nur einfache Gleichungen ersten Grades lösen konnte, sondern — wie die Keilschriften bezeugen (um 1700 vor der Zeitrechnung, zur Zeit der Herrschaft Hammurapis) — auch die Lösungstechnik der Gleichungen zweiten Grades gut kannte. Diese Arithmetik machte die Herausbildung der Algebra methodisch schon möglich.¹¹ Diese Tendenz läßt sich durch die mathematischen Texte in beiden Gruppen beweisen.

Es gibt jedoch eine andere Voraussetzung für die Entwicklung und das hohe Niveau der Rechentechnik, nämlich daß die Babylonier die Schrift der Sumerer ideographisch verwendeten. Die Ideogramme waren als Sprache der Algebra außerordentlich geeignet. Einer der Schlüssel für den algebraischen Charakter der babylonischen Mathematik, bzw. für das Entstehen deren algebraischen Gepräges, ist — ebenso wie für die moderne Algebra — das Finden des entsprechenden Bezeichnungssystems. Für die Forscher der Wissenschaftsentwicklung bedeutet es nichts Überraschendes, daß die Wahl oder Ausarbeitung der geeigneten Symbolik nicht nur die Lösung des gegebenen Problems, sondern auch solche Entdeckungen ermöglichte, an die man gar nicht gedacht hatte.¹² So kam den frühen sumerischen und später akkadischen Ideogrammen

¹¹ Unsere auf den Charakter der babylonischen Algebra und Geometrie bezüglichen Kenntnisse entnehmen wir den Werken von O. NEUGEBAUER: *The Exact Sciences in Antiquity*, sowie Vorlesungen.

¹² Über die Frage siehe besonders: O. NEUGEBAUER: *Vorlesungen*. S. 67–72.

bei der Herausbildung der mathematischen Terminologie entscheidende Bedeutung zu, weil damit die Möglichkeit ständiger Symbole für die Operationen und arithmetischen Variablen gegeben war, und die einzelnen Operationen leicht zu überblicken und infolgedessen lehr- und lernbar wurden. In den Verwaltungsschulen der Babylonier gehörte die «algebraische Sprache» zum normalen Lehrstoff.

In bezug auf die Gesamtleistung der babylonischen Mathematik lassen sich folgende methodisch relevante Ergebnisse fixieren :

Das Wesen der babylonischen Algebra ist die Lösung von Gleichungen zweiten Grades in allgemeiner Form. Es gibt in den sogenannten Problemtexten zahlreiche Beispiele für Gleichungen höheren Grades und Verfahren zur Zurückführung derselben auf den zweiten Grad. Bewiesen ist die Tatsache, daß man Forschungen auf dem Gebiet solcher Probleme vornahm, die über die Algebra hinausgehen; dazu gehören die sich mit der Bestimmung der Exponenten befassenden Tabellen, oder — in konkreterer Form ausgedrückt — das Logarithmusproblem, ohne Erreichen eines allgemeinen Nutzens.

Ein außerordentlich wichtiges Moment stellt die Beurteilung des Charakters der babylonischen Geometrie dar. Wenn man das Problem unter dem Aspekt der dialektischen Wechselwirkung der wissenschaftlichen Kenntnisse und der gesellschaftlichen Praxis untersucht, muß man einsehen, daß die Geometrie auf dieser Stufe noch keinen geometrischen Charakter trug. Nicht die Geometrie war entwickelt, sondern die Arithmetik. Es besteht kein wesentlicher Unterschied zwischen der Aufteilung des Geldes und des Vermögens nach den Regeln oder der Aufteilung irgend einer Fläche. Die meisten Beispiele, Rauminhalts- und Flächenberechnungen, zeigen keine reine geometrische Auffassung,¹³ d. h. kein Bestreben, geometrische Theoreme aufzustellen und zu beweisen. Die Frage ist, wie sich diese Feststellung mit der Tatsache vereinbaren läßt, daß die Babylonier den Satz des Pythagoras kannten, daß sie den Wert von π annähernd gut angaben ($3\frac{1}{8}$), und daß sie den Kreisumfang in 360 Grad einteilten.

Man hat nachgewiesen, daß der Satz des Pythagoras mehr als tausend Jahre vor Pythagoras bekannt war. Wenn man das Problem historisch betrachtet, kann man unmöglich sagen, die gesellschaftliche Formation, der statische Charakter des Ostens biete eine Erklärung für die Annahme, daß bei den Babyloniern eine geometrische Wissenschaft existiert hat. Das würde die theoretische Einstellung nicht nur als Tendenz, sondern als Realität voraussetzen, in einer Epoche, in der die Verrichtung der Arbeit und jede Art von Objektivation technischen Charakter trägt und sozusagen nur das Ergebnis einer Einstellung ist. Der Gebrauch des «Satzes des Pythagoras» wird durch viele Beispiele bezeugt. Nach zwei Tafeln (aus 2000 v. u. Z.) ist eine Formel

¹³ O. NEUGEBAUER: *The Exact Sciences*. . . S. 45 — 47.

für gewisse Dreiecke gegeben, bei denen man in Kenntnis der Katheten die Länge der Hypotenuse ausrechnen kann. Diese empirische Formel läßt sich in dem Falle verwenden, wenn das Verhältnis der Katheten 10 : 40 ausmacht.¹⁴ Unbestreitbar haben wir es hier jedoch mit einem methodischen Fortschritt zu tun, da innerhalb der Empirik nicht mehr von Einzelmessungen, sondern von einer Formel die Rede ist. Gleichzeitig aber beweisen alle Angaben, daß auf das Erkennen der geometrischen Gesetzmäßigkeit keine Frage danach folgt, was diese geometrische Form bedeutet, und warum sie die gegebene Gesetzmäßigkeit zeigt. Die Kenntnisse geometrischer Art ähneln eher einem Kochbuch, in dem eine ausgezeichnete Hausfrau die Erfahrungen langer Jahre niederlegt: das «wie» schreibt sie auf, aber die Frage nach dem «warum» wird von ihr nicht gestellt. Dabei ist jedoch das gegebene Problem und seine Lösung von Gesichtspunkt der Wissenschaftsentwicklung nicht nur deshalb interessant, weil es die Kenntnisse in bezug auf die Eigenschaften des rechtwinkligen Dreiecks vermehrte (und dies die Griechen nicht mehr zu entdecken brauchten), sondern auch deshalb, weil es schon Anzeichen des abstrakten Interesses enthält. Diese Entdeckung schließt nämlich — wenn ein Niveau vorausgesetzt wird, auf dem man die algebraischen Gleichungen zweiten Grades lösen kann — die Erkenntnis ein, daß jede Dreierzahl, 1, b und d, die die Relation $1^2 + b^2 = d^2$ erfüllt, als Seiten des rechtwinkligen Dreiecks zu verwenden ist. Aus dieser Kenntnis ergibt sich wirklich die Frage, welche diese Zahlen sind. Im Zusammenhang mit dieser Tatsache, der herrschenden mathematischen Anschauung stellt Neugebauer mit Recht fest: Es ist nicht besonders überraschend, daß die babylonischen Mathematiker das zahlentheoretische Problem der Herstellung der pythagoreischen Zahlen erforschten. Diese pythagoreischen Zahlen waren nicht der einzige Fall des Forschens nach den Relationen zwischen den Zahlen. Dabei spricht aber nichts dafür, daß man die Primzahlen erkannt hat.¹⁵

Über die wissenschaftliche Leistung¹⁶ der Mesopotamier läßt sich ungefähr die Feststellung machen, daß der Gehalt der babylonischen Mathematik elementar geblieben ist, so bewundernswert das numerische und algebraische Bewandernstein bei der Lösung der praktischen Aufgaben auch erscheint, und wie sehr auch das abstrakte Interesse innerhalb der durch dieses Bewandernstein gegebenen Möglichkeiten zustandekam.

Trotzdem besitzen die Ergebnisse der Babylonier bei der Herausbildung der griechischen Wissenschaft unzweifelhaft eine größere Bedeutung als die der Ägypter. Mit den sehr primitiven Mitteln der ägyptischen Mathematik wäre die Entdeckung der Irrationalität von $\sqrt{2}$ ein wahres Wunder gewesen. Die babylonische Mathematik hat dagegen ein solches System und die Mittel geschaffen, jene Formen der Arithmetik, in denen die Griechen dies später

¹⁴ Siehe FARRINGTON: a. W. S. 24—25

¹⁵ O. NEUGEBAUER: a. W. S. 35—40

¹⁶ Ebd. S. 48

entdecken konnten. Anders formuliert: Die Babylonier trugen wirklich die Bausteine der Wissenschaft, sowohl im Tatsachenmaterial als auch in der Methode, zusammen. Wieder hat Neugebauer ein bemerkenswertes Argument gegenüber denjenigen, die die Ergebnisse überbewerten. Und zwar: Es ist möglich, daß die Babylonier in Hinsicht auf $p^2 = 2q^2$ erkannten, daß es für p und q keine Lösung in einer ganzen Zahl gibt. Wenn wir dies nur deshalb nicht wissen, weil wir keine Information darüber haben, die Quellen nicht kennen, dann bleibt doch die Tatsache bestehen, daß die Konsequenzen dieses Ergebnisses nicht realisiert wurden. D. h. die babylonische Mathematik konnte die Schwelle der präwissenschaftlichen Denkweise nicht überschreiten. Diese historische Aufgabe blieb den Griechen vorbehalten.¹⁷

Am Ende des zweiten Jahrtausends v. u. Z. wuchs im Bereich des Mittelmeeres — infolge der wirtschaftlichen und politischen Veränderungen (Völkerwanderung, die auf die Bronzezeit folgende Eisenzeit, Verfall der Macht von Ägypten und Babylonien usw.) — die Rolle und Bedeuteng neuer Völker an, unter anderem die der Phönizier und der Griechen. Nach diesen kritischen Jahrhunderten stabilisiert sich zwar der Alte Orient — unter Bewahrung seiner traditionellen Formen — aufs Neue und gewinnt frische Kraft, aber die Geschichte der Wissenschaft setzt sich nicht hier, sondern im 7. und 6. Jh. v. u. Z. in der einen neuen Typus darstellenden griechischen Gesellschaft fort.

Bei der Herausbildung der griechischen Wissenschaft spielte unzweifelhaft das Kenntnismaterial, das sich in der ägyptischen und babylonischen Kultur bzw. unmittelbar in den ägäischen Kulturen angehäuft hatte, eine große Rolle. Dieses angehäuften Kenntnismaterial an sich gibt aber noch keine Erklärung auf die Frage, warum gerade aus diesem Kenntnismaterial bei den Griechen eine Wissenschaft wurde. Es wäre äußerst verlockend von einem «Griechischen Wunder» zu sprechen, auch schon deshalb, weil aus dem Zeitraum um 1000 v. u. Z. das beweisende Tatsachenmaterial außerordentlich lückenhaft ist. Aber die Konzeption des «griechischen Wunders» beweist gar nichts.

Die Erklärung liegt in der qualitativ von Grund auf anderen gesellschaftlichen und historischen Situation, die die griechische Entwicklung als Ganzes determinierte. Und dementsprechend muß vom Gesichtspunkt unseres Gegenstandes der wesentlichste Unterschied zwischen der Entwicklung des Alten Orients und Griechenlands in der — den Unterschieden der gesellschaftlichen Struktur entspringenden — Denkweise gesucht werden.

¹⁷ Wir haben keine Möglichkeit für einen Überblick über eine im wissenschaftlichen Denken des Altertums keine geringe Rolle spielende Wissenschaft, die Astronomie. Dieser Faden der Entwicklung würde uns von unserem Thema abbringen. Nur soviel sei angemerkt, daß die exakten Berechnungen, die oben behandelten Kenntnisse, die babylonische Astronomie völlig durchdringen. Auf diesem Gebiet überschreiten sie — besonders in den letzten Jahrhunderten vor der Zeitrechnung — das präwissenschaftliche Niveau! In all diesen Fragen verweisen wir den Leser jedoch wieder auf die Facharbeiten der Wissenschaftsgeschichte.

Nach Marx' genialer Analyse ist das entscheidendste Moment der Entwicklung der Zerfall der Formen der Urgemeinschaft, die Herausbildung des Privateigentums. Wie Marx sagt: «Voraussetzung bleibt hier für die Aneignung des Grund und Bodens Mitglied der Gemeinde zu sein, aber als Gemeindemitglied ist der Einzelne Privateigentümer».¹⁸ Diese neue gesellschaftlich-ökonomische Formation schafft grundsätzlich neue Voraussetzungen auch für die Entwicklung der Wissenschaft.

«In dem Akt der Reproduktion selbst ändern sich nicht nur die objektiven Bedingungen, z. B. aus dem Dorf wird Stadt, aus der Wildnis gelichteter Acker etc., sondern die Produzenten ändern sich, indem sie neue Qualitäten aus sich heraus setzen, sich selbst durch die Produktion entwickeln, umgestalten, neue Kräfte und neue Vorstellungen bilden, neue Verkehrsweisen, neue Bedürfnisse und neue Sprache».¹⁹ Der Mensch, das Individuum wird als Schöpfer und als Produkt der Stadt, der städtischen Kultur befreit. «Die klassische alte Geschichte ist Stadtgeschichte».²⁰ Die Kultur bildet nicht mehr das Privileg der östlichen Beamtenschicht oder der anonymen Gruppe des Priesterordens.

Gemeinsamer Ausgangspunkt der verschiedenen Eigentumsformen, der asiatischen, antiken und germanischen Eigentumsform (auch wenn sie sich unter ungleichartigen historischen Bedingungen und zu verschiedenen Zeiten herausgebildet haben) ist das gemeinsame Stammeseigentum.²¹ Dies wurde von den asiatischen Völkern konserviert, die Griechen und Römer entwickelten daraus die antike Form und die Germanen die feudale Form. Diese drei Formen bilden je ein Kettenglied der Menschheitsentwicklung und sind nur in ihrer Aufeinanderfolge möglich. Die frühe naturgegebene Stammesgemeinschaft ist die Voraussetzung und der Eckpfeiler der Herausbildung aller drei Eigentumsformen, aber in unterschiedlichem Maße, und wenn man die drei Formen von diesem Gesichtspunkt aus nebeneinander bzw. — richtiger — hintereinander stellt, ergibt sich das Bild der Verselbständigung des Individuums, des Zerreißen der «Nabelschnur» zur natürlichen Gemeinschaft. In Asien geschieht dieses Zerreißen nicht, im europäischen Altertum wird es durch die Spaltung der frühen Form bewirkt, die schließlich im europäischen Feudalismus die Basis der Gesellschaft bildet.

Bei der Herausbildung der Eigentumsform, dabei, welche sich herausbildet, spielen zahlreiche äußere und innere, allgemeine und besondere Faktoren eine Rolle. Bei der Herausbildung der antiken Form hatte die Begrenztheit

¹⁸ K. MARX: Grundrisse der Kritik der Politischen Ökonomie. Berlin 1953, S. 379

¹⁹ a. W. S. 394

²⁰ a. W. S. 382

²¹ Siehe: F. TÓKEI: Zur Frage der asiatischen Produktionsweise. Neuwied und Berlin 1969. (Im Weiteren nehmen wir die Darlegungen und Zusammenfassungen von F. TÓKEI zur Grundlage, besonders S. 45 — 87)

des Bodens unbedingt einen Einfluß, so wie bei der asiatischen die natürliche Gegebenheit der unermesslichen Bodenfläche.

Die Herausbildung des griechischen Privateigentums an Boden — das zum Maßstab der europäischen Entwicklung wurde, das ermöglichte, daß gerade die Griechen «die normale Kindheit der Menschheit» erlebten (Marx) — kam durch die zufällige Vereinigung und besonderen Voraussetzungen zahlreicher Faktoren zustande und wurde gleichzeitig zum grundsätzlichen Faktor der Entwicklung der ganzen Menschheit. In diesem Prozeß, in dieser Zusammenfassung, spielte das Vorhandensein der asiatischen Zivilisation keine geringe Rolle. Also konnten z. B. die griechischen Handelsleute im Besitze eines stabilen Absatzmarktes ihre Tätigkeit ausüben und Handelsstädte gründen.²² Dabei, daß die griechische Stadt überhaupt anders sein konnte als die östliche, spielt der Charakter der asiatischen Produktionsweise eine ebenso große Rolle wie der Feudalismus bei der Herausbildung des Kapitalismus. Die Unzerstörbarkeit des Stammeseigentums in Asien und die Entstehung des Privateigentums an Boden in Griechenland sind einerseits der Grund für das Stagnieren der östlichen Gesellschaft und andererseits für die sprunghafte Entwicklung der griechischen Gesellschaft und als Folge davon der Entwicklung anderer Völker Europas. D. h. die Gesellschaft produziert in Griechenland eine andere Basis für die Wissenschaft als im Osten. Diese andere gesellschaftliche Aktion schafft andere Objektivationen in diesem strengen Zusammenhang, wie er in der prägnanten Formulierung von Marx vor uns steht: «... und eine *andere* Basis für das Leben, eine andere für die *Wissenschaft* ist von vornherein eine Lüge.»²³

Die griechische Stadt stellt den Stadtstaat der verschiedenen gesellschaftlichen Schichten, der Grundbesitzer, Händler, Handwerker dar.

Im Gegensatz zur östlichen Hierarchie erweitert die Polis den Bewegungsradius sowohl in der Produktion als auch in den Staatsformen. Das Auftreten der Demokratie in den Institutionen, den Bewußtseinsformen, d. h. auf allen Gebieten des Lebens der Polis (jetzt abgesehen von den unterschiedlichen Erscheinungsformen derselben) ist eine notwendige Begleiterscheinung dieser Gesellschaftsordnung neuen Typus', die entscheidende Voraussetzung für das Entstehen der Wissenschaft. Die politische Demokratie machte es möglich, daß sich die Wissenschaft von der Religion lösen konnte. Wie Gy. Lukács sagt: «Natürlich bedeutet die so errungene Freiheit zur Selbstbewegung der Wissenschaft nicht ihre konfliktlose Evolution.»²⁴ Andererseits werden als

²² G. CHILDE: *The Prehistory of European Society* (Harmondsworth 1958), Er analysiert ausführlich aufgrund archäologischer Funde das Verhältnis der ägäischen Kultur zur östlichen, und sieht in erster Linie in den Möglichkeiten des Handels den Grund dafür, daß diese Völker wegen der Teilnahme an der östlichen Akkumulierung ihre Städte weiterentwickeln konnten, ohne daß eine zentralisierte Macht zustande gekommen wäre.

²³ K. MARX: *Ökonomisch-Philosophische Manuskripte*. Leipzig 1970. S. 194

²⁴ G. LUKÁCS: ebd. S. 142 und 139–145

Folge dieser Situation durch das Befreien von der offiziellen Religion neue Ansprüche und Bedürfnisse geschaffen: die Philosophie wird geboren. Diese gesellschaftliche Form bewirkt, daß die verschiedenen schon vorhandenen Kenntnisse (Mathematik usw.) im Prozeß ihrer Verallgemeinerung zur Weltanschauung einen neuen Sinn gewinnen. Die Verallgemeinerung zur Weltanschauung tritt inhaltlich und methodisch gleicherweise in einer neuen Qualität in der Entwicklung der Menschheit auf. Vor allem dadurch, daß die Frage nach dem wissenschaftlichen Spezifikum der Erforschung und Erkenntnis der Wirklichkeit aufgeworfen und geklärt wurde. Diese Fragestellung und Antwort kann nur, philosophisch existieren! Völlig mit Gy. Lukács übereinstimmend, lassen sich die methodischen Grundlagen der Entwicklung der griechischen Wissenschaft in folgendem erfassen: «Die wissenschaftliche Art der Widerspiegelung der Wirklichkeit ist ein Desanthropomorphisieren sowohl des Objekts wie des Subjekts der Erkenntnis . . . Der konkrete Ausbau wird das Ergebnis einer späteren Entwicklung sein, die methodologischen Grundlagen sind aber bereits hier niedergelegt; daß das Subjekt der Erkenntnis eigene Instrumente, Verfahrensweisen ersinnt, mit deren Hilfe es einerseits die Rezeption der Wirklichkeit unabhängig von den Schranken der menschlichen Sinnlichkeit macht, andererseits aber die Selbstkontrolle sozusagen automatisiert . . . Es entspricht der Lage der griechischen Kultur, daß die desanthropomorphisierende Tendenz der Vorsokratiker notwendig in einer Kritik der Mythen, die Inhalt und Form des religiösen Weltbildes der Zeit bestimmen, kulminiert.»²⁵

Der Bewußtmachung des Denkens über die Welt kommt in der Entwicklung der Wissenschaft eine entscheidende Rolle zu. Wir wollen bei weitem nicht behaupten, daß von einer ungebrochenen Entwicklung die Rede sein wird, denn in der platonischen Philosophie z. B. kehrt die Erhöhung des Bewußtseins zu einer weltanschaulichen Ordnung wieder zum Anthropomorphismus zurück. Doch zu dieser Zeit existiert die Wissenschaft schon. Sie kann nur so und in dem Sinne philosophisch begründet existieren, wie aus dem Alltag von «man weiß es nicht, aber man tut es» das «man weiß es und tut es» als höhere menschliche Tätigkeitsform, Wissenschaft, entsteht. Im Wissenschaftsbegriff des Aristoteles ist dieses hochstehende Verhalten von neuem Typus klar zu erkennen: «Das Wissen dessen, was etwas ist, bedeutet genau dasselbe, wie das Wissen dessen, was der Grund dafür ist, daß es dieses Etwas gibt.»²⁶

Die neue Leistung, mit der die Griechen die Wissenschaft ermöglichten, ist die Philosophie. Aus ihr und mit ihr zusammen entwickeln sich im Rahmen ihrer Möglichkeiten und Grenzen die exakten Wissenschaften. Um den Faden der griechischen Wissenschaft — Philosophie — Mathematik — Logik abwickeln zu können, gilt es die Besonderheiten der griechischen Sprache und

²⁵ G. LUKÁCS: ebd. S. 146—147

²⁶ Aristoteles, Anal. post. II. 9. 93^a5

Schrift als vom Gesichtspunkt der obengenannten Disziplinen nicht gleichgültigen Faktoren in Betracht zu ziehen. Unsere bisherigen Kenntnisse über die Schriftdenkmäler in griechischer Sprache wurden durch die Entzifferung von Linear B²⁷ modifiziert. Aufgrund der frühesten Schriftdenkmäler der griechischen Sprache, der Linear B-Tafeln aus der mykenischen Epoche, läßt sich die Gesellschaftsstruktur dieser Zeit als der Gesellschaftsstruktur der (in erster Linie kleineren) Staaten des Alten Orients verwandt betrachten. Und daraus kann man vielleicht auch die Schlußfolgerung ziehen, daß Niveau und Charakter der wissenschaftlichen Kenntnisse der Epoche ebenfalls einander ähnlich waren. Dies unterstützt die Tatsache, daß — wie die Tafeln bezeugen (obwohl sie doch recht praktischen Charakter tragen) — die Menschen jener Zeit die zur Feststellung der Summierungen, Subtrahierungen und Proportionen nötige Fertigkeit besaßen.²⁸ Und obwohl es keinerlei Texte wissenschaftlicher oder didaktischer Art gibt (z. B. Multiplikationstafeln) besteht kein Grund anzunehmen,²⁹ daß die Griechen im Gebrauch der sinn- und wirkungsvollen Meßmethoden und der arithmetischen Technik, die den alltäglichen Zielen der Palastwirtschaft, des Handels und der Baukunst dienten, hinter ihren Nachbarn zurückgeblieben wären. Ihre Silbenschrift jedoch war ebenso ungeeignet, mathematische Symbolik auszudrücken, wie die östlichen — nicht ideogramatischen — Silbenschriften. Uns fehlt die Grundlage, aus diesen entzifferten Denkmälern der mykenischen Kultur, auch den späteren Zustand (8. Jh. v. u. Z.) der griechischen Geistesentwicklung in seiner Ganzheit verstehen zu können. So nützliche Quellen diese Denkmäler für das Kennenlernen des wirtschaftlichen gesellschaftlichen, und — in weit geringerem Maße — geistigen Lebens der Epoche darstellen, können sie doch, schon von ihrem Gepräge her, als Widerspiegelung der Bewußtseinsentwicklung nicht mit den homerischen Epen verglichen werden. In Homers Gedankenwelt und Sprache stehen wir einer hochentwickelten Objektivation gegenüber. Seine Helden sind komplizierte Charaktere. Nach Homers Intention wählt Achilles selbst sein Schicksal und nimmt es freiwillig auf sich. Er ist der einzige Mensch, der weiß, was ihn erwartet, und das gewählte Schicksal bedeutet für ihn ein Gesetz! In der Verquickung von historischen Geschehen und menschlichem Charakter wird er zum Lenker und Erwähler des Menschenschicksals. Die ersten Schriftwerke berichten schon von dem entwickelten Weltbild eines zum Menschen gewordenen Menschen. Nach Goethes Meinung kann man nicht mehr vom Menschen zeigen als eben sie: Achilles, den mutigen und Odysseus, den klugen Menschen. Homer zeigt in der «Ilias» von der Despotie der Götter befreite Menschen. Dies ist die Voraussetzung ihres Handelns.

²⁷ SIEHE: M. VENTRIS — J. CHADWICK: Documents in Mycenaean Greek. Cambridge 1956.

²⁸ VENTRIS-CHADWICK: a. W. S. 290

²⁹ ebd. S. 117

Die Werke Homers³⁰ fixieren eine solche Stufe der menschlichen Geschichte, die bereits in vieler Beziehung desanthropomorphe Tendenzen aufweist, deshalb projiziert diese Epoche die Möglichkeit des Zustandekommens der desanthropomorphen Wissenschaft schon voraus.

Vom Gesichtspunkt der Wissenschaftsentwicklung gesehen dokumentiert das erste große griechische Schriftwerk das Vorhandensein einer grundlegend wichtigen Voraussetzung. Das aber ist der Reichtum der Sprache im Ausdruck und ihre strukturelle Gegliedertheit, was dann zum natürlichen und notwendigen Mittel der spekulativen griechischen Philosophie wird. Wir kommen später noch darauf zu sprechen, daß die Griechen nicht nur in einer gegebenen Sprache denken, sondern auch über die Sprache nachdenken, philosophieren, und daß diese Untersuchungen der Sprache, die eigentlich schon mit Herakleitos und hauptsächlich den Sophisten ihren Anfang nehmen, sich in «Kratylos| und «Sophistes» von Platon, der Hermeneutik des Aristoteles und weiterhin in der stoischen Logik fortsetzen — durch die Herausbildung der formalen Denkweise entscheidend am Zustandekommen der stoischen Logik beteiligt waren.³¹

Zu den größten Erfolgen der griechischen Entwicklung im 9.—8. Jh. v. z. Z. gehört das Neuerscheinen der Schriftlichkeit, und zwar auf einer höheren Stufe als vorher, unter der Verwendung des alphabetischen Schriftsystems.³² *Die Schriftlichkeit wurde zu einer der entscheidendsten Voraussetzungen für die Weiterentwicklung des Denkens, für die Fixierung der Kenntnisse und damit für die Herausbildung des wissenschaftlichen Denkens in Europa, zum Schatz der Griechen.*

Die griechische phonetische Schreibweise brach mit der primitiven Schreibweise des Alten Orients, d. h. die Griechen fanden die ihrer reichen Ausdrucksmöglichkeit entsprechende Schreibweise und bahnten damit auch der theoretischen Forschung den Weg. Besonders für das Zustandekommen der mathematischen Wissenschaften, der Geometrie oder auch der Logik, stellt die alphabetische Schrift eine unerläßliche Bedingung, ein wichtiges Mittel dar. Als Beispiel soll einer der in allgemeiner Form formulierten Syllogismen des Aristoteles dienen:³³ Wenn A das Objekt von jedem B und B das

³⁰ In der Beurteilung der homerischen Werke schließen wir uns wieder dem Standpunkt von TÖKEI an: «... die homerischen Epen waren für die Menschen des Altertums einfach politische 'Handbücher' — das ist eine bekannte Tatsache — die Handbücher der Polis-Organisation und -Verwaltung, des Polis-Lebens. Jeder Mythos, jede Sage, jede Episode, ja sogar jede Formel, jeder Ausdruck der 'Ilias' und der 'Odyssee' bezogen sich für die Menschen des Altertums genauso auf die ursprüngliche (und ideale) Struktur der Polis wie die Geschichte von Achilleus' Zorn und Odysseus' Heimkehr in ihrer Gesamtheit und ihrer Komposition. TÖKEI: *Antikvitás és feudalizmus* (Antike und Feudalismus). S. 124

³¹ Siehe: R. H. ROBINS: *Ancient and Mediaeval Grammatical Theory in Europe*. London 1951.

³² In bezug auf die Geschichte der griechischen Schrift siehe: H. JENSEN: *Die Schrift in Vergangenheit und Gegenwart*, Glückstadt (Hamburg) 1932. D. DIRINGER: *The Alphabet*, London 1968. Band I—II.

³³ Aristoteles, *Anal. prior. I*, 4. 25^b 35.

Objekt von jedem C ist, dann ergibt sich notwendigerweise, daß A das Objekt von jedem C ist; (*εἰ γὰρ τὸ Α κατὰ παντός τοῦ Β καὶ τὸ Β κατὰ παντός τοῦ Γ, ἀνάγκη τὸ Α κατὰ παντός τοῦ Γ κατηγορεσθαι*). Es leuchtet sofort ein, daß die allgemeine Gültigkeit des Syllogismus von der Ordnung der in ihm enthaltenen Varianten und Konstanten abhängt, dafür aber ist das gutgewählte Buchstabensymbol der rationalste Ausdruck. Am besten wird dies durch die Tatsache bewiesen, daß man in der Mehrzahl unserer Lehrbücher die Syllogismen noch auf diese Weise schreibt.

III

Die frühe griechische Wissenschaft

1. Die Ionische Wissenschaft

Die griechische Wissenschaft nimmt an der Küste Kleinasiens in den ionischen Städten ihren Anfang. Historische und wissenschaftsgeschichtliche Arbeiten stimmen darin überein, daß dies nicht zufällig ist. Die Ionier standen in intensiver vielseitiger Handels-, Kultur- und Sprachverbindung mit ihren östlichen und südöstlichen Nachbarn. Der von der klassischen attischen Polis abweichende Charakter dieser kleinasiatischen Städte erklärt sich eben dadurch, daß sie sich in Kleinasien und an der Küste befinden. Aus den gesellschaftlich-historischen Verhältnissen des ionischen Polis-Typus, und allein nur daraus, ist der Naturanschauungs-Charakter der ionischen Philosophie zu verstehen, und auch, daß die sich daraus entwickelnde mathematische, geometrische Betrachtung sich auf das Niveau der Anfänge der Wissenschaft erhoben hat.

Der ionischen Philosophie wird häufig ihr spekulativer Charakter, ihre Uninteressiertheit an den gesellschaftlichen Problemen vorgeworfen. Diese Beurteilung ergibt sich wahrscheinlich daraus, daß die Anhänger der traditionellen Betrachtungsweise³⁴ die Ergebnisse der neuesten historischen Forschung nicht berücksichtigen, nicht die Konsequenzen daraus ziehen. Wir wissen, daß die kleinasiatischen griechischen Städte in mancher Hinsicht verwandte Züge mit der östlichen Zivilisation beibehielten, und daß sie infolge ihrer «Küstenlage» als Zwitter teils durch das Bewahren der östlichen Tradition, teils durch die Herausbildung des griechischen Typus gekennzeichnet waren. Es entspricht wirklich den Tatsachen, daß die klassische antike Polis-Struktur sich nicht hier herausgebildet hat. Daß in Ionen eine Naturphilosophie zustandekam, ist unter anderem auch eine Folge des Kontaktes mit den östlichen Kulturen. Aber das Zustandekommen der Naturphilosophie darf nicht als Nega-

³⁴ Diese traditionelle Betrachtungsweise kommt in den Werken von G. THOMSON: *Frühgeschichte Griechenlands und der Ägäis*. Berlin 1960; und Á. HELLER: *Az arisztelési etika és az antik ethos* (Die aristotelische Ethik und das antike Ethos). Budapest 1966. Kap. II. zum Ausdruck.

tivum aufgefaßt werden, wie es die traditionelle Betrachtungsweise, die Sokrates-zentrische Auffassung eingibt. Die Naturphilosophie muß man als erste Erscheinungsform der Wissenschaft werten. Sie bezeichnet die Herausbildung einer Denkweise von neuem Typus, jener Denkweise, die die Fachgemäßheit der babylonischen und ägyptischen empirischen Angaben synthetisiert. Hier wurden jene methodologischen Prinzipien ausgearbeitet, die die unumgänglichen Voraussetzungen einer Fachgemäßheit auf hoher Ebene, der Fachgemäßheit auf hoher Ebene, der Fachgemäßheit des wissenschaftlichen Systems, darstellen. Die neuartige Fragestellung, die die Wissenschaft der Mathematik, der Geometrie in Gang bringt, ist das historische Verdienst der ionischen Philosophen. G. Childe irrt sich, wenn er behauptet daß die Vorgänger der heutigen Wissenschaftler die Töpfer des Altertums sind.³⁵ Die Vorgänger der heutigen Wissenschaftler sind all die namenlosen Mathematiker, Astronomen und Geometer, deren Arbeiten in der Bibliothek des Assurbanipal gesammelt wurden, und die sie wahrscheinlich kennenden und aufgrund dieser fachgemäßen Kenntnisse «spekulierenden» ionischen Philosophen, die jene Grundhaltung entdeckten, die der Wissenschaft unveräußerlich zugehört.

Ein anderer Grund für die irrtümliche Beurteilung des ionischen Denkens ist in der Betrachtungsweise zu suchen, wonach die Syllogistik des Aristoteles durch sein biologisches Interesse zustandekam. Die Logik des Aristoteles hätte ohne die Ausarbeitung der beweisenden Verfahren (die hypothetische Methode usw.), die Entdeckung der Gesetze der Logik und ohne die Existenz der formalen Betrachtungsweise nicht entstehen können. Dies jedoch wurzelt in der ionischen Naturphilosophie, dort ist ihr Anfang zu suchen.

Die Bedeutung des ionischen Erbes besteht eben darin, daß durch das Entdecken der Wirksamkeit der rationellen menschlichen Erkenntnis auch die Natur in den Wirkungsbereich der Untersuchungen geriet. Und zwar so, daß man die Ursachen, die Gründe suchte. Gerade das nahm man wahr, wodurch die Wissenschaft zur Wissenschaft wird. Methodologisch bedeutet nämlich die Erforschung der Antwort auf die Frage, was das Wesen oder der Grund der Welt ist, einen Schritt von unermesslicher Tragweite. Es stimmt nicht, daß die Ionier nur «spekuliert» haben und nicht die Gesetze suchten. Ihre Bedeutung besteht gerade darin, daß sie auch ohne empirische Kenntnisse Gesetzmäßigkeiten erforschten und entdeckten, die Natur in ihrer Ganzheit «so wie sie sich gibt» (Engels) auffaßten.

Aristoteles selbst — auch wenn er die Einseitigkeit der frühen ionischen Philosophen feststellt — sieht trotzdem in ihnen die ersten Begründer der Wissenschaft. In seiner Metaphysik schreibt er: «Von den ältesten Philosophen nun waren die meisten der Ansicht, daß die Ursachen von materieller Art allein als die Prinzipien der Dinge zu gelten hätten. Das woraus alle Dinge

³⁵ G. CHILDE : a. W.

stammen, woraus alles ursprünglich wird und worin es schließlich untergeht, während die Substanz unverändert bleibt und sich nur in ihren Akzidenzen wandelt, dies bezeichnen sie als das Element und als das Prinzip der Dinge . . . Was dagegen die Anzahl und die nähere Bestimmung eines derartigen Prinzips betrifft, so findet sich darüber keineswegs bei allen die gleiche Ansicht. Thales, der erste Vertreter dieser Richtung philosophischer Untersuchung, bezeichnet als solches Prinzip das Wasser. Auch das Land, lehrte er deshalb, ruhe auf dem Wasser.»³⁶

Aristoteles greift im Geiste der eigenen Wissenschaftsauffassung auf die Vorgänger zurück, indem er gleichsam gemeinsame Gedanken bzw. Bestätigung bei ihnen sucht. Die Tatsache, daß Aristoteles nach Vorfahren in den ionischen Vorgängern sucht, ist an sich noch kein Beweis für unsere Behauptung, dient aber unbedingt zu ihrer Unterstützung. Schließlich kann es kein Zufall sein, daß die Ursache, die Gründe bzw. die Prinzipien, auf die die Gründe zurückgehen, — also alle Seiten der die Wissenschaft durchdringenden Tätigkeit, im Sinne des Aristoteles alle Ursachen und alle Prinzipien, — eben durch die ionischen Philosophen erhellt wurden.

Aristoteles' Anleitung, wie man einen Gedanken bewerten, ihn aus den ihm eigenen historischen Verhältnissen verstehen und seine Bedeutung erkennen kann, ist noch heute maßgebend: «Demzufolge müßte man annehmen, es gebe nur eine Art des Grundes, diejenige, die man als den materiellen Grund bezeichnet. Als man aber in diesem Sinne weiter vorging, zeigte die Sache selbst den Forschern den Weg nach vorwärts und zwang sie, weiter zu suchen.»³⁷

Es scheint, daß Aristoteles klar gesehen hat, worin die Bedeutung der ionischen Philosophie besteht; er entdeckte, daß die Ionier trotz ihrer Einseitigkeit Ursachen suchen, logische Zusammenhänge zwischen den beobachteten Erscheinungen und den davon abgeleiteten, abzuleitenden allgemeinen Thesen finden. Der Gedanke des Thales, wonach das Urprinzip (Arche) das Wasser ist (weil ohne es kein Leben möglich ist), stellt den ersten wissenschaftlichen Schritt dar, der deshalb getan werden mußte, damit sich diese durch und durch neue und im Grunde richtige Methode, die Welt aus sich selbst — wir würden heute sagen: aufgrund ihrer eigenen Gesetze — zu erklären, in der Unendlichen oder Unbestimmten des Anaximandros («Anfang und Ursprung des Bestehenden ist das Apeiron»)³⁸ verallgemeinern konnte. Sehr recht hat B. Farrington, wenn er die Gesamtleistung der miletischen Philosophen darin sieht, daß ihre Methode richtig war, daß sie die Erscheinungen des Himmels und der Erde im wesentlichen für identisch hielten.

Entsprechend der Hauptzielsetzung unserer Forschung stellen wir die Frage, ob die von Thales ausgehende, erste Prinzipien forschende, begründende

³⁶ Aristoteles, *Metaphysik*, Jena 1907, Übers. A. LASSON I. Buch II. 983 b

³⁷ ebd. 984 a

³⁸ VS⁴ 1922, 2. 1. (Diog. II. 1.).

Tätigkeit die Basis für die Thesen, für die Ableitungen, d. h. die Beweise, — also für das Erscheinen der Wissenschaft in der Geometrie — sein konnte? Unserer Meinung nach, ja. Dieselbe Denkweise, die anstelle von Mythen eine philosophische, also wissenschaftlichen Anspruch befriedigende Erklärung der Welt gibt, rückt die Geometrie von der Ebene der empirischen Kenntnisse weg und ermöglicht es, daß neben dem praktischen Feldmesser auch der theoretisch eingestellte Geometer, der Wissenschaftler, erscheint. Thales ist schon das Symbol des Geometers von neuem Typus. Der Überlieferung nach hat Thales von den Ägyptern die Geometrie und von den Babyloniern die Astronomie gelernt.

Die Behandlung der griechischen Geometrie beginnen die Facharbeiten im allgemeinen mit der Thales-Methode, der Methode zur Messung der Pyramide. Welche Vorbehalte auch in bezug auf die Kenntnisse des Thales bestehen (diese Vorsicht wird durch den Mangel an unmittelbaren Quellen begründet), muß man der Überlieferung doch Glauben schenken, nicht so sehr aufgrund historischer, sondern eher logischer Überlegungen. Die Geometrie einer kaum zwei Jahrhunderte späteren Epoche legt Zeugenschaft von einer äußerst hohen Entwicklungsstufe, von der Vollkommenheit des mathematischen Denkens ab. Die Ergebnisse des Pythagoras, der außerordentlich hoch zu bewertende Fortschritt der Pythagoreer in der Schaffung der modernen Mathematik und Geometrie, die Tätigkeit des Oinopides und die Stoichea des Hippokrates von Chios usw. sind unvorstellbar, prinzipiell unmöglich ohne jene Ergebnisse, die die Überlieferung Thales zuschreibt.

In der Beurteilung des Proklos können wir folgendes über ihn lesen:³⁹ «Thales, der zuerst nach Ägypten gegangen war, verpflanzte diese Theorie (die Geometrie) nach Hellas, andererseits hat er vieles selbst gefunden (εὑρεῖν), den Anfang vieler Dinge (τὰς ἀρχάς) aber lehrte er die Nachfahren.»

Sehen wir also die Methode zur Messung der Pyramide! Auch davon gibt es unterschiedliche Formulierungen. Die wahrscheinlichste Version⁴⁰ ist bei Diogenes Laertius in seiner Aufzeichnung über Hieronymus zu finden. Danach hat Thales die Höhe der Pyramide gemessen, indem er die Länge seines eigenen Schattens in dem Moment beobachtete, als sie der Größe seines Körpers identisch war. Thales stellte fest, daß es einen solchen Moment gibt, in dem die Höhe eines Gegenstandes mit der Länge seines Schattens übereinstimmt. Es läßt sich annehmen, daß er diese Erfahrung durch viele Beobachtungen auf dem Wege der Induktion festgestellt und verallgemeinert hat.

Diese Methode an sich enthält jedoch — unserer Ansicht nach — noch kein geometrisches Theorem über die Ähnlichkeit zweier Dreiecke. D. h. diese Methode des Thales stellt zwar ein Beispiel für die Entfernung vom Niveau der empirischen Beobachtungen dar, bedeutet aber noch nicht das deduktive

³⁹ Proclus (ed. FRIEDLEIN) S. 65

⁴⁰ L. T. HEATH: A History of Greek Mathematics. Oxford 1921. I. Band S. 129.

Denken, nur den Beginn desselben. Anders steht es aber mit den weiteren Theoremen, die gleichfalls ihm zugeschrieben werden.

Die Thales zugeschriebenen Theoreme:⁴¹

Er hat als Erster bewiesen, daß der Kreis durch den Durchmesser in zwei Teile geteilt wird. (Proklos 157. 10.)

Er behauptet, daß die an der Basis des gleichschenkligen Dreiecks liegenden Winkel gleich sind. (Proklos 299. 1—5.)

Wenn sich zwei gerade Linien schneiden, dann sind die Scheitelwinkel gleich. (Das übringsens Euklid I. 15.)

Eudemos schreibt in seiner Geschichte der Geometrie Thales das Theorem zu: Wenn bei zwei Dreiecken je eine Seite und die daranliegenden je zwei Winkel gleich sind, sind die zwei Dreiecke gleich. (Euklid I. 26.)

Die Methode des Thales zur Messung der Entfernung von Schiffen vom Ufer (Proklos 352. 14—18) schließt den Gebrauch des vorigen Theorems ein.

Nach Pamphile war Thales der erste, der sah, daß das in den Halbkreis eingezeichnete Dreieck rechtwinklig ist. (Apollodoros führt diese Erkenntnis auf Pythagoras zurück.)⁴²

Die Thales zugeschriebenen Theoreme, genauer den Charakter dieser Theoreme, muß man mit ernstlichen Vorbehalten auffassen.⁴³ Anstelle der Formulierung «er hat bewiesen, daß» ist es zweckmäßiger, die Ausdrücke «er hat gesehen», «er hat beobachtet» zu verwenden. In diesem Sinne schreibt Proklos, unter Berufung auf Eudemos, über Thales. Nach Eudemos hat zwar Thales als Erster das Theorem gefunden (*τὸ θεώρημα . . . εὗρημένον μὲν . . . ὑπὸ Θαλοῦ πρώτον*), im Gegensatz zur Haltung von Euklid, der dies wiederum als wissenschaftlichen Beweis würdigte. (*τῆς δὲ ἐπιστημονικῆς ἀποδείξεως ἡξιωμένον παρὰ τῷ στοιχειωτῇ*)⁴⁴

Diese kritischen Anmerkungen sind unbedingt notwendig und schwächen unsere Feststellung, daß die griechische Geometrie mit Thales ihren Anfang genommen hat, in keiner Weise ab. Schließlich hat ja auch Euklid nicht bewiesen, daß der Kreis durch den Durchmesser in zwei Teile geteilt wird, sondern dies lediglich nur als Tatsache behauptet. (I. Buch, XVII. Def.). Aller Wahrscheinlichkeit nach wählte er (wie Cantor auch annimmt) den halbierenden Durchmesser aus der Aufteilung durch die Durchmesser im figuralen Bild des Kreises auf dem Wege einfacher Beobachtung aus. Die Methode der Beobachtung ist wahrscheinlich noch in jedem hier angeführten, dem Thales zugeschriebenen Theorem vorhanden. Aber diese Beobachtung ergibt sich schon aus der konstruktiven Tätigkeit, nicht mehr aus dem bloßen Praktikum. Darauf läßt sich auch aus der Tatsache — (genauer, aus der Formulierung,

⁴¹ ebd. S. 130—131

⁴² ebd. S. 131

⁴³ ebd.

⁴⁴ Proklos a. W. 299, 1—5 = VS 11A 20 = Eudemos fr. 135 WEHRLI.

die die Überlieferung Thales zuschreibt) —, schließen, daß Thales anstelle der «Gleichheit» (ἴσος) der Winkel des gleichscheinkligen Dreiecks das Wort «ähnlich» (ὁμόλογος) verwendet. Daraus ergibt sich die Schlußfolgerung, daß die Anschaulichkeit der geometrischen Figuren, und nicht ihre Zahlenmäßigkeit die Grundlage seiner Behauptung bildete. Ebenso kann man als wahrscheinlich annehmen, daß Eudemos Thales deshalb das Theorem von der Gleichheit der zwei Dreiecke zuschreibt, weil er glaubt, daß die Methode zum Messen der Entfernung des Schiffes vom Ufer die Kenntnis dieses Theorems voraussetzt. Nur ist auch dies eine bloße Annahme. (Handelt es sich doch um eine bekannte praktische Methode, die angeblich auch die Soldaten Napoleons angewandt haben.)

Was aber den berühmten sogenannten Thales-Satz betrifft (die rechten Winkel der in den Halbkreis eingezeichneten Dreiecke): Wenn dies eine solche geometrische Behauptung wäre wie ein Lehrsatz, bzw. dessen Entdeckung wäre, dann könnte man auch annehmen, daß Thales die Tatsache kennen mußte, daß die Summe der Winkel im Dreieck zwei rechten Winkeln entspricht. Aus der gesamtheit von Argumenten und Gegenargumenten, den sich widersprechenden Formulierungen des Eudemos usw. zieht Heath mit Recht die Schlußfolgerung: Thales konnte zu dem Satz kommen, ohne daß sein Wissen in bezug auf die Winkelsumme des Dreiecks glaubhaft zu machen wäre. Die Entdeckungen entstanden häufig durch das Aufzeichnen der verschiedenen geometrischen Formen, auf die Weise, daß man die offensichtlichen, naheliegenden Zusammenhänge, «Ähnlichkeiten», d. h. Gleichheiten zwischen Seiten Winkeln usw. beobachtete. Die Behauptung von Pamphile, Thales habe Winkel in den Halbkreis eingezeichnet und so gefunden, daß diese rechte Winkel werden, läßt sich also akzeptieren.

Neben den oben angeführten kritischen Argumenten und Vorbehalten muß man jedoch sehen, daß die Beobachtung in der Geometrie eine große Rolle gespielt haben muß, das aber ist die dem theoretischen Interesse, nicht lediglich der praktischen Messung entsprungene Beobachtung! Es zeigt sich also die qualitativ andere Einstellung, die weiter zu entwickeln die Wissenschaft berufen ist.

Das Doppelgesicht der miletischen Geometrie stellt den Ausdruck ontologischer und philosophischer Probleme dar. Die Naturbeobachtung und die Naturerklärung führte noch nicht zu dem Interesse an den reinen theoretischen Konstruktionen. Herakleitos wird jener ionische Philosoph, der das Problem schon sah und einen Unterschied zwischen den Sinnen und dem Verstand macht. Er formulierte das Erfassen der Dinge nicht auf sinnliche, sondern andere Weise: «Keiner von allen, deren Worte ich vernommen, gelangt dazu zu erkennen, daß die Weisheit etwas von allen abgesondertes ist.»⁴⁵

⁴⁵ VS⁴ 1922. 12 B 108

2. Die Schulen von Magna Graecia

Aus unseren sich auf Thales beziehenden Überlegungen zeigten sich der Anschauungscharakter der Geometrie, die empirischen Evidenzen ihrer Beweise. Trotzdem wurden die hier auftretenden anfänglichen theoretischen Verallgemeinerungen zum Urheber der Wissenschaftsentwicklung. In Wirklichkeit jedoch erreichen die charakteristischen Merkmale des griechischen wissenschaftlichen Denkens in der italienischen Schule (bei den Pythagoreern und den Eleaten) ihre Vollkommenheit.

Die ein halbes Jahrhundert nach Thales beginnende Epoche — die die direkte Fortsetzung der ionischen Naturphilosophie und mathematisch-geometrischen Philosophie darstellt — scheint nicht nur deshalb ein unlösbares Rätsel zu sein, weil sie die mathematischen Werke in beträchtlicher Menge, eine Masse von originellen Arbeiten produzierte, sondern auch, weil sie in der Wissenschaft noch heute bestehende, strenge Ergebnisse erzielte.

Auf diese Tatsache gibt weder die in der gesellschaftlichen Struktur eingetretene Veränderung noch die sich im philosophischen Denken im Vergleich zur ionischen Epoche vollzogene Entwicklung eine Antwort. Die in der gesellschaftlichen Struktur eingetretene Veränderung ist fast unbedeutend, da die Städte von Magna Graecia die Traditionen der übergesiedelten ionischen Polis bewahrten, diese weiter lebten. Wenn es auch außer Zweifel steht, daß die gesellschaftlichen und politischen Kämpfe, der Kampf zwischen der Aristokratie und der Schicht der Handelsleute, in diesen Städten in entwickelterer zugespitzter Form verlaufen. Die Teilnahme an den politischen Kämpfen zieht nämlich ein Bewandertsein in den Auseinandersetzungen nach sich, vermittelt Diskussions- und Argumentationserfahrung, was wieder mittelbar zur Herausbildung der wissenschaftlichen Methoden beitragen kann. Es wäre jedoch nicht sachdienlich, das außerordentlich abstrakte, mathematische, wissenschaftliche Denken unmittelbar aus solchen gesellschaftlichen Faktoren zu erklären. Die Pythagoreer entwickelten reine mathematische Begriffe. Völlig unempirischen Charakter trug jene Untersuchungsmethode, die für die Pythagoreer bezeichnend war. Offensichtlich bedeutete die Ausgestaltung der Zahlentheorie keine oder nur indirekt recht gringe Hilfe bei der Arbeit der Schiffsbauer, Reisenden und Feldmesser. Von den sich auf das Gerade und Ungerade beziehenden Beweisen gar nicht zu sprechen: diese konnten auf keine Weise den täglichen Zielen der Gewerbe dienen.

Was aber den Fortschritt in der Philosophie betrifft, so setzten die Pythagoreer die Arche-Forschung, die die ionischen Philosophen begonnen hatten, mit Hilfe der pragmatischen Methode fort, und in gewissem Sinne nimmt sie bei ihnen auch einen anderen Charakter an. Es fragt sich nur, ob allein diese Tatsache das Entstehen der beweisenden Wissenschaft erklärt.

Wenn wir den inhaltlichen Ernst der pythagoreischen Mathematik berücksichtigen, jene strenge wissenschaftliche Form, in der sie später im Buch des Euklid erscheint, dann muß man sagen, daß weder die Methode noch der Inhalt der pythagoreischen Mathematik sich aus der Philosophie des Pythagoras erklären lassen.

Wenn wir aber von der glaubhaft zu machenden historischen Tatsache ausgehen, daß Pythagoras selbst und die frühen Pythagoreer Philosophen mit mathematischem Hang waren, dann lassen sich die Anfänge ihrer mathematischen Theorie als organischer Teil ihres allgemeinen philosophischen, kosmogonischen Weltbildes betrachten. Das reine mathematische System aber wird später von ihnen entwickelt, daraus abstrahiert. (Nicht nur chronologische Überlegungen begründen es, daß wir zwischen Pythagoras und dem Pythagoreer Archytas einen wesentlichen, fast epochemachenden Unterschied sehen.) Aristoteles, der die pythagoreische Theorie einem strengen Urteil unterwirft, sieht klar, daß der Mathema-Begriff der Pythagoreer einen Lehrsatz bedeutet, ein System, das aus Begriffen, Sätzen und Beweisen besteht. Sein Urteil richtet sich nie gegen die Lehrsätze und ihre Beweisart, sondern es handelt vom Gepräge, dem Sachverhalt ($\tau\acute{o} \tau\acute{\iota} \eta\pi\epsilon\lambda\upsilon\alpha\iota$) der mathematischen Objekte. Davon also, was eigentlich schon eine extra-mathematische Frage, eine der großen Fragen der Philosophie darstellt.⁴⁶

Die vom Gesichtspunkt der Entwicklung der Wissenschaft (ja, man kann ruhig sagen, ihrer Entstehung) hervorragende Bedeutung der von der Insel Samos nach Kroton geflohenen Pythagoras-Schule besteht darin, daß sie den Weg, das Verfahren, die Methode entdeckte, mit deren Ergebnissen sich gewisse Behauptungen aus anderen ableiten lassen, d. h. auf rein gedanklichem Wege zu erfassen bzw. auf diesem Wege zu beweisen sind. Mit anderen Worten: Sie schuf die Betrachtungsweise der theoretischen Wissenschaft und entdeckte gleichzeitig die Kraft und Wirksamkeit der Logik.⁴⁷

Auf die Frage aber, woher die Pythagoreer diese «Betrachtungsweise» gewonnen haben, ist es schon sehr schwer, eine Antwort zu geben. Das theoretische Interesse gehört — wie wir gesehen haben — bereits zum Wesen der ionischen Naturphilosophie, und es ist selbstverständlich, daß es sich in den italienischen Schulen weiterentwickelt.

Das Ergebnis dieser Entwicklung *unterscheidet sich jedoch in seinem Wesen* von den im Rahmen der ionischen Naturphilosophie erzielten Ergebnissen. Zur Illustration dessen nehmen wir unter den mathematischen Ergeb-

⁴⁶ Siehe z. B. Aristoteles: Metaph. XIII. 2. 1077 b, XIV. 1. 1088 a und XIII. 8. 1083 b.

⁴⁷ Die wissenschaftsgeschichtlichen Verdienste der Pythagoreer werden ähnlich gesehen von O. REIDEMEISTER, VAN DER WAERDEN und Á. SZABÓ. In der gegebenen Frage s. besonders: O. REIDEMEISTER: a. W. S. 52, . SZABÓ: The Transformation of Mathematics... II.

nissen der pythagoreischen Mathematik die Lehre von dem Geraden und Ungeraden heraus, weiterhin die größte Leistung dieser Epoche, den Beweis über die Inkommensurabilität der Seiten und Durchmesser des Vierecks.

Die Theoremreihen, die heute als pythagoreisch gelten, enthalten zwei charakteristische Beweisformen. Die eine ist die Rückführung des zu beweisenden Satzes auf eine früher ausgesprochene Definition oder eine einfachere These; die andere der indirekte Beweis, d. h. der Nachweis dessen, daß es unmöglich ist, auf das Gegenteil zu schlußfolgern. Beide Beweisarten lassen die bewußte Anwendung von logischen Verfahren bzw. logische Kenntnisse und deren vorbehaltlose Akzeptierung annehmen. Als Platon in seiner *Politeia* die gebräuchliche Praxis der Mathematiker und Geometer zum Ausdrücken ihrer Wissenschaft beschreibt, spricht er davon, daß diese ihre Thesen nur auf die zugrundegelegte Hypothese zurückführen (entweder auf dem direkten oder auf dem indirekten Wege), aber nicht hinter die Grundbegriffe dringen.⁴⁸

Ja, wirklich davon ist die Rede, doch bleiben wir einen Moment bei dieser Besonderheit der pythagoreischen Denkweise. Schon früher haben wir darauf hingewiesen, daß der sogenannte Pythagoras-Satz schon um 2000 bekannt war und auch praktisch angewandt wurde, man hat ihn nur nicht auf Thesen zurückgeführt. Das ließe sich auch so ausdrücken, daß man nicht versucht hat, jene Bedingungen zu geben, die zum allgemeinen Beweis jeder mathematischen Wahrheit notwendig sind.

Wie haben das die Pythagoreer gemacht?⁴⁹ Zum Beispiel: (der IX 22. Satz des Euklid heißt) wenn man beliebige ungerade Zahlen auf die Weise addiert, daß die Zahl der Addenden gerade ist, dann ergibt die Summe eine gerade Zahl. Der Beweis in der ebenfalls bei Euklid vorkommenden Form geschieht ungefähr so: die fragliche These wird auf die vorhergehende, XI. 21., zurückgeführt, die besagt, daß die Summe einer beliebigen Anzahl gerader Zahlen eine gerade Zahl ist. Der Ablauf der Rückführung ergibt sich folgendermaßen: Von jeder der zu addierenden ungeraden Zahlen wird die Einheit subtrahiert. Die 7. Definition des Buches VII. sagt, daß die ungerade Zahl sich um die Einheit von der geraden unterscheidet. Durch das Subtrahieren der Einheit werden die ungeraden Zahlen in gerade umgewandelt, und es wird noch eine neue gerade Zahl gewonnen, weil man aus dem Addenden von geraden Zahlen die Einheit subtrahiert hat. (Beispiel: Addanden 3, 5, 7, 9, aus allen vier Zahlen die Einheit subtrahiert: 2, 4, 6, 8 und 4.) Die neuen Addanden sind also immer gerade Zahlen, unsere vorhergehende These, die

⁴⁸ Platon, *Pol.* VI. 510. C–D.

⁴⁹ Die hier folgenden Beispiele, die Kommentare dazu sind zu finden bei K. v. FRITZ: *Die APXAI in der griechischen Mathematik.* Mathematic, Archiv für Begriffsgeschichte, Bonn 1955. VAN DER WAERDEN: *Die Arithmetik der Pythagoreer* I. Math. Ann. 120. 1947. 4, O. BECKER: *Grundlagen der Mathematik.* Á. SZABÓ: a. W.

21., enthielt aber schon daß die Summe beliebiger gerader Zahlen ebenfalls gerade ist. Damit wurde die fragliche These bewiesen.

Der Beweis der These geschah also unter Verwendung einer bedingungslos angenommenen Definition und mit jener Logik von deduktiver Natur, daß wenn das Vorhergehende wahr ist, auch das Folgende wahr ist, weil es sich auf das Vorhergehende zurückführen läßt. Diese Praxis weist darauf hin, daß die Pythagoreer wußten: beim Beweis gibt es kein regressus ad infinitum; es muß also solche Prinzipien, Axiome geben, die man nicht mehr beweisen kann, bei denen man stehen bleiben muß. Das ist die Voraussetzung allen deduktiven Denkens. Ein noch interessanteres Problem enthält die andere — als authentisch zu bezeichnende — Form der pythagoreischen Beweise, der indirekte Beweis. Von unermeßlichem Wert sind hier die Rekonstruktionen von O. Becker und besonders die Arbeit von v. der Waerden, aufgrund deren sich heute ohne Zweifel der pythagoreische Ursprung des VII. Buches von Euklid behaupten läßt.⁵⁰ Hier eine der indirekten Beweisführungen unter den vielen: (Euklid VII. 31) Der zu beweisende Satz heißt: Der Divisor jeder zusammengesetzten Zahl ist irgendeine Primzahl. Die zum Beweis des Satzes notwendigen Definitionen⁵¹ aus dem VII. Buch des Euklides:

2. Def. Die Zahl ist eine aus Einheiten bestehende (endliche) Menge.

11. Def. Eine Primzahl ist die Zahl, die außer der Einheit und sich selbst keinen Divisor hat.

13. Def. Eine zusammengesetzte Zahl ist die Zahl, die einen echten Divisor hat.

Der Verlauf der Beweisführung: a soll irgendeine zusammengesetzte Zahl sein. Wir wollen beweisen, daß ihr Divisor irgendeine Primzahl ist. Da a eine zusammengesetzte Zahl ist, stellt sie im Sinne der 13. Definition den echten Divisor irgendeiner Zahl b dar. Die Zahl b ist entweder eine Primzahl oder eine Nicht-Primzahl (zusammengesetzte Zahl). Wenn sie eine Primzahl ist, dann ist der fragliche Satz bewiesen. Handelt es sich um eine Nicht-Primzahl, dann ist, wieder im Sinne der 13. Definition, irgendeine Zahl c der echte Divisor von b , aber dieses c ist dann auch der Divisor von a . Von c ergibt sich wieder, daß sie entweder eine Primzahl oder eine Nicht-Primzahl

⁵⁰ VAN DER WAERDEN macht in seiner angegebenen Arbeit mit dem Satz des Archytas bekannt und weist nach, daß sich Archytas schon auf eine bewiesene These beruft, welche bisher im VII. und VIII. Buch des Euklid zu lesen ist. S. 127 — 153

⁵¹ Die Bekanntgabe des Beweises: A. SZABÓ: The Transformation... II. p. S. 123. Zum Gebrauch des Wortes Definition sei folgendes angemerkt. In der griechischen philosophischen Sprache ist das für die Definitionen verwendete Wort das zur Zeit des Platon schon gut bekannte $\delta\eta\omicron\varsigma$. Proklos dagegen bezeichnet in seinem Euklid-Kommentar die «Definitionen» nicht mit dem Wort $\delta\eta\omicron\varsigma$ sondern mit $\hbar\pi\acute{o}\theta\epsilon\sigma\iota\varsigma$. Das Wort Hypothese ist aber auch der Name der mathematischen Sätze. Und in zahlreichen anderen Zusammenhängen bedeutet die Hypothese sowohl Satz als auch Definition. Mit welcher Bedeutung die Hypothese übersetzt wird, entscheidet praktisch die Tatsache, ob die damit verbundenen Aussagen bewiesen werden oder nicht; in diesem Falle ist das Wort Satz die richtige Übersetzung.

ist. Wenn c eine Primzahl ist, haben wir den 31. Satz bestätigt. Wenn sie es nicht ist, dann muß c einen Divisor d haben usw., bis wir die fragliche Zahl finden, die Primzahl und Divisor von a ist. Warum sollte es unmöglich sein, eine solche Zahl zu finden? Denn wenn wir sie nicht fänden, würde es bedeuten, daß a unendlich viele Divisoren von immer kleiner werdenden Zahlen hat. Das aber ist unmöglich, weil es der 2. Definition widerspricht, derzufolge die Zahl a eine aus Einheiten bestehende endliche Menge ist.

Diese Beweisführung — und dies ließe sich noch an einigen Beispielen illustrieren — war in der griechischen Mathematik sehr verbreitet. Der Gedankengang der Beweisführung zeigt, daß es zwei Bezugspunkte gibt, der eine ist die Definition, der andere die Unmöglichkeit der Definition zu widersprechen. Und das bedeutet, daß man wußte: Wenn die Behauptungen von der Gestalt A und Nicht-A sind, dann können diese zusammen nicht wahr sein. Das ist die elementare Voraussetzung jedes sinnvollen Denkens. Ohne das wäre alles gleich, man könnte alles sagen. Aber ein solcher Beweis setzt noch mehr voraus. Und zwar, daß die Behauptungen vom Typus A und Nicht-A auch nicht gleichzeitig falsch sein können. Entweder ist die eine wahr oder die andere, eine dritte Möglichkeit gibt es nicht. Das folgende Problem besteht darin, welche von den beiden wahr ist. An sich könnte man diese Frage nur unter Berufung auf die Anschauung entscheiden, aber in einem Beweis ist das nicht möglich. Und hier spielen die vorher gegebenen Definitionen eine entscheidende Rolle. Die Behauptung, die der Definition widerspricht, wird die irrice, und die andere, ihre Negation, wird die wahre.

Kurz: Daß die als Definition bezeichneten Thesen vorher angegeben werden, ist der letzte Punkt, bis zu dem der Beweis gehen kann. Auf dierkte Weise geschieht es durch die Rückführung, auf die indirekte Weise über die Widerlegung solcher Thesen, welche die Negierung der gegebenen, angenommenen Definition darstellen.

Die indirekte Methode verdient vom logischen Gesichtspunkt, vom Gesichtspunkt der Entwicklung der Logik, besondere Aufmerksamkeit. Denn diese Methode kann nur der verwenden, der das Gesetz des Widerspruchs und des Ausschließens des Dritten kennt und akzeptiert. D. h. man muß wissen, daß entweder die gegebene These wahr ist oder ihre Negierung, eine dritte Möglichkeit gibt es nicht. Da ein bedeutender Teil der pythagoreischen Thesen indirekt ist, muß als Tatsache festgehalten werden, daß man im V. Jh. das Gesetz vom Widerspruch und dem Ausschließen des Dritten gekannt hat.

Auf die Frage nun, woher die Pythagoreer diese entwickelte Logik — wir könnten auch fragen, diese entwickelte Beweismethode — genommen haben, existieren die unterschiedlichsten Theorien. Die interessantesten und die bedeutendsten unter ihnen sind die Theorien von K. v. Fritz und Á. Szabó.⁵²

⁵² K. v. FRITZ: a. W., Á. SZABÓ: Transformation of Mathematics... Á. SZABÓ: Anfänge der griechischen Mathematik. Budapest 1969.

Die Theorie von K. v. Fritz gehört zu jenem Typus, der die griechische Mathematik und innerhalb derselben die Logik der Beweise aus den mathematischen Untersuchungen selbst erklärt. Also z. B. aus solchen Tatsachen, daß in den unterschiedlichen empirischen Materialien, die sich in den Kenntnissen der Ägypter und Babylonier, weiterhin in der eigenen praktischen Tätigkeit angehäuften hatte, für bestimmte Aufgaben jeweils andere Lösungen zu finden waren. Deshalb versuchten die Griechen gleichsam Ordnung im empirischen Material zu schaffen, indem sie die Kenntnisse der Reihe nach anordneten; zuerst kamen die einfacheren, und die komplizierteren wurden auf sie zurückgeführt. Diese Wertung ist zu akzeptieren, wenn man nur die direkten Beweise berücksichtigt, sie sagt aber nichts darüber, durch welcher Überlegung die Pythagoreer zum indirekten Beweis kamen und damit oder davor zur Erkenntnis des Gesetzes vom Widerspruch und der Ausschließung des Dritten. Das wird nämlich durch das mathematische Tatsachenmaterial an sich in keiner Weise erklärt.

Die Theorie von Á. Szabó gehört zu denen, die die deduktive Mathematik (und innerhalb derselben die indirekten Beweise) für von philosophischer Herkunft halten, und zwar für den Einfluß der aus der eleatischen Philosophie übernommenen Methode auf die pythagoreische Mathematik. Seine Argumente sind vollkommen stichhaltig, vor allem deshalb, weil die erste Thesenreihe deduktiven Charakters, über die wir heute verfügen, von Parmenides stammt.

Für die Tätigkeit des Eleaten Parmenides und seiner Schule ist wirklich bezeichnend, daß sie bei der Untersuchung der Probleme des Seins eine strengere Logik anwendeten als ihre Vorgänger, die ionischen Naturphilosophen, und der Zeitgenosse und Widersacher Herakleitos. In der Lehrdichtung des Parmenides kann man zum ersten Male über die logische Unterscheidung der für das Denken möglichen Wege lesen. Der erste Weg zeigt, daß das Bestehende ist, existiert, und daß das Nichtsbestehende nicht existiert. Das ist der richtige Weg der Überzeugung, der zur Wahrheit führende Weg. Der zweite Weg ist, daß was es nicht gibt, ist, und daß das Nichtexistierende notwendigerweise auch besteht, dieser Weg ist aber unerkennbar. Weil das Nichtseiende weder zu erkennen noch zu benennen ist. Weil Denken und Sein eins sind (*τὸ γὰρ αὐτὸ νοεῖν ἐστίν τε καὶ εἶναι*).⁵³ Nach der Interpretation von Á. Szabó hat hier Parmenides in dem «dreifachen Weg» die drei Grundprinzipien der Logik folgenderweise formuliert: 1. das Existierende gibt es, 2. das Nichtexistierende gibt es nicht, 3. das Existierende gibt es und gibt es nicht. Das Verwerfen dieses dritten Weges ist von ebensolcher Struktur wie der beschriebene Beweis. So, wie Parmenides den dritten Weg verwirft, so verwirft die pythagoreische Beweisführung den Gedanken, daß eine Zahl gleichzeitig gerade und ungerade

⁵³ VS⁴ 1922 18 B 5. (Parm.)

sein kann. Es gibt nur zwei Möglichkeiten, *gerade* oder *ungerade*, wie bei Parmenides — *es gibt* — oder — *es gibt nicht* —.⁵⁴

Es tauchen allerdings Zweifel auf, ob man die Lehrdichtung des Parmenides als reine logische Konstruktion ansehen darf. Wenn nicht — da es in dieser Epoche noch unvorstellbar wäre, von philosophischen Kategorien, absolut ohne materielle Träger, zu sprechen — dann ist die Behauptung anfechtbar, daß die Pythagoreer eine klar ausgearbeitete Logik, die drei Grundprinzipien übernommen, für ihr bis dahin amorphes empirisches Material verwendet haben, und sofort Meister des indirekten Beweises waren.⁵⁵

Es wäre unbescheiden, wenn wir unsererseits sachlich in die außerordentlich gründliche philologische Arbeit, die die verschiedenen Parmenides-Interpretationen zum Ergebnis hatte,⁵⁶ hineinreden wollten. Das ist auch nicht unsere Absicht. Wir meinen aber, man müßte dieses sehr häufig und berechtigt verlautende Prinzip, daß die griechische exakte Wissenschaft aus der Philosophie entstanden ist, in seiner ganzen Vielseitigkeit auffassen.

Wie die griechische Gesellschaftsstruktur, die antike Form als Gesamtwirkung besonderer historischer Umstände zustande kam, läßt sich eine solche Gesamtwirkung auch bei der Herausbildung der Wissenschaft, in diesem Falle der deduktiven Mathematik, beobachten. So wurzelt z. B. die Herausbildung der von der praktischen Notwendigkeit weit entfernten Zweige der pythagoreischen Mathematik — zahlreiche Ergebnisse der Zahlentheorie — unbedingt in der Philosophie, genauer in der pythagoreischen Naturspekulation. Zu einer umfassenden Erklärung der über die empirischen Untersuchungen hinausgehenden Tätigkeit dient auch die pythagoreische Philosophie selbst. Schon allein die pythagoreische Arche-Auffassung zeigt dies. Das Arche ist die Zahl. Auch dann ist hier schon von Anschauungslosigkeit die Rede, wenn die abstrakte Beschaffenheit der Zahl noch nicht rein, noch nicht klar zum Ausdruck kommt, wenn man ihre Mathematik von ihrer Physik noch nicht unterscheiden konnte. Die Kosmologie, nach der der ganze Himmel Harmonie und Zahl ist, involviert schon die theoretische Untersuchung der Zahlenverhältnisse. Natürlich läßt sich auch der Einfluß der eleatischen Philosophie nicht leugnen, wie umgekehrt von zahlreichen eleatischen Lehren der pythagoreische Ursprung nachweisbar ist.

Unserer Meinung nach kann die Entstehung der griechischen Mathematik und der deduktiven Methode nicht aus einer einzigen philosophischen Konzeption erklärt werden. Gemeinsam existierten und zeigten sich die durch die gesellschaftliche, politische Tätigkeit gegebene Geschultheit, philosophische Bildung und wissenschaftliche Ansprüche als unerläßliche Begleiterscheinung

⁵⁴ Á. SZABÓ: *Eleatica*. S. 75

⁵⁵ Á. SZABÓ: *The Transformation of Mathematics* . . . II.

⁵⁶ Siehe die Diskussion in dem Werk von R. FALUS: *Parmenides-Interpretationen*. Acta Ant. Hung. 8 (1960).

der in der griechischen Polis herausgebildeten Traditionen. Die politischen und gesellschaftlichen Probleme, die Probleme der Institutionen, Staatsformen, die Beurteilung derselben — all dies trug unbedingt zur Entwicklung der Argumentationstechnik der griechischen Denkweise bei.

Die theoretischen Konsequenzen des Kampfes zwischen der Aristokratie und dem Demos — z. B. das Aufwerfen des Problems *νόμος — φύσις*,⁵⁷ und daß es später in der sophistischen Philosophie zum zentralen Thema wird) — beeinflussten entscheidend das Allgemeinwerden der griechischen Dialektik und das Entstehen der sich daraus entwickelnden deduktiven Argumentation. Zu diesen auf gesellschaftlicher Ebene auftauchenden Fragen — «was ist die Wahrheit» — hat ohne Zweifel das Erscheinen der Geschichtsschreibung, die geographischen Beschreibungen, die Schilderung anderer Völker, anderer Gebräuche (so wurde z. B. der Vergleich mit den für ewig geglaubten griechischen Gebräuchen und Sitten möglich) ernste Impulse gegeben. Besonders lehrreich unter diesem Gesichtspunkt sind die Beschreibungen des Herodotos.⁵⁸

So zeigt sich also in der Entstehung der griechischen deduktiven Mathematik auf komplexe Weise die Notwendigkeit, in den politischen Auseinandersetzungen bewandert zu sein (die Diskussionsfertigkeit; die Ansprüche der Gerichtsbarkeit; die Technik, den Widersacher durch Argumente zu besiegen), das Vorhandensein der philosophischen Richtungen, die sich aus der Natur der Philosophie ergebene motivierende Denkweise und die theoretische Einstellung sowie das schon gewaltig angeschwollene Material der geometrischen Kenntnisse; das glückliche Zusammenspiel des allen, d. h. die gesamtgesellschaftliche Praxis, erklärt die Herausbildung der deduktiven Wissenschaft schon lange vor Platon. In diesem «Zusammenspiel» kam in der eleatischen Philosophie die Praxis der indirekten Denkweise mit seiner unzweifelhaft kristallklaren Logik auf. Das Erkennen dieser Tatsache, ihr Herausarbeiten durch schöne und genaue philologische Analyse ist die großartige Leistung von K. Reinhardt und Á. Szabó.

Wenn man für die logische Konstruktion des Parmenides vom «reinen Sein» eine Erklärung sucht, so wird man sie wahrscheinlich dann bekommen, wenn man den Grundgedanken des Herakleitos *εἶμεν τε καὶ οὐκ εἶμεν* (wir sind und sind nicht) mit der parmenidischen Grundthese *τὸ εἶναι ἐστὶ* (das Seiende existiert) vergleichen. Unbedingt gehört hierher der Gedanke Lenins von der Notwendigkeit, die Prozesse der Wirklichkeit anzuhalten, um sie abbilden zu können.⁵⁹ Auch die Gegenüberstellung der Methoden des dies dauernde

⁵⁷ Die eingehende Behandlung der Frage findet der Leser z. B. im Werk von F. Heinemann: *Nomos und Physis*. Basel 1945, außerdem in RITOÓK — SÁRKADY — SZILÁGYI: *A görög kultúra aranykora* (Das goldene Zeitalter der griechischen Kultur). Budapest 1969., usw.

⁵⁸ Besonders lehrreich ist die Analyse der Auffassung: das Gesetz achten und frei sein, die Unterscheidung von Tugend, Armut und Tyrannei: VII. Buch, Kap. 101 — 104, weiter der Meinungsstreit über die Demokratie, VII. Buch, Kap. 80 — 84.

⁵⁹ W. I. LENIN: Aus dem Philosophischen Nachlaß. Wien — Berlin. SW 61 S. 195.

Bewegung und Veränderung der Wirklichkeit beobachtenden und sehenden Herakleitos und des in den Gedanken Ordnung schaffen wollenden und damit eine deduktive Wissenschaft hervorbringenden Parmenides läßt sich nur so verstehen.

Besondere Bedeutung vom Gesichtspunkt der Herausbildung des griechischen wissenschaftlichen Denkens und der wissenschaftlichen Methode haben einerseits die Entdeckung der Irrationalität und andererseits die Aporien des Zenon.

Die irrationale Größe entdeckten die Pythagoreer über die inkommensurablen geraden Strecken. Die Beweise über das Gerade und Ungerade führten zur Erkenntnis der inkommensurablen Verhältnisse. Auf die Frage nämlich, was die geometrische Mitte der 1 und der 2 ist, wäre zu antworten, man solle das Verhältnis von Diagonale und Seite im Einheitsquadrat untersuchen, und dann stellt sich heraus, daß sich dieses Verhältnis mit Hilfe sich heraus, daß sich dieses Verhältnis mit Hilfe des Quotienten positiver ganzer Zahlen nicht ausdrücken läßt. Für die pythagoreische Zahlenphysik und Zahlenphilosophie bedeutete die Entdeckung der Inkommensurabilität einen ungeheuren Schlag. Der Überlieferung nach versuchte man, die Entdeckung eine Weile geheimzuhalten. Der Eleat Zenon war es (in der Mitte des V. Jh.), der den Zusammenbruch der pythagoreischen Zahlenphysik schonungslos aufdeckte. Wenn man nämlich die Diagonale und die Seite des Quadrats nicht miteinander vergleichen kann, dann kommt man nie, so oft auch die gegebenen Linien aufgeteilt werden, auf eine ganze Zahl, mit der man das Verhältnis der zwei Längen ausdrücken könnte. Das bedeutet, daß sich die Linien unendlich teilen lassen. Wenn man das aber akzeptiert, dann können die Linien auch nicht aus Punkten von endlicher Zahl bestehen. Die pythagoreische Konzeption von den Bausteinen der Welt ist also in ihren Grundfesten erschüttert worden.

Die Bedeutung der Aporien des Zenon läßt sich nur ermessen, wenn man die Tragweite, die Wirkung von Parmenides' Theorie für die Entwicklung der Wissenschaft klar sieht. Hauptsächlich die Argumentationsmethode verdient Beachtung, die die Möglichkeit für solche theoretische Konstruktionen schafft, die sich auf der Dichotomie wahr—falsch aufbauen. Betrachten wir also jetzt, womit Parmenides das Existieren des Seienden und das Nichtexistieren des Nichtseienden, bzw. als Folge davon, die Unbegehrbarkeit des dritten Weges begründete. Eine ontologische Vorbedingung stellt auf alle Fälle das dar, daß das Seiende eins ist und sich nicht in wirkliches und gedankliches Sein unterscheidet. Es muß also die Frage «was ist das, was man denken kann» gestellt werden. Dieser Gedanke muß am allgemeinsten sein (will er doch die Welt erklären, wie jede griechische philosophische Theorie). Dies ist das allgemeinste, allgemeiner nicht mehr zu erdenkende Prädikat des «existiert». Auf dieser abstrakten Ebene wird wiederum das einzige mögliche Subjekt des Prädikats «existiert» das «Seiende». Der folgende Schritt besteht darin, die logischen

Konsequenz zu ziehen : Wenn sich allein nur «das Seiende existiert» als Allgemeinstes denken läßt, dann läßt sich das «nicht-existiert nicht denken (weil, wenn man es dächte, es schon existierte). Und wenn wir jetzt in Hinsicht auf die chronologische Unsicherheit vorsichtig formulieren und nicht mit völliger Gewißheit behaupten, daß hier von einer bewußten Auflehnung gegen die dialektische Denkweise des Herakleitos die Rede ist, können wir doch folgendes feststellen : Parmenides verwirft aus ontologischen Überlegungen ein solches Denken, das ein gegebenes Subjekt mit einem gegensätzlichen (behauptenden und verneinenden) Prädikat verbindet. Das involviert gleichzeitig auch, daß er jede Berufung auf die sinnliche Wahrnehmung zurückweist (für die sinnliche Wahrnehmung ist die Vielfältigkeit selbstverständlich), also die Dialektik der konkreten Wirklichkeit.

Kehren wir zur Struktur der Argumentation zurück : Auf der Begriffsebene (also bei absoluter Außerachtlassung der tatsächlichen Prozesse der Wirklichkeit, dem völligen Nichtbeachten der Sinneswahrnehmung) ist nur ein einziges Kriterium zur Entscheidung, ob etwas wahr oder falsch ist, möglich : Die Aussagen, die sich selbst widersprechen, können nicht wahr sein. Aus der Grundkonzeption «Das Gedachte = (ist soviel wie) das Seiende» ergibt sich, daß es für den wahren Gedanken (d. h. das Sein) bzw. für die wahre Gedankenreihe nur eine einzige Gewißheit gibt, die logische Gewißheit. Obwohl philosophisch gesehen dieser Weg auch eine Sackgasse ist und für eine Zeit der empirischen Forschung den Weg versperrt, besitzt diese Erkenntnis vom Gesichtspunkt der Wissenschaftsentwicklung und damit der Entwicklung der Logik eine außerordentlich große Tragweite. Es ist für jedermann selbstverständlich, daß er nicht solche Sätze wie : «Jeder Junggeselle ist verheiratet» usw. sagt. D. h. jeder, der sich die Sprache aneignet, vermeidet fast automatisch die semantischen Widersprüche, ohne zu wissen, im Sinne welcher Regel der Logik er so handelt. Die Eleaten jedoch waren unseres Wissens die ersten, die darüber nachdachten, daß der gegensätzliche Sinn der Gedanken (z. B. der der Bewegung) auf theoretischem Wege zu einem solchen Durcheinander führt, wie wenn jemand die erwähnte Antinomie Junggeselle-verheiratet sagen würde. Zwar war die Grundlage des Nachdenkens über die logischen Kriterien eine irrige ontologische Überzeugung, sie führte aber trotzdem zur Suche nach dem Ordnungsprinzip für das abstrakte Denken und dann zu dessen Formulierung : Was widerspricht, ist nicht wahr. Die Wirkung dieser Erkenntnis auf den mathematischen Beweis hat historische Bedeutung.

In der pythagoreischen Zahlentheorie wird diese Methode außerordentlich häufig angewandt. Die ontologischen Grundlagen der pythagoreischen Philosophie ähneln denen der eleatischen. Die Zahl (also abstrakte Entität) ist das Seiende. Was kann man über die Zahl denken ? Nur das, was unwidersprüchlich ist, also von dem Geraden, daß sie gerade ist, von der Eins, daß sie nicht mehr ist usw. Die Definition der Eins z. B., die in der parmenidischen

Philosophie eine große Rolle spielt, heißt: «Eins ist das, wonach jedes Ding als eins bezeichnet wird.» Die Folge davon bedeutet, daß die Eins unteilbar ist. Denn wenn sie teilbar wäre, wäre sie nicht eins, dann wäre die Eins viel. Dies jedoch ist ein Widerspruch, d. h. nur die Behauptung kann wahr sein, derzufolge die Eins unteilbar ist. Hier haben wir die Erklärung dafür, warum die pythagoreische Zahlentheorie die Brüche nicht kannte, nur die Vervielfachung der Eins und die sich aus Einheiten zusammensetzende Menge.

Zenon hat unter Verwendung von Parmenides' Methode folgendermaßen zur Schaffung der deduktiven Wissenschaft beigetragen: Zenon wendet sich gegen jene Gegner des Parmenides, die die Lehre von der Eins für lächerlich hielten, weil sie zu Widersprüchen führt.⁶⁰ Er weist nach, daß die Auffassung des Viel auf dem Wege einer vorschriftsmäßigen logischen Ableitung noch eher zu Widersprüchen führt. Wenn man das aus vielen Teilen bestehende Seiende akzeptiert, dann bedeutet das aufgrund des Gedankenganges von Zenon, daß man ein Seiendes von bestimmter (endlicher) und unbestimmter (unendlicher) Zahl annehmen muß. Der Gang der Beweisführung: Zenon akzeptiert die Hypothese des Gegners, daß nämlich das Seiende nicht eins ist. Es sei angenommen, daß das Seiende aus zwei Teilen besteht. Wird das akzeptiert, dann müssen die zwei Teile durch irgendeinen dritten voneinander getrennt werden. Dann besteht das Seiende schon aus drei Teilen. Die Teile müssen wieder durch etwas voneinander getrennt werden, d. h. das Seiende besteht aus fünf Teilen, und so weiter bis ins Unendliche. Das jedoch ist ein Widerspruch. Aufgrund des erlaubten logischen Verfahrens auf einen Widerspruch zu kommen, beweist aber, daß die These falsch ist.

Die Paradoxa des Zenon wurden, wie wir wissen, von Aristoteles bewahrt. Die Paradoxa sind berufen, Licht in die Widersprüchlichkeit des Begriffs der Bewegung und die deshalb logische Unmöglichkeit der Bewegung zu bringen. Seine Argumente bezeugen unanfechtbar, daß man eine Strecke von endlicher Länge in unendlich viele Strecken von endlicher Länge aufteilen kann. Eine Folge der Argumentation von Zenon (unabhängig davon, ob er sich darüber im Klaren war) ist, daß sich die Konzeption, nach der die Gerade aus endlich vielen Punkten besteht, nicht aufrechterhalten läßt. Dieses Erkenntnis, zusammen mit der Entdeckung der Irrationalität von $\sqrt{2}$ versetzt der mathematischen Auffassung vom Universum einen endgültigen Schlag.

Wenn wir nun die Verdienste des Zenon vom Gesichtspunkt der Entwicklung der logischen Wissenschaft zusammenfassen wollen, können wir folgendes sagen: Zenon leitete mit Hilfe der formalen logischen Gesetze aus den Bedeutungen gewisser Begriffe deren Konsequenzen ab, und zwar enthält eine Folgeungsreihe eine These und auch deren Negation. Es sei betont, daß er von der

⁶⁰ Die Charakteristik der Denkweise des Zenon, die Beweggründe seiner Argumentation, siehe im Parmenides-Dialog Platons.

Bedeutung des gegebenen Begriffs ausging. Diese Erkenntnis hat von Gesichtspunkt der Wissenschaftsentwicklung ungeheure Bedeutung.⁶¹

Die von Zenon erschlossenen Widersprüche und die Entdeckung der Irrationalität eröffneten neue Wege für die Entwicklung der Wissenschaft.

Da es unmöglich ist, die Paradoxa des Zenon rein theoretisch zu widerlegen, mußten die Mathematiker neue Wege suchen. In den Werken des Theaitetos, des Eudoxos und dann in den Werken des Euklid sind die Ergebnisse dieser neuen Mathematik zu finden. Auf die Paradoxa des Zenon (z. B. die halbe Zeit ist gleich ihrer doppelten) ist nur die Antwort möglich, daß aufgrund empirischer Tatsachen unbeweisbare Behauptungen aufgestellt wurden, indem man allen solchen Erscheinungen auswich, in denen die infinitesimalen Probleme auftraten. In diesem Zusammenhang stimmen wir vollkommen mit der Theorie von Á. Szabó überein, der bei der Untersuchung der Axiome 5–8 im I. Buch von Euklid nachweist, daß einige unter ihnen nichts anderes sind, als die empirische Widerlegung des Paradoxon von Zenon. Und zwar:

5. Die Doppelten ein und derselben Menge sind untereinander gleich.
6. Die Hälften ein und derselben Menge sind untereinander gleich.
7. Die Aufeinanderpassenden sind untereinander gleich.
8. Das Ganze ist größer als der Teil.

Das sind mit Ausnahme der 8. These Behauptungen von empirischem Ursprung und sie entstanden im V. Jh. Gerade wegen ihrer Empirik befriedigten sie die Ansprüche der Eleaten auch nicht. Trotzdem sind es diese Thesen, die die Geometrie aus ihrer Krise herausführen und zur Grundlagenschaffung der euklidischen Geometrie beitragen.

Die im wissenschaftlichen Sinne genommene große Lesitung des V. Jh. ist die Entstehung der mathematischen Wissenschaften im Rahmen der Philosophie (Eleaten und Pythagoreer) und gleichzeitig auch ihr Lösen daraus, auf dem Wege, daß man die entdeckten logischen Verfahren zu Feststellungen mathematischer Art verwendete.

Aus ontologischen Überlegungen, manchmal schweren Irrtümern, der völligen Ablehnung der sinnlichen Wahrnehmung entfaltet sich der axiomatische Aufbau der Geometrie. (Das Axiom ist hier Forderung. Die Axiome appellieren noch an die Anschauung. Erst später werden sie im aristotelischen Sinne selbst auch zu evidenten Wahrheiten.)

⁶¹ Die in der modernen Wissenschaftsgeschichte vertretene Auffassung (z. B. bei TANNERY, bei RUSSELL), daß die von Zenon aufgeworfenen Probleme Probleme der Mengenlehre sind (daß zwei aktuell unendliche Mengen auch dann einander äquivalent sein können, wenn die eine eine Teilmenge der anderen darstellt), ist wahr, nur wäre es übertrieben zu sagen, daß dies Zenon entdeckt hat. Bei ihm ist gerade deshalb die Aussage «die halbe Zeit ist gleich der ganzen» sinnlos, weil er die Möglichkeit des konsequenten Aufbaus einer solchen Theorie nicht kannte, nicht kennen und nicht ahnen konnte.

Kurz gesagt, besteht also die Gesamtleistung der Schulen von Magna Graecia in der Erkenntnis der drei Grundprinzipien der Logik, deren Anwendung — erst in der Arithmetik, später in der Geometrie — und sich daraus ergebend in der Ausarbeitung der Methode der indirekten Beweise, was das Entstehen der deduktiven Mathematik bedeutet.

IV

Die Rolle Platons und der platonischen Akademie bei der Entwicklung der Logik

Nicht nur in der antiken Überlieferung, sondern auch in der modernen Forschung wird Platons Beziehung zur Mathematik seiner Zeit betont. Archytas war der Freund Platons, aber dasselbe berichtet die Überlieferung auch von Eudoxos und Theaitetos, den großen Mathematikern der Epoche. Sie und andere waren nach den Aufzeichnungen des Proklos die Lehrer des Platon in der Mathematik und seine Schüler in der Philosophie. Die Beurteilung des Platonismus vom Gesichtspunkt der Entwicklung der Wissenschaft ist außerordentlich extrem. Bald sieht man in ihm den Schöpfer der deduktiven Wissenschaft, bald aber etwas, was die Entwicklung des wissenschaftlichen Denkens hemmt. In wissenschaftsgeschichtlichen Zusammenfassungen trägt das Kapitel Platon häufig solche Untertitel, wie: «Angriff gegen die ionische Wissenschaft», während man bei Aristoteles findet: «Die Wiedergeburt der ionischen Tradition».

Das Problem, das für uns Wichtigkeit besitzt, ist, wie weit die Entwicklung und das Bewußtwerden der wissenschaftlichen Methoden auf dem zum logischen System des Aristoteles führenden Wege gelangt ist.

In dieser Beziehung aber müssen wir jener geistigen Atmosphäre, die das Charakteristikum der Akademie des Platon war, eine hervorragende Bedeutung zuschreiben. Die bisher erzielten Ergebnisse und Grundlagen der Mathematik nahm man als Objekt der philosophischen Auseinandersetzungen, und das hauptsächlich positive Ergebnis davon war, unzweifelhaft, daß man die Methode, die Methode der Mathematik bzw. der Wissenschaft, klärte und bewußt machte. In dieser Beziehung leistete man der Entstehung der Logik den größten Dienst. Die philosophische Verallgemeinerung stellt nämlich das verbindende Kettenglied zwischen der Schaffung der deduktiven Mathematik und dem deduktiven logischen System dar, auch dann, wenn diese philosophische Verallgemeinerung in bezug auf den Charakter der mathematischen Kenntnisse auf einem Irrtum, auf nicht zu beweisenden ontologischen Voraussetzungen basierte. Ehe wir die Rolle Platons in der Schaffung der aristotelischen Logik untersuchen, sollen noch ein paar Worte über die Mathematiker der platonischen Epoche gesagt werden.

Jene Art der Arithmetik, die wir euklidische nennen, verbindet sich mit dem Namen des Archytas (430—365). Boethius hat einen Beweis des Archytas bewahrt, der im wesentlichen dem des Euklid identisch ist.⁶²

Heute bestehen keine Zweifel mehr daran, daß die im VIII. Buch des Euklid enthaltene arithmetische Theorie von Archytas stammt. Weiterhin wurde — nach den Forschungen von Heath — ein großer Teil des XI. Buches über die zwei Hauptproportionen in den Elementen des Archytas schon ausgearbeitet, außerdem läßt sich diese These auch in der Lehre des Theaitetos von den fünf regelmäßigen Körpern finden. Aufgrund der Ergebnisse von Heath kann man heute schon sagen, daß das mathematische und geometrische Niveau zur Zeit Platons praktisch mit dem in den euklidischen Elementen niedergelegten identisch ist. (Der Inhalt von I.—IV. lag praktisch schon gänzlich vor, die Proportionalitätstheorie des V. Buches war im Buch des Eudoxos bereits ausgearbeitet, die im VI. Buch befindlichen Theoreme waren im allgemeinen schon in der Proportionalitätstheorie der Pythagoreer begründet, diese, die im VI. Buch behandelten numerischen Verhältnisse, wurden von ihnen benutzt. Das X. Buch vermittelt die Ergebnisse des Theaitetos über die unvergleichbaren Mengen, die im XII. Buch enthaltene Ausschöpfungs-Methode wird Eudoxos zugeschrieben, aber schon Hippokrates von Chios hat sie in seinem Satz — die Kreise verhalten sich so zueinander wie ihre Durchmesser — antizipiert. Ebenfalls Schuldner von Theaitetos ist Euklid — nach Heath — für die Beschreibung der fünf regelmäßigen Körper im XIII. Buch.)

Die bisherige Forschung läßt keinen Zweifel daran, daß in der Gesamtheit der euklidischen Elemente wenig solches Material enthalten ist, das seinem Wesen nach nicht in der Geometrie und Arithmetik der Platon-Zeit vorhanden war, wenn auch die Form und Anordnung des Materials und die Methoden sich in einigen Fällen von dem, was bei Euklid zu finden ist, unterscheiden.⁶³ Es ist jedoch nicht gleichgültig, worin der Unterschied in der Anordnung des Stoffes bestand. Vom philosophischen und besonders vom logischen Gesichtspunkt erweist sich die Frage, ob in der Praxis der griechischen Geometrie und Arithmetik schon vor Euklid das Verfahren verbreitet war, vor die Ableitung unbewiesene Prinzipien zu stellen, wie dies in der Behandlung des Euklid geschah, nicht als einerlei, sondern von grundlegender Bedeutung. Für die Wahrscheinlichkeit, ja Gewißheit dessen lassen sich mathematikhistorische und philosophische Argumente in gleicher Weise anführen. In erster Linie die Praxis der Dialektik spricht für die Allgemeinheit der Methode, weiterhin die berühmte Formulierung des Platon über die Betrachtungsweise der Geometer und die Natur der Geometrie: «Denn ich denke, du weißt, daß die, welche sich mit der Meßkunst und den Rechnungen und dergleichen abgeben, das Gerade und Ungerade und die Gestalten und die drei Arten der Winkel und was dem

⁶² Die Beweisführung siehe: HEATH: a. W. S. 215—216.

⁶³ Die gesamte Abhandlung siehe HEATH: a. W. S. 216—217

sonst verwandt ist in jeder Verfahrensart voraussetzend, nachdem sie dies als wissend zugrunde gelegt, keine Rechenschaft weiter darüber weder sich noch anderen geben zu müssen glauben, als sei dies schon allen deutlich, sondern hiervon beginnend gleich das Weitere ausführen und dann folgerechterweise bei dem anlangen, auf dessen Untersuchung sie ausgegangen waren.»⁶⁴

Hinter dieser weit mehr als ein halbes Jahrhundert vor Euklid entstandenen Wertung des Platon läßt sich mit Recht eine solche Art von denkerischer Tätigkeit und logischen System vermuten, wie sie in den Elementen zur Vollkommenheit gelangt ist, auch wenn keine Hoffnung darauf besteht, daß wir jemals über zuverlässige Kenntnisse in bezug auf den Aufbau der Stoichea des Hippokrates von Chios⁶⁵ verfügen werden.

Einer der hervorragenden Vertreter der durch Platon charakterisierten Betrachtungsweise ist Eudoxos (408—355). Seine Proportionstheorie wird als neue Etappe in der Entwicklung der Wissenschaft betrachtet. Von ihm stellten die verschiedenen Wissenschaftshistoriker übereinstimmend fest, daß er die «Krise» der griechischen Mathematik überwunden hat, er war es, dessen Wirken die neue Richtung der axiomatischen Entwicklung der griechischen Mathematik festlegte.⁶⁶ In den Aufzeichnungen des Proklos kann man über ihn lesen: «... er vermehrte als erster die Vielzahl der als universal bezeichneten Theoreme und gab zu den drei Analogien noch drei andere hinzu, die aus den Ideen des Platon stammenden Schnitte vervollkommnete er und verwendete im Zusammenhang mit ihnen die Methode der Analyse.»⁶⁷

Die epochemachende Bedeutung des Eudoxos bestand darin, daß er unter Verwerfung der arithmetrischen Theorie der Pythagoreer eine strenge geometrische Theorie ausarbeitete, die in ihrer axiomatischen Form jede Berufung auf eine kommensurable oder inkommensurable Menge überflüssig machte. Mit diesem Schritt war die Geometrisierung der Arithmetik und gleichzeitig ihre Lösung von der Philosophie geschehen. *Jene rein geometrische Betrachtungsweise und Behandlungsart, die die Elemente des Euklid charakterisiert, ist schon in der Epoche des Platon und besonders bei Eudoxos entstanden.*

Eudoxos' Methode war das sogenannte «Ausschöpfungsverfahren» (Exhaustionsmethode). Diese Methode machte das Vermeiden von infinitesimalen Fallen möglich. Sie war die mathematische Antwort der Mathematiker der platonischen Epoche auf die von Zenon aufgeworfenen Probleme. Die zur Infinitesimal-Rechnung führenden Probleme wurden auf solche Probleme «zurückgeführt»⁶⁸ die sich mit logischen Mitteln lösen lassen, man wich also den Schwierig-

⁶⁴ Platon, Politeia VI. 510 a (Übers.: F. SCHLEIERMACHER)

⁶⁵ Proklos: S. 60 «Hippokrates hat die Elemente zusammengeschrieben... Leon hat sich mit den Elementen auch befaßt, er suchte, was zu lösen ist und was nicht.»

⁶⁶ DIRK STRUIK: a. W. S. 52—53

⁶⁷ Proklos, a. W. S. 67

⁶⁸ Über die Methode der Ausschöpfung, die Kritik der Benennung siehe VAN DER WAERDEN: a. W. S. 184—87

keiten aus. Der Beweis dessen z. B., daß der Rauminhalt eines Tetraeders V gleich einem Drittel des Rauminhaltes von einem Prisma mit gleicher Basis und Höhe ist, bedeutete den Nachweis, daß $V > 1/3 P$ und $V < 1/3 P$ in gleicher Weise unmöglich sind. (Hier ist von der Begründung der allgemein verbreiteten Methode der Flächen- und Rauminhaltsberechnung die Rede.) Diese Behauptung aber beruht auf der Proportionstheorie des Eudoxos. Nach der IV. Definition des V. Buches: wir sagen, daß Mengen miteinander im Verhältnis sind (d. h. im Bruchverhältnis), wenn multipliziert eine die andere übertrifft. Das ist die Grundlage für einen solchen Beweis, zu welchen wir das eingeleitete Axiom unter der Bezeichnung Axiom des Archimedes kennen.⁶⁹

Einer der Nachteile jener Theorie besteht darin, daß sie nur auf bekannte Behauptungen anzuwenden war; d. h. man mußte das Ergebnis kennen, um es dann beweisen zu können. Das Erscheinen der historisch und für die Wissenschaftsentwicklung unausbleiblichen Methode, der definierenden axiomatischen Methode, bedeutet den Beginn einer immer wieder aufflackernden, auch in unseren Tagen nicht uninteressanten Debatte: Wir stehen an den Anfängen des Wettstreites zwischen der Tätigkeit des forschenden und entdeckenden menschlichen Geistes und der fertige Kenntnisse in exakter Form aufschreibenden Tätigkeit, d. h. zwischen der heuristischen und der axiomatischen Denkweise.

Da Platon und seine Akademie die bei Eudoxos formulierte und sich dann bei Euklid fortsetzende axiomatische Geometrie übernommen hat und sie zum Beweis von Problemen philosophischen Charakters anzuwenden versuchte, ist vielleicht das summarische Urteil der um die Physik, die Naturforschung, das entdeckende Denken, der um die schöpferische Mathematik Besorgten über Platon als ein Hemmnis für die Wissenschaft oder über das System des Euklid als eines oder das hauptsächlichste Hindernis des vielseitigen mathematischen Denkens zu verstehen.⁷⁰

Es bleibt die Tatsache, daß die Methode der geometrischen Abbildung der Größenverhältnisse, und zwar die definierende, postulierende, also axiomatische Methode diejenige ist, die die Geometrie der Platon-Epoche charakte-

⁶⁹ Die Formulierung des Archimedes (in bezug auf das Eudoxos zugeschriebene Axiom): «Wenn zwei Räume (richtiger wäre, Strecken zu sagen. A. M.-Zs.) nicht gleich sind, dann kann man den Unterschied, mit dem der größere den kleineren übertrifft, so vielmals zu sich hinzugeben, daß er jeden endlichen Raum übertrifft.» (übernommen aus DIRK STRUIK: a. W. S. 54)

⁷⁰ Heute nehmen schon mehrere das Bestehen einer mathematischen Schule der Demokritos-Epoche in Rivalität mit Eudoxos und seiner Richtung an. z. B. hatte nach LURIA die sogenannte «Atommethode» gegenüber der Methode der Ausschöpfung den Vorteil, daß sie die neuen Entdeckungen erleichterte, S. LURIA: Die Infinitesimaltheorie der antiken Atomisten. Quellen und Studien 2. 1932. 106—185. Die Annahme, daß der Mathematiker des Altertums zwischen einer strengen aber verhältnismäßig unfruchtbaren und einer locker begründeten aber fruchtbaren Methode wählen konnte, ist interessant und zu verteidigen, aber das war nicht unbedingt die Alternative zwischen Idealismus und Materialismus, wie dies DIRK STRUIK behauptet (a. W. S. 55—56)

risierte. Von einer solchen Geometrie ist jetzt schon die Rede, in der man die Raumverhältnisse völlig unabhängig von der Zahl bezeichnen, ohne Messung untersuchen kann. B. Farring behauptet zu Recht, daß (dies jene bewußte unabhängige Welt, *geschaffen aus dem reinen Verstand*,) jene Mathematik ist, von der Platon der Meinung war, daß ihr Studium eine unerläßliche Vorbedingung des Philosophierens sei.⁷¹

Die persönliche Rolle Platons in der Entwicklung der Wissenschaft, der Mathematik und der Logik besteht darin, daß er — von Sokrates veranlaßt — die Philosophie der Mathematik und die Logik begründete. Alles beides auf die Weise, daß er sie einer philosophischen Prüfung unterzog und so das implizite Wissen der Griechen auf beiden Gebieten zu einem expliziten Wissen machte. Die zwei Untersuchungssphären sind voneinander untrennbar, sowohl in Hinsicht auf die Ausgangsbasis als auch auf die Methode und schließlich das Ergebnis. Die Ergebnisse der griechischen Mathematik aus der Platon-Epoche «offerieren» gleichsam die Erkenntnis, daß *die Logik in der axiomatischen Betrachtung und dem axiomatischen Verfahren eine zentrale Rolle spielt*. Wieviel Platon von dieser Logik erkannt hat, das läßt sich unserer Ansicht nach nicht von seiner über den Charakter der mathematischen Kenntnisse vertretenen Auffassung trennen.

In Fachbüchern findet man häufig Behauptungen der Art, daß Platons Bemühen, die formale Logik aufzubauen, gescheitert ist.⁷² Das stimmt zwar, den Grund dafür muß man aber im Wesen der platonischen Philosophie (mathematischen Philosophie) suchen. Schon jetzt im voraus riskieren wir die Behauptung, daß das Aufstellen der Thesen von der Unabhängigkeit der Welt der Ideen und der mathematischen Welt eine solche Schranke in der Auffassung Platons bedeutete, die von vornherein auf der gegebenen Stufe der gesellschaftlichen und wissenschaftlichen Entwicklung die Niederschrift einer korrekten Logik ausschloß.

Was hat also Platon geklärt, a) in bezug auf den Charakter der mathematischen Kenntnisse und b) in bezug auf die Natur der logischen Verfahren, Gesetze? Die Tatsache, daß Sokrates die Natur der mathematischen Erkenntnis unter Weiterführung der pythagoreischen Tradition untersuchte, daß er in der Mathematik die Wissenschaft des Ewigen, Unveränderlichen sah, daß er die Methoden der Mathematik in seinen Untersuchungen ethischer Natur anwendete, findet wieder nur in den gesamtgesellschaftlichen Verhältnissen ihre Erklärung. Unter anderem darin, daß die Krise der griechischen Polis in diesem Zeitabschnitt schon offensichtlich wurde. Die Analysen des Thukydides über den Verfall der gesellschaftlichen Moral, der Skeptizismus der Sophisten veranlaßten Sokrates, dem Skeptizismus ein Ende zu bereiten, den überraschenden

⁷¹ B. FARRINGTON: a. W. S. 66

⁷² z. B. BOCHENSKI: Ancient Formal Logic. North-Holland, Amsterdam, 1951.

Thesen des Gorgias : «Es ist nichts. Wenn etwas wäre, wäre es nicht erkennbar ; wäre es erkennbar, so wäre es nicht mitteilbar.»⁷³ entgegenzutreten. Neben dem persönlichen Vorbild setzte er die Mittel der Wissenschaft ein. Auf die Frage, warum er zur Verwirklichung seines ethischen Programms nicht auf die Ergebnisse der Philosophie des Demokritos, sondern auf die der pythagoreischen Philosophie zurückgreift, bietet sich die Antwort an, daß in jener Philosophie die Mittel ausgearbeitet waren, mit deren Hilfe er den der an die Natur appellierenden Philosophie entspringenden Relativismus und Skeptizismus besiegen konnte.

Der in der platonischen Philosophie zur Vollkommenheit gelangende, und auch heute den Typus der platonischen Philosophie charakterisierende Gedanke wurde bei Sokrates konzipiert. Er heißt : Die Produkte der mathematischen Erkenntnis und im allgemeinen deren Entitäten können ihren Ursprung nicht in den Sinnen haben. In der Natur gibt es keinen vollkommenen Kreis, kein vollkommen gleichseitiges Dreieck oder eine solche Parallele. Der Geometer arbeitet mit idealen Formen. Der reifen platonischen Antwort auf die Frage «was wird durch die mathematischen Theorien beschrieben?» kommt die sokratische auf folgende Weise zuvor : Sokrates sagt, ich sehe Menschen, ich sehe Pferde, Menschheit, Pferdeheit jedoch nicht. Die Erkenntnis des letzteren d. h. die Erkenntnis der Universalien, ist die wahre Erkenntnis, welche nur auf nicht-empirischem Wege zu erreichen ist.

Die Verdienste des Sokrates vom Gesichtspunkt der Entwicklung der Logik bestehen mit den Worten des Aristoteles in folgendem : «Sokrates, der sein Nachdenken auf das im Sinne der sittlichen Willensbetätigung Rechte und Übliche richtete, und der erste war, der darüber feste allgemeine Bestimmungen zu ermitteln suchte . . . also Sokrates erst suchte auf dem Wege strenger Erörterung den *Begriff* der Sache. Denn was er anstrebte, war ein Schlußverfahren, das Prinzip des Schlußverfahrens aber ist der Begriff.» Zweierlei vernehmlich ist es, was man mit Recht dem Sokrates als sein Verdienst anrechnen darf : das induktive Verfahren und die begriffliche Bestimmung des Allgemeinen : beides Dinge, die die Grundlegung aller Wissenschaft betreffen. Aber Sokrates faßte das Allgemeine noch nicht als gesonderte Existenz auf und ebensowenig die begrifflichen Bestimmungen. Erst die Urheber der Ideenlehre nahmen diese Verselbständigung des Allgemeinen dem Sinnlichen gegenüber vor und nannten dann diese Art von substituierenden Wesen Ideen.»⁷⁴

Es ist Tatsache, daß man die erste gut aufgebaute Argumentation in bezug auf die idealistische Auffassung der Mathematik auf dem Boden des logischen Realismus bei Platon findet. Der Nachweis der prinzipiellen Untragbarkeit dieser Konzeption, die Ableitung der logischen Konsequenzen aus dieser

⁷³ VS⁴ 1922 76 B3

⁷⁴ Aristoteles, *Metaph.* XIII. 2. 1078 b

Argumentation erscheint dagegen zuersts bei Aristoteles. Die platonische Konzeption taucht (abgesehen von zahlreichen Abweichungen) immer wieder auf bei heutigen Mathematikern, wie Gödel, Russell, Church, während das sie widerlegende Ansichtssystem z. B. durch Quine oder Kolmogorow vertreten wird.

Bei der Untersuchung dessen, welche Rolle Platon in bezug auf die Entstehung der Logik zukommt, stehen wir vor der sonderbaren Frage, warum die in der platonischen Akademie eine so hohe Stufe erreichte theoretische und methodologische Tätigkeit nicht zur Bildung einer Logik führte, in dieser Akademie, wo die Beweisverfahren der Mathematiker, d. h. die deduktiv postulierende, also axiomatisch demonstrative Verfahrensweise nicht nur implizit mathematische, sondern auch explizit philosophische Entfaltung erfuhr. Das heißt, es war all das Wissen und die Methode vorhanden, die notwendig ist, damit das in ihnen enthaltene logische System abstrahiert werden kann, und — für den die Genesis der Logik Erforschenden ein subjektiver Faktor von nicht geringer Bedeutung — auch das leidenschaftliche Interesse an der Logik war gegeben.

Wir haben unsererseits auf die gestellte Frage die folgende Antwort gefunden: Der «platonische» Aristoteles ist eben an dem wesentlichen Punkt «nicht platonisch», wo er den dialektischen Syllogismus vom beweisenden unterscheidet. Das bedeutet mindestens, daß zwischen den beiden Entdeckungen — (auch das mitbegriffen, daß der erste, der den dialektischen d. h. polemischen Syllogismus formulierte, Platon war) — jener Prozeß verlaufen ist, den wir nach W. Jaeger⁷⁵ die stufenweise Entfernung vom Platonismus nennen könnten. Im vorliegenden Zusammenhang unterscheiden sich die zwei Epochen unter anderem durch die Herausbildung der aristotelischen Ontologie und die radikale Opposition gegenüber der platonischen Ideenlehre voneinander. Die Frage ist also: Inwiefern war die Kritik der Ideentheorie zur Ausarbeitung der Syllogistik notwendig? Wenn wir auf diese Frage antworten, beantworten wir auch die, warum Platon nicht das erste logische System ausarbeiten konnte.

Wahrscheinlich hat Aristoteles recht, wenn er den Ursprung der platonischen Ideenlehre mit dem Bestreben des Sokrates, die abstrakten Begriffe zu bestimmen, verbindet. Wenn man bedenkt, daß die durch die mathematische Entwicklung aufgeworfenen philosophischen Probleme im Mittelpunkt der Untersuchungen der platonischen Akademie standen, — und wenn man dazu noch jene Untersuchungen nimmt, die man heute als semantische bezeichnen würde (und deren Ausarbeitung das Verdienst der Sophisten, besonders des Gorgias war), bekommen wir die folgende Problemreihe: Stellen wir die mit der allereinfachsten Aussage verbundene allereinfachste Frage: Was, welche Sache beschreibt die Äußerung: «Sokrates ist ein Mensch.»? Der Terminus

⁷⁵ W. JAEGER: Aristoteles. Berlin 1923.

«Sokrates» ist der Name eines Menschen, des Athener Philosophen, aber wovon ist der Terminus «Mensch» der Name?

Das Problem läßt sich sowohl in ontologischer als auch in semantischer Form formulieren, und Platon formuliert es auch, in seiner Ideentheorie aber unternimmt er den Versuch, das Problem zu lösen. Man könnte diese Lösung so summieren: Die Idee wird dort angenommen, wo man die Vielfalt einiger Dinge mit ein und demselben Namen bezeichnet.

Das Problem irgendeines Urteils — sei es von einfacher Subjekt-Prädikat-Struktur oder komplizierterer Relationsstruktur —⁷⁶ allgemein formuliert, die Frage ist, ob das Prädikat (in seinem sprachlichen Ausdruck als Substantiv, Adjektiv oder Verb) irgendeine Art von Entität bezeichnet. Diese Frage kann deshalb semantisch genannt werden, weil sie nach dem Verhältnis zwischen dem linguistischen Ausdruck und den Dingen fragt, auf die sich der Ausdruck bezieht.

Bei der ontologischen Formulierung des Problems spielt das Verhältnis zwischen dem sprachlichen Ausdruck und seiner Referenz keine Rolle. Dagegen stellt sich die Frage — da Sokrates, Gorgias und Protagoras existieren und es Tatsache ist, daß sie Menschen sind — ob es eine solche Entität, wie Menschheit, gibt, zu der diese alle im gleichen Verhältnis stehen. Allgemeiner ausgedrückt: wenn A, B, C gleich Y ist, gibt es dann eine solche Entität, wie Y-heit, mit der sich jeder einzelne auf gleiche Weise verbinden läßt?

Die zwei Fragen stellen zwei Seiten ein und desselben Problems dar. Die auf die eine gegebene affirmative Antwort wird auch auf die andere bejahend sein und umgekehrt.

Platon, der die erste Konzeption des logischen Realismus ausgearbeitet hat, gibt natürlicherweise eine bejahende Antwort auf alle beide Fragen.⁷⁷ Die durch die Prädikate bezeichneten Entitäten existieren in der intellektuellen Erfahrung,⁷⁸ es gibt schön, gut, tugendhaft usw. Für diesen Typus der Entitäten verwendet Platon die Termini der Idee, der Form.

Wenn man bei Y die fraglichen Prädikate bezeichnet, dann ist die Bezeichnung Y der Name von etwas, d. h. von irgendeiner Idee. Wenn Y eine adjektive Bezeichnung repräsentiert, wie «wahr», «schön» usw. und die «Y-heit» den entsprechenden abstrakten Namen, dann ergibt sich nach der Ideenlehre als entsprechende Substituierung für Y, daß es infolge des Anteils an der Idee der Y-heit möglich ist, daß eine Sache Y ist. Das aber bedeutet offensichtlich, daß eine Sache dann, und nur dann, Y ist, wenn sie an der Idee Y-heit Anteil hat. Das «Anteil haben» läßt sich ersetzen durch die Ausdrücke: «verfügt über die Eigenschaft Y» — «ist Y». Im Sinne der gegenseitigen Implikation stellt

⁷⁶ In der Auffassung dieses Problems schließen wir uns hier und im folgenden der Konzeption von A. WEDBERG an: *Platos Philosophy of Mathematics*. Stockholm 1955.

⁷⁷ Platon, Pol. X. 569 a bzw. Parmenides 147.

⁷⁸ Platon, Pol 596 a

also «X ist Y» einen synonymen Ausdruck zu dem Ausdruck «X hat Anteil an der Y-heit» dar.⁷⁹

Da bei Platon solche alltägliche Behauptungen, wie Sokrates ist ein Mensch, sowohl im semantischen als auch im ontologischen Sinne die Ideenlehre verlangen, wie kann es dann bei ihm anders sein, wenn sich auf die Geometrie oder die Arithmetik beziehende Fragen auftauchen? Also solche: Wovon handeln die geometrischen oder arithmetrischen Behauptungen? Es versteht sich fast von selbst, daß in diesem Gedankensystem die Objekte der Geometrie gedankliche Elemente darstellen.⁸⁰

Das gleiche läßt sich über die Arithmetik sagen, die in der Rangordnung Platons als Erbe der eleatischen Philosophie offensichtlich vor der Geometrie steht.⁸¹ Wenn Platon von der Arithmetik spricht, denkt er vor allem an die Wissenschaft über das Gerade und Ungerade.⁸² Obwohl Platon im Beweis arithmetischer Behauptungen nicht unbewandert war (z. B. der Beweisversuch der unendlichen Reihe positiver ganzer Zahlen, oder die Erörterung der Probleme der mathematischen Induktion im Parmenides), spielte er auf diesem Gebiet, also in der Entwicklung der realen Wissenschaft, in der Entdeckung mathematischer oder geometrischer Wahrheiten keine Rolle. Seine Rolle bestand in der philosophischen Verallgemeinerung der mathematischen Methoden. Das geschah freilich wieder nur innerhalb seiner allgemeinen philosophischen Vorstellungen, sie bestimmten den Platz der mathematischen Wissenschaften in seinem System.

Die platonische Wissenschaft — «geschaffen aus dem reinen Verstand» läßt sich auf folgende Weise in ein Modell fassen.

Die Ideenlehre in explizite Form gegossen, auf die Geometrie und auf die Arithmetik bezogen:⁸³

I. a) Die Geometrie ist wahr.

b) Die Wahrheit der Geometrie setzt das Vorhandensein jener Objekte voraus, die das geometrischen Begriffe wirklich erklären.

c) in der sinnlichen Welt gibt es keine solchen Objekte.

d) Deshalb existieren die idealen Fälle der geometrischen Begriffe außerhalb der sinnlichen Welt, in der Realität der Ideen.

⁷⁹ Besonders charakteristische Behandlungen des gegebenen Problems, über die Rolle der allgemeinen Ideen finden sich in den Dialogen Parmenides, Theaitetos, Sophistes.

⁸⁰ Zwischen die sich auf die sichtbare, wahrnehmbare Welt beziehende Meinung: *δόξα* und die sich auf nicht wahrnehmbare Welt beziehende wirkliche Erkenntnis: *νόος* führt Platon den Terminus *διανοία*, eben zur Kennenlernen der Wissenschaft des Raumes ein. Platon, Pol. VI. 510 D, V, 476 E-477B 479D.

⁸¹ Platon, Staat VI. 511 D-E, VII. 533-534A.

⁸² Platon, Gorgias 463E, Pol. 510C, Theaitetos 185D-198A, Parmenides 143D-144A.

⁸³ Der ganze Gedankengang wurde von A. WEDBERG: a. W. S. 62 bzw. 67 übernommen.

II. a) Die Arithmetik ist wahr.

b) Die Wahrheiten der Arithmetik setzen die Existenz jener Objekte voraus, die wirklich an der Idee der Ein-heit, der Zwei-heit usw. in den idealen Zahlen teilhaben.

c) In der sinnlich wahrnehmbaren Welt tritt der Fall der idealen Zahlen nicht auf.

d) Deshalb existieren die vollkommenen Fälle der idealen Zahlen irgendwo außerhalb der sinnlich wahrnehmbaren Welt.

Diese Zusammenfassung erscheint vielleicht übereilt, da ihr keine Untersuchung der Lehre der idealen Zahlen und überhaupt Prüfung der Frage, wie die Zahl existiert, vorausgegangen ist. Der Charakter des ἀριθμός εἰδητικός kann im Weiteren jedoch teils in der Platon-Kritik des Aristoteles, teils in der Fixierung der platonischen Methode und logischen Ergebnisse als Hintergrund, als ontologische Basis sowieso nicht außer acht gelassen werden.⁸⁴

Richten wir im Folgenden unsere Aufmerksamkeit auf die platonische Denkweise und die Lehrpraxis der platonischen Akademie.

Die Analyse der Technik der Dialektik, überhaupt der Methode der platonischen Dialektik im allgemeinen, geht wieder über den Themenkreis des von uns untersuchten Problems hinaus. Es wird lediglich von zwei, die Dialektik charakteristisch bezeichnenden, die Methodologie der Wissenschaft wesentlich beeinflussenden und gestaltenden Faktoren die Rede sein, von der Rolle der ὑπόθεσις und der διαίρεσις. Die erstere zeigt eine enge Verbindung mit der allgemeinen Praxis der griechischen Mathematik, die andere mit der platonischen Ideenlehre. Die Hypothese-Konzeption involviert, über ihre allgemeine wissenschaftstheoretische Bedeutung hinaus, auch die Lösung einiger logischer Probleme; die Diärese dagegen ist mittelbar bei der Herausbildung der aristotelischen Syllogistik, vom Gesichtspunkt des Verstehens derselben, bedeutsam.

Nach dem Zeugnis der Dialoge bestand das hypothetische Verfahren darin, daß sich die Diskussionspartner in irgendeiner als Ausgangspunkt gewählten These einigten. Die «Einigung» bedeutete, daß sie diese These als Grundlage der Diskussion akezeptierten, gleich, ob sie mit ihr einverstanden waren oder nicht. In der Mathematik der Platon-Zeit und in der platonischen Philosophie spielt die «Hypothese» im wesentlichen eine gleiche Rolle.⁸⁵

⁸⁴ Die ausführliche Untersuchung des Problems findet der Leser bei: J. KLEIN: Die griechische Logistik und die Entstehung der Algebra. Quellen und Studien zur Geschichte der Mathematik, Astronomie und Physik. Abt. B. B. 3. Berlin 1936. (besonders S. 87—90) J. STENZEL: Zahl und Gestalt bei Platon und Aristoteles, Berlin 1924. A. WEDBERG: a. W.

⁸⁵ Über die Rolle der Hypothese in der Mathematik der Platon-Epoche und der platonischen Dialektik findet sich eine ausführliche und ausgezeichnete Analyse in dem Artikel von Á. SZABÓ: Die Grundlagen in der frühgriechischen Mathematik (a. a. O.) und Anfänge des Euklidischen Axiomensystems. In: Zur Geschichte der griechischen Mathematik. Darmstadt 1963.

Proklos benutzt die Hypothese zur Bezeichnung jener Behauptungen, die wir in der euklidischen Geometrie Definitionen, Postulate, Axiome nennen.⁸⁶ Aber, wie schon erwähnt wurde, ist diese Methode eine weit vor Euklid verwendete Praxis, sowohl in der griechischen Mathematik als auch in der griechischen Philosophie. So können wir aus dem vielzitierten «Menon»-Beispiel sehen, daß Sokrates zur Klärung der Frage «ist die Tugend lehrbar?», seinen Partner bittet, von einer *Annahme* ausgehen zu dürfen (*ἐξ ὑποθέσεως . . . σκοπεῖσθαι*).⁸⁷ Das hypothetische Verfahren besteht, ähnlich dem des Geometers, darin, daß man von einer allgemeinen Annahme ausgeht und sieht, was sich daraus ergibt, wenn sie wahr ist, und was, wenn sie nicht wahr ist. Die auch von uns zitierte berühmte Stelle in Platons Staat (VI. 510 C–D) zeigt alle Zweifel ausschließend, daß die von Proklos behandelte als Hypothesen-Ausgang gewählte nichtbewiesene Annahme zur täglichen Praxis im griechischen wissenschaftlichen Denken der Platon-Zeit gehörte.

Die allgemeine Methodologie des Ausgehens von Hypothesen enthält allerdings ein Problem, das besondere Aufmerksamkeit verdient. Zwischen der in der Dialektik gebrauchten Ausgangsthese, der nichtbewiesenen Annahme und der in der Mathematik verwendeten besteht nämlich ein wesentlicher Unterschied.

Ein dialektisches Streitgespräch kann eventuell mit einer solchen Wendung enden, daß man den Ausgangspunkt faktisch aufhebt und z. B. mit einem solchen Gedanken schließt, daß auch Sokrates nicht mit sich einverstanden sein kann, «Aber es scheint uns doch jetzt notwendig so aus unserer Rede.»⁸⁸ Dasselbe wäre im Falle der arithmetischen oder geometrischen Hypothesen unausdenkbar, weil ja die Widerlegung in der mathematischen Tätigkeit ihrer Richtung und ihrem Ziel nach (selbstverständlich auf indirekte Weise) dem Beweis solcher Thesen dient, an deren Wahrheit keine Zweifel bestehen. Es handelt sich also um die Widerlegung solcher Thesen, die sicher falsch sind. Die sokratische Widerlegung aber dient (besonders nach dem Zeugnis der frühen Dialoge) in erster Linie dazu, die Menschen zu überzeugen, daß sie in bezug auf die Fragen unwissend sind, von denen sie glauben sie zu wissen. Also er beweist höchstens, daß es kein Wissen gibt. Es fragt sich, was der Grund für diese Erscheinung ist.

In dem hypothetischen Verfahren besteht kein Unterschied, er kann also nur in den gewählten Hypothesen liegen. Allerdings blinkt hier schon der heuristische Wert des Verfahrens auf, und zwar, daß es als fehlerfindende Methode dienen kann, aber dann — und nur dann — wenn im Zusammenhang mit den Hypothesen die Erwartung besteht, daß sie wahr sind. Auch für Platon wird das völlig offensichtlich, besonders in den mittleren und späten Dialogen.

⁸⁶ Proklos, a. W. S. 77.

⁸⁷ Platon, Menon 86E.

⁸⁸ Platon, Hippias II. 376 C.

In zahlreichen Dialogen, an zahlreichen Stellen spricht Platon darüber, daß zwischen den ausgewählten Hypothesen und den zu beweisenden Thesen ein bestimmter Zusammenhang vorliegt. Dieser bestimmte Zusammenhang bedeutet nichts anderes als die deduktive axiomatische Auffassung, im wesentlichen die Erkenntnis der entscheidenden Rolle des logischen Weges. Das heißt, die Unwiderlegbarkeit der logischen Wahrheit stand klar vor Platon. Im *Kratylos*⁸⁹ macht er z. B. darauf aufmerksam, daß man die Hypothese gut auswählen muß, weil das Ausgehen von irgendeiner irrtümlichen Annahme schwere Folgen nach sich zieht, denn alles, was darauf folgt, paßt sich der zu Beginn gewählten Annahme an, um mit sich selbst in Einklang zu bleiben. Es ist klar, daß er darauf hinweist, daß der Gedankengang, d. h. das, was sich aus der Hypothese ergibt, nicht widersprüchlich sein darf. Um jedoch zu ermessen, ob im Gedankengang ein Widerspruch vorhanden, oder aber der logische Weg sicher ist, reicht die Kunst des dialektischen Streitgesprächs, die Fähigkeit des geschickt Diskutierenden — (der z. B. vor seinem Widersacher verbirgt, daß sich aus der Hypothese eventuell eine Unmöglichkeit ergibt) — nicht aus.

Bei den Hypothesen der Geometrie kann jedoch in bezug auf die Wahrheit der gewählten Thesen kein Zweifel auftauchen, und vielleicht rät Platon deshalb in vielen Fällen, in der philosophischen Diskussionen so zu verfahren wie die Geometer. Nur gehörte es untrennbar zum axiomatischen, deduktiven Charakter der Geometrie, daß die als Ausgangspunkt gewählten nichtbewiesenen Thesen Tatsachen sind, wie wir schon früher gesehen haben. Gerade der Beweis von durch die Erfahrung schon bekannten Thesen — über die Ableitung von elementaren von jedem einzusehenden Thesen — zeigt die Kraft, die Vertrauenswürdigkeit der Logik, d. h. der Methode! Und es ist nicht zufällig, daß das für Platon das Muster darstellte, die Dialektik und die Mathematik waren natürlichweise infolge des gemeinsamen Ursprungs ihrer Methode verwandt: «Ich gehe immer von einer solchen Behauptung aus, als Hypothese nehme ich jene Behauptung, die ich für besonders stark halte; wovon ich dann sehe, daß es in Einklang mit dieser Behauptung steht, das halte ich für wahr, wovon ich aber merke, daß es nicht in Einklang mit der vorigen starken Behauptung steht, das werde ich als falsch.»⁹⁰

Die Konsequenz aus der Hypothese schreibt Platon im allgemeinen mit dem Wort *συμφώνειν* («in Einklang stehen») nieder, während das Gegenteil davon *διαφώνειν*, «kein Einklang» bedeutet, was eigentlich einen logischen Widerspruch zwischen den beiden Behauptungen bedeutet.⁹¹

Es fragt sich nun, wie sich herausfinden läßt, welche Behauptungen mit welcher Hypothese in Einklang stehen oder nicht in Einklang stehen. Oder,

⁸⁹ Platon *Kratylos* 436 d.

⁹⁰ Platon, *Phaidon* 100 c.

⁹¹ vgl. Á. SZABÓ: Anfänge des Euklidischen Axiomensystems. In: Zur Geschichte der griechischen Mathematik. Darmstadt 1965.

mit dem heutigen Wortgebrauch : Welches sind die erlaubten Verfahren, logischen Regeln, mit denen wir unterschiedliche Thesen mit den Hypothesen verbinden können ?

Vor allem muß man sehen, daß wenn Platon von irgendeinem Beweis sagt, daß er mathematischen Charakter trägt, er eigentlich fast immer das indirekte Beweisverfahren zur Annahme irgend einer von ihm erwünschten philosophischen These anwendet. Jenes Verfahren also, daß wir bei der Behandlung der methodlogischen Probleme der pythagoreischen Mathematik schon untersucht haben. Sei es, daß die Teilnehmer am Dialog entscheiden wollen, daß die Eins unteilbar ist, da dies den grundlegenden Ausgangspunkt der arithmetischen Konzeption des Platon darstellt, — sei es die Frage, ob die sinnliche Wahrnehmung und das Wissen identisch sind oder sich unterscheiden (und wir könnten noch sehr viel Probleme anführen), immer stellen sie das Gegenteil der für richtig «angenommenen» These auf und führen die Diskussion so, daß sich in jedem Falle herausstellen muß : die Annahme der Hypothese führt zu einem Widerspruch.

Dieser Widerspruch läßt sich aber nur auf die Weise konstatieren, daß — wie wir früher schon gezeigt, haben — man für den Gedankengang die logische Regel : eine Behauptung und deren Widerlegung können nicht gemeinsam vorkommen, für gültig halten. Weiterhin hat der indirekte Beweis nur dann einen Wert, wenn man sicher ist, daß man nicht durch einen im Gedankengang befindlichen Fehler auf den Widerspruch gekommen ist, sondern der Widerspruch notwendigerweise aus der Unmöglichkeit der Hypothese eintritt, d. h. wegen der mit ihr verbundenen und als wahr angenommenen Behauptungen.

Noch immer aber steht die Frage offen, woher man jene These nehmen soll, mit deren Hilfe es möglich ist, die Unhaltbarkeit einer These durch den indirekten Beweis aufzuzeigen. In dem vorhin erwähnten Beispiel, das die Frage aufwarf, ob die sinnliche Wahrnehmung und das Wissen identisch sind, können wir folgende Argumentation finden,⁹² nachdem wir angenommen haben, daß sie identisch sind. (Natürlich will Platon beweisen, daß sie nicht identisch sind.) Wenn das Wissen mit der sinnlichen Wahrnehmung identisch ist, dann ist es auch mit dem Sehen identisch. Wer etwas sieht, der weiß es auch, wer aber nicht sieht, der weiß es nicht. Von dem Menschen aber, der etwas sieht (und nach dem eben Gesagten auch weiß), ergäbe sich, daß wenn er die Augen schließt, also nicht sieht, auch nichts weiß. Tatsache ist aber, daß derjenige, auch wenn er die Augen geschlossen hat, das wissen wird, was er vorher gesehen hat. Unserem Gedankengang nach, müßte er aber sagen, daß er es nicht weiß. Unsere Annahme, derzufolge das Wissen der sinnlichen Wahrnehmung identisch ist, offensichtlich zu einem Widerspruch geführt. Nach

⁹² Platon, Theaitetos 162 e.

der Terminologie des Platon ergibt sich daraus etwas Unmögliches *ἀδύνατον*. Ein moderner Logiker, ein heutiger Leser Platons wird bei dem Argument, «Tatsache ist aber . . . usw.» gewiß ausrufen: «Hier liegt der Hund begraben!», d. h.: «es wurde eine Extraprämisse eingeführt!» Das ist aber nur für einen heutigen Denker offensichtlich, für Platon war es nicht so. Besonders im Parmenides sieht man seinen sich auf die Art der Widerlegung beziehenden Standpunkt, die Vorstellung nämlich, daß der Widerspruch als Ergebnis der Hypothese zustande kommt. Er nimmt die Annahme (die Annahme der Gegner des Parmenides) als selbstverständlich hin, daß die Theorie selbst ihren eigenen Widerspruch, (128 c) ohne Hinzunahme jeder äußeren Prämisse, erzeugt; und Platons Zenon bemüht sich, den Widersachern des Parmenides zu zeigen, daß ihre Theorie zu noch lächerlicheren Konsequenzen führt und nichts darauf hinweist, daß die lächerliche Konsequenz aus der Verbindung der Hypothese mit anderen (äußeren) Behauptungen stammt (136 c). Platon betrachtete die Widerlegung als die Folgerung auf einen Widerspruch aus dem zu Widerlegenden selbst. Darauf weist auch jener Satz aus dem Phaidon hin (101a): «Wenn sich aber einer an die Voraussetzungen selbst hielte, würdest du den nicht gehen lassen und nicht eher antworten, bis du, was von ihr abgeleitet wird, betrachtet hättest, ob es miteinander stimmt oder nicht stimmt.»⁹³

Hier müssen wir natürlich eine solche Unterscheidung vornehmen, die Platon nicht vorgenommen hat, weil er es nicht tun konnte. Platon unterscheidet eigentlich nicht zwischen der Art der Widerlegung, die deshalb eine Widerlegung ist, weil die Konklusion der These widerspricht, und jener speziellen Widerlegung, die zeigt, daß die These sich selbst widerspricht.

Aus der Tatsache, daß jede gelungene Widerlegung den Partner zwingt, seine Meinung zu ändern, d. h. seiner früheren These zu widersprechen, zieht Platon die Schlußfolgerung: die Widerlegung bedeutet, daß die frühere Meinung mit sich selbst in Widerspruch steht.

Es ist klar, daß es zwei verschiedene Dinge sind, den Diskussionspartner dahin zu bringen, daß er einsieht, seine unlängst angenommenen Prämissen widersprechen seiner früheren Meinung, und die Widersprüchlichkeit einer Theorie nachzuweisen.

Von den Hypothesen der Dialoge läßt sich im allgemeinen feststellen, daß — obwohl sie die gleiche Rolle spielen, wie z. B. im pythagoreischen Beweis die Hypothese spielte, daß «Die Seite und die Diagonale des Quadrats kommensurabel» sind, was ebenfalls zu einer Unmöglichkeit führte — wir es bei Platon doch eher mit solchen Behauptungen des dialektischen Meinungsstreites zu tun haben, bei denen sich eventuell auch das Gegenteil annehmen ließe, und es möglich wäre, dazu Argumente zu suchen, um die Unmöglichkeit nachzuweisen.

⁹³ Siehe die ausführliche Behandlung des Problems bei ROBINSON: *Plato's Earlier Dialectic*. Oxford 1953 S. 20.

In den platonischen Dialogen wird in zahlreichen Fällen die Beweistechnik, das hypothetische Verfahren, die indirekte Methode angewendet. Das Wesen des Beweises besteht darin, daß die Hypothese und ihre Folgen untersucht werden. Das Ergebnis der Untersuchung zeigt dann, daß solche Behauptungen, die widersprüchlich sind, mit der Hypothese nicht in Einklang stehen. Wenn zwischen der These und ihrer Konsequenz ein Widerspruch auftritt, muß man die These als widerlegt betrachten. Dieser Gedanke bedeutet nichts anderes, als die Gewährung des negativen Wahrheitskriteriums für jede beliebige Theorie. Von der bewußten Anwendung des Prinzips des Freiseins von Widersprüchen ist es jedoch noch ein weiter Weg bis zum Auffinden des positiven Wahrheitskriteriums, der Entdeckung der gültigen Konsequenz. Trotzdem müssen wir sagen, daß diese hypothetischen Verfahren «von mathematischem Charakter», d. h. die indirekten Beweise, vom Gesichtspunkt des Entstehens der Logik, vom Gesichtspunkt des Bewußtmachens der logischen «Praktiken» von unschätzbarem Wert sind. Zeichnet sich doch in jedem in den Dialogen verwendeten Beweis der «modus tollens» ab: Wenn A, dann B, aber nicht B, also nicht A. Dazu gehört noch daß drei Viertel der in den Dialogen angewendeten Beweise indirekt sind.

Die kurz skizzierte platonische Praxis der Beweise und Widerlegungen konzipiert sich in den frühesten logischen Arbeiten des Aristoteles, den *Topika*, und in den Sophistischen Widerlegungen zu einer Regelsammlung.

Im Zusammenhang mit dem hypothetischen Verfahren muß vor allem die explizite Formulierung des logischen Gesetzes, im gegebenen Falle des Gesetzes des Widerspruchs, hervorgehoben werden. Selbstverständlich findet sie sich noch nicht in der klaren Form wie später bei Aristoteles, aber schon in rein umrissener Form, als Voraussetzung des logischen Denkens, der logischen Argumentation und des logischen Meinungsstreites.⁹⁴

So sagt z. B. Sokrates in der *Politeia*: «Offenbar ist doch, daß dasselbe nie zu gleicher Zeit Entgegengesetztes tun und leiden wird, wenigstens nicht in demselben Sinne genommen und in Beziehung auf ein und dasselbe. So daß, wenn wir etwas finden sollten, daß in diesen dies vorkommt, wir wissen werden, daß die nicht dasselbe waren, sondern mehreres.» Und nach dem Ausspruch dieses allgemeinen Prinzips stellt er die Frage: «Ist es wohl möglich, daß dasselbe zugleich in demselben Sinne stillsteht und sich bewegt?» worauf Glaukons Antwort im Sinne des Prinzips lautet: «Keineswegs.»⁹⁵

Die Formulierung des logischen Gesetzes geschieht in der *Sophista* in einer solchen Beziehung, die auch den normativen Charakter oder den heuristischen Wert des Prinzips zeigt. Im Meinungsstreit geht es um das Beheben der irrümlichen Anschauungen und um die Erziehung, deren Hauptmittel das «Ausfragen und Widerlegen» ist. «Sie fragen sie aus in dem, worüber einer

⁹⁴ Das Ideal der gültigen Gesetze des Denkens in *Timaios* 47 b.

⁹⁵ Platon, *Pol.* IV. 436 b, c.

etwas Rechtes zu sagen glaubt, der doch nichts sagt. Dabei forschen sie der unsicher Schwankenden Meinung leidlich aus, welche sie dann in der Rede zusammenbringen und nebeneinander stellen, durch diese Zusammenstellung selbst zeigend, daß sie eine der anderen zugleich über dieselben Gegenstände in denselben Beziehungen nach demselben Sinne widersprechen.»⁹⁶

Unserer Meinung nach gehen diese Formulierungen schon darin über die Formulierung der «drei logischen Grunsprinzipien» des Parmenides hinaus, daß sie viel weniger ontologisch und viel eher logisch, wenn man so will, die Kriterien des logischen Denkens, sind. Außerdem stellen sie nicht einfach Anwendungen, wie in den bisherigen mathematischen Beweisen, sondern auch Auseinandersetzungen dar. Sie nehmen schon die Funktion des als Ausgangspunkt gewählten Prinzips an, und es ist fast gleichgültig, ob es sich im Meinungsstreit um die Arithmetik, die Geometrie, die Staatseinrichtung oder etwas beliebig anderes handelt, dieses Prinzip muß angenommen werden. Mit dem heutigen Wortgebrauch würden wir sagen: die Grundlage der Diskussion bedeutet, daß man in einem zweiwertigen logischen System denken und argumentieren darf.

In den platonischen Dialogen spielt bei der Anwendung der hypothetischen Methode die Diärese eine große Rolle. Viel breiter ist ihre Anwendung aber in der platonischen Philosophie; das diäretische Verfahren erwist sich als außerordentlich zweckmäßig, besonders in Hinsicht auf das Schaffen eines Systems der Ideen, ihre Ableitung von einem höheren Prinzip.⁹⁷

Die Diärese ist jenes Verfahren, dessen Ergebnis in der Schärfe der Begriffe, ihrer Abgrenzung und Unterordnung besteht. Man könnte also vielleicht sagen, daß es sich hier um die Entdeckung des Gesetzes der Einteilung oder noch eher um die Entdeckung des Prinzips der Unterordnung handelt. Eines, und vielleicht das entscheidendste Verfahren der dialektischen Argumentationstechnik ist die Diärese. Im Sophistes wird die Frage gestellt: «Das Trennen nach Gattungen (*διαίρειναι*), und daß man weder denselben Begriff für einen anderen noch einen anderen für denselben halte, wollen wir nicht sagen, dies gehöre für die dialektischen Wissenschaft?»⁹⁸

Diese Art von Fragestellungen und die darauf gegebenen Antworten (abgesehen von ihrem ontologischen Wert) lassen sich vom logischen Gesichtspunkt nicht anders bewerten, denn als ein bewußtes Streben nach der Klärung von logischen Kategorien und Verfahren.⁹⁹

Unbedingt das Ergebnis dieser Tätigkeit ist, daß Platon einen klaren Unterschied zwischen Begriff und Urteil macht. Eine Methode des Findens

⁹⁶ Platon, Soph. 230 b.

⁹⁷ Siehe die Abhandlung des Problems der Diärese bei J. STENZEL: *Zahl und Gestalt... und: Studien zur Entwicklung der platonischen Dialektik von Sokrates zu Aristoteles*. Stuttgart 1961.

⁹⁸ Platon, Soph. 253 d.

⁹⁹ Platon gibt in seinem Phaidon (104b – 105b) ein schönes Beispiel für die Beleuchtung jenes Problems, welcher Begriff einem gegebenen Begriff untergeordnet werden kann und welcher nicht.

der Definition,¹⁰⁰ überhaupt das Problem der Kategorisierung, hängt ebenfalls mit der Diärese zusammen. Die Anwendung der Diärese bei der künstlichen Kategorisierung im Sophistes,¹⁰¹ zeigt vor allem, daß Platon erkennt: Die Bestimmung muß so beginnen, daß man den zu bestimmenden Begriff einem umfassenderen Begriff unterordnet und durch dauerndes Zerlegen in Teile auf dichotomische Weise zur gewünschten Bestimmung gelangt. Diese Art der Einteilung ist in der Formulierung des Aristoteles ein schwacher Syllogismus,¹⁰² was bedeutet, daß er noch zu wünschen übrig läßt, da er das, was er bestimmen will, annimmt oder weiß: «Das die Einteilung nach Gattungen nur einen kleinen Teil der hier behandelten Verfahren bildet, kann man leicht einsehen; denn die Einteilung ist gleichsam ein schwacher Schluß, weil sie das, was sie beweisen soll, voraussetzt, aber doch immer etwas von den oberen Begriffen folgert. Gerade dieser erste Punkt wurde von allen, welche sich der Einteilung bedienten, nicht bemerkt, und sie bemühten sich, glauben zu machen, es sei mittels der Einteilung möglich einen, Beweis für das Wesen und das Was der Dinge zu liefern.»

Tatsache ist, daß Platon mit der Methode der Diärese, mittels der Einteilung der Begriffe, mittels des Forschens nach der Bestimmung¹⁰³ logische Probleme auf unmittelbarste Art und schon völlig auf explizite Weise erschließt. Das bedeutet, daß er die Bausteine der Syllogistik ganz bewußt zusammengetragen und wirklich den Weg zur Schaffung des logischen Systems bereitet hat.

Mit der skizzenhaften Charakteristik des hypothetischen Verfahrens und der Diärese sollte gezeigt werden, daß Platon die in der Mathematik ausgearbeitete und in impliziter Form verwendete Logik wirklich in allgemeiner Form anwendete und dabei zahlreiche logische Probleme auf explizite Weise, wenn auch nur in der Form der Fragestellung, erschlossen hat.

Die bisherigen Untersuchungen beleuchteten in erster Linie die Methodologie, jetzt wollen wir noch auf solche Probleme übergehen, die sich auf das Tatsachenmaterial der aristotelischen Logik beziehen.

In dieser Hinsicht besteht die größte Rolle Platons darin, daß er durch die Untersuchung der Sprache die Aufmerksamkeit auf jene Strukturen lenkte, die die Bausteine der Syllogistik, d. h. der Urteile von der Struktur Subjekt-Prädikat, werden.

Die Logik des Aristoteles ist eine Logik der Termini, im Gegensatz zu der Behauptungslogik der Stoiker. Platons Rolle und Bedeutung bestand in der Erschließung des Weges der peripatetischen Logik, gerade dadurch, daß

¹⁰⁰ Platon, Polit. 258b, 267c.

¹⁰¹ Platon, Soph. 219a.

¹⁰² Aristoteles, Erste Analytik. I. 31, 46b.

¹⁰³ Nach MAIER ist der obige Hinweis entscheidend für die Verknüpfung zwischen Syllogismus und Diärese, obwohl ROSS dies widerlegt und eher die Begriffsreihe als Vorläufer der Syllogistik bezeichnet. Siehe: ROBINSON: a. W. S. 49–60.

¹⁰⁴ W. D. ROSS: Aristotle's Prior and Posterior Analytics, S. 25–26.

er über die Methode hinausgehend auch mit dem systematischen Zusammentragen des Tatsachenmaterials begann. Dies bestand in erster Linie darin, daß er sich bemühte, die Struktur bestimmter Behauptungen und eigentlich jene logischen Verhältnisse, zu klären, die dann bei Aristoteles die Grundlage der mit Hilfe der feinen Struktur der Behauptungen vorgenommenen Folgerungen, der Syllogistik, bilden.

Als Beginn dieser Tätigkeit ist jene großangelegte syntaktische Tätigkeit zu betrachten, die für die Sophistik und das philosophische Denken der Platon-Epoche so charakteristisch war. Die Untersuchung der sprachlichen Erscheinungen, die Entdeckung und Charakterisierung der syntaktischen Kategorien bildet den organischen Teil jenes Prozesses, den wir als Grundlegung der Logik bezeichnen.¹⁰⁵ Da wir jedoch in Verbindung mit der Analyse der aristotelischen Logik das Verhältnis von Sprache und Logik in seiner historischen Entwicklung ausführlich untersuchen, sollen hier lediglich die relevanten Momente angegeben werden, die wir dann im Buch der Kategorien und in der Hermeneutika auf einer höheren Abstraktionsstufe wieder studieren können. Wir werden sehen, daß bei Aristoteles, anders als bei Platon, die Untersuchung der Struktur der Behauptungen, die Prüfung der Verhältnisse der Begriffe von rein formalem Gesichtspunkt geschieht, unabhängig vom Gehalt derselben, ja von ihrer sprachlichen Ausdrucksform. Zur Herausbildung dieses Standpunktes, des Standpunktes der sprachlichen Logik, stellt jedoch die Gesamtheit der Kenntnisse über die Sprache, welche wir in den Dialogen, im Kratylos und im Sophistes des Platon gesammelt finden, eine notwendige Voraussetzung dar.¹⁰⁶ Eine der Hauptfragen bei der Untersuchung der Rede bedeutet die Feststellung dessen, was das Kriterium für die Wahrheit ist, wie sich der λόγος zum Seienden bzw. zum Nichtseienden verhält, «denn Nichtseiendes vorstellen oder reden, das ist doch das Falsche, was in Gedanken und Reden vorkommen kann.»¹⁰⁷

Bei der Untersuchung der Bedingungen der verständigen Rede stellt er fest, daß die nacheinander gesprochenen Wörter «geht, rennt, schläft» und die weiteren Verben (ἔφημα), oder «Löwe, Hirsch, Pferd» und alle aufgereihten Substantive (ὄνομα), mit denen die eine Handlung durchführenden benannt werden, ein Nacheinander darstellen, aus dem sich niemals eine verständige Rede ergeben würde.¹⁰⁸

Wenn man aber die Verben mit den Substantiven vermischt, ist die erste Verflechtung Rede, (d. h. Satz) z. B. «der Mensch lernt». Die Tatsache, daß das Aneinanderreihen von Substantiven oder Verben keinen Satz ergeben

¹⁰⁵ Die präsokratische Sprachphilosophie als Vorbereitung der archaischen Logik, siehe: E. HOFFMANN: Die Sprache und die archaische Logik. Tübingen 1925.

¹⁰⁶ besonders Platon. Soph. 260 – 263 a – d.

¹⁰⁷ a. W. 260 c.

¹⁰⁸ a. W. 262 b.

kann, während dies mit ihrer Kombination möglich ist, unterstützt er auf folgende Weise: Von verständiger Rede, Urteil, Satz (Logos) sprechen wir in dem Fall: «Denn hierdurch macht er schon etwas kund über Seiendes oder Werdendes oder Gewordenes oder Künftiges und benennt nicht nur, sondern bestimmt auch etwas, indem er die Hauptwörter mit Zeitwörtern verbindet. Darum können wir auch sagen, daß er redet und nicht nur nennt, und wir haben ja auch dieser Verknüpfung eben den Namen Rede beigelegt.»¹⁰⁹

Es ist fast gleichgültig, ob wir Logos als verständige Rede, Aussage, Satz oder Urteil übersetzen,¹¹⁰ weil in der gegebenen Hinsicht, das wesentlich ist, daß man grammatisch Substantiv und Verb miteinander verbinden muß, in diesem Falle sind sie geeignet zur Behauptung einer Sache und, sich daraus ergebend, wahr oder irrig.

Mit dem Gedankengang verbindet sich organisch die Analyse der Behauptung und Verneinung. Behauptung und Verneinung sind neben den Eigenschaften des Wahren und Falschen eine andere Eigentümlichkeit der Rede (des Logos). Ergänzt sei noch, daß die Rede auch die Eigenschaft besitzt, von etwas zu sprechen, weil es unmöglich ist, daß sie kein Objekt hat. Aufgrund dessen muß die Aussage: «Der Theaitetos, mit dem ich jetzt rede, fliegt.» gegenüber: «Theaitetos sitzt». als falsch bewertet werden:

F: «Und die wahre sagt doch das Seiende von dir, das es ist?

T: Ja

F: Und die falsche von dem Seienden Verschiedenes?

T: Ja

F: Also das Nichtseiende sagt sie aus als seiend?

T: Beinahe.»¹¹¹

Nachdem sagt der Gast über den Satz «Theaitetos fliegt»: F: «Als von dir also aussagend, aber aussagend Verschiedenes als Selbes und Nichtseiendes als seiend, wird eine solche aus Zeitwörtern und Hauptwörtern entstehende Zusammenstellung wirklich und wahrhaftig eine falsche Rede.»¹¹²

In diesem Philosophieren ist es nicht schwer, die spätere Aussage im Buch der Kategorien zu entdecken: «Die Worte werden entweder in Verbindung oder ohne Verbindung gesprochen. Jede der hier genannten Kategorien enthält an sich weder eine Bejahung noch eine Verneinung; aber durch die Verbindung derselben miteinander entsteht eine Bejahung oder Verneinung. Jede Bejahung oder Verneinung ist entweder wahr oder falsch, aber Worte, die ohne Verbindung gesagt werden, sind weder wahr noch falsch, z. B. Mensch,

¹⁰⁹ ebd. 262 d.

¹¹⁰ Die Übersetzung des gegebenen Textteiles könnte auch heißen: «dieser Verknüpfung haben wir den Namen Urteil beigelegt.»

¹¹¹ ebd. 263 b – d.

¹¹² ebd. 263 d.

weiß, läuft, siegt.»¹¹³ Und es ist anzunehmen, daß in der obigen Abhandlung Platons auch die Wurzel für eine der prägnantesten Wahrheits-Definitionen des Aristoteles liegt: «Das Sein aber als das Wahrsein und das Nichtsein als das Falschsein ist in einem Falle, wo Gegenstand und Bestimmung in der Aussage verbunden sind wie in der Wirklichkeit, wahr, und wenn die in der Wirklichkeit vorhandene Verbindung verneint wird, falsch.»¹¹⁴

Wenn wir jetzt abschließend die Ergebnisse der griechischen Logik unmittelbar vor dem Wirken des Aristoteles und darin die Rolle Platons in einigen Gedanken zusammenfassen wollten, würden wir folgendes hervorheben:

Bis zur Zeit Platons stand die deduktive axiomatische Mathematik mit ihrer durch die begriffliche Präzision klar zu umreißen Methodologie bereit. Platon versuchte, die deduktive axiomatische Methode philosophisch zu beschreiben (und auch die Philosophie mit Hilfe dieser Methode zu beschreiben). Das Ergebnis: die definitionsartige Formulierung von Denkgesetzen, besonders die des Gesetzes des Widerspruches.

Die Methode der Diärese ermöglichte die Klassifizierung, Unterordnung der Begriffe, die Einteilung des Genus in Spezies, indem man feststellt, welche das Subjekt ist, dieses weiter aufs neue eingeteilt; das wurde zum Ursprung des Syllogismus.

Bei der Untersuchung der sprachlichen Fakten, stellte Platon deren Typen fest, beim Studium der einfachsten sprachlichen Strukturen und des Verhältnisses der Sätze gelangte er auf das Gebiet der Logik, und er hat die Elemente der Logik der Termina bewußt zusammengetragen, auch auf sie die schon bewußten logischen Gesetze und Verfahren angewandt.

Für Aristoteles war also — über die Beschreibung der sprachlichen Strukturen, durch die Feststellung der Grundgesetze der Logik und die Erschließung der beweisenden Verfahren der Wissenschaft — bedeutendes Kenntnismaterial und eine Methodologie gegeben. Aristoteles konnte von den gut bereiteten Grundlagen durch die Schaffung der Syllogistik solche Gipfel der Wissenschaft erreichen, wie es in der Geschichte des menschlichen Denkens einmalig ist. In Hinsicht auf seine Syllogistik, die Klarheit und Geschlossenheit der Begriffe war er selbst durch die Geometrie des Euklid nicht zu übertreffen.

Philosophie — Mathematik — und das Wissen über die Sprache (darunter ist die Gesamtheit von Tatsachenmaterial und Methodologie zu verstehen) waren die Quellen, aus denen die griechische deduktive Logik in ihrer unvergleichlichen Schönheit hervorgegangen ist.

Unser Ziel war, die deduktive Logik des Aristoteles aus dem deduktiv axiomatischen Aufbau der griechischen Wissenschaft zu erklären. (Dies hat die historische Forschung bisher noch nicht im erforderlichen Maße versucht.)

¹¹³ Aristoteles: Kategorien 2. 1 a und 4. 2a. 5

¹¹⁴ Aristoteles: Metaph. IX. 10. 1051 b.

Wir hoffen, daß sich aus den hier dargelegten Gedanken ergibt : welches entwickelte und exakte wissenschaftliche Denken notwendig war, welch hohes Niveau die Wissenschaft erreichen mußte, damit das erste logische System zustandekommen konnte.

Die Leistung des voraristotelischen Erbes :

Auf explizite Weise wurden die Grundregeln der Logik formuliert : als Folge davon gebrauchte man die direkten und indirekten Formen der deduktiven logischen Verfahren auf implizite Weise. Die große historische Tat des Aristoteles besteht darin, daß er die implizite Logik zu einer expliziten machte ; d. h. er schuf eine der Theorien der deduktiven logischen Verfahren, die Lehre von den syllogistischen Schlußfolgerungen. Er hat also jene Bedingungen angegeben, unter denen man im Falle wahrer Aussagen von gewisser Zahl und Struktur immer eine wahre Konklusion bekommt.

Budapest.

‘Н ПАРАКАТАΛΟΓΗ И ТРИ ВИДА ЗВУЧАНИЯ

В своё время В. Христ считал *καταλογήν* декламацией без музыкального сопровождения, а *παρακαταλογήν* — декламацией с сопровождением струнных инструментов.¹ Такого же мнения придерживался и К. Ян: *καταλογή* — *est recitare non canentem*, *παρακαταλογή* — *est recitandi ad tibiam vel fides*.² Т. Рейнах рассматривал *παρακαταλογήν* как декламацию без инструментального сопровождения.³ А. Домер приравивал *παρακαταλογήν* к «речитативу».⁴ Ф. Е. Корш и Б. В. Варнеке признавали, что оба термина — выражение мелодекламационного характера исполнения,⁵ а Ф. Зелинский и Ф. Сакетти отождествляли *καταλογήν* с современной им мелодрамой.⁶ Таковы были мнения исследователей о явлениях, определяемых этими терминами, на рубеже XIX—XX столетии. Аналогичным взгляд, в основном, сохранился и до настоящего времени.⁷ Но нетрудно увидеть, что приведенные характеристики указывают лишь на внешние черты *καταλογής* и *παρακαταλογής*: «мелодекламация», «речитатив» — столь расплывчатые определения, что никак не способствуют пониманию сути феноменов и они во многом остаются загадочными. Однако есть возможность осознать само качество звучания, характеризуемое как *παρακαταλογή*. Но прежде, чем высказать некоторые соображения, непосредственно касающиеся *παρακαταλογής*, я напомним основные положения античного музыкознания о различных видах звучания, так как это имеет прямое отношение к *παρακαταλογή*.

Во многих произведениях музыкальных теоретиков, живущих в совершенно различные времена, красной нитью проходит мысль о двух видах звуковых движений, качественно отличающихся друг от друга: непрерывном и дискретном.

¹ W. CHRIST. Die Parakataloge im griechischen und römischen Drama. Abhandlungen der philosophischen — philologischen Classe der Königlich bayerischen Academie der Wissenschaften, München, Bd. XIII, Abth. 3, 1873, S. 153—222.

² C. v. JAN. Musici scriptores graeci. Lipsiae, 1895, p. 80.

³ TH. REINACH. La musique Grecque. Paris, 1926, p. 147.

⁴ A. DOMMER. Elemente der Musik. Leipzig, 1862, S. 14.

⁵ Б. Варнеке, Античная деламация. Глава из истории декламации, Спб., 1900, стр. 5—7.

⁶ Л. Сакетти, Краткое руководство к теории музыки, Спб., 1883, стр. 119.

⁷ См., например, A. W. Pickard—Cambridge, The dramatic festivals of Athens, Oxford 1953, p. 163—165.

«τῶν δὲ ἀνισοτόνων οἱ μὲν εἰσι συνεχεῖς, οἱ δὲ διωρισμένοι, συνεχεῖς μὲν οἱ τοὺς τόπους τῶν ἐφ' ἑκάτερα μεταβάσεων ἀνεπιδήλους ἔχοντες ἢ ὧν μὴδ' ὅτιοῦν μέρος ἰσότονόν ἐστιν ἐπὶ διάστασιν αἰσθητήν, ὁποῖν πέπονθε τὰ τῆς ἱριδος χρώματα. . . . διωρισμένοι δὲ εἰσιν οἱ τοὺς τόπους τῶν μεταβάσεων ἐκδήλους ἔχοντες, ὅταν αὐτῶν ἰσότονα μέρη τὰ μέρη ἐπὶ διάστασιν αἰσθητήν, ὥς ἐπὶ τῆς διαφόρου παραθέσεως τῶν ἀκράτων τε καὶ ἀσυγχύτων χρωμάτων» (Ptol. Harm. I, 4)⁸ «Cum igitur non unisonarum vocum aliae sint continuae, aliae digregatae, continuae quidem tales sunt, ut inter se earum differentia communi fine iungatur, nec habeat locum designatum vox acuta gravisque, quem teneant. Discretae vero habent proprios locos veluti colores inpermixti, quorum differentia visitur suo quodam loco constituta. Continuae quidem non aequisonae. Voces ab armonica facultate separantur . . . Discretae vero voces armonicae subiciuntur arti». (Boethius De inst. mus. V. 6).⁹

«Φθόγγων δὲ πόσα λέγομεν εἶναι γένη; — Δύο. τούτων δὲ οὗς μὲν ἐμμελεῖς καλοῦμεν, οὗς δὲ πεζούς. Ἐμμελεῖς ποῖοι εἰσιν; — Οἷς οἱ ἄδοντες χρῶνται καὶ οἱ διὰ τῶν ὀργάνων τι ἐνεργοῦντες. τούτου γὰρ μὴ ὑπάρχοντος ἀδύνατόν τι τῶν κατὰ μουσικὴν δεῖξαι. — Πεζοὶ δὲ ποῖοι εἰσιν; — Οἷς οἱ ῥήτορες χρῶνται καὶ οἷς αὐτοὶ πρὸς ἀλλήλους λαλοῦμεν καὶ οἱ μὲν ἐμμελεῖς ὥρισμένα ἔχουσι τὰ διαστήματα, οἱ δὲ πεζοὶ ἀόριστα» (Bacchii. Isagoge, 69)¹⁰

«Таῦτα δὲ θεωρεῖται ἐν φωνῆς ποιότητι, ἥς κινήσεις εἰσὶ δύο, ἡ μὲν συνεχῆς τε καὶ λογικὴ καλουμένη, ἡ δὲ διαστηματικὴ τε καὶ μελωδική. ἡ μὲν οὖν συνεχῆς κίνησις τῆς φωνῆς τὰς τε ἐπιτάσεις καὶ τὰς ἀνέσεις ἀφανῶς ποιεῖται μηδαμοῦ ἴσταμένη ἢ μέχρι σιωπῆς. ἡ δὲ διαστηματικὴ κίνησις τῆς φωνῆς ἐναντίως κινεῖται τῇ συνεχεῖ· μονάς τε γὰρ ποιεῖ καὶ τὰς μεταξὺ τούτων διαστάσεις, ἐναλλάξ αὐτῶν ἑκάτερον τιθεῖσα» (Cleonidis. Isagoge 2).

Из этих текстов становится ясно, что для одного вида звукового движения характерен неясно выраженный переход от предыдущего звука к последующему и сам переход остаётся незамеченным для восприятия; при другом — этот переход отчётливо различим, так как ясно выражения высотная граница каждого звука. В этом отношении терминология античных музыкально-теоретических трактатов не вызывает сомнений. Теоретики определяют одни звуки как «*συνεχεῖς*» (Птолемей, Клеонид), *continuae* (Бозций) и «*πεζός*» (Бакхий), а другие — «*διωρισμένοι*» (Птолемей), «*διαστηματική*» (Клеонид), «*ἐμμελεῖς*» (Бакхий), *digregatae* (Бозций). Качественный контраст между первыми и вторыми выражается в следующих противопоставлениях: «*ἀνεπιδήλους*» — «*ἐκδήλους*» (у Птолемея), «*ἀόριστα*» — «*ὥρισμένα*» (у Бакхия). Бозции дифферен-

⁸ Цит. по изд.: Die Harmonielehre des Klaudios PTOLEMAIOS hrsg. von I. DÜRING. Göteborgs Högskolas arsskrift XXXVI, 1930 : 1, Göteborg 1930.

⁹ Текст трактата Бозция приводится по изд.: Boethius, ed, G. FRIEDLEIN, Lipsiae 1867.

¹⁰ Используемые в статье трактаты Бакхия (*Εἰσαγωγή τέχνης μουσικῆς*), Гауденция (*Ἀρμονικὴ εἰσαγωγή*), псевдо-Аристотеля (*Προβλήματα*), Клеонида (*Εἰσαγωγή ἀρμονικῆς*) и псевдо-Эвклида (*Κατατομή κανόνος*) приводятся по изд.: Musici scriptores graeci, ed. C. JAN, Lipsiae 1896.

цирует звуки на не имеющие определенного места (*non habeat locum designatum*) и имеющие «собственные места» (*proprius locos*). По Бакхию «мелодические звуки имеют определенные интервалы, а обычные — неопределенные». Клеонид же акцентирует внимание на том, что при «интервальном» движении голоса присутствуют «остановки» и конечно «интерваль». При «стильном» звуковом движении границы между звуками имеют нерельефные очертания, а при «дискретном» — совершенно точные и определенные. В первом случае момент перехода от одного звука к другому чувствами не воспринимается, они только фиксируют свершившийся переход, когда уже присутствует новое звуковое качество, отличное от первоначального. Во втором случае — момент перехода ясно выражен и поддается регистрации чувств. Чтобы контрастно противопоставить два типа звуковых движений некоторые авторы сравнивают «интервальное» звукодвижение с переходами между несмешанными красками: *colores inpermixti*; (у Боеция), «*τῶν ἀκράτων τε καὶ ἀσυγχύτων χρωμάτων*» (у Птолемея).

Исследуя античные источники, нетрудно обнаружить и другие аналогичные мнения, подтверждающие, что дифференциация звукова качества звучания осуществлялась именно таким образом. Различия в восприятии звуковых движений, фиксируемых и анализируемых музыкальной теорией, было результатом специфики творческой практики. Но положения античного музыкознания определяют особенности не только двух диаметрально противоположных звуковых свойств, но и выделяют третье, в котором сосуществовали элементы двух основных видов звуковых движений.

Действительно, древнегреческая теория музыки указывает на особый тип звукодвижения, занимающий по своим качествам некоторое срединное положение между двумя описанными. Речь идет о том качестве звучания, которое применялось при чтении стихов. Такое положение совершенно определенно изложено у Аристиды Квинтилиана: «*τῆς δὲ κινήσεως ἡ μὲν ἀπλῇ πέφυκεν, ἡ δὲ οὐχ ἀπλῇ· καὶ ταύτης ἡ μὲν συνεχῆς, ἡ δὲ διαστηματικὴ, ἡ δὲ μέση. συνεχῆς μὲν οὖν ἐστὶ φωνὴ ἡ τὰς τε ἀνέσεις καὶ τὰς ἐπιτάσεις λεληθότως, διὰ τι τάχος ποιούμενη, διαστηματικὴ δὲ ἡ τὰς μὲν τάσεις φανεράς ἔχουσα, τὰ δὲ τούτων μεταξὺ λεληθότα, μέση δὲ ἡ ἐξ ἀμφοῖν συγχευμένη. ἡ μὲν οὖν συνεχῆς ἐστὶν ἢ διαλεγόμεθα, μέση δὲ ἢ τὰς τῶν ποιημάτων ἀναγνώσεις ποιοῦμεθα, διαστηματικὴ δὲ ἡ κατὰ μέσον τῶν ἀπλῶν φωνῶν ποσὰ ποιούμενη διαστήματα καὶ μονάς, ἥτις καὶ μελωδικὴ καλεῖται*» Arist. Quint. De musica I, 4)¹¹. Слитное звуковое движение Аристид Квинтилиан относит к разговорной речи, дискретное — к мелодике, а «среднее», сочетающее свойства обоих первых, — к чтению стихов (*τῶν ποιημάτων ἀναγνώσεις ποιοῦμεθα*). В чем же заключались черты этого «срединного» типа звукодвижения? В чем проявлялись его особенности? Какие качественные связи он имел с двумя другими?

¹¹ Aristidi QUINTILIANI. De musica libri tres ed. R. P. WINNINGTON-INGRAM, Lipsiae, Teubneri 1963.

При исследовании музыкально-теоретических источников нетрудно установить, что разница между музыкальным и немзыкальным видами звуковых движений зачастую определялась при помощи термина *τάσις*. Так Аристид Квинтилиан пишет: «*πᾶσα μὲν οὖν ἀπλῆ κίνησις φωνῆς τάσις, ἥ δὲ τῆς μελωδικῆς φθόγγος ἰδίως καλεῖται*» (Arist. Quint. De musica I, 4)¹². Подобно тому как в данном фрагменте обращается особое внимание на *τάσιν* мелодического (т. е. музыкального) звука, так и во многих других источниках термин *τάσις* является своеобразной отличительной приметой музыкального звука.

«... *φθόγγοι συνεχεῖς ἑαυτοῖς τὸν τόπον τοῦτον διεξέρχονται ὥσπερ τινὶ πεπονθότες παραπλήσιον ἐπὶ τὸ ὅξυ καὶ ἀνάπαλιν οὐκ ἐπὶ μιᾷ ἰστάμενοι τάσεως*» (Gaudenti Isagoge 1).

«*Φθόγγος δὲ ἐστὶ φωνῆς πῶσις ἐπὶ μίαν τάσιν· τάσις δὲ μονή καὶ στάσις τῆς φωνῆς, ὅταν οὖν ἡ φωνὴ κατὰ μίαν τάσιν ἐστάναι δόξη, τότε φημὲν φθόγγον εἶναι τὴν φωνὴν οἷον εἰς μέλος τάττεσθαι*» (Gaudenti Op. cit. 2).

«ὁ γὰρ οὕτω λεγόμενος τόνος κοινὸν ἂν εἴη γένος τῆς ὀξύτητος καὶ τῆς βαρύτητος παρ' ἐν εἶδος τὸ τῆς τάσεως εἰλημένος, ὥς τὸ πέρας τοῦ τέλους καὶ τῆς ἀρχῆς» (Ptol. Harm. I, 4).¹³

Такие свидетельства источников весьма показательны. Если Аристид Квинтилиан особо указывает на *τάσιν* мелодического звука, то Гауденций в одном месте своего трактата пишет, что для такого звука характерно установившееся *τάσις*, а в другом определяет немзыкальное звукодвижение лишь как «близкое» (*παραπλήσιον*) к установившемуся *τάσει*. Птолемей, давая характеристику *τόνω*, говорит об определенной форме *τάσεως*. По всем данным этот термин в контекстах музыкально-теоретических источников подразумевает результат определенной «работы» звукового движения, относительный конечный итог звуковысотного развития. Уже один из первых русских переводчиков античных музыкальных трактатов Г. А. Иванов обратил внимание, что — это «натяженность, ступень высоты, на которой звук как бы пребывает при остановке движения».¹⁴ Правда, в этом комментарии опускается указание на процесс движения и упоминается только его «остановка». Такое понимание *τάσεως* идет еще с XVII века¹⁵ (если не ранее) и сохранилось на довольно продолжительное время. В большинстве случаев термин *τάσις* всегда связывался с остановкой движения. Среди аналогичных многочисленных трактовок укажу, хотя бы, на работу М. Веттера, где автор объяснял содержание этого термина таким же образом: «... ubi vox intermisso motu consistit certo quodam puncto intra gravitatis et acuminis

¹² Ср. зам. 11.

¹³ См. зам. 8.

¹⁴ *Ἀναγνώμον ἐισαγωγή ἁρμονική*. Греч. текст с русским переводом и объяснительными примечаниями Г. А. Иванова, М., 1895, стр. 49.

¹⁵ См., например, ARISTOXENI Musici antiquissimi harmonicorum elementorum lib. III, ed. Antonio GOGAVINO Graviensi. Venetis apud Valgrisum 1562; J. Wallis. Claud. Ptol. Harmonicorum libri III, Oxoni 1682.

finēs». ¹⁶ На самом же деле материал источников по данному вопросу не следует понимать буквально, как якобы указание на всеобщее прекращение движения. Необходимо помнить, что античность прекрасно понимала: вне движения звучание немислимо. Во всех, без исключения, памятниках как специальной музыковедческой, так и любой другой направленности идея движения всегда сопутствует описанию звучания. Достаточно вспомнить, что и музыкальная эстетика Платона основывается на взаимосвязи звучания и движения. ¹⁷ Следовательно, все категории звучания (в том числе и *τάσις*) всегда оценивались только с точки зрения движения. Это можно доказать анализом взаимодействия таких важнейших для античной науки о музыке категорий как *τάσις*, *ἐπίτασις*, *ἄνεσις*, *ὀξύτης*, *βαρύτης*. В наиболее завершенной форме их взаимосвязь изложена Аристоксеном. Какое большое значение он придавал данному вопросу следует хотя бы из того, что в самых начальных разделах своего трактата теоретик делает такое заявление: «ἀναγκαῖον δ' εἰς τὴν τούτων ξύνεσιν πρὸς τοῖς εἰρημένοις περὶ τ' ἀνέσεως καὶ ἐπιτάσεως καὶ βαρύτητος καὶ ὀξύτητος καὶ τάσεως εἰπεῖν τί ποτ' ἀλλήλων διαφέρουσιν. οὐδεὶς γὰρ οὐδὲν περὶ τούτων εἶρηκεν, ἀλλὰ τὰ μὲν δὲ συγκεχυμένως» (Aristox. Harm. I, 3). ¹⁸ Эти положения в учении Аристоксена являются весьма важными. Их разбор при анализе термина *τάσις* необходим. Но перед этим, напомним, что трактат Аристоксена — найдревнейший, из сохранившихся музыковедческих источников, освещающих этот вопрос. Потому его свидетельство приобретает первостепенное значение при изучении проблемы.

Вот соответствующие фрагменты Аристоксена:

«... ὥστ' ἐπεὶ τοῦτ' ἐστὶ δῆλον, λεκτέον ἂν εἴη περὶ ἐπιτάσεως καὶ ἀνέσεως ἔτι δ' ὀξύτητος καὶ βαρύτητος, πρὸς δὲ τούτοις τάσεως. ἡ μὲν οὖν ἐπιτάσις ἐστὶ κίνησις τῆς φωνῆς συνεχῆς ἐκ βαρυτέρου τόπον εἰς ὀξύτερον, ἡ δ' ἄνεσις ἐξ ὀδυτέρου τόπον εἰς βαρυτέρον. ὀξύτης δὲ τὸ γενόμενον διὰ τῆς ἐπιτάσεως, βαρύτης δὲ τὸ γενόμενον διὰ τῆς ἀνέσεως. τάχα οὖν παράδοξον ἂν φαίνοιτο τοῖς ἐλαφρότερος τὰ τοιαῦτα ἐπισκοπούμενοις τὸ τιθέναι τέτταρα ταῦτα καὶ μὴ δύο· σχεδὸν γὰρ οἱ γε πολλοὶ ἐπιτάσιν μὲν ὀξύτητι ταῦτὸ λέγουσιν ἄνεσιν δὲ βαρύτητι. . . . τότε γὰρ ἔσται ὀξύτης ὅταν τῆς ἐπιτάσεως ἀγαγούσης εἰς τὴν προσήκουσαν τάσιν στῇ ἡ χορδὴ καὶ μηκέτι κινῆται. τοῦτο δ' ἔσται τῆς ἐπιτάσεως ἀπὸ πηλαγμένης καὶ μηκέτι οὔσης, οὐ γὰρ ἐνδέχεται κινεῖσθαι ἅμα τὴν χορδὴν καὶ ἐστάναι, ἣν δ' ἡ μὲν ἐπιτάσις κινουμένης τῆς χορδῆς, ἡ δ' ὀξύτης ἡρεμούσης ἤδη καὶ ἐστηκυίας. ταῦτά δὲ ἐροῦμεν καὶ περὶ τῆς ἀνέσεως τε καὶ βαρύτητος πλὴν ἐπὶ τὸν ἐναντίον τόπον. δῆλον δὲ διὰ τῶν εἰρημένων, ὅτι ἡ τ' ἄνεσις τῆς βαρύτητος ἑτερόν τί ἐστίν, ὡς τὸ ποιοῦν τοῦ ποιουμένου. ἡ τ' ἐπιτάσις τῆς ὀξύτητος τὸν αὐτὸν τρόπον. ὅτι μὲν οὖν ἑτέρα ἀλλήλων ἐστὶν ἐπιτάσις μὲν ὀξύτητος ἄνεσις δὲ βαρύτητος σχεδὸν δῆλον ἐκ τῶν εἰρημένων· ὅτι δὲ καὶ τὸ πεμπτὸν δὲ δὴ τάσιν

¹⁶ M. VETTER. Specimen lexicum in musicos graecos. Misenae 1861. p. 29.

¹⁷ См. E. MOUTSOPOULOS, La musique dans l'oeuvre de Platon, Paris 1959, p. 45.

¹⁸ Трактат Аристоксена *Ἀρμονικῶν στοιχεῖα* приводится по изд.: ARISTOXENI Elementa harmonica recensuit Rosetta da Rios, Scriptores Graeci et Latini, Consilio Academiae Lynceorum editi, Romae, 1954.

ονομάζομεν ἑτερόν ἐστιν ἐκάστων τῶν εἰρημένων, πειρατέον κατανοῆσαι. . . . ἡ δὲ τάσις οὐτ' ἐπίτασις οὐτ' ἄνεσις ἐστι παντελῶς δῆλον, — τὴν μὲν γὰρ εἶναι φάμεν ἡρεμίαν φωνῆς, τὰς δ' ἐν τοῖς ἔμπροσθεν εὖρομεν οὖσας κινήσεις τινάς, — ὅτι δὲ καὶ τῶν λοιπῶν, τῆς βαρύτητος καὶ τῆς ὀξύτητος, ἑτερόν ἐστιν ἡ τάσις πειρατέον κατανοῆσαι. ὅτι μὲν οὖν ἡρεμεῖν συμβαίνει τῇ φωνῇ καὶ εἰς βαρύτητα καὶ εἰς ὀξύτητα ἀφικομένη, δῆλον ἐκ τῶν ἔμπροσθεν· ὅτι δὲ καὶ τῆς τάσεως ἡρεμίας τινὸς τεθείσης οὐδὲν μᾶλλον ἐκείνων ἐκατέρων ταυτὸν τάσις ἐστιν, ἐκ τῶν ῥηθησομένων ἔσται φανερόν. δεῖ δὲ καταμανθάνειν ὅτι τὸ μὲν ἐστάναι τῇ φωνῇ τὸ μένειν ἐπὶ μιᾷ τάσεως ἐστι. συμβήσεται δ' αὐτῇ τοῦτο, ἐάν τ' ἐπὶ βαρύτητος ἐάν τ' ἐπ' ὀξύτητος ἰστῇται. εἰ δ' ἡ μὲν τάσις ἐν ἀμφοτέροις ὑπάρξει — καὶ γὰρ ἐπὶ τῶν βαρέων καὶ ἐπὶ τῶν ὀξέων τὸ ἴστασθαι τὴν φωνὴν ἀναγκαῖον ἦν, — ἡ δ' ὀξύτης μηδέποτε τῇ βαρύτητι συνυπάρξει μηδ' ἡ βαρύτης τῇ ὀξύτητι, δῆλον ὡς ἑτερόν ἐστιν ἐκατέρου τούτων ἡ τάσις ὡς [μηδὲν] κοινὸν γιγνόμενον ἐν ἀμφοτέροις. ὅτι μὲν οὖν πέντε ταῦτ' ἐστιν ἀλλήλων ἑτερα, τάσις τε καὶ ὀξύτης καὶ βαρύτης πρὸς δὲ τούτοις ἄνεσις τε καὶ ἐπίτασις, σχεδὸν δῆλον ἐκ τῶν εἰρημένων» (Aristox., Harm., I, 10—13.)

Аристоксен различает пять категорий: 1) ἐπίτασις и 2) ἄνεσις — звуковые движения вверх и вниз; 3) ὀξύτης и 4) βαρύτης — некоторые приближительные регистры звучания; 5) τάσις — совершенно определенная точка звучания, когда звуковое движение конкретизируется в ней. Но, повторяю, такую стабилизацию не следует трактовать как полное отрицание движения: струна продолжает колебаться — значит движение продолжает существовать, а благодаря ему продолжается звучание. В этом случае стабилизацию следует понимать только как прекращение «поисков» звукового движения ради нахождения определенной высотности, ибо она уже обнаружена. Поэтому из всех категорий наиболее точной и конкретной является τάσις. Более обобщенными необходимо признать ὀξύτητα в βαρύτητα, а ἐπίτασις и ἄνεσις — лишь средство достижения первых трех. Таким образом, τάσις — третичный, наиболее динамичный результат определенного цикла звукового движения. С одной стороны, это завершение значительного этапа его эволюции, а с другой — начало и импульс для последующего (схема 1):

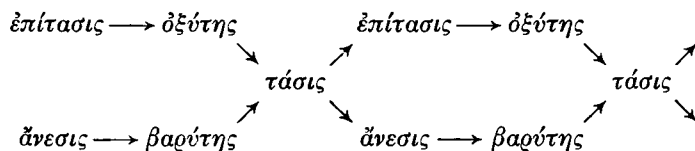


Схема 1.

Этот процесс можно изобразить на схеме (схема 2): точки X и X₁ — выражение точкой и совершенно определенной высотности (τάσις); квадраты: ABCD — обозначение верха (ὀξύτης), A₁B₁C₁D₁ — низа (βαρύτης); стрелки: E — повышение (ἐπίτασις), E₁ — понижение (ἄνεσις). Схема 2 — изображение динамики развития музыкального звукового движения.

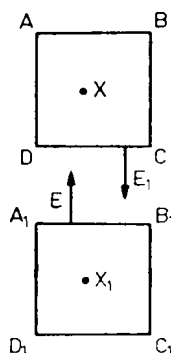


Схема 2.

Из всех пяти терминов *τάσις* определяет самый напряженный и динамичный момент звукового развития. Смысл его перевода должен означать точно фиксированную высоту звука.

Как свидетельствуют античные музыкально-теоретические источники, *τάσις* — принадлежность только музыкального звукодвижения. Этот термин употребляется не по поводу любого звучания, а лишь в тех случаях, когда имеется в виду музыкальный мелодический звук. Так, например, Бакхий пишет: «*Φθόγγος δὲ καθόλου τί ἐστι; — Φωνῆς ἐμμελοῦς πτώσις ἐπὶ μίαν τάσιν. μία γὰρ τάσις ἐν φωνῇ ληφθεῖσα ἐμμελῆ φθόγγον ἀποτελεῖ*» (Bachii, Isagoge 4).

Такой взгляд был общераспространенным в античном музыкознании. Даже через много столетий, уже в эпоху Византии, Пахимер, передавая положение древневенгерской науки о музыке, утверждал то же самое: «*Ἔστι δὲ φθόγγος φωνῇ ἄτομος ὅλον μόνος κατ' ἀκοήν, ἣ ἐπίπτωσις φωνῆς ἐπὶ μίαν τάσιν . . .*».¹⁹ Только музыкальный звук ставился в непосредственную зависимость от *μῖας τάσεως*. Значит можно констатировать, что схема 2 справедлива лишь для изображения музыкального звуковижения. Действительно, точки X и X₁ — фиксация точной и определенной звуковой высотности. Но это специфическая особенность только музыкального звукодвижения. При немзыкальном — такая черта отсутствует. Для него должна быть справедлива схема 3.

Однако не следует думать, что *τάσις* рассматривался как единственное отличие музыкального звука от немзыкального. Этим термином античная музыкально-теоретическая мысль указывала только на акустическую разницу между музыкальным и немзыкальным видами звукового движения. Но древнегреческая наука о музыке хорошо понимала, что есть и иные отличия между ними: *φθόγγοι δὲ εἰσι τῇ μὲν τάσει ἄπειροι. τῇ δὲ δυνάμει καθ' ἕκαστον γένος δεκαοκτώ* (Cleonidis Isagoge harm. 2.). В этом фрагменте совершенно ясно сказано, что с точки зрения *τάσιν* существует

¹⁹ P. TANNERY, *Quadrivium de Georges PACHYMÈRE. Studi e Testi. Testo revisé et établi par le R. P. E. STÉPHANOU* A. A. Biblioteca Apostolica Vaticana 1940, p. 128.

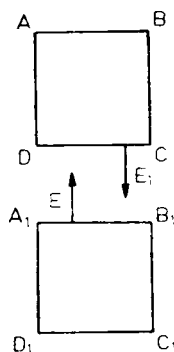


Схема 3.

бесчисленное количество звуков, т. е., что и немзыкальные звуки могут иметь точно фиксированную высоту. Но они становятся звуковым материалом пригодным для музыкального искусства приобретая логические связи в рамках «неизменной совершенной системы» (*σύστημα τέλειον ἀμετάβολον*). Значит нужно систематически помнить, что *τάσις* само по себе ещё не является указанием на музыкальный звук, а только на акустическое качество необходимое для музыкального материала. Сам же музыкальный звук — это элемент ладовой системы, имеющий акустическое качество, определяемое термином *τάσις*. Иначе говоря, *τάσις* — начальная ступень на пути приобретения звуком собственно музыкальных характеристик.

С точки зрения нашей проблемы особый интерес представляет фрагмент Секста Эмпирика, где в суммированной форме излагаются представления античности о категориях звукового пространства: «ὅταν μὲν οὖν ἐπ' ἰσῆς ἐκφέρεται ἡ φωνὴ καὶ ὑπὸ μίαν τάσιν, ὥς μηδένα περισπασμὸν γίνεσθαι τῆς αἰσθήσεως ἥτοι ἐπὶ τὸ βαρύτερον ἢ τὸ ὀξύτερον, τότε ὁ τοιοῦτος ἤχος φθόγγος καλεῖται, παρ' ὃ καὶ οἱ μουσικοὶ ὑπογράφοντες φασὶ φθόγγος ἐστὶν ἐμμελοῦς φωνῆς πῶσις ὑπὸ μίαν τάσιν» (Sext. Empir. Adv. math. VI. 41—42).²⁰ Данный фрагмент — ещё одно доказательство того, что под термином *τάσις* древнеримское музыкознание понимало точно фиксированную в звуковом пространстве высотность. Вместе с тем, этот фрагмент как-будто даёт повод трактовать *τάσις* как «ступень».²¹ Но «ступень» — атрибут новейших ладовых теорий, утвердивших себя лишь через много столетий после гибели античного мира. Конечно, в древне-

²⁰ По изд. Sexti Empirici. Opera. Rec. H. Mutschmann, vol. II. Adversos Mathematicos, ed. E. Mat. Lipsiae, Teubneri 1954, p. 172.

²¹ А. Ф. Лосев предлагает такой перевод: «Когда звук произносится ровно и на одной ступени, так что не происходит никакого отвлечения чувственного восприятия ни в сторону более «тяжёлого», ни в сторону более «острого» звука, то подобный голос называется тоном. В всяки с этим музыканты, давая определение, говорят: Тон есть локализация мелодического звука на определенной ступени» (А. Ф. Лосев, Античная музыкальная эстетика, М., 1960, стр. 218).

греческой музыкальной практике и теории была хорошо осознана ступеневая сущность ладовых структур.²² Уже давно и совершенно определенно доказано, что термины *ὀπάτη*, *παρυπάτη*, *λιανός*, *μέση*, *παραιμέση* и т. д. — не что иное как определения ступеней ладово-тетрахордной организации.²³ Более того, для указания на ладовую сущность той или иной ступени античная теория пользовалась терминами *παρυπατοειδής*, *λιανοειδής* и т. д.²⁴ Все это свидетельствует о том, что ступеневая суть ладообразований была хорошо известна древнегреческой музыкальной теории. Безусловно, *τάσις* — характерная черта только музыкального звуковия. Музыка же как искусство вне ладовой организации существовать не может. С этой точки зрения перевод «*τάσις*» как «ступень» как-будто опривдан.²⁵ Но в тексте Секста Эмпирика и во всех приведенных здесь текстах музыкальный звук рассматривается не в ладовой структуре, а как обособленное акустическое явление с конкретным высотным уровнем звучания. В самом деле, проанализированные источники описывают отличия музыкального звука от немзыкального не по тому является ли данный звук элементом ладовой системы или нет, а только по акустическим параметрам звучащего материала.²⁶ Общеизвестно, что говорить о музыкальном звуке можно лишь в том случае, если звук является составной частью ладовой организации, тогда как немзыкальный звук не связан с ладовыми образованиями. Но приведенные музыкально-теоретические фрагменты рассматривают два типа звуковия только с акустической стороны. Поэтому мне кажется, что нет никаких оснований переводить «*τάσις*» как «ступень». ²⁷ Кроме того, *βαρύτερος* и *ὀξύτερος* — не «более низкий» и «более высокий» звуки (?), а звуковые сферы с очень неопределенными и довольно относительными границами звучания. Если бы изучаемый текст действительно

²² См., Е. Герцман, Основные исторические этапы эволюции античного ладового мышления, Научно-методические записки Дальневосточного педагогического института искусств, Владивосток 1975, стр. 5.

²³ См., например, R. P. WINNINGTON-INGRAM. *Mode in Ancient Greek music*. Cambridge 1936, p. 34—35. O. J. GOMBOSI. *Die Tonarten und Stimmungen der antiken Musik*. Copenhagen 1939, S. 26—28. I. HENDERSON *Ancient Greek Music*. The New Oxford History of Music. Bd. I, London, 1957, p. 364—365.

²⁴ Это, конечно, не означает, что термины типа *παρυπατοειδής*, *λιανοειδής* и им подобные применились только с такой целью. Как совершенно правильно показал М. Фогель они могли использоваться и для обозначения высотного уровня звучания тетрахордных организаций. (M. VOGEL, *Die Enharmonik der Griechen*, 2. Teil: *Der Ursprung der Enharmonik*, Düsseldorf 1963, S. 38—40.) В этом проявляется многозначность специальных терминов античного музыковедения, которая должна быть темой особого исследования.

²⁵ Этой логике, как видно, следовал Р. Вестфаль, определяя *τάσις* как *Tonstufe* (R. WESTFAL. *Aristoxenos von Tarent. Melik und Rhythmik des klassischen Hellenentums*, Bd. I, Leipzig 1883, S. 228—229, 233).

²⁶ Материалы источников, связанные с акустическими особенностями музыкальной практики античности, приведены мною в статье: Е. Герцман, Принципы организации «пикнонных» и «апикнонных» структур, Вопросы музыковедения, вып. 2, Труды Государственного музыкально-педагогического института им. Гнесиных, М., 1973, стр. 6—26.

²⁷ Мне хорошо понятен перевод *τάσις* П. Маркварда, который в отличии от Р. Вестфалья понимал этот термин только как *Tonhöhe* (см. P. MARQUARD, *Die harmonischen Fragmente der Alterthums griechen und deutsch*, Berlin 1868, S. 122).

сообщал об отклонениях к низкому и высокому звукам,²⁸ то фрагмент Секста Эмпирика не бы определением музыкального звучания, а представлял бы собой описание мелодического движения от одного звука к другому. Данный же текст нужно понимать как фиксацию акустического (а не ладового) качества музыкального звука: отсутствие отклонений вниз и вверх от определенной точки звукового пространства.

Итак, рассмотренные свидетельства первоисточников указывают, прежде всего, на два типа звукодвижения. Первое воплощалось лишь в приближительных, неточных категориях звукового пространства (*ἐπίτασις*, *ἄνεσις*, *ὀξύτης*, *βαρύτης*), а второе, включая в процесс своего становления данные категории, переростало качество первого вида звукового потока и достигало точно фиксированной и конкретно-определенной звуковой точки (*τάσις*). В этом античность видела решающее отличие музыкального звука от немusicalного. Но, как было показано, в теории музыки выделяли и третий тип звукодвижения, относимый к чтению стихов. Теперь, когда проанализированы качественные отличия двух основных типов звуковых движений, можно более подробно осветить вопрос о третьем.

По материалам античных источников этот вид звукодвижения содержал в себе свойства двух «основных». Однако трудно допустить, что их признаки могли сливаться в единое целое в одном звуковом потоке. Как мы видели, это были два совершенно контрастных по качеству звукообразования, и их единовременный синтез должен был бы нарушить индивидуальные свойства каждого. Более того, эти две звуковые формы основывались на совершенно противоположных принципах организации. Поэтому их совмещение в одном смысловом обозначении невозможно. Скорее всего нужно говорить о разновременном использовании как одного, так и другого видов звукодвижений. Иначе говоря, есть все основания считать, что этот, так называемый, «срединный» тип звукового движения, заключался в том, что при его использовании попеременно чередовались две «основные» формы звукового материала. Действительно, при чтении стихов, о котором писал Аристид Квинтилиан, тец-декламатор в различные моменты исполнения должен был применять различные способы организации звучания. В обоих случаях это была ещё не музыка, а два своеобразных речевых акустических потока. разница между ними заключалась только в том, что один из них имел потенциальную возможность стать музыкальным материалом, а другой — нет. Как видно, это и послужило причиной того, что в других художественных жанрах эта потенциальная возможность реализовывалась; звуковой материал, характеризовавшийся *τάσιν* становился музыкой. Несмотря на отрывочность и

²⁸ Об особенностях античного восприятия низких и высоких звуков см. Е. Герцман, Восприятие разновысотных звуковых областей в античном музыкальном мышлении, Вестник древней истории 4, 1971, стр. 181 – 194.

фрагментарность сообщений источников по данному вопросу, их анализ может подтвердить высказанные сообщения.

Псевдо-Плутарх, рассказывая об исторических фактах, связанных с введением *паракаталогής* в практику древнегреческого искусства, пишет: «Ἀλλὰ μὲν καὶ Ἀρχίλοχος τὴν τῶν τριμέτρων ὀρθοποίησιν προσεῖρε καὶ τὴν εἰς τοὺς οὐχ ὁμογενεῖς ὀρθμοὺς ἔντασιν καὶ τὴν παραкатаλογὴν καὶ τὴν περὶ ταῦτα κροῦσιν» (Ps.-Plut., De mus., 28).²⁹

При анализе этого текста необходимо иметь ввиду, что он даёт основание для различных толкований инструментального сопровождения *паракаталогής*. Его можно понимать и как указание на сплошное инструментальное сопровождение на протяжении всего звучания *паракаталогής* и как описание эпизодического появления *κροῦσιν*.³⁰ Текст сообщает только о том, что в этом художественном жанре было инструментальное сопровождение, но в нём ничего не сказано о его своеобразии. Традиционный взгляд на *паракаталогήν* предполагает совместное звучание инструментального сопровождения и речевой декламации в едином звуковом комплексе. Но приведённый текст даёт основание допустить, что в «паракаталогэ» инструментальное сопровождение появлялось эпизодически, именно тогда, когда голос начинал изложение звукового материала посредством *τάσιν*. Как выяснено, такая форма звучания «созрела» для приобщения к музыкальной ладовой логике. Введение же инструментального сопровождения «помогло» ей реализовать свои возможности. Произошло дальнейшее изменение качества звучания: звуковое движение, характеризовавшееся *τάσιν*, трансформировалось в подлинную музыкально-художественную форму.³¹

Обратим внимание, что псевдо-Плутарх описывает введение *паракаталогής* не только инструментальным сопровождением, но и с одной ритмической структурой. С связи с этим есть смысл сопоставить процитированный фрагмент с отрывком из трактата псевдо-Аристотеля: «Διὰ τί ἡ παραкатаλογὴ ἐν ταῖς ὥδαῖς τραγικόν; — Ἡ διὰ τὴν ἀνωμαλίαν παθητικόν

²⁹ Трактат псевдо-Плутарха *Περὶ μουσικῆς* цит. по изд.: PLUTARQUE, De la musique. Texte traduction commentaire précédés d'une étude sur l'éducation musicale dans la Grèce Antique, par F. LASSERE, Lausanne 1954.

³⁰ Подробнее о термине *κροῦσιν* в контексте музыкальнотеоретических трактатов см.: F. A. GEVAERT et L. C. VOLLGRAFF. Les problèmes musicaux d'Aristote, Gand 1903, p. 235; I. HENDERSON, Ancient Greek music, p. 339; H. SANDEN, Antike Polyphonie, Heidelberg 1957, S. 29—33.

³¹ Попутно отмечу, что нет серьёзных оснований связывать описание *паракаталогής*, в только что процитированном отрывке, с последующим текстом этого же параграфа трактата псевдо-Плутарха: «Ἐν δὲ τῶν ἱαμβέων τὸ τὰ μὲν λέγεσθαι παρὰ τὴν κροῦσιν τὰ δ' ᾄδεσθαι Ἀρχίλοχόν φασι καταδείξαι...» (Ps.-Plut., De musica 28). Наречие *ἔτι* явно разделяет текст; вначале сообщается о «паракаталогэ», а затем — об особенностях исполнения ямбов. Поэтому отождествления инструментального сопровождения *паракаталогής* с тем, которое применялось для исполнения ямбов, противоречит логике текста. Трудно отрицать, что в художественной жизни Древней Греции звучали стихи в сопровождении музыки. Но для утверждения идентичности *паракаталогής* и этого жанра нужны особые доказательства.

γὰρ τὸ ἀνωμαλὲς καὶ ἐν μεγέθει τύχης ἢ λύπης. τὸ δὲ ὁμαλὲς ἔλαττον γοῶδες» (Ps.-Arist. Probl., XIX, 6). Если в предыдущем фрагменте речь велась о неоднородной ритмической структуре, то в этом — о «н е р а в н о м е р н о с т и» как таковой; т. е. оба источника, освещающие *παράκαταλογήν*, указывают на явления почти идентичные.³²

Коль скоро источники систематически акцентируют внимание на «неоднородности» и «неравномерности», то значит античное слуховое восприятие очень остро реагировало на эту сторону, *παράκαταλογήν*. Думаю, что это лишний раз может подтвердить предположение о применявшихся контрастных методах исполнения: музыкальном и немзыкальном. Если бы *παράκαταλογήν* представляла собой художественный жанр, в котором чтение и музыкальное сопровождение звучали одновременно, то вряд ли можно было ожидать столь категорических указаний на «неравномерность» и «неоднородность». Ведь при такой традиционной трактовке *παράκαταλογήν* речь и музыка должны соединяться в одном с м е ш а н н о м звуковом потоке. В этом случае контрастность восприятия различных звуковых плоскостей была бы нивелирована таким смешением.³³ Во всяком случае одновременное звучание речевой интонации и инструментального сопровождения не могло бы способствовать появлению таких оценок этого звучания как «неоднородного» и «неравномерного». Скорее всего такие определения могли появиться при попеременном сопоставлении звучащего материала. То, что псевдо-Плутарх указывает на неоднородность ритмического начала (а не звуковысотного), не только не может быть истолковано против предлагаемой трактовки, а наоборот — свидетельствует в её пользу. В самом деле, если *παράκαταλογήν*, — это совместное звучание речи и инструментального сопровождения, то один из участников ансамбля так или иначе «подстраивается» к метро-ритмическим нормам исполнения другого. Таков закон, который регулирует любое ансамблевое исполнение. В противном случае аннулируется сама форма ансамбля как таковая. Значит, если бы была верна традиционная трактовка *παράκαταλογήν*, то вряд ли указывалось бы на ритмическую неоднородность. Именно эта сторона исполнения представлялась бы тогда единой. Но изменение музыкального «метода» изложения художественного материала на немзыкальный, — т. е. на декламацию без музыкального сопровождения, — обязательно должно было быть связано и с изменением ритмической стороны исполнения. В этом проявлялась та контрастность художественной формы *παράκαταλογής*, на которой так акценти-

³² В своё время Т. Рейнах и Е. Дейхталь считали смысл этого фрагмента псевдо-Аристотеля абсурдным, так как понимали его очень прямолинейно, в эмоционально-эстетическом плане, не догадываясь о том, что он излагает конкретные сведения о явлениях художественной практики (см. Th. Reinach, E. d'Eichtal. Notes sur les problèmes musicaux attribués à Aristote. — «Revue des études grecques» 5, 1892, p. 44.)

³³ Предположительно можно говорить, что источники в таком случае определяли бы этот способ исполнения как *μίξις*. Именно так музыкально-теоретические памятники описывают одновременное звучание, например, различных ладовых форм (см.: Aristoxenus. Harm., I, 7; Cleonidis. Isagoge harm., 4).

руют внимание античные авторы. Поэтому представляется, что предлагаемая трактовка *паракаталогн* имеет достаточные основания.

Анализ рассмотренных свидетельств приводит к следующим выводам.

1. Античная художественная практика использовала различные формы нем у з ы к а л ь н ы х звукодвижений. Первая среди них — интонационно точно фиксированное исполнение — характеризовалось замкнутой четырёх-фазностью:

а) первоначальный музыкальный звук (*τάσις*), как результат процесса предыдущего движения и одновременно импульс-толчок для последующего;

б) начало нового периода движения (*ἐπίτασις — ἀνεσις*);

в) продолжение движения (*ὀξύτης — βαρύτης*), представляющее собой, с одной стороны увеличение динамизации движения, а с другой — достижение определенного звукового пространства с очень относительными границами;

г) кульминация всего развития звукодвижения (*τάσις*) и одновременно новый импульс для последующего; по своему местонахождению это самый конкретный и точно определенный момент (по сравнению с двумя предыдущими фазами) звукодвижения, соответствующий в этом отношении лишь первой фазе.

Второй вид нем у з ы к а л ь н ы х звукодвижения характеризовался двухфазностью, в которой присутствовали только две «внутренние фазы», без начальной и заключительной. Здесь опускался момент точно фиксированной высоты звука. Эта форма звукового движения в античных музыкально-теоретических трактатах представлена разговорной речью (*συνεχῆς κίνησις τῆς φωνῆς*). Первая же из описанных нем у з ы к а л ь н ы х форм, по всем данным, самостоятельно не использовалась. Есть основание считать, что она применялась лишь в р а з н о в р е м е н н о м синтезе со второй формой звукодвижения — при чтении стихов. Чтец-декламатор должен был умело использовать особенности каждого типа звукового потока. Такая перемена звучания могла оказывать соответствующее впечатление на слушателя.

2. Сопоставление описаний различных видов звукового движения с фрагментами древнегреческих музыкальных теоретиков, в которых зафиксированы впечатления от *паракаталогн*, даёт повод для её новой трактовки: античная *паракаталогн*, возможно, предполагала п о п е р е м е н н о е использование различных видов звуковых движений — нем у з ы к а л ь н ы х и музыкального.

Я хорошо понимаю, что высказанные предположения должны быть проверены на более широком документальном материале, а не основываться только на свидетельствах музыкально-теоретических трактатов. Но, в любом случае, проверки требует также и традиционная трактовка *паракаталогн*, так как он не во всём соответствует имеющимся сведениям.

Владивосток.

СИСТЕМА ИНТЕРПУНКЦИИ В ДРЕВНЕИТАЛИЙСКОЙ ПИСЬМЕННОСТИ И СВЯЗЬ ЕЕ С ГЕМИНАЦИЕЙ СОГЛАСНЫХ

Во многих древних системах письма помимо графем, служивших для передачи отдельных фонем или их сочетаний, применялись специальные знаки с целью указать читателю начало или конец текста (что было особенно важно в вертикальных надписях, когда столб со всех четырех сторон был покрыт письменами) или отметить границы между словами. Такие знаки известны в письменности древней Передней Азии — угаритской, сабейской и финикийской с середины II тысячелетия до н. э.¹ Использовались они также в греческих надписях, из которых древнейшей, содержащей знаки словораздела, считается надпись из Питекуссы, датируемая последней четвертью VIII века до н. э. Затем на протяжении VII века подобные знаки появляются в надписях Крита, Аттики, Аргоса, Лаконии. Чаще всего эти знаки представляют собой либо вертикальную черту, либо полукруг, либо точки одну, две или три, расположенные по вертикали (.), (:), (:).²

С использованием греческих алфавитов при создании письменности других языков, таких как карийского, лидийского, ликийского на территории Малой Азии, этрусского, фалисского, латинского и многих других на почве древней Италии вместе с инвентарем греческих буквенных знаков заимствуются и знаки интерпункции. Уже в древнейших фалисских и латинских надписях имеется интерпункция, но часто применение ее заметно отличается от греческой традиции. В ряде очень древних надписей интерпункция редкая, она служит не для разграничения слов, но для разделения текста на синтаксически связанные между собой группы слов. Параллельно в тех же надписях могут выделяться точками также отдельные, наиболее значимые по смыслу слова. Интересным фактом итальянской эпиграфики является встречающееся в некоторых надписях употребление интерпункции внутри слова на морфемном шве. Слово оказывается как бы минимальной синтагмой, отдельные компоненты которой могут быть выделены. Чаще всего такое употребление интерпункции отмечается на стыке префикса или редупликанта с остальной частью

¹ И. М. Дьяконов, *Языки древней Передней Азии*, Москва, 1967, стр. 368.

² L. H. Jeffery, *The local scripts of archaic Greece*, Oxford, 1961, стр. 50.

словоформы. В качестве примера можно привести одну из древнейших фалиских надписей (Ve 241),³ которую относят к VII—VI веку до н. э. Это надпись на круглом глиняном сосуде: *ceres : farne[n]tom ; louf[i]rui[no]m : [dou]iadeuios ; mamazextosmedf[if]iqod ; praiuosurnam ; sociaipordedkarai ; eqournela — telafitaidupes ; arcen telom huticilom ; pe : parai — douiad* «Церепа : хлеб : Либер вино : пусть даст Эвий : Мама (и) Секст меня вылепили : Правий чашу : подружке передал милой : Я чашечка пузатая . . . тяжелая : монетку . . . родила : Пусть даст!» На 24 слова в тексте приходится лишь 9 пунктуационных знаков, что одно уже говорит о том, что они используются не для словораздела. Надпись начинается обращением к Церере, и имя ее выделяется интерпункцией. Выражается обычное пожелание, чтобы Церера давала хлеб, Либер вино. Построение предложения здесь таково, что бессоюзное соединение двух подлежащих в предложении с одним сказуемым достигается, очевидно, синтаксическими паузами между ними и перед сказуемым. На письме эти паузы находят отражение в виде интерпункции. Слитное написание слов *[dou]iadeuios* показывает, что *euios* относится к этому же предложению, обычно его считают эпитетом к имени бога Либер, заимствованным из древнегреческого *εἰλιος*. Синтагматическая функция интерпункции, объединяющей слова в синтагму, ясно обнаруживается в следующих отрезках текста: *mamazextosmedf[if]iqod* «Мама, Секст меня вылепили», *sociaipordedkarai* «подружке дал милой»; *praiuosurnam* «Правий чашу» и др. Каждое такое словосочетание выделяется в речи интонационными средствами, а на письме интерпункцией. Эта же надпись показывает, что единицей смысла, выделяемой пунктуационными знаками, может быть не только синтагма или лексема, но и сублексема. В перфектной форме *pe : parai* «родила» интерпункция отделяет от основы глагола начальный слог редупликации, выражающий значение завершенности и результативности действия, — значение, видимо, существенное для составителя надписи и поэтому специально отмеченное.

Такое же отделение интерпункцией редупликанта известно еще в одной очень древней надписи на золотой фибуле из Пренесте, датируемой 600 годом до н. э. (Ve 365) *manios : med : Fhe : Fhaked : numasioi* «Маний меня сделал для Нумерия». Важно отметить, что в этой надписи для выделения редупликанта использован особый знак (:) исторически более древний чем тот, который служит для словораздела (:). Применение двух видов интерпункции имеющих разное назначение, встречается и в других эпиграфических текстах. Хорошим примером может служить вольская надпись из Веллетри (Ve 222) первой половины III века до н. э., где в качестве знака словораздела используются две точки, но дважды употреблен знак в виде трех точек, сначала для отделения заглавия от текста постановления, затем в самом тексте декрета

³ Текст надписей и их нумерация приводятся по книге E. Vetter, *Handbuch der italischen Dialekte*, Heidelberg, 1953. См. также G. GIACOMELLI, *La lingua falisca*, Firenze 1963 p. 41—43.

для выделения того слова, которое несет наибольшую смысловую нагрузку. Постановлением запрещается самовольно брать что-либо из храмового имущества и определяется размер наказания; но указывается, что если кто-то возьмет с ведома народного собрания, то это будет считаться благочестивым действием. Основное смысловое противопоставление выражено словами «самовольно» *uelestrom* и «с ведома народного собрания» *toticu ; couehriu : seru*, и слово «собрание» *couehriu* (**co-uigjo*- ср. лат. *cūgia* < **co-viria* «часть народа») отмечено особым пунктуационным знаком. Умбрская надпись (Ve 234) сообщает о постройке фонтана; обычным знаком словораздела служит одна точка, двумя же точками выделено слово, указывающее, что именно построено: *bia : opset/marone/t.foltonio/se.ptnrnio* «фонтан построили магистраты Т. Фолтоний, Секст Петроний». В качестве примера можно привести еще фалисскую надгробную надпись, обнаруженную в некрополе древних Фалерий и относящуюся ко времени до разрушения города римлянами в 241 году до н. э. *fasies : c[ai]sia : louria/louci : teti : uxor [: l]oifirta* (Ve 276) «Фассия Казсия Лукия Теттия жена, Лурия вольноотпущенница». Впервые Г. Хербиг обратил внимание на то, что в этой надписи имеется разная нотация словораздела: рядом с постоянным в фалисских надписях знаком (:) стоит знак (:) перед именем Лурия, используемый для более заметного отделения имени вольноотпущенницы от имени ее госпожи.⁴

Итак, наряду с разделительной функцией пунктуационные знаки имеют также функцию выделительную, не менее древнюю чем первая. Интерпункция оказывается, таким образом, графическим средством, помогающим правильному пониманию текста, логическому его членению, расстановке эффатических акцентов, выделению в тексте тех единиц, которые являются смысловыми центрами высказывания. Можно утверждать, что начиная с древнейших текстов VII—VI веков до н. э. и кончая письменными памятниками II века н. э.⁵ в итальянском письме прослеживается непрерывная традиция разнообразного применения пунктуационных знаков. Совершенствование системы интерпункции было связано с введением новых дополнительных знаков, способствующих более точному выявлению структуры текста. Если в древних надписях с этой целью использовалось два вида интерпункции, то, например, в таком памятнике I века н. э. как *Res gestae Augusti*, документе большого исторического значения, составленном самим Августом и выгравированном с большой тщательностью на двух медных досках (копия его, известная как *monumentum Ancyranum* сохранилась до нашего времени), число этих специальных знаков доходит до 7. Они используются в период Римской республики и ранней Империи не только в эпиграфических текстах, но и в других видах письма: в папирусах, восковых табличках и даже граффити.

⁴ G. Herbig, *Faliscia*, Glotta, 2, 1910, стр. 83.

⁵ E. Otha Wingo, *Latin punctuation in the classical age*, The Hague Paris, 1972.

В трудах римских грамматиков, посвященных орфографии, сохранились описания системы пунктуации, ее назначения и той фонетической реальности, которая соответствовала отдельным пунктуационным знакам. Так Доситей в *Ars grammatica*⁶ проводит строгое различие между точкой надстрочной, указывающей конец предложения (*distinctio*) и точкой подстрочной (*subdistinctio*), которая ставится по многим причинам, прежде всего чтобы не сливались два или три колена периода (*ne confundantur quae dicola vel tricola ponuntur*), затем чтобы выделить действительность слов (*ut actus verborum emineat*) и т. д. Точка есть знак молчания (*distinctio est silentii nota . . . huius autem signum est punctum*), но паузы, допускаемые при разделении (*distinctio*) и при подразделении (*subdistinctio*) не одинаковые (*non enim similiter ut in distinctione silentium interpositum tacere permisit*).

В древних надписях интерпункцией выделяются чаще всего слова, но также и отдельные значимые компоненты слова: префикс, редупликант, суффиксальный комплекс, т. е. выделению могут подлежать не только части интеллектуального содержания высказывания, но и элементы его грамматического содержания. Вот несколько примеров. В одной из древнейших оскских надписей IV века до н. э. интерпункция отделяет префикс (Ve 190) *ava : fакет*. Такое же отделение префикса наблюдается в тщательно выполненной оскской надписи из Агноны 250 года до н. э. (Ve 147 A5 и B6). В надписи перечисляются имена богов, в честь которых устраиваются празднества в священной роще. Среди них дважды называется одна и та же женская группа: Церера, дочь Цереры и богиня, вместо имени которой дается определение *anter.statai* «стоящей между», вероятно, повивальная бабка, принявшая при рождении дочь у Цереры. В такой же позиции самостоятельного члена высказывания встречается префикс *anter* «между» и в умбрских Игувинских таблицах IIa 16. Следует отметить, что в Игувинских таблицах при описании любого обряда всегда указывается место и время его совершения. Поэтому когда дается предписание совершить жертвоприношение в последний день междулунья, то выделение префикса в слове *anter : menzagu* «междулунье» показывает, что на него падает логический акцент. Наконец, отделение префикса от формы глагола имеет место в оскском эпиграфическом памятнике начала I века до н. э. в Бантийском законе (Ve 2,4) *pon.ioc egmo.com. parascuster* «когда это дело будет обсуждаться». Подобное употребление интерпункции для выделения префикса в сложном глаголе известно также в латинских надписях, например, в *monumentum Ancyranum* (IV, 14) *per.feci, (III, 3) inter.essent*.

Еще более оригинальной особенностью древнеиталийской эпиграфики является отделение с помощью интерпункции суффиксальной части слова. Например, марруцинская надпись 250 года до н. э. (Ve 218) с текстом закона

⁶ *Grammatici latini ex recensione H. Keilii, VII, Lipsiae, 1880, стр. 428.*

о порядке проведения жертвоприношения заканчивается следующим предложением: *eituam am.atens uenalinam.ni ta[g]a nipis.pedi suam* «относительно денег, вырученных от продажи, решили, чтобы никто (их) не трогал, как свои». Пунктуационные знаки делят это предложение на три интонационно-смысловые группы *eituam am.atens uenalinam* «относительно денег, вырученных от продажи, решили», *ni ta[g]a nipis* «пусть никто не трогает», *pedi suam* «как свои». В свою очередь глагольная форма *am.atens* тоже разделена точкой на две части, корневую *am-* «полюбовно решать» (ср. лат. *amāre* «любить») и суффиксальный комплекс, выражающий грамматическое значение законченного в прошлом действия (плюс указание на 3 лицо мн. ч.) — значение не менее существенное, чем лексическое, и поэтому выделенное с помощью интерпункции. Такое же отделение суффикса от основы встречается в Игувинских таблицах, при этом чаще в более древних частях текста, в I и II таблицах. Как правило, оно имеет место там, где речь идет о действии необычном, единичном, которое должно быть отмечено, например, *11b 12 tafle :e pir : fer : tu* «на доске пусть несет огонь»; *11b17 kabru purtu : vetu* «козла пусть возложит (на алтарь)», или, наоборот, там где предписывается несколько раз повторить одно и то же действие, например, *11b20 pesni : mi . . . pesminu . . . pesni/mi* «пусть молит . . . молит . . . молит».

В умбромском наблюдается и противоположное явление, когда два слова, семантически и синтаксически тесно связанных между собой, представлены в речи как одно фонетическое слово, что в графике находит отражение в виде слитного их написания. Так часто пишутся слитно глагол с местоимением в качестве прямого дополнения, например, *11b9 eu paratu* «пусть объявит это»; глагол с наречием: *11b13 ife arveitu* «пусть добавит туда»; существительное с прилагательным, например, *11a10 uve peraknem* «овцу годовалую».

Графическое выделение суффиксальной части слова встречается также в оскской эпиграфике. Например, в краткой надписи, представленной одним именем (*Ve 165*) *FATUVeis* «Фатуя») т. е. «Пророка» — древнее имя Фавна) выделено окончание родительного падежа тем, что оно написано значительно меньшим шрифтом. В качестве параллели можно привести такую же короткую, нацарапанную на тарелке, фалисскую надпись (*Ve 352*) с именем лица *ripia-s*. Имя дается в форме родительного падежа принадлежности и окончание отделено от основы.

В тексте Бантийского закона неоднократно используется интерпункция для выделения суффиксального комплекса в формах местоимения, существительного, глагола. Чтобы были понятны причины этой нотации, необходимо каждый такой случай разбирать в общем семантическом контексте. Так, за каждой очередной статьей закона следует фраза: «если кто-либо поступит вопреки этому, то . . .» *suaepis.contrud.ex.eic.fefacust* (*Ve 2,11; 33*) и дважды (из четырех таких повторяющихся фраз) местоименная форма разделяется интер-

пункцией на основу *eks(o)-* и падежное окончание *-ei* + указательная частица *-с*. Очевидно, в этом контексте местоименная форма выделяется логическим акцентом, графическим выражением которого является срединная интерпункция на морфемном шве. В том же Бантийском законе предписывается чтобы магистрат чатыре раза, но не больше пяти раз предъявлял обвинение прежде чем назначить судебное обсуждение. Слово «судебное обсуждение» *medicat.inom* (Ve 2,16) подчеркнуто графически тем, что разделяется интерпункцией на две части: основу *medicat-* и суффикс *-in-* (вариант известного латинского суффикса *-ion-*) + окончание вин.п.ед.ч.-ом. Один раз отмечается срединная интерпункция в глагольной форме. Контекст здесь такой: говорится о порядке проведения ценза, в частности о том, чтобы каждый гражданин оценил свое имущество на основании того правила, которое объявят цензоры *censtur . . . anget.uzet* (Ve 2,20) В глагольной форме *anget.uzet* «объявлять» интерпункция отделяет суффикс будущего времени *-us-* + окончание 3 лица мн. ч. *-et* (= *-ent*).

В научной литературе эта срединная интерпункция обычно считается ошибочной, но тот факт, что она наблюдается в эпиграфике разных италийских языков (в латинском срединная интерпункция встречается в одной архаичной надписи CIL I²364 B5 i]nperat.oriбus), что она используется чаще в тех текстах или частях текста, которые имеют характер предписания, свидетельствует о том, что интерпункция на стыке основы и суффикса в той же степени, как интерпункция между основой и префиксом, служит графическим средством подчеркивания данной словоформы, выделения ее лексического и параллельно грамматического значения в соответствии с содержанием всего контекста.

В оскской эпиграфике наряду с интерпункцией использовался еще один графический прием, маркирующий границу между основой и суффиксом: геминация согласных на стыке морфем. Иногда она комбинируется с интерпункцией, как, например, в нескольких надписях из Капуи в названии месяца *mamert.tiais* «мартовский». Все эти надписи относятся к одной группе, известной под названием *iuvila*. В них сообщается о церемонии в день похорон и поминовения покойного, и поскольку общего дня паренталий в Капуе не было, то в надписях всегда указывается календарная дата. Так как эти церемонии приурочивались к праздничным дням, которые повторялись из месяца в месяц, то важно было отметить, в каком именно месяце она совершалась. Поэтому понятна избыточность графических средств, маркирующих в названии месяца двучленность формы: корневую часть и суффиксальную, соответственно интонационно-смысловому выделению каждой из них в речи. Так (Ve 86) *eidúis.namert.tiais* «в мартовские Иды», ср. Ve 92b *mamert.t . . .*; Ve 92c *[mam]ert.tieis*, без интерпункции *mamerttiais* (Ve 85). Удвоенное *-tt-* в этом слове этимологически абсурдно. Как и многие другие названия месяцев, прилагательное *mamertius* образовано от имени бога *Mamers* (основа *mamert-*)

с помощью суффикса *-iо-, ср. аналогичные образования в латинском: *mensis martius* от имени *Mars*, *maius* от имени древнеиталийской богини *Maia*, *iunius* от имени богини *Iuno*.⁷ Интересно, что в надписях встречается также графический вариант *mame.rt.tiais* (Ve 84), где интерпункцией отделяется не только суффиксальная часть от корневой, но внутри корневой части ударный слог подчеркивается еще тем, что интерпункция отделяет согласные в конце слога от его вершины, делая ударный слог открытым и максимально длительным. Впрочем этот графический прием, отмечающий подчеркнутую длительность гласного ударного слога, в оскском письме представлен мало, ср. написание названия месяца *fal.e.r(niaís)* (Ve 82), где вершинный гласный выделен с обеих сторон точками.

В тех же надписях *ióvila* часто указывается, в чью магистратуру происходила церемония, например, (Ve 84) *L(úvkeís).pettieís.meddikiaí* «в магистратуру Лукия Петтия». Слово *meddikiaí* образовано от названия должности высшелого магистрата *meddiss* (*med-dik-s). Наряду с правильным написанием *meddikiaí* (Ve 84) встречаются графические варианты *meddikkiaí* (Ve 85), *med.ikiaí* (Ve 82), *medik/kiaí* (Ve 83), которые показывают, что для выделения этого слова в тексте использовались разные графические средства: срединная интерпункция, геминация согласного -kk- на стыке основы и суффикса, сочетание того и другого (Ve 83), если считать перенос на другую строку равнозначным интерпункции. Поскольку надписи 82 и 83 датируются серединой III века до н. э.,⁸ то видеть в геминации -kk- перед следующим -i- отражение палатализации согласного⁹ невозможно, так как процесс палатализации проходил в оскском позднее, в конце III и на протяжении II века до н. э.¹⁰ Затем, есть немало примеров, когда в оскских словах отмечается неэтимологическая геминация согласных в позиции не перед *j*. Анализ текстов показывает, что эта геминация нерегулярна и связана не с фонетическим, а семантическим контекстом. Так, например, в одной из самых больших оскских надписей, выполненной очень корректно, — надписи на Абелльской колонне II века до н. э. с текстом договора между городами Абеллой и Нолой указывается, что если на территории общей обоим городам будет обнаружен клад, то и те и другие получают равную часть его: *[a]jittiúm.alttram.alttr[ús]/[f]errins* (Ve I B 27). Естественно, что в тексте договора, обуславливающего равные права обоих городов, слова *alttr[ús]* «те и другие» и *alttram* «равную (часть)» выделены логическим акцентом, и удвоенное -tt- (перед *r*) следует понимать как графический знак, меркирующий морфемную границу с целью подчеркнуть значение обоих морфем. В более же позднем Бантийском законе, относящемся к

⁷ W. Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, Berlin, 1904, стр. 469; A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, 1959, стр. 379.

⁸ E. Vetter, ук. соч. стр. 77.

⁹ V. Pisani, *Le lingue dell'Italia antica oltre il latino*, Torino, 1964, стр. 11.

¹⁰ M. Lejeune, *Phonologie osque et graphie grecque*, REA, 72, 1970, стр. 316.

I веку до н. э., где геминация, конечно, отмечалась, то же слово пишется с одним -t- *altrei* (Ve 2,13), поскольку в нейтральном контексте оно не выделялось. Но в том же Бантийском законе в неоднократно повторяющейся формуле «без злого умысла» *perum.dolom.mallom* (Ve 2,5; 15; 22), или «со злым умыслом» *dolud.mallud* (2,20) слово «злой» *mallom* регулярно пишется с удвоенным -ll- — знаком экспрессивного произношения слова. Лишь один раз это слово дается в этимологически правильной записи *do(l)ud.malud* (2,11), точно соответствуя лат. *dolo malo* и являясь, по всей вероятности, заимствованием из латинского, где та же формула правового языка известна с гораздо более раннего времени.

Думается, что так же можно объяснить и другие случаи неэтимологической геминии согласных в оскских словоформах, как *húnttram* «нижний» (Ve 8,3) **homi-tero-*, но *hu[n]truis* (Ve 6,7), умб. *hondra* T. Ig. VIa15; *сажаражлш* «святилище» (Ve 194) **sakra-klo-*, но *sacaraklum* (Ve I, 11); *amviannud* «из городского квартала» (Ve 24; 27) **am-via-(ā)no-*, калька с греч. *ἄμφονος*, но *amvianud* (Ve 23; 25; 26); *kvaisstur* «квестор» (Ve 11; 12) (ср. лат. *quaestor*); *dekkviarim* (Ve 8,8) — прилагательное, служащее названием улицы, образовано от основы **dekvia-*, и.-е. корень **dekṃ-* «десять».¹¹

Неэтимологическая геминия согласного наблюдается не только в именных, но и в глагольных словоформах, так же на границе корня (основы) и суффикса и так же иногда в сочетании с интерпункцией. Характерным примером является дважды повторяющееся в надписи на Абелльской колонне *tribarakat.tuset* «построят» и другая форма того же глагола *tribarakat.tíns* (Ve IB13, 16, 22). Надпись выполнена очень тщательно, поэтому невозможно приписать случайной ошибке встречающиеся три раза формы, где суффиксальный комплекс выделен интерпункцией и геминией согласного. В тексте надписи в одном из пунктов договора между Абеллой и Нолой определяются условия строительства на общей обоим городам территории святилища и указывается, что если здание построят *tribarakat.tuset* ноланцы, то пусть ноланцы им и пользуются, а если построят абелланцы, то пусть они им пользуются, но за стенами святилища пусть ни те, ни другие ничего не строят *per . . . tribarakat.tíns*. Логическое выделение этих форм глагола в тексте графически выражалось постановкой интерпункции на морфемном шве и геминией суффиксального -tt-, а в речи достигалось, вероятно, особой интонацией, акцентуацией как основы, так и суффиксального комплекса.

В оском представлены две варианты формы дентального перфекта с суффиксом -t- и -tt-, и вопрос о том, какую из этих форм следует считать основной, остается спорным. Мне представляется возможной интерпретация удвоенного -tt- как экспрессивного варианта суффикса -t-. В защиту ее гово

¹¹ A. Walde—J. B. Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1938, I, 328.

рит не только сочетание геминированного -tt- с интерпункцией в надписи на Абелльской колонне, но и написание перфектных форм с простым -t- в надписях, где принята геминация согласных, так *duunated* «подарил» (Ve 149, 8, рядом стоит *essuf*); *anget.uzet* «объявят» (Ve 2, 20, в том же тексте неоднократно *meddis*, *mallom*, *allo*); *afaamated* «приказал» употреблено дважды в недавно найденной надписи II века до н. э. из Россано ди Вальо.¹² Тот же глагол с удвоенным -tt- *famatted* встречается один раз в северно-оскской надписи (Ve 163). Аналогичное колебание в написании неэтимологических геминат отмечалось выше у существительных. Постоянно пишется с удвоенным -tt- глагол *prufatted* «одобрил». Он употребляется в однотипных строительных надписях, указывающих, что такой-то магистрат дал построить то-то и затем принял постройку, т. е. «одобрил». Глагол этот всегда стоит в самом конце надписи, заключая ее, и нет ничего удивительного, что на него падает логический акцент, графически выражаемый геминированным -tt- перфектного суффикса. В других итальянских языках, где имеются формы дентального перфекта, они всегда пишутся с простым -t-: пелигн. *coisatens* «позаботились» (Ve 216) и *locatins* «отдали в подряд», (Ve 212), *mappuц.am.atens* «решили» (Ve 218, 11).

Интерпретация неэтимологической геминации согласных в оскском как графического средства, маркирующего морфологическую двучленность формы, подтверждается еще следующим фактом. Известно, что геминированные согласные ведут себя в языке так же, как группы согласных, появляясь в тех же позициях, где в данном языке встречаются группы согласных.¹³ Между тем всем итальянским языкам и особенно оскскому была свойственна тенденция к упрощению и даже устранению групп согласных внутри слова.¹⁴ Группы типа *C + r* и *r(l) + C* устранялись в оскском тем, что между ними развивался гласный звук, например, латинскому *sacra*, *sacratur* соответствует в оскском *сакоро* (Ve 196), *sakarater* (Ve 147, 21), латинскому *albus* оскское имя собственное *Alafaternum* (Ve 200A9), латинскому *argentum* оскское *aragetud* (Ve 116). Трехчленные группы согласных заменялись двухчленными, например, латинскому *sanctum* соответствует в оскском *sahtúm*, ср. умб. *sahta*; группа -ltr- чередуется в оскском с -tr-, например, *altrei*, *atrud* (Ve 2,13 и 2,24) Этой общей тенденции к упрощению и устранению срединных групп согласных явно противоречит появление в некоторых словоформах геминированных неэтимологических согласных.

Рассмотрение слов, содержащих геминированные согласные, в плане их морфологической структуры показывает, что геминация согласных имеет место, как правило, на стыке корня (основы) и суффикса: при гласном исходе

¹² M. Lejeune, *Réflexions sur la phonologie du vocalisme osque*, BSL, 70, 1975, стр. 244.

¹³ Н. С. Трубецкой, *Основы фонологии*, Москва, 1960, стр. 194.

¹⁴ A. Meiller, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, Paris, 1933, стр. 56.

корня (основы) удваивается начальный согласный суффикса (*сахара-ххли*, *amvía-nnud*, *tribaraka-ttuset*, *tribaraka-ttins*), то же происходит, когда корень оканчивается на сонант (*al-ttram*, *hún-ttram*), при согласном же исходе корня удваивается этот согласный (*mamertt-iais*, *meddikk-iai*, *mall-om*, *kvaiss-tur*). Таким образом, геминация согласных служит морфографическим знаком, отмечающим двучленность формы, и поэтому не обусловлена фонетической позицией. Но, будучи искусственным приемом, используемым для выделения слова в тексте, геминация согласных отражает одновременно фонетическую реальность, а именно наличие кратчайшей паузы, разделяющей значимые части слова. Эта пауза графически передается либо срединной интерпункцией, либо геминацией согласного, так как артикуляция геминированного согласного, имеющего двухвершинную форму, включает в себя кратчайшую паузу. Именно поэтому геминация согласного выступает как прием, дублирующий интерпункцию, а иногда комбинируемый с ней. Интонационное разложение слова на составные части, отражаемое в графике, чаще всего имело место в ритуальных текстах или в текстах законов, договоров, которые читались жрецом вслух, и где форма произношения, установленная древним обычаем, имела первостепенное значение.

Употребление интерпункции в письменности многих народов древней Италии, в областях распространения разных языков и различных алфавитов, на протяжении длительного периода времени, охватывающего более семи веков, параллельное использование нескольких видов интерпункции в одном тексте, или комбинирование интерпункции с геминацией согласных — все это показывает, что роль интерпункции в письме была значительной, многообразной и устойчивой.

Москва.

NΟΜΟΣ ΑΡΤΙΑΣ. EIN GESETZ GEGEN MUSSIGGANG?

Die Frage nach der Arbeitsauffassung in der Antike ist in den letzten Jahrzehnten — z. T. im Zusammenhang mit den Forschungen zur antiken Sklaverei¹ — wieder stärker diskutiert worden. Dabei hat die Forschung gezeigt, daß man weder von einer generellen Wertschätzung noch von einer allgemeinen Verachtung der Arbeit im griechisch-römischen Altertum sprechen kann, vielmehr genau differenzieren muß, wann, wo und von welchen Personen eine Wertung vorgenommen wird.² Darüberhinaus hat man zu berücksichtigen, daß der in den modernen Industrienationen übliche Arbeitsbegriff kein antikes Äquivalent hat. Während man heute unter Arbeit jede zielgerichtete Tätigkeit

¹ Vgl. den Bericht von J. VOGT über die Forschungen zur antiken Sklaverei im Jahrb. d. Akad. Wiss. Mainz, 1974, 56–58.

² Für Rom hat dies neuerdings hervorgehoben: F. M. DE ROBERTIS: *Lavoro e lavoratori nel mondo Romano*, Bari 1963, und D. NÖRR: Zur sozialen und rechtlichen Bewertung der freien Arbeit in Rom, ZRG 82 (1965) 67–105 (zugleich Besprechung von DE ROBERTIS). Zur Arbeitsauffassung in der Antike vgl. u.a.: F. CAUER: Die Stellung der arbeitenden Klassen in Hellas und Rom, Neue Jhb. 3 (1899), 686–702; P. GUIRAUD: *L'évolution du travail en Grèce*, in: *Etudes économiques sur l'antiquité*, 1905 (ND 1970) 27–76; O. NEURATH: Zur Anschauung der Antike über Handel, Gewerbe und Landwirtschaft. Diss. Berlin 1906; = I: Jhb. f. Nationalök. u. Statistik 32 (1906) 577–606; II: 34 (1907) 145–205; R. v. PÖHLMANN: Geschichte der sozialen Frage u. d. Sozialismus in der antiken Welt, München 1925³, bes. I 229 ff. II 35 ff. 219 ff.; vgl. die Stellungnahme des Herausgebers FR. OERTEL: II 543.549 ff.; A. TILGHER: *Homo faber. Historia del concetto di lavoro*, Rom 1929; O. ERB: *Wirtschaft und Gesellschaft im Denken der hellenischen Antike*, Berlin 1939, bes. 15–21; H. BOLKESTEIN: Wohltätigkeit und Armenpflege im vorchristlichen Altertum, Utrecht 1939 (ND 1967), 191–199 (Griechenland), 332–337 (Rom); A. AYMARD: *L'idée de travail dans la Grèce archaïque*, *Journal de psychologie normale et pathologie* 41 (1948) 29 ff.; R. STIGLITZ: Die Einstellung des Griechentums zur ländlichen Arbeit, Diss. Wien 1950 (masch.); E. BURCK: Drei Grundwerte der röm. Lebensordnung, *Gymnasium* 58 (1951) 160–183, bes. 160–167 (labor);

J. P. VERNANT: *Travail et nature dans la Grèce ancienne*, *Journal de psychologie normale et pathologie* 52 (1955) 18 ff.; W. BERINGER: Soziale Entwicklung und Wertschätzung der Arbeit im alten Rom, *Studium Generale* 14 (1961) 135–151; O. LAU: *Schuster und Schusterhandwerk in der griech.-röm. Literatur und Kunst*, Diss. Bonn 1967, 16–42; FR. VAN DER VEN: *Sozialgeschichte der Arbeit I (Antike und Frühmittelalter)*, 1972, dtv wissenschaftl. Reihe 4082, 21 ff. (Griechenland), 39 ff. (Rom); vgl. die Artikel »Arbeit« in: RAC I, 1950, 585–590 (F. HAUCK); Kl. PAULY I, 1964, 490–494 (M. v. ALBRECHT); *Lexikon d. Alten Welt*, 1965, 240 (H. BRAUNERT); *Hist. Wörterbuch d. Philosophie I*, Darmstadt 1971, 480–487 (M. D. CHENU–J. H. KRÜGER); *Geschichtl. Grundbegriffe*, *Hist. Lexikon I*, Stuttgart 1972, 154–215 (W. CONZE), bes. 155–158 (M. RIEDEL).

zur Gewinnung von Mitteln zur Bedürfnisbefriedigung versteht,³ kennt die Antike keinen derart umfassenden Begriff.⁴ Deshalb beziehen sich antike Äußerungen über «Arbeit» nie auf die «Arbeit» generell, sondern nur auf bestimmte Tätigkeiten.⁵ Der soziale und rechtliche Status der Produzenten und die Zielsetzung ihrer Tätigkeit fließen dabei mit in die Bewertung ein.⁶

Untrennbar mit der Wertung der «Arbeit» ist die Wertschätzung der «Nicht-Arbeit», d. h. der Muße, der Freizeit, des Müßiggangs usw. verbunden.⁷ Eine Untersuchung über die Arbeitsauffassung in der Antike hat deshalb auch diesen Komplex zu berücksichtigen.

Weiter hat man neben den expliziten Werturteilen, wie sie sich vielfach in der antiken Literatur finden, auch Gesetze, Beschlüsse und überhaupt Äußerungen mit Öffentlichkeitscharakter zu berücksichtigen, die implizit eine Wertung vornehmen. So gibt es z. B. im antiken Athen ein Gesetz, das verbietet, einem Mitbürger einen Vorwurf daraus zu machen, daß er auf dem Markt von Athen einem kleinen Gewerbe nachgeht.⁸ Die Existenz dieses Gesetzes impliziert, daß eine solche Tätigkeit in weiten Kreisen der athenischen Öffentlichkeit verpönt war, sonst wäre ein derartiger Vorwurf gar nicht möglich und der Schutz davor nicht nötig gewesen.

Ein athenisches Gesetz, das implizit eine Wertung der «Arbeit» und der «Nicht-Arbeit» zu enthalten scheint, ist der *νόμος ἀργίας*, aufgrund dessen jeder athenische Bürger einen Mitbürger zur Anzeige bringen kann, der sich der *ἀργία* schuldig gemacht hat. Nach den Quellen wurde dieses Gesetz im 7. oder 6. Jh. v. u. Z. in Athen eingeführt und war noch im 4. Jh. in Geltung. Nach einhelliger Meinung der Forschung richtet es sich gegen Müßiggänger.⁹ Strittig

³ E. CARELL definiert «Arbeit» (HdWB d. Sozialwiss. I, 1956, 229) als «die auf Bedarfsdeckung, d.h. auf Erzielung von Ertrag bzw. Einkommen gerichtete körperliche und geistige Tätigkeit des Menschen». Die Definition des Brockhaus (I 1966¹⁷, 656), nach der «Arbeit das bewußte Handeln zur Befriedigung von Bedürfnissen» ist, wird von CONZE: a.a.O. 154 zugrundegelegt.

⁴ Dieser Tatbestand liegt der Bemerkung von NÖRR (69 Anm. 5) zugrunde, eine exakte Definition des Begriffes «Arbeit» sei — für die Antike — nicht möglich. Vgl. zu diesem Problem auch: DE ROBERTIS 9 ff. — VAN DER VEN 21 f.; VERNANT 18 f.

⁵ Es wird stark differenziert zwischen den einzelnen Erwerbstätigkeiten und wieder innerhalb der gleichen Erwerbstätigkeit, so in der Landwirtschaft; vgl. dazu z. B. BOLKESTEIN: a.a.O.

⁶ Aristoteles drückt dies in folgender lapidaren Feststellung aus: *τὸ γὰρ ἀποτελούμενον ἀπὸ τῶν βελτιόνων βέλτιον ἔργον*. (Politik I 1, 1254a26 f.).

⁷ Zu diesem Problemkreis vgl.: E. CH. WELSKOPF: Probleme der Muße im alten Hellas, Berlin 1962; J.P.V.D. BALSDON: Life and Leisure in Ancient Rome, 1969.

⁸ Das Gesetz ist bei Demosthenes 57, 30 (Gegen Aululides) zitiert: *... τοὺς νόμους, οἱ κελεύουσιν ἑnochon εἶναι τῇ κατηγορίᾳ τὸν τὴν ἐργασίαν τὴν ἐν τῇ ἀγορᾷ ἢ τῶν πολιτῶν ἢ τῶν πολιτῶν οὐκ ἐπιτρέποντά τινι*. Vgl. RUSCHENBUSCH: ΣΩΛΟΝΟΣ ΝΟΜΟΙ. Die Fragmente des solonischen Gesetzeswerkes mit einer Text- und Überlieferungsgeschichte, 1966 (= Historia, Einzelschriften 9), F 117; J. H. LIPSIIUS: Das attische Recht u. Rechtsverfahren, 1805 ff. (ND 1966), 646 — 651.

⁹ Vgl. A. B. BÜCHSENSCHÜTZ: Besitz und Erwerb im griech. Altertum, Halle 1869 (ND 1962), 260; E. CAILLEMER: Daremberg-Saglio I 1, 1877, 412 f. (mit Hinweisen auf die ältere Literatur); U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF: Aristoteles und Athen, I, 1893 (ND 1966), 255 Anm. 146; THALHEIM: RE II 1, 1895, 717; F. CAUER: a.a.O. (s. Anm.

ist nur, ob das Gesetz generell gegen Müßiggang erlassen wurde oder nur gegen den Müßiggang bestimmter Schichten, z. B. gegen den Grundbesitzer, der sein Gut verkommen läßt oder den ärmeren Bürger, der durch Untätigkeit zum Bettler wird.

Das Problem

Richtet sich das Gesetz allgemein gegen Müßiggang, so impliziert dies, daß der Gesetzgeber die «Arbeit» grundsätzlich positiv beurteilt hat, sei es aus ethischen oder ökonomischen Erwägungen, den Müßiggang aber negativ. Nach Isokrates hatte der athenische Areopag einst tatsächlich diese Einschätzung von «Arbeit» und Müßiggang, denn an einer oft zitierten Stelle im Areopagitikos sagt er über die alten Areopagiten: *Τοὺς μὲν γὰρ ὑποδεέστερον πρᾶττοντας ἐπὶ τὰς γεωργίας καὶ τὰς ἐμπορίας ἔτρεπον, εἰδότες τὰς ἀπορίας μὲν διὰ τὰς ἀργίας γιγνομένας, τὰς δὲ κακουργίας διὰ τὰς ἀπορίας. . . . Τοὺς δὲ βίον ἱκανὸν κεκτημένους περὶ τε τὴν ἱππικὴν καὶ τὰ γυμνάσια καὶ τὰ κωνηγέσια καὶ τὴν φιλοσοφίαν ἠγάγκασαν διατρέβειν.*¹⁰ Die ältere Forschung vertrat in Anlehnung an diese Isokrates-Stelle die Meinung, das Gesetz richte sich gegen jede Art von Müßiggang. Für Cauer war es ein Gesetz, «das den Gedanken Hesiods über die Würde der Arbeit in die Sprache des Rechts übertrug».¹¹

Dagegen hat die Forschung seit Thalheim überwiegend die Auffassung vertreten, der erzieherische Zweck des Gesetzes sei nicht primär, vielmehr diene es in erster Linie zur Sicherung der materiellen Existenz der Bürger. Thalheim und vor allem Bolkestein dachten dabei ausschließlich an die Existenzsicherung der ärmeren Bürger, die bei Arbeitsscheu und Müßiggang zu Bettlern werden mußten. Andere Gelehrte — Wilamowitz, Busolt—Swoboda, Lipsius, Ruschenbusch — sehen in dem Gesetz in erster Linie eine Vorsorgemaßnahme für den Fall, daß der Hausherr seinen *οἶκος*, der ja die ökonomische Basis der Familie bildet, wegen Müßiggang verkommen läßt. Diese Auffassung scheint sich allgemein durchgesetzt zu haben.

Doch sind die Bedenken gegen die letztgenannte Interpretation nicht auszuräumen, denn hier richtet sich das Gesetz ausgerechnet gegen den Müßiggang der wohlhabenden Bürger, deren Ideal es doch war, frei vom Arbeitszwang ein Leben nach eigener Wahl führen zu können. *ἀργία* konnte geradezu

2) 688; LIPSIVS: a.a.O. (s. Anm. 8) 340, 353—355; BUSOLT—SWOBODA: Griech. Staatskunde II, 1926², 814 f.; BOLKESTEIN: a.a.O. (s. Anm. 2) 283—286; C. HIGNETT: A History of the Athenian Constitution to the End of the fifth Century B.C., 1958², 15 f. 307 f.; RUSCHENBUSCH: a.a.O. (s. Anm. 8) F 148a—e; ders.: Untersuchungen zur Geschichte des athen. Strafrechts 1968, 50 f.

¹⁰ Isokrates VII (Areopagitikos) § 44. Über die bereits in der Antike allgemein erkannten Zusammenhänge zwischen Armut und Kriminalität s. BOLKESTEIN 186 ff.; über antike Vorstellungen vom sittlichen Wert der Arbeit s. BOLKESTEIN 191—199.

¹¹ CAUER: a.a.O. (s. Anm. 2) 688.

zu einem Synonym für *ἐλευθερία* werden.¹² Nicht einmal Isokrates war an der oben zitierten Stelle der Meinung, in der «guten alten Zeit» Athens habe man die wohlhabenden Bürger zur Arbeit gezwungen.

Man kommt deshalb einerseits nicht umhin, Bolkestein zuzustimmen, der zu dieser Interpretation bemerkt: «In Wirklichkeit ist es vollkommen undenkbar, daß es in einer Welt, wo die *σχολή* vielen als das höchste Gut galt und viele Kreise auf die Arbeit der *βάνανσοι* herabsahen, ein Gesetz mit dieser Tendenz gegeben haben soll.»¹³

Andererseits steht die auf diesem Gesetz fußende *ἀργίας γραφή* in den Quellen neben der *παρανοίας γραφή*, deren Zweck von niemandem bestritten wird: sie dient der Erhaltung der *οἴκοι*.¹⁴ Es ist deshalb naheliegend, in der *ἀργίας γραφή* die gleiche Intention zu sehen, was aber wiederum die Interpretation von Thalheim und Bolkestein ausschließt, denn arme Bürger, die als kleine Handwerker, Händler oder Tagelöhner ihren Lebensunterhalt gewinnen, besitzen keinen ihre Existenz sichernden *οἶκος*.

Ebenso strittig wie der Zweck der *ἀργίας γραφή* ist auch die Autorschaft des dieser Klage zugrundeliegenden Gesetzes. Die Quellen geben Drakon, Solon und Peisistratos als Urheber an, ohne daß ihre Angaben miteinander in Einklang gebracht werden können. Die Annahme, Drakon habe das Gesetz eingeführt, Solon und Peisistratos hätten es mit Modifikationen übernommen, die schon Caillemet vertrat,¹⁵ widerspricht der Überlieferungslage.

Damit bleiben zwei Probleme zu lösen, die letztlich eng miteinander verknüpft sind, nämlich die Frage nach der Urheberschaft, bzw. der Zeit der Einführung des Gesetzes, und die Frage nach seinem Zweck.

Die meisten Forscher, die sich bisher mit diesen Problemen befaßt haben, zogen aufgrund ihrer Vorstellung über den Sinn des Gesetzes für ihre Darlegung Quellen mit heran, die zum *νόμος ἀργίας* nicht unmittelbar etwas aussagen.¹⁶ Dagegen sollen hier zunächst alle Quellen außer acht gelassen werden, in denen das Gesetz oder die Klage wegen *ἀργία* nicht expressis verbis erwähnt sind, sondern nur die Stellen berücksichtigt werden, die sich auf dieses athenische Gesetz, bzw. diese Klage direkt beziehen. Dies ist umso notwendiger, als schon in der Antike der *νόμος ἀργίας* mit anderen Gesetzen verwechselt, bzw. vermengt wurde. So hat Ruschenbusch erkannt, daß Herodot und Diodor die

¹² Vgl. die von Plutarch überlieferte Anekdote, Apophth. Lac. 221 C: *Ἡρώδης, Ἀθήνησι ἀλόντος τινὸς γραφὴν ἀργίας, παρὼν καὶ πωθόμενος ἐκέλευσεν ἐπιδείξαι αὐτῷ τὸν τὴν ἐλευθερίας δίκην ἡττηθέντα*. Etwas ausführlicher: Plutarch, Lykurg 24, 3.

¹³ BOLKESTEIN 183.

¹⁴ Dazu weiter unten.

¹⁵ CAILLEMER (s. Anm. 9) 412. Die gleiche Auffassung vertritt noch BERNEKER (s. Anm. 11), während RUSCHENBUSCH; *NOMOI* 43 feststellt: «Die Herkunft dieses Gesetzes ist umstritten».

¹⁶ So beginnt CAILLEMER mit dem Hinweis auf die oben zitierte Isokrates-Stelle aus dem Areopagitikos und zieht alle Quellen mit heran, die irgendwie mit *ἀργία* in Zusammenhang gebracht werden können. Ähnlich verfahren auch THALHEIM und BOLKESTEIN.

angeblich von Solon aus Ägypten übernommene Bestimmung über den Einkommensnachweis zur Eingliederung in die richtige Klasse mißverstanden haben und daß dieses Mißverständnis bei Plutarch zur Verwechslung dieser Bestimmung mit dem νόμος ἀργίας geführt hat.¹⁷

Der Zweck des Gesetzes

Folgende Quellen, die auf den νόμος ἀργίας oder die ἀργίας γραφή Bezug nehmen, sind daraufhin zu untersuchen, was sich aus ihnen für den Zweck des Gesetzes ableiten läßt:

1. Demosthenes 57, 32 (Gegen Eubulides), wo der νόμος ἀργίας in einem bestimmten Argumentationszusammenhang erwähnt wird.
2. Zitate im Lexikon des Harpokration aus einer angeblich lysianischen Rede wegen ἀργίας.
3. Die Nachricht im 5. Bekkerschen Lexikon über die Zuständigkeit des Archon für diese Klage.
4. Theophrasts Angabe über die Absicht des Gesetzgebers.

Zu 1) In dieser Rede des Demosthenes aus dem Jahre 346 v. u. Z. verteidigt sich ein gewisser Euxitheos aus dem stadtnahen Demos Halimus¹⁸ gegen einen Eubulides, der ihn angezeigt hatte, nicht von athenischen Eltern abzustammen. Als Beweis dafür, daß die Mutter des Euxitheos keine Bürgerin war, hatte Eubulides angeführt, daß sie auf dem Markt Haarbänder verkauft habe. Euxitheos nimmt aber gerade diese Tatsache als Beweis dafür, daß seine Mutter Bürgerin war, weil es Fremden nicht ohne weiteres erlaubt war, auf dem Markt einem Gewerbe nachzugehen.¹⁹ Nach der Verlesung von zwei Gesetzen, die seine Auffassung bestätigen, fährt Euxitheos fort: Προσέκει τοίνυν ὑμῖν βοηθοῦσι τοῖς νόμοις μὴ τοὺς ἐργαζομένους ξένους νομίζειν, ἀλλὰ τοὺς συκοφαντοῦντας πονηροὺς. ἐπεὶ, ὦ Εὐβουλίδη, ἔστι καὶ ἕτερος περὶ τῆς ἀργίας νόμος, ὃ αὐτὸς ἐνοχὸς ὢν ἡμᾶς τοὺς ἐργαζομένους διαβάλλεις.

Aus dieser Stelle wird allgemein geschlossen, daß der νόμος ἀργίας noch im 4. Jahrhundert in Kraft war und sich gegen Bürger richtete, die nicht arbeiteten. Bei genauerer Analyse des Textes ergibt sich jedoch, daß die Worte περὶ τῆς ἀργίας schwerlich von Demosthenes stammen, sondern eher eine in den Text eingedrungene Randglosse darstellen:

Im ersten hier zitierten Satz sind einander gegenübergestellt: τοὺς ἐργαζομένους — τοὺς συκοφαντοῦντας, μὴ . . . ξένους — πονηροὺς. Daß die ἐργαζόμενοι nicht ξένοι sind, haben die zuvor verlesenen Gesetze bewiesen, daß aber

¹⁷ RUSCHENBUSCH: *NOMOI* 100, Adn. zu F 78a (= Herodot II 177, 2) und F 78b (= Diodor I 77, 5).

¹⁸ Zu Euxitheos und seiner Familie s. die Hinweise bei KIRCHNER: *Prosop. Att.* I 381 f. (Nr. 5902). Zur Lage des Demos Halimus vgl. KOLBE: *RE VII* 2, 1912, 2266 f. u. Der Kleine Pauly s.v. mit neuerer Literatur.

¹⁹ § 30 f.

die *συκοφαντοῦντες* zu den *πονηροί* zählen, wird in dem *ἐπεὶ* — Satz unter Hinweis auf das einschlägige Gesetz gezeigt. Dies kann aber kaum das Gesetz gegen *ἀργία* sein, vielmehr scheint der Redner das Gesetz gegen Sykophantie im Auge zu haben. Die Redner definieren die Sykophantie «als verleumderische Beschuldigung, aus der viele in gewinnsüchtiger Absicht ein Gewerbe machen».²⁰ Darin läge dann die Pointe der Gegenüberstellung von *οἱ ἐργαζόμενοι* und *οἱ συκοφαντοῦντες*, denn *οἱ ἐργαζόμενοι* gehen einem anständigen Gewerbe nach, *οἱ συκοφαντοῦντες* «arbeiten» zwar auch, aber wie Euxitheos auf Eubulides hinweisend weiter ausführt: *ἐμοὶ δ' ἐπιτιμήσεται ἴσως, ἐὰν λέγω δὴ τρόπον οὗτος ἐργάζεται περιῶν ἐν τῇ πόλει, καὶ εἰκότως*. Damit liegt die Vermutung nahe, daß *περὶ τῆς ἀργίας*, das schon wegen seiner sprachlichen Form wie eine Glosse aussieht, der spätere Zusatz eines Lesers ist. Somit ist diese Stelle für die Interpretation des *νόμος ἀργίας* zu eliminieren, weil ihre Echtheit mindestens bezweifelt werden muß. Sie kann auch nicht mehr als Beweis dafür angeführt werden, daß dieses Gesetz noch im 4. Jh. in Geltung war.

Zu 2) Harpokration zitiert eine Lysias-Rede gegen Nikides wegen *ἀργία* unter folgenden Stichworten: *διαγράφασθαι, δωροξενία, εὐθῆνοι, Θετταλός, Ἰτσαῖος, Κηττοί, ὀβολοστατοῖ, Ποταμός, πτώματα ἐλαίων*. Zunächst läßt sich aus seinen Zitaten nichts über den Zweck des *νόμος ἀργίας* ableiten.²¹ Der Lexikograph fügt dreimal hinzu, *εἰ γνήσιος*. Die Berechtigung dieser Zweifel haben durch die Untersuchungen von Ruschenbusch ihre Bestätigung gefunden: Diogenes Laertios bringt nämlich ein weiteres Zitat aus dieser Rede, nach dem Drakon dieses Gesetz eingeführt und Solon es unter Modifikation der Strafklausel übernommen hat.²² Ruschenbusch hat aber nachgewie-

²⁰ LIPSIUS 448, vgl. 448–451.

²¹ Aus den neun z. T. knappen Glossen läßt sich zwar der Inhalt der Rede nicht rekonstruieren, aber einige Zitate scheinen dem gleichen gedanklichen Zusammenhang entnommen zu sein, so daß sich wenigstens ein Teil der Rede inhaltlich gewinnen läßt: s. v. *δωροξενία* wird ausführlich der damit bezeichnete Tatbestand erklärt. Durch eine *γραφὴ δωροξενίας* konnte belangt werden, wer nach Ausstoßung aus einem Demos in einem Appellationsverfahren aufgrund von Bestechung seinen Eintrag in die Demenliste erreicht hatte (s. LIPSIUS 417). Dazu paßt die Erwähnung von *εὐθῆνοι*, s. v., denn vor dem Euthynen der Phyle konnte ein Beamter auch nach Abschluß seines Rechenschaftsverfahrens vor den Logisten nochmals belangt werden, wenn er sich eines Amtsvergehens, z. B. der passiven Bestechung, schuldig gemacht hatte, worüber an dieser Stelle der Rede offenbar gehandelt wurde (vgl. LIPSIUS 105 ff. 286 ff.). Fand der Euthyne die Anzeige begründet, so übergab er die Sache der zuständigen Prozeßbehörde. Von der Aussetzung der Klage gegen den hier bestochenen Beamten war danach wahrscheinlich die Rede, denn s. v. *διαγράφασθαι* wird die Bedeutung dieses Wortes erklärt. *διαγράφασθαι* bedeutet das Aussetzen einer Klage aufgrund einer Einrede (Paraphrase) gegen die Zulässigkeit der Klage (LIPSIUS 854).

In diesen Zusammenhang gehört die Erwähnung des Demos *Ποταμός*, s. v., zur Phyle Leontis gehörig, dessen Leichtfertigkeit bei der Eintragung von neuen Demoten sprichwörtlich war, worauf die Glosse ausdrücklich hinweist (vgl. ERNST MEYER, Potamos, RE XXII 1, 1953, 1030–1036). Die Erwähnung weiterer Demen in der Rede, Glossen s. v. *Ἰτσαῖος, Κηττοί* und die Glosse s. v. *ὀβολοστατοῖ* lassen den Schluß zu, daß in dieser Rede u. a. das Bild eines moralisch verkommenen Wucherers — vielleicht des Nikides — gezeichnet wurde, der mit unlauteren Mitteln versucht hat, sich das Bürgerrecht zu erschleichen. Ein Zusammenhang mit *ἀργία* ist dabei nicht zu erkennen.

²² Diog. Laertios I 55; vgl. RUSCHENBUSCH: *NOMOI*. F 104b u. 148b.

sen, daß die Redner sich erst ab 356 v. u. Z. auf Solon als Gesetzgeber berufen.²³ Daraus folgt, daß die Rede gegen Nikides, die noch im Palatinus X stand, aber durch mechanische Beschädigung verloren ging, jünger ist als Lysias.²⁴

Zu 3) Hier heißt es: *Πρὸς τὸν ἄρχοντα κακώσεως ἐλαγχάνονται γραφαὶ καὶ τῶν γονέων, εἰ τούτους τις αἰτίαν ἔχοι κακοῦν, καὶ τῶν ὀρφανῶν. ἔτι δὲ παρανοίας καὶ ἀργίας ἐπιδικασίαι καὶ ἐπικλήρων γυναικῶν. ἀπάσας ταύτας ἤγεν ὁ ἄρχων εἰς τὸ δικαστήριον.*²⁵ Hier ist die Klage *ἀργίας* parallel zur Klage *παρανοίας* gestellt, so daß geschlossen werden kann, daß beide Klagen in etwa das gleiche Ziel verfolgen. Aus der Tatsache, daß für sie der Archon zuständig ist, dem besonders die Erhaltung der *οἶκοι* obliegt, wie die Nennung der übrigen Klagen an dieser Stelle bestätigt, wurde mit Recht gefolgert, daß der Zweck dieser beiden Klagen die Bewahrung des Familienvermögens ist, das die ökonomische Basis der einzelnen Familien bildet.²⁶ Die Interpretation wird durch Aristoteles' Angabe in der AP 56, 6 bestätigt: *παρανοίας, ἐὰν τις αἰτιάται τινα παρανοοῦντα τὰ πατρῶα ἀπολλύναι.*²⁷

Wie dieses Zugrunderichten praktisch aussah, ist dem Text des Aristoteles nicht zu entnehmen. Die Forschung spricht jedoch einstimmig von «Vermögensverschwendung»²⁸ und Ruschenbusch dehnt diese Interpretation auch auf den Tatbestand der *ἀργία* aus.²⁹ Von Verschwendung ist aber in den Quellen nirgends die Rede. Diese Interpretation ist offensichtlich durch jüngere Nachrichten über Gesetze gegen *ἀσωτία καὶ ἀργία* beeinflusst, wie sie z. B. Nikolaus von Damaskus für die Lukaner überliefert.³⁰ Doch kann der athenische Gesetzgeber des 7. oder 6. Jh. nicht gut an Verschwendung gedacht haben und zwar aus folgenden Gründen: Voraussetzung für die Vermögensverschwendung ist

²³ RUSCHENBUSCH: *Πάτριος πολιτεία*, Theseus, Drakon, Solon und Kleisthenes in Publizistik und Geschichtsschreibung des 5. u. 4. Jh.s v. Chr., *Historia* 7 (1958) 398–424, bes. 399–408. Vgl. auch RUSCHENBUSCH: *NOMOI* 43. 56.

²⁴ Zum Verlust dieser Rede im Palatinus (Heidelbergensis 88) s. Lysias-Ausgabe von THALHEIM p. III f. Vgl. auch THALHEIM frg. C.

²⁵ BEKKER: *Anecdota Gr.* I 310, 1–5. An der Parallelstelle in Aristoteles' AP (56, 6) fehlt neben der *παρανοίας γραφή* die *ἀργίας γραφή*. WILAMOWITZ vertrat a.a.O. die Auffassung, daß diese Auslassung eher auf einen Kopisten als auf den Autor zurückgehe. Demgegenüber hat LIPSIVS (354 Anm. 54) daraufhingewiesen, daß diese Klage auch bei Pollux 8, 89 fehlt, der Aristoteles ausgeschrieben hat. Doch ist durchaus denkbar, daß Pollux, der jünger ist als der dem 1. Jh. entstammende Papyrus der AP, einen schon lückenhaften Überlieferungsweig der AP vor sich hatte.

²⁶ Diese Auffassung vertreten z. B. BUSOLT–SWOBODA 814 f.; LIPSIVS 340; RUSCHENBUSCH: *Strafrecht* 50 f.; WILAMOWITZ: a.a.O.

²⁷ Der Papyrus bietet an dieser Stelle: *τα π..... πολλῶν...* Die Ergänzung *ἀπολλύναι* (KENYON) unterliegt keinem Zweifel. Statt *πατρῶα* (WYSE) wollte KENYON *ἐαυτοῦ κτήματα* ergänzen, BLASS *ὑπάρχοντα*. Die Ergänzung *πατρῶα* ist jedoch paläographisch am wahrscheinlichsten und wird außerdem durch Aischines 1,30 *τὰ πατρῶα ... κατεδηδοκώς* bestätigt; vgl. auch Diogenes Laertios I 55: *τὰ πατρῶα κατεδηδοκώς*.

²⁸ L. BEAUCHET: *Histoire du droit privé de la République Athénienne*. II 1897 (ND 1969) 382–392, bes. 388; E. BERNEKER: *Παρανοίας γραφή*, *RE* XVIII 3, 1949, 1275–1278; Sp. 1275: «Klage gegen einen Verschwender»; LIPSIVS 340 f. 355 f.; RUSCHENBUSCH: *Strafrecht* 50 f.

²⁹ RUSCHENBUSCH: a.a.O.

³⁰ Nikolaus von Damaskus, *F Gr Hist* 90 F 103b: *Λευκανοὶ δικάζονται ἀλλήλοις ὥσπερ ἄλλων τινὸς ἀδικήματος οὕτω καὶ ἀσωτίας καὶ ἀργίας. ἐὰν τις ἀσώτῳ δανείσας χρέος ἐλεγχθῇ, στέρεται αὐτοῦ. καὶ ἡ Ἀθήνησι δὲ τῆς ἀργίας εἰσι δίκαια.*

die Existenz liquider oder leicht veräußerbarer Vermögen. Diese Voraussetzung ist gegeben, wenn die Vermögen der Bürger aus Kapitalien bestehen oder ein ausgebildeter Immobilienmarkt vorhanden ist. Keine der beiden Bedingungen gab es in der frühen Zeit der Polis: weder war die Geldwirtschaft genügend entwickelt noch war der Grundstückshandel von Bedeutung. Beides hatte erst im 4. Jh. nennenswerte Ausmaße angenommen.³¹ Das Vermögen der besitzenden Bürger der Frühzeit bestand überwiegend aus agrarisch genutztem Grundbesitz. Das Zugrunderichten des Familienvermögens infolge von *παράνοια* kann also nicht in Verschwendung bestanden haben.

Der Begriff der *παράνοια* war durch das Gesetz nicht näher bestimmt, läßt sich aber der ausführlichen Beschreibung der *παράνοια* in den platonischen Nomoi entnehmen: Platon versteht dort unter *παράνοια* Schwachsinn und abnormes Verhalten, die auf Krankheit oder Alter beruhen und dazu führen, daß der Hausherr seinen *οἶκος* zugrunderichtet.³² Dies geschieht in einer agrarischen Gesellschaft durch Anordnungen, die den üblichen Regeln einer Feldbestellung widersprechen, etwa durch Versäumnis bestimmter Fristen für das Pflügen, die Aussaat oder die Ernte u. ähnl.

Während aber die *παράνοια* den Hausherrn tatsächlich daran hindert, seinen *οἶκος* richtig zu bewirtschaften, ist nicht einzusehen, wieso die Untätigkeit oder der Müßiggang dem *οἶκος* unmittelbar schadet, denn der Hausherr kann die Verwaltung seines Familienbesitzes und die Bearbeitung seiner Felder Familienmitgliedern, Sklaven und Tagelöhnern überlassen, ohne daß sein *οἶκος* dadurch Schaden nimmt. Was Aristoteles im 4. Jh. sagt, daß nämlich, wer es sich leisten kann, sein Haus einem Verwalter übergibt, um sich ganz der Politik und Wissenschaft widmen zu können,³³ was Isomachos bei Xenophon praktiziert, der sich auf gelegentliche Besuche seiner Güter beschränkt,³⁴ dies war sicher auch schon in früheren Zeiten möglich. Die aktive Teilnahme

³¹ Über das viel diskutierte Problem der Veräußerlichkeit von Grundbesitz im archaischen Athen hat zuletzt RUSCHENBUSCH gehandelt (Über das Bodenrecht im archaischen Athen, *Historia* 21, 1972, 753–755) und die sicher zutreffende Auffassung vertreten, daß Grundbesitz auch in der Frühzeit der Polis veräußerlich war. Das besagt aber noch nicht, daß die Veräußerung von Grundbesitz üblich gewesen wäre. Im Gegenteil scheint Veräußerung nur im Notfall – z.B. beim Fehlen eines Erben – oder unter Druck vorgekommen zu sein. Denn im Gegensatz zu anderen Poleis, vor allem zu den Kolonien, ist in Athen der Gesetzgeber nie gegen den vorgegangen, der seinen Grundbesitz veräußern will, sondern hat dafür Sorge getragen, daß der sozial Schwächere nicht vom Stärkeren gezwungen wird, seinen Grundbesitz an ihn abzugeben. Zur Sozialstruktur von Athen im 4. Jh. v.u.Z. vgl. A. H. M. JONES: *The Social Structure of Athens in the Fourth Century B.C.*, *Econ. History Review* 8 (1955), 141–155 (= *Athenian Democracy*, Oxford 1966, 75–96); C. Mossé: *La fin de la démocratie athénienne*, Paris 1962.

³² Platon, *Nomoi* XI, 929 d: ἐὰν δέ τις τινα νόσος ἢ γῆρας ἢ καὶ τρόπων χαλεπότης ἢ καὶ σύμπαντα ταῦτα ἐκφρονα ἀπεργάζεται διαφερόντως τῶν πολλῶν, καὶ λανθάνῃ τοὺς ἄλλους πλὴν τῶν συνδιαιωμένων, οἰκοφθορῇ δὲ ὡς ὦν τῶν αὐτοῦ κύριος, κτλ. Vgl. dazu W. G. BECKER: *Platons Gesetze u. das griech. Familienrecht*. München 1932, 211 f. (= *Münchener Beitr. z. Pap. forschung u. antiken Rechtsgesch.* 14).

³³ Aristoteles, *Politik* I 7, 1255b35–37: ὁσοῖς ἐξουσία μὴ αὐτοὺς κακοπαθεῖν, ἐπίτροπος λαμβάνει ταύτην τὴν τιμὴν, αὐτοὶ δὲ πολιτεύονται ἢ φιλοσοφοῦσιν.

³⁴ Xenophon, *Oikonomikos* 11, 14–17.

am politischen Leben Athens setzt ja gerade voraus, daß der Bürger es nicht nötig hat, selbst körperlich oder auch als Aufseher seines Gesindes oder seiner Sklaven zu arbeiten, sondern über genügend Freizeit verfügt, um sich den vielen öffentlichen Aufgaben und den gesellschaftlichen Zerstreuungen widmen zu können.

Wenn also *ἀγρία* in diesem Zusammenhang offenbar nicht «Müßiggang» oder «Untätigkeit» bedeutet, so ist zu fragen, ob das Wort auch eine andere Bedeutung haben kann. Geht man davon aus, daß *ἀγρία* zur Schädigung des *οἶκος* führt, der überwiegend aus Grundbesitz besteht und dessen Reichtum agrarischer Natur ist, so muß man nach der Bedeutung von *ἀγρία* in der Landwirtschaft fragen. Dort ist *ἀγρία* ein Fachausdruck, der nichts mit «Untätigkeit» oder «Müßiggang» zu tun hat, sondern in Bezug auf Ackerland das Brachliegen des Feldes bezeichnet und in Bezug auf Pflanzungen die mangelnde oder fehlende Pflege von Bäumen und Sträuchern.³⁵

Diese Doppelbedeutung von *ἀγρία* erklärt sich aus der Wortgeschichte der Wortgruppe *ἀγρία*, *ἀργός*, *ἀργεῖν*, die man im Zusammenhang mit der wirtschaftshistorischen Entwicklung sehen muß.

In der bäuerlichen Welt des Hesiod bedeutet *ἀεργίη* noch das «Nichtbetreiben einer Landwirtschaft» und wird dem *ἔργον*, der «Landwirtschaft» gegenübergestellt.³⁶ Wenn er seinen Bruder auffordert: *ἐργάζεσθαι* so heißt dies: «arbeite als Bauer». Dementsprechend ist *ἀργός* ein Mann, der nicht durch landwirtschaftliche Arbeit seinen Lebensunterhalt gewinnt.³⁷ Herodot kann dem *γῆς ἐργάτης* den *ἀργός* als Gegensatz gegenüberstellen.³⁸ Erst nach Herausbildung von Handwerk und Gewerbe wird *ἀγρία* und *ἀργός* auch auf den außeragrarischen Bereich übertragen und bezeichnet dann zunächst jemanden, der keinem Gewerbe nachgeht.

Im Bereich der Landwirtschaft behält die Wortgruppe *ἀγρία*, *ἀργός*, *ἀργεῖν* jedoch ihre alte Bedeutung bei und erweitert sie noch. *χωρίον ἀργόν* bezeichnet ein Stück Land, das nichts hervorbringt, also brach liegt, bzw. nicht bebaut wird.³⁹ Dadurch bekommt das Adjektiv die Bedeutung «im Naturzustand befindlich», so daß ein unbearbeiteter Stein *λίθος ἀργός(ή)* heißen kann, oder noch

³⁵ Theophrast, fr. 174, 3 (WIMMER): . . . , δ συμβαίνει διὰ τὴν ἀγρίαν τῆς χώρας. ἐν γὰρ τῇ γεωργουμένη ἀπόλλυνται, κτλ. De causis plantarum 5, 7, 1: Ἡ δὲ τοῦ σισυμβρίου εἰς μίνθαν ὥσπερ ἐναντία δι' ἀγρίαν γινομένη. συμβαίνει γὰρ ὅταν μὴ τις ἐξεργάζεται μὴδ' ἀποδιδῶ τὴν οἰκείαν θεραπείαν κτλ. Vgl. De caus. plant. 4, 5, 6; 1, 16, 9.

³⁶ Hesiod, Erga 311: ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δὲ τ' ὄνειδος.

³⁷ Hesiod, Erga 299–302: ἐργάζεσθαι, Πέρση, δῖον γένος, ὄφρα σε λιμὸς ἐχθαίρῃ, φιλέη δέ σ' εὐστέφανος Δημήτηρ αἰδοίη, βίοντος δὲ τῇν πιμπλῇσι καλήν. λιμὸς γάρ τοι πάμπαν ἀεργῶ σύμφορος ἀνδρῶν.

³⁸ Herodot V 6: ἀργὸν εἶναι κάλλιστον, γῆς δὲ ἐργάτην ἀτιμότατον. τὸ ζῆν ἀπὸ πολέμου καὶ ληϊστέος κάλλιστον.

³⁹ Syll.³ 884 (3. Jh. Anf.) 23 f.: τὸ χωρίον . . . καὶ τὸ ἀργὸν κα[ὶ τὸ πεφυ]τευμένον; vgl. Syll. 3497 (229 v.u.Z.) 6–10: καὶ [τῆς χώρας κατὰ] | τοὺς πολέμους ἀργοὺ καὶ ἀσπόρου οὐ[σης αἷτιος ἐνέ] | νετο τοῦ ἐξεργασθῆναι καὶ σπαρῆναι; Isokrates IV (Panegy.) 132: τοὺς δ' ἡπειρώτας δι' ἀφθονίαν τῆς χώρας τὴν μὲν πλείστην αὐτῆς ἀργὸν περιορῶντας, κτλ.; Xenophon, Kyr. 3, 2, 19: . . . τὴν νῦν ἀργὸν οὖσαν . . . ἐνεργὸν γενέσθαι.

nicht gemahlenes Getreide *σίτος ἀργός*.⁴⁰ In der landwirtschaftlichen Fachliteratur, z. B. bei Theophrast, ist deshalb der *ἀργία* des Landes oder der Pflanzen die *ἐργασία* oder *κατεργασία* gegenübergestellt.⁴¹

Versteht man *ἀργία* im vorliegenden Gesetz als landwirtschaftlichen Fachausdruck, so richtet sich dieses Gesetz nicht gegen den müßigen Hausherrn, sondern gegen den Hausherrn, der nicht ausreichend dafür Sorge trägt, daß sein Gut ertragbringend bewirtschaftet wird, sei es daß er sich nicht um die Bestellung seiner Äcker kümmert oder um die Pflege der Weinberge, Olivenhaine usw. Mit *ἀργία* ist nicht die Untätigkeit des Hausherrn gemeint, sondern die mangelnde Bewirtschaftung des *οἴκος*. Mangelnde Pflege der Pflanzungen oder Nichtbebauung des Ackerlandes konnten dauerhafte Schäden mit sich bringen und einen *οἴκος* ruinieren. Wenn z. B. ein Weinberg oder ein Olivenhain heruntergekommen war, so dauerte es Jahre, bis er wieder vollen Ertrag brachte.⁴² In diesem Zusammenhang bekommt eines der Zitate Harpokration's aus der pseudolylianischen Rede gegen Nikides wegen *ἀργία* einen Sinn: s. v. *πτώματα ἐλαιῶν* heißt es: *Λυσίας ἐν τῷ κατὰ Νικίδου. λέγοι ἂν ἦτοι τὸν καρπὸν τὸν ἀποπεπτωκότα τῶν φυτῶν, ἢ αὐτὰ τὰ δένδρα κατὰ τινα τύχην πεπτωκότα*. Bei dieser Klage war also vermutlich davon die Rede, daß Oliven nicht geerntet wurden, zu Boden fielen und verkamen, oder die Ölbäume selbst Schaden erlitten hatten, beides Folge der *ἀργία*.⁴³ Der gleiche Tatbestand, nämlich mangelnde Pflege oder Bebauung, lag auch den von der Forschung noch nicht ganz geklärten Privatklagen *δίκη ἀγεωργίου* und *δίκη ἀμελίου* zugrunde, die sich gegen den Pächter eines Grundstücks richteten.⁴⁴

Zu 4) Erst, wenn man davon ausgeht, daß in diesem Gesetz *ἀργία* = «Nichtbewirtschaftung des *οἴκος*» bedeutet, wird die Bemerkung des Theophrast voll verständlich, die Plutarch überliefert: *ὥς ὁ Θεόφραστος ἱστορεῖ, καὶ τὸν τῆς ἀργίας νόμον οὐ Σόλων ἔθηκεν, ἀλλὰ Πεισίστρατος, ὃ τὴν τε χώραν ἐνεργοτέραν καὶ τὴν πόλιν ἡρεμαιοτέραν ἐποίησεν*.⁴⁵ Denn würde es sich um ein Gesetz gegen Müßiggang handeln, so wären davon auch die Handwerker, Händler und Tagelöhner betroffen, von denen aber hier nicht die Rede ist. Ein Gesetz gegen den Müßiggang dieser Schichten hätte überdies nicht eine Ent-, sondern eine Bevölkerung der Stadt zur Folge gehabt.

⁴⁰ Theophrast, De lapid. 27: *Ἔστι δέ τις αὐτῆς (scil. τῆς σμαράγδου) ἐργασία πρὸς τὸ λαμπρόν. ἀργή γάρ οὐσα οὐ λαμπρά*; Aristoteles, AP 51, 3: *οὗτοι δ' ἐπιμελοῦνται . . . δπως ὁ ἐν ἀγορᾷ σίτος ἀργός ὥνιος ἔσται δικαίως, κτλ.*

⁴¹ Theophrast, De caus. plant. 1, 16, 9: *Ταῦτα μὲν οὖν ὥσπερ ἰδιότης τις φύσεως πρὸς ἣν δῆλον ὅτι καὶ αἱ τροφαὶ καὶ αἱ κατεργασίαι τείνουσιν ἢ τοῦναντίον αἱ ἀργίαι καθάπερ τῷ σιελίῳ καὶ τῇ καπνάρει καὶ εἴ τι ἄλλο φεύγει τὴν ἐργασίαν, κτλ.* Vgl. 5, 7, 1 (Anm. 35).

⁴² Vgl. R. BILLIARD: La vigne dans l'antiquité, 1913; Ch. SELTMAN: Wine in the Ancient World, 1957; A. S. PEASE: Ölbaum. RE XVII 2, 1937, 1998–2022.

⁴³ Über die Formen der Ernte von Oliven s. PEASE 2011 f.

⁴⁴ Vgl. LIPSIUS 758.

⁴⁵ Plutarch, Solon 31, 5 = Theophrast frg. 99 WIMMER = RUSCHENBUSCH: *NOMOI* F 148a.

Auch die oben zitierte Anekdote, in der ein Spartaner ἀργία mit ἐλευθερία identifiziert, wird erst dann verständlich, wenn man dabei unter ἀργία nicht «Müßiggang», sondern «Nichtbewirtschaften des οἴκος» versteht.⁴⁶ Schon Caillemier sah in dieser Anekdote einen Widerspruch zu sonstigen Nachrichten über Sparta, nach denen ἀργία = «Müßiggang» auch dort verboten war.⁴⁷ Einem Spartiaten, für den die Fremdbewirtschaftung seines κλῆρος Symbol seiner ἐλευθερία war, mußte die Bestrafung eines Atheners wegen «Nichtbewirtschaftung» seines οἴκος wie eine Bestrafung wegen ἐλευθερία vorkommen.

Die hier vorgetragene Interpretation des νόμος ἀργίας kommt der Auffassung der Forscher am nächsten, die als Zweck des Gesetzes die Erhaltung der οἴκοι ansehen. Beide Interpretationen gehen von der gleichen Intention des Gesetzgebers aus. Der Unterschied besteht darin, daß nicht der Müßiggang oder die Untätigkeit des Hausherrn an sich bestraft wird, sondern die Vernachlässigung des οἴκος, ganz gleich ob der Hausherr sie dadurch verschuldet, daß er sich dem Nichtstun hingibt oder dadurch, daß er andere Geschäfte betreibt, also durchaus nicht untätig ist. Das Gesetz hindert den Hausherrn zwar indirekt am Müßiggehen, denn «das Auge des Herrn macht das Pferd fett»⁴⁸ und «der beste Dünger ist die Spur des Herrn»,⁴⁹ doch ist der Müßiggang an sich nicht Gegenstand des Gesetzes.

Die Einführung des Gesetzes

Das Gesetz ist eine Bestimmung zur Sicherung der Ernährung und würde von daher am ehesten zur solonischen Gesetzgebung passen, in der die Sicherung der Ernährung und die Regelung landwirtschaftlicher Probleme einen breiten Raum einnehmen.⁵⁰ Plutarch scheint das Gesetz für solonisch zu halten.⁵¹ Die Version, daß Solon dieses Gesetz erlassen hat, ist auch Diogenes Laertios bekannt.⁵² Ruschenbusch hat jedoch gezeigt, daß Plutarch und Diogenes Laer-

⁴⁶ s. S. 3 mit Anm. 12. Freilich hat schon Plutarch die Anekdote falsch verstanden. Bei Älian (V. H. 10, 14) nennt Sokrates die ἀργία eine Schwester der ἐλευθερία.

⁴⁷ CAILLEMER 412 unter Hinweis auf Älian, V. H. II 5.

⁴⁸ Xenophon, Oikonomikos XII 20; Ps.-Aristoteles, Oikonomikos I 3, 1345a1–4; Plutarch, De lib. educ. 13, 9 D.

⁴⁹ Ps.-Aristoteles a.a.O. 4 f.

⁵⁰ Vgl. RUSCHENBUSCH: NOMOI F 65: Ausfuhrverbot für Nahrungsmittel außer für Öl; F 60a–c: Berücksichtigung bestimmter Abstände zum Nachbargrundstück bei Pflanzungen und Gräben; F 61: Regelung für den Fall, daß die Äste eines Baumes über das Nachbargrundstück hinausragen; F 62: Vorschrift über Abstand beim Aufstellen von Bienenkörben; F 63: Regelung über Brunnenbenutzung; F 64 a.b.: Regelung über das Recht am zur Düngung verwendbaren Rindermist (vgl. OLCK: Düngung, RE V 2 1905, 1756–1776, hier: 1764 f.).

⁵¹ Plutarch, Solon 22, 3 (vgl. RUSCHENBUSCH: NOMOI F 78c. 148 e): Σόλων δὲ τοῖς πράγμασι τοὺς νόμους μᾶλλον ἢ τὰ πράγματα τοῖς νόμοις προσαρμόζων, καὶ τῆς χώρας τὴν φύσιν ὁρῶν γλίστρως τοῖς γεωργοῦσι διαρκοῦσαν, ἀργὸν δὲ καὶ σχολαστὸν ὄχλον οὐ δυναμένην τρέφειν, ταῖς τέχραις ἀξίωμα περιέθηκε, καὶ τὴν ἐκ Ἀρείου πάγου βουλήν ἔταξεν ἐπισκοπεῖν ὅθεν ἕκαστος ἔχει τὰ ἐπιτήδεια, καὶ τὸ ὅς ἀργὸν ὅς κολάζειν.

⁵² Diogenes Laertios I 55 (solonische Gesetze; vgl. RUSCHENBUSCH: NOMOI F 104b. 148b): καὶ ὁ ἀργὸς ἐπεύθυνος ἔστω παντὶ τῷ βουλομένῳ γράφεσθαι.

tios an dieser Stelle auf Hermippos und dessen nicht authentisches Material über die solonische Gesetzgebung zurückgehen.⁵³ Damit ist die Einführung des Gesetzes durch Solon quellenmäßig nicht gesichert.

Pollux nennt Drakon als Urheber des Gesetzes.⁵⁴ Diese Version ist auch Plutarch bekannt.⁵⁵ In der verlorenen pseudolysianischen Rede gegen Nikides und in der ebenfalls verlorenen und fälschlich dem Lysias unterschobenen Rede gegen Ariston wird die Einführung des Gesetzes ebenso dem Drakon zugeschrieben.⁵⁶ Während aber nach Pollux die Strafklausel die Atimie war, berichten die drei anderen Quellen, Drakon habe die Todesstrafe dafür gesetzt. Schon Wilamowitz hat richtig gesehen, daß die Nachricht von der Todesstrafe für ἀργία auf eine Zeit zurückgeht, in der man der Meinung war, Drakon habe ausschließlich diese Strafklausel gekannt.⁵⁷ Das bedeutet, daß Pollux sehr wahrscheinlich eine ältere Version über die Einführung des Gesetzes berichtet. Da auch er Solon erwähnt, muß die Rede, auf die seine Nachricht mittelbar oder unmittelbar zurückgeht, nach 356 v. u. Z. geschrieben sein; d. h. alle Quellen, die Drakon als Urheber des Gesetzes nennen, stammen frühestens aus der 2. Hälfte des 4r Jh. oder gehen auf Quellen aus dieser Zeit zurück. Das bedeutet, daß die Urheberschaft Drakons sehr unsicher bezeugt ist, kaum besser als die des Solon. Gegen die Zuweisung des Gesetzes an Drakon sprechen weitere Gründe:

Einmal ist es unwahrscheinlich, daß schon im 7. Jh. ein solches Gesetz notwendig war. Denn die Einführung dieses Gesetzes würde voraussetzen, daß schon zu dieser Zeit die Vernachlässigung der *οἴκοι* zu einer öffentlichen Gefahr für die Polis geworden wäre, da ja die Einführung eines neuen Gesetzes nicht der Phantasie eines Gesetzgebers entspringt, sondern die Reaktion eines Gesetzgebers auf einen bestehenden Notstand ist, wie dies die Gesetzgebung Solons zeigt. Ein weiteres Indiz, das gegen die Autorschaft Drakons spricht, ist die Tatsache, daß Aristoteles in der «Politik» Drakon zwar unter den Gesetzgebern erwähnt, aus seiner Gesetzgebung aber außer der Strenge der Strafbestimmungen nichts Besonderes zu berichten weiß.⁵⁸ Hätte Aristoteles einen von Drakon erlassenen νόμος ἀργίας gekannt, so hätte er ihn ebenso als Besonderheit erwähnt wie etwa die Gesetze des Philolaos über die Geburtenkontrolle, das Gesetz des Phaleas über die Gleichheit der Vermögen oder die Bestimmung des Pittakos,

⁵³ RUSCHENBUSCH: *NOMOI* 49 f.

⁵⁴ Pollux VIII 42 (= RUSCHENBUSCH: *NOMOI* F 148d): τῆς δὲ ἀργίας ἐπὶ μὲν Δράκοντος ἀτιμία ἦν τὸ τίμημα· ἐπὶ δὲ Σόλωνος, εἰ τρεῖς τις ἀλῶν, ἡτιμοῦτο.

⁵⁵ Plutarch, Solon 17,1 f.

⁵⁶ Diogenes Laertios I 55: Ἀνσίας δ' ἐν τῷ κατὰ Νικίδων Δράκοντά φησιν γεγραφέναι τὸν νόμον. Lex. Vindob. 334, 10–13 = Lex. rhet. Cantabr. 665 (vgl. jetzt: Lexica Gr. Minora ed. LATTE–ERBSE, 1965, S. 72) = RUSCHENBUSCH F 148c: ἀργίας δίκη. Ἀνσίας ἐν τῷ κατὰ Ἀρίστωνος φησὶν Δράκων ἦν ὁ θεὸς τὸν νόμον, αἰθρὶς δὲ καὶ Σόλων ἐχρήσατο, θάνατον οὐχ ὀρίσας ὥσπερ ἐκεῖνος, ἀλλ' ἀτιμίαν, εἴαν τις ἀλῶ τρεῖς, εἴαν δ' ἅπασι, ζημιουῖσθαι δραχμὰς ἑκατόν.

⁵⁷ WILAMOWITZ: a.a.O.

⁵⁸ Aristoteles, Politik II 12, 1274b15–18. 16–18: ἴδιον δ' ἐν τοῖς νόμοις οὐδὲν ἐστίν, ὃ τι καὶ μνείας ἄξιον, πλὴν ἢ χαλεπότης διὰ τὸ τῆς ζημίας μέγεθος.

daß bei Straftaten Trunkenheit nicht als mildernder Umstand, sondern als strafverschärfend zu gelten hat.⁵⁹

Da die Autorschaft Drakons weder von der Sache noch von den Quellen her wahrscheinlich ist, und die Urheberschaft Solons sich quellenmäßig nicht belegen läßt, bleibt zu untersuchen, ob nicht Peisistratos dieses Gesetz eingeführt hat, wie Theophrast berichtet.⁶⁰ Einige Forscher halten diese Nachricht des Theophrast für eine Erfindung und sind der Meinung, Theophrast habe den νόμος ἀργίας nur deshalb dem Peisistratos zugeschrieben, weil er zu seinem Peisistratosbild passe.⁶¹ Dies ist jedoch eine unbegründete Vermutung, und es ist dem entgegenzuhalten, daß ein Zeugnis des Theophrast, der systematisch Gesetze gesammelt hat, mindestens soviel Glaubwürdigkeit zukommt wie den Äußerungen der Redner. Überzeugend ist jedenfalls das Motiv, das laut Theophrast den Tyrannen dazu bewegte, ein solches Gesetz zu erlassen: Steigerung der agrarischen Produktion. Von der Förderung der Landwirtschaft durch Peisistratos berichtet auch Aristoteles in der AP, wobei er zwei Gründe dafür angibt: einmal habe eine Produktionssteigerung im agrarischen Bereich seine Einkünfte aus der Bodenertragssteuer vermehrt und zum andern habe die gewinnbringende Landarbeit die Bauern zufriedengestellt und ihnen die Zeit zu Umtrieben in der Stadt genommen.⁶² Während der zweite Grund auf der Beschäftigungstheorie beruht, die zum Topos des Tyrannenbildes gehört,⁶³ ist unbestritten, daß Peisistratos wesentlich zur wirtschaftlichen Blüte Athens beigetragen hat,⁶⁴ besonders durch die Förderung der Landwirtschaft,⁶⁵ wenn auch Einzelmaßnahmen wie die von Älian behauptete Stellung von Gespann und Saatgut nicht gesichert sind⁶⁶ und Äußerungen wie die des Dio Chrysostomos als übertrieben zu gelten haben, Peisistratos habe das vorher unbebaute und baumlose Attika erst zu einem fruchtbaren Land gemacht.⁶⁷ Aus der über-

⁵⁹ Aristoteles a.a.O. 1274b1–26.

⁶⁰ Vgl. oben S. 10 und Anm. 45.

⁶¹ WILAMOWITZ: a.a.O. meint, Theophrast habe das Gesetz deshalb dem Peisistratos zugewiesen, weil er in ihm «den erzieher des volkes zur tätigkeit sah». — BUSOLT—SWOBODA (815 Anm. 1) führt die Übertragung auf Peisistratos darauf zurück, «daß ein νόμος ἀργίας gerade zu der Politik eines Tyrannen zu passen schien, der im eigenen Interesse keinen Müßiggang duldet». Vgl. HIGNETT 308.

⁶² Aristoteles, AP, 16, 2–5.

⁶³ Nach Aristoteles ist ein typisches Herrschaftsmittel des Tyrannen die ἀσχολία τῶν ἀρχομένων, die durch große Bautätigkeit oder Krieg erreicht wird, wobei die Reichen verarmen und arbeiten müssen und die ohnehin nicht Besitzenden im Dienste des Tyrannen Arbeit und Brot finden, was sie vom Müßiggang abhält. Vgl. Aristoteles, Politik V 11, 1313b18–29; ähnlich Platon, Resp. 566 C 6–567 A 10; Theophrast, fr. 99 (s. S. 10 m. Anm. 95) und fr. 128 WIMMER.

⁶⁴ So schon G. BUSOLT: Griech. Gesch. bis zur Schlacht von Chaeroneia II, 1895², 331 ff.; s. auch F. SCHACHERMEYR: RE XIX 1, 1937, 189 f. (Peisistratos); H. BERVE, Die Tyrannis bei den Griechen, 1967, 56. 75. 549.

⁶⁵ SCHACHERMEYR 178 f.; BERVE 55 f. 75. 549.

⁶⁶ Älian, V. H. IX 25.

⁶⁷ Dio Chrysostomos, De Genio (XXV) 75, 3 (= II 278 f. Arnim) οἶσθα γὰρ δήπου ὅτι Πεισιστράτου προστατοῦντος καὶ ἀρχοντος εἰς μὲν τὴν πόλιν οὐ κατήεσαν ὁ δῆμος, ἐν δὲ τῇ χώρᾳ διατρίβοντες γεωργοὶ ἐγένοντο. καὶ τὴν Ἀττικὴν, πρότερον ψιλὴν καὶ ἀδενδρον οὖσαν, ἐλαίας κατεφύτευσαν, Πεισιστράτου προστάξαντος.

lieferten Tatsache, daß Peisistratos Adlige vertrieben und ihre Güter konfisziert hat, schließen manche Forscher, daß der Tyrann diese Güter an besitzlose Bauern vergeben hat.⁶⁸ Wenn diese Landzuteilung auch quellenmäßig nicht gesichert ist, so ist sie doch nicht auszuschließen. Sollte eine Landzuteilung an verarmte Bauern stattgefunden haben, so wäre der *νόμος ἀγρίας* eine Vorsorge gewesen, damit die neu zugeteilten Güter auch tatsächlich bewirtschaftet wurden.

Die Strafklausel

Die in der pseudolysianischen Rede gegen Ariston überlieferte Strafklausel,⁶⁹ die dort auf Solon zurückgeführt wird, paßt nach der Strafhöhe ins 6. Jh. und ist in sich sinnvoll: zweimal erfolgt eine Bestrafung mit 100 Drachmen und erst beim dritten Mal verfällt der Delinquent der Atimie, d. h. seine Hauswirtschaft geht auf den nächsten Erbberechtigten über, damit dieser den *οἶκος* besser bewirtschaftet. Wenn das Gesetz noch im 4. Jh. in Geltung war, muß das Strafmaß höher als 100 Drachmen gewesen sein.⁷⁰

Die Geltungsdauer des Gesetzes

Bisher galten die angeblich lysianischen Reden und die Erwähnung des *νόμος ἀγρίας* in der Demosthenesrede gegen Eubulides als Beweis dafür, daß dieses Gesetz noch im 4. Jh. in Geltung war. Die Erwähnung in der Demosthenesrede könnte auf eine Interpolation zurückgehen, die beiden verlorenen Reden waren jünger als Lysias und frühestens in der 2. Hälfte des 4. Jh. abgefaßt. Eine genaue Datierung ist nicht möglich.

Die Auslassung des Gesetzes in der AP des Aristoteles läßt, wie oben gezeigt wurde, den Schluß nicht zu, zu seiner Zeit sei das Gesetz nicht mehr existent gewesen, da die Auslassung auf einen Abschreiber zurückgehen kann.

Die Nicht-Erwähnung dieses Gesetzes an der oben zitierten Isokrates-Stelle⁷¹ berechtigt zwar zu der Annahme, daß Isokrates ein Gesetz gegen Müßiggang unbekannt war. Da aber, wie gezeigt wurde, der *νόμος ἀγρίας* kein Gesetz gegen Müßiggang war, hatte Isokrates auch keinen Grund, dieses Gesetz zu erwähnen.

Ein Hinweis auf die Existenz des Gesetzes im 4. Jh. ist die Nachricht im 5. Bekkerschen Lexikon.⁷² Wie Wentzel gezeigt hat, geht der wichtigste Teil

⁶⁸ BUSOLT II 327 f.; SCHACHERMEYER 178 f.; vgl. BERVE 55. An Ansiedlung von Bauern auf «Staatsland» denkt F. CASSOLA: Note critiche e filologiche, Solone, la terra e gli ectemori, PP 19, 1964, 26–28.

⁶⁹ Vgl. Anm. 56.

⁷⁰ Zur Strafhöhe in der solonischen und der späteren Zeit vgl. RUSCHENBUSCH: Strafrecht 11 f. und *NOMOI* 36 f.

⁷¹ Oben S. 372.

⁷² Oben S. 377 mit Anm. 25.

dieses Lexikons auf ein recht brauchbares attisches Onomastikon zurück,⁷³ und man darf wohl die hier einschlägige Glosse des Lexikons, in der die athenischen Beamten und deren Zuständigkeit in Übereinstimmung mit der AP des Aristoteles beschrieben werden, ohne von der AP abhängig zu sein, auf eben dieses attische Onomastikon zurückführen. Die Übereinstimmung mit der AP macht es weiter wahrscheinlich, daß diese Glosse die Verhältnisse des 4. Jh. widerspiegelt.

Die Quellen lassen also keine gesicherte Aussage über die Geltungsdauer des Gesetzes zu, wenn auch seine Existenz bis zum Ende der Demokratie als wahrscheinlich gelten kann. Freilich kann ein solches Gesetz, das für eine überwiegend agrarische Gesellschaft geschaffen wurde, bei der im 4. Jh. gewandelten Wirtschaftsform und Sozialstruktur Athens nicht mehr die gleiche Bedeutung gehabt haben, wie zur Zeit seiner Einführung.

Zusammenfassung

Der athenische νόμος ἀγρίας war weder gegen reiche noch arme Müßiggänger gerichtet, sondern verpflichtete den Hausherrn, seine Landwirtschaft ordentlich zu bestellen. Er war ein Gesetz zur Sicherung der ökonomischen Basis der einzelnen οἴκοι und damit der Ernährung und Erhaltung der Polis. Der νόμος ἀγρίας wurde sehr wahrscheinlich erst von Peisistratos erlassen und dem solonischen Code eingefügt. In seiner ursprünglichen Form und Bedeutung hatte er wohl Geltung bis zum Ende der Demokratie. Er hat nichts zu tun mit dem Einkommensnachweis zur Einstufung in die richtige solonische Klasse,⁷⁴ mit der Verpflichtung für die nicht im agrarischen Bereich Tätigen, einem Gewerbe nachzugehen,⁷⁵ oder mit der erst unter Demetrios Phalereus eingeführten Funktion des Areopag als Wächter über die Sitten der Bürger.⁷⁶

⁷³ G. WENTZEL: Beiträge zur Geschichte der griech. Lexikographen, in: Lex. Gr. Min. hrsg. v. K. LATTE u. H. ERBSE, Hildesheim 1965, 1–11 (= SBAkadWiss Berlin 1895, 477–487); vgl. S. 4 ff. (480 ff.).

⁷⁴ Oben S. 0 mit Anm. 1.

⁷⁵ Vgl. Plutarch, Solon 22, 1 (= RUSCHENBUSCH F 56) u. 22, 4 (= F 57); Aeschines I 27 (= Teil von RUSCHENBUSCH F 104a) u. Schol. zur Stelle: τέχνην τοῖς Ἀθηναίοις ἐνομιλῆτο τὴν ἐπιτηδεύειν. (Ausgabe DINDORF 1852, ND 1970, 14, 15).

⁷⁶ Vgl. z. B. die Überprüfung der Einkünfte von Menedemos und Asklepiades durch den Areopag, von der Athenaios, Deipnosoph. IV 65 (168 A) berichtet, wobei er sich für die Funktion des Areopag u. a. auf Philochoros (FGrHist 328 F 196) und Philodem (FGrHist 325 F 10) beruft. Im Kommentar zu Philodem (S. 183 f.) bezieht JACOBY diese Nachricht auf den νόμος ἀγρίας, meldet aber im Kommentar zu Philochoros (S. 562) Zweifel an, ob diese Beziehung richtig ist. — Ähnliches berichtet Diogenes Laertios VII 168 f. von Kleantes. LIPSIVS (355 Anm. 55) hat schon richtig gesehen, daß dies alles mit dem νόμος ἀγρίας nichts zu tun hat.

Ergebnis

Ausgangspunkt der vorliegenden Untersuchung war die Frage, ob der νόμος ἀργίας ein Gesetz gegen Müßiggang war, wie die Forschung bisher behauptet hat, und ob dieses Gesetz damit implizit eine Wertung der «Arbeit» und «Nicht-Arbeit» enthält. Da gezeigt werden konnte, daß der νόμος ἀργίας nicht gegen Müßiggang gerichtet war, kann er auch nicht mehr als unmittelbare Quelle für die Arbeitsauffassung verwendet werden. Die verschiedenen antiken und modernen Mißdeutungen dieses Gesetzes entstanden zum Teil deshalb, weil die Zeit zwischen der Mitte des 6. Jh., als das Gesetz erlassen wurde, und dem Ende des 4. Jh., aus dem die ältesten Nachrichten darüber stammen, zu statisch gesehen wurde. Die tiefgreifenden wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Wandlungen, die sich in diesen zwei Jahrhunderten in Athen vollzogen haben, sind sicherlich nicht ohne Auswirkung auf die Arbeitsauffassung geblieben.

Es wäre eine lohnende Aufgabe, die sich ändernde Arbeitsauffassung dieser historisch bewegten Epoche Athens in ihrem Zusammenhang mit dem sozialen Wandel darzustellen. Die vorliegende Untersuchung will Anregung und Beitrag zu einem solchen Unternehmen sein.

Berlin (West).

DIE «AUSSERKANONISCHEN PROPHEZEIUNGEN» IN DEN CHRONIKBÜCHERN

1. Der Weg des Historikers zur Erkenntnis beginnt mit dem Sammeln der Quellen, und «jede Epoche sucht sich bewußt oder unbewußt in der Vergangenheit diejenige Traditionen aus, die ihr dem Geiste nach nahe stehen, die Korrelate ihrer eigenen Erfahrung sind».¹ Die Position des Historikers äußert sich schon in der Wahl der Quellen. Diese Wahl ist durch die Epoche und Gesellschaft, denen der Historiker angehört, sein soziales und kulturelles Milieu, seine Weltanschauung und Persönlichkeit bedingt. Das betrifft nicht nur die Historiker der Gegenwart oder der jüngsten Vergangenheit, sondern auch die Schöpfer von Geschichtswerken im Altertum, zu denen der Chronist gehört.²

Der Chronist, dessen Tätigkeit höchstwahrscheinlich auf das letzte Viertel des 5. Jh. — erste Hälfte des 4. Jh. v. u. Z. fällt,³ wirkte in einer Epoche in Palästina und im gesamten alten Nahen Osten⁴ vor sich gehender tiefliegender sozialpolitischer Umwälzungen. Der Zusammenbruch der vorexilischen Monarchien, die komplizierte Situation des «Nullpunktes»⁵ und die Ausbildung eines neuen sozial-politischen Organismus — der Bürger-Tempel-Gemeinde,⁶ mußten zwangsläufig eine nichttraditionelle Einstellung des Chronisten und dessen Auditoriums zur Vergangenheit und deren Traditionen,⁷ die diversen Strömungen der alttestamentlichen prophetischen Literatur einbegriffen, hervorrufen.

2. In der wissenschaftlichen Literatur⁸ ist schon darauf hingewiesen worden, daß im Schaffen des Chronisten Prophezeiungen besonders relevant sind,

¹ E. V. ZAVADSKAJA: Восток на Западе. Moskva 1970. 5; vgl.: R. ARON: Introduction to the Philosophy of History. Boston 1961. 100; M. BLOCH: Апология истории. Moskva 1973. 79; R. G. COLLINGWOOD: The Nature and Aims of a Philosophy of History, in: R. G. COLLINGWOOD: Essays in the Philosophy of History. Austin 1965. 54; A. J. TOYNBEE: A Study of History. I. London—New York—Toronto 1955. 1, u.a.

² Der Terminus «Chronist» ist in diesem Beitrag konventioneller Art, ohne Hinsicht auf die diskutable Frage über Autor(en) oder Redakteur(e).

³ J. VEINBERGS: Vecā derība mūsdienų zinātnes gaismā. Rīga 1966. 138.

⁴ J. P. WEINBERG: Пределлизм на Востоке (im Druck).

⁵ W. ZIMMERLI: Planungen für den Wiederaufbau nach der Katastrophe von 587. VT 18 (1968) 229.

⁶ J. P. WEINBERG: Гражданско-храмовая община в западных провинциях ахеменидской державы. Tbilisi 1973. 33.

⁷ Über den Begriff «Tradition» in: J. V. BROMLEJ: Этнос и этнография. Moskva 1973. 68—77.

⁸ A. C. WELCH: The Work of the Chronicler. London 1939. 42—51; TH. WILLI: Die Chronik als Auslegung. Göttingen 1972. 215 ff., u.a.

die eine bedeutende Rolle in der Ausbildung und Begründung seiner Konzeption spielen.⁹ Mit der Konstatierung dieser Tatsache ist die *crux* des Problems nicht erschöpft, da zwei Fragen unbeantwortet bleiben: 1) Welche prophetische Überlieferungen verwertete der Chronist? 2) Wie war seine Einstellung zu den mannigfaltigen prophetischen Überlieferungen in Israel?

In Tabelle 1 sind die Ergebnisse der Inventur sämtlicher Erwähnungen von Propheten und Zitaten oder Darlegungen der Prophezeiungen in I–II Chr. nach folgenden Merkmalen summiert:

1) die Gesamtanzahl der in den Chronikbüchern erwähnten Propheten und vorhandenen Prophezeiungen]

2) die Anzahl der Prophetenerwähnungen in den sog. «außertextlichen Verweisen (AV)*» mit Hinweisen auf orale (a) bzw. schriftliche (b) Tradierungsformen,¹⁰ wie auch auf Vorhandensein (c) oder Nichtvorhandensein (d) der betreffenden Erwähnungen in den «außertextlichen Verweisen» im Dtr.]**

3) die Anzahl der Erwähnungen von Propheten (e) und von Zitaten oder Darlegungen von Prophezeiungen (f) in den sog. «innertextlichen Verweisen (IV)*» mit Hinweisen auf orale (a) bzw. schriftliche (b) Tradierungsformen, wie auch auf Vorhandensein (c) oder Nichtvorhandensein (d) der betreffenden Erwähnungen in den «innertextlichen Verweisen» im Dtr.

TABELLE I

1	2				3					
	a	b	c	d	e	f	a	b	c	d
43	0	13	0	13	13	17	16	1	8	22

* «Außertextliche Verweise (AV)» — Bezeichnung der vom Chronisten und Deuteronomisten als Abschluß der Königsgeschichten genannten «Quellen»; «innertextliche Verweise (IV)» — Bezeichnung der vom Chronisten und Deuteronomisten innerhalb des Textes der Königsgeschichten erwähnten «Quellen».

** Dtr. — Siegel des Zyklus der sog. «deuteromistischen historischen Werke» (Jos. — II R.) im Alten Testament.

Bevor wir uns der Auswertung der Angaben in Tabelle 1 zuwenden, soll darauf hingewiesen werden, daß in verschiedenen Bestandteilen von I–II Chr. Erwähnungen der Propheten und Zitate deren Prophezeiungen nicht ebenmäßig verteilt sind. Solche Erwähnungen sind besonders häufig in den Erzählungen über diejenigen jüdischen Herrscher, die der Chronist als ideale anerkennt z. B. David, Salomo, Yehošapat u. a.,¹¹ was mit dem vorher über die konzeptuelle

⁹ Die Behauptung J. KAUFMANS (tōlādōt hā'ēmūnā hayiysrā'elit miy*me kedem 'ad sōp bayit šēnī. I, I. Jerusalem 1955. 44–46), daß die prophetische Tradition die alttestamentlichen historischen Werke nicht beeinflusste ist kaum annehmbar.

¹⁰ Darüber in: J. P. WEINBERG: К вопросу об устной и письменной традиции в Ветхом завете (im Druck).

¹¹ G. VON RAD: Das Geschichtsbild des chronistischen Werkes. Stuttgart 1930. 134; WELCH: The Work. 29, 97–100; W. F. STINESPRING: Eschatology in Chronicles. JBL 80 (1961) 211–216.

Bedeutung der Prophezeiungen für den Chronisten Gesagten übereinstimmt. Zweitens, benutzte der Chronist prophetische Überlieferungen hauptsächlich (von insgesamt 43 Fällen 37, d. h. 80%) in Beschreibungen der jüdischen Könige des 10.—8. Jh. v. u. Z., was den weiteren Schlußfolgerungen entspricht.

Von den Angaben in Tabelle 1 werden in diesem Beitrag nur die «inner-textlichen Verweise» (Spalte 3) analysiert, da es zweckmäßiger ist, die prophetischen Überlieferungen in den AV im Zusammenhang mit dem gesamten System der «außertextlichen Verweise» zu untersuchen. Die Daten der Tabelle 1 über die prophetischen Überlieferungen in den IV erlauben es, folgende Annahmen zu machen:

1. Der Chronist führt die absolute Mehrzahl der Zitate oder Darlegungen von Prophezeiungen (vgl. Spalten 3 a-b in Tabelle 1) mit Termini des oralen Tradierens ein (von 17 Vorkommen 16, resp. 95%), was mit der Schlußfolgerung über die Formen des Tradierens der alttestamentlichen Prophezeiungen übereinstimmt.¹²

2. Die absolute Mehrzahl der Erwähnungen von Propheten und Zitaten oder Darlegungen prophetischer Wörter kommt nur in I—II Chr. vor (von 30 Vorkommen 22, d. h. 73%, vgl. Spalte 3 d). Diese Erwähnungen sind im Dtr. und in den alttestamentlichen Prophetenbüchern nicht anzutreffen. Eben diese Erwähnungen von Propheten und Zitaten oder Darlegungen prophetischer Wörter werden mit dem Terminus «außerkanonische Prophezeiungen in den Chronikbüchern» bezeichnet, unterschiedlich von den 8 Erwähnungen (vgl. Spalte 3 c), die auch im Dtr. vorkommen und mit dem Terminus «kanonische» Prophezeiungen in den Chronikbüchern» bezeichnet werden.¹³

3. Von den in I—II Chr. 24 namentlich genannten Propheten erwähnt 12 nur der Chronist. Da diese 12 Propheten weder im Dtr. noch in anderen Bestandteilen des Alten Testaments vorkommen, erscheint die Designation «unikale Propheten» für sie zutreffend.

Das Gesagte weist darauf hin, daß in I—II Chr. zwei heterogene prophetische Traditionen auszuscheiden sind: die nach deren Eigengewicht dominierenden «außerkanonischen Prophezeiungen», und die weniger vertretenen «kanonischen Prophezeiungen». Der vorliegende Beitrag ist den «außerkanonischen Prophezeiungen» in den IV des Chronisten gewidmet, und es wird der Versuch gemacht, den Sitz im Leben dieser Prophezeiungen aufzuklären, um hiermit einen Aspekt des Problems «der Chronist und seine Quellen» zu untersuchen.

3. Für die Lösung der gestellten Aufgabe stehen leider nur spärliche Daten zu unserer Verfügung — die Namen, Vatersnamen und Benennungen der Kollektive einiger «unikaler Propheten» wie auch deren Titel, ferner die Texte

¹² WEINBERG: К вопросу.

¹³ J. P. WEINBERG: Материалы к изучению древнеближневосточной исторической мысли («Канонические» пророчества в книге Паралипоменон) (im Druck).

der «außerkanonischen Prophezeiungen». Aber diese Daten sind heterogen und können darum in zwei qualitativ verschiedenartige Gruppen aufgeteilt werden: die als «außertextliche Gruppe» bezeichnete umfaßt die Namen, Vatersnamen, Benennungen der Kollektive und Titel der «unikalen Propheten», während die aus Texten der «außerkanonischen Prophezeiungen» bestehende als «textliche Gruppe» bezeichnet werden kann. Die Existenz heterogener Angabengruppen ermöglicht es, die Untersuchung auf zwei disjunkten Ebenen durchzuführen, mit folgender Komparation der Einzelergebnisse.

A. Wir beginnen die Untersuchung der «außertextlichen Gruppe» mit einer Analyse des in Tabelle 2 summierten onomastischen Materials. Da das Notwendigste über die bei der Untersuchung des onomastischen Materials angewandten Methoden schon andernorts¹⁴ dargelegt wurde und der Umfang des Beitrages eine detaillierte Beschreibung der gesamten Analyse nicht zuläßt, können wir uns sogleich den Ergebnissen der onomatologischen Untersuchung zuwenden:

TABELLE 2

Nr.	I—II Chr.	Namen	Vatersnamen	Benennung
1.	I, 12.19	ʿĀmāsai	—	—
2.	I, 25.1—6	ʿĀsāp	—	—
3.	I, 25.1—6	Hēmān	—	—
4.	I, 25.1—6	Yēdūtūn	—	—
5.	II, 9.29; 12.15	Yēddō/ʿIddō*	—	—
6.	II, 15.1—8	ʿĀzaryāhū	ʿŌdēd	—
7.	II, 16.7—10	Hānānī	—	—
8.	II, 20.14—17	Yahāziʿēl	Zʿkaryāhū	ʿĀsāp
9.	II, 20.37	ʿĒlʿezer	Dodāwāhū	[von Mārēšā**]
10.	II, 24.20	Zʿkaryā	Yʿhōyādāʿ	—
11.	II, 26.5	Zʿkaryāhū	—	—
12.	II, 28.9—11	ʿŌdēd	—	—

* Obwohl Nr. 5 nicht in den IV, sondern nur in den AV erwähnt wird, ist auch dieser Name zur onomatologischen Analyse herangezogen, weil der betreffende Prophet ein «unikaler» ist.

** Ort (heut. Tell Sandhanna) im südlichen Juda (Jos. 15,44 u.a.).

1. Im Gegensatz zur Behauptung mancher Forscher,¹⁵ daß die Mehrzahl der Namen in I—II Chr. «Schöpfung» des Chronisten sind, beweisen unsere Angaben, daß sämtliche 14 Namen und Vatersnamen für die vorexilische hebräische Onomastik charakteristisch sind und im vorexilischen alttestamentlichen und epigraphischen Material vorkommen.

¹⁴ J. P. WEINBERG: Das bēit ʿābōt im 6.—4. Jh. v. u. Z. VT XXIII (1973) 410—412.

¹⁵ Besonders: G. B. GRAY: Studies in Hebrew Proper Names. London 1896. 189—190, 243; CH. C. TORREY: The Chroniclers History of Israel. New Haven 1954. XIX—XX, u. a.

2. Die Ergebnisse der onomatologischen Analyse erlauben es, auch das Milieu, d. h. die Zeit, das Territorium und die sozialen und beruflichen Kreise, zu bestimmen, dem die Träger der betreffenden Namen angehörten.

TABELLE 3

Zeit		Soziale und berufliche Kreise			Territorium	
vorexil.	nachexil.	Leviten	Priester	Laien	Juda	Palästina
1*, 2, 3, 4, 5 6, 7, 8, 9, 10 11, 12	—	1, 2, 3, 4, (5)** (6), (7), 8 (9), (12)	(5), (6), (9) 10, 11, (12)	(7)	1, 2, 3, 4, 5 6, (7), 8, 9 10, 11, 12	(7)
12 = 100%		10(5) = 83/42%	2(6) = 17/50%	0(1) = 0/8%	12(11) = = 100/92%	0(1) = = 0/8%

* Die Nummer der Propheten in Tabelle 2.

** Das Milieu der eingeklammerten Namen kann nicht eindeutig festgesetzt werden.

Die Angaben dieser Tabelle bezeugen, daß alle «unikalen Propheten» der vorexilischen Zeit angehörten, deren Mehrzahl (100/92%) mit Juda verbunden war und zum Milieu der Leviten und Priester gehörten (100/92%). Dem entspricht auch die in der modernen Biblistik verbreitete Ansicht über die genetische und funktionelle Affinität der Propheten und des Tempelpersonals, besonders der Leviten: es wird angenommen, daß entweder die vorexilischen Leviten auch als Propheten tätig waren,¹⁶ oder daß in nachexilischer Zeit die Propheten von den Tempelsängern inkorporiert wurden.¹⁷

3. Das vorhandene onomastische Material gestattet auch die Vermutung, daß manche der «unikalen Propheten» miteinander agnatisch verbunden waren: a. 'Āsāp (Nr. 2 in Tabelle 2, 10. Jh.) — Yaḥāzi'ēl, Sohn des Z^ekaryāhū (Nr. 8, Mitte des 9. Jhs.); b. 'Āzaryāhū, Sohn des 'Ōdēd (Nr. 6, erste Hälfte des 9. Jhs.) — 'Ōdēd (Nr. 12, zweite Hälfte des 8. Jhs.); c. Ye'ddō/'Iddō (Nr. 5, zweite Hälfte des 10. Jhs.) — Z^ekaryā, Sohn des Y^ehōyādā' (?) (Nr. 10, Grenze des 9.—8. Jhs.) — Z^ekaryāhū (Nr. 11, Mitte des 8. Jhs.). Sieben, Hēmān und Y^edūtūn einberechnet jedoch neun der «unikalen Propheten» gehörten also drei agnatischen (oder beruflichen) Verbänden an.

Tabelle 2 enthält auch Angaben darüber, wie der Chronist die «unikalen Propheten» benennt: in einem Fall (Nr. 8) benutzt er die dreiteilige Formel «X (= Eigennamen), Sohn des Y (= Vatersnamen), Sohn des Z (= Benennung des Kollektivs)»;¹⁸ in drei Fällen (Nr. 6, 9, 10) die zweiteilige Formel «X, Sohn

¹⁶ A. HALDAR: Associations of Cult Prophets among the Ancient Semites. Uppsala 1945. 91—108; H. H. ROWLEY: Worship in Ancient Israel. London 1967. 171—173; A. H. J. GUNNEWEG: Leviten und Priester. Göttingen 1965. 215, u.a.

¹⁷ RAD: Das Geschichtsbild. 113—115; S. MOWINCKEL: Psalms and Wisdom, in: WIANE 205—207; M. GERTNER: The Masorah and the Levites. VT 10 (1960) 248—249, u.a.

¹⁸ WEINBERG: Гражданско-храмовая община. 12; derselbe: Das bëit 'ābōt 407—408.

des Y»; achtmal (Nr. 1, 2, 3, 4, 5, 7, 11, 12) die Formel «X». Im alttestamentlichen narrativen Material sind Wahl und Gebrauch dieser Formeln durch bestimmte Normen bedingt und geregelt.¹⁹ Die ausführliche dreiteilige Formel z. B. wird bei offiziellen und feierlichen Gelegenheiten benutzt (vgl. auch II Chr. 20, 14), während die zweiteilige Formel hauptsächlich dazu dient, um X, Sohn des Y von X, Sohn des W zu unterscheiden, um neue Gestalten vorzuführen oder verwandtschaftliche Assoziationen hervorzuheben. Die bei Benennung der «unikalen Propheten» vorherrschende Formel «X» wurde im Alten Testament und im gesamten alten Nahen Osten²⁰ meistens zur Bezeichnung von Personen verwendet, die mit dem Staat-Tempel-Apparat verbunden waren, besonders wenn dem Eigennamen ein Titel oder Berufsterminus folgte²¹ (vgl. Tabelle 4). Es ist auch kein Zufall, daß der Chronist für die «unikalen Propheten» niemals die Formel «Sohn des Y» benutzt, denn sie enthält «implication of contempt», die semantische Nuance «geringschätzig»,²² was eine Diskrepanz zur pietätvollen Einstellung des Chronisten zu Propheten und Prophezeiungen wäre.

B. Die «außertextliche Gruppe» umfaßt auch die in Tabelle 4 aufgezählten Titel und Berufsformeln, mit denen der Chronist die «unikalen Propheten» bezeichnete.

TABELLE 4

Nr.	Namen	Titel	Berufsformel
1.	'Amāsai	—	<i>w'ruah labšā</i>
2.	'Āsāp	<i>hann^ebi'im*</i> , <i>haḥozē</i>	—
3.	Hēmān	<i>hann^ebi'im</i> , <i>ḥozē hammelek</i>	—
4.	Y'dūtūn	<i>hann^ebi'im</i>	—
5.	Ye'ddō/ddō	<i>haḥozē</i>	—
6.	'Āzaryāhū, S. 'Ōdēd	<i>hannābi'</i>	<i>hāyatā 'ālāyw ruah 'elohim</i>
7.	Ḥānāni	<i>hāro'e</i>	—
8.	Yahāzi'el, S. Z'karyāhū	—	<i>hāyatā 'ālāyw ruah yhw</i>
9.	'Eli'ezer, S. Dodāwāhū	—	<i>wayyitnabē***</i>
10.	Namenlose (II, 24.19)	<i>n^ebi'im</i>	—
11.	Z'karyā, S. Y'hōyādā'	—	<i>w'ruah 'elohim labšā</i>
12.	Namenloser (II, 25.7)	<i>'išhā'elohim</i>	—
13.	Namenloser (II, 25.15)	<i>nābi'</i>	—
14.	Z'karyāhū	—	<i>hammēbīn bīr^eot hā'elohim**</i>
15.	'Odēd	<i>nābi' lyhw</i>	—

* Vgl. BH, S. 1262, Anm. 1^b.

** Sind keine Berufsformeln.

¹⁹ D. J. A. CLINES: X, X ben Y, ben J: Personal Names in Hebrew Narrative Style. VT XXII (1972) 266–287.

²⁰ I. M. ДИАКОНОВ: Проблемы собственности. О структуре общества Ближнего Востока до середины II тыс. до н. э. ВДИ (1967) 4, 32.

²¹ N. AVIGAD: A Hebrew Seal with a Family Emblem. IEJ 16 (1966) 50–53.

²² F. BROWN, S. R. DRIVER, C. A. BRIGGS: A Hebrew and English Lexicon of the Old Testament. Oxford 1909. 120b; L. KOEHLER, W. BAUMGARTNER: Hebräisches und aramäisches Lexicon zum Alten Testament. Leiden 1967. 132b.

Die Daten dieser Tabelle ermöglichen folgende Beobachtungen:

1. Der Titel und die Berufungsformeln werden nicht gemeinsam für einen und denselben Propheten angewendet; die einzige Ausnahme ist Nr. 6, aber bei der ersten Erwähnung wird 'Āzaryāhū, Sohn des 'Ōdēd mit der Berufungsformel bezeichnet (II Chr. 15, 1) und nur bei nochmaliger mit dem Titel (II Chr. 15,8).

2. Bei Bezeichnung der «unikalen Propheten» gebrauch der Chronist Titel 10mal (71%) und Berufungsformeln 4mal (29%), während die «kanonischen Propheten» in den Chronikbüchern 10mal (90%) mit Titeln bezeichnet werden, aber nur ein einziges Mal mit der Berufungsformel.

3. Für die Bezeichnung der «unikalen Propheten» benutzt der Chronist folgende Titel: *nābī'* — 7mal (58%, Nr. 2, 3, 4, 6, 10, 13, 15), *hozē* — 3mal (25%, Nr. 2, 3, 5), *ro'e* — einmal (8%, Nr. 7) und *'iš hā'ēlohīm* — einmal (9%, Nr. 12), während in der Bezeichnung der «kanonischen Propheten» in I–II Chr. der Titel *nābī'* vorherrscht (82% aller Titel).

Diese Beobachtungen weisen darauf hin, daß der Chronist diverse Regeln zur Bezeichnung der «unikalen» und «kanonischen Propheten» folgte. Aber es bleibt die Frage offen, ob diese verschiedenen Regeln Eigengut des Chronisten waren oder vom Sitz im Leben und Spezifikum der beiden Prophetengruppen bestimmt wurden. Für die Beantwortung dieser Frage kann eine Untersuchung der Termini *nābī'*, *hozē*, *ro'e* und *'iš hā'ēlohīm* aufschlußreich sein. Vorangehend wird in Tabelle 5 eine Statistik des Vorkommens dieser Termini im Alten Testament²³ gegeben.

TABELLE 5

Titel	Pentateuch		Histor. Werke			Propheten				Psalmen	Weisheit
	Insg.	Dt.	Dtr.	Chr.	Bar. Neh.	Insg.	Jes.*	Jer.	Ez.		
<i>nābī'</i>	15	10	97	30	6	151	8	91	17	3	8
<i>hozē</i>	—	—	2	10	—	5	3	—	—	—	—
<i>ro'e</i>	—	—	4	5	—	2	2	—	—	—	—
<i>'iš hā'ēlohīm</i>	2	2	63	7	3	1	—	1	—	1	—

* Nur in I-Jes.

Da derartige quantitative Angaben nur auf gewisse Tendenzen in der Verwendung und Verbreitung der betreffenden Termini und der von ihnen bezeichneten Phänomene in verschiedenen Milieus und Epochen der alttestamentlichen Welt hinweisen, ist für die Klärung des Wesens dieser Phänomene eine Analyse der erwähnten Titel aufschlußreich.²⁴

Besonders verbreitet ist der Titel *nābī'* (vgl. Tabelle 5) im Deuteronomium und in den Werken der «deuteronomic school»,²⁵ der nach Meinung mancher

²³ Nach G. LISOWSKY: Konkordanz zum hebräischen Alten Testament. Stuttgart 1958.

²⁴ Übersicht der neuen betreffenden Literatur: O. EISSFELDT: The Prophetic Literature, in: OTMS 115–161.

²⁵ Terminus von M. WEINFELD (Deuteronomy and the Deuteronomic School. London 1972).

Biblisten²⁶ auch der Prophet Jeremias nahestand. Das spricht für ein relativ spätes Aufkommen und Verbreitung des Titels *nābī'* und der durch ihn bezeichneten Erscheinung. Der in der modernen Biblistik verbreitete Standpunkt über die Evolution des alttestamentlichen Prophetentums bekräftigt diese Annahme, da, wie einige Forscher meinen,²⁷ der *nābī'* eine zeitlich spätere Erscheinung ist als der *ro'e* und *hozē*. Hiermit assoziiert sich auch die Konzeption von G. Fohrer, J. Lindblom u. a.,²⁸ laut der die mit *nābī'* bezeichnete Erscheinung im altorientalischen Kulturland wurzelte, während das mit *ro'e* und *hozē* benannte Phänomen dem Nomadentum entsprang.²⁹ Noch zur Zeit Davids ist eine disjunkte Existenz beider Phänomene des Prophetentums festzustellen und erst im 9.—8. Jh. v. u. Z. vereinigten sie sich, indem *nābī'* die *hozē* und *ro'e* verdrängte und absorbierte.

Die Titel *hozē* und *ro'e* bezeichnen typologisch nahestehende Erscheinungen, die sich vom *nābī'* wesentlich unterscheiden,³⁰ denn *hozē* und *ro'e* «is primarily an omen observer, but also participates in the ecstatic rites», während *nābī'* «is primarily an ecstatic . . . but also acts as an omen observer».³¹ Tabelle 5 beweist, daß im Pentateuch keiner von den beiden Termini vorkommt, die nur selten im Dtr. benutzt werden, in der prophetischen Literatur, jedoch, hauptsächlich des 8.—7. Jh. v. u. Z. (Am. 7, 2; Mi. 3, 7; Jes. 28, 15 u. a.), werden *hozē* und *ro'e* nur in negativem Sinn, als Bezeichnung der sog. falschen Propheten³² gebraucht. Da der Chronist die Titel *hozē* und *ro'e* ausschließlich in positiver Bedeutung anwendete, so folgte er anscheinend einer anderen, möglicherweise älteren terminologischen Praxis.

Alle vier Erwähnungen des Terminus *ro'e* im Dtr. (vgl. Tabelle 5) kommen mit positiver Bedeutung in einem der Varianten der Erwählungsgeschichte Sauls vor (I Sam. 9, 9, 11, 18, 19). Ohne auf die Diskussion über I Sam. 9³³ einzugehen, sollen nur die für unsere Darlegung bedeutsamen Schlußfolgerungen angeführt werden: 1) die zweifellos positive, sympathisierende Einstellung des

²⁶ J. SKINNER: *Prophecy and Religion. Studies in the Life of Jeremiah*. Cambridge 1961. 96—106; W. JOHNSTONE: *The Setting of Jeremiah's Prophetic Activity*. GUOS XXI (1965—1967) 47—55; H. VON REVENTLOW: Gattung und Überlieferung in der «Tempelrede Jeremias», Jer. 7 und 26. ZAW 81 (1969) 319.

²⁷ S. MOWINCKEL: *Om nebiisme og propheti*. NTT 10 (1909) 192; D. HANSON: *Jewish Apocalyptic Against its Near Eastern Environment*. RB LXXVIII (1971) 43—45, u. a.

²⁸ J. LINDBLOM: *Prophecy in Ancient Israel*. Oxford 1962. 83 ff; G. FOHRER: *Studien zur alttestamentlichen Prophetie*. Berlin 1967. 1—6.

²⁹ J. LIVER (d^mūtō šel bil^am b^māsōret hammikrā'it, in: HMMY. 57—65) identifiziert den *ro'e* mit dem *bārū* aus Mesopotamien und Mari.

³⁰ J. SCHARBERT (Die Propheten Israels bis 700 v. Chr. Köln 1965. 17—19) betrachtet diese drei Termini als homogene.

³¹ HALDAR: *Associations*. 108—134; H. M. ORLINSKY: *The Seer in Ancient Israel*. OA 4 (1965) 157.

³² B. UFFENHEIMER: *milhāmtō šel yirm'yāhū b'n'bī'ē haššeker*, in: PHLHB VII 96—111.

³³ Übersicht der entsprechenden Literatur, in: N. H. SNAITH: *The Historical Books*, in: OTMS 97—102; G. WALLIS: *Geschichte und Überlieferung*. Berlin 1968. 67—70.

Erzählers zur Gestalt des *ro'e* Samuel;³⁴ 2) die Lokalisierung der geschilderten Geschehnisse im benjaminitisch-ephraimitischen Randgebiet, wo sich die mit der Tätigkeit Samuels aufs engste verbundenen Städte und Kultstätten — Ramatayim, Rama und besonders Šilo — befanden³⁵; 3) der gesamte Zyklus über die Erwählung Sauls, insbesondere I Sam. 9, entstand in frühmonarchischer Zeit.³⁶ Mit Hinsicht auf diese Schlußfolgerungen und das über den *nābī'* vorher Gesagte ist von besonderer Wichtigkeit die Aussage in I Sam. 9, 9: «Vorzeiten (*l'pānīm*) in Israel, wenn man ging Gott zu befragen (*līd'roš 'ēlohm*), sprach man: kommt, laßt uns gehen zu dem *ro'e*, denn den man jetzt (*hayyōm*) *nābī'* nennt, nannte man vorzeiten *hāro'e*».

Mit dem Titel *'is hā'ēlohm* werden im Alten Testament Moses (Dt. 33,1; Jos. 14,6 u. a.), Samuel (I Sam. 9), die Propheten 'Ēliyāhū und 'Ēlišā' (I R. 17, 18, 24; II R. 1, 9, 10 u. a.), ein namenloser Prophet aus Bet-'el (I R. 13, 1, 5 u. a.) und der Prophet Šema'yā (I R. 12, 22 u. a.), in nachexilischen Teilen jedoch (Neh. 12, 24, 36 u. a.) auch David benannt. Hier soll nur noch darauf hingewiesen werden, daß die Mehrzahl der Erwähnungen des Titels *'is hā'ēlohm* im Dtr. (von 63 Erwähnungen ca. 36mal, vgl. Tabelle 5) sich auf die Helden der nordpalästinensischen Prophetenlegende 'Ēliyāhū und 'Ēlišā'³⁷ bezieht. Im Alten Testament kommt dieser Titel nur in der Form *'is* + *'ēlohm* vor (vgl. den akkadischen Terminus *amēl ili*), was mit Hinsicht auf die besondere Verbreitung des Terminus *'ēlohm* in vor- und frühmonarchischer Zeit³⁸ ermöglicht, den Sitz im Leben dieses Titels in jener fernen Epoche zu suchen.

Die Analyse der Titulatur der «unikalen Propheten» gestattet die Annahme, daß die vom Chronisten bevorzugten Titel *hozē*, *ro'e* und *'is hā'ēlohm* im Milieu des benjaminitisch-ephraimitischen Randgebietes in vor- oder frühmonarchischer Zeit wurzelten.

C. In vier Fällen von sechs (Nr. 1, 6, 8, 11 in Tabelle 4) bezeichnet der Chronist die «unikalen Propheten» mit der sog. Berufungsformel,³⁹ die aus folgenden Komponenten besteht: das Wort *rūah* (= Geist) + die Gottesnamen

³⁴ WALLIS: Geschichte. 57–59; B. C. BIRCH: The Development of the Tradition on the Anointing of Saul in I Sam. 9 : 1–10 : 16. JBL 90 (1971) 55–68.

³⁵ J. DUS: Die Geburtslegende Samuels I Sam 1. RSO XLIII (1968) 193–194; J. T. WILLIS: An Anti-Elide Narrative Tradition from a Prophetic Circle at the Ramah Sanctuary. JBL 90 (1971) 305–308; derselbe: Cultic Elements in the Story of Samuel's Birth and Dedication. STh 26 (1972) 33–61; J. H. GRÖNBAEK: Die Geschichte vom Aufstieg Davids. Copenhagen 1971. 65–68.

³⁶ R. HALEVI: d'mūt hammelek b'yisrā'el. Tarbiz XXX (1961) 239–241; M. H. SEGAL: The Composition of the Books of Samuel. JQR LVI (1965) 144–156; W. RICHTER: Die sogenannten vorprophetischen Berufungsberichte. Göttingen 1970. 52–56.

³⁷ VEINBERGS: Vecā derība. 133–134.

³⁸ O. EISSFELDT: El und Jahwe, in: KS III 386–397; J. GUTMAN: The History of the Ark. ZAW 83 (1971) 23–29; N. C. HABEL: «Jahweh, Maker of Heaven and Earth» JBL 91 (1972) 321–327. u.a.

³⁹ N. HABEL: The Form and Significance of the Call Narratives. ZAW 77 (1965) 297–309; RICHTER: Die sogenannten vorprophetischen. 13–56; B. O. LONG: Prophetic Call Traditions and Reports of Vision. ZAW 84 (1972) 494–500.

'*elohim* oder *yhwh* + die Verba \sqrt{hyh} (= geschehen, werden, eintreten, sein usw.) oder $\sqrt{ibš}$ (= anziehen, erfüllen). Diese Formel wird im Alten Testament sporadisch als Designation der göttlichen Berufung des Joseph (Gn. 41, 38), des Josua (Nu. 27, 18) und anderer benutzt, systematisch jedoch tritt sie in Jdc. und I Sam. auf.

In Jdc. bezeichnet diese Formel die Berufung Othniels (3, 10), Gideons (6, 34), Yiptahs (11, 29) u. a. zum Amt der «Richter». Ohne daß wir uns in die Diskussion⁴⁰ über das Wesen des Richteramtes und seiner Bedeutung im Werdegang des Staates vertiefen, sei nur darauf hingewiesen, daß die «Richter» allgemein als von Gott zu diesem Amt berufene, extraordinäre und temporale Anführer der Stammverbände, d. h. Charismatiker, anerkannt werden.⁴¹ In I Sam. wird die Berufungsformel auf Saul bezogen (10, 6, 10 u. a.),⁴² in den Kapiteln 16–18 jedoch ist die Verwerfung Sauls damit begründet, daß «der Geist Jahwes von Saul wich» (*w^erúah yhwh sārā mē'im šā'ul*, I Sam. 16, 14 u. a.).⁴³ Manche Forscher⁴⁴ sind der Meinung, daß die Geschichte der Erwählung und der Verwerfung Sauls, besonders die letztere, in frühmonarchische Zeit anzusetzen ist.

Hiermit steht die Vermutung nahe, daß die Berufungsformel in vormonarchischer Zeit wurzelte⁴⁵ und als Bezeichnung für die göttliche Berufung, die Charisma funktionierte.

Wollen wir die Einzelergebnisse der Analyse der «außertextlichen Gruppe» — der Onomastik, Titel und Berufungsformeln — zusammenfassen, so können wir annehmen, daß die vom Chronisten herangezogenen «außerkanonischen Prophezeiungen» authentische Überlieferungen waren, deren Sitz im Leben in Kreisen der Leviten und Priester, hauptsächlich im nördlichen Juda der frühvorexilischen Zeit, zu suchen ist.

4. Bevor wir uns der Analyse der «textlichen Gruppe» zuwenden, sei bemerkt, daß deren Bestand mit dem der «außertextlichen Gruppe» nicht identisch ist. Erstens werden manche der «unikalen Propheten» — 'Āsāp, Hēmān,

⁴⁰ A. MARZAL: The Provincial Governor at Mari: his Title and Appointment. JNES 30 (1971) 186–217; T. ISHIDA: The Leaders of the Tribal Leagues «Israel» in the Premonarchic Period. RB 80 (1973) 514–530; H. KREISSIG: Die Bedeutung der sogenannten Richterzeit für die Staatsentstehung bei den Hebräern, in: Bz ES 89–91; A. D. H. MAYES: Israel in the Premonarchic Period. VT XXIII (1973) 163–170, u. a.

⁴¹ ISHIDA: The Leaders 527–529; J. A. SOGGIN: Das Königtum in Israel. Berlin 1967 [nach Rez.: H.-J. ZOBEL: OLZ 68 (1973) 3/4 144–145; B. O. LONG: JBL 87 (1968) 351].

⁴² BIRCH: The Development 67–68; RICHTER: Die sogenannten vorprophetischen. 13–56.

⁴³ SEGAL: The Composition. JQR LV (1965) 318–339; GRÖNBAEK: Die Geschichte. 37–38.

⁴⁴ BIRCH: The Development 67–68; GRÖNBAEK: Die Geschichte. 65–68; RICHTER: Die sogenannten vorprophetischen. 52–53; anders S. S. YONICK (The Rejection of Saul: a Study of Sources. AJBA I 4 (1971) 29–50), der die Überlieferung über die Verwerfung Sauls in die Zeit des Chronisten ansetzt.

⁴⁵ So, HABEL: The Form 322–323; Richter: Die sogenannten vorprophetischen. 175–181; LONG (Prophetic Call Traditions 494–500) ist für ein späteres Datum.

Y^edūtūn, Z^ekaryāhū (Nr. 2, 3, 4, 11 in Tabelle 2) — vom Chronisten bloß genannt, aber nicht zitiert, und darum gibt es von diesen Propheten keine Angaben textlicher Art. Zweitens zitiert der Chronist etliche Sprüche der «kanonischen Propheten» — des Š^ema'yā (II Chr. 12, 5–8), des Yēhū, Sohn des Hānānī (II Chr. 19, 2–3) und des 'Ēliyāhū (II Chr. 21, 12–15), die im Dtr. nicht vorkommen und darum eventuell zu den «außerkanonischen Prophezeiungen» gezählt werden können.

Die 12 Prophezeiungen in der «textlichen Gruppe» werden nach folgenden Kennzeichen untersucht: A. die Gottesnamen, B. die sog. «formulaic language», C. die Themen, D. der Umfang und E. die Gattungen der «außerkanonischen Prophezeiungen».

A. Die Übersicht der Gottesnamen in allen 12 «außerkanonischen Prophezeiungen» (I Chr. 12, 19; II Chr. 12, 5–8; 15, 2–7; 16, 7–9; 19, 2–3; 20, 15–17; 20, 37; 21, 12–15; 24, 20–22; 25, 7–9; 25, 15–16; 28, 9–11) beweist, daß die für die kanonischen Prophetenbücher so üblichen Gottesnamen *yhw*h š^ebā'ōt (I–II Jes., Jer. u. a.) und 'ādonāi *yhw*h (Ez., Am. u. a.)⁴⁶ dort nicht vorkommen. In den «außerkanonischen Prophezeiungen» dominieren die Gottesnamen 'ēlohīm (11mal = 44% aller Erwähnungen Gottes) und *yhw*h (10mal = 40%), seltener kommt die Benennung *yhw*h 'ēlohīm (4mal = 16%) vor. Die moderne Biblistik⁴⁷ anerkennt die Altertümlichkeit der Gottesnamen 'ēlohīm und *yhw*h und weist darauf hin, daß die Synthese der beiden Gottheiten und deren Benennungen ein langwieriger Prozeß war, der nicht früher als im 10.–9. Jh. v. u. Z.⁴⁸ und vielleicht im Milieu der Jerusalemer Priesterschaft⁴⁹ zum Abschluß kam. Da in II Chr. 28, 9–11 auch der auf das uralte Phänomen der Vatergötter⁵⁰ bezügliche Ausdruck «*yhw*h 'ēlohē 'ābōtēykem» vorkommt, so ist das Gesagte noch ein weiteres Argument für die Ansetzung der «außerkanonischen Prophezeiungen» in vor- oder frühmonarchische Zeit.

B. Die Theorie M. Parry's und A. Lords⁵¹ über die sog. «formulaic language» in der oralen epischen Poesie wird mit Erfolg zur Erforschung mancher

⁴⁶ O. EISSFELDT: Jahwe Zebaoth, in: KS III 103–123; F. BAUMGÄRTEL: Zu den Gottesnamen in den Büchern Jeremia und Ezechiel, in: VuH 1–29; M. TSEVAT: Studies in the Book of Samuel. IV Jahweh Seba'ot. HUCA XXXVI (1965) 49–58; M. LIVERANI: La preistoria dell' epiteto «Jahweh Šēbā'ōt». AION N.S. XVII (1967) 331–334; J. P. ROSS: Jahweh Šēbā'ōt in Samuel and Psalms. VT XVII (1967) 76–92; J. L. CRENSHAW: JHWH Šēbā'ōt Šmō: a Form-Critical Analysis. ZAW 81 (1969) 156–175; J. P. WEINBERG: [Bespr.] Verbannung und Heimkehr. ВДИ (1968), 4, 161–162.

⁴⁷ O. EISSFELDT: Jahwes Verhältnis zu 'Eljon und Schaddaj nach Psalm 91, in: KS III 441–447; F. STOLZ: Strukturen und Figuren im Kult von Jerusalem. Berlin 1970 [nach Rez. A. GOLDBERG: ZDMG 122 (1972) 258–260]; HABEL: Jahwe 321–337, u. a.

⁴⁸ EISSFELDT: EL 396–397.

⁴⁹ GUNNEWEG: Leviten. 103; E. NIELSEN: Shechem. Copenhagen 1955. 315–323.

⁵⁰ A. ALT: Gott der Väter, in: KSGVI I 1–78.

⁵¹ M. PARRY: Studies in the Epic Technique of Oral Verse-Making I, Harvard 1930. 80; A. LORD: The Singer of Tales. Cambridge 1964.

Gattungen, z. B. der Psalmen⁵² des Alten Testaments angewendet. Da triftige Argumente die Annahme bestätigen, daß auch die alttestamentlichen Prophezensprüche in oraler Form geschaffen und längere Zeit tradiert wurden,⁵³ so ist der Versuch, die «formulaic language» in den «außerkanonischen Prophezeiungen» zu untersuchen, durchaus begründet.

1. Die dreimal (II Chr. 20, 15; 21, 13; 28, 10) vorkommende Formel «*kōl* (oder *bēnē*) *y'hūdā w'yošbē y'rūšalāim*» war die offizielle staatlich-administrative Bezeichnung der freien Bevölkerung des judäischen Staates. Nach A. Alt⁵⁴ weist diese Formel auf die duale Struktur der althebräischen Staaten hin. Unabhängig davon, ob man A. Alt beistimmt⁵⁵ oder dessen Konzeption ablehnt,⁵⁶ bezeugen die vorhandenen Daten, daß Jerusalem und dessen Einwohner im vor-exilischen Juda einen besonderen Status innehatten,⁵⁷ dessen Ausdruck die betrachtete Formel war.

2. In den Formeln «*šālōm šālōm l'kā . . .*» (II Chr. 12, 19) und «*'ēyn šālōm lay-yōšē' w'elabā'*» (II Chr. 15, 5) ist *šālōm* das «Stützwort».⁵⁸ Es kommt im Alten Testament ca. 212mal vor, hauptsächlich im Dtr. (65mal) und in der prophetischen Literatur (77mal), jedoch ist *šālōm* nicht charakteristisch für den Wortschatz des Chronisten (nur 10mal). *šālōm* — einer der für das Alte Testament wichtigen Begriffe,⁵⁹ wurzelt laut der Ansicht mancher Biblisten⁶⁰ in einer uralten jerusalemischen Tradition.

Die in II Chr. 15, 5 mit *šālōm* assoziierte Formel «*yōšē' w'elabā'*» (vgl. Gn. 34, 20; Jer. 17, 19 u. a.) ist nach G. Evans⁶¹ eine Bezeichnung «equivalent to citizenship», aber laut E. Speiser⁶² werden hiermit «all who have voice in the affairs of the community» bezeichnet.

⁵² R. C. CULLEY: *Oral Formulaic Language in the Biblical Psalms*. Toronto 1967; P. B. YODER: *A—B Pairs and Oral Composition in Hebrew Poetry*. VT XXI (1971) 470—489.

⁵³ WEINBERG: К вопросу об устной.

⁵⁴ A. ALT: *Das Reich Davids und Salomos*; *Das Königtum in den Reichen Israel und Juda*, in: KSBVI II 42—47, 116—134.

⁵⁵ E. AUERBACH: *hammidbār w'ereš habb'hīrā* I. Tel-Aviv 1957. 220—223; B. MAZAR: *y'rūšalāim*, in: EB III 798—804; derselbe: *p'rākīm b'tōl'dōt yiśrā'el b't'kūpat hamniḳrā'*. Jerusalem 1956.78; W. ZIMMERLI: *Israel im Buche Ezechiel*. VT VIII (1958) 84, u. a.

⁵⁶ G. BUCELLATI: *Cities and Nations of Ancient Syria*. Roma 1967. 215 ff.; Z. KALLAI-KLEINMANN: *y'rūšalāim — b'y'hūdā 'or bebinyamin*, in: YW 34—36.

⁵⁷ J. P. WEINBERG: *Город в палестинской гражданско-храмовой общине VI—IV вв. до н. э.*, in: *Древний Восток. Города торговли* (III—I тыс. до н. э.). Jerevan 1973. 157—158.

⁵⁸ S. P. GRINZER: *Древнеиндийский эпос*. Москва 1974. 58; слл.

⁵⁹ W. EISENBEIS: *Die Wurzel šlm im Alten Testament*. Berlin 1969; G. GERLEMAN: *Die Wurzel šlm*. ZAW 85 (1973) 1—14.

⁶⁰ N. W. PORTEOUS: *Jerusalem — Zion: the Growth of a Symbol*, in: VuH 239—241; ROWLEY: *Worship*. 73—74.

⁶¹ G. EVANS: «Coming» and «Going» at the City-Gate. BASOR 150 (1958) 28—33. 5958 A. Antiqua 2. tükör 161. o. Hollós

⁶² E. A. SPEISER: «Coming» and «Going» at the «City» Gate. BASOR 144 (1956) 20—23.

3. Der formelhafte Ausdruck⁶³ «... *l'elo' 'ēlohē 'ēmet wal'elo' kohēn mōre wal'elo' tōrā*» (II Chr. 15, 3) ist in dieser Form im Alten Testament nicht mehr anzutreffen, obwohl dessen Komponenten sehr verbreitet sind. *'ēmet* wird im Alten Testament ca. 127mal erwähnt, oft in den Psalmen (36mal) und in der Weisheitsliteratur (18mal), aber die Formel *'ēlohē 'ēmet* wiederholt sich in modifizierter Art in Jer. 10, 10 und Ps. 31, 6. Obwohl das im Alten Testament seltene Wort *mōre* (nur 5 Erwähnungen) sich niemals mit *kohēn* assoziierte, gehörte Belehrung und Erklärung der *tōrā* zur Kompetenz der Priester und Leviten.⁶⁴

4. Die Komponenten des formelhaften Ausdruckes «... *hal'yo'ēš ham-melek ... kī ya'aš 'ēlohīm*» (II Chr. 25, 16) sind im Alten Testament häufig, besonders das Wort *yō'ēš*, das Titel eines hochgestellten Würdenträgers am Hof der judäischen Könige war (II Sam. 15, 12; I Chr. 27, 32–33 u. a.).⁶⁵ Das Verb *yāš* (= raten, einen Rat geben) als Bezeichnung einer Auswirkung göttlicher Tätigkeit kommt am häufigsten in den Psalmen (Ps. 16, 7; 32, 8 u. a.) und Prophezeiungen Jesajas (14, 27; 32, 8 u. a.) vor, aber in Jes. 19, 11–13 wiederholt sich die Opposition «Ratgeber des Königs – Rat Gottes», nur mit dem wesentlichen Unterschied, daß dort *yhwš š'bā'ōt* genannt wird, während im Spruch des namenlosen Propheten in II Chr. 25, 15–16, apropos eines Zeitgenossen Jesajas, der Terminus *'ēlohīm* figuriert.

Da es zweckmäßiger ist, die Formeln «*atem 'āzabtem 'otī ... 'ānī 'āzabti 'etkem*» und «*kī lo' lakem hammilhāmā kī la'ēlohīm*» zusammen mit den Themen der «außerkanonischen Prophezeiungen» zu betrachten, so ermöglicht die Analyse der «formulaic language» folgende Annahmen: viele der die betreffenden Formeln bildenden Wörter, auch solche «Stützwörter» wie *šālōm*, *'ēmet* u. a., sind für den Wortschatz des Chronisten⁶⁶ nicht kennzeichnend; die betrachteten Formeln und deren Komponenten waren in vor- und frühmonarchischer Zeit im Umlauf, hauptsächlich in Kreisen der Priester und Leviten wie auch Schreiber und Propheten Jerusalems.

C. Die 12 «außerkanonischen Prophezeiungen» können inhaltlich in fünf Themen zusammengefaßt werden:

Das erste Thema: «Zusage göttlichen Beistandes» (I Chr. 12, 19) gehört zu den loci communes im Alten Testament, aber im Spruch des 'Amāšai ist es in besonders archaischer Form ausgedrückt.⁶⁷

⁶³ Über diesen Terminus, GRINZER: Древнеиндийский эпос. 64.

⁶⁴ R. DE VAUX: Les institutions de l'Ancien Testament II, Paris 1960. 206–207; J. Š. LICHT: *lōwī, l'wiyīm*, in: EB IV 468–473; M. HARAN: *k'hunnā, kohānīm*, in: EB IV 27–29; GERTNER: The Masorah 244–245; P. J. BUDD: Priestly Instruction in Pre-exilic Israel. VT 23 (1973) 7–11.

⁶⁵ SH. YEIVIN: *'āmarkālūt yiśrā'el*, in: BBR 60–61; E. LIPINŠKI: Le récit de I Rois XII 1–19 à la lumière de l'ancien usage de l'hébreu et de nouveaux Textes de Mari. VT XXV (1974) 430–437.

⁶⁶ Verzeichnis der spezifischen für den Chronisten Termini und Ausdrücke bei: S. JAPHET: The Supposed Common Authorship of Cronicles and Ezra – Nehemia Investigated Anew. VT XVIII (1968) 330–371.

⁶⁷ W. RUDOLPH: Chronikbücher. HAT I 21. Tübingen 1955. 91–100.

Das zweite Thema: «Strafe für Abfall — Vergebung/Entgelt für Buße» (II Chr. 12, 5–8; 15, 2–7; 24, 20–22; 25, 15–16), mit dem sich die Formel «*’atem ’āzabtem ’otî . . . ’ānî ’āzabî ’etkem*» assoziiert, ist im Alten Testament weit verbreitet, in den «außerkanonischen Prophezeiungen» jedoch klingt es besonders imperativ.⁶⁸

Das dritte Thema: «Versklavung der judäischen Kriegsgefangenen — Vergehen gegen Jahwe» (II Chr. 28, 9–11) stimmt mit der Vorschrift in Lev. 25, 46b⁶⁹ überein und war während der so häufigen Kriege zwischen beiden Staaten im 9.–8. Jh. v. u. Z. besonders aktuell.

Das vierte Thema: «Bund mit Israel — Abfall von Jahwe» (II Chr. 19, 2–3; 20, 37; 21, 12–15; 25, 7–9) paßt in dieselbe historische Situation.

Das fünfte Thema: «Jahwe — Gott des Krieges» (II Chr. 16, 7–9; 20, 15–17; 25, 7–9) ist mit der für das alttestamentliche Vorstellungssystem bedeutenden Idee des «heiligen Krieges» verbunden. Manche Forscher⁷⁰ setzen diese Idee mit der sog. Amphiktyonie des 13.–11. Jhs. v. u. Z. in Verbindung, andere (M. Weippert)⁷¹ weisen auf die Allgemeinheit dieser Vorstellung im alten Nahen Osten hin, aber nach F. Stolz⁷² waren die vom kananäischen Kulturkreis abstammenden *nēbî’im* Agenten der Idee des «heiligen Krieges». Ungeachtet dieser Divergenzen betonen alle Biblisten die besondere Popularität dieser Vorstellung in vor- (von Rad, Wenham u. a.) oder frühmonarchischer (Weippert, Stolz u. a.) Zeit. Dafür spricht auch der Umstand, daß die mit diesem Thema assoziierte Formel «*kî lo’ lākem hammilhāmā kî la’ēlohîm*» (II Chr. 20, 15 u. c.) eine nahe Analogie in I Sam. 17, 47; 18, 17 u. a. hat.

Die Übersicht der Themen in den «außerkanonischen Prophezeiungen» weist auf deren Angehörigkeit zum System der vorexilischen alttestamentlichen Vorstellungen hin, aber manche Themen, besonders das fünfte, können präziser in die vor- oder frühmonarchische Zeit gesetzt werden.

D. Alle 12 «außerkanonischen Prophezeiungen» zeichnen sich durch kleinen Umfang aus: 3 Prophezeiungen bestehen aus einem Vers, 3 aus zwei, 3 aus drei, 2 aus vier und 1 aus sechs Versen. Diese Beobachtung ist mit dem Problem «der kleinsten Redeform» im Alten Testament⁷³ in Verbindung zu bringen. Die Schlußfolgerung S. Mowinckels,⁷⁴ daß die Prophetensprüche «... quite brief messages from Jahweh in the concrete Situation» waren und «... these cate-

⁶⁸ RUDOLPH: Chronikbücher. 233–234.

⁶⁹ RUDOLPH: Chronikbücher. 290.

⁷⁰ G. VON RAD: Der Heilige Krieg im alten Israel. Zürich 1951; G. J. WENHAM: The Deuteronomic Theology of the Book of Joshua. JBL 90 (1971) 140–142, u. a.

⁷¹ M. WEIPPERT: «Heiliger Krieg» in Israel und Assyrien. ZAW 84 (1972) 460–493.

⁷² F. STOLZ: Jahwes und Israels Kriege. Zürich 1972 [nach Rez.: ZAW 84 (1972) 392–393].

⁷³ H. S. NYBERG: Studien zum Hoseabuch. Uppsala 1935. 1–20; H. BIRKELAND: Zum hebräischen Traditionswesen. Oslo 1938. 14–23; I. ENGNELL: Methodological Aspects of Old Testament Study. Supplements to VT VII (1960) 22–24; A. BENTZEN: Introduction to the Old Testament I Copenhagen 1956. 109.

⁷⁴ S. MOWINCKEL: Prophecy and Tradition. Oslo 1946. 15–19, 40–41.

gories of sayings are characterized by their brevity», wie auch der Hinweis O. Eissfeldts,⁷⁵ daß sämtliche Erzeugnisse der Wortkunst im allgemeinen wenig umfangreich sind «... und sie allein können von einem der Schrift noch ungewohnten und zum Verständnis auf das einmalige Hören angewiesenen Zeitalter aufgenommen und überblickt werden» erlauben es, den geringen Umfang aller «außerkanonischen Prophezeiungen» als einen weiteren Beweis für deren Authentizität und Zugehörigkeit zu frühen Stufen des Werdeganges des Alten Testaments zu betrachten.

E. Das in letzter Zeit lautgewordene caveat in bezug auf übermäßige und einseitige Anwendung der sog. Gattungsforschung⁷⁶ ist berechtigt, aber nur in den Fällen, wo diese Forschungsmethode absolutisiert wird. In Verbindung mit anderen Methoden ist und bleibt die Gattungsforschung fruchtbar und effektiv.

Die betrachteten «außerkanonischen Prophezeiungen» gehören zur Gattung des Spruches (*māšāl*)⁷⁷, aber die genetische und funktionelle Affinität des alttestamentlichen Priester- und Prophetentums⁷⁸ ermöglichte, daß nicht selten eine und dieselbe Gattung, z. B. der *māšāl*, sowohl von Priestern als auch von Propheten gebraucht wurde.⁷⁹

P. Budd⁸⁰ ist der Meinung, daß das «on the basis of some manipulative technique and in response to a military enquiry» gegebene alttestamentliche priesterliche Orakel (Jdc. 1, 1–2; 18, 5–6; I Sam. 14, 37 u. a.) nach folgendem Modell gebildet wurde: a) die Anfrage des Volkes oder des Heerführers, b) der für das Orakel verantwortliche Priester, c) die Anwendung gewisser magischer Manipulationen und d) das Orakel mit «word of encouragement» — den Verba $\sqrt{h\dot{z}k}$ (= stark sein, werden usw.) und $\sqrt{'m\dot{s}}$ (= stark, mutig sein), wie auch das Verbum $\sqrt{'mr}$ (= sagen, erwähnen, nennen u. a.) für das Gotteswort. Wenn man dieses Modell des priesterlichen Orakels mit den Texten der «außerkanonischen Prophezeiungen» vergleicht, so sind in den letzteren (II Chr. 12, 5–8; 15, 2–7; 16, 7–9; 20, 15–17; 25, 7–9) die für das priesterliche Orakel so charakteristischen «words of encouragement» — wie auch das Verbum $\sqrt{'mr}$ anzutreffen, entscheidend jedoch ist das Fehlen der obligaten magischen Manipulationen, das die «außerkanonischen Prophezeiungen» nicht als priesterliche Orakel zu

⁷⁵ O. EISSFELDT: Einleitung in das Alte Testament. Tübingen 1957. 20, 150–151.

⁷⁶ MOWINCKEL: Prophecy 13–18; J. MUILENBURG: Form Criticism and Beyond. JBL 88 (1969) 1–18; W. RICHTER: Formgeschichte und Sprachwissenschaft. ZAW 82 (1970) 216–225; A. ROFÉ: The Classification of the Prophetical Stories. JBL 89 (1970) 427–429.

⁷⁷ J. HEMPEL: Althebräische Literatur und ihr hellenistisch-jüdisches Nachleben. Potsdam 1930. 69–73; BENTZEN: Introduction I. 183–185; EISSFELDT: Einleitung. 62–63.

⁷⁸ HALDAR: Associations. 91–108; DE VAUX: Les institutions II. 200; S. MOWINCKEL: Psalms and Wisdom, in: WIANE 206–207; J. MILGROM* (kōrbān ḥaṭṭā'at w'ḥā'abōdā b'ḥet hammikdāš biy'mē yirm'yāhū. Jerusalem. 129–130) vertretet den Standpunkt, daß Priestertum und Prophetentum grundsätzlich verschiedenartige Phänomene sind.

⁷⁹ BENTZEN: Introduction I. 183–185; DE VAUX: Les institutions II. 200.

⁸⁰ BUDD: Priestly Instruction 1–4.

klassifizieren erlaubt. Hiermit stimmt auch die Schlußfolgerung P. Budds überein, daß mit der Begründung der Monarchie das priesterliche Orakel allmählich vom prophetischen verdrängt wurde, indem, sei hinzugefügt, das erstere manche seiner Attribute dem letzteren übergab.

W. Richter⁸¹ scheidet zwei Kategorien der Orakel-Befragung aus — die priesterliche Befragung mit dem Verbum $\sqrt{\text{š}'}l$ (= fragen, fordern, sich ausbitten) und die prophetische Befragung mit dem Verbum $\sqrt{\text{drš}}$ (= nachfragen, befragen usw.). Während das Verbum $\sqrt{\text{š}'}l$ in den «außerkanonischen Prophezeiungen» nicht vorkommt, wird das Verbum $\sqrt{\text{drš}}$ dort wiederholt erwähnt (II Chr. 19, 3; 24, 22; 25, 15). Mit Hinsicht auf das vorher Gesagte scheint es offensichtlich, daß die «außerkanonischen Prophezeiungen» nicht als priesterliche Orakel zu klassifizieren sind.

Es ist zweckmäßig, die Struktur mancher «außerkanonischen Prophezeiungen» mit dem von B. O. Long⁸² herausgearbeiteten sog. *dārāš*-Schema zu vergleichen (Tabelle 6).

TABELLE 6

<i>dārāš</i> — Schema	«außerkanonische Prophezeiungen»		
	II,15	II,19	II,20
I. Ursache und Vorbereitung	14,11–14	18,3 ff.	20,1 ff.
II. Treffen mit Propheten	15,1–2a	19,2a	20,14
1. Befragung	—	—	—
2. Antwort	15,2b–7	19,2b–3	20,15–17
III. Erfüllung des Orakels	15,8 ff.	19,4 ff.	20,18 ff.

<i>dārāš</i> — Schema	«außerkanonische Prophezeiungen»		
	II,24	II,25	II,26
I. Ursache und Vorbereitung	24,17–19	25,5–6	25,14–15a
II. Treffen mit Propheten	24,20a	25,7a	25,15b
1. Befragung	—	—	—
2. Antwort	24,20b	25,7b–9	25,15c–16
III. Erfüllung des Orakels	24,21 ff.	25,10 ff.	25,27 ff.

Die fast völlige Übereinstimmung der Struktur der «außerkanonischen Prophezeiungen» mit dem *dārāš*-Schema erlaubt es, die ersteren zur Kategorie des prophetischen Orakels zu zählen, obwohl (vgl. Tabelle 6) sie keine Antworten auf direkte Anfragen waren.

Nach C. Westermann⁸³ ist «der Spruch des göttlichen Boten» mit den Verba $\sqrt{\text{bw'}}$ (= hineingehen, kommen, heimkehren u. a.), $\sqrt{\text{yš'}}$ (= herausgehen u. a.), $\sqrt{\text{š}'}h$ (= schicken, senden u. a.) usw. Kern des prophetischen Wortes.

⁸¹ RICHTER: Die sogenannten vorprophetischen Berufungsberichte. 178.

⁸² B. O. LONG: 2 Kings III and Genres of Prophetic Narrative. VT XXIII (1973) 337–348; derselbe: Two Question and Answer Schemata in the Prophets. JBL 90 (1971) 129–139.

⁸³ C. WESTERMANN: Grundformen prophetischer Rede. 1964. 48, 98.

Derartige Botensprüche sind für das vorexilische alttestamentliche Denken besonders kennzeichnend,⁸⁴ und in allen «außerkanonischen Prophezeiungen» wirkt ein «göttlicher Bote», aber in sieben (II Chr. 15, 2; 16, 7; 19, 2 u. a.) kommen auch die für Botensprüche relevanten Verba vor.

Laut O. Eissfeldt⁸⁵ gibt es folgende Urgattungen des prophetischen Spruches; die uralten Droh- und Verheißungssprüche und der kombinierte Droh-Verheißungsspruch. Von dieser Klassifikation ausgehend sind zwei der «außerkanonischen Prophezeiungen» (I Chr. 12, 19; II Chr. 20, 15–17) als Verheißungssprüche zu betrachten, fünf (II Chr. 16, 7–9; 20, 37; 21, 12–15; 24, 20–22; 25, 15–16) als Drohsprüche und vier (II Chr. 12, 5–8; 15, 2–7; 19, 2–3; 25, 7–9) als Droh-Verheißungssprüche.

Die Ergebnisse der Gattungsforschung bezeugen, erstens, die Authentizität der «außerkanonischen Prophezeiungen» und weisen, zweitens, auf die Zugehörigkeit zu archaischen Formen des Prophetenspruches hin.

5. Abschließend werden in Tabelle 7 die Einzelergebnisse der Analyse der «außer- und innertextlichen Gruppen» summiert.

TABELLE 7

«Milieu»	III*			IV**				
	A*	B*	C*	A**	B**	C**	D**	E**
1. Zeit: 13.–11. Jh.	+	+	+	+	+	+	+	+
11.– 8. Jh.	+	+	+	+	+	+	+	+
7.– 5. Jh.	+							
2. Beruflich-soziale Kreise:								
Leviten	+			+	+			+
Priester	+			+	+			+
Propheten		+			+		+	+
3. Territorium:								
Juda	+	+	+		+	+		
Palästina		+	+			+		+

* III A – Ergebnis der onomatologischen Analyse; III B – Ergebnis der Analyse der Titel; III C – Ergebnis der Untersuchung der Berufsformeln.

** IV A – Ergebnis der Untersuchung der Gottesnamen; IV B – Ergebnis der Analyse der «formulaic language»; IV C – Ergebnis der Analyse der Themen; IV D – Ergebnis der Analyse des Umfangs; IV E – Ergebnis der Gattungsforschung.

5958 A. Antiqua tábla kispetit vége Hollós

Die Angaben in Tabelle 7 berechtigen zu folgenden Schlußfolgerungen:

1. Für den Chronisten als Historiker ist es kennzeichnend, daß er außer den konventionellen Quellen (den «kanonischen Prophezeiungen», den Bestandteilen des deuteronomistischen Zyklus usw.) auch solche nichttraditionelle wie die «außerkanonischen Prophezeiungen» heranzieht.

⁸⁴ R. NORTH: Angel-Prophet or Satan – Prophet? ZAW 82 (1970) 31–67.

⁸⁵ EISSFELDT: Einleitung. 90–91.

2. Diese «außerkanonischen Prophezeiungen» gehören einer authentischen und höchstwahrscheinlich oral überlieferten prophetischen Tradition an, deren Sitz im Leben in den levitisch-priesterlichen Kreisen des nördlichen Juda, insbesondere Jerusalems der vor- und frühmonarchischen Zeit zu suchen ist.

Daugavpils.

ABKÜRZUNGSVERZEICHNIS

- ВДИ — Вестник древней истории.
 AJBA — The Australian Journal of Biblical Literature.
 AIO N — Annali Istituto Orientale di Napoli.
 BASOR — Bulletin of the American Schools of Oriental Research.
 BBR — biy'mē bayit ri'šōn. Jerusalem 1961.
 BH — Biblia Hebraica I–II, ed. R. Kittel. Leipzig 1906.
 BzES — Beiträge zur Entstehung des Staates. Berlin 1973.
 EB — Encyclopaedia Biblica.
 FMQ — H. H. Rowley: From Moses to Qumran. London 1963.
 GUOS — Glasgow University Oriental Society.
 HthR — Harvard Theological Review.
 HUCA — Hebrew Union College Annual.
 HMMY — J. Liver: ḥikrē mikrā' w'm'gillōt midbār y'hūdā. Jerusalem 1971.
 IEJ — Israel Exploration Journal.
 JBL — Journal of Biblical Literature.
 JNES — Journal of Near East Studies.
 JQR — Jewish Quarterly Review.
 KS — O. Eissfeldt: Kleine Schriften I–III. Tübingen 1962–1966.
 KSGVI — A. Alt: Kleine Schriften zur Geschichte des Volkes Israel I–III. München 1953–1959.
 NTT — Nieuw Theologisch Tijdschrift.
 OLZ — Orientalische Literaturzeitung.
 OTMS — The Old Testament and Modern Study. London 1961.
 PHLHB — pirsūmē haḥēbrā l'ḥēker hammikrā' b'yisrā'el.
 RB — Revue Biblique.
 RSO — Rivista degli Studi Orientali.
 STh — Studia Theologica.
 ThLZ — Theologische Literaturzeitung.
 WIANE — Wisdom in Israel and in the Ancient Near East. Leiden 1955.
 VT — Vetus Testamentum.
 VuH — Verbannung und Heimkehr. Tübingen 1961.
 ZAW — Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft.
 ZDMG — Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.
 YW — y'hūdā w'y'rūšalayim. Jerusalem 1957.

L'ÉNIGME DU «PLUS BEAU TRIANGLE»

Le *Timée* dont nous allons analyser une courte mais importante partie du point de vue de l'histoire des mathématiques et, plus largement de celle de la civilisation, occupe dans l'œuvre tardive de Platon une place à part. Son originalité est incontestable. Mais il reste encore à discerner jusqu'à quel point le système cosmique, développé par le personnage éponyme et qui trouve sa justification cosmologique dans la théorie des idées et dans des systèmes logique, astrologique et mathématique et où la description du monde empirique («de l'image du Vivant idéal») est basée sur un mélange des doctrines d'Empédocle, des atomistes, et des physiologistes de son époque, fait-il œuvre originale, ou plutôt à quelle mesure Platon l'avait-il emprunté à la doctrine de son héros pythagoricien. Immédiatement après Platon, les premiers disciples avaient déjà remarqué cette particularité du dialogue¹ mais la question n'en reste pas moins actuelle.

De même l'autre question, difficile à trancher à cause de la quantité insuffisante des sources et malgré les résultats des œuvres² traitant des détails, des découvertes et des nouveautés méthodologiques des ouvrages mathématiques antérieurs, à savoir, ce que nous devons, dans les développements mathématiques, à *Timée*, à Platon ou à l'un de ses devanciers immédiats (éventuellement à un ami ou à un disciple). Ce problème se pose généralement lors de la datation des œuvres mathématiques avant Euclide: les théorèmes de Thalès et de Pythagore, ainsi que les ouvrages des mathématiciens de la fin du V^e siècle et du début du IV^e, dont Hippocrate, Hippase, Hippias, Archytas, Philolaos, Théodore, Théétète, etc., posent des problèmes chronologiques. Il est, par contre, hors de

¹ A ce sujet et pour les résultats des recherches philologiques antérieurs v. les chapitres préliminaires du livre monumental et d'une haute importance de A. E. TAYLOR (*A Commentary on Plato's Timaeus*. Oxford 1928). Du point de vue de notre sujet, il est particulièrement important l'article d'E. SACHS: *Die fünf platonischen Körper* (Berlin 1917).

² Parmi les livres des dernières décennies, mentionnons surtout les suivants: P. H. MICHEL (*De Pythagore à Euclide*. Paris 1950), B. L. VAN DER WAERDEN (*Erwachende Wissenschaft*. Basel—Stuttgart 1966), Á. SZABÓ (*Anfänge der griechischen Mathematik*. Budapest 1969) et, pour son aperçu populaire E. A. MAZIARZ—TH. GREENWOOD (*Greek Mathematical Philosophy*. New York 1968).

doute que la construction des proportions arithmétique, géométrique et harmonique ainsi que la découverte de la «quantité irrationnelle» (démonstration de l'immensurabilité arithmétique du côté et de la diagonale du carré) remontent aussi bien au V^e siècle que la discussion des problèmes géométriques qu'une planimétrie (au compas et à la règle) n'avait réussi à résoudre qu'approximativement, sans avoir trouvé une solution définitive (trisection de l'angle, quadrature du cercle, duplication du cube). Il est parfois même impossible de confronter la doxographie, de plus en plus désordonnée, avec les sources: c'est le cas de Théétète, considéré comme le grand clerc en fait de stéréométrie et dont la première appréciation un peu précoce est due à Platon.³

Dans les développements cosmogoniques-cosmologiques du *Timée* une première place revient à la stéréométrie. La définition des solides réguliers planièdres, pouvant être construits dans la sphère — considérée depuis longtemps comme solide parfait⁴ — est l'une des plus grandes réalisations «de l'âge d'or des mathématiques grecques». Un scholion d'Euclide dit ceci: Parmi les cinq solides réguliers, trois — le cube, la pyramide (= tétraèdre) et le dodécaèdre sont la découverte des Pythagoriciens, tandis que l'octaèdre et l'icosaèdre sont celle de Théétète.⁵ La dénomination de «solides platoniciens» vient du fait que c'est lui qui, dans le *Timée* en fait mention (Scholia in *Euclid. Element. XIII.*, ed. Heiberg, V. 654.). Le scholiaste ne tarde pas à ajouter que, sauf la systématisation, cette théorie d'Euclide n'enferme rien de nouveau par rapport au texte de Platon. Cette «systématisation» est loin d'être une mérite secondaire! Euclide, tout en s'appuyant sur le legs des Pythagoriciens et de l'Académie n'en a pas moins frayé le chemin aux développements stéréométriques du livre XIII: justement par la description des lois des solides réguliers, il a couronné ses découvertes géométriques et, sur le plan logique, c'est lui qui a décrit et enregistré les solides réguliers pouvant être construits dans la sphère et démontré (pour nous) le premier pourquoi leur nombre ne pouvait pas dépasser le 5.

Ce fait et sa démonstration ne sont pas inconnus même avant Euclide. L'auteur de l'*Epinomis* écrit ce qui suit: «Il faut, selon la vraisemblance, parler de cinq corps solides dont on pourrait tirer les figures les plus belles et les plus parfaites (des éléments physiques) . . . Or, s'il y a cinq sortes de corps, il faut affirmer que ce sont le feu, l'eau, en troisième lieu l'air, en quatrième lieu la terre, en cin-

³ V. mes études, comprenant également des références philologiques, sur Héraclite, *Acta Ant.* 20 (1972) 1—41, 291—340.

⁴ La grande diffusion de cette représentation se trouve prouvée par le fait que la perfection du «vivant» spécifique, ni physique, ni matériel, est illustrée, chez Parménide également (B 8) par ceci. Il n'est donc pas nécessaire de voir dans cette représentation quelque chose de spécialement platonicien (R. T. MORTLEY: *Plato's Choice of the Sphere.* REG 82 [1969] 342 et suiv.).

⁵ La valeur documentaire du scholion est quelque peu suspecte, puisque la surface pentagone du dodécaèdre est plus difficile de construire que ne le sont les faces des deux corps plus haut mentionnés (et dont les faces sont de même des triangles équilatéraux que celles du tétraèdre): cet ordre chronologique, historiquement, n'est pas vraisemblable.

quatrième lieu l'éther.» (981 B-C). L'auteur est inexact, car Platon énumère quatre et non pas cinq éléments (pour ceci, ainsi que pour l'attraction des éléments, il rappelle la physique d'Empédocle), le cinquième solide géométrique, le dodécaèdre, étant une sorte de réceptacle des êtres visibles; mais tout ceci ne change en rien l'essentiel mathématique-logique, c'est-à-dire, le fait qu'il mentionne cinq (pas plus et pas moins) solides réguliers.

Que ce soit Théétète, ou Timée (ou un autre Pythagoricien) ou Platon même qui ait trouvé les lois et le nombre des solides réguliers, de toute façon, la stéréométrie constitue la deuxième étape de la révolution mathématique; la première étant celle de la planimétrie, quand on avait découvert que, outre les nombres (les entiers), les racines (racines carrées) pouvaient également être mesurées et rapportées l'une à l'autre si on construit sur elles (comme côtés) des carrés où le multiple de 1 est la surface du carré exprimée en entiers.⁶ L'auteur de l'*Epinomis* ne cache pas sa fierté à ce sujet: «Or, la plus importante, la première est celle des nombres (= entiers)⁷ en soi, qui n'ont point de corps; toute la théorie du pair et de l'impair, de leur genèse, de leur puissance et de ce qu'ils communiquent de celle-ci aux êtres. Quand on la possède, vient immédiatement après elle celle qu'on appelle d'un nom bien ridicule, la géométrie.⁸ En effet, tous les nombres (= entiers et racines) ne sont pas par nature comparables (= commensurables) les uns aux autres, mais la possibilité de la comparaison devient manifeste quand on les traduit en surfaces; merveille qui n'est pas humaine, mais, si elle se réalise, divine, ainsi qu'il apparaît à qui peut la comprendre. Viennent ensuite les nombres élevés à la troisième puissance et (= donc) rendus homogènes à la nature du solide, ou bien sans rapport entre eux, mais entre lesquels un nouvel art, pareil au précédent, établit des rapports: ceux qui l'ont découvert par hasard l'ont appelé stéréométrie.» (990 C-E)⁹

⁶ V. la première partie de l'op. cit. de Á. SZABÓ (38 et suiv.) et mon mémoire cité. L'interprétation du *dynamis* en tant que «racine carrée», due à un malentendu de la partie 147 C-148 D du *Théétète* se rencontre dans des ouvrages très courants mais passés sous silence dans mon article, p. ex. E. A. MAZIARZ—TH. GREENWOOD: op. cit. 76 et suiv.; je dois mentionner ultérieurement l'interprétation de P.-H. MICHEL (op. cit. 455 et suiv.) qui me semble être la confirmation de mon interprétation.

⁷ Ceci est déjà une opération d'ordre supérieur de la logistique, ne faisant usage des nombres que pour la différenciation et le groupement des choses concrètes. Cf. *Gorgias* 451 B-C.

⁸ Cette moquerie vient de ce que la géométrie («la mesure de la Terre») avait, primitivement, des buts tout à fait pratiques, tandis que la géométrie abstraite des choses concrètes, comme le soulignent les légendes sur Euclide, ayant des méthodes mathématiques, n'est de nul usage direct.

⁹ La stéréométrie se place sur le sommet de toute la géométrie antique tandis que la planimétrie rend possible la construction (à la règle et au compas) des quantités (même périodes) de valeur de racine carrée, ne pouvant pas être exprimées, «dites» en nombres entiers ou en fractions et, où le processus même de construction est réversible (on peut construire de 2 le $\sqrt{2}$ et inversement), dans la stéréométrie, l'opération dont le résultat est le nombre élevé à sa troisième puissance (excepté naturellement les nombres 8, 27 ou 64 qui sont les troisièmes puissances d'un nombre entier, ils sont donc des «valeurs spatiales») se fait mentalement.

Comme dans la planimétrie la notion de «carrer le 2», valeur équivalente à la moyenne géométrique de 1 et 2^{10} (le nouveau carré est construit sur la diagonale du premier carré), est née du devoir de la duplication du carré, dans la stéréométrie on remarque le même point de départ: «l'énigme de Délos», la duplication du volume du cube. La solution théorique est analogue avec cette différence qu'ici la solution nécessite deux moyennes géométriques. Quant à l'identité du personnage trouvant la solution, la tradition n'est pas sans laisser de doutes: les noms d'Hippocrate de Chios, d'Archytas, de Ménechme, d'Eudoxe, de Helicon, d'Eudème et de Platon sont également mentionnés.¹¹ Du point de vue de l'histoire des sciences l'identité a moins d'importance que la datation. Il se peut que le problème même n'était pas inconnu à Héraclite non plus (cf. n. 3) mais la solution à deux moyennes géométriques n'apparaît que dans le *Timée*¹² lors de la justification des particularités géométriques des solides: feu : air = air : eau = eau : terre (32 B-C). Platon, en méditant la formule, la (ou les) possibilité(s) de l'union de deux choses distinctes¹³, définit la proportion

¹⁰ Pour sa démonstration visuelle la plus simple v. le *Ménon*. La diffusion du *tetragonismos* et un fragment d'Archytas (B 2) montrent que la façon de construire une période de longueur de racine carrée — médiété de deux périodes arbitraires — était bien connue. Ceux qui la connaissaient (par ex. la construction de la médiété de 6 et de 12) devaient également connaître, outre les théorèmes de Thalès et de Pythagore, ces règles-ci, d'où vient qu'une perpendiculaire menée de l'angle droit d'un triangle à l'hypoténuse est la moyenne géométrique de ces deux segments de l'hypoténuse (résultat de l'opération), donc cette règle qui prouve la proportionnalité des côtés homologues des triangles semblables et l'équivalence des angles aux côtés perpendiculaires.

¹¹ Cf. E. A. MAZIARZ—TH. GREENWOOD: op. cit. 80. et suiv.

¹² Ce devoir restait à résoudre mais sans l'espoir d'en trouver même une solution théorique. Outre Eratosthène, Nicomède, Héron, Dioclès, c'est Eutokios qui a poursuivi les recherches et a dit (cf. E. A. MAZIARZ—TH. GREENWOOD: op. cit.) que c'est plutôt Ménechme qui avait «dans une certaine mais très petite mesure», raison et non pas Archytas. Nous ne connaissons pas la (ou plutôt les) méthode(s) de calcul, ainsi je ne me permets pas de supposer plutôt de soupçonner ce qui suit. — Une approche la plus grande possible (la réduction, «l'exhaustion» — *exhaustio* — de l'excès entre les valeurs choisie et donnée) et l'application à la construction du lunule (*lunula*) appartiennent au domaine de recherche de la quadrature du cercle; il n'est pas exclu que, *pratiquement*, le côté du pentagone inscrit au cercle ($r = 1$) ait été construit de cette façon — ce que Platon et les autres mathématiciens exigeant toujours une justification spéculative, ne pouvaient aucunement admettre, $2(2 - \sqrt{2})$ ne diffère que par 0,003 de cette valeur qu'on a par l'application de la «section dorée», ou d'une façon analogue la valeur de $3\sqrt{2}$; la valeur de $\sqrt[3]{3} - \sqrt{2}$ est *presqu'*égale à celle-là. Cette méthode ne pouvait pas être généralisée, n'ayant pas une justification théorique.

¹³ Cf. R. J. MORTLEY: *The Bond of the Cosmos: a Significant Metaphor* (Hermes 97 [1969] 372 et suiv.). Dans la suite je ne m'en occuperai pas: je trouve que la question de savoir combien la cosmologie et la méthode du dialogue sont-elles platoniciennes ou combien viennent-elles de Timée n'est pas seulement inexplicable, en plus, elle est sans intérêt. Dans toute la philosophie de Platon respire de l'exigence de la systématisation, du groupement et de l'exactitude conceptuelle (pour ceci voir: R. S. BRUMBAUGH: *Plato's Mathematical Imagination*. Bloomington 1954), et les mathématiques servaient aussi bien cette exigence que le développement de la théorie des idées. Il est donc naturel que la multitude de variantes de visions pousse Platon à choisir le miraculeux 5 040 pour le nombre des citoyens de son Etat idéal ou à justifier à l'aide des spéculations (joueuses ou tortueuses?) que le tyran doit être 729 fois plus malheureux que le roi, etc. (*République* 587). L'apothéose du plaisir venant de la connaissance et par là même étant le plaisir suprême (*République* 585) signifie nécessairement l'apothéose des mathématiques, étant science pure.

géométrique (*analogia*) en tant que solution la plus belle, où le terme moyen (celui qui unit les termes antérieur et postérieur) et les deux «choses» sont inversement proportionnels (31 C).

Pour Platon, la stéréométrie est le comble de la géométrie (par ex. *République*, VII. 528 A-B), tandis que l'existence de la proportion, de l'harmonie et du rythme sont l'élément indispensable de la beauté, attribut du *cosmos*, image de l'idée parfaite. Dans sa philosophie anti-sensationnelle, le *Beau* est toujours subordonné au *Bien* ou il est son synonyme¹⁴ aussi bien sur le plan moral qu'épistémologique — les deux ne faisant qu'un seul. Ceci explique le rapprochement qu'il fait dans le *Timée* du *Beau* et de l'*Etre éternel* (28 A-B)¹⁵ et qu'il dit que le Monde — l'œuvre du Créateur, qui est le plus hautement cause — est la plus belle des choses qui sont nées (29 A) et qu'il est, ayant été pourvu d'intelligence, le plus beau et le meilleur (30 B), etc. La régularité fait partie intégrante de la beauté, et le vivant harmoniquement uni — œuvre du Créateur — est ce par-

Il passe pour un chef d'œuvre de la représentation de l'ironie socratique la scène où le Maître est en train de persuader Glaucon de l'avantage social de la communauté féminine en faisant allusion à la loi biologique du choix de partenaire. Glaucon approuve d'un air sérieux : «Ce n'est assurément pas, dit-il, une nécessité géométrique, mais une nécessité fondée sur l'amour, et dont l'aiguillon est peut-être plus piquant pour pousser et contraindre la foule !» (*République* 458).

¹⁴ Comme dans ses dialogues de jeunesse (par ex. le *Symposion*). La subordination, la dissolution de l'esthétique dans l'éthique, présentent une des particularités de la philosophie de Platon. L'unité archaïque — particulièrement apparente par rapport aux objets — du *bien* et du *beau*, commence à se désagréger dans la littérature archaïque tardive de manière que ce sera le sens éthique du *beau* qui va l'emporter (Theognis, Simonides). Lors de la qualification des objets, des produits humains (par ex. une maison), on distingue à peine quelque différence entre les deux adjectifs, tout comme dans notre usage, en parlant d'un «bon livre» ou d'un «beau livre», nous entendons presque la même chose (le premier porte sur le côté subjectif et le deuxième sur le côté objectif de la qualification, ou comme l'usage des mots *gut* et *schön* peut varier selon le patois, dans la même locution. Il est pourtant naturel que l'adjectif *kalos* garde son caractère sensuel tandis que l'*agathos* exprime une valeur morale (cf. *Timée* 88 C), chacun d'eux étant une réalisation de la *kalokagathia*. Cette différenciation vient du regroupement de la société, de la division des besoins et des idéaux ainsi que des approches différentes du rapport entre la communauté et l'individu; même si un usage analogue ait des sens différents (comme dans le cas du mot *sôphrosyné*: dans la littérature de l'époque classique, le mot *hédý* («doux») signifie le bien corporel, le *chrêston*, l'utile pratique et le *kalon* exprime à son tour le beau moral, tandis que dans les tragédies de Sophocle et surtout d'Euripide, leur opposition marque la confrontation des caractères et des concepts. Certains sophistes ont subordonné le *kalon* au *chrêston* en même temps que Socrate et (surtout) Platon inversement, pour mettre en relief le sens autonome du «beau». Cette absolutisation théorétique entraîne l'interprétation géométrique : en quel rapport qu'il s'agisse des mathématiques, elles sont importantes pour Socrate non pas en elles-mêmes, mais parce qu'elles sont la science proprement dite de la création des notions exemptes de contradictions (cf. *République* 337, *Théétète* 147). — Cette différenciation est présente également dans les usages différents du comparatif et du superlatif des adjectifs *agathos* et *kalos*, bien que la mise en valeur de ce phénomène ne soit pas absolue et parfois manque de conséquence. C'est normal, étant donné que la langue est plus spontanée et en même temps plus conservatrice que le classement scientifique. Pour Horace, la mort héroïque est aussi bien «douce» que doux sont le rire et le jaserment de Lalage et nous ne trouvons pas indigne ce mot d'être l'adjectif des substances «patrie» ou «mère» (dans l'orthographe hongroise les deux mots *douce* et *mère* s'écrivent en un seul ce qui souligne l'unité de la notion).

¹⁵ Pour l'anticipation d'Élée de la notion du «vivant» v. la troisième partie de l'op. cit. d' Á. SZABÓ (333 et suiv.).

fait (41 A-B) qui est garanti pour le cosmos ordonné par l'action divine des Formes et des Nombres (53 A-B). De cette pensée, dominant tout le monologue de Timée (par ex. 87 C: «Or, tout ce qui est bon est beau et la beauté ne va pas sans rapports réguliers [*ametron*])» naît la conception épistémologique, l'union de la déification pythagorocienne des nombres et de la théorie de *methexis* platonicienne (39 B), l'orientation de la véritable science vers la connaissance de l'absolu intellectuel, la perception des idées par rapport à quoi un exposé sur un haut niveau des dissertations scientifiques¹⁶ n'est plus qu'une «récréation raisonnable» (59 C-D).

L'exactitude, les proportions, la raison et l'harmonie — éléments de la perfection — se trouvent sans cesse accentuées par Timée (par ex. 56 C, 69 B). La première partie de son discours, ayant un caractère strictement scientifique, sauf les données concrètes dans le domaine de la cosmologie, n'enferme rien de neuf par rapport à d'autres doctrines mystiques de la création du monde, à la théorie des idées ou bien à la méthodologie de Platon. D'autant plus importantes sont les thèses mathématiques de Platon-Timée expliquant la formation et la structure du monde empirique qui est l'image de l'être parfait et idéal, mais imparfait de par sa hétérogénéité et parce qu'il devient toujours et soumis à des lois bien déterminées (37 D et suiv.).¹⁷

Sur les plan thématique et méthodologique, l'illustration mathématique de la vision cosmique se divise en deux parties. Dans la première (34—36 C) Timée fait le récit de la formation de l'Ame du Monde et des proportions de mélange et de division dont le Dieu avait fait l'usage en la créant. De la substance indivisible (*usia*) et de la substance divisible, inconstante et qui est dans le corps, il avait composé, entre les deux, en les mélangeant, une troisième sorte de substance. Puis, il a combiné toutes trois en une forme unique, et ce nouveau mélange, il l'a partagé. Au tout, il a pris une unité, puis, suivant une médiété, plus précisément, les termes de deux médiétés (séries géométriques): 1, 2, 3, 4, 9, 8, 27.¹⁸ Après cela, il a comblé les intervalles, selon la «moyenne harmonique»

¹⁶ En cela aussi, il suit Parménide qui, lui aussi, expose l'explication consciemment pseudo-scientifique du «monde perceptible des illusions» dans la partie finale (B 11—19) de son œuvre (poème didactique).

¹⁷ Ce que Platon devait savoir pour pouvoir créer sa cosmologie ! Évidemment tout ce que les mathématiciens de son époque — pour qui l'Académie présentait la Mecque des sciences — savaient. Pour la définition des cinq solides réguliers, il devait connaître les démonstrations les plus compliquées de la planimétrie plus simple par rapport à la stéréométrie, ainsi p. ex. la règle de la construction du pentagone (les surfaces du dodécaèdre sont formées par des pentagones, et nous avons également un pentagone en coupant l'icosaèdre aux bases ou parallèlement à ces bases des pyramides concourant à son sommet) ainsi que la loi mathématique des ellipses, des orbites des miroirs simples et concaves mais la physiologie et la médecine contemporaines également. Aperçus monographiques: CH. MUGLER: Platon et la recherche mathématique de son époque. Strasbourg 1948, A. WEDBERG: Plato's Philosophy of Mathematics. Stockholm 1955.

¹⁸ N'étant pas encore expliqué pourquoi le 9 précède le 8, on est réduit aux hypothèses: il se peut que cela sert un plus fort ralliement des deux séries ou bien que ce soient les deux nombres élevés à la troisième puissance («valeurs spatiales») qui terminent la série unifiée. Au point de vue du développement, l'ordre est indifférent.

et la moyenne arithmétique: $3 : 2$, $4 : 3$, et $9 : 8$ et l'intervalle restant était défini par le rapport $256 : 243$ qu'il avait gagné par la division de $4 : 3$ par le carré de $9 : 8$. Tout ceci n'est pas nouveau. Ces rapports étaient déjà connus par les mathématiciens de la fin du V^e siècle (dont Philolaos) et appliqués à la théorie musicale. La division en deux, la formation par étapes, et la mise en action de ces nouveaux mélanges suivant leur nature originale devaient être conçues conformément aux connaissances (et aux suppositions) de l'astrologie de l'époque. La science, faisant des observations et, les réduisant en système, devait, pour un moment, se glisser dans le domaine des spéculations, n'y laissant que la trace de la loi de dynamique des Planètes (39 C), pour céder la place à d'autres sujets de discussion: la réglementation de la dynamique des éléments matériels (ceci est nécessaire pour le maintien du calme des voies de l'Ame), nés dans une étape postérieure de la création (43—44), les problèmes de sensation et d'ordre dialectique qui sont en eux-mêmes très importants (par ex. au sujet de l'explication de l'espace) mais tout à fait indifférents du point de vue de l'ordre mathématique du monde.

Les mathématiques cosmologiques sont reprises lorsque Timée traite la définition par formes et par nombre des corps élémentaires du monde empirique (53—56 C). A la méthode arithmétique des parties expliquant la création de l'Ame, est opposée une méthode géométrique conformément à la représentation matérielle des corps élémentaires. La notion de la «beauté géométrique», bien que très proche de celle de la «beauté arithmétique», a quelque chose de spécifique.

La notion de la «beauté» des nombres est l'enfant des observations et de la pratique. Il est certain que la dénomination de «nombre bien ajusté» (*arithmos artios*) de 2 et des nombres multipliés par 2 (nombres pairs) résulte de l'observation des organes pairs dont la conservation est la marque de la bonne santé, tandis que les impairs doivent leur nom «nombre superflu» (*arithmos perissos*) au groupement des nombres naturels où la moindre unité naturelle semblait être un couple de nombres.¹⁹ Il est presque certain que c'est le nombre des doigts qui a donné naissance à la formation de la numération décimale. Le calendrier était composé de bons et de mauvais jours, considérés comme fastes et néfastes, selon les observations météorologiques (cf. Hésiode) et les nombres marquant les jours néfastes avaient une force superstitieuse (comme par ex. le 13). La pra-

¹⁹ En ce qui concerne les organes, il suffit de penser à notre usage: les deux passent pour un seul; si un œil ou un bras manque, en hongrois on dit qu'il manque la moitié des yeux ou des bras. — Plus compliquée est la qualification linguistique des nombres pairs et impairs. Prenons pour exemples ces derniers: (pour moi) il n'est pas clair pourquoi ils sont classés, dans le système des couples d'opposés des Pythagoriciens, parmi les valeurs positives (Arist. *Métaph.* 986 a). Chez nous, le mot *impair* exprime quelque chose de drôle ou de particulier dont le caractère positif ou négatif est déterminé par le contexte entier (par le substantif qu'il accompagne); le mot anglais *odds* a aussi le sens avantageux, tandis que les mots français *impair* et l'allemand *ungerade* signifient quelque chose d'irrégulier ou de faux. Ce qui est certain c'est que dans l'arithmétique grecque le *dyas* est la forme élémentaire et convenable du groupement.

tique sociale n'était, elle non plus, sans influencer la qualification de certains nombres ou des représentations cosmogoniques numériques, y compris quelques unes des représentations mythologiques dans la dualité et la trinité.²⁰ Mais, évidemment, on n'est pas toujours à même de découvrir l'origine des nombres «bons, beaux, et parfaits» et de leurs antonymes²¹ et, ayant perdu leurs rapports et leurs fonctions originaux — qui, même naïfs, n'en sont pas moins scientifiques — ils subsistent tout en conservant un sens figuré, dans la conscience superstitieuse ou dans les contes.²²

Ce processus historique a pour conséquence la naissance de la mystique des nombres et de l'application magique de certains d'entre eux, notamment de ceux qui, pour une raison ou pour une autre, se sont distingués par leurs particularités et constituaient les mystères des mages. La science mathématique s'élève contre la conception mythico-mystico-magique des nombres en démontrant, par des arguments rationnels, la spécificité d'un nombre jusque-là déifié et sans être prouvé. (Bien que cette opposition ne soit pas acte prompt, plutôt le résultat de la différenciation de la magie et de la science, comme dans le cas des Pythagoriciens.) Le 10 continue à être «nombre parfait», mais cette qualifica-

²⁰ La cosmologie et la vision cosmique de la Mésopotamie sont caractérisées par la dichotomie au principe dualiste; chez les Grecs comme dans la cosmologie mongole, tous les deux principes, le dualisme et la trinité, sont présents.

²¹ Parmi les nombres «particuliers et irréguliers» ce sont les nombres primitifs qui ont la majorité, mais certains d'entre eux (voir la note suivante) sont dotés d'une force «miraculeuse». Pour exemple, mentionnons d'entre les pairs le 12 qui (par des raisons astrophysique, sociale ou n'importe quelle autre raison, incompréhensible pour nous) exprime chez les peuples les plus différents quelque chose de puissant, de nécessaire ou de faste; les dieux olympiens, les fils de Jacob, les apôtres, les œuvres d'Héraclès, les éphèbes sacrifiés de Troie, les jours de la diffamation du cadavre d'Hector (y compris le jour de l'expiation), les haches d'Odysse, la division de la musique, de la corde, les chants de l'Énéide, les oiseaux de bon augure, les lois de Moïse, sont tous au nombre de 12. Il existe encore plus d'exemples illustrant la force magique de 10.

²² Les jours de la création, les villes se disputant l'honneur d'avoir donné naissance à Homère, la botte de sept lieues, les Sept Dormants, les fleuves fabuleux, l'expression hongroise «au-delà des sept fois sept pays», les années de stérilité et de prospérité, les sages, les méchants et les nains, les peaux du renard, les portes de Thèbes et les collines de Rome, le dragon à sept têtes, les sacrements et les péchés capitaux, le chandelier à sept branches des Hébreux, les ducs hongrois conquérants, les sons de la gamme, les *artes liberales*, sont au nombre de sept; l'énumération sans choix veut illustrer la diffusion de l'application de la force magique de ce nombre et la multitude de causes (mal connues de nous) formant l'imagination. Cf. les expressions: sous sept verrous, sous sept sceaux, les sept épreuves, jusqu'au septième degré, etc. Encore plus confuse est la mystique des nombres du Moyen Âge. Les Grecs (non pas les «Grecs» en général, mais les grands de la pensée rationnelle) ne se contentent pas de se rendre compte du caractère sacré et magique d'un nombre, ils cherchent à trouver — parfois d'une façon naïve — une explication fournie par le *logos*. Aristote se moque de certains de Pythagoriciens expliquant la ressemblance essentielle de chaque formation par le nombre 7 (*Métaph.* 1092 a) bien que Philolaos ait tout fait pour justifier le mystique, d'une façon mathématique: sa doctrine consiste à prouver (à ce qu'en témoignent les sources, généralement peu sûres, mais concordantes dans leur ensemble, VS 44 B 20) que parmi les premiers dix nombres (excepté naturellement le 1) le 7 est le seul n'étant ni le produit («enfant») d'un nombre par un autre, ni ne peut produire («engendrer») par la multiplication d'un autre, un troisième nombre, il est donc comme la Nikè vierge et orpheline de mère et, en plus, il est duc, commencement, dieu, etc. Cet exemple, qui nous fait sourire, montre, d'une façon frappante le monde pythagoricien, unissant mystique et raison.

tion est d'ores et déjà justifiée: il est la somme des quatre premiers membres de la ligne des nombres naturels. La notion des «nombres parfaits» et des «nombres amicaux»²³ se forme, elle aussi, d'une *inhérence*: il faut connaître et pouvoir exactement définir le rapport d'au moins deux éléments pour qu'on ait le droit de nommer *régulière*, donc *belle* la corrélation des quantités (des nombres) originelles. Plus complexe est le rapport des éléments, plus la règle qui en résulte est nouvelle et simple, plus la démonstration mérite d'être appelée «belle».²⁴ Ce processus n'a rien à voir avec l'expérience perceptive relevant de l'empire de la pensée, tournant le dos à la réalité directe, mais, d'une manière indirecte, servant la plus profonde connaissance du monde empirique.

²³ A ce sujet, v. l'aperçu de B. L. VAN DER WAERDEN: op. cit. 160 et suiv., 180 et suiv. — La citation biblique (loc. cit. 51 et suiv.) de la valeur π est un exemple classique illustrant la consécration magique des grandeurs ne pouvant être calculées qu'approximativement et qui sont (ou on les croit) impossibles à expliquer rationnellement, comme cette légende sur la divulgation du mystère de la $\sqrt{2}$, «du nombre irrationnel» remonte à une origine magique. Le besoin des explications logiques est caractéristique de toute la pensée grecque antique — non seulement des Pythagoriciens de la haute époque appelant les nombres pairs féminins, les impairs, masculins, et le 5 (la somme du premier pair et du premier impair de la suite des nombres sans compter le 1) est le symbole du mariage, et de Plutarque également qui donne au mystère du nombre 17, sacré dans le calendrier égyptien à cause du jour de la mort d'Osiris et considéré comme terrible par les mythologies, l'explication suivante: les nombres 16 et 18 sont les seuls à exprimer un tétragone dont la circonférence et l'aire sont les mêmes (ce sont le carré aux côtés de 4 et le rectangle aux côtés de 3 et de 6), le 17, à son tour, se place entre eux et par la violence de la proportion dite *epogdoos*, il crée une irrégularité (*Sur Isis et Osiris*, 42). Il n'est sûrement pas besoin d'insister sur le fait que la pensée des Pythagoriciens est caractérisée par l'association de la vision mystique et de la raison, tandis que Plutarque (et encore mieux les mathématiciens et philosophes appliquant une logique beaucoup plus stricte), par l'utilisation de la raison dégagée des mythes.

²⁴ Si les Grecs mettaient de la proportion pas plus qu'entre deux nombres (grandeurs), on ne sait pas pourquoi l'une des proportions (*logos*) est «plus belle» de l'autre (par exemple lors de la qualification des proportions 2 : 3 et 3 : 4) sauf pour les proportions de 1 et de ses multiples dont surtout la 1 : 2, proportion très naturelle du point de vue de l'acoustique. Par contre, en découvrant une analogie (*analogia*) entre trois grandeurs, ils pouvaient aisément argumenter pour la proportion de l'une des séries (progressions): comme dans le cas des séries composées par l'interpolation d'une proportion ou encore mieux, de deux médiétés (comme par ex. dans le *Timée*) ou bien pour le triangle rectangle aux côtés de 3, 4, et 5, illustrant par des nombres entiers le théorème de Pythagore (NB: Platon avait bien le droit de nommer le plus beau ce triangle-ci; dans la suite nous allons voir pourquoi son choix s'était-il fixé sur l'autre). Les proportions dont les termes, dans un rapport différent, donnent naissance à une autre, sont considérées comme encore plus belles. Si les termes de la série 6, 9, 12 (où le 9 est la moyenne arithmétique) sont ceux d'une autre série dont le quatrième terme est encore inconnu (6 : x = 9 : 12) et, ayant trouvé la solution (x = 8) on compose une nouvelle proportion (6 : 8 ou plutôt 3 : 4) nommée aussi «moyenne musicale», celle-ci pouvait être considérée comme la plus belle (p. ex. Iamblique). — Et qu'est-ce qu'il y a avec la «section dorée» dont les termes permettent des variations encore plus compliquées («plus belles») et dont voici la formule: a : b = b : (a + b)? Et Euclide, qui, selon les sources était le premier à formuler la règle de la proportion et à l'appliquer à la géométrie (lors de la construction du pentagone régulier), pourquoi ne l'avait-il pas nommée «la plus belle»? Parce qu'il était exempt de tout penchant mystique et n'avait rien de ce pathos «romantique», tellement caractéristique de *Timée* et de Platon. En ce qui concerne l'application aux beaux-arts (et surtout à l'architecture) de la «proportion dorée», elle est pure invention: on ne la trouve que sporadiquement, comme pour ainsi dire, par hasard et, surtout sur des éléments architecturaux qui sont, au point de vue de l'esthétique, de second ordre, et le Parthénon que l'on aime citer en exemple, n'est aucunement construit sur ce principe-là.

L'histoire des notions «beauté, perfection» géométriques est analogue. Le point de repère était, ici aussi, la qualification anthropocentrique des lignes, des figures et des corps observés (vus): ce sont les données physiologiques de l'homme qui invitent à appeler naturelles, nécessaires et souhaitables la verticale et la surface, divisée, par cette même verticale, en deux parties symétriques; la symétrie dans la structure de nombreux êtres vivants ou de cristaux est évidente; c'est notre sens de l'équilibre qui exige l'horizontale; ce sont le disque du Soleil et de la Lune étant dans son plein et l'enroulement de l'eau qui font que la forme circulaire nous est naturelle, les feuilles et les pétales des fleurs ou quelque structure animale (par ex. la cellule des bâties) nous habituent aux polygones réguliers plus complexes, tandis que la goutte ou le ciel, à la sphère, etc. Au cours du travail, le goût philogénétique de la beauté et de la régularité est devenu conscient: la bonne qualité des paniers, des cruches ou des roues est aussi bien nécessaire que de disposer carrément les murs de la maison ou de veiller à ce que le mur et le sol forment un angle droit, etc. Il est donc évident que le goût de la beauté géométrique s'est formé à la suite des observations d'une part et au cours du travail, de l'autre, et que les épithètes *bien* et *beau* ainsi que leurs synonymes, ont un sens analogue non seulement dans la langue grecque archaïque, mais également dans notre langage quotidien.²⁵

Il y a beaucoup d'exemples illustrant le fait que c'est le désir de «l'agréable» (sur un niveau bas, dans un sens purement physiologique: en tant qu'une multitude d'excitations arrivant aux organes en quantité et en qualité optimales et qui intriguent sans épuiser) et de «l'utile» fonctionnel qui *jette les bases* du goût esthétique qui, en tant que reflet intellectuel et affectif des phénomènes de la réalité matérielle, défini par des principes sociaux et (en second lieu) personnels, élément actif et formateur de l'histoire et de l'homme, se développe en une forme de conscience relativement autonome. Un attribut de «l'enfance normale de l'histoire» est que la régularité y soit considérée comme norme esthétique et que les principes concrets, la pratique de l'*harmonie* et du *rythme* s'y varient à l'intérieur de ce principe et de cette exigence les plus généraux. Ce n'est pas seulement à la musique, «art mathématique» par excellence, que la régularité est imposée, mais, aux beaux-arts et, dans une certaine mesure, à la littérature également. Ce contrôle intellectuel se trouve exprimé dans les phases de la qualification géométrique de la beauté.

Les savants, à la recherche des règles des rapports, en comparant des quantités mesurables par le temps, la ligne, le plan ou l'espace, considèrent, presque spontanément, comme régulier et idéal ce qui est justifié par la pratique²⁶ et ce que la perception trouve bon -- parmi les figures planes tel est, par

²⁵ Outre les exemples ci-dessus cités (n. 14), retenons la survie de l'adjectif *kalos*, ayant originairement signifié «beau»: dans le grec moderne, il a uniquement le sens «bon».

²⁶ Prenons deux exemples illustrant le fait combien la formation et le développement du «champ notionnel» d'un mot sont compliqués et difficiles à suivre et sous quel effet ont-ils lieu:

ex., le carré, étant beau de par son parallélisme, l'égalité de ses côtés et l'orthogonalité, ou le cercle dont la particularité vient de sa symétrie et de son caractère fermé; parmi les corps, ce sont le cube et la sphère qui sont hautement estimés.²⁷ Dans cette étape du développement on remarque l'appréciation de l'achèvement du triangle équilatéral et ceci, malgré l'absence du parallélisme des côtés; l'égalité des côtés et des angles le place, à l'intérieur du genre, au premier rang; ceci explique le choix qui s'est fixé sur lui: dans la figure tetractys le 10 «parfait» est exprimé géométriquement par ce triangle-là.²⁸

L'affirmation visuelle de la régularité (donc de la beauté) est, de par sa nature, insuffisante (le contrôle de la régularité du cube se fait, lui aussi, tout spontanément à l'aide des mains) et les oreilles ne sont pas suffisantes, elles non plus, pour préciser les rapports de hauteur des sons. Il est donc nécessaire que la raison pure, indépendante des impressions sensuelles, se mêle à la recherche de la régularité et des règles géométriques. Lors de la mathématisation de la géométrie, dans la deuxième étape du développement, au moment où la question de savoir si un plan ou un cube plaisent-ils à l'oeil ou non, est passée au second plan puis est devenue indifférente, il ne reste qu'un seul critère, la justification de la raison. Désormais, il n'y a qu'une seule chose déterminant la régularité (la beauté) d'une figure plane ou d'un corps, notamment la question de savoir si le rapport (la proportion) de ses éléments forme-il ou non une (des) règle(s); particulièrement beaux ou parfaits sont cette figure ou ce corps dont les proportions compliquées peuvent être définies comme rapport parfait ou bien dont les proportions présentent des rapports nouveaux.²⁹

a) le sens primitif du mot *orthos* est *droit*. Si quelqu'un a labouré dans les champs des sillons droits, on a dit de lui: il a exécuté un labour *convenable* suivant une voie *juste*; si, ce même homme, a manié la charrue *de travers*, pour prendre *injustement* une pièce de terre au voisin, il a agi selon la *justice de travers*. Désormais, l'adjectif *orthos* signifie la ligne droite, la justice et aussi l'homme honnête (cf. «homme droit»). Ce même adjectif a un rôle particulier dans la géométrie: la *gônia orthé* marque l'angle droit dont les côtés sont perpendiculaires de la même façon dont la construction exacte d'une maison l'exige (cf. notre texte), et la solution étant par là considérée comme juste; le sens du mot se développe du concret dans la direction de l'abstrait mais c'est déjà une direction différente.

b) le sens de l'adjectif *tetragónos* est *quadrilatéral* marquant les figures planes quadrilatérales, puis uniquement le carré, considéré comme le tétraèdre parfait. La perfection est exigée non seulement par la géométrie mais par l'éthique maximaliste également; c'est de cette façon dont s'est formé le sens un peu grotesque de «l'homme carré»: «Ses bras, ses jambes, son esprit furent créés carrés sans reproche» (Simonidès, fragment 37, 1 et suiv. ed. Page).

²⁷ L'agrément des figures planes et des solides s'explique par le fait que nos organes, ces outils de mesure, transmettent à la conscience les impressions d'un état calme et équilibré. Dans le cas où le contrôle simultané des organes (par ex. la vision et le toucher d'un corps régulier) ou bien le contrôle mécanique de la perception justifient l'impression directe, le plaisir que nous ressentons ne fait qu'accentuer l'agrément de la vision.

²⁸ L'interprétation des nombres en tant que produits ou, sur le plan géométrique, la représentation de deux perpendiculaires — deux côtés d'un quadrilatère rectangle, se rencontre chez les Pythagoriciens de la haute époque. De là vient la représentation du produit de deux nombres en tant que «nombre plan» et du produit de trois nombres en tant que «nombre spatial».

²⁹ Pour la représentation des nombres et surtout pour les nombres *gnómon* voir VAN DER WAERDEN: op. cit. 162 et suiv. — La notion de la beauté géométrique s'éloigne de plus en

Pour Platon, le Pythagorisme, regardant les choses comme des nombres et leurs connexions comme des rapports de nombres (proportions), représente un moyen de preuve de sa propre conception du monde (de la théorie des idées): la perfection de l'œuvre du Créateur se trouve justifiée par une démonstration mathématique, donc objective et rationnelle; la nature des portions de l'âme et des «images» (choses matérielles nées des éléments matériels et de leurs mélanges) ainsi que la loi divine, régulateur suprême du cosmos, sont déduites des proportions mathématiques. Les spéculations mystiques ne seront jamais scientifiques, même pas par une démonstration mathématique. Les spéculations cosmogoniques du *Timée* sont naïves par rapport à la science de l'époque et, en elles-mêmes, sont contradictoires.

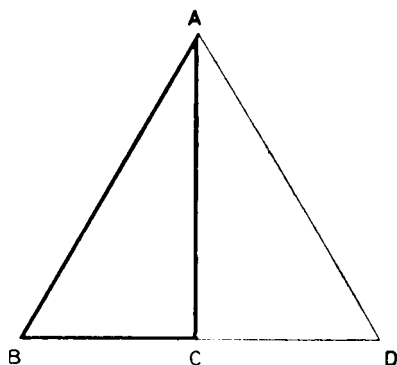
En examinant la composition des choses matérielles et en expliquant la structure des quatre éléments conçus comme des solides, selon leurs caractéristiques stéréométriques, Platon choisit un mode de proportionnement tout différent de celui des chapitres précédents. Outre la règle employée à la description de la formation (divine) de l'âme et qui consistait à relier deux séries géométriques et cette théorie de «deux médiétés» illustrant le rapport des éléments matériels, il reprend également son hypothèse sur la ressemblance des surfaces (triangles équilatéraux) des quatre corps réguliers et sur les façons différentes dont ces triangles peuvent s'accoler; le cube, composé de carrés (forme de la Terre, élément «le moins mobile») est différent des autres corps réguliers (54 C-E).³⁰

plus de la visualité et les principes de la perfection ont, eux aussi, changé. Contrairement à la conception de la géométrie classique, pour laquelle le tétragone parfait est le carré, Pappus au IV^e siècle essaie de prouver, d'une façon assez compliquée, la perfection d'un quadrilatère, de toute façon irrégulier et difforme (loc. cit. 474). — L'examen historique du rapport de la régularité et de la beauté que le présent article tend à éclaircir, pourrait servir également la recherche des arts modernes et de l'esthétique contemporaine. A ce sujet v. entre autres, FR. POGÁNY: Lépték a városépítészetben [Echelle dans l'urbanisme] (Magy. Építőműv. 1976. I. 54 et suiv.) et J. BAKOS: Lára és geometria [Lyre et géométrie] (Hévesi Szle., IV. 1976, I. 46 et suiv.).

³⁰ Les «solides platoniciens», par leur nombre et par leurs formes, sont identiques à ceux dont la régularité et le nombre étaient justifiés par Euclide. Les solides — il s'agit certainement de ceux qui peuvent être inscrits à la sphère — de la sphère cosmique étaient, à ce qu'il semble, définis par Philolaos également au nombre de 5 (VS 44 B 12) mais sans explication précise. D'autant plus frappant est le fait — si l'on peut croire aux sources néopythagoriciennes (*Theologumena Arithmetica* = VS 44 A 13) que Speusippe, neveu de Platon et son successeur dans l'Académie, fait mention de quatre solides réguliers (pyramides) qui, en plus, ne répondent pas, sauf le premier, aux critères: a) pyramide, dont la base est formée d'un triangle équilatéral, donc le tétraèdre, b) pyramide dont la base est un carré, c) pyramide dont la base est un demi carré (triangle rectangle isocèle), d) pyramide dont la base est un demi triangle (triangle rectangle scalène dont les angles sont de 30, 60, 90°). Ce dernier est identique à ce que *Timée* nomme le plus beau et puisque, dans son commentaire au livre I d'Euclide, Procle fait la description du demi carré et du demi triangle en préliminaire à l'interprétation des dialogues de Platon, A. E. TAYLOR conclut que le demi triangle classé chez Speusippe au troisième rang (le premier est le triangle équilatéral, le deuxième est celui qui naît lors de la division du carré selon sa diagonale et le troisième est celui-là, justement à cause de la négligence du principe de la régularité) est nommé «le plus beau» dans le dialogue à cause de l'observance de la tradition (op. cit. 370 et suiv.). Cette supposition ne manque pas de logique. En effet, ce triangle-ci — de par la proportion 1 : 2 : 3 des angles — est le plus régulier parmi les irréguliers et rien de plus. Tout le con-

La régularité, la symétrie, et l'harmonie du cosmos sont déduites (ou plutôt, illustrées) par l'identification des corps réguliers aux quatre éléments et ceci, selon leur «mobilité» et l'ordre de leur naissance: la première espèce de solides est le feu tétraèdre, la deuxième est l'air octaèdre, la troisième est l'eau icosaèdre et, la quatrième est la terre cuboïde. La description stéréométrique des solides se limite à l'indication du nombre de leurs surfaces, de leurs angles solides et, de leurs plans formant les angles solides, de la mesure de l'angle solide du tétraèdre (55 A-C) ainsi que des moyens dont ces corps réguliers composés de triangles isocèles, petits ou grands, peuvent se résoudre l'un dans l'autre. En examinant les «quatre solides les plus beaux» — plus exactement les trois, le cube étant spécifique — il met l'accent, d'une façon naturelle, sur la démonstration de la perfection géométrique des surfaces planes, puisque c'est elle (la ressemblance des triangles équilatéraux) qui classe le tétraèdre, l'octaèdre et l'icosaèdre dans un seul groupe. Le dodécaèdre, composé de pentagones, d'une autre sorte de plans et le cube, devaient être exclus de ce groupe pour pouvoir retenir la conception des quatre éléments. Or, Platon aurait pu, dès ce moment-là terminer l'illustration de la beauté: ayant appris que les corps sont, dans trois des cas, composés des triangles les plus réguliers (équilatéraux et équiangles) et, dans le cinquième, d'un tétragone le plus régulier (du carré), la beauté des quatre solides réguliers (et celle des figures planes également régulières qui les comprennent) est d'ores et déjà évidente.

Cela ne suffit pas à Platon (ou à Timée). D'abord il classe les triangles, éléments de n'importe quelle figure plane rectiligne, en en formant deux groupes: deux genres de triangles rectangles construits par le traçage de la hauteur, dont l'un est formé des triangles isocèles, l'autre des triangles scalènes. Puis il admet que parmi les triangles rectangles scalènes il y en a un qui est *le plus beau*, et ce triangle sera celui avec deux desquels peut se former (au plus long côté de l'angle droit) un triangle équilatéral (53 C—54 A). Sur la figure:



texte est tellement pénétré d'un mystique naïf par rapport à la logique du *Timée* et le choix des quatre solides est tellement opposé à la théorie de Platon qu'il ne paraît pas vraisemblable que Speusippe en soit l'auteur.

Il ne dit pas pourquoi le triangle ABC est le plus beau, triangle *qui n'a rien à voir avec la beauté visuelle* et qui, *du point de vue de la symétrie* et par rapport au triangle équilatéral, *paraît difforme* ayant des côtés et des angles différents. Il donne pour excuse que sa préférence demanderait une longue explication mais qu'il ne disputerait point la récompense à qui pourra découvrir et démontrer la beauté du triangle préféré (54 B). Il ne tarde pas à ajouter que ce triangle n'est pas uniquement la moitié du triangle équilatéral, il a ses caractéristiques à lui: il est ce triangle rectangle dont le plus grand côté de l'angle droit, exprimé en carré, est le triple du carré construit sur l'autre côté de l'angle droit. En connaissance du théorème de Pythagore, c'est évident: si la période AB (l'hypoténuse) est le double de la période BC, présentant 1, l'excès de leurs carrés sera le carré (3) construit sur le plus grand côté de l'angle droit (AC). Bien que cette nouvelle définition ait cet avantage que le triangle ABC pourra désormais être considéré comme autonome et non pas comme un élément de quelque figure plane, l'énigme n'en reste pas moins inexplicée.³¹

Répétons-le: la découverte de la beauté du triangle ABC constitue un problème autonome, elle n'est aucunement liée à l'analyse stéréométrique des corps réguliers, exigeant plutôt la démonstration de ce que le triangle ABD doit être de ceux dont sont constituées *nécessairement* les surfaces du tétraèdre, de l'octaèdre et de l'icosaèdre (tous étant des corps réguliers). Mais ce n'est pas la seule chose que Platon-Timée nous doit: il se contente de l'énumération des cinq solides réguliers parce que leur nombre et leur démonstration stéréométrique n'étaient pas inconnus de ses auditeurs, mais la description d'une nouvelle construction possible rend la nature du triangle élémentaire ABC encore plus énigmatique.

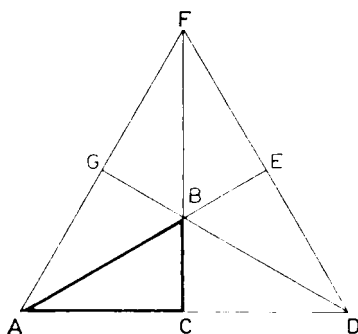
Lors de sa description réitérée, il souligne, et à juste titre, que l'hypoténuse (AB sur notre figure) a la longueur double de celle du plus petit côté de l'angle droit (BC). Et si deux de ces triangles-là s'accolent d'une autre façon, notamment selon la diagonale d'un quadrilatère, et cette opération est renouvelée trois fois, de manière que les hypoténuses et les plus petits côtés des angles droits viennent coïncider en un même point, il naît un triangle équilatéral, six fois plus grand du premier. (V. la figure p. 419.)

D'abord, nous avons accolé le triangle BCD égal au triangle ABC, puis le paire de triangles BDE et BEF et, enfin, les BFG et AGB. Nous avons procédé à l'accolement toutes les fois au plus petit côté de l'angle droit, et le point de concours des plus petits côtés de l'angle droit et des hypoténuses était le B.

³¹ Il s'ensuit du caractère de l'énigme et de l'esprit de l'Académie que Timée pouvait, en ce qui concerne la solution (ou les solutions) compter sur son audience. Lors d'une comparaison des problèmes arithmétiques et des méthodes de démonstration de la stéréométrie d'une part et de l'énigme de l'autre, celle-ci est une bagatelle. Il est encore plus important que l'énigme devait avoir une telle solution qui ne surpassait pas les connaissances de l'audience. En d'autres termes, elle ne devait contenir rien qui passait pour une découverte, mais était la variante joueuse d'une démonstration d'un théorème déjà prouvé.

Le nouveau triangle est forcément équilatéral (ADF) et six fois plus grand du triangle ABC.

Ce nouveau triangle équilatéral constituera une surface du tétraèdre, de l'octaèdre et de l'icosaèdre. Qu'il en soit ainsi, cela ne change rien au principe mathématique, ce triangle étant de même équilatéral que le triangle ABC. Il n'est pas du tout évident pourquoi ce nouveau processus de construction, cette désagrégation compliquée d'un triangle équilatéral, si, pour avoir une image des faces du «feu», de «l'air» et de «l'eau», il est nécessaire que les petits triangles nés lors de la désagrégation s'accolent une deuxième fois. Mais Timée-Platon, à ce



qu'il semble, insiste sur l'importance de cette construction spéciale, puisque, ayant terminé la description de la désagrégation et du groupement (54 D-E), se met à analyser les corps réguliers en soulignant cet attribut de l'icosaèdre: «(la troisième espèce) est formée par le groupement de cent vingt des triangles élémentaires (55 B)», de manière que le triangle «élémentaire» ABC sera doublé (de cette opération naît le triangle ABD), puis cette figure plane sera triplée (d'où provient le triangle équilatéral ADF, la face du solide), puis, comme le demande la nature de l'icosaèdre, cette opération sera renouvelée par vingt fois. Donc, la loi de multiplication de la construction du corps, est: $2 \cdot 3 \cdot 20$, ou, si l'on veut: $2 \cdot 60$.

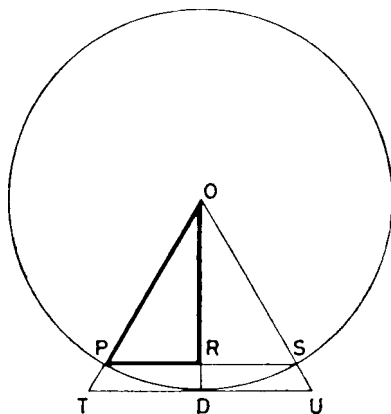
Ce qui explique peut-être le mystère de la désagrégation et du groupement, d'ailleurs indifférent du point de vue de la «beauté» des corps réguliers, c'est que le point de concours des triangles élémentaires est en même temps le centre des cercles pouvant être inscrit et circonscrit au triangle ADF: dans le premier cas, le rayon du cercle est la période BC (ou bien BE et BG), dans le deuxième, la période BA (ou bien les BD et BF de la même longueur).³²

Dans la suite, nous voudrions prouver que cette construction, indifférente au point de vue stéréométrique, ne l'est pas du tout quant à l'explication du

³² Ce fait était déjà constaté par les commentaires (p. ex. A. E. TAYLOR: op. cit. 374) sans que l'attention ait été accordée au rapport reliant ce fait à la solution de l'énigme.

L'hypoténuse (KD) du triangle rectangle KHD, selon le théorème de Pythagore est de 1, ainsi que celle (DL) du triangle HLD, égal à KHD. On peut démontrer de la même façon que les hypoténuses (AM, ou AN) des triangles MGA et GNA sont également de 1. Puisque, selon la règle de l'égalité des parallèles tracées entre deux parallèles, KM et $LN = HG$ (c'est-à-dire $HC + CG$), ils sont également de 1. *La deuxième conclusion* est que les six périodes égales coupant le cercle (AM, MK, KD, DL, LN, NA) sont égales au rayon du cercle, en d'autres termes: la longueur du côté de l'hexagone inscrit au cercle est égale à celle du rayon.³³

Prenons maintenant un autre point de départ pour l'examen de la nature du «plus beau triangle». D'une façon différente de celle dont nous avons procédé tout à l'heure (le centre du cercle était le sommet du rectangle du triangle et son rayon était le plus grand côté de l'angle droit), prenons maintenant pour le centre le point de concours du plus grand côté de l'angle droit et de l'hypoténuse dont la longueur est supposée d'être de 1 (celle du plus petit côté de l'angle droit sera, par conséquent, de $1/2$). Donc:



Rallongeons l'hypoténuse des triangles OPR et OSR, puis, traçons une ligne tangente à notre cercle, au point D. Par cette opération, nous avons deux triangles nouveaux, OTD et ODU, semblables aux deux premiers et dont les sommets sont les points de concours de la ligne tangente et de l'hypoténuse. Comme nous l'avons supposé, $OP = OD = OS = 1$. PR et $RS = 1/2$. Selon le théorème de Pythagore, $OR = \sqrt{3} : 2$. Comme la règle sur la ressemblance des

³³ Le fait est, par plusieurs sources, mentionné: il s'agit de ce que les mathématiciens du V^e siècle ont cherché et ont réussi à construire les polygones pouvant être inscrits au cercle. On contribue la mérite de la construction de l'hexagone (la justification de sa régularité) à Hippocrate (cf. B. L. VAN DER WAERDEN: op. cit. 222). On n'exclut pas cette possibilité bien qu'on soit sceptique à cause des exagérations («le cube de Délos» par ex.) des sources. L'énigme de Timée n'en reste pas moins d'un vif intérêt, à savoir que Timée, en faisant la démonstration d'une règle connue, a recours à des rapports nouveaux.

triangles dit, $OR : OD = PR : TD$, donc $\sqrt{3} : 2 : 1 = 1/2 : TD$. Donc $TD = 1 : \sqrt{3}$. TU est, à son tour, son double, donc $2 : \sqrt{3}$.

Si six des triangles du type de OTU , équilatéral et dont un côté est de $2 : \sqrt{3}$ vont s'accoler de manière que le point O reste le point de concours des sommets de ces triangles, nous aurons un autre hexagone régulier qui circonscrira à notre cercle, construit au rayon $OP (= L)$. En d'autres termes: la période dont la longueur est $2 : \sqrt{3}$ fois plus grande du rayon, est le côté de l'hexagone régulier pouvant être circonscrit au cercle.

En reprenant notre figure n° 1, on voit tout de suite combien la construction de cette période est simple: elle n'est autre que l'hypoténuse du «plus beau triangle» dont le plus grand côté de l'angle droit est de 1. Sur cette figure-là, l'hypoténuse AB sera le côté de l'hexagone circonscrit à un cercle dont le centre est C et le rayon est AC . *La troisième conclusion* est donc: sur l'hypoténuse «du plus beau triangle», on peut construire un hexagone régulier auquel est inscrit le cercle dont le rayon est le plus grand côté de l'angle droit de ce triangle-là.

C'est donc à juste titre que Platon, dans le *Timée*, choisit ce triangle-là et le dit le plus beau; les proportions des côtés de ce triangle présentent de tels rapports qui constituent en même temps les problèmes les plus excitants de la planimétrie. Nous pensons donc avoir mérité, par l'explication de l'énigme, exposée ci-dessus et qui ne doit pas être la seule, la récompense de *Timée*, en citant ses propres mots: «si pourtant quelqu'un en pouvait découvrir et désigner un autre de cette sorte qui fût plus beau encore qu'il remporte le prix; nous verrons en lui, non un adversaire, mais un allié.» (43 A)

Budapest.

³⁴ Cf. par ex. R. S. BRUMBAUGH: op. cit., 238 et suiv. Je ne suis pas persuadé de la justesse de cette conception, selon laquelle les triangles — «métaphores algébriques» — seraient des triangles atomiques et moléculaires. Le chapitre exposant cette conception est le plus superficiel du livre très révélateur sur le plan géométrique.

BEMERKUNGEN ZUR INTERPRETATION
EINIGER TOGATEN-FRAGMENTE*

I

Aus dem *Supplicatio* genannten Stück des T. Quinctius Atta blieb uns nur ein einziges Zitatfragment erhalten: *Nucem Graecam favumque adde quantum libet*.¹ Laut Ribbecks diesem Fragment beigefügtem Vermerk: «*medicus loqui videtur*».²

Dieser Auffassung schließt sich I. Bellus in ihrer unlängst veröffentlichten, lückenfüllenden Übersetzung der Togaten-Fragmente Attas³ an und äußert auch ihrerseits die Meinung, die zitierten Worte dürfte Atta auf der Bühne einem Arzt in den Mund gelegt haben, zumal auch A. C. Celsus des öfteren die Walnuß als Arzneimittel empfiehlt.⁴ Folglich wären die «griechische Nuß» und der Wabenhonig Bestandteile irgendeines Heilmittels.

1. Diese Ansicht erweckt von vornherein zweierlei Bedenken. Zunächst, weil die «*nux Graeca*» — wie auch I. B. richtig erkannt hat —, nicht Walnuß bedeutet (was übrigens auch Ribbeck nicht behauptet), sondern Mandel. Bevor noch die Bezeichnung *amygdala* für Mandel allgemeine Verbreitung gefunden hatte, nannte man die Frucht des Mandelbaumes in der Tat «*nux Graeca*»⁵. Zweitens gibt der Nachsatz des Zitats, «*adde quantum libet*» (d. h. eine beliebige Menge, je nach Geschmack) zu denken, eine bei Arzneirezepten recht ungewöhnliche Verschreibung. Man würde zumindest eine ungefähre mengenmäßige Angabe in solchen Fällen erwarten, wie es auch bei Celsus üblich ist.

* M. CACCIAGLIA: der sich zuletzt eingehend mit dieser Kunstgattung beschäftigt hat (*Ricerche sulla 'fabula togata'*. RCCM 14 [1972] 207–245), ging auf die Interpretation der hier behandelten Fragmente nicht ein.

¹ Macrobius. *sat.* III 18,8.

² CRF (Lipsiae 1898 = 1962) *fg.* 15–16; unter Berufung auf Celsus III 17,4.

³ Die Überreste der Togaten des T. Quinctius Atta. *Studia Antiqua* 21 (1974) 313–318 (in ung.). Der Artikel erscheint in deutscher Sprache im Bd. XXV der *Acta Antiqua et Archaeologica Univ. Szeged*.

⁴ «Bettfeier: Gib griechische Nüsse und Wabenhonig in beliebiger Menge dazu». — I. B. übersetzt richtig den von Macrobius überlieferten Text, ohne dessen willkürlicher Änderung durch RIBBECK zu folgen (*Graecam* ~ *Thasiam*). S. die kritische Ausgabe von I. WILLIS, Lipsiae (Teubner) 1963 I p. 185. — I. H. NEUKIRCH (*De fabula togata Romanorum*. Lipsiae 1833, p. 161) hält auch die Form *Graeca* für richtig. Ohne eine gegenständliche Erklärung zu geben, befaßt er sich lediglich mit der Metrik.

⁵ S. J. ANDRÉ: *Lexique des termes de botanique en latin*. Paris 1956, 29 (s.v. *amygdala*), 222 (s.v. *nux*).

Mit gleichem Recht ließe sich die Ansicht vertreten, daß es sich bei den genannten Zutaten *nicht* um eine *medizinische Vorschrift*, vielmehr um Bestandteile eines zu festlichem Anlaß anzufertigenden *Backwerks*, z. B. um Ingredienzien eines Opferkuchens handelt. Eine solche Interpretation ist u. E. um so näherliegend, als der Titel des Stückes, dem das Zitat entnommen ist (*Supplicatio*)⁶ weit eher auf ein sog. Küchenrezept zum Backen eines Fest- oder Opferkuchens schließen läßt als auf eine ärztliche Verschreibung. Gewiß ist auch diese Auffassung, so stichhaltig auch die eben angeführten Argumente zu sein scheinen, ohne zusätzliche Untermauerung nur eine alternative Hypothese. Zur Entscheidung dessen, welche der beiden Vermutungen mehr Berechtigung für sich hat, müssen wir uns um andere einschlägige Quellen umsehen.

2. Vor allem kommen Mandeln als Arzneimittelbestandteile auch bei Celsus vor, z. B.: *potio ex menta nucibus Graecis et amylo*.⁷ An einer anderen Stelle ist im Rezept für ein schmerzstillendes Mittel von *nuces Graecae V* in Gemeinschaft mit drei anderen, der Menge nach bestimmten Bestandteilen die Rede (*cucumeris semina XXX, nuclei XX, croci paululum*), die alle gemahlen und in Milch gelöst einzunehmen sind (IV. 17, 2). Einem Gemisch von Mandeln und Honig begegnen wir bei Celsus unter den gegen Eiterung empfohlenen Mitteln: *Primoque cum melle quaedam edenda, ut nuclei pini vel Graecae nuces vel Abellanae*.⁸ Im übrigen empfiehlt Plinius (a. a. O. XXIII. 144) gegen Hundebiß auch mit Honig verrührte gemahlene Mandeln: *nuces ipsae*⁹ (*sc. amygdalae*) . . . *sanant canum morsus cum melle*.¹⁰

Wie wir aus obigen Stellen ersehen, besteht zwischen einigen von ihnen und dem zitierten Atta-Fragment zweifellos eine gewisse Ähnlichkeit. Ein wesentlicher Unterschied ergibt sich indessen daraus, daß Atta nicht von einem aus Mandeln und Honig bestehenden Präparat spricht, sondern diese unmißverständlich als Zutaten zu einem dem Wesen nach bereits fertigen etwas erwähnt (*adde*), noch dazu, wie bereits erwähnt, in «beliebiger» Menge, was bei ärztlichen Verordnungen schwer vorstellbar wäre. Entscheidend fällt aber u. E. der Umstand ins Gewicht, daß es sich, wie sich aus den angeführten Beispielen ergibt, bei Arzneien entweder *expressis verbis* um *bittere* Mandeln handelt, oder sich aus dem Zusammenhang, bzw. aus der Natur der Dinge (s. weiter unten) zwangsläufig auf solche schließen läßt. An einschlägigen Angaben lassen sich noch

⁶ Zu diesem Thema s. G. WISSOWA: Religion und Kultus der Römer.² München 1912, 423–426. K. LATTE: Römische Religionsgeschichte. München 1960, 245–246.

⁷ IV 10,2 (Loeb). Vgl. Plin. n.h. XXIII 144. Plin. Secund. Iunior, med. I 25,7. Caelius Aurelianus, De morbis II 6. Bezügl. Celsus s. neuerdings U. CAPITANI: Maia 26 (1974) 161–205.

⁸ III 27,4 B. Vgl. VI 7,2 C; nebst sieben anderen Bestandteilen *nucum amarorum, mellis quam optimi, singulorum P X III* (= à 16 g); VI 11,5: *perungenda sunt melle, cui rhus, quem Syriacum vocant, aut amarae nuces adiectae sunt*.

⁹ Zuvor war nämlich von einem Sud aus den Wurzeln von Bittermandelbäumen die Rede: *Amygdalae amarae radicum decoctum*.

¹⁰ Ähnlich auch bei Plin. Iunior, med. III 28,1: *oleum amygdalinum ex melle inlinitur*. S. ferner III 11,3. Martial. XI 86,3 erwähnt es gleichfalls als Arznei.

weitere aufzählen. So empfiehlt beispielweise Priscianus gleichfalls bittere Mandeln, entweder allein, oder mit dem pulverisierten Mahlgut anderer Früchte oder Körner in Essig, Öl, Wein und einmal auch in Honig verdünnt (*Euporist.* I. 71): *si madefactio permanserit . . . et amara amygdala*¹¹ *sic curant locis adhibita cum melle contrita*. Handelt es sich nicht um bittere Mandeln, wird das zur Vermeidung von Mißverständnissen zuweilen eigens vermerkt.¹² Das erklärt sich durch die in bitteren Mandeln enthaltenen stärkeren Wirkstoffe, worüber man sich auch in der Antike schon im klaren war, ebenso, wie bereits damals die Erfahrung gelehrt hatte, daß der Genuß größerer Mengen bitterer Mandeln Vergiftung zur Folge haben und kleinere Tiere gefährden kann.¹³ Mithin wurden bittere Mandeln offenbar nur zur Herstellung von Arzneimitteln, nicht aber als Zutat, bzw. zum Würzen von Gebäck verwendet.¹⁴ Im Atta-Fragment deutet hingegen nichts auf bittere Mandeln!

3. Bekanntlich findet sich bei Cato eine ganze Reihe von Backwerk-Rezepten.¹⁵ Beim Opferkuchen (*libum*) erwähnt er (*de agr.* 75) allerdings lediglich den Quark¹⁶ als Zutat oder Füllsel, beim Fladen (*placenta*) auch noch eine reichliche Menge Honig,¹⁷ und ähnlich in zahlreichen anderen Fällen.¹⁸ Bei Zubereitung des Kugelgebäcks (*globus*) formte man ein Gemisch von Quark und Dinkelgriß zu Kugeln, die dann in Öl gebacken und danach mit Honig bestrichen und mit Mohn bestreut wurden, (c. 79). Ähnlich ging man beim Zubereiten des *savillum* genannten süßen Auflaufes vor (c. 84), dessen Masse man allerdings schon eingangs 1/4 Pfund Honig zugab: *melle unguito, papaver infriato*.¹⁹ Aus beiden letztgenannten Kochrezepten läßt sich folgern, daß auch im Atta-Fragment vom Überziehen und Bestreuen einer bereits fertig gebackenen kuchenartigen Süßspeise die Rede ist. Von dem als Ausgangspunkt unserer Überlegungen angeführten Atta-Zitat weichen Catos Rezepte nur insofern ab, als in letzteren neben dem zum Versüßen verwendeten Honig statt der im zeitgenössischen

¹¹ S. auch z.B. Scribonius Largus, *comp. c.* 5. Plin. *n.h.* XV 26 (vgl. Diosc. I 39), XXV 118. — Celsus I 33,4; III 10,2; 21,7; 24,2; IV 31,7; V 11; 22,2; 28,15 E; VI 7,1 D, 8 D.

¹² Z. B. figuriert im Rezept gegen Blasenleiden des Scribonius Largus (*comp. c.* 147) unter 9 anderen Bestandteilen auch *amygdalorum dulcium purgatorium p. X III.*

¹³ Vgl. Diosc. I 176. Die Ursache ist der Blausäuregehalt. Vgl. WAGLER: PW-RE I 1992, s.v. *Ἀμυγδαλή*, mit weiteren Quellenangaben.

¹⁴ Vgl. J. ANDRÉ: *L'alimentation et la cuisine à Rome*. Paris 1961, 86.

¹⁵ Zu diesem Thema neuerdings s. A. HAURI-KARRER: *Lateinische Gebäcksbezeichnungen*. Diss. Zürich 1972.

¹⁶ Offenbar Schafkäse; s. P. THIELSCHER: *Des Marcus Cato Belehrung über die Landwirtschaft*. Berlin 1963, 281. Vgl. E. BREHAUT: *Cato the Censor on Farming*. New York 1933, 89, Anm. 2.

¹⁷ 76,3. 4. Zur Empfehlung *«adde favum quantum libet»* vgl. bei Cato (76,3) *«indito mellis boni p. III S.»* S. noch Isid. *etym.* XX 2,18: *«melle enim asperso sumuntur»*.

¹⁸ S. c. 77, 80, 81, 82.

¹⁹ Vgl. Charisius, *art. gramm.* (ed. BARWICK) I 82 fin. (p. 105, 19–20): *et Varro in Admirandis (fr. X R.) 'infriasse papaverem'*. — S. noch Plin. *n.h.* XIX 168: *Papaveris sativi tria genera: candidum, cuius semen tostum in secunda mensa cum melle apud antiquos dabatur; hoc et panis rustici crustae inspergitur, adfuso ovo inhaerens . . .*

Italien noch wenig bekannten und verbreiteten Mandeln²⁰ der weit und breit kultivierte und konsumierte Mohn empfohlen wird.

Horaz (*epist.* I. 10, 10–11) scheint sich der Bezeichnungen *liba* und *mel-litae placentae* als Synonyma zu bedienen, was einer von Servius stammenden Definition entspricht: *liba sunt placentae de farre, melle et oleo sacris aptae*.²¹ Bei Tibull (I. 7, 54) wird der Opferkuchen (*libum*) mit attischem, bei Martial (*placenta*) mit hybläischem Honig gesüßt (V. 39, 3). Die Erklärung dafür liegt offenbar im angenehmen Geschmack, im hohen Zuckergehalt und in der Klebrigkeit des Honigs, die ihn zu einem guten Bindemittel macht. Die Römer selbst brachten die Bezeichnung *libum* teils mit der Darbringung des Opfers,²² teils mit dem Namen des Gottes Liber (Bacchus) in Verbindung und waren der Ansicht, der Gott selbst habe den Honig erfunden, an dem er deshalb selbst auch Gefallen finde.²³ Süßigkeiten galten obendrein als günstige *omina*,²⁴ weshalb sich Verwandte, Freunde und Bekannte z. B. am Neujahrstag gegenseitig mit verschiedenen Süßigkeiten beschenkten.²⁵ Die Stiftung von Opferkuchen, Backwerk bildete einen organischen Bestandteil nahezu eines jeden staatlichen oder familiären Opferfestes, einer jeden Bitt- und Dankfeier (*Supplicatio*)²⁶ und spielte vor allem bei der Darbringung des Geburtstagsopfers eine wichtige Rolle.²⁷

Die für amtlich kultische Zwecke bestimmten *liba* bereiteten die innerhalb der einzelnen Priestergremien tätigen *fictores*²⁸ zu, u. zw. in sehr abwechslungsreicher Form.²⁹ Man kann sich einen ungefähren Begriff von der Vielfalt der in römischen Privathaushalten gebackenen Opferkuchen machen! Ob zur Füllung, zum Überziehen, Würzen oder Verzieren der *liba* außer Honig auch noch andere Beigaben (Mohn, Nüsse, Mandeln, Haselnüsse u. dgl. m.) verwendet wurden, entzieht sich unserer Kenntnis.³⁰ Ähnlich verhält es sich mit der *placenta*. Hin-

²⁰ Vgl. Plin. *n.h.* XV 90 (*ad de agr.* 8,2): *haec arbor an fuerit in Italia Catonis aetate dubitatur, quoniam Graecas nominat* . . . — Zum gleichen Thema s. V. HEHN: Kulturpflanzen und Haustiere . . . Brl.⁷ 1902, 389–390. WAGLER: a.a.O. 1993. A. BILLIARD: L'agriculture dans l'antiquité d'après les Géorgiques de Virgile. Paris 1928, 503. J. ANDRÉ: L'alimentation . . . 86. Übrigens kommt die Mandel auch bei Plautus nicht vor.

²¹ *ad Aen.* VII 109. Vgl. *ad ecl.* 7,33. Isid. *etym.* XX 2,1–2: *Placenta sunt quae fiunt de farre. Quae alii liba dicunt* . . .

²² Varro, *L.L.* IV 22: *a libando*, VII 44: *quod libandi causa fiunt*.

²³ Ovid *f.* III 733–736. Verg. *georg.* II 393–394. — Vgl. PRELLER–JORDAN: Röm. Myth. II³ 52–53. K. LATTE, *op. cit.* 70, Anm. 2. F. BÖMERS Kommentar zur Fasti-Ausgabe (Heidelberg I–II 1957–58) *ad* III 762. A. BRUHL: Liber Pater. Paris 1953, 15, 26 (abweisend).

²⁴ Vgl. Ovid *f.* I 185–189.

²⁵ Vgl. PRELLER–JORDAN: *op. cit.* I³ 180.

²⁶ Vgl. PRELLER–JORDAN: a.a.O. 130. HUG: PW-RE XIII (1926) 143, s.v. Libum.

²⁷ S. M. SORDI: DizEpigr. IV 795 (Rom 1957) s.v. Libarius.

²⁸ Varro, *L.L.* VI 44: *fictores dicti a fingendis libis*. S. auch Ihm: PW-RE VI (1904) 2271, s.v. Fictores. G. WISSOWA: *op. cit.* 519, Anm. 1. — K. LATTE: *op. cit.* 410. Das Inschriftenmaterial s. bei R. KÜBLER: DizEpigr. III (Rom 1922) 72–73, s.v. Fictor.

²⁹ J. MARQUARDT: Röm. Staatsverwaltung III (Leipzig 1878) 164, Anm. 5. Zum Zusammenhang *globus* — *glomus* s. noch A. HAURI-KARRER, *op. cit.* 65.

³⁰ Dem vom Landwirt Simylus, dem *exigui cultor rusticus agri* (3) im *Moretum* des Ps.-Vergil zum Frühstück bereiteten Kuchen wurde laut BAEHRENS' Auffassung gleichfalls Walnuß beigegeben: *contrahit admixta nuce fontes (= aquam) atque farinas* (44).

gegen wissen wir, daß das bei Cato unter dem Namen *globus* vorkommende, mit Honig und Mohn überzogene Gebäck auch zu sakralen Zwecken gedient hat: *glomus in sacris crustulum* (Paul. Fest. 98 M.).

Wir sahen somit, daß als Opfergaben außer dem *libum* genannten eigentlichen Opferkuchen auch noch andere Backwaren dargebracht wurden, unter denen manchen verschiedene Leckerbissen beigemischt wurden. Die Empfehlung '*adde quantum libet*' hat überdies in einem Kochbuch einen angemesseneren Platz als in einer ärztlichen Verschreibung.

Aufgrund obiger Argumente glauben wir im eingangs zitierten Atta-Fragment viel eher als auf ein medizinisches Rezept, auf Zutaten eines mit der *supplicatio* zusammenhängenden Opfergebäcks schließen zu dürfen.

II

Aus dem *Satura* betitelten Stück³¹ blieb uns folgendes Fragment von anderthalb Zeilen erhalten:

... *vertamus vomerem,*
*In cera mucroneque aremus osseo*³²

Hier ist vom Schreiben auf zuvor mit Wachs überzogene Holztafeln die Rede, wie man sie in der Regel zum Abfassen von Briefen oder von Konzepten zu verwenden pflegte.³³

Bekanntlich gehen zahlreiche lateinische Wörter in ihrer ursprünglichen Bedeutung auf die anfängliche Beschäftigung der italischen Völker mit Ackerbau und Feldwirtschaft zurück.³⁴ So haben beispielsweise die Zeitwörter *praeparari*, *delirare* und andere ihren etymologischen Ursprung im Pflügen. Ähnlichen Wortbildern begegnet man in übertragenem Sinn auch in der Literatur und in poetischen Ausdrücken, z. B. im *«aequor arare»*³⁵ (Wasserpflügen =

Die neuesten Ausgaben schließen sich B.'s Textgestaltung nicht an; s. A. SALVATORE: Appendix Vergiliana. Turin 1960 II 44. C. F. KENNEY, in: Append. Verg. Oxonii 1966. 160. S. ferner A. A. WIERSMA-BURKIS: Hermeneus 32 (1960) 82. Jedenfalls gibt es zu denken, daß sich das einzige aus dem *Moretum* des Suetius erhalten gebliebene Fragment (Macrob. sat. III 18,9) gerade mit der *nux mollusca* beschäftigt. S. neuestens F. SPERANZA: Scriptorum Romanorum de re rustica reliquiae. Vol. prius. Messina 1974. 56–57.

³¹ Die Kunstgattung der *Satura* ist umstritten. Neuerdings gewinnt die Ansicht zusehends an Verbreitung, daß es sich bei ihr nicht um eine Satire, sondern um eine Togata handelt. Vgl. H. BARDON: La littérature latine inconnue I. Paris 1952, 165, Anm. 6. T. DÉNES: Quelques problèmes de la «Fabula togata». BAGB 1973, 200.

³² Isid. etym. VI 9,2. RIBBECK, fg. 12–13: ... *mucrone aequae* ... Vgl. Titinius, fg. 184 (CRF p. 184): *velim ego osse arare campum cereum. desulcanda prius mihi danti cerea prata* (CIL V 3635,3 = CLE [Bücheler II] nr. 983,3). S. auch weiter unten Anm. 35.

³³ S. TH. BIRT: Abriß des antiken Buchwesens (in: Handbuch d. klass. Altert. wiss. I 3). München 1913, 259–263, 289–290. R. BÜLL–E. MOSER: PW-RE Suppl. XIII (1973) 1366–69, s. v. Wachs.

³⁴ S. O. WEISS: Charakteristik der lat. Sprache⁴ Brl.-Lpz. 1909, 13–15. Vgl. I. BORZSÁK: A latin nyelv szelleme (Der Geist der lateinischen Sprache) Parthenon tanulmányok 3 (1942) 23–27.

³⁵ *maris aequor arandum*: Verg. Aen. II 780; III 495. *sulcant vada ... carina*: V 158. *sulcat maria ... carina*: X 197. Cic. Arat. 129 (373): *rostrum Neptunia prata secantes*.

Schiffahrt) oder, wie im vorliegenden Fall bei der gedanklichen Gleichstellung des Schreibens mit dem Pflügen, z. B. *exemplum in codicillis exaravi*.³⁶

I. B. übersetzt das eingangs zitierte Fragment folgendermaßen: «Laßt uns die Pflugschar auf dem Wachs schwenken und mit der Knochenspitze ackern». U. E. ist die Auslegung des Wortes 'vertamus' hier irrig und dessen Verknüpfung mit der nachfolgenden Zeile ungerechtfertigt, die Auffassung des *mucrone . . . aremus osseo* in synonymischer Bedeutung abwegig, denn gerade das Gegenteil ist der Fall. Im Zusammenhang mit landwirtschaftlicher Betätigung — beim Pflügen, Hacken und Schaufeln — besagt das Verbum *verto*, -ere immer das Umwenden der Erdschollen³⁷: *terram vertere* (Verg. *georg.* I. 1—2). Was man wendet, ist stets der Erdboben (*terra, solum, glaeba* usw.), und womit man wendet, immer das hierzu bestimmte landwirtschaftliche Gerät (Pflugschar, Hacke, Schaufel usw.), das im *abl. instr.* steht.³⁸

Das 'vertamus vomerem' hat somit einen ganz anderen Sinn, was offenbar auch Ribbecks Aufmerksamkeit nicht entgangen ist, weshalb er die beiden Zeilen sinngemäß durch einen Beistrich voneinander trennte. Ganz eindeutig wird aber der Aussagegehalt des Fragments, wenn man es in seinem ursprünglichen Zusammenhang betrachtet. Bei Isidorus (*etym.* VI 9, 1—2) heißt es: *Graeci et Tusci primum ferro in ceris scripserunt; postea Romani iusserunt ne graphium ferreum quis haberet. Unde apud scribas dicebatur: 'Ceram ferro ne caedito.' Postea institutum ut cera ossibus scriberent, sicut indicat Atta in Saturae dicens:*

*Vertamus vomerem
in cera mucroneque aremus osseo.*

Der wahre Sachverhalt ist folglich völlig klar. Der eiserne Griffel konnte leicht die unter der Wachsschicht befindliche Holz- oder Elfenbeintafel selbst beschädigen (daher die Verwendung des Wortes *vomer*, als Vergleich des eisernen Griffels mit der groben Pflugschar), und deshalb die Verfügung, den eisernen Schreibstift durch einen knöchernen, d. h. durch einen Griffel mit beinerer Spitze zu ersetzen (zu vertauschen).³⁹ In diesem Zusammenhang gewinnt mithin die Zeitwortform *vertamus* die Bedeutung des Ersetzens, Ablösens und dementsprechend ist auch das zitierte Atta-Fragment zu interpretieren.

³⁶ Cic. *ad fam.* IX 26,6; vgl. II *in Verr.* III 113: *novum proemium exaravi; ad Att.* XIII 38,1: *hanc epistulam exaravi*; Phaedr. III pr. 29: *Librum exaravi tertium Aesopi stilo*.

³⁷ Vgl. M. G. BRUNO: Il lessico agricolo latino e le sue continuazioni romanze. Rend. Ist. Lombard. 1957, p. 393, Nr. 67.

³⁸ Vgl. z. B. Lucret. I 212: *vertentes vomere glebas*. Verg. *georg.* I 147: *ferro . . . vertere terram*. Hor. *serm.* I 1,28: *terram vertit aratro*. Col. IV 5: *Numerus . . . vertendi soli bidentibus*. Das Zeitwort *vertere* kann freilich auch das Wenden des Pfluges am Ende der bereits gezogenen Furche bedeuten (s. H. WESTERATH: Die Fachausdrücke des Ackerbaues bei den röm. Agrarschriftstellern. Diss. Osnabrück 1938, 29). An die auf die Schreibart bezügliche Bustrophedon-Metapher zu denken wäre aber selbst aus dem vorhandenen Textzusammenhang gerissen vollkommen abwegig.

³⁹ Zum Wort *mucro* vgl. Plin. *n.h.* XVIII 172.

III

Wie in den vorgenannten Fällen, blieb auch aus dem Stück *Tiro proficiens* nur ein einziges Fragment erhalten:

*Pater vilicatur tuus an mater vilica est?*⁴⁰

I. B. faßt diesen Satz als eine an den Rekruten gerichtete Frage auf und übersetzt ihn folgendermaßen: «Bestellt dein Vater die Wirtschaft oder verwaltet vielleicht deine Mutter das Gut?»

Diese Auslegung scheint aber durch nichts gerechtfertigt, erweist sich vielmehr bei genauerer Untersuchung als unhaltbar.

Das Zeitwort *vilico*, *vilicor* kommt schon bei Cato⁴¹ und auch bei dessen jüngerem Zeitgenossen Turpilius⁴² vor. Das Wort hat eine zwiefache Bedeutung: wirtschaften oder die Wirtschaft einer *villa* leiten (verwalten).⁴³ Welches von beiden hier zutrifft, ergibt sich aus dem Zusammenhang. Im vorliegenden Fall verweist das Wort *vilica* auf die letztgenannte Alternative als richtige Lösung. Der im Fragment erwähnte *pater* ist somit *vilicus*. Die *vilici* waren aber in der Regel Sklaven,⁴⁴ in Ausnahmefällen Freigelassene.⁴⁵ Solche Angaben sind aber aus Attas Zeit bisher noch unbekannt. Hingegen waren die Kinder der Sklaven selbst auch Sklaven⁴⁶ und konnten als solche auch keinen Militärdienst leisten, da die Zulassung zu letzterem in Rom an das Bürgerrecht gebunden war.⁴⁷ Deshalb konnte *Tiro*, der Titelheld des Stückes, dem das Zitat entnommen ist, nicht der Sohn eines *vilicus* und einer *vilica* sein, folglich handelt das Fragment auch nicht von *Tiro*.

Eine nebensächliche und dennoch unvermeidbare Frage ist die nach der Berechtigung, das Fragment als Fragestellung zu betrachten. Ribbeck bringt es zwar in seiner Ausgabe (S. 192) mit einem Fragezeichen, doch schließt es an seinem Fundort bei Priscianus (a. a. O.) statt eines Fragezeichens mit einem

⁴⁰ Jg. 17. R. NEUKIRCH bietet aufgrund metrischer Erwägungen folgende Wortfolge: *Pater / Vilicatur tuus; mater iam vilica est*. S. noch weiter unten S. 430.

⁴¹ *Antequam is vilicari coepit; or. Jg. 87 (ORF³ ed. MALCOVATI) = Priscian. Inst. VIII 78 (KEIL: GL II p. 433).*

⁴² Jg. 84. *huic vilicor ante urbem, nunc rus eo. — Jg. 172. ego nondum etiam huic vilicabar. Phaedria (ed. L. RYCHLEWSKA, Lipsiae 1971).*

⁴³ Non. 186, 1: *Vilicari est rusticari vel villae praeesse*. Vgl. E. MARÓTI: *Oikumene* 1 (1976) 111.

⁴⁴ Vgl. neuerdings N. BROCKMEYER: *Arbeitsorganisation und ökon. Denken in d. Gutswirtschaft d. röm. Reiches*. Diss. Bochum 1968, 76. K. D. WHITE: *Roman Farming*. London 1970, 350. R. MARTIN: *Recherches sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales*. Paris 1971, 16. E. MARÓTI: *op. cit.* 115.

⁴⁵ S. DE ROBERTIS: *Lavoro e lavoratori nel mondo romano*. Bari 1963, 110. Bemerkenswert ist immerhin, daß W. E. HEITLAND (*Agricola. A study of agriculture in the graeco-roman world from the point of view of labour*. Cambridge 1921, 158) erst von *vilici* als Sklaven weiß.

⁴⁶ Vgl. M. KASER: *Das römische Privatrecht I*. München 1955, 99, 100, 246, 249, 325.

⁴⁷ S. TH. MOMMSEN: *Röm. Staatsrecht III* 1 (Leipzig) 240. Vgl. den allgemein bekannten Briefwechsel zwischen Plinius und Traian: *Plin. ep.* X 29–30.

Punkt. Offenbar las Ribbeck zur Übereinstimmung des Textes mit dieser willkürlichen Änderung statt des von Keil publizierten, handschriftlich überlieferten 'iam' das 'an'.⁴⁸

Folglich haben wir es nicht mit einer Frage, sondern mit einer Feststellung, bzw. Behauptung zu tun, mit der sich irgendein unbekannter Darsteller des in Frage stehenden Stückes, vielleicht der Titelträger *Tiro proficiscens* selbst an den Sohn eines *vilicus* wendet, aber keinesfalls mit einer an *Tiro* gestellten Frage.

Beachtenswert ist jedenfalls der Umstand, daß hier die Lebensgefährten *vilicus-vilica* als *pater* und *mater* vorgestellt werden, was auf eine weitere Festigung der bereits bei Cato wahrnehmbaren gehobenen Stellung des *vilicus* schließen läßt, ein Indiz, das sich recht gut in jenen Entwicklungsgang einfügt, den man aufgrund der Mitteilungen Varros und Columellas zu rekonstruieren vermag.⁴⁹

IV

Ein Fragment aus der *Barbatus* betitelten Togata des Titinius hat uns Festus überliefert: *Solox, lana crassa, et pecus, quod pascitur non tectum, Titinius in Barbato*:

*ego ab lana soloci ad purpuram data*⁵⁰

1. *Solox* bedeutet in diesem Fragment so viel wie raue Wolle⁵¹ und angesichts des Textzusammenhanges dürfte es sich offenbar um ein Vertauschen der schlichten Kleidung aus Grobwoolltuch mit einem Purpurgewand aus feiner Wolle, d. h. von dem um sich greifenden Kleiderluxus gehandelt haben. Einen Anhaltspunkt zum gegenständlichen Zusammenhang, bzw. zur Rekonstruktion des gesellschaftlichen Hintergrundes bietet das vorangehende *fg.* (2 R. = Charis. p. 212 P.): *prius quam auro privatae purpuramēue aptae simus*. Laut Ansicht einiger Forscher war der Titelheld *Barbatus* ein konservativer Römer von altem Schrot und Korn (vgl. Cic. *p. Sest.* 19; *p. Cael.* 33), der gleich Cato sich energisch der Abschaffung der *lex Oppia* widersetzte.⁵² Interessant ist jedenfalls ein Vergleich des 2. Zitatfragments mit den bei der Debatte um die *abrogatio* der das Tragen von Goldschmuck und Purpurgewändern den Matronen verbietenden *lex Oppia* pro und contra vorgebrachten, von Livius mitgeteilten Argumenten:

⁴⁸ Schon KROLL verwies auf die gewichtigen Bedenken, zu denen RIBBECKS Textformulierung und Hypothesen Anlaß geben: PW-RE VI A (1937) 1662, s.v. Togata. Vgl. W. BEARE: *Hermathena* 55 (1940) 54.

⁴⁹ S. E. MARÓTI: *Acta Ant. Hung.* 18 (1970) 130–132, bzw. Oikumene, a.a.O. 122–124.

⁵⁰ p. 301 (L.), vgl. Paulus, *exc.* p. 300 (L.): *solox lana crassa, vel pecus lana contextum. Titinius: lana soloci ad purpuram; fg. 3 R. (CRF p. 150) — Vgl. Plaut. Stich. 376.*

⁵¹ Vgl. Serv. *georg.* III 385: ... *solocem lanam ... hoc est minutam, duram atque hirsutam.*

⁵² S. ST. WEINSTOCK: PW-RE VI A (1937) 1542, s.v. Titinius. Neuerlich erblickt T. DÉNES, a.a.O. 195, im zitierten Fragment gleichfalls einen Hinweis auf die *lex Oppia*. S. noch. E. VEREECKE: *AntCl* 40 (1971) 157. S. 5. Anm. mit älterer Literatur.

ut auro et purpura fulgeamus (XXXIV. 3, 8); *cur non insignis auro et purpura conspicior* (a. a. O. 4, 14).⁵³

Von Festus wissen wir, daß das Wort *solox* nicht nur als Bezeichnung für grobe Wolle, sondern auch für ein grobwoelliges Schaf verwendet wurde. Die Rauheit der qualitativ minderwertigen Wolle kam daher, daß sie von einem auf freier Weide gehaltenen Schaf, einem *pecus non tectum* stammte. Es stellt sich nunmehr die Frage, was man unter *non tectum* und umgekehrt unter einem *pecus tectum* zu verstehen hat.

Neukirch⁵⁴ entzieht sich einer Stellungnahme zu diesem Problem, indem er statt des *non tectum* das Wort '*contectum*' verwendet.

Festus und Paulus bringen aber nach dem Titinius-Fragment ein anderes Beispiel: *et Lucilius: «pastali pecore ac montano, hirtio atque soloce». Pastalis* ist offenbar eine verballhornte Form des Wortes *pascalis*, gleichbedeutend mit *pascualis*.⁵⁵ Im Kommentar seiner klassischen Lucilius-Ausgabe hält F. Marx⁵⁶ das Wort *lana*, das durch ein Mißverständnis seitens des Paulus in den Text geriet, für überflüssig. Seiner Ansicht nach gehören die *pascales oves* zu jener Gattung der Schafe, die *«non tectae sunt stabulis»*. Ihnen stellt er jene andere Gruppe gegenüber: *«alterum genus villaticum est ovium tectorum»*. Bezöge man diese Erläuterung auch auf das Titinius-Fragment, ergäbe sich die Schlußfolgerung, das *pecus non tectum* sei das statt im Stall unter freiem Himmel gehaltene Schaf. Marx beruft sich auf einschlägige Stellen bei Columella VII 2 und 4, bzw. Varro, *r. r.* II 2, 19 und 20, doch berechtigen, wie wir gleich sehen werden, diese Stellen keineswegs zu der von ihm vertretenen Auffassung, was schon das Zeitwort *pascitur* zu bestätigen scheint, denn im Stall kann weder ein Schaf noch irgend ein anderes Vieh weiden.

2. Die richtige Interpretation ist u. E. anderswo zu suchen. Zu ihr gelangen wir anhand einer Mitteilung Varros: *«... in ovibus pellitis, quae propter lanae bonitatem, ut sunt Tarentinae et Atticae, pellibus integuntur, ne lana inquinetur, quominus vel infici recte possint vel lavari ac putari»*.⁵⁷

Die Wortverbindung *pellitis ovibus* kommt auch bei Horaz vor (*carm.* II 6, 10). Die Bezeichnung *pellitae oves* bezieht sich darauf, daß man in Kleinasien, Griechenland und Süditalien die Schafe mit feiner Wolle, mit einer ledernen oder anderweitigen Hülle umgab, um ihr Wollfell vor Verunreinigung und vor Beschädigung durch dorniges Gestrüpp zu bewahren.⁵⁸ Auf diese Gepflogenheit

⁵³ a.a.O. 4,14. Zum gleichen Thema s. I. SAUERWEIN: Die *leges sumptuariae* als röm. Maßnahme gegen dem Sittenverfall. Diss. Hamburg 1970, 59–66, mit früherem Schrifttum.

⁵⁴ op. cit. fg. IV.

⁵⁵ Vgl. MALCOVATI: ORF³ p. 34 ad. Cato, fg. 91.

⁵⁶ Lipsiae 1905 II 315, ad v. 1246.

⁵⁷ II 2,18, vgl. weiter unten Anm. 60 und 63.

⁵⁸ Vgl. ORTH: PW-RE XII (1924) 610–611, s.v. *Lana*. S. neuestens F. GHINATTI: *Economia agraria della chora di Taranto*. Quaderni di storia I (1975) 98–99. Bezügl. der Lucilius-Zeile erwähnt das auch W. KRENKEL als mögliche Alternative: Lucilius, Satiren. Berlin 1970 II 667, ad fg. 1263.

verweisen auch zwei Stellen bei Strabon. In einer von ihnen sagt er von der Gegend des pontischen Saramene: *εὐδαίμων χώρα . . . ἔχει δὲ καὶ προβατεῖαν ὑποδιφθέρων καὶ μαλακῆς ἐρέας . . .* (XIII p. 546); in der anderen erwähnt er von den nördlichen Landstrichen Galliens, die Römer hätten auch dort: *ὑποδιφθέρους τρέφουσι ποίμνας . . .*⁵⁹

Darauf scheint auch die auf die Pflege der Schafe bezügliche Vorschrift Columellas im Kapitel *De ovibus tectis* zu deuten: *saepius detegenda*⁶⁰ *et refrigeranda est . . .*⁶¹ Der Gegenüberstellung von *tectum* — *non tectum* begegnet man auch bei Plinius,⁶² indessen zeugt das diese Textstelle abschließende Wort *operimenta* unmißverständlich davon, daß auch er an zugedekte (eingehüllte) Schafe dachte.

Es liegt auf der Hand, daß man diesen Tieren mit der wertvollen feinen Wolle erhöhte Sorgfalt angedeihen ließ und sie trotz ihrer ledernen Schutzdecke nicht dort weidete, wo es Gestrüpp und dorniges Buschwerk gab,⁶³ das ihrem Wollfell ungeachtet aller Vorsichtsmaßnahmen Schaden hätte zufügen können.⁶⁴ Auch achtete man darauf, daß ihr Stall möglichst geräumig, ihr Futter nahrhaft und bekömmlich sei,⁶⁵ man ließ sie tunlichst in der Nähe der *villa* weiden und hielt sie bei schlechtem Wetter im Stall.

Aufgrund des oben Gesagten stimmen die Bezeichnungen *pecus tectum* und *oves tectae* eindeutig mit jener der *oves pellitae* überein, denn jene Textstelle, die uns das Titinius-Fragment überlieferte, enthält mehr, als 'im Stall oder unter Dach gehaltene Schafe', verweist vielmehr auf jene feinwollige Schafe, die man mit Lederdecken gegen Unbilden bedeckte. Dieser Gegenüberstellung zufolge erhält die im Fragment vorkommende Bezeichnung *solox* für grobe, derbe Wolle zusätzlichen Nachdruck.

Szeged.

⁵⁹ IV p. 196. In Verbindung mit Menschen verwendet Lukianos (Timon c. 7) das Wort *ὑποδιφθερός* im Sinn von «Lederjacke».

⁶⁰ In der Übersetzung von K. AHRENS (Berlin 1972): «man muß ihnen öfters den Mantel abnehmen».

⁶¹ VII 4,5. Aber auch im Zuge der Auseinandersetzungen über die Rassenverbesserung durch wilde Widder (VII 2,4–5), auf die sich F. MARX beruft, läßt sich erkennen, daß die Wolle der ersten Generation noch derb (*hirtos*) bleibt, die Kreuzung mit der tarentinischen Rasse jedoch bei den Nachkommen bereits eine feine, weiche Wolle ergibt (*tenuioris velleris, mollitiem*): Die Bezeichnung *tectis ovibus* dürfte folglich auch hier mit jener der *pellitis ovibus* gleichbedeutend sein.

⁶² n.h. VIII 189: *Ovium summa genera duo, tectum et colonicum, illud mollius, hoc in pascuo delicatius, quippe non tectum rubis vexatur, operimenta ei ex Arabicis praecipua.*

⁶³ Col. VII 4,4: *liberis autem campis et omni surculo ruboque vacantibus ovem Graecam pascere memonirimus*; vgl. VII 3,9–10.

⁶⁴ Col. VII 3,10: . . . *obnoxia est rubis* [sc. *lana*], *quibus velut hamis inuncata pascuntium tergoribus avellitur, molle vero pecus etiam v e l a m e n, quo protegitur, amittit, atque id non parvo sumptu reparatur.*

⁶⁵ S. Varro II 2,19 (ausdrücklich auf die im vorangehenden erwähnten *oves pellitae* bezogen, denen er die *hirtas* gegenüberstellt), Col. VII 2,5. — S. auch Pallad. XII 13,5.

EIN NEUER GRIECHISCHER ZAUBERPAPYRUS

Im Besitz von Dr. E. Gaál zu Budapest befindet sich ein kleiner griechischer Zauberpapyrus. Durch Vermittlung von Prof. Dr. L. Kákossy überließ mir der Inhaber freundlicherweise das Recht der Veröffentlichung, wofür ich beiden Herren meinen aufrichtigsten Dank ausspreche. Ich bin ferner gegenüber dem Kuratorium der Fondation Hardt zu tiefem Dank dafür verpflichtet, daß ich einen Monat lang in der Stille der Bibliothek zu Vandoeuvres arbeiten und einen erheblichen Teil dieser Arbeit anfertigen durfte.*

Der Papyrus ist etwa 130×56 mm groß, nur auf einer Seite mit sieben Zeilen beschrieben. Die Schrift ist orthographisch zwar nachlässig, doch gut lesbar, die wenigen Lücken auf dem Papyrus bereiten beim Lesen keine Schwierigkeiten. Die Trennung der Wörter scheint jedes Systems vermissen zu lassen, und da die Buchstaben öfters auch im Wortinneren ziemlich lose aneinander gereiht sind, kann in einigen Fällen nicht entschieden werden, ob der Schreiber tatsächlich eine Trennung beabsichtigt hat oder nicht. Auf der Infraaufnahme ist am oberen und am unteren Rand des Papyrus ein Spiegelabdruck des Textes deutlich erkennbar: das Blatt wurde also nach der ersten und vor der vorletzten

* Die Texte der Zauberpapyri sind — wenn nicht anders angegeben — nach der von Albert Henrichs besorgten, zweiten Auflage von K. PREISENDANZENS *Papyri Graecae Magicae* (PGM), Stuttgart 1973–1974, die der Fluchtafeln nach A. AUDOLLENT: *Defixionum Tabellae etc.*, (DT) Paris 1904 zitiert. Da der dritte Band von PGM bis zum Abschluß meines Manuskriptes nicht veröffentlicht wurde, und da eine Grammatik der Zauberpapyri noch aussteht, hielt ich es für angebracht, öfter und mehrere Stellen anzuführen, als es sonst nötig gewesen wäre. Einige wohlbekannte Handbücher, wie E. SCHWYZERS *Griechische Grammatik*, E. MAYSERS *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit* (zweite Auflage von I, 1 besorgt von H. SCHMOLL) und die MEISTERHANS–SCHWYZERSche *Grammatik der attischen Inschriften* zitiere ich nur gekürzt. Ein Verzeichnis von neueren Zaubertext-Publikationen bei E. G. TURNER: *The Marrow of Hermes*. In: *Images of Man in Ancient and Medieval Thought*. *Studia G. Verbeke dicata*. Leuven 1976. 169. Bereits nach Abschluß meines Manuskriptes ließ mir Prof. E. G. TURNER die Ehre zuteil werden, daß er es durchlas und schriftlich manche Bemerkungen machte, wofür ich ihm meinen Dank auszusprechen auch diese Gelegenheit ergreife. Die Verzögerung des Erscheinens dieses Aufsatzes machte mir möglich auch W. R. DANIELS Arbeit: *Some φυλακτήρια*. ZPE 25 (1977) 153–4 mir zunutze zu machen. Er kannte die ungarische Fassung meines Aufsatzes (*Antik Tanulmányok* 22 (1975) 30–43) und las einiges richtiger als ich. Ich führe seine Lesungen mit Verzeichnung dessen, was sein Verdienst ist, an.

Zeile zurückgebogen, um die Schrift unsichtbar zu machen. Der Text des Papyrus ist also nicht in der Neuzeit aus einem größeren Ganzen sinnlos herausgeschnitten worden, sondern war als selbständiger Zaubertext verfertigt. J. Harmatta machte mich ferner darauf aufmerksam, daß auch in senkrechter Richtung die Spuren von zwei Faltungen zu erkennen seien, d. h. der Papyrus wurde zunächst der Länge, dann der Quere nach zweimal zusammengefaltet, offensichtlich um ihn in eine Kapsel zu stecken und als Amulett zu gebrauchen. Der Text ist demnach ein Amulett-Text, nach dem Charakter der Schrift zu urteilen wohl nicht später als vom Anfang des 4. Jahrhunderts.

Der Text läßt sich folgendermaßen lesen :

*φηγ γη βαλοχρα θαμραζαραχθω
εξορκιδω νμας κατατησπικρασανακησ
μασκελι μασκελω φνονκενταβαωθ
ορεοβαζαγαρ ρηζιχθω ιπποχθων
πυριπηγα νξ απαλαξοναμμων τουε
χοναντον πυρετον καιριγους ηδη ηδη
ταχυ ταχυ εντη σημερον*

φηγ γη βαλοχρα θαμραζαραχθω Dicht bei dem dritten Buchstaben unten befindet sich eine kleine Lücke, die Lesung ist aber sicher. Da das Blättchen ein selbständiges Ganze ist, ist die Möglichkeit ausgeschlossen, daß die ersten drei Buchstaben das Ende eines Wortes bilden, dessen Anfang abgeschnitten wäre. An sich könnte man das Geschriebene als *φην* (= *ἐφην*) verstehen, das ist jedoch unwahrscheinlich, weil in den Papyri das augmentum syllabicum nur dann wegbleiben kann, wenn es unbetont ist,¹ und auch weil dadurch selbst dem Sinn nicht besonders geholfen wäre: die Zaubersprüche sind regelmäßig durch *λέγε*, *λόγος* usw. eingeleitet, nicht durch die Formen vom Zeitwort *φημί*. Infolge der Unsicherheit betreffs der Trennungen kann auch das nicht unzweifelbar entschieden werden, ob die drei ersten Buchstaben mit den beiden folgenden eine Einheit bilden, oder *γη* als ein Wort für sich zu betrachten sei. Der Name von Ge kommt in den Zaubertexten freilich oft vor,² doch meistens nicht so einfach angerufen. Unter Zaubervorten stehen aber mitunter auch Götternamen,³ und so läßt sich auch diese Möglichkeit nicht ganz ausschließen. Nehmen wir die fünf Buchstaben zusammen (*φηγγη*), so könnte vielleicht auch eine Vertauschung von *ε*~*η* erwogen⁴ und hiermit *φέγγη* (dieses früher mehr dichterisches Wort ist in der Septuaginta und in den Zaubertexten nicht selten) oder gar *φέγγε* gelesen werden. Wir gewinnen aber auch dadurch keinen besonders ansprechenden

¹ St. G. KAPSOMENAKIS: Voruntersuchungen zu einer Grammatik der Papyri der nachchristlichen Zeit. München 1938. 27—8.

² Z. B. DT 38, 5, 29; 41, 13; 69, 4 usw.

³ PGM V 34 eben *γη*.

⁴ Vgl. MAYSER—SCHMOLL: 39—40.

Sinn (allerdings noch immer durch die zweite Variante einen besseren: «leuchte!»), und die zweifache Verwechslung der Buchstaben wäre auch merkwürdig. Ich glaube demnach, es seien zwei Zauberworte oder vielleicht nur eins. Daniel zieht in Erwägung $\varphi\eta\gamma \gamma\eta[.]$ und schlägt vor an eine Umkehrung zu denken, wie in Zaubertexten gewöhnlich: $\varphi\eta\gamma \gamma\eta[\varphi]$. — Die zwei folgenden sind ebenfalls Zauberworte; keines von den beiden konnte ich anderswo ausfindig machen, dem ersten auch nichts ähnliches. Dem zweiten ähnlich sind: $Z\alpha\rho\alpha\chi\omega^5$ $Z\alpha\rho\alpha\chi\omega^6$ $\alpha\zeta\alpha\rho\alpha\chi\theta\alpha\rho\omega^7$ $\alpha\zeta\alpha\rho\alpha\chi\theta\alpha\rho\alpha\zeta\alpha^8$ $\alpha\rho\mu\alpha\zeta\alpha\rho\alpha\chi\theta\alpha^9$ $\omicron\nu\omicron\rho\zeta\alpha\rho\alpha^{10}$ $\chi\theta\alpha\mu\alpha\rho\zeta\alpha\zeta^{11}$ $\theta\alpha\mu\beta\rho\alpha\mu\iota^{12}$ $\theta\alpha\mu\alpha\sigma\tau\rho\alpha\varphi\alpha\tau\iota^{13}$.

$\epsilon\zeta\omicron\rho\kappa\iota\delta\omega$ $\nu\mu\alpha\sigma$ $\kappa\alpha\tau\alpha\tau\eta\sigma\pi\iota\kappa\rho\alpha\sigma\alpha\nu\alpha\kappa\eta\sigma$ Ich las ursprünglich $\epsilon\zeta\omicron\rho\kappa\iota\zeta\omega$ (von der gewöhnlichen Schreibart beeinflusst), richtig Daniel — $\delta\omega$, der sich zur Verwechslung $\delta \sim \zeta$ auf F. I. Gignac, A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods. I. Milan 1975. 75 f. beruft. Nach $\epsilon\zeta\omicron\rho\kappa\iota\zeta\omega$ — wie auch nach $\delta\rho\kappa\iota\zeta\omega$ — im Sinn von 'jemanden durch irgendeine Kraft beschwören, zwingen' steht in den Zaubertexten entweder doppelter Akkusativ, $\epsilon\zeta\omicron\rho\kappa\iota\zeta\omega$ $\sigma\epsilon$ $\tau\omicron\nu\theta\epsilon\omicron\nu^{14}$ oder, öfter, wie auch hier, $\epsilon\zeta\omicron\rho\kappa\iota\zeta\omega$ $\tau\iota\nu\alpha$ $\kappa\alpha\tau\alpha$ $\tau\iota\nu\omicron\varsigma^{15}$ Nach $\kappa\alpha\tau\alpha$ + Gen. steht wiederum entweder $\iota\nu\alpha$ (eventuell auch $\delta\pi\omega\varsigma^{16}$) und Nebensatz,¹⁷ oder Infinitiv,¹⁸ oder, wie auch hier, Imperativ, besonders Imperativ des Aorists, viel seltener des Präsens. Auf den Fluchtafeln ist vielleicht der Gebrauch des Imperativs seltener,¹⁹ in den Zauberpapyri häufiger.²⁰

Bezüglich der Schreibung $\alpha\nu\alpha\kappa\eta\sigma$ soll folgendes bemerkt werden. In Ptolemäischen Papyri fällt der Nasal vor Schlußlaut oft weg,²¹ und in attischen Inschriften ist schon von der ersten Hälfte des 4. Jahrhunderts v. u. Z. $\sigma\alpha\lambda\pi\iota\kappa\tau\eta\varsigma$ zu lesen.²² Die Erscheinung wird unterschiedlich erklärt. Nach allgemeiner Ansicht wäre da der Nasal reduziert geworden; Schwyzer neigt zu der Erklärung, daß zunächst der Nasal assimiliert, dann die Geminata vereinfacht gewesen wäre, die gebildete Sprache hätte später die Aussprache hergestellt, in der Um-

⁵ PGM VII 511, Vater des wiedergeborenen Aion?

⁶ XII 151.

⁷ IV 3178, 3189.

⁸ IV 1788.

⁹ Kölner Bleitafel, T 1, 51, ed. D. WORTMANN, Bonn. Jhb. 168 (1968) 62.

¹⁰ PGM IV 1184.

¹¹ DT 267, 10.

¹² PGM IV 1214.

¹³ IV 1198.

¹⁴ Z. B. DT 242, 1, 34; PGM VII 260.

¹⁵ DT 237, 1; PGM III 10; die beiden in einem Atemzug nebeneinander PGM VII 260 — 2. Ein Einzelfall ist PGM XXXIX 18, wo bloßer Genitiv steht.

¹⁶ Z. B. PGM I 80.

¹⁷ Z. B. DT 161, 39 und öfter; 163, 9 — 13 usw.; PGM IV 1540, 2957; XXXV 14 und öfter; XXXIX 18; $\delta\pi\omega\varsigma$ und Infinitiv VII 388.

¹⁸ PGM IV 2034, 2060; XII 66 und mehrmals; XIII 304; XVIII b; XXXII 4.

¹⁹ Z. B. DT 237, 3.

²⁰ Aor. Imperat.: III 13; IV 1245, 2962; VII 303, 895, 1007; XI c 3; 13 a 3 usw.; Imperativ des Präsens: IV 1915, 1919; XIX b 15.

²¹ MAYSER — SCHMOLL: 164.

²² MEISTERHANS — SCHWYZER: 84.

gangssprache wäre das jedoch nicht allgemein geworden.²³ J. Harmatta machte mich auf eine weitere Erklärungsmöglichkeit aufmerksam: der Vokal wurde nasalisiert, und obwohl die gebildete Orthographie den Konsonanten konsequent bezeichnete, wurde die vulgäre Orthographie schwankend. Unter den drei Erklärungen scheint die dritte die wahrscheinlichste zu sein. In anderen Zauberpapyri sind nicht nur Fehler derselben Art — z. B. *ἐντυ<γ>χάνω*²⁴ — zu finden, sondern auch der umgekehrte Typ: *ὑπαγ<κ>ώνιον*²⁵ und eben auch *ἀνάγ<κ>η*²⁶. Dadurch, daß beide Fehlertypen (sowohl das Nicht-Schreiben des Nasals als auch das Nicht-Schreiben des Verschußlautes) vorkommen, scheint die Ansicht, daß nur der Nasal reduziert gewesen wäre, wohl kaum bekräftigt zu werden, geschweige die Vermutung, daß sich eine Geminata gebildet und dann vereinfacht hätte. Der zweite Fehlertyp (das Nicht-Schreiben des Verschußlautes) läßt sich wiederum nicht als einfacher Schreibfehler aus bloßer Nachlässigkeit erklären. Ähnliches kann man nämlich im Neugriechischen beobachten: vor *χ* (und freilich auch vor *θ*, *φ*, *σ*, *ξ*) verschwindet der Nasal (also wie in der Schriftform *ἐντυχάνω*), der stimmlose Verschußlaut (*κ*, *π*, *τ*) wird aber nach dem Nasal stimmhaft (d. h. *γκ* wird als *ηγ* ausgesprochen). Daraus wäre aber zu schließen, daß parallel mit der Nasalisierung des Vokals, oder nachdem diese zur Geltung kam, auch die Aussprache der stimmlosen Verschußlaute unsicher bzw. stimmhaft wurde, und daß in der schwankenden Orthographie dieser Prozess sich widerspiegeln.

Über die Gestalt der Ananke schrieb zuletzt H. Schreckenberg,²⁷ kurz auch M. P. Nilsson in seinem Aufsatz über die Religion in den Zauberpapyri.²⁸ Ananke wird auch auf den Fluchtafeln erwähnt, wenn auch nicht besonders häufig.²⁹ In den Zauberpapyri erscheint Ananke «hauptsächlich als die Zwangsmacht, die dem Zauberer beisteht, selten als Schicksal».³⁰ Das Beiwort *πικρός* kommt bezüglich Ananke bereits im 5. Jh. v. u. Z. vor,³¹ in den Zauberpapyri häufiger, in ähnlichem Zusammenhang, wie hier.³²

²³ Vgl. SCHWYZER: 214.

²⁴ PGM VII 690, 3. Jh.

²⁵ VIII 98, 4–5. Jh.

²⁶ XIII 881. 346 u. Z.

²⁷ Ananke. Untersuchungen zur Geschichte des Wortgebrauches. München 1964. Zetemata 36. besonders 139–145, wo aber in den Angaben der Stellen einige Druckfehler geblieben sind.

²⁸ Die Religion der griechischen Zauberpapyri. Bull. de la Soc. des Lettres Lund 1947. No 11–12. = Opuscula selecta III. Lund 1963. 163. Die Stellen sind auch bei S. EITREM angeführt: Papyri Osloenses I. Oslo 1925. Komm. ad 341, S. 133–4.

²⁹ DT fr. III 4–5: *κατὰ τῆς [...]* Ἀνάγκη[; 161, 39, 80, 107, 125: *κατὰ τοῦ ἐπὶ τὴν Ἀνάγκην*; 242, 46; Ἀνάγκη danach die Maskelli Formel. Vgl. DT Index IV B S. 467 (Roma), 468 (Africa).

³⁰ NILSSON: a. a. O.

³¹ Antiphon, Tetral. 1 β 4: *οὐδὲν γὰρ πικρότερον τῆς ἀνάγκης ἔοικεν εἶναι*.

³² Ἐξορκίζω σε, δσπρακε, κατὰ τῆς πικρᾶς Ἀνάγκης PGM VII 301–2; ähnlich ebd. 1006–7; *διορκίζω ὑμᾶς . . . κατὰ τῶν πικρῶν Ἀναγκῶν* XV 13; mit anderen Beiwörtern: *κραταία καὶ παρατήτος* IV 605–6; *κραταία καὶ ἀπαρατήτος* XXXVI 341–2; *κραταία* PColon 3323, 1 ed. WORTMANN: a. a. O.; *φρίκτη* PGM IV 2247; IX 10; *δυσόλυντος* IV 2859; *θεία* ebd. 1175.

μασκελι μασκελω φνουκενταβαωθ ορεοβαζαγαρ ρηζιχθω ιπποχθων πυριπηγα νυξ Wohlbekannte Zauberworte, die sowohl auf Fluchtafeln als auch in Zauberpapyri oft vorkommen, zusammen oder vereinzelt;³³ die Formel ist — wie mich L. Kákósy freundlich belehrt hat — auch in einem demotischen Zauberpapyrus zu finden.³⁴

Im Wort *μασκελι* schwankt der Auslaut auf den Fluchtafeln zwischen *-ει*³⁵ und *-ι*³⁶ in den Papyri ist er immer *-ι*. Das Schwanken einerseits, die Konsequenz andererseits ist interessant, da der [ei] > [i] Wandel in der Aussprache sich bereits im 3—2 Jh. vollzogen hat.³⁷ Allerdings, daß die Aussprache hier *ι* war, zeigt die Umschrift in lateinischen Buchstaben.³⁸ An allen Stellen (auch in der Umschrift) ist die Geminatio des *λ* in beiden Worten bezeichnet. Unser Papyrus bezeichnet, wie später, auch hier — sowohl im einen wie im anderen Zauberwort — die Verdoppelung nicht. Da der Schreiber in beiden Wörtern so verfuhr, schiene die Erklärung, daß er das aus bloßem Versehen getan hätte, recht unwahrscheinlich. Hinter dem Schreibfehler steckt auch in diesem Fall ein schon viel früher beginnender Wandel in der Aussprache: in attischen Inschriften ist schon vom 4. Jh. v. u. Z. zu beobachten, daß man die Bezeichnung der Geminatio unterläßt,³⁹ und dieselbe Lage zeigt sich in den Ptolemäischen Papyri.⁴⁰ Die Aussprache war demnach aus irgendwelchem Grund einfach.

Die Zwillingszauberworte kommen meistens nur in der Formel oder in Hinweisen auf die Formel und nur selten außerhalb derselben vor.⁴¹

Den Sinn des Wortes wollte K. Wessely von Ananke her erklären und brachte das Wort mit hebr. *maskil* zusammen, das ein Derivat der Wurzel *skl*

³³ So DT 38, 27—9 in Verbindung mit Ge; 232, 28—9; 242, 46—7, in Verbindung mit Ananke; 250 B 1—2 in Verbindung mit Ge oder Hekate; auch auf später veröffentlichten Tafeln, so P. COLLART: RPh 56 (1930) 249; H. C. YOUTIE—C. BONNER: TAPA 68 (1937) 53; nicht vollständig: DT 234, 28—9; auch in lateinischen Buchstaben: DT 251 II 5 (etwas gekürzt und modifiziert). — Die Formel kommt oft auch in den Zauberpapyri vor (vgl. EITREM: POsl I Komm. ad 153, S. 72—3), der Einfachkeit halber führe ich die Stellen nach PGM an: III 546—8 (mit Formen *αωρω ζαγαρ* und *πυροσπαριπηγανυξ*); IV 2753—5; 3175—7; IX 10—11; XIX a 10—11; XXXVI 154—5, 342—4; nicht vollständig XIX a 9; und auch in seit dem veröffentlichten Texten, z. B. Pap. Reinach 88 Inv. 2063, 1—5. Manchmal begnügt man sich — statt die Formel vollständig abzuschreiben — mit einem Hinweis: *μασκελλι μασκελλω ο λόγος* PGM IV 1569—70; *μασκελλι λόγος* IV 2058, 2203, 3181; VII 419; *μασκελλι μασκελλω και τα άλλα* XXXVI 253—4. — Die Stellen, wo nur Elemente vorkommen, führen wir später, bei der Untersuchung der einzelnen Wörter an.

³⁴ Maskelli Maskello Phnoukentabao Hreksyktho Perykthon Perypeganex Areobasagra oder Obasagra: F. LL. GRIFFITH—H. THOMPSON: The Demotic Magical Papyrus. London 1905. 188—9. Col. XV. v. 2—4.

³⁵ Z. B. DT 38, 27—8; 234, 28—9.

³⁶ 242, 46—7.

³⁷ SCHWYZER, 193.

³⁸ DT 251 II 5.

³⁹ SCHWYZER: 230.

⁴⁰ MAYSER—SCHMOLL: 186—91, *λ* statt *λλ*: 187.

⁴¹ PGM III 119—20.

ist.⁴² Schreckenbergs will nun — auf dieser Spur weitergehend —, da *maskil* auch eine Art Psalm bedeutet, darin einen *ῥυμος δέσμιος* erblicken.⁴³ So weit würden wir uns jedoch nicht wagen. Zunächst ist die Deutung des Wortes als Bezeichnung von Psalmen ziemlich problematisch. Das Wort wird nämlich öfters zur Bezeichnung von Personen gebraucht, im Sinn 'verständlich',⁴⁴ außerdem lebt es auch im mittelalterlichen Judentum in der Bedeutung von 'gelehrt' fort und bezeichnet die Vertreter einer gewissen theologischen Schule.⁴⁵ Als Bezeichnung von Psalmen wird das Wort auch in der Neuzeit unterschiedlich gedeutet ('Lehrgedicht', 'kluger, künstlerischer Gesang', 'Meditation' usw.), der Sinn dürfte aber auch im Altertum unklar gewesen sein, keine von den Übersetzungen hat im Zusammenhang viel Sinn.⁴⁶ Der *δέσμιος* Charakter trifft für einige Psalmen zu — wenigstens in kletisch-beschwörendem Sinn — aber keineswegs für alle, und die Übersetzung der Septuaginta und besonders die des möglichst auch die Etymologie berücksichtigenden Aquila beweisen, daß man damals — d. h. auch in der Zeit der Zaubertexte — in dem Wort keinerlei «bindenden» Charakter spürte, sondern ihm einzig und allein die Bedeutung 'Wissen' 'Sinn' zuschrieb. (Man könnte vielleicht auf den Gedanken kommen, daß hinter dem Wort der mit Hermes gleichgestzte *Νοῦς*⁴⁷ stecke, doch *maskil* wird m. W. nie mit *νοῦς* übersetzt.) Es war allerdings geeignet ein Zauberwort zu sein, da dem Wissen immer eine zwingende und bindende Kraft innewohnt, die etwas spielerische Verdoppelung macht jedoch den Eindruck, als ob es vielleicht mehr der Klang als der Sinn gewesen sei, den man für wichtig und zauberkräftig erachtete. — Eitrem will das Wort mit dem Feuer in Verbindung bringen.⁴⁸

φρονκενταβαωθ scheint aus mindestens zwei Elementen zusammengesetzt zu sein. Das Glied *φρον* kommt nämlich auch in anderem Zusammenhang vor,⁴⁹ einmal ruft der Zauberer *τὸν Μασκελλι, τὸν Μασκελλω, τὸν φρον, τὸν Κενταβαωθ, τὸν Ορεοβαζαγρα* usw.,⁵⁰ schließlich lesen wir einmal *ἐπικαλοῦμαι σε κατὰ μὲν Αἰγυπτίους Φνω εαι Ιαβωκ*,⁵¹ woraus man auf ägyptischen Ursprung schließen mag. Tatsächlich stellte gelegentlich des Wortes *φροννοβοη* vom Element *φρον*

⁴² Ephesia grammata aus Papyrusrollen, Inschriften, Gemmen etc. Zwölfter Jahresbericht über das k. k. Franz Joseph Gymnasium in Wien. 1886. 23–4., ähnlich TH. HOFFNER: Griechisch-ägyptischer Offenbarungszauber. Leipzig 1921. I § 708, und tatsächlich scheint die von ihnen zitierte PGM III 119–20 — *ἐξορκίζω σε κατὰ τῆς ἑβραϊκῆς [φ]ωνῆς καὶ κατὰ τῆς Ἀνάγκης τῶν Ἀναγκαίων Μασκελλι Μασκελλω* — den hebräischen Ursprung zu bekräftigen.

⁴³ A. a. O. 142.

⁴⁴ II Chron. 30, 22; vgl. Ps. 47, 8.

⁴⁵ The Jewish Encyclopaedia VIII 364 s. v. Maskil.

⁴⁶ LXX: *συνέσεως, εἰς σύνεσιν* usw., Aquila: *ἐπιστήμονος, ἐπιστήμης* ähnlich die Vulgata.

⁴⁷ Vgl. R. REITZESTEIN: Poimandres. Leipzig 1904. 23–4.

⁴⁸ POsl I Komm. ad 153, S. 73.

⁴⁹ So *φρονφοβοη* DT 242, 29; *φροννοβοη* PGM IX 11; *φροννημοχ* IV 596; *ἐφρονν* ebd. 1417; *ἀφροφρονβα* ebd. 1492; *φρονβενε* VII 401.

⁵⁰ XII 290–1.

⁵¹ XII 263.

schon Hopfner fest, daß es «jedenfalls koptisch» sei, und daß darin das Urwasser, der Abyss der ägyptischen Mythologie stecke.⁵² Kákósy hat auch eine Form *φνοννγες* gefunden.⁵³ Weitere Elemente des Wortes sind an verschiedenen Stellen in den Zauberpapyri zu entdecken.⁵⁴ Einmal lesen wir das Wort in der Form *φμονκενταβαωθ* geschrieben.⁵⁵ Es kommt auch außer der Formel vor.⁵⁶ Sollte vielleicht auch *φωκεντ[αζε]ψεν* dessen verzerrte Form sein?⁵⁷

ορεοβαζαγρα Ursprünglich las ich *-αγρα* (wie gewöhnlich geschrieben), richtig Daniel, was aber m. E. ein Schreibfehler sein muß. *’Ορεοβαζάγρα*: «ein Wort, bei dessen Bildung man wohl an Artemis gedacht hat, ’welche die Berge beschreitend jagt’. Auch Artemis gehört zu den Gestalten, die in Hekate aufgehen» — schrieb R. Wünsch.⁵⁸ Der Sinn ist allerdings passend, Hekate wird einmal *ὄρεοφοῖτις* genannt,⁵⁹ (freilich auch Trieterikos und die Nymphen),⁶⁰ die Synkope *ὄρεοβα(δι)ζάγρα* ist jedoch etwas merkwürdig. Anders kann jedoch das Wort wohl kaum gegliedert werden: mit *ζάγρος* ‘barfüßig’⁶¹ (‘die bergbeschreitende Barfüßige’?) ist nicht viel anzufangen, mit *βάζω* noch weniger, es ließe sich höchstens darüber nachdenken, ob *-αγρα* wirklich die Bedeutung ‘Jagende’ habe, und nicht, wie allgemein, ‘das Wild’. Die Zusammenhänge der Artemis mit der Bärin sind allgemein bekannt,⁶² die der Hekate mit verschiedenen Tieren ebenfalls. — In der Formel wird das Wort einmal in der Form *ὄρεοβαζάγρας* geschrieben.⁶³ Es kommt auch außerhalb der Formel vor.⁶⁴

ρηζιχθω Auf den Tafeln und in den Papyri *ρηξιχθων* bzw. *ρησιχθων* geschrieben.⁶⁵ Die Schreibung *σ* oder *ζ* statt *ξ* kommt bereits in Ptolemäischen Papyri öfters vor, da in der Koine *ξ* als [s], und dies wiederum in intervokalischer Position als [z] ausgesprochen wurde.⁶⁶ Das Wort muß zweifelsohne als

⁵² HOPFNER: a. a. O. § 751., ferner PGM V 251 und dazu Preisendanz.

⁵³ A. DELATTE—PH. DERCHAIN: *Les intailles magiques gréco-égyptiennes*. Paris 1964. 208. N° 283.

⁵⁴ PGM III 491: *λω[φνον]κεντ Αβαωθ* XIX a 43 nur [*Αβα*]ωθ; XII 80 dagegen *Σαβαωθ Ταβαωθ*

⁵⁵ IX 10.

⁵⁶ IV 1572.

⁵⁷ PGM IV 339 und der Kölner Bleitafel T 1, 9—10.

⁵⁸ Antike Fluchtafeln. Bonn 1912. Kleine Texte. S 6. ad 1, 6.

⁵⁹ HOrph 1, 8.

⁶⁰ HOrph 51, 9; 52, 10.

⁶¹ Zonar. s. v.

⁶² In PGM III 434—5 wird sie augenscheinlich auch für eine Wölfin gehalten.

⁶³ PGM XXXVI 343.

⁶⁴ Nur *ὄρεοβαζάγρα* DT 41 A 6—7; *Βοιμὼ Βοιμὼ Φορβὰ Φορβὰ ’Ορεοβαζάγρα* PGM IV 2202, auf einem Amulett von C. BONNER: *Studies in Magical Amulets*. Ann Arbor 1950. ferner unter zauberischen Götternamen: III 436. Ist vielleicht auch *εζάγρα* in PGM IV 2774 ein Bruchstück davon?

⁶⁵ Die letztere Form z. B. DT 22, 11; 26, 13; 28, 14; 29, 12 usw.; PGM III 547; XII 291; auf einem Amulett von C. BONNER: *Studies in Magical Amulets*. Ann Arbor 1950. 290 D 260; vgl. ferner *ρησιχθώνη* DT 24, 17; 26, 21; 27, 19 usw., Index IV B. S. 466.; *ή ρησιχθων* die den Schlüssel des Hades besitzt: DT 22, 53—4., usw. Index ebd. — Vgl. ferner Höfer RML IV 111 s. v. Rhexichthon.

⁶⁶ MAYSER—SCHMOLL 184; man muß daher im Amulett-Text von Bonner nicht *ρησ<σ>ιχθων* lesen.

ἐξηίχθων 'Erdenpalter(in)' verstanden werden, das in den orphischen Hymnen als Beiwort von Trieterikos (Dionysos) vorkommt.⁶⁷ Es findet sich in den Papyri auch außerhalb der Formel, bezüglich Hekate.⁶⁸ Bonner weist auf eine Lukian Stelle hin, wo Hekate die Erde spaltet.⁶⁹ Da die Stelle auch für das Folgende von Interesse zu sein scheint, führen wir sie an: ἡ Ἐκάτη πατάξασα τῷ δρακοντείῳ ποδὶ τοῦδαρος ἐποίησε χάσμα παμμέγεθες, ἡλικὸν ταρτάρειον τὸ μέγεθος . . . εἴτα ἐώρον τὰ ἐν Ἄιδου ἅπαντα, τὸν Πυριφλεγέθοντα τὴν λίμνην usw. Die Beziehung auf Hekate muß dennoch selbst so noch nicht als unbedingt zwingend betrachtet werden, da ja — wie wir gleich sehen werden — wenn nötig auch Hades die Erde aufreißen kann, und auch vor dem fürchterlichen Namen des unbenannten Gottes der Pariser und Leidener Zauberpapyri (der aber ganz gewiß nicht Hades ist) sich die Felsen spalten.⁷⁰ — In unserem Papyrus ist das ν am Ende des Wortes weggelassen, vielleicht, weil der Schreiber eine Schreibweise ἐξηίχθῶ⁷¹ vor sich hatte, und die Abkürzung zu bezeichnen vergaß.

ἱπποχθων einmal in der Form [ι]ππίχθων,⁷² einmal in der Form ὑπόχθων,⁷³ beidemal in der Formel; außerhalb der Formel habe ich das Wort nicht gefunden. Drexlers Ansicht nach sollte die Form ὑπόχθων die ursprüngliche sein,⁷⁴ die übrigen Erklärer halten ἱπποχθων für ursprünglich. Drexlers Ansicht hat wenig für sich. Die Aussprache von ν und ι fiel nicht überall zusammen (ν = ι in der Aussprache ist kleinasiatisch),⁷⁵ — das wird u. a. auch durch die Umschrift von ταχύ in der Form tacy in einer stadtrömischen Fluchtafel bewiesen⁷⁶ — es scheint demnach unwahrscheinlich daß die Form ἱπποχθων nur als Folge einer fehlerhaften Schreibweise entstanden sein soll, umso weniger, weil die Form ὑπόχθων in der Formel weder auf den Fluchtafeln noch in den Zauberpapyri (außer dem erwähnten einzigen Fall) vorkommt, wiewohl sie im übrigen bekannt ist.⁷⁷ Es scheint demnach richtiger die Form ἱπποχθων als allgemein gebräuchlich zu betrachten, statt welcher infolge unbewußten Verschreibens oder — wahrscheinlicher — absichtlicher Abänderung einmal eine andere Form gesetzt worden war.

Als allgemein gebräuchlich, oder auch ursprünglich? Die Meinungen bezüglich der Erklärung gehen nämlich auseinander. Audollent gibt die von

⁶⁷ HOrph 52, 9. Vgl. A. DIETERICH: De Hymnis Orphicis. Hamburg 1891. = Kleine Schriften. Leipzig 1911. 108.

⁶⁸ PGM IV 2722; VII 692; unter Zaubervorten: IX 3.

⁶⁹ Studies 170, Luk. Philops. 24.

⁷⁰ PGM IV 360—1; XII 242.

⁷¹ So geschrieben in PGM IV 2754.

⁷² ETTREM denkt im Apparat an die Vermengung von ἐπίχθων und ἱπποχθων im Kommentar, S. 73, erwägt er die Möglichkeit einer Kontamination von πυρίχθων und ἱπποχθων.

⁷³ PGM XIX a 9.

⁷⁴ RML II 1584 s. v. Kure, Persephone, Ereschigal — ohne Argumentation.

⁷⁵ SCHWYZER: 123.

⁷⁶ DT 140, 20.

⁷⁷ LSJ s. v. und an noch mehreren Stellen.

Wünsch erwogene Erklärung: «*ἵπποχθων* = "*Ἰππα χθονία* (HOrph 49, 4)». ⁷⁸ Seitdem wissen wir aber, daß die richtige Lesart "*Ἰπτας* und so die Parallele bei weitem nicht so eng sei, wie das am Anfang dieses Jahrhunderts noch scheinen mochte: Mutter "*Ἰπτας* bekam ihren Namen wohl von einem mäonischen Berg, ⁷⁹ und obwohl sie chthonische Verbindungen schon hatte — sie ist ja *χθονία μήτηρ*! ⁸⁰ — und ferner auch mit der Schlange in Zusammenhang stand, ⁸¹ hatte sie mit dem Pferd nichts zu tun. (Eine so charakteristisch kleinasiatische Gestalt wäre auch etwas auffallend in einer mehr afrikanisch — ägyptischer Umgebung.) Mit der Übersetzung von Wünsch ('Roßerde') weiß ich ebenso wenig anzufangen, wie Preisendanz.

Auf einem anderen Weg trachtete Eitrem das Wort zu erklären. ⁸² «The idea of the Greek Hades and the Earth-quaker Poseidon has come in and in this way the demon has become *ἵπποχθων* 'Lord of horses in the depth of the earth' . . . » Obwohl wie darauf schon Eitrem hingewiesen hat — auch Poseidon *ἐνὶ γῆι* genannt werden mag, ⁸³ sollte seine Gestalt doch nicht in Betracht gezogen werden, da er in den Zauberpapyri gar keine Rolle spielt. Hades dagegen ist tatsächlich 'durch Rosse berühmt' (*κλυτόπωλος* — wie immer auch das Beiwort erklärt werden soll), der Charos der mittel- und neugriechischen Folklore ist auch beritten, auch der die Proserpina auf seinem von schwarzen Pferden gezogenem Wagen entführende Hades ist imstande die Erde zu spalten, ⁸⁴ diese Erklärung stünde demnach auch mit dem vorangehenden Beiwort in Einklang. Fraglich scheint aber der Sinn, den Eitrem dem Wort zuschreiben will: ob es wirklich 'Herr der Rosse in der Tiefe der Erde' bedeuten könne?

Eine wieder andere Erklärung wurde von K. Preisendanz empfohlen. ⁸⁵ Seiner Ansicht nach sollte die ursprüngliche Form *ἵπόχθων* 'Belasterin, Presserin der Erde' sein, die dann von einem Zauberer als Roß der Erde oder der Unterwelt verstanden geworden wäre, da ja das (schwarze) Pferd ein chthonisches Wesen sei. Ich kann aber nicht begreifen, weshalb man hinter dem Wort ein anderes — dessen Bedeutung wieder etwas unklar ist — annehmen soll, da ja das Wort selbst einen klaren und einwandfreien Sinn hat: *ἵπποχθων* ist eine Bildung derselben Art, wie *ἵπποπόταμος* 'Pferd des Flusses', und bedeutet demnach — wie es auch Preisendanz übersetzte — 'Pferd der Erde'. Preisendanz hat auch darauf hingewiesen, ⁸⁶ daß Hekate im großen Pariser Zauberpapyrus

⁷⁸ DT S. 72.

⁷⁹ O. KERN: Die Herkunft des orphischen Hymnenbuches. Genethliakon C. Robert. Berlin 1910. 90.

⁸⁰ HOrph 49, 4.

⁸¹ KERN: a. a. O. 92–3.

⁸² POsl I Komm. S. 73.

⁸³ Vgl. II. 20, 63.

⁸⁴ Ov. Met. 5, 422–4.

⁸⁵ Akephalos, der kopflose Gott. Leipzig 1926. Beihefte zum «Alten Orient» 8. 28. Anm. 21.

⁸⁶ Akephalos 28.

'pferdegesichtig' genannt wird,⁸⁷ und Wortmann führte noch weitere Stellen an,⁸⁸ wo Hekate (auch) in Pferdegestalt erscheint.⁸⁹ Wenn also einerseits das Wort 'Pferd der Erde' bedeutet, andererseits Hekate auch in Pferdegestalt vorgestellt war, wenn ferner eines der beiden vorangehenden Beiworte (*ῥεοβαζά-γχα*) mittelbar oder unmittelbar mit ihr zusammenhängt, das andere (*ῥηζίχθων*) auf sie, oder wenigstens auch auf sie bezogen werden kann, die durch Stampfen mit ihrem Fuß die Erde zu spalten vermag, scheint uns nichts zu hindern, daß wir auch dieses Wort auf sie beziehen. Umso weniger, weil vielleicht auch das nächste Beiwort in diese Richtung weist.

πυριπηγα νῦξ Das Wort kommt sowohl in den Zauberpapyri als auch auf den Fluchtafeln nur in der Formel vor. Die Schreibung der letzten Silbe schwankt manchmal auch innerhalb desselben Papyrus zwischen *-νῦξ* und *-ναξ*,⁹⁰ die Papyri schreiben aber meistens *-νῦξ*.⁹¹ Der Wechsel kann nicht mit orthographischen Gründen erklärt werden, *v* und *a* wurden beim Schreiben nicht verwechselt, und es war augenscheinlich nicht gleichgültig welche Form man schrieb, wenn der Schreiber im Pariser Zauberpapyrus die eine in die Andere verbesserte. Eitrem gibt die Deutung 'Lord of the fountains of fire'⁹² und das paßt auch zu der Form *πυριπηγάναξ*, läßt aber die andere — und zwar die allgemeinere — Variante unerklärt. In der letzten Silbe steckt vielleicht die Wurzel des Zeitwortes *ρύσσω* 'stoßen', das auch das Stampfen des Pferdehufes bezeichnen kann.⁹³ Die Bedeutung des Wortes wäre dann etwa 'Feuerquellstampfende(r)' oder '-schlagende(r)'. Erinnern wir uns daran, was Lukian von Hekate erzählt, die mit dem Schlag ihres Fußes die Erde spaltete, so daß die Tiefe der Unterwelt sich auftat und darin der Pyriphlegethon sichtbar wurde, bzw. daran, daß man Hekate auch in Pferdegestalt vorstellte, so scheint diese Deutung des Beiwortes mit dem was vorangeht in Einklang zu stehen. Allem Anschein nach müssen wir aber in der Welt des Zaubers, wo die Grenzen etwas verwischt sind, mit der Wirkung von mehreren Faktoren rechnen, so auch damit, daß die Endung *-νῦξ* auch das Hauptwort *νῦξ* assoziiert,⁹⁴ was bei einer Gottheit der Unterwelt besonders verständlich und zur Steigerung der Zauberkraft besonders geeignet ist.

⁸⁷ PGM VII 2549: *ἰπποπόσωπε θεά*.

⁸⁸ A. a. O. 76 ad T 1, 41.

⁸⁹ PGM IV 2301, 2614; VII 781. Pausanias 8, 42, 3 läßt aber keinen Zweifel zu, daß die dort erwähnte pferdeköpfige Göttinstatue der Demeter gehöre, die gelegentlich ebenfalls die Gestalt eines Pferdes annahm: Paus. 8, 25, 5.

⁹⁰ PGM XXXVI 155 *-ναξ*, 344 *-νῦξ* (*πυριπαγάννῦξ*). In IV 3177 war nach Eitrem, POsl I S. 75 das ursprünglich geschriebene *-ναξ* in *-νῦξ* verbessert, PREISENDANZ notiert nichts.

⁹¹ Vgl. noch *ῥεοπηγάννῦξ* IV 2755, die beiden Beiwörter zusammen XIX a 11.

⁹² A. a. O. S. 73.

⁹³ Hes. Sc. 63.

⁹⁴ Vgl. PGM XII 291: *πυριπηγάννῦξ Νυξίω* usw. Ganz zurückhaltend bezüglich des Sinnes PREISENDANZ: RE XXIV 52 s. v. Pyripeganyx.

απαλαξοαμμων τονεχοναυτον πυρετον καιριγουσ Ursprünglich habe ich τονεχοναυτον... καιριγουσ gelesen, und dachte, wenn auch zaudernd, an Ammon den Gott (in Vokativ). Daß Ammon der zu heilende Person sei, hat mir Prof. Turner klargemacht, doch bei der Lesung τὸν ἔχον<τα> schien mir die Stelle grammatisch schwer erklärbar. Jetzt, daß Daniel den Text richtig gelesen hat, ist die Sache klar. Ἀπαλλάσσω wird demnach mit τινά τινος konstruiert,⁹⁵ Ἀμμων, als Indeklinabile, ist Akkusativ, und πυρετόν ist allem Anschein nach eine falsche Schreibung unter dem Einfluß von αὐτόν, statt πυρετοῦ, wie Daniel es behauptet.⁹⁶

Das Zeitwort ἀπαλλάσσω 'entfernen', 'sich entfernen' bzw. das Hauptwort ἀπαλλαγὴ ist in den hippokratischen Schriften ein gewöhnlicher Ausdruck für das Entfernen einer Krankheit bzw. für das Loswerden davon,⁹⁷ das Wort ist aber kein rein medizinischer Terminus.⁹⁸ Der Sinn des Wortes ist in unserem Papyrus offenbar 'befreien', 'etwas von jemandem entfernen'. In den Zauberpapyri hat das Wort einen spezifischen Gebruch, indem man damit das Befreien von bösen Geistern, Dämonen usw. bezeichnet.⁹⁹ Die Form ist aoristischer Imperativ.¹⁰⁰ In der Koine ist der Gebrauch des aoristischen Imperativs im allgemeinen überwiegend gegenüber dem aus dem Präsensstamm gebildeten Imperativ, in Gebeten wird fast ausschließlich der Aorist gebraucht. Mit dieser längst bekannten aber unterschiedlich erklärten Erscheinung beschäftigte sich zuletzt W. F. Bakker.¹⁰¹ Leider hat er das Material des Zauberpapyri nicht in Betracht gezogen — obwohl Zauber und Gebet einen gemeinsamen Ursprung

⁹⁵ Der bloße Genitiv, ohne ἀπό oder ἐκ kann in der klassischen und spätklassischen Sprache mehrfach nachgewiesen werden, vgl. LSJ s. v., was etwa mit Soph. Ant. 769; Isokr. 4, 39; Xen. Hiero 7, 11 und 12 ergänzt werden kann.

⁹⁶ Ἀμμων ist Indeklinabile in der LXX, z. B. II Reg. 10, 1; II Paralip. 19, 1 usw. In den Papyri gibt es allerdings ein Ἀμόν mit dem Dativ Ἀμόνι; F. PREISENDANZ: Namenbuch. Heidelberg 1922. s. v. — Auf eine andere Deutungsmöglichkeit wies Prof. E. G. TURNER hin (ich führe sie mit seinem Erlaubnis an): Ἀμμων a name like Ἀπολλών? or perhaps Ἀμμών<ιον>. Der Akkusativ des Namens Ἀπολλῶς ist im Neuen Testament tatsächlich manchmal Ἀπολλῶν (so I. Cor. 4, 6; Tit. 3, 13; aber Ἀπολλῶ Acta 18, 24 und 19, 1). So könnte vielleicht Ἀμμων Akkusativ eines Ἀμμῶς sein (Akzent demgemäß Ἀμμῶν). So geschrieben ist zwar der Name nicht belegt, er könnte aber eine Variante von Ἀμῶς sein. Diese Form kommt in Papyrus-Texten vor, der Genitiv ist aber öfter Ἀμώτος einmal wird διὰ Ἀμῶς geschrieben, also undekliniert, wie in der LXX. (Die Stellen bei PREISIGKE: Namenbuch s. v.). Mir scheint die andere Deutung wahrscheinlicher. Wollte man die Lesung εἴρους nicht annehmen, und an πυρετόν festhaltend τὸν ἔχον<τα> lesen, so müßte man entweder hinnehmen, daß ἀπαλλάσσω mit doppeltem Akkusativ steht, wofür kein Beispiel sich finden läßt (höchstens Analogien unter den Verben des Beraubens oder Wegnehmens, vgl. KÜHNER—GERTH I 324—5; MAYSER II 2, 232 usw.), oder Ἀμμων als Genitiv deuten, obwohl für ἀπαλλάσσω mit Gen. pers. in diesem Sinn nur ein Beispiel sich anführen läßt: Arist. Eccl. 1046.

⁹⁷ Z. B. De arte 3; Prorrh. 2, 30; Acut. 10; Nat. hom. 15; Morb. 2, 40.

⁹⁸ Für Einzelheiten vgl. N. VAN BORCK: Recherches sur la vocabulaire médicale de grec ancien. Paris 1961. 226—9.

⁹⁹ Den man befreit: Akk., von dem er befreit wird; ἀπό + Gen. So z. B. PGM V 125—6 = 1310—1, vgl. IV 87 und PColon 1982, 6—7 ed. Wortmann.

¹⁰⁰ Der Singular nach dem pluralischen ὑμᾶς ist nicht beispieldlos, vgl. DT 241, 5 und 12, bzw. WÜNSCH: Fluchtafeln ad loc.

¹⁰¹ The Greek Imperative. Amsterdam 1966. bes. 79—87 und 128—41.

haben — und die Lehre derselben ist mit seinen Konklusionen schwerlich in Einklang zu bringen. Seiner Ansicht nach habe der Betende den aoristischen Imperativ gebraucht «because he visualizes his desires for the future as abstract facts, as events independent from the circumstances of the moment, and not as an actual action which has to be started 'right now'» ferner, weil er die Entscheidung dem Angebeteten überlassen wolle und so «he prefers not to put him under pressure and does not, as it were, compel him to meet his wishes at once» (das Präsens brachte nach Bakker eben das zum Ausdruck).¹⁰² In den Zaubertexten ist die Sache aber eben umgekehrt: der Wunsch entspringt der augenblicklichen Lage, die Erfüllung erwartet man möglichst schnell («bereits, bereits»), der meistens sehr aufgeregte Sprecher will die Entscheidung gar nicht demütig der Gottheit überlassen, im Gegenteil, er will auf ihn erst recht einen Druck ausüben, ja er scheut sich sogar nicht ihn zu bedrohen. Die Frage bedarf demnach unter Berücksichtigung der Zauberpapyri einer erneuerten Untersuchung. Die Erklärung der Tatsache dürfte wohl nicht nur darin gesucht werden, daß in der Zeit der Koine die Menschen nicht mehr imstande gewesen wären, den Ausdruck ihrer Gefühle und Gedanken fein zu nuancieren und statt dessen einfach an die objektive Realität gebunden in ihrer Ausdrucksweise die Tatsache eingestanden hätten, daß die Erfüllung ihrer Wünsche Mächten zustehe, die völlig unabhängig von ihnen seien¹⁰³ (obgleich dieses Gefühl in den Zauberpapyri sicherlich drinsteckt), sondern vielleicht darin, daß die «höfliche» Wunschform einfach, weil Gewohnheit geworden, weiterlebt, obwohl ihr Hintergrund alles andere als höflich ist. Wenn dies stimmte, dann wäre das eine Entwicklung — um den Titel von Marrets Buch umzukehren — from prayer to spell.

εχον ist offensichtlich falsch (oder eine Abkürzung?): da vorher *τοῦ* steht und da Daniel das *ο* in *οιγουνς* erkannt hat,¹⁰⁴ muß es zu *ἔχον<τος>* ergänzt werden, wie Daniel es vorgeschlagen hat.

Der *πυρετός* (Fieber) war eine gewöhnliche Krankheit, viele Arten seiner waren bekannt, worüber die hippokratischen Schriften ausführlich berichten,¹⁰⁵ und mit welchen sich auch die spätere medizinische Literatur sich viel beschäftigt hat.¹⁰⁶

**Εχω* bedeutet neben dem Namen einer Krankheit in den hippokratischen Schriften meistens, daß die Krankheit 'dauert' 'anhält',¹⁰⁷ seltener, daß sie je-

¹⁰² A. a. O. 127.

¹⁰³ So Bakker: a. a. O. 86—7.

¹⁰⁴ Das *ο* in *οιγουνς* ist nicht ganz klar lesbar, aber es ist möglich.

¹⁰⁵ Z. B. Flat. 6 ff.; Epid. 6, 14; einzelne Fälle: ebd. 4, 25; 7, 25; Ursachen: Morb. 2, 24; nicht notwendigerweise mit Schauder verbunden: Progn. 24; Coa. 2, 26, 467, usw.

¹⁰⁶ Bezüglich Galen vgl. den Index der Kühnschen Ausgabe; Cels. 3, 3—17; Aetios 5, 58—93; Alexander von Aphrodisias, Palladios, Alexander von Tralles schrieben ganze Monographien über die verschiedenen Fieber. Eingehende Information über alle diesbezügliche Fragen bei H. J. Horn in RAC VII (1969) 877—909 s. v. Fieber.

¹⁰⁷ Z. B. Aff. 15: *πυρετός ἔχει*; Morb. 2, 42; Progn. 24; Epid. 1, 3, 11 usw.

manden 'erfaßt', 'festhält'.¹⁰⁸ Ähnlich wird auch (ἐπι)λαμβάνω meistens intransitivisch gebraucht: 'anfangen', 'einstehen',¹⁰⁹ nur viel seltener transitivisch 'anfassen', 'erfassen', vor allem beim Verfasser der Schrift über die Krankheiten,¹¹⁰ vereinzelt in anderen Schriften.¹¹¹ Verwandt mit dieser Erscheinung ist die Doppelheit, die in der klassischen Sprache überhaupt beobachtet werden kann, wo nämlich sowohl νόσος ἔχει τις¹¹² als auch νόσος (πυρετός) ἔχει τινά¹¹³ gebräuchlich sind. Die Frage sollte eingehender untersucht werden, soviel scheint aber ohne weiteres klar zu sein, daß wir zwei verschiedenen Anschauungsweisen gegenüberstehen: der einen nach ist der Mensch das Subjekt der Handlung, mit der Krankheit geschieht nur etwas,¹¹⁴ der anderen nach tritt die Krankheit als aktives Subjekt auf, die dem Menschen etwas antut. Der intransitive Gebrauch von ἔχω und (ἐπι)λαμβάνω in den medizinischen Schriften scheint ein Übergang zu sein: grammatisch ist die Krankheit aktiv, Subjekt, die Handlung richtet sich aber nicht auf ein bestimmtes Objekt. Es ist wohl kaum bloßer Zufall, daß ἔχω auch in unserem Papyrus der zweiten Anschauungsweise gemäß gebraucht wird. Wir haben schon früher erwähnt, daß ἀπαλλάσσω auch der Ausdruck für das Befreien von bösen Geistern sei. So steht es in der Formel: ἀπάλλαξον τὸν δεῖνα ἀπὸ τοῦ συνέχοντος αὐτὸν δαίμονος¹¹⁵ In einem anderen Papyrus ist genau dieselbe Formel zu finden, nur daß in diesem Text statt des Dämons eine Krankheit, der Husten steht: [ἀπά]λλαξον <τὸν> δεῖνα ἀπὸ τῆς συνεχοῦσης αὐτὸν βηκός¹¹⁶ Die Ansicht, daß jede Krankheit die Folge einer Besessenheit von bösen Geistern sei, war in dieser Zeit in Religionen jeder Art allgemein verbreitet,¹¹⁷ die Evangelien beweisen dies auch vom Christentum,¹¹⁸ und die Kirche war auch später dieser Meinung.¹¹⁹ Diese Anschauung widerspiegelt sich im Gebrauch von ἔχω sowohl in unserem Papyrus, als auch z. B. im Evangelium: πενθερὰ δὲ τοῦ Σίμωνος ἦν συνεχομένη πυρετῷ μεγάλῳ . . . καὶ ἐπετίμησεν (sc. Jesus) τῷ πυρετῷ.¹²⁰

¹⁰⁸ So z. B. Epid. 2, 6, 31; Morb. 2, 43 (zweimal); in pass. Konstruktion Aph. 4, 34; Prorrh. 2, 6; Epid. 5, 6.

¹⁰⁹ Z. B. Acut. 7; Aph. 5, 5; 6, 51; Progn. 24; Loc. hom. 39 usw. Dieser intransitive Sinn des Aktivums wird in den Wörterbüchern meistens nicht verzeichnet.

¹¹⁰ 2, 22; 2, 40; 2, 41; 4, 46 usw.

¹¹¹ Z. B. Epid. 3, 17, 5: πυρετός ἔλαβέ τινα.

¹¹² Z. B. Hdt. 3, 33; Eur. fr. 227 N.; Plat. Lg. 10, 888 b.

¹¹³ Z. B. Aisch. Pers. 750—1; Arist. Met. 4, 1023 a 10.

¹¹⁴ In den medizinischen Schriften scheint diese Konstruktion überwiegend zu sein, doch bei weitem nicht ausschließlich: πυρετός ἐπῆλθέ τινη Epid. 3, 17, 14, πυρετοὶ παρείποντο Epid. 1, 2, 4, wie νοῦσος ἐπῆλυθε Od. 11, 200; ἦκοι ἂν θεία νόσος Soph. Ai. 186; καταβολή πυρετοῦ . . . τινι προσέρχεται Dem. 9, 29.

¹¹⁵ PGM V 125—6.

¹¹⁶ PGM VII 205.

¹¹⁷ Vgl. L. Gil: Therapeia. La medicina popular en el mundo classico. Madrid 1969. 273—80.

¹¹⁸ Luk. 16, 11—7.

¹¹⁹ HORN: a. a. O. 905.

¹²⁰ Luk. 4, 38—9.

ἡδη ἡδη ταχυταχυ Eine allgemein gebräuchliche dringende Formel, in verschiedenen Varianten einmal, bzw. zwei oder dreimal wiederholt.¹²¹

εντη σημερον Das iota adscriptum fällt in Thessalien hie und da schon im 4. Jh. v. u. Z. fort,¹²² in den hellenistischen Inschriften vom 2. Jh. sprunghaft,¹²³ ebenso in den Ptolemäischen Papyri,¹²⁴ es wurde auch sicherlich nicht gesprochen.¹²⁵ Genau diese Wendung konnte ich anderswo nicht ausfindig machen, aber ἐν τῇ σήμερον ἡμέρᾳ ist bekannt,¹²⁶ und die Tatsache ebenfalls, daß ἡμέρα oft wegbleibt: εἰς τὴν σήμερον, ἀπὸ τῆς σήμερον¹²⁷ einmal geradezu τῇ σήμερον¹²⁸

Der Text und die Übersetzung lauten demnach folgendermaßen: φηγ γη βαλοχρα θαμραζαραχθω | ἐξορκίδω ὑμᾶς κατὰ τῆς πικρᾶς ἀνά<γ>κης | μασκελι μασκελω φρονκενταβαωθ | ὄρεοβαζάγαρ ῥήζιχθω<ν> | ἐπὶ ὀχθων | πνριπηγάννξ ἀπά<λ>αξον, Ἀμμων, τὸν ἐ||χον<τος> αὐτὸν πυρετοῦ καὶ ῥίγους ἥδη, ἥδη, | ταχύ, ταχύ, ἐν τῇ<ι> σήμερον.

Phēg gē balochra thamrazarachtho ich beschwöre euch auf die bittere Notwendigkeit maskeli maskelō phnukentabaōth Berge beschreitende Jägerin (? -es Wild?), Erdenspalter(in), Roß der Erde, Feuerquellstampfende(r), befreie den Ammon, von dem ihn haltenden Fieber und Schauer, bereits, bereits, schnell, schnell am heutigen Tag.

Unser Papyrus ist also Text eines Fieberamuletts.¹²⁹ Texte von Fieberamuletten sind auf Papyri nicht selten,¹³⁰ auf irgendeinem anderen Stoff (Stein) kennen wir nur einen einzigen.¹³¹ In Anbetracht dessen, wie häufig und wie gefährlich infolge der zahlreichen Sümpfe und der Verschmutztheit des Trinkwassers Malaria und Fieber jeder Art gewesen waren¹³² und wie oft eben deswegen

¹²¹ Z. B. DT 235, 55 (einmal), 238, 49 (zweimal), 240, 61—4 (dreimal; ἡδη ἡδη ἡδη ταχύ ταχύ ταχέως) usw. In lateinischen Buchstaben: 140, 19—20; in lateinischer Übersetzung z. B. 229, 14—5; 295, 26—7. Nicht weniger oft in den Papyri, z. B. PGM III 35—6; VII 254, 259, 330—1 usw.

¹²² SCHWYZER: 202.

¹²³ SCHWYZER: 201—2. Im Attischen ist die Lage verwickelter.

¹²⁴ MAYSER—SCHMOLL: 103—6.

¹²⁵ Str. 14, 1, 41; Quintil. I, 7, 17.

¹²⁶ Z. B. PGM III 568—9; IV 1934—5; VII 471, 546 usw.

¹²⁷ MAYSER: II 1, 22.

¹²⁸ PGM III 429.

¹²⁹ Über Amulette in der griechisch-römischen Welt und im nahen Osten: F. ECKSTEIN—J. H. WASZINK: RAC I (1950) 397—411 s. v. Amulette, mit der früheren Literatur, woraus besonders der Artikel Charms und Amulets in der Hastings Encyclopaedia hervorgehoben werden soll — III 392—472, über griechische Amulette L. DEUBNER, 433—9, — bzw. die jetzt durch C. BONNERS Amulettenbuch ergänzt werden darf.

¹³⁰ PGM XVIII b, XXXIII, XLIII, XLVII, 5a, 5b; Text für Fieberamulett: VII 213—4. Ein Fieberamulett-Text von der Sammlung der Princeton University wurde von B. M. METZGER sorgfältig ediert und kommentiert: A Magical Amulet for Curing Fevers. In: Studies in the History and Text of the New Testament in Honor of Kenneth Willis Clark. Ed. by BOYD L. DANIELS and H. JACK SUGGS. (= Studies and Documents vol. 39.) Salt Lake City, 1967. 89—94. Die Kenntnis dieses Aufsatzes verdanke ich der Güte von Prof. E. G. TURNER. Ein Fieberamulett-Text der Berliner Sammlung wurde von W. BRASHEAR veröffentlicht: Vier Berliner Zaubertexte. ZPE 17 (1975) 25.

¹³¹ BONNER: a. a. O. 67—8.

¹³² Ein christliches Amulett erwähnt samt den Weltherrschern der Finsternis auch das ῥίγος; den πυρετός; und das ῥιγοπυρετίον PGM 13, 16.

die medizinische Literatur sich mit der Frage befaßte, mag das wirklich merkwürdig erscheinen.¹³³ Liest man jedoch die Rezepte, wie ein Fieberamulett angefertigt werden soll, durch, so stellt sich heraus, daß die Fieberamulette fast ausschließlich aus leicht verderblichen pflanzlichen oder tierischen Material hergestellt worden waren, und wenn man doch — selten — irgendeinen dauerhaften Stoff verwendete,¹³⁴ so ist dort von Schrift keine Rede. Zaubertexte lassen die Vorschriften nur auf Papyrus¹³⁵ oder auf Ölblatt¹³⁶ schreiben, diese mußte man dann um den Hals hängen oder an den Arm binden. Es wäre demnach eben das erstaunlich, wenn beschriebene Fieberamulette aus Metall in großer Zahl zum Vorschein kämen.

Die Amulette gehörten in der klassischen Zeit zu den allgemein gebräuchlichen Heilmitteln nicht nur gegen Fieber, sondern gegen Krankheiten jeder Art (wiewohl auch die Aufgeklärten nicht viel Vertrauen dazu hatten), und später erfreuten sie sich nicht nur unter den Laien sondern auch unter den fachkundigen Ärzten, besonders unter den Anhängern der Pneumatiker-Schule, voller Anerkennung: die medizinische Literatur gibt nicht nur ausführliche Anweisungen bezüglich ihrer Anfertigung, sondern teilt auch den entsprechenden Zaubertext mit, den man auf das Amulett schreiben müsse.¹³⁷ Einige Herrscher der Spätantike haben das Heilen mit Amuletten streng verboten,¹³⁸ noch heftiger kämpften die Kirchenväter und die Synoden dagegen¹³⁹ — beide mit wenig Erfolg. So blieb nur die Christianisierung übrig, was umso leichter möglich war, als der Gebrauch von alttestamentlichen Zitaten als Amulett-Texte bei den Juden üblich war. Der Text unseres Papyrus fügt sich also in diese langen Reihe von Heilamuletten ein, und darüber hinaus, daß er die Zahl der Fieberamulette um eins vermehrt, bringt er inhaltlich nichts besonders Neues.

Es lohnt sich aber den Text auch hinsichtlich der Form ins Auge zu fassen. Vor allem seit E. Nordens Kunstprosa-Buch ist allgemein bekannt, welche große Rolle das Homoioteleuton in der antiken Kunstprosa spielte, besonders in ihrer Spätzeit, als die Homoioteleuta mit dem Rhythmus verbunden auch die Prosatexte fast versmäßig in parallele Kola gliederten. Norden hat kurz auch darauf hingewiesen, daß diese Eigentümlichkeiten der späten Kunstprosa sich auch in den Zauberpapyri dartun,¹⁴⁰ eingehender hat er sich aber mit der Frage nicht beschäftigt. P. Collart machte auf die in der uns näher interessierenden Maskelliformel vorhandenen Alliterationen und Homoioteleuta aufmerksam.¹⁴¹ Ähnli-

¹³³ BONNER: a. a. O. 67.

¹³⁴ Alex. Trall. Febr. 6, I p. 407 PUSCHMANN; Ser. Samm. 942—5.

¹³⁵ Ps. Plin. De med. 3, 15; Ser. Samm. 935—40.

¹³⁶ Alex. Trall. a. a. O.; PGM VII 213—4.

¹³⁷ So Ps. Plin. De med. 3, 15; Alex. Trall. Febr. 6 I p. 407 PUSCHMANN; 12 II p. 583 PUSCHMANN, gegen Podagra; 8, 2 II p. 377, gegen Kolik, Inschrift eines Ringes, usw.

¹³⁸ Amm. Marc. 19, 12, 14; SHA Carac. 5, 7.

¹³⁹ ECKSTEIN—WASZINK: RAC I 407—10.

¹⁴⁰ Die Antike Kunstprosa. Stuttgart 1958. II 848—9.

¹⁴¹ RPh 56 (1930) 253.

che Homoioteleuta kommen aber in den Zauberpapyri mehrmals vor, und durch diese sind die Texte ähnlich gegliedert, wie das von Norden in anderen Texten beobachtet worden war. Die nähere Untersuchung kann zwischen diesen Gliederungen auch gewisse Unterschiede aufweisen. Wir zitieren einige Beispiele — der Einfachheit halber mit Nummern versehen —, die wir gleich nach den Homoioteleuta gliedern. Da diese Spätzeit den Hiat duldet,¹⁴² setzen wir die Silben, die u. E. zu elidieren bzw. die Elemente, die metrisch überflüssig sind, in Klammern.

1. PGM V 98—100 :

σὲ καλῶ, τὸν ἀκέφαλον,
τὸν κτίσαντα γῆν καὶ οὐρανόν,
τὸν κτίσαντα νύκτα καὶ ἡμέραν (χῆμέραν) . . .

2. PGM XII 107 :

σὸ ἐλὶ ὁ μέγας Ἄμμων,
ὁ ἐν οὐρανῷ ναίων,
ἔλθε, βοήθησόν μοι . . .

3. PGM XII 241—2 :

οὐ ἢ γῆ ἀκούσας(α) ἔλίσσεται,
ὁ Ἄιδης ἀκούων ταρασσεται
ποταμοί, θάλασσα, λίμναι,
πηγαὶ ἀκούουσαι πῆγνυνται
(αἱ) πέτραι ἀκούσασαι ῥῆγνυνται . . .

4. PGM XIII 570—3 :

ἐπικαλοῦμαι σε τὸν (τὰ) πάντα κτίσαντα
τὸν πάντων μείζονα
σὲ τὸν αὐτογέννητον θεόν,
τὸν πάντα ὀρῶντα
καὶ πάντ(α) ἀκούοντα
καὶ μὴ ὀρώμενον¹⁴³

¹⁴² Bezüglich der orphischen Hymnen vgl. G. QUANDT'S Zusammenstellung in seiner Ausgabe von den Hymnen (Orphei Hymni. Berlin 1966. S. 41*), man kann aber auch aus den Zauberpapyri Beispiele anführen, so I 300; III 240 usw.

¹⁴³ In PGM XIII 62—4 ist eine kürzere Fassung zu lesen, wo die Worte θεόν und καὶ πάντα ἀκούοντα fehlen.

5. PGM XIX a 50, 51—2, 53—4 :

κύριε δαῖμον,
 ἄξον, καῦσον,
 ὀλεσον,
 πύρωσον,
 καιομένην
 πυρουμένην . . .

ἔλθε πρὸς Ἀπαλῶς
 δν ἔτεκεν Θεονίλλα
 ἐπ(ί) ἔρωτι καὶ φιλίας
 ἐν τῇ ἄρτι ὥρα . . .

μὴ [ιδίῳ] μνημονεύειν
 μὴ τέκνου,
 μὴ ποτοῦ
 μὴ βρωτοῦ
 ἀλλὰ ἔλ[θη]
 τη]κομένη
 τῷ ἔρωτι καὶ φιλίας
 καὶ συνουσίᾳ . . .

Unter den angeführten Beispielen gibt einerseits Fälle, die nicht nur metrisch deutbar sind, meistens aber auch mit den Klauselgesetzen in Einklang stehen, so 1. und 3. (1.: paeon cho, tr hypod, tr hypod, die beiden letzten Glieder sind metrisch parallel, dem Akzent nach nicht völlig; 3.: mol ba ia, 2ba ia, ia ba, 2mol, da 2mol, die beiden ersten und letzten Glieder sind metrisch parallel, die Klausel auch dem Akzent nach.) Es gibt andererseits Fälle, die weder nach dem einen, noch nach dem anderen Prinzip restlos analysiert werden können, gewissermaßen aber die Wirkung von beiden bezeugen, und in welchen sich dasselbe Streben nach der Parallelität beobachten läßt, das auch in den übrigen Beispielen zum Vorschein kam. Solche Fälle sind 2., 4. und 5. (2.: ? sp, ia sp, da 2 sp, die beiden ersten Glieder sind metrisch ähnlich: a a b, aufgrund von Akzent kann ungefähr das Gleiche gesagt werden, wenn auch die Ähnlichkeit hier andersartig ist; 4.: ba tr, sp ia, 2 ia, zwei metrisch problematische Glieder, sp ia, in den ersten Zeilen kommen die Klauselgesetze nicht zur Geltung; in 5. kommen die Klauselgesetze nicht zur Geltung — die Glieder sind ja viel zu kurz dazu — auch von metrischer Parallelität kann keine Rede sein, dem Akzent nach ist aber die Parallelität fast vollkommen.) In den Partien also, wo sich ein mit Homoioteleuta verbundener oder gekennzeichneteter Parallelismus sich beobachten läßt, kann man verschiedene Arten des Übergangs von der quantifizierenden Metrik zur auf Akzent fußenden Rhythmik erblicken.

Auch unser Papyrus läßt sich nach den Homoioteleuta gliedern.

φηγ γη βαλοχρα θαμραζαραχθω
 ἐξορκίδω
 ὑμᾶς κατὰ τῆς
 πικρᾶς ἀνά<γ>κης
 μασκελι μασκελω
 φνουκενταβαωθ
 ὄρεοβαζάγαρ
 ὀηζίχθω<ν>
 ἱππόχθων
 πυριπηγάνυξ
 ἀπάλ<λ>αξον, Ἄμμων,
 τοῦ ἔχον<τος> αὐτόν
 πυρετόν καὶ ῥίγους
 ἦδη, ἦδη,
 ταχύ, ταχύ, τῇ<ι>
 σήμερον

Gelegentlich der ersten Zeile ergibt sich gleich die Frage, ob wir überhaupt das Recht haben, in Zauberworten irgendein griechisches Metrum vorauszusetzen. Zweifellos nur ein geringes. Abgesehen von einigen Bruchstücken, die vielleicht auch als metrisch aufgefaßt werden können, haben wir jedoch wenigstens einen Fall, wo die Zauberworte mit griechischen Worten zusammen einen Hexameter ergeben (die ganze Partie ist hexametrisch) *χαῖρε, πνρὸς μεδέων, ἀραραχαρα ηφθισικηρε*.¹⁴⁴ Wenn wir demnach in der ersten Zeile des Papyrus die Alphas als von Natur kurz verstehen, so kann die Zeile als *sp ia ion* gedeutet werden, dem mit losem Homoioteleuton ein Anapäst folgt.

Das Folgende läßt sich unterschiedlich interpretieren. Würden wir die zweite Silbe von *ἀνά<γ>κη* — wegen der Weglassung vom *γ* — kurz messen, so könnte der Abschnitt als *2an* verstanden werden. Da wir aber dazu nicht viel Grund haben, können wir wiederum zwischen zwei Möglichkeiten wählen: entweder betrachten wir die zwei Zeilen (Glieder) als parallel, und deuten beide als *sp ba* — da muß man freilich annehmen, daß in *κατὰ* der Akzent die Länge ersetzt —, oder wir halten das für nicht zulässig, geben den Gedanken der Parallelität auf, und deuten die Partie als Verbindung von einem Anapäst (oder mit *ἐξορκίδω* von zwei Anapästen) und einem, aus einem Spondäus und Baccheus bestehenden, abschließenden Glied. Für die zweite Variante spricht ihre Einfachheit: es sind keine Voraussetzungen nötig; das Homoioteleuton *κατὰ τῆς* — *ἀνά<γ>κης* wird dadurch allerdings stumpfer. Für die erste Möglichkeit

¹⁴⁴ PGM II 99–100; vielleicht will auch 164–5 so etwas darstellen.

spricht eben der Umstand, daß das Homoioteleuton so heller zusammenklingt; die Dehnung der zweiten Silbe von *κατά* aufgrund des Akzentes ist nicht unglaublich: bei der Verbreitung der Homoioteleuta spielte unter anderem eben auch der Akzent eine wichtige Rolle; in der Dichtung des 4. Jahrhunderts (Methodios, Gregorios von Nazianz) wird die Länge öfters durch den Akzent ersetzt;¹⁴⁵ in seiner Einleitung zu Hephaistion¹⁴⁶ beruft sich Choroiboskos gar auf Metriker, die beteuern, daß die betonte Silbe länger sei, als die unbetonte; schließlich kann man — wie wir das gleich sehen werden — dieselbe Tendenz vielleicht an anderen Stellen unseres Papyrus entdecken. Wir hielten demnach die Deutung *sp ba, sp ba* für wahrscheinlicher, geben aber zu, daß das nur eine Möglichkeit und keine Gewißheit ist.

Auch die Zwillingszauberworte werfen Fragen auf. Wie erwähnt, war die Aussprache des *λ* wahrscheinlich einfach. Würden wir die zweite Silbe demgemäß kurz messen, bekämen wir zwei Kretiker (einen Daktylus und einen Kretiker?). Weiter unten ist aber ein Doppelkonsonant — ebenfalls ein doppeltes *λ*! — nach dem akzenttragenden Vokal einfach geschrieben. Man könnte daran denken, daß der Akzent vielleicht auch hier auf dem *ε* gewesen sei, das dadurch gedehnt dahin wirkte, daß der Doppelkonsonant einfach oder mindestens mit wenig Emphase gesprochen wurde (das war im früheren Griechisch — außer dem Äolischen — gesetzmäßig). Auch das konsequente Doppelschreiben in den Zauberpapyri und auf den Fluchtafeln scheint nicht dafür zu sprechen, daß die Silbe kurz gewesen wäre. Es scheint demnach wahrscheinlicher das Glied — trotz der eventuellen einfachen Aussprache des *λ* — als 2mol zu verstehen.¹⁴⁷

φρονεραβαωθ ist ein Anapäst, *δρεοβαζάγας* ein Dochmius. (Schrieb der Schreiber bewußt *δρεοβαζάγας* um das noch klarer zu machen?) Die beiden folgenden Beiworte sind Molosser, und es ist bemerkenswert, daß beide den Akzent auf der mittleren Silbe tragen, was vielleicht auch die Deutung der Zwillingszauberworte als mittelbetonte Molosser bekräftigen mag. *πυριπηγάνυξ* ist ein Jambus mit aufgelöstem anceps. Dürfte man aber das *α* als infolge des Akzentes gedehnt betrachten, so wäre das Wort ein Anapäst, und der ganze Abschnitt bestünde aus einem Mittelglied umrahmt von zwei parallelen Gliedern: 2mol an 2mol an.

Haben wir uns aber im Hypothesenbauen schon so weit gewagt, so sei noch ein Schritt gestattet. An einer Stelle¹⁴⁸ steht in der Maskelli Formel nach

¹⁴⁵ In den Zauberrhymnen allerdings seltener, aber auch hier kommt es vor, z. B. PGM I 342, wahrscheinlich eben wegen den Parallelismus, ferner IV 261–2, um von den vielen *σε* am Versanfang nicht zu sprechen.

¹⁴⁶ P. 183, 10–3 Consbr.

¹⁴⁷ Wenn jedoch der Akzent wahrlich eine solche Rolle in der Dichtung spielen konnte, so könnten die Molosser hier, nach den Baccheen — falls diese Deutung richtig ist — wirklich als «Baccheen mit langem anceps» verstanden werden, wie es B. SNELL will: Griechische Metrik. Göttingen 1953. 23. Anm. 1.

¹⁴⁸ PGM XIX a 10–1.

πυριπηγάνυξ noch *ὄρεοπηγάνυξ*¹⁴⁹ Dessen Maß ist das gleiche, wie das von *ὄρεοβαζάγρα* (auch der Akzent ist an derselben Stelle). Wenn *πυριπηγάνυξ* wirklich als Anapäst verstanden werden kann, stellt dieser Abschnitt ein aus zwei parallelen Gliedern bestehendes Ganzes dar: 2mol an δ 2mol an δ. Die Entwicklung mag etwa die folgende gewesen sein: die Maskelli Formel war schon ursprünglich metrisch gebaut, sei es, daß *πυριπηγάνυξ* als Anapäst gemessen worden war, sei es, daß man das ursprünglich nur irgendwie metrische (jambi-sche) Wort der Parallelität wegen aufgrund des Akzentes zu einem Anapäst gedehnt hat. Später wurde die Formel von jemandem (vielleicht vom Verfasser des PGM XIX a, der augenscheinlich eine Anlage für Rhythmisierung und parallele Komposition hatte) unter Einbeziehung eines anderswoher bekannten Beiwortes zu einer vollkommen parallelen Formel ausgebaut. Daß diese die ursprüngliche gewesen wäre scheint unwahrscheinlich zu sein, da die längere Formel nur einmal vorkommt, und da die häufigere Variante aus sieben Worten besteht,¹⁵⁰ was bei einer Zauberformel nicht belanglos ist. — All das hängt freilich davon ab, ob das Wort *πυριπηγάνυξ* als Anapäst gemessen werden darf, und an und für sich wird das durch nichts zwingend bewiesen. Wäre unsere Hypothese dennoch stichhaltig, so böte das ein interessantes Beispiel der griechischen metrischen Assimilation eines halbbarbarischen Textes.

Problematisch ist die metrische Interpretation auch des nächsten Abschnittes. Nach dem was wir oben bezüglich der Aussprache des doppelten λ-s in den Zwillingenzauberworten sagten, dürfte wohl eine Ansicht, daß die zweite Silbe des Wortes *ἀπάλ<λ>αξον* kurz zu nehmen sei, als unwahrscheinlich betrachtet werden. Auch metrisch hätte das wenig für sich: die Worte *ἀπάλ<λ>αξον*, *Ἄμμων* könnten so nur als ein Kolon verstanden werden, das bisweilen zum Abschluß von ionischen Partien steht,¹⁵¹ und in einem Text, der von Anfang bis Ende *κατὰ μέτρον* deutbar ist, wäre solch ein nicht einmal häufig vorkommendes Kolon auffallend. Das nächste Glied kann rein quantifizierend gemessen mit Zulassung des Hiats als tr sp verstanden werden. Doch da muß man wieder eine zweite Möglichkeit erwägen. Wenn man im Wort *ἔχοντος* das ε gedehnt nähme (Akzent), so wäre das Glied parallel mit dem vorangehenden als mol ba zu deuten. (Der Molossus ist eine Variante des Baccheus, der Parallelismus ist durch die Homoioteleuta betont; zwischen o und ω fühlte man wohl kaum einen Unterschied.) Träfe diese Vermutung zu, so würde auf zwei metrisch gleiche und auch zusammenklingende Glieder ein drittes, metrisch verschiedenes (ion sp) und auch verschieden auslautendes Glied folgen, d. h. das Ganze wäre von einer a a b Struktur.

Der Text wird von zwei Anapästen und einem Daktylus abgeschlossen.

¹⁴⁹ PGM IV 2755 und DT 38, 28 steht es statt.

¹⁵⁰ COLLART: a. a. O. 253.

¹⁵¹ U. v. WILAMOWITZ-MOELLENDORFF: Griechische Verskunst. Berlin 1921. 385 «zugleich anaklastisch und katalektisch».

Nach dem Gesagten darf soviel wohl als sicher angenommen werden, daß der Text metrisch ist, daß sein Verfasser einen quantitierend metrischen Text zu schreiben beabsichtigte, da sich das Ganze nach der rein quantitierenden Metrik gut interpretieren läßt. Wäre weiterhin auch das bezüglich des Akzents Entwickelte stichhaltig, so sollte noch hingefügt werden, daß bei dieser quantitierenden Dichtung zur Ersatzung der Länge auch der Akzent mit im Spiele gewesen sei.

Liest man nun das Ganze vom Anfang bis zum Ende durch, so hat man den Eindruck, daß es nicht nur irgendwie metrisch sei, sondern daß sich in seinem Bau eine gewisse Absicht dartue. Das einleitende erste Glied fängt langsam, mit einem Spondäus an, wird aber immer schneller. Der zweite Abschnitt, die eigentliche Beschwörung, beginnt wieder langsam, noch langsamer als vorher, bald zeigt sich jedoch die wachsende Spannung in den aufgeregten Baccheen, die indessen noch mit Spondäen gemischt sind. Noch langsamer hebt die Maskelli-Formel an, die Aufgeregtheit kann aber nicht mehr zurückgedrängt werden, sie bricht im Anapäst und im Dochmius hervor, wird im zweiten Doppel-Molossus etwas abgebremst, um dann (in einem Jambus mit aufgelöstem anceps? in einem Anapäst?) weiterzurennen. Nun kehren die Baccheen der zweiten Partie zurück, hier aber ohne Spondäen (doch vielleicht mit rennenden Trochäen). Der Abschnitt fängt aufgereggt an — umgekehrt, wie die Abschnitte des ersten Teiles, doch das Tempo der mittleren Partie fortsetzend — und geht dann ins langsamere über, was auch am Anfang der Schlußpartie weitergeführt wird. Die Spannung ist jedoch zu groß dazu, als daß die Bitte in diesem langsamen Tempo schon beendet werden könnte: die Aufregung bricht noch einmal im Prokeleusmatikus hervor, um ermüdet nach zwei langen Silben im Daktylus auszulaufen.

Aufgrund dessen — nicht nur die Homoioteleuta, sondern auch die Lehre der Analyse in Betracht ziehend, Vermutungen und Vorbehalte möglichst veranschaulichend — mag der Text folgendermaßen gegliedert werden:

φηγ γη βαλοχρα θαμραζαραχθω
ἐξορκίδω ὑμᾶς κατὰ τῆς
πικρᾶς ἀνά<γ>κης.

μασκελι μασκελω
φνουκενταβαωθ
ορεοβαζαγαρ
ῥηζίχθω<ν>, ἐπτόχθων
πυριπηγάνυξ.

ἀπάλ<λ>αξον, ᾗ Ἀμμων,
τοῦ ἔχον<τος> αὐτόν
πυρετοῦ καὶ ῥίλους

ἤδη, ἤδη,
ταχύ, ταχύ, ἐν τῇ<ι>
σήμερον.

Mit Absicht haben wir uns bisher der Anführung der Literatur außer den Zauberpapyri enthalten. Die hier behandelten Erscheinungen (Parallelismus, Homoioteleuta, kurze Glieder) sind ja in der Literatur der Zeit — wie bereits erwähnt — allgemein bekannt. Wir kennen zahlreiche Beispiele für die Paarung von Quantitierung und Homoioteleuta (ein Beispiel nur: der Hymnus der Naassener, von solchen raffinierten, aus gereimten Isokola zusammengesetzten Hexametern, wie die von Norden aus der Ps.-Oppianischen Kynegetik angeführten, gar nicht zu reden), des näheren für das Reimen von kurzen Gliedern (anapästische Monometer),¹⁵² für die a a b Struktur in Formeln¹⁵³ und außerhalb derselben, in der Kunstprosa, verborgen, wo ja der Schriftsteller damit rechnen durfte, daß die Struktur, eben weil sie so häufig ist, vom Leser erkannt wird.¹⁵⁴ Das alles hat freilich seine Vorlagen in der Rhetorik, in den Chorliedern des Dramas und in der Volksdichtung. Das Wesentliche wurde auch diesbezüglich bereits von Norden gesagt, wir sind höchstens insofern etwas anderer Meinung, daß in den Tragödien u. E. nicht alle Reime nur als spontane Reimung betrachtet werden könnten.¹⁵⁵

Die metrischen, homoioteleutischen Zauberformeln setzen demnach einerseits eine alte Tradition fort, andererseits knüpfen sie aber auch an die dichterischen und Stiltendenzen ihrer Zeit, auch insofern, daß in ihnen auch dem Akzent eine gewisse (neue) Rolle zukommt, sei es so, daß einige Formeln sowohl rhythmisch als auch metrisch deutbar sind, sei es so, daß den Grund der Parallelität nunmehr nicht die Quantität, sondern der Akzent bildet, sei es so, daß im Text, der eigentlich quantitierend sein will, als Ersatz der Länge auch der Akzent mitspielt.

Die Bedeutung unseres Papyrus ergibt sich nicht aus seinem — ziemlich gewöhnlichen — Inhalt, sondern aus seiner Form. Während bei den aus den Zauberpapyri angeführten Beispielen bloß davon die Rede ist, daß ein im Ganzen in Prosa verfaßter Text an diesem oder jenem Punkt metrisch oder rhythmisch wird, um dann wieder in Prosa überzugehen, ist unser Text vom Anfang

¹⁵² XLV, XLVI HEITSCH.

¹⁵³ E. NORDEN: *Agnostos Theos*. Leipzig 1923. 258.

¹⁵⁴ Achill. Tat. in der Klage über den verunglückten jungen Bräutigam: *τάφος μὲν [σοί, τέκνον,] ὁ θάλαμος, γάμος δὲ ὁ θάνατος, θρήνος δὲ ὁ ὑμεναῖος*. Wenn wir die eingeklammerten Worte weglassen, bekommen wir eine aus zwei metrisch gleichen und einem abweichenden Glied bestehende Konstruktion.

¹⁵⁵ Die Tatsache, daß die Zahl der reimenden, respondierenden Glieder in den späteren Stücken des Euripides, wie es scheint, zunimmt, oder solche respondierende a a b Strukturen, wie die auch von Norden angeführte Aisch. Pers. 694—6, bzw. 700—2 beweisen viel mehr, daß so etwas nicht auf spontane Weise, sondern als Folge bewußter, künstlerischer Absicht zustande kam.

bis zum Ende metrisch. Gedichte sind in den Zauberpapyri freilich öfters zu finden. Diese sind aber entweder hexametrisch und jambisch, wie die kletischen Hymnen, oder anapästisch, wie der Diebeszauber¹⁵⁶ — allerdings stichisch. Es gibt einen einzigen Text, der zweifelsohne metrisch ist, auch Homoioteleuta hat und der von einigen Erklärern als nicht-stichisch gedeutet wurde;¹⁵⁷ die Mehrzahl der Forscher vertritt jedoch auch in diesem Fall die Meinung, daß das Gedicht stichisch sei.¹⁵⁸ Sollte unser Text ein astrophisches, polymetrisches Gedicht, ein Zauberlied sein? Ich wagte das — für ein Zeitalter, wo Vers und Prosa manchmal ganz ineinander fließen, und in einem Zauber-Text, der immer eine Neigung zum Rhythmisier-, Gereimt- und Formelhaft-Werden hat¹⁵⁹ — nicht bestimmt zu behaupten. Der Text ist allerdings durchgehend metrisch interpretierbar, er steht gewissermaßen in Verwandtschaft mit zahlreichen dichterischen Texten dieses Zeitalters (kleine Glieder mit Homoioteleuta verbunden), und weist — wenn das von der Rolle des Akzents Gesagte stimmt —, wie ebenfalls manche Gedichte dieser Zeit, Eigentümlichkeiten auf, die in der mittell-griechischen Dichtung zu voller Geltung kommen. Das spräche vielleicht für die Annahme, der Text sei ein Gedicht. Während aber die Werke, deren Metrik von einem ähnlichen Übergangscharakter trägt, selbst wenn strophisch gebaut, viel einfacher sind, ist der metrische Bau von unserem Papyrus — wie auch der von manchen metrisch-rhythmischen Teilen der Zauberpapyri — mehr zusammengesetzt. Wenn auch dadurch die Annahme, es handle sich um ein Gedicht, noch nicht gleich widerlegt ist, wird sie mindestens nicht bekräftigt.

Ob der Verfasser bewußt ein Gedicht, ein polymetrisches Gedicht schreiben wollte, ist schwer zu entscheiden. Ich hoffe aber gezeigt zu haben, daß der Text nicht aufs Geratewohl metrisiert ist, der metrische Bau folgt durchgehend dem Bau des Inhalts, der Bewegung der Empfindungen — die metrische Mannigfaltigkeit ist also kein Zufall, keine Folge eines Nicht-Könnens, der Verfasser wollte etwas schaffen, in dem auch die Metren, und zwar mannigfaltige Metren, irgendeine Funktion hatten. Insofern kann der Text — ganz unabhängig davon, ob er ein Gedicht ist oder nicht — nicht lediglich als Fortsetzung von früheren oder zeitgemäßen stilistischen Traditionen und Tendenzen oder als ein Beispiel der Auflösung der klassischen Metrik betrachtet werden, sondern mit ähnlichen

¹⁵⁶ PGM V 172–9.

¹⁵⁷ H. DRAHEIM: Wochenschr. f. Kl. Phil. 35 (1918) 310–1.

¹⁵⁸ K. PREISENDANZ: BPhW 40 (1920) 1130–2; WILAMOWITZ: a. a. O. 374. usw., die neue Literatur in der neuen Auflage von PGM, Band II, S. 265.

¹⁵⁹ PREISENDANZ schrieb in der Vorrede zum dritten (nicht veröffentlichten) Band der PGM (jetzt Band II, S. XIII) bezüglich der Hymnen u. a. folgendes: «In vielen anderen Fällen mögen ebenso Zweifel bestehen, wie die in den Zauberpapyri erhaltenen versähnlichen Spuren zu deuten sind: ob tatsächlich als Reste einstiger Verse, oder aber nur als Belege einer rhythmisch gehobenen Sprache, wie sie ganz ähnlich in der verwandten Literatur des Poimandres sich findet. Derartige Prosa-Hymnen lassen sich allenthalben in den Zaubertexten, so in der 'Mithrasliturgie', wo sie besonders angebracht sind, aber auch sonst weithin feststellen. Diese Rhythmisierung geht oft soweit, daß wirklich Zweifel bleiben, ob Prosarhythmus oder Versmaß vorliegt.»

Stellen in den Zauberpapyri (die freilich nur kurze Teile, und nicht, wie unser Papyrus, Ganze sind) auch als ein anspruchloses, halbwegs noch gefühlsmäßiges Tasten in der Richtung eines neuen, großartigen Aufschwungs der Dichtkunst, der im 6. Jh. anscheinend fast ohne Vorgeschichte auf einmal aufblühenden, nunmehr konsequent auf den Akzent gegründeten byzantinischen Hymnendichtung.

Budapest.

CALCULATING OSTROGOTHIC POPULATION

Numerous contemporary population estimates for the barbarians invading Europe in the fifth century exist in our sources—tempting tidbits indeed for modern historians and demographers. Seventeenth-century scholars rarely made any attempt to interpret these data or even to employ statistics in support of their arguments. This changed forever with the publication of Edward Gibbon's «The Decline and Fall of the Roman Empire» in 1776. Gibbon took the figures in the ancient sources almost at face-value. For him the picture was clear—hordes of barbarians engulfed an Empire ripe for conquest. Serious demography in the nineteenth century explored the reliability of the ancient sources and found them wanting. Some attempted to bring the ancient figures into line with perceived reality by employing a simple decimal shift, thereby reducing all numbers by a factor of ten. Although illogical and absolutely unhistorical, the decimal shift technique made its way into otherwise reliable textbooks—some still in use! This essay attempts to create a few reliable estimates for the population of the Ostrogoths at two periods in their history: the invasion of Italy, and the last decades of their Italian-based kingdom.

The question of how many Ostrogoths existed at various stages in their history is extremely important. Without some approximation of the number of people involved, it is very difficult, if not impossible, to understand the problems that beset Theodoric while on the march. Later, the relatively small numbers of Ostrogoths in comparison with the indigenous population of Italy profoundly influenced the settlement, fiscal policy, defense, and, indeed, the entire administration of the Ostrogothic Kingdom. But classical historians used numbers for impact rather than as statistical tools. With the exception of Olympiodorus, no historian or chronicler of the period from Adrianople (A. D. 378) to Narses' final victory (554) avoided the temptation to inflate the size of the German armies in order to increase the magnitude of the Roman victories or explain Roman defeats. As a result precise population statistics for the Ostrogoths lie forever beyond reach. Nevertheless, an order of magnitude can be deduced.

Large numbers, for example Procopius' 150,000 for the Gothic army besieging Rome under Wittiges,¹ are intrinsically no more or less reliable than small numbers. The concept of using numbers for reader impact is equally applicable to high and low figures. Jordanes frequently introduced numbers with *paene*, indicating his awareness of the inaccuracy of his sources. In the ninth century, Patriarch Photius warned that the fifth-century historian Eunapius tended to exaggerate numbers.² Obviously, the problem of numbers is not new, but because of the central importance of numbers many historians have presented an estimate. For the number of Ostrogoths modern estimates range from Felix Dahn's 250,000 to W. Ensslin's figure of 20–25,000 men in the army.³ Ensslin's calculations generally agree with those of E. Stein, who estimated that the total population numbered approximately 100,000.⁴ B. Lavagnini accepted without question Procopius' figure of 150,000.⁵ The list could be extended to include virtually every major authority on the period A. D. 400–600.⁶

A partial resolution of the problem lies in a close examination of each instance in which a source presents a figure on population. By eliminating every numerical reference for which no accurate record was likely kept, the enormity of the problem is reduced. For example, how could Procopius, an eyewitness of the siege of Rome, have derived a precise 150,000 besiegers? The Ostrogothic army was never captured, so that a count was impossible. Procopius did not have access to any Ostrogothic records, and even if they existed, it is unlikely that they revealed the number at Rome. The very nature of military obligation and personal freedom to leave for home did not allow even King Wittiges to know the exact number of his forces. Manhood was synonymous with soldiering and every physically fit adult male was expected to respond to the summons. If, however, their families were threatened elsewhere, they quickly departed for home.⁷ Is Eunapius' 200,000 for the number of Goths crossing the Danube in 376 any more reliable?⁸ The Gothic crossing quickly exceeded the Roman ability to regulate the flow. No records could have indicated even the

¹ Procopius, *History of the Wars* (Loeb Classical Library, 1914 trans. H. B. Dewing), V, xvi, 11.

² Photius, *Bibliotheka*, codex 77 (ed. L. Dindorf, *Historici Graeci Minores*, Leipzig, 1870).

³ Felix Dahn, *Die Könige der Germanen*, II (Wurzburg, 1861), p. 78; W. Ensslin, *Theoderich der Grosse*, 2d. ed. (Munich, 1959), p. 62.

⁴ E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, II (Paris, 1949), p. 54.

⁵ B. Lavagnini, *Belisario in Italia, I: Storia di un anno* (533–36) (Palermo, 1948), p. 31.

⁶ In general see the succinct but informative appendix in J. B. Bury, *History of the Later Roman Empire* (New York, 1958), pp. 104–5.

⁷ Cassiodorus Senator, *Variae*, V, 36 (ed. T. Mommsen, *M.G.H., A.A.*, xii, Berlin, 1894); Procopius, *op. cit.*, VI, xxviii, 30–33.

⁸ Eunapius, frag. 42, ed. Dindorf, *op. cit.*, p. 237, lines 26–27.

total number of Visigoths, let alone the Ostrogothic bands crossing in secret.⁹ In both examples the numbers recorded are undoubtedly incorrect, for neither Procopius nor Eunapius had access to any material with such statistics. However, the numbers are not less accurate simply because they have six digits rather than four.

Numbers recorded in treaties seem more reliable since the Byzantines kept such records. The *De Legationibus* of Constantine VII, for example, owes much to the diplomatic archives in Constantinople. Whenever the sources record a number of captives or garrison strength, the figures may have derived from military records. Garrison strengths in particular were important in Belisarius' calculations. Always careful to send an adequate force, he was never lavish with his scarce manpower. Once potentially accurate numbers are gleaned from the stock of exaggerations, the task remains of calculating a total from a small set of honest attempts to estimate manpower. The hazards of such extrapolation are obvious. The accuracy of any projected total cannot be more accurate than the historian's total appreciation of the population in question and the reliability of the original core of figures. Since family-reconstitution is impossible from the available data, roughly four times the numbers of troops is a reasonable method for ascertaining the aggregate population.¹⁰

For the period prior to the settlement in Italy there are few reliable statistics. The complex Balkan episode in Ostrogothic history is further complicated by the presence of two Theodorics, each at the head of a numerous following attached to his family—Theodoric, son of Thuidmir and later king of Italy, and Theodoric, son of Triarius. Byzantine efforts to stabilize the Balkans undertaken by Emperors Marcian, Leo and Zeno involved the delicate balancing of both Ostrogothic factions with imperial support necessary to swing the pendulum from one to the other. The resultant diplomacy was largely successful until the death of Theodoric Triarius in 481. The various treaties specifying troop commitments and deployments were probably preserved in Constantinople and found their way into several histories of the period. As such they are far more reliable estimates of population than the crude calculations punctuating the same histories.

• Theodoric Triarius was asked to provide 13,000 soldiers as part of a treaty with Zeno. The troops were paid and supplied by the Byzantines.¹¹ Pay and diplomatic records could have been used to ascertain the figure. Although Triarius was told to select the men, the number 13,000 probably represented the

⁹ Ammianus Marcellinus (Loeb Classical Library, 1964 trans J. C. Rolfe), xxxi, 4.12.

¹⁰ The multiplication factor to determine aggregate population from average family size is highly debatable. Most scholars would use a figure between 3.5 and 4.3. I have used four for simplicity. See further J. C. Russell, *Late Ancient and Medieval Population*, Trans. of the American Philosophical Society, n.s., 48 (1958) pp. 53, 59.

¹¹ Malchus, frag. 17 (ed. K. Müller, *Fragmenta Historicorum Graecorum*, Paris, 1885), iv, p. 124.

majority of his manpower, for one of Zeno's goals was to reduce the independence of Triarius in the Balkans. In 481 Triarius died in battle at the head of 30,000 «Scythians», including his wife and two brothers.¹² Since Theodoric Thuidmir was in Epirus Nova at this time, no Amali-led Ostrogoths fought with Triarius. The figure 30,000 seems reasonable in light of the 13,000 troops specified in the treaty. When Triarius broke his Byzantine alliance in 481, he led a general revolt of all the Goths still living in Thrace — certainly more than 13,000 select soldiers.

On his way to Epirus Nova in 477 Theodoric Thuidmir offered the service of 6,000 men as part of the treaty negotiations with the Byzantine representative, Adamantius, but before the treaty could be concluded his rear column was attacked by Sabinianus. Some 2,000 wagons and 5,000 people were captured: so many wagons that Sabinianus cancelled his transport requisitions from the neighboring cities. Very few escaped after Theodoric's brother and mother ordered the bridge on the only path to safety burned behind them to assure the freedom of the royal family.¹³ The rear column alone was destroyed. The leading unit commanded by Theodoric himself was already at Epidamnus. The main body under *dux* Soas was somewhere in between and did not enter the battle against Sabinianus.¹⁴ If we assume a 1 : 2 : 1 ratio for three units of the Ostrogoths under Theodoric Thuidmir, the total is 20,000.

In the bitter personal confrontation earlier that year between the two Theodorics, Triarius carried the day without bloodshed. Since the Byzantine forces, totalling 2,000 cavalry and 10,000 heavy infantry under the magister militum for Thrace plus the garrison troops from the cities near Adrianople numbering 26,000 failed to rendezvous with Thuidmir, he was decisively outnumbered. But Thuidmir led only that portion of his troops which a new treaty with Zeno had specified should be encamped at Marcianopolis.¹⁵ Assuming that Zeno actually wanted to defeat Triarius and not just rid himself of Thuidmir by sending him against a superior force, and further that Theodoric Thuidmir's force at Maricanopolis numbered approximately 6,000 (the number he offered several years later), Zeno planned to send a force of 40—45,000 men against the rebellious Triarius. Even if the garrison troops are discounted as being potentially ineffectual, the figure is still an imposing 20,000 men. That was using an elephant to kill a fly if Triarius' forces had not numbered 25—30,000.

After Triarius' death in 481 many of his followers joined Theodoric Thuidmir, who quickly became the dominant figure in the Balkans. Unfortunately, little evidence is available to estimate the total number of Ostrogoths marching westward into Italy in 488—89. Most Goths are believed to have gone west,

¹² Joannes Antiochenus, frag. 211 (5), ed. Müller, *op. cit.*, iv, 612 — 21; v, 27 — 28.

¹³ Malchus, *op. cit.*, frag. 18, ed. Müller, p. 130.

¹⁴ *Ibid.*, frag. 18, Müller, pp. 125 — 30.

¹⁵ *Ibid.*, frag. 15, Müller, pp. 121 — 23.

but others definitely remained behind. Some Rugians joined Theodoric at Nova in Moesia, but it seems doubtful that a great many followed their defeated king. To the 15,000 + returning from Epirus Nova should probably be added one half to two thirds of Triarius' following. A total of from 35—40,000 Ostrogoths migrating to Italy seems reasonable.

The settlement of the Ostrogoths in Italy is entirely explicable on the basis of 40,000 immigrants, whereas Felix Dahn's quarter million and Gibbon's still higher figures suggest quite different conclusions. The Theodorian Code (vii 8.5) delineated a workable arrangement for billeting troops. The guest received a third of the house and lands unless he held illustrious rank, and then he obtained a half. The Code failed to envision the problems of a permanent settlement encompassing a real land division made without destroying the estate economy. But even more crucial, the Code ignored, perhaps intentionally, the profound effects the *hospitalitas* system, as it is called, would have upon the internal solidarity of the guests. The native population of Italy, perhaps numbering four million,¹⁶ would have swallowed the forty thousand Goths with only a fleeting case of indigestion if the Goths were domiciled evenly throughout Italy. Hence the Ostrogoths settled in three pockets: around Pavia, Ravenna and in Picenum. There they could control many arterial highways and preserve some group solidarity.

Diplomatic contact between Ostrogothic Italy and Constantinople continued during the forty years of peace following the settlement, but the Ostrogoths no longer provided troops for Byzantine campaigns. One result of this new independence from the East was that the archives at Constantinople no longer provided a warehouse of data for historians. The Latin sources for Ostrogothic history are statistically useless, often meager chronicles and official letters written for the court by Roman aristocrats. Italy prospered under Theodoric, agricultural production increased, and the frontiers were strengthened. Peace was welcomed and long over due but, as so often in ancient and early medieval history, it took the resumption of war to provide further clues to demographic trends. The long and bitter war (535—54) against Justinian's armies led by Belisarius and later Narses received ample treatment in the pages of Procopius' *History of the Wars*.

Procopius took part in the Gothic wars up to 542 as a legal advisor (*adresor*) and confidant of Belisarius. His accounts of the marching and counter-marching, garrisoning and abandoning of strongholds, and the general attrition between King Wittiges and Velisarius are a stockpile of statistically useful data. The operations against Totila are likewise valuable although Procopius probably obtained most of the information from old friends in the army. He himself it seems accompanied Belisarius back to Constantinople in 542, when

¹⁶ Four million is only a rough estimate. Russell, *op. cit.*, p. 73.

Wittiges and his captive family were led in triumphal procession, but Procopius did not return to Italy with his commander.¹⁷

After Wittiges broke off the siege of Rome in the spring of 538, he stationed garrisons in many of the strongholds on the way to Ravenna: at Clusium, 1,000; at Urviventus, 1,000; at Tudera, 400; at Petra, 400; at Auximus, 4,000; at Urbinus, 2,000; at Caesena, 500; and at Monteferetra, 500.¹⁸ The total was 9,800 men. Besides being a large commitment of manpower, the decision to garrison strategic towns enabled Belisarius to take the offensive against the main Gothic army which no longer held a decisive numerical advantage.

Knud Hannestad has collected the «reliable» statistics in Procopius and has calculated the size of the Gothic army from these statistics.¹⁹ He also has taken into account the frontier forces, for Wittiges withdrew some troops from Provence before his siege of Rome. Hannestad estimates that the army of Wittiges numbered between 20–25,000. This figure represents the sum of Procopius' garrison figures, an assessment of Gothic troop strength at the siege of Rimini against 2400 Byzantine defenders (at most 5,000–10,000 Goths), and the additional 4,000 men from Liguria and the Alps under Uraias who joined Wittiges in 540. The 4,000 represented the remaining troops along the Frankish frontier; most were withdrawn for the siege of Rome after the conclusion of a Frankish-Ostrogothic alliance. Hannestad estimates that there were still 10,000 men stationed along the northern frontier against the intractable Franks. Therefore, the Gothic army totalled some 30,000 men at the beginning of the war.²⁰ No figures exist for the large army in Dalmatia.²¹

In early 542 Totila's force is reported as 5,000: a nucleus of 1,000 men under the command of his uncle Hildibadus augmented by the inhabitants of Liguria and Venetia.²² By 548 Totila had 10,000 men for his southern operations. Hannestad calculates that Totila's forces consisted of 12,000 men on campaign, 10,000 along the frontier, and 5,000 lost in combat prior to the final defeat in 551.²³ Thus a total of 27,000 men served under Totila. He was able to strip the frontiers prior to the final confrontation with Narses, which brought his army to approximately 20–25,000 men.²⁴ But the Byzantines outnumbered

¹⁷ Much has been written about Procopius but for a recent contribution see James A. S. Evans, *Procopius* (New York, 1972).

¹⁸ Procopius, *B.G.*, VI, xi, 1–3.

¹⁹ K. Hannestad, «Les forces militaires d'après la guerre gothique des Procope», *Classica et Medievalia*, xxi (1960), pp. 136–83.

²⁰ *Ibid.*, pp. 160–62; Procopius, *op. cit.*, V, xi, 28–29; V, xiii, 18–20.

²¹ Procopius, *op. cit.*, V, v, 11; VI, xvi, 16; V, xvi, 8–10.

²² *Ibid.*, VII, i, 27.

²³ Hannestad, *op. cit.*, p. 168.

²⁴ From the opening of the war the Goths sought to shift troops from their northern frontiers. They did obtain a brief truce (V, xiii, 18–20) enabling the Goths to shift some troops. When Roman troops invaded Liguria, the old garrison troops opposed them (VI, xxviii, 35). In 548 the Franks invaded Venetia unopposed (VII, xxxiii, 7).

even this force, and Narses boasted that at last the Greeks had numerical superiority.²⁵

The figures 30,000 for Wittiges and 25,000 for Totila represent the maximum reliable estimates for the army. These figures do not take into account the manner of recruitment and the nature of military obligation. Totila recruited slaves, deserters, and whomever else could be induced to join. Wittiges' garrisons also contained non-Goths, but no evidence exists to determine the exact percentage of non-Goths to Goths. Some followers of Odovacar long ago joined Ostrogothic society and from the beginning served in the army. Gepids too sometimes rose high in the ranks. The majority of the army, however, was composed of Ostrogoths responding to the universal military obligation of all able-bodied men.

Even if Hannestad's calculations are accepted without reduction, the Ostrogothic population of Italy numbered at most 75–100,000. Reducing the frontier troops still further, as Totila's actions and the unopposed invasions from the northeast suggest, would lessen the estimate by perhaps 100,000, since the figures for the main army are fairly sound and would not change. This probably does not indicate a doubling of population since A.D. 493–94, when the Goths seem to have numbered 35–40,000. Some population increase probably occurred, but most of the increase was more likely a factor of belated migration and the merging of the Ostrogoths with the followers of Odovacar and other Germanic groups along the frontier where many troops were permanently stationed. News of Theodoric's success reached Scandinavia, where several Ostrogothic coins have been found,²⁶ but there is no evidence that a new migration from the north added to the population of Italy.

The most important statistics are: the Balkan episode involved fewer than 50,000 Goths even when the two Theodorics acted in concert; the initial invasion force numbered around 40,000; and the Ostrogoths (regardless of how loosely that label is applied) numbered less than 100,000 people even at the height of the Kingdom. The figure 100,000 is very close to the 80,000 given by Procopius and others as the number of Vandals crossing into Africa under their king Geiseric — the only statistic concerning the Germanic tribes most historians consider reliable.²⁷

Atlanta.

²⁵ Procopius, *op. cit.*, VIII, xxx, 1.

²⁶ Joan M. Fagerlie, «Late Roman and Byzantine Solidi Found in Sweden and Denmark», *Numismatic Notes and Monographs*, no. 157 (New York, 1967).

²⁷ Considered reliable because it was probably necessary to count the people in order to know how many transports were required. See J. B. Bury, *op. cit.*, p. 105; Christian Courtois, *Victor de Vita et son œuvre, Étude Critique* (1954), pp. 23ff, and *Les Vandales et l'Afrique* (Paris, 1955), pp. 216–17.

GRIECHISCHE THEORIE UND ORIENTALISCHE PRAXIS IN DER STAATSKUNST VON AL-FĀRĀBĪ

Es ist eine bekannte Tatsache, daß die Philosophen des Islams als Nachfolger der griechischen Neuplatoniker galten. Al-Fārābī benachrichtigt uns darüber, daß die neuplatonische Schule von Alexandrien nach Antiochien übersiedelte, wo die Meister der Schule mit dem Lesen und Kommentieren der aristotelischen Werke unter ihren neuen griechisch und syrisch sprechenden Studenten fortfuhren, solange nur zwei Leute überblieben, deren Studenten ihre Tätigkeit später in Bagdad entfaltet haben.¹ Al-Fārābī zählte — durch seine syrischen Meister, Abū Bišr Mattā ibn Jūnus und Juḥanna ibn Ḥailān² — zu dieser Antiochisch-Alexandrinischen Schule. Aufgrund der Schultradition hat auch er die Werke von Aristoteles kommentiert und Neubearbeitet, und zwar so erfolgreich, daß er durch diese Tätigkeit den Titel «der zweite Lehrer» im Islam verdiente. (Der «erste Lehrer» war Aristoteles selbst.)

Al-Fārābī hat die Bücher von Aristoteles im Geiste seiner neuplatonischen Vorläufer bearbeitet, und er hat sich immer — soweit möglich — nach dem Aristotelischen Originalwerk gerichtet.³ Während al-Fārābī die Anschauungen des Aristoteles im Gebiete der Logik oder in dem der Metaphysik ziemlich treu wiedergeben konnte, mußte er bei Bearbeitung der Politik die wirklichen Gegebenheiten des auch ihn umgebenden politischen Lebens seiner Zeit in Betracht ziehen.

Der Zweck unserer vorliegenden Arbeit ist, durch einige Beobachtungen und Bemerkungen zu dem 26. Kapitel der Abhandlung über den Musterstaat, die Arbeitsmethoden al-Fārābīs zu erhellen. Das 26. Kapitel der *Ārā' 'ahli 'l-madīnati 'l-fāḍilati*⁴ (Die Anschauungen der Einwohner der Musterstadt) enthält die grundlegenden staatswissenschaftlichen Prinzipien des zweiten Lehrers, so

¹ Ibn Abī Ūsaiḇī'a: 'Ujūn al-anbā' fi ṭabaqāt al-aṭibbā'. ed. A. MÜLLER. Cairo 1882, Königsberg 1884. Vol. I. 134–135. M. MEYERHOF: Von Alexandrien nach Bagdad. Sber. der Preussischen Akademie der Wissenschaften. Phil.-Hist. Klasse. 23 (1930). 393–394, 404–405.

² N. RESCHER: The Development of Arabic Logic. Univ. of Pittsburgh Press 1964. 119–122. N. RESCHER: Al-Fārābī's Short Commentary on Aristotle's Prior Analytics. Univ. of Pittsburgh Press 1963. 17–20.

³ Über al-Fārābī im Allgemeinen: A. BADAWI: Histoire de la Philosophie en Islam. Paris 1972. II. 478–575.

⁴ Abū Naṣr al-Fārābī: Kitāb 'ārā' ahli 'l-madīnati 'l-fāḍila. Beirut 1973.³

werden die Übereinstimmungen und Meinungsverschiedenheiten der zwei Autoren an Hand der wichtigsten Lehren veranschaulicht.

Aristoteles geht davon aus, daß die Stadt eine Gemeinschaft (*koinōnia*) ist, und alle Gemeinschaften deshalb zustande kommen, um das Gute zu verwirklichen. So soll die höchste Gemeinschaft (die Stadt) das höchste Gute verwirklichen.⁵ Al-Fārābī modifiziert diese Worte, und er formuliert dieselbe Feststellung vom Standpunkte der Einzelperson aus. Er behauptet, der Mensch sei von der Natur her so geschaffen, daß er — in seinem normalen Zustand einerseits, andererseits um seine Vollkommenheit erreichen zu können — solcher Sachen bedarf, die er allein nicht aufbringen kann, der Mensch ist also auf die anderen angewiesen. Der Mensch kann die Vollkommenheit (*kamāl*), für die er geschaffen ist, nur in Zusammenarbeit mit den anderen Menschen verwirklichen.⁶ An einer anderen Stelle sagt Aristoteles, daß die beste Stadt ist, wo man die besten Taten vollbringt und *glücklich* lebt.⁷ Dementsprechend behauptet al-Fārābī, daß man in der Stadt das *Glück* erreichen kann, und er hält die Stadt für eine Musterstadt, wo die Gemeinschaft eine Zusammenarbeit verwirklicht, um das Glück zu erreichen.⁸ Die zwei Lehrer bestimmen also den Zweck der Stadt fast auf die gleiche Weise. Aristoteles spricht einmal über das höchste Gute und andermal über das Glück, al-Fārābī erwähnt einmal die Vollkommenheit, andermal das Glück. Die Vertrautheit al-Fārābīs mit der Politik von Aristoteles wird dadurch hervorgehoben, daß er die Vollkommenheit und das Glück in demselben Kapitel anführt, während Aristoteles das höchste Gute am Anfang des ersten, das Glück am Anfang des siebenten Buches erwähnt. Der Hauptunterschied zwischen den zwei Texten liegt in der starken Hervorhebung der Arbeitsteilung bei al-Fārābī. Er hält die Zusammenarbeit für ein grundsatzliches Mittel, das in den Rahmen einer Stadt möglich ist. (Der Text von Aristoteles schließt jedenfalls die Deutung al-Fārābīs nicht aus.)

Man kann vielleicht auch einen anderen Unterschied zwischen den zwei Philosophen notieren. Aristoteles identifiziert das höchste Gute und das Glück,⁹ und behauptet, daß das Glück im richtigen Handeln und im richtigen Leben bestehe.¹⁰ Wir haben keinen Beweis dafür, daß auch al-Fārābī *kamāl* und *sa'ādat* (Vollkommenheit und Glück) auf ähnliche Weise gleichgesetzt hätte, aber das Glück wurde von ihm in demselben Sinn definiert.^{10a}

Abgesehen von den Teilfragen — die in einer anderen Hinsicht wichtig sein können — setzen die zwei Autoren dem Musterstaat dasselbe Ziel: die Möglichkeit der Vollkommenheit und des Glücks den Einwohnern zu bieten.

⁵ Aristoteles: *Politika*. 1252 a 1–7.

⁶ al-Fārābī: *Kitāb 'arā'*, 117. 1–8.

⁷ Aristoteles: *Politika*. 1324 a 20 ff. Zeilen.

⁸ al-Fārābī: 118. 8–10.

⁹ Aristoteles: *Magna moralia*. 1184 a 13–15, 1184 b.

¹⁰ a. a. O. 1184 b 9–10, 28–30. I. DÜRING: *Aristoteles*. Heidelberg 1966. 439 ff.

^{10a} al-Fārābī: 106. 5–6. Al-Fārābī: *Ihsā' al-'ulūm*. Le Caire 1968.³ ed. Osman Amine. 125.

Al-Fārābī konnte ein treuer Anhänger der Aristotelischen Tradition in der abstrakten Zielsetzung für seinen Musterstaat bleiben, aber dies war ihm unmöglich bei der Erörterung der vollkommenen und unvollkommenen Gesellschaftsformen (*iğtimā'āt insānija*), die Aristotelischen Thesen wiederzuholen. Aristoteles — auf den Politikos von Platon zurückgreifend — spricht über drei gute (Königtum, Aristokratie, Politeia) und drei schlechte (Tyrannis, Oligarchie, Demokratie) Verfassungsformen.¹¹ Alle sechs Verfassungsformen gehörten zu der Realität des griechischen politischen Lebens und alle sechs verschwanden — in ihrer aristotelischen Form — mit dem ausgehenden Altertum. Al-Fārābī lebte unter anderen gesellschaftlichen und politischen Verhältnissen, die er nicht außer Acht lassen durfte. Unter diesen Umständen mußte er die aristotelische zweifache Dreiteilung mit anderem Inhalt ausfüllen. Er behauptet, daß es drei vollkommene und drei unvollkommene Gesellschaftseinheiten gebe. Die vollkommenen sind die große Einheit: die Oikumene, die mittlere: eine Nation, und die kleine: die Einwohner einer Stadt. Die unvollkommenen sind: die Einwohner eines Dorfes oder Stadtviertels, dann die Einwohner einer Straße, und endlich das Volk eines Hauses.¹²

Diese Lehre hat zwei rein Aristotelische Wurzeln. Die eine ist die oben angeführte Einteilung der Verfassungsformen, woher al-Fārābī die Form genommen hat. Die andere ist die Lehre von Aristoteles über die Zusammensetzung einer Stadt: die kleinste und gleichzeitig von Natur aus notwendige Einheit ist die Familie, dann entsteht aus der Familie das Dorf, und mehrere Dörfer bilden eine Stadt.¹³ Die Abstufung dieser überall vorzufindenden Einheiten wurde von al-Fārābī den von ihm bekannten wirklichen Umständen entsprechend weiter ausgebaut und in ein System gebracht. Die hier dargelegten Anschauungen al-Fārābīs stellen also eine Verschmelzung zweier aristotelischen Lehrsätze dar.

Anders verhält es sich mit dem Lehrsatz über die innere Einrichtung einer Stadt. Aristoteles beschreibt eine demokratische Stadt, wo alle Bürger Wahlrecht haben und alle wählbar sind, alle Bürger können also alle Funktionen für eine gewisse Zeit bekleiden. Jede Funktion stellt einen Arbeitskreis im Dienste des Gemeingutes dar.¹⁴

Dagegen beschreibt al-Fārābī eine feudalistisch eingerichtete orientalische Stadt, wo die verschiedenen Würden eine mehrfache Abstufung, eine Hierarchie bilden. Die Abstufung der Funktionen will er — wie ein neuer Mene-nius Agrippa — durch die verschiedenen Funktionen der Organe des menschlichen Körpers veranschaulichen, die nach ihm eine ähnliche Gradation aufwei-

¹¹ Aristoteles: *Politika*. 1279 b 4–6. und passim.

¹² al-Fārābī: 117–118.

¹³ Aristoteles: *Politika*. 1252 a 24 ff. 1252 b 30. Es ist zu bemerken, daß al-Fārābī in seinem *al-Sijāsāt al-madaniyya*, Hayderabad 1346 h. 57–76, eine andere zweifache Dreiteilung gibt, die der Form nach mehr, dem Inhalt nach weniger Aristotelisch ist.

¹⁴ Aristoteles: *Politika*. 1299 a 1 ff. I. DÜRING: Aristoteles, 503 ff.

sen sollen.¹⁵ Das Herz ist das wichtigste Organ, die anderen Teile des Körpers entfalten ihre Tätigkeit, um dem Herzen seine Arbeit zu ermöglichen, und so weiter nach unten.¹⁶ Später lenkt al-Fārābī unsere Aufmerksamkeit darauf, daß das ganze Weltall auf dieselbe Weise eingerichtet ist: ganz oben ist die unschuldige Materie, darunter sind die himmlischen Körper, usw.¹⁷ Woher stammt dieses Prinzip, das bei al-Fārābī alles durchdringt und regiert? Man kann auf die Spur kommen, wenn man die Ausdrücke al-Fārābis beobachtet. Der «zweite Lehrer» sagt, daß die mittleren Stufen führen und geführt werden (*tar'asu wa tur'asu*).¹⁸ Die mittleren sind Diener der über ihnen, und Häuptlinge der unter ihnen stehenden Stufen. Ganz oben ist die höchste Stufe (*al-marṭabat al-'ālīja*), die nur Häuptling ist, und ganz unten ist die unterste Stufe (*adnā al-marātīb, al-asfalūn*). Sie dient, aber sie wird nicht bedient, sie ist nur Diener.¹⁹

Das ist nicht das statische System der *erga* und *telē* von Aristoteles, das die Natur und die Gesellschaft beherrscht,²⁰ obwohl auch die hier dargelegte Ordnung nach al-Fārābī gleichzeitig in der Natur und in der Gesellschaft gültig ist. (Vielleicht ist das alles, was al-Fārābī in diesem Zusammenhang von dem «ersten Lehrer» übernommen hat.) Es sind die Beobachtungsgegenstände des al-Fārābī, die hier ein System bilden, ohne *erga* und *telē*. Das System ist oben und unten von zwei Gliedern abgeschlossen, die nur ein Gesicht haben können, während die Zahl der mittleren Glieder unbestimmt ist, und diese Glieder haben zwei Gesichter.

Dieses System entstammt dem Porphyrios, der die aristotelischen Begriffe «*genos*», «*eidōs*» und «*Kategorie*» in eine Ordnung gebracht hat, die seit dem Mittelalter unter dem Namen «*Tabula Porphyriana*» bekannt ist.²¹ Im Sinne der *Tabula Porphyriana* stellen die zehn Kategorien die höchsten *genē* (*genos genikōtaton, ġins al-aġnās, al-aġnās al-'ālīja*) dar, mit anderen Worten: sie bilden die höchste Stufe (*al-marṭabat al-'ālīja*). Die unterste Art heißt *eidōs eidikōtaton, nau' al-anwā', al-nau' al-aḥīr*. Die mittleren Stufen sind entweder *genē/aġnās* (im Vergleich zu den unterhalb stehenden) oder *eidē/anwā'* (im Vergleich zu den oberhalb stehenden Universalien). Die höchsten Begriffe sind immer *genē*, die untersten sind immer nur *eidē*.

Das hier geschilderte System ist auch al-Fārābī wohl bekannt.²² Der jetzt beschriebene Inhalt beider Systeme stimmt völlig überein, und sogar einige Termini wiederholen sich. (In beiden Fällen sind die Stufen *marātīb*

¹⁵ al-Fārābī: 118–120.

¹⁶ a. a. O.

¹⁷ al-Fārābī: 121–122.

¹⁸ a. a. O. 120, 3–5.

¹⁹ a. a. O. 120, 9–11.

²⁰ Aristoteles: *De motu an.* 703 a 29–36. I. DÜRING: 436.

²¹ Porphyrios: *Eisagoge*. CAG IV/1. Berolini 1887. ed. A. BUSSE. 4 ff.

²² al-Fārābī: *Kitābu 'l-alfāz al-musta'mala fi 'l-mantiq*. Beirut 1968. 66–72.

genannt, die höchste Stufe wird mit dem Adjektivum *‘ālij* bezeichnet.) In diesem Sinne ist es klar, daß al-Fārābī sein weltall- und gesellschaftserklärendes Prinzip in einer nicht aristotelischen, sondern auf Prophyrios zurückgehenden neuplatonischen Lehre gefunden hat.

Im Geiste der Tabula Porphyriana machen die Artbegriffe den Inhalt des Gattungsbegriffes aus. Z. B. 'Lebewesen hat zwei Arten: vernünftiges Lebewesen (Mensch, Engel), und unvernünftiges Lebewesen (Tiere, Pflanzen). 'Vernünftiges Lebewesen' als Gattung hat wiederum zwei Arten: eine sterbliche (Mensch), eine unsterbliche (Engel).²³ Die Artbegriffe sind also dem Gattungsbegriff untergeordnet.

Im aristotelischen System hat jede Stufe ein *ergon* und ein *telos*. Daraus ergeben sich die Aufgaben, die — im Interesse des *telos* — erledigt werden müssen. Die Würdenträger von Aristoteles haben ihre *erga* (Aufgaben), die sie im Interesse des Gemeinwohles (*telos*) erfüllen müssen. Je höher die Stufe ist, umso wichtiger und bedeutender ist das *ergon*.

In der Tabula Porphyriana existieren die Arten und die Gattungen. Die obere Stufe leitet (*jar'asu*), die untere Stufe wird geleitet (*jur'asu*), von der oberen Stufe.²⁴ Die untere Stufe entfaltet ihre Tätigkeit in der Gesellschaft, um die Ziele der oberen Stufe zu verwirklichen.²⁵ Die höchste Stufe dient nicht, sie wird nur bedient, die unterste Stufe dient immer, sie wird nicht bedient (*jaḥdamūna wa lā juḥdamūna*).²⁶

Die Würdenträger von al-Fārābī sind in diesem Sinne nicht *ministri* (Diener der Gemeinschaft), sie werden von der Gemeinschaft bedient. Sie sind Leiter, Herrscher der Gemeinschaft, das Volk arbeitet für sie.

Die Beziehungen zwischen Würdenträger und Volk sind in der aristotelischen Musterstadt und in der von al-Fārābī umgekehrt. Die zwei in krassem Gegensatz zu einander stehenden Bilder beruhen auf der Abstraktion des griechischen Polis-Lebens und auf der des orientalischen Vasallenstaates. Die diesbezügliche aristotelische Theorie war nicht geeignet, die von der athenischen sehr unterschiedliche gesellschaftliche Einrichtung eines orientalischen Staates theoretisch zu begründen, die neuplatonische Tabula Porphyriana ist der Lehrsatz, in dem al-Fārābī die theoretische Grundlage für seine Musterstadt (und auch für sein feudalistisch aufgebautes Weltall) gefunden hat.²⁷

Budapest.

²³ Prophyrios: 10. 11 ff. Zeilen.

²⁴ al-Fārābī: 120/3 — 5.

²⁵ al-Fārābī: 118 — 119.

²⁶ al-Fārābī: 119/9. Zeile.

²⁷ Die feudalistisch aufgebaute Weltall ist auf die Übernahme der Emanationslehre zurückzuführen. Cf. al-Fārābī: *Kāb ārā'*, 5 — 7. Kapitel.

RECENSIO

GY. MORAVCSIK: EINFÜHRUNG IN DIE BYZANTINOLOGIE (Die Altertumswissenschaft), Darmstadt 1976. 186 p. et 11 planches. 130 × 210 mm.

L'ouvrage publié à Budapest, en 1966, sous le titre *Bevezetés a bizantinológiába* était remarquable par sa bibliographie, sa clarté et sa méthode; il pouvait être utile même à des byzantinistes ignorant le hongrois et qui recouraient à ce petit manuel comme à un recueil de renseignements bibliographiques et autres. Le livre vient d'être traduit en allemand par Géza ENGL et édité dans la collection *Die Altertumswissenschaft*, qui rassemble des études servant d'introduction aux divers secteurs de la philologie et de l'histoire de l'antiquité, à la situation actuelle de ces disciplines, à leurs méthodes, à leurs résultats ainsi qu'à leurs sciences annexes. Le regretté Endré von Ivánka avait déjà souligné en 1968 (*Jahrbuch der Oesterreichischen byzantinischen Gesellschaft*, 17 (1968), p. 290 et ss.), l'intérêt d'une traduction qui faciliterait l'emploi de cet instrument de travail par les chercheurs et les érudits pour lesquels la langue originale était un grave obstacle. Un certain nombre de mises à jour ont été possibles au cours de la préparation de l'édition allemande; elles sont l'oeuvre du Prof. Dr. P. Wirth, de Munich, et elles concernent notamment les bibliographies (p. 17, 63, 85, 100, 104—132 passim, p. 146, 158—169 passim, et p. 186, notamment).

Le regretté Prof. Moravcsik (1892—1972) a présenté dans ce volume d'introduction le fruit de quarante ans d'expérience de la recherche et de l'enseignement. A l'intention des étudiants, des professeurs et des historiens, son livre expose les méthodes et les résultats actuels des études byzantines consacrées à la vie du peuple byzantin. Par la même occasion, il ouvre de nouvelles perspectives sur les recherches à faire et sur l'avenir de la philologie et de l'histoire byzantines.

Le premier chapitre précise la notion de «byzantinologie», le sens des mots «Byzances», «byzantins», et surtout la conception des études byzantines telles qu'elles ont été conçues à Munich par K. Krumbacher. D'après cette conception munichoise, le byzantiniste ne s'occupe de rien qui ne regarde les Grecs du moyen âge et des temps modernes, mais d'absolument tout ce qui les regarde. L'auteur se rallie à cette manière de voir, qui fait des études byzantines une section des études grecques et qui est en réalité assez fondamentalement différente de la conception adoptée et mise en honneur par E. Stein, et concrétisée notamment dans les programmes mis au point par celui-ci à l'Université de Louvain (section française). Ici l'histoire byzantine avec ses annexes est avant tout «l'histoire de la persistance d'éléments antiques dans le monde entier». . . . Tout ce que les nations étrangères au monde gréco-romain — spécialement les ethnies d'origine orientale ou slave — gagnent, apportent et perdent au contact avec l'antiquité prolongée dans le monde et avec le rayonnement de Constantinople, tout cela fait partie, et partie essentielle, des études byzantines (E. Stein et G. Garitte, *Introduction à l'histoire et aux institutions byzantines*, dans *Traditio*, 7 (1949—51), p. 96—97). Ce qui explique comment et pourquoi des instituts et centres de recherches et d'études byzantines conçues de cette manière, trouvent leur place dans les cadres et les programmes des études orientales aussi bien que dans ceux des études grecques. C'est dans cette perspective aussi qu'il convient de situer vraiment le renouveau et l'essor des études byzantines en URSS dans la période postérieure à la révolution d'octobre, que M. Moravcsik mentionne (p. 33), en notant que cela va de pair avec un recul considérable des études grecques (p. 34). Cfr aussi J. Irmscher, *Byzantinistik und Wissenschaft vom christlichen Orient*, dans *Byzantinobulgarica*, 4 (1973), p. 321—323.

Le chapitre consacré à l'histoire des études byzantines est d'une richesse remarquable (p. 18—54). Le Congrès International des Études Byzantines (Athènes, 1976)

n'aurait pu que confirmer les données fournies par l'exposé de Gy. Moravcsik. Néanmoins le palmarès présenté sous forme d'un simple relevé de centres universitaires et d'une liste de spécialistes choisis parmi les plus prestigieux risque peut-être, quand il est question des Américains, de laisser sous-estimer la vitalité des recherches et des études menées dans leur pays; outre le Centre de Dumbarton Oaks, avec lequel M. Moravcsik a collaboré pour l'édition du *De administrando Imperio* de Constantin Porphyrogénète, il y a encore aux États-Unis pas mal d'autres écoles moins prestigieuses sans doute, mais néanmoins importantes et qui sont à peine signalées par une mention collective et sommaire (p. 51: «die byzantinischen Studien sind an vielen amerikanischen Universitäten vertreten . . .»). Quant à mon pays, la Belgique, l'Auteur semble bien la connaître et l'apprécier; qu'il me soit permis de signaler en passant que l'oeuvre des Pères Bollandistes constitue à elle seule une branche appréciable des études byzantines. Le domaine des sources hagiographiques, qui est celui du célèbre Institut des Bollandistes, touche des questions nombreuses et variées qui concernent directement tous les domaines de la vie populaire spécialement à l'époque byzantine. Dans le passé, les sources hagiographiques ont été trop souvent négligées par les historiens considérant un peu hâtivement les «petites-gens» comme étrangères aux drames et aux comédies de la «grande histoire». Aujourd'hui les *Analecta bollandiana*, ainsi que l'importante collection des *Subsidia hagiographica*, témoignent de l'activité scientifique étendue des quelques savants attachés au célèbre Institut des Bollandistes, et de leurs collaborateurs. Au sujet de la Belgique, il serait peut-être opportun aussi de noter l'existence de l'association de professeurs des diverses universités du pays qui se constitua après la mort du regretté Henri Grégoire. Elle fut présidée d'abord par Paul Orgels, ensuite par Paul van den Ven puis par M. Emile Janssens, et elle a pour but de poursuivre l'oeuvre entreprise par H. Grégoire dans le domaine des études byzantines, notamment la publication de *Byzantion. Revue Internationale des Etudes Byzantines*, et celle du *Corpus Bruxellense Historiae byzantinae*. Une collection nouvelle — la *Bibliothèque de Byzantion* — fut alors créée et elle a déjà imprimé six importantes monographies, et il faut ajouter à cela la *Series bruxellensis* du *Corpus Fontium Historiae byzantinae*, dans laquelle a paru en 1976 l'édition critique de Nicéphore Bryenne, par Paul Gautier. Chacun comprend qu'un ouvrage d'introduction n'est pas tenu de mentionner tous les détails, même les moins importants; mais des lecteurs avertis s'étonneront de ne pas y trouver (p. 42) le nom de Mme Jacqueline Lafontaine-Dosogne professeur à l'université de Louvain (section française) et auteur du volume consacré à l'art byzantin dans les *Propyläen Kunstgeschichte* de Volbach (*Byzanz und der christliche Osten*, Berlin, 1968); on ne trouve même pas le nom de M. Ch. Delvoye, dont l'importance dans le domaine de l'archéologie et de l'histoire de l'art byzantin justifiait une mention. En général, on peut dire que les choses ont avancé chez nous depuis 1966 et l'on conseillera de se reporter à ce propos à ce que notre collègue, le Prof. Dr. J. Irmscher, en a écrit (*Die Byzantinistik in Belgien*, p. 244—249).

Avec les chapitres suivants, on entre dans le vif du sujet et l'on se trouve introduit dans une synthèse méthodique des arcanes de la philologie byzantine et néo-grecque (p. 64—126: la langue, l'écriture, les sources). Exposés magistralement menés, enrichis d'un choix de textes significatifs (p. 77—84) et illustrés par des documents paléographiques d'autant plus intéressants qu'ils ont tous quelques rapports avec l'histoire des ethnies turques ou magyars. Viennent ensuite les chapitres consacrés à la société byzantine: société et activités économiques, vie quotidienne des milieux byzantins, organisation politique, vie culturelle (p. 127—171). L'ensemble fait, comme on dit, le tour des principaux secteurs de l'histoire de l'État, des institutions et de la civilisation byzantines (enseignement, littérature, arts et sciences).

On attend d'une «introduction» qu'elle présente clairement les orientations principales de la discipline qu'elle concerne. A cet égard, le lecteur trouve ici une excellente synthèse attentive aux orientations modernes de l'histoire. Cet exposé ne se contente pas d'établir les cadres de l'État, les mouvements et les lignes de force des groupes et des ensembles; mais, elle s'attache aux activités économiques et aux labeurs quotidiens des multitudes de particuliers, modestes ou notables, qui ont permis à la civilisation byzantine de se développer et de maintenir son originalité authentique sur ses bases antiques et à partir de ses racines romaine, grecque et chrétienne. Le chapitre consacré à l'héritage byzantin sert de conclusion à l'ouvrage. Il rappelle comment l'histoire byzantine, tranche privilégiée de l'histoire universelle, a joué un rôle unique et irremplaçable dans l'évolution de la société et de la culture, puisqu'elle a été, d'une part, pour maintes ethnies en migration la porte ouverte sur la haute culture, et puisque, d'autre part, elle a assuré au cours du millénaire séparant l'Antiquité de la Renaissance, la permanence de l'Antiquité dans le moyen âge.

Louvain-la-Neuve.

J. MOSSAY

INDEX

<i>J. Harmatta</i> : Migrations of the Indo-Iranian Tribes	185
<i>A. Kammenhuber</i> : Historisch-geographische Nachrichten	195
<i>V. Haas</i> : Medea und Jason im Lichte hethitischer Quellen	241
<i>G. Duma—Cs. Ravasz</i> : Farbstoffe aus Tell-el-Amarna	255
<i>C. R. Wason</i> : Iron and Steel	269
<i>G. M. Anziferowa</i> : Medium in den NY-Präsentia der homerischen Sprache	275
<i>A. Madarász-Zsigmond</i> : Die Anfänge der griechischen Logik	291
<i>E. Герцман</i> : 'Η παρακαταλόγῃ и три вида звучания	347
<i>Б. Б. Ходорковская</i> : Система интерпункции в древненталийской письменности и связь ее с геминацией согласных	361
<i>A. Dreizehnter</i> : ΝΟΜΟΣ ΑΡΓΙΑΣ. Ein Gesetz gegen Müßiggang?	371
<i>J. P. Weinberg</i> : Die «außerkanonischen Prophezeiungen» in den Chronikbüchern ...	387
<i>R. Falus</i> : L'énigme du «plus beau triangle»	405
<i>E. Maróti</i> : Bemerkungen zur Interpretation einiger Togaten-Fragmente	423
<i>Zs. Ritoók</i> : Ein neuer griechischer Zauberpapyrus	433
<i>Th. S. Burns</i> : Calculating Ostrogothic Population	457
<i>M. Maróth</i> : Griechische Theorie und orientalische Praxis in der Staatskunst von al-Fārābī	465
<i>Gy. Moravcsik</i> : Einführung in die Byzantinologie (Rec. <i>J. Mossay</i>)	471

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója.

Műszaki szerkesztő: Botyánszky Pál

A kézirat nyomdába érkezett: 1978. VI. 7. — Terjedelem: 25,5 (A/5) ív, 12 ábra

80.7869 Akadémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

ΦΗΓ. ΓΗ ΒΑΧΟΧΡΑ ΘΑΥΡΑ ΖΑΡΑΧΩ
ΕΖΟΡΗΤΑ ΥΑΤ ΚΑΤΑΤΗΣ ΠΙΚΡΟΤΟΝΑΚΗΣ
, ΥΑΤ ΚΕΤΗ ΜΟΤΚΕΩ ΦΑΝΟΧΕΝΤΟΒΩ
ΟΡΕΟΒΑΖΗΓΡ ΡΑΖΙΧΩ ΙΤΠΟΧΘΩΝ
ΠΗΡΙ ΠΗΓΗ ΚΕΖ ΑΠΛΑΖΟΝ ΖΑΥΕΝΤΟΧΕ
ΧΟΝ ΑΠΛΑΖΟΝ ΚΑΡΓΕΤΟΝ ΚΑΡΓΕΤΟΝ
ΤΑΧΥ ΤΑΧΥ ΚΑΤΑΤΗΤΟΝ

The *Acta Antiqua* publish papers on classical philology in English, German, French, Russian and Latin.

The *Acta Antiqua* appear in parts of varying size, making up volumes.

Manuscripts should be addressed to:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription is \$ 36.00 a volume.

Orders may be placed with "Kultúra" Foreign Trade Company for Books and Newspapers (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Account No 218 10990) or with representatives abroad.

Les *Acta Antiqua* paraissent en français, allemand, anglais, russe et latin et publient des travaux du domaine de la philologie classique.

Les *Acta Antiqua* sont publiés sous forme de fascicules qui seront réunis en volumes. On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Les prix de l'abonnement est \$ 36.00 par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur de Livres et Journaux «Kultúra» (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Compte-courant No 218 10990), ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

«*Acta Antiqua*» публикуют трактаты из области классической филологии на русском, немецком, французском, английском и латинском языках.

«*Acta Antiqua*» выходят отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации. Подписная цена — \$ 36.00 за том.

Заказы принимает предприятие по внешней торговле книг и газет «Kultúra» (1389 Budapest 62, P. O. B. 149 Текущий счет № 218 10990), или его зарубежные представительства и уполномоченные.

Reviews of the Hungarian Academy of Sciences are obtainable
at the following addresses:

- AUSTRALIA**
C.B.D. LIBRARY AND SUBSCRIPTION SERVICE,
Box 4886, G.P.O., Sydney N.S.W. 2001
COSMOS BOOKSHOP, 145 Ackland Street, St.
Kilda (Melbourne), Victoria 3182
- AUSTRIA**
GLOBUS, Höchstädtplatz 3, 1200 Wien XX
- BELGIUM**
OFFICE INTERNATIONAL DE LIBRAIRIE, 30
Avenue Marnix, 1050 Bruxelles
LIBRAIRIE DU MONDE ENTIER, 162 Rue du
Midi, 1000 Bruxelles
- BULGARIA**
HEMUS, Bulvar Ruszki 6, Sofia
- CANADA**
PANNONIA BOOKS, P.O. Box 1017, Postal Sta-
tion "B", Toronto, Ontario M5T 2T8
- CHINA**
CNPICOR, Periodical Department, P.O. Box 50,
Peking
- CZECHOSLOVAKIA**
MAĎARSKÁ KULTURA, Národní třída 22,
115 66 Praha
PNS DOVOZ TISKU, Vinohradská 46, Praha 2
PNS DOVOZ TLAČE, Bratislava 2
- DENMARK**
EJNAR MUNKSGAARD, Norregade 6, 1165
Copenhagen
- FINLAND**
AKATEEMINEN KIRJAKAUPPA, P.O. Box 128,
SF-00101 Helsinki 10
- FRANCE**
EUROPERIODIQUES S. A., 31 Avenue de Ver-
sailles, 78170 La Celle St-Cloud
LIBRAIRIE LAVOISIER, 11 rue Lavoisier, 75008
Paris
OFFICE INTERNATIONALE DE DOCUMENTA-
TION ET LIBRAIRIE, 48 rue Gay-Lussac, 75240
Paris Cedex 05
- GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC**
HAUS DER UNGARISCHEN KULTUR, Karl-
Liebknecht-Straße 9, DDR-102 Berlin
DEUTSCHE POST ZEITUNGSVERTRIEBSAMT,
Straße der Pariser Kommüne 3-4, DDR-104 Berlin
- GERMAN FEDERAL REPUBLIC**
KUNST UND WISSEN ERICH BIEBER, Postfach
46, 7000 Stuttgart 1
- GREAT BRITAIN**
BLACKWELL'S PERIODICALS DIVISION, Hythe
Bridge Street, Oxford OX1 2ET
BUMPUS, HALDANE AND MAXWELL LTD.,
Cowper Works, Olney, Bucks MK46 4BN
COLLET'S HOLDINGS LTD., Denington Estate,
Wellingborough, Northants NN8 2QT
W.M. DAWSON AND SONS LTD., Cannon House,
Folkestone, Kent CT19 5EE
H. K. LEWIS AND CO., 136 Gower Street, London
WC1E 6BS
- GREECE**
KOSTARAKIS BROTHERS, International Book-
sellers, 2 Hippokratous Street, Athens-143
- HOLLAND**
MEULENHOF-BRUNA B.V., Beulingstraat 2,
Amsterdam
MARTINUS NIJHOFF B.V., Lange Voorhou-
9-11, Den Haag
- SWETS SUBSCRIPTION SERVICE**, 347b Heere-
weg, Lisse
- INDIA**
ALLIED PUBLISHING PRIVATE LTD., 13/14
Asaf Ali Road, New Delhi 110001
150 B-6 Mount Road, Madras 600002
INTERNATIONAL BOOK HOUSE PVT. LTD.,
Madame Cama Road, Bombay 400039
THE STATE TRADING CORPORATION OF
INDIA LTS., Books Import Division, Chandralok,
36 Janpath, New Delhi 110001
- ITALY**
EUGENIO CARLUCCI, P.O. Box 252, 70100 Bari
INTERSCIENTIA, Via Mazzè 28, 10149 Torino
LIBRERIA COMMISSIONARIA SANSONI, Via
Lamarmora 45, 50121 Firenze
SANTO VANASIA, Via M. Macchi 58, 20124
Milano
D. E. A., Via Lima 28, 00198 Roma
- JAPAN**
KINOKUNIYA BOOK-STORE CO. LTD., 17-7
Shinjuku-ku 3 chome, Shinjuku-ku, Tokyo 160-91
MARUZEN COMPANY LTD., Book Department,
P.O. Box 5050 Tokyo International, Tokyo 100-31
NAUKA LTD. IMPORT DEPARTMENT, 2-30-19
Minami Ikebukuro, Toshima-ku, Tokyo 171
- KOREA**
CHULPANMUL, Phenjan
- NORWAY**
TANUM-CAMMERMEYER, Karl Johansgatan
41-43, 1000 Oslo
- POLAND**
WĘGIERSKI INSTYTUT KULTURY, Marszał-
kowska 80, Warszawa
CKP 1 W ul. Towarowa 28 00-958 Warszawa
- ROMANIA**
D. E. P., București
ROMLIBRI, Str. Biserica Amzei 7, București
- SOVIET UNION**
SOJUZPETCHATJ — IMPORT, Moscow
and the post offices in each town
MEZHDUNARODNAYA KNIGA, Moscow G-200
- SPAIN**
DIAZ DE SANTOS, Lagasca 95, Madrid 6
- SWEDEN**
ALMQVIST AND WIKSELL, Gamla Brogatan 26,
101 20 Stockholm
GUMPERTS UNIVERSITETSBOKHANDEL AB,
Box 346, 401 25 Göteborg 1
- SWITZERLAND**
KARGER LIBRI AG, Petersgraben 31, 4011 Basel
- USA**
EBSCO SUBSCRIPTION SERVICES, P.O. Box
1943, Birmingham, Alabama 35201
F. W. FAXON COMPANY, INC., 15 Southwes
Park, Westwood, Mass. 02090
THE MOORE-COTTRELL SUBSCRIPTION
AGENCIES, North Cohocton, N. Y. 14868
READ-MORE PUBLICATIONS, INC., 140 Cedar
Street, New York, N. Y. 10006
STECHERT-MACMILLAN, INC., 7250 Westfield
Avenue, Pennsauken N. J. 08110
- VIETNAM**
XUNHASABA, 32, Hai Ba Trung, Hanoi
- YUGOSLAVIA**
JUGOSLAVENSKA KNJIGA, Terazije 27, Beograd
FORUM Vojvode Mišića 1, 21000 Novi Sad